


NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Miss Anderson. —
1837. —

HISTOIRE
ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE
DE LA
LITTÉRATURE.

PROPRIÉTÉ.

RENFERMANT.

AVEC DEUX TABLES,
L'UNE DES MATIÈRES, ET L'AUTRE DES AUTEURS;

AUTEUR D'UN COURS D'HISTOIRE,
ET DE PLUSIEURS AUTRES OUVRAGES RELATIFS A L'ENSEIGNEMENT DE LA JEUNESSE.

(LANGUES ALLEMANDE, SLAVE, SCANDINAVE, DES
PAYS-BAS ET ANGLAISE.)

PARIS, || LYON,
RUE DU POT DE FER S.-SULPICE, 8. || GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

1844.

AVERTISSEMENT.

Au moment où l'étude des langues étrangères acquiert, chaque jour, plus d'extension et d'importance dans les établissements d'instruction publique, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile à ceux qui la cultivent de leur présenter, en deux volumes, l'un pour les *Littératures du Midi*, et l'autre pour les *Littératures du Nord*, le résumé de tout ce qui a été écrit de meilleur sur ces deux matières. Le volume qui a paru l'année dernière traite des *Littératures italienne, espagnole et portugaise*; celui qui paraît aujourd'hui traite des *Littératures du Nord*, et se divise en cinq parties : la première a pour objet la *Littérature allemande*; la seconde, la *Littérature des langues slaves*, c'est-à-dire des langues slavonne proprement dite, bohème, hongroise, finlandaise, polonaise et russe; la troisième, la *Littérature scandinave*, c'est-à-dire la littérature islandaise, danoise et suédoise; la quatrième, la *Littérature des Pays-Bas*, c'est-à-dire la littérature flamande et hollandaise; enfin la cinquième, la *Littérature anglaise*. Disons un mot de chacune d'elles.

Littérature allemande. Outre les critiques originaux, tels que HAMBERGER, dans son *Allemagne savante*; J. G. MEÜSEL, dans son *Lexique des auteurs allemands* et son *Allemagne littéraire*; WETTERLIN, dans son *Manuel de la littérature poétique des Allemands*; BOUTERWEK, dans son *Histoire de la poésie et de l'éloquence* (t. IX, X, XI); A. W. F. PANSER, dans ses *Annales de l'ancienne littéra-*

ture allemande; L. WACHLER, dans son *Manuel de l'histoire littéraire*; A. KOBERSTEIN, dans son *Manuel de l'histoire de la littérature nationale allemande*, traduit par M. Marmier, etc., j'ai mis à profit l'*Allemagne de M^{me} la baronne de STAEL-HOLSTEIN*; le *Résumé de l'histoire de la littérature allemande*, par M. LOEVE-VEIMARS, et plusieurs autres ouvrages moins importants. L'*Atlas des littératures*, par M. JARRY DE MANCY, mon ancien collègue, m'a été aussi d'un grand secours, non-seulement pour les sources à consulter, mais encore pour les coups d'œil généraux, les dates des auteurs et la classification de leurs écrits, et cela, pour toutes les littératures dont il est question dans ce volume.

Littérature des langues slaves. Mes sources ont été moins nombreuses pour cette partie que pour la précédente: je n'ai guère eu que de courtes et insuffisantes données sur la littérature des langues slavonne proprement dite, bohème, hongroise et finlandaise. Pour la littérature polonaise, j'ai pu consulter les *Scriptorum Poloniorum Heeatontas* de STARAWOLSKI; la *Slavonia reformatata*, de WENGIERSKI; le *de Scriptoribus Poloniae et Prussiae*, de BRAUN; l'*Histoire de la poésie religieuse et de l'éloquence sacrée en Pologne*, d'Ephraïm OLOF; l'*Histoire de la littérature polonaise*, de BENTKOWSKI; les *Matériaux pour l'histoire de la littérature polonaise*, d'OSSOLINSKI, etc.; et pour la littérature russe: l'*Essai sur l'histoire de la littérature russe*, par GRETSCH; l'*Anthologie russe*, l'*Histoire de la langue et de la littérature slave*, par J. SCHAFFARIK; le *Coup d'œil sur la littérature russe*, par HÉGUIN DE GUERLE; le *Coup d'œil sur l'histoire de la langue slave et sur la marche progressive de la civilisation et de la littérature en Russie*, par BAKHTIN; ouvrage inséré par M. Adr. Balbi dans son *Atlas ethnographique du globe*, et auquel il a ajouté quelques notes précieuses.

Littérature scandinave. Dans la *littérature islandaise*, j'ai eu pour guides et pour sources l'*Histoire littéraire d'Islande*, par HALFDAN EINAR; l'*Essai d'un lexique des hommes savants danois, norvégiens et islandais*, par J. WORM; le *Lexique littéraire*, par R. NYERUP et J. E. KRAFT; la *Littérature danoise, norvégienne et islandaise*, de F. EKKARD; l'*Introduction à la littérature islandaise* d'EINDFORS, et particulièrement la *Revue française*, mai 1829, ainsi que l'ouvrage de M. J. J. AMPÈRE, intitulé *Littérature et voyages*. — Dans la *littérature danoise*, j'ai eu à consulter Alb. BARTHOLIN, *Sur les écrits des Danois*, Ol. WORM, *Littérature runique*, J. LANGEBECK et F. SUHM, collection intitulée *Scriptores rerum danicarum*, NYERUP, *Tableau historique et statistique, Progrès de la littérature en Danemark*, et surtout M. X. MARMIER, auteur d'une intéressante *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède*. — Dans la *littérature suédoise*, outre ce dernier ouvrage, qui a été ma principale ressource, j'ai lu avec fruit la *Suède littéraire* de J. SCHEFFER, l'*Essai d'un lexique biographique* de G. GEGELIN, l'*Histoire littéraire des poètes suédois*, par J. H. LIDEN, l'*Essai de la littérature suédoise*, par HAMMARSKOELD, et la *Revue de la littérature suédoise au XIX^e siècle*, dans l'*Hermès*, 1823.

Littérature des Pays-Bas. Cette littérature, encore peu étudiée et peu connue, ne m'a offert que peu de ressources critiques; cependant je dois citer les nombreux articles *sur la littérature et la bibliographie des Pays-Bas*, insérés dans la *Revue encyclopédique*, par le baron de REIFFENBERG, auteur d'un *Résumé de l'histoire de la littérature des Pays-Bas*; la *Bibliothèque belge* (en latin), du chanoine J. Fr. FOPPERS; l'*Essai d'une histoire de la poésie hollandaise*, par JEAN DE VRIES, et quelques autres écrits moins spéciaux.

Littérature anglaise. Ici les sources ont été surabon-

dantes, et je n'ai guère eu que l'embarras du choix. Je citerai en première ligne l'admirable écrit de M. de CHATEAUBRIAND sur la littérature anglaise; l'excellent *Résumé de l'histoire de la littérature*, ou plutôt de la poésie anglaise, par M. COQUEREL; puis le *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, par M. Amédée PICHOT; la *Poétique anglaise*, d'HENNET; l'*Idée de la poésie anglaise*, de l'abbé YART; l'*Histoire de la poésie anglaise*, de Th. WARTON; la *Vie des poètes anglais*, par Sam. JOHNSON, Jos. RITSON, E. PHILIPS, etc.; l'*Histoire de la poésie écossaise*, par Alex. CAMPBELL; l'*Histoire du théâtre anglais*, par LANGBAIN; l'*Histoire de la prose anglaise*, par M. MAIZIÈRES; et une foule d'articles dans la *Revue encyclopédique*, dans la *Revue française*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc.

On voit que je n'ai épargné ni soins ni recherches pour la rédaction de ce volume. Puisse-t-il, comme celui qui est consacré aux Littératures du Midi, atteindre le seul but que je m'y suis proposé, celui d'être de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les langues étrangères, et aux personnes du monde qui veulent s'y initier sommairement et sans efforts!

HISTOIRE DES LITTÉRATURES DU NORD DE L'EUROPE.

L'Histoire des Littératures du nord de l'Europe comprend :

- 1^o La Littérature allemande ;
 - 2^o La Littérature des langues slaves ;
 - 3^o La Littérature scandinave ;
 - 4^o La Littérature des Pays-Bas ;
 - 5^o La Littérature anglaise.
-

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

DIVISION DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

L'Histoire de la Littérature allemande peut se diviser en trois grandes périodes chronologiques.

1^{re} PÉRIODE. — La première période comprend l'Histoire littéraire de l'Allemagne au moyen âge, depuis le premier monument des langues germaniques jusqu'aux premières années du xvi^e siècle, au temps de Luther. Cette période, d'environ douze siècles, peut se partager en quatre époques :

1^o Époque antérieure aux poètes souabes (360?-1150), divisée en deux sections : d'Ulphilas à Charlemagne (360-768) et de Charlemagne aux *Minnesænger* (768-1150).

2° Époque des poètes souabes ou *Minncscenger* (1150-1300 ?).

3° Époque des maîtres-chanteurs ou *Meisterscenger* jusqu'à la fondation des premières universités allemandes (1300-1350).

4° Époque des *Meistersanger* depuis la fondation des premières universités allemandes jusqu'à la Réforme (1350-1500).

II^e PÉRIODE. — La seconde période s'étend depuis les premières années du xvi^e siècle jusque vers le commencement du xviii^e, temps des débats de Gottsched et de Bödmer, chefs de deux écoles rivales, l'école Saxonne et l'école Suisse. Cette période de deux siècles peut se partager en deux époques :

1° Époque de Luther, ou formation de la prose classique allemande (siècle de Léon X en Italie, de François I^{er} en France, etc.).

2° Époque d'Opitz ou des deux écoles silésiennes, savoir : l'école d'Opitz et l'école d'Hoffmannswaldau (siècle de Louis XIV, etc.).

III^e PÉRIODE. — La troisième période s'étend depuis le commencement du xviii^e siècle jusqu'à nos jours. Cette période, âge classique de la Littérature allemande, peut se partager en trois époques :

1° Gottsched et Bödmer : école de Leipsick et école de Zurich ; lutte du goût français contre le goût anglais, du *classique* (suivant l'acception la plus récente) contre le *romantique*, 1700-1748 (siècle de Louis XV jusqu'aux temps de la publication de l'*Encyclopédie*, 1751).

2° Depuis la *Messiede* de Klopstock (1746) jusqu'aux temps des débuts de Goethe, *Gatz de Berlichingen* et *Werther* (1773-4) ; brillant essor de la poésie, de la prose et de la critique littéraire en Allemagne, etc. : Klopstock, Lessing, Wieland, etc. (siècle de Louis XV depuis l'*Encyclopédie* jusqu'à Louis XVI, 1774, et depuis la mort de Montesquieu, 1755, jusqu'aux dernières années de Voltaire et de J.-J. Rousseau, 1778).

3° Depuis les débuts de Goethe jusqu'à nos jours, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle.

PREMIERE PÉRIODE.

LITTÉRATURE ALLEMANDE AU MOYEN AGE (360?-1508?).

1^o ÉPOQUE ANTÉRIEURE AUX POÈTES SOUABES (360?-1150?).COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE ANTÉRIEURE AUX
POÈTES SOUABES.

Pendant toute la durée de cette époque, l'activité littéraire réside exclusivement dans le clergé, qui seul cultive l'idiome national, en marque les progrès et en conserve les résultats. Une traduction des *Évangiles*, par l'évêque ULRICH, en idiome méso-gothique, est le premier monument littéraire de l'Allemagne. On trouve ensuite une lacune de près de trois siècles entre cette traduction (360?) et les premiers essais des âges suivants. L'histoire littéraire des Allemands recommence au VII^e siècle par des traductions en prose franque d'ouvrages théologiques. Charlemagne favorise l'étude de la langue allemande, ordonne de l'enseigner dans les écoles et de prêcher en allemand dans les églises. Il forme un recueil d'anciens chants guerriers et populaires qui n'est pas venu jusqu'à nous. On trouve ensuite la paraphrase, en vers rimés, des *Évangiles*, par le bénédictin OTFRIED (840-70); le fameux *Serment* prononcé en idiome frank par Charles le Chauve (842); le *Chant de guerre* du roi Louis III, vainqueur des Normands (881), etc. Le démembrement de la monarchie carlovingienne est favorable au développement de la langue germanique : elle fait de grands progrès sous les empereurs des maisons de Saxe et de Franconie (X^e et XI^e siècle). Enfin, on voit un monument caractéristique de l'Allemagne littéraire vers la fin du XI^e siècle, c'est l'*Éloge de Hanno*, archevêque de Cologne († 1075), poème bizarre en 870 vers, par un moine inconnu.

1^{re} SECTION. — D'ULPHILAS A CHARLEMAGNE (360-768).§ 1^{er}. *Origine des Allemands et de leur Littérature.*

1. Origine des Allemands : Odin. — 2. Religion et alphabet importés par Odin en Scandinavie. — 3. Poésie des anciens Germains. — 4. Forme des anciens chants germaniques. — 5. Différence entre les bardes celtiques et les chanteurs germains. — 6. Marche de la langue allemande du iv^e au viii^e siècle.

1. C'est dans les écrivains de l'antiquité que se trouvent les indices les plus reculés sur l'Allemagne. Au rapport de Tacite (1), les Germains étaient autochthones, et c'était aussi leur croyance ; mais ce témoignage le cède en importance aux Chroniques du Nord, qui parlent de la marche d'Odin, père des nations teutoniques, venant de l'Asie, à travers l'Europe orientale, pour s'établir dans l'Allemagne septentrionale et dans la Scandinavie ; origine que confirme l'étroite parenté de la langue allemande et des langues asiatiques.

2. Selon les Chroniques du Nord, Odin aurait apporté en Scandinavie la religion de l'Asie et les caractères de l'alphabet, nommés *Runes*. A cet alphabet des Runes est évidemment lié l'alphabet gothique, dont Ulphilas se servit dans sa traduction de la Bible, et qu'il n'a pas inventé, comme le prétendent à tort les écrivains grecs et latins du v^e, du vi^e et du vii^e siècle.

3. La possession d'un alphabet suppose un certain degré de culture, et la poésie des anciens Germains en est une nouvelle preuve. Ils célébraient dans leurs chants, dit Tacite, le dieu Tuisco, l'enfant de la Terre, et son fils Mannus. Cet art du chant était pour eux une sorte de souvenir historique et traditionnel. En allant aux combats, ils rendaient également hommage à Hercule ; et non-seu-

(1) *De moribus Germanorum.*

lement les dieux et les héros du temps passé recevaient d'eux cette espèce de culte ; mais encore Arminius vivait dans leurs chants connus au temps de Tacite. Les Goths possédaient d'anciennes chansons, presque historiques, sur la grande migration qu'ils avaient entreprise vers le sud sous la conduite de leur roi Filimis, et la mémoire de leurs anciens monarques se conservait aussi dans des chants qui passaient à la postérité. De tout cela, rien ne nous est parvenu ; et si quelques chansons gothiques ont passé dans les chroniques postérieures des héros allemands, c'est ce que nous ne pouvons décider, par le défaut de renseignements où nous sommes sur le contenu de ces chansons.

4. La forme de ces anciens chants nous est encore moins connue que ce qu'ils renfermaient. On peut toutefois présumer qu'ils étaient *allitérés*, non-seulement dans le Nord et chez les Anglo-Saxons, mais aussi dans l'Allemagne proprement dite ; et que cette *allitération* (1) dans la poésie, a précédé l'adoption de la rime. Ces chants étaient accompagnés d'instruments à corde, et ceux des vieux rois goths se récitaient au son de la guitare ou plutôt de la harpe.

5. Il n'est pas vraisemblable que les anciens Germains eussent une caste de chanteurs, comme on trouve les Bardes dans la nation Celtique. Dans les temps les plus reculés, comme de nos jours, les chanteurs exerçaient leur art d'une manière indépendante ; seulement il paraît que plusieurs faisaient de la poésie un métier qui leur imposait des obligations et leur donnait aussi des privilèges.

6. Quant à la marche de la langue allemande depuis Ulphilas jusqu'au VIII^e siècle, on peut avec beaucoup de vraisemblance conclure qu'avant l'an 350, elle était d'une forme plus noble, plus pure, plus correcte, que la langue gothique, qui, du reste, surpasse à cet égard tous les idiomes

(1) On appelle *allitération* l'uniformité de son entre les consonnes ; *assonance*, celle entre les voyelles ; et *rime*, celle entre les voyelles et les consonnes.

venus après elle. Ce qui nous en reste, consiste seulement en noms de lieux, de peuples et de personnes (1).

§ 2. *Monuments de la Littérature allemande du IV^e au VIII^e siècle.*

1. Première culture des Allemands : le christianisme et les chroniques populaires. — 2. Ulphilas : sa traduction du Nouveau Testament. — 3. Premières écoles allemandes. — 4. Usage de l'écriture ; premiers monuments de la langue allemande. — 5. Premiers monuments du haut et vieux allemand. — 6. Premiers monuments poétiques ; la Chanson d'Hildebrand.

1. Les rapports que les migrations des peuples amenèrent entre les Romains et les Allemands, firent successivement connaître aux seconds les mœurs et la culture des premiers. Comme intermédiaire entre la civilisation déjà avancée du Sud et l'esprit encore rude du Nord, se posa le christianisme, auquel se rallièrent, l'une après l'autre, toutes les populations allemandes. En même temps on vit se former une suite de Chroniques populaires qui, fondées sur les événements du siècle ou s'y rattachant par quelque endroit, devinrent le noyau de cette poésie héroïque que nous devons regarder comme la poésie allemande au moyen âge.

2. De tous les peuples allemands, les Goths sont les premiers qui aient embrassé le christianisme. Ce fut pour eux que, vers le milieu du IV^e siècle, l'évêque ULPHILAS traduisit le Nouveau Testament en langue méso-gothique (2) : elle y a déjà atteint une forme que, toute proportion gardée, on peut dire être très-régulière : c'est le

(1) *Manuel de l'Histoire de la littérature nationale allemande*, par Aug. Koberstein. M. X. Marmier en a donné une traduction estimée que nous avons généralement suivie dans la rédaction de ce précis.

(2) Le manuscrit de cette traduction se conserve à la Bibliothèque d'Upsal, sous le nom de *Codex argenteus*. Sur un fond violet, se détachent en relief les lettres d'un aspect ordinairement argenté. Les initiales des chapitres, et quelques passages, sont en or et également en relief.

plus ancien monument des langues du Nord. Ulphilas inventa, pour cette traduction, un alphabet altéré de l'alphabet grec, mais que W. Grimm regarde comme une des formes d'un alphabet primitivement commun aux diverses nations germaniques.

3. Cependant Rome étendait de jour en jour son influence sur l'Allemagne, et cette influence devint large autant qu'elle était bienfaisante, lorsque S. Boniface eut augmenté le nombre des cloîtres et des évêchés, affermi le christianisme dans l'intérieur de l'Allemagne et donné à l'église allemande une forte constitution. Ce résultat devint plus sensible encore, lorsqu'aux évêchés et aux cloîtres furent jointes des écoles dans lesquelles, outre les enseignements nécessaires pour la discipline théologique, on recevait aussi des connaissances appartenant plus spécialement, sous le nom de *Trivium* et de *Quadrivium*, au monde séculier.

4. Par suite des progrès que l'éducation faisait en Allemagne, l'usage de l'écriture devint aussi plus général. Cependant il paraît être resté longtemps encore la propriété particulière des ecclésiastiques, qui, déjà, sous la domination franque, commencèrent à se servir de l'alphabet latin. Aussi les écrits religieux sont-ils les plus anciens monuments que nous possédions de la langue allemande. Toutefois, entre Ulphilas et l'époque où nous retrouvons le premier monument de haut et vieux allemand, se place un intervalle de près de quatre siècles, dont il ne nous est parvenu que quelques vieux documents, tels que des fragments d'une *Homélie* et d'un *Calendrier* gothique.

5. Dans le haut et vieux allemand, on a conservé plusieurs ouvrages religieux en prose, tels qu'un fragment de la traduction du traité d'Isidore, *de Nativitate Domini*; la traduction de la *Règle de S. Benoît* (720); et plusieurs autres petits morceaux, tels que des prières, des professions de foi, des formules de confessions et des traductions en prose de quelques hymnes latines.

6. Quant aux monuments poétiques, il n'en est pas qu'on puisse placer d'une manière certaine, antérieure-

ment à l'époque des Carlovingiens. De quelques notions puisées chez des écrivains contemporains ou à peu près, on peut seulement conclure que la poésie vivait parmi le peuple, et que mainte source des chroniques héroïques allemandes, existait dans les chansons de ce temps. Mais on ne les écrivait pas encore, et la *Chanson d'Hildebrand* fut connue peut-être un siècle avant que d'être écrite (1).

II^e SECTION. — DE CHARLEMAGNE AUX MINNESÄNGER
(768-1150).

§ 1^{er}. *État général de la Littérature allemande
du VIII^e au XII^e siècle.*

1. Influence de Charlemagne sur la culture des Allemands : chroniques, livres d'enseignement, écoles, etc. — 2. État des études sous les princes carlovingiens. — 3. Instruction littéraire sous les premiers rois de la maison saxonne. — 4. Otton le Grand et Gerbert.

1. Le gouvernement de Charlemagne exerça, sous plusieurs rapports, une heureuse influence sur la culture des Allemands. Par ses guerres contre les Saxons et par la soumission de ce peuple, le nord de l'Allemagne fut rallié au christianisme et incorporé à l'empire français. L'expédition contre les Sarrasins d'Espagne opposa dans l'Occident une barrière aux invasions mahométanes. Les guerres avec les Lombards unirent le nord de l'Italie à la monarchie française et fondèrent le second empire d'Occident. Les lois que Charles donna à son peuple, et dont il surveilla scrupuleusement l'observation, assurèrent le calme et le bien-être à l'intérieur. Or, sur tout ce qu'il entreprit de grand, il se forma de nombreuses chroniques auxquelles il s'en joignit encore d'autres, lorsque ses successeurs entrèrent en guerre avec les Normands. Toutes ces chroniques se rapportaient à ce prince, et devinrent un riche sujet de

(1) Aug. Koberstein, *Manuel*, etc.

poésies qui, s'en allant du nord de la France vers l'Allemagne, formèrent plus tard la littérature poétique des Allemands (1).

Charlemagne influa d'une manière plus directe sur la civilisation allemande par les établissements d'éducation qu'il fonda avec l'aide d'Alcuin et d'autres savants, qui rédigèrent des livres d'enseignement pour les écoles des chapitres et des cloîtres. Ces livres se répandirent d'abord en France, puis en Allemagne. Sur le modèle de l'école de Tours, fondée par Alcuin, Raban Maur érigea celle de Fulde (813), qui bientôt obtint un grand renom; et d'autres établissements du même genre ne tardèrent pas à devenir d'autres centres d'instruction. En même temps Charlemagne composait lui-même une grammaire allemande, et faisait recueillir les chansons héroïques de ses compatriotes.

2. La faiblesse de Louis le Débonnaire amena, sous ses fils, en 843, le partage de la monarchie franque. L'Allemagne forma alors un empire distinct, qui fut gouverné jusqu'en 911 par des princes carlovingiens. Ici dura longtemps encore la vie d'étude que Charlemagne avait créée. Les sciences trouvèrent de nombreux encouragements dans les cloîtres, et les abbés furent les hommes les plus instruits de leur temps. Grâce au zèle qu'il mit à faire faire des copies, la plupart de ces établissements possédèrent bientôt une petite bibliothèque, et l'obligation fut faite à plusieurs d'entre eux d'écrire une chronique. Outre les études théologiques et celle des arts libéraux (*trivium* et *quadrivium*), plusieurs religieux s'occupaient de la langue maternelle, et non contents de traduire des ouvrages latins et allemands, ils cultivaient encore la poésie allemande avec quelque succès.

3. Sous les premiers rois de la maison saxonne, l'instruction littéraire, troublée par les invasions des Normands, des Slaves et des Hongrois, se releva d'elle-même. Ce ne fut plus seulement dans les cloîtres qu'elle trouva

(1) Aug. Koberstein, *Manuel*, etc.

un refuge, mais aussi dans les écoles des chapitres et des établissements particuliers qui devinrent de nouveaux asiles pour les sciences. L'étude des classiques anciens fut activement poussée, et l'on en peut voir les résultats dans les ouvrages de cette époque, comme dans ceux qui les suivirent.

4. D'autres moyens vinrent encore en aide à la culture des Allemands. Depuis Otton le Grand, la dignité d'empereur romain décernée aux rois allemands et les relations établies par là entre l'Italie et l'Allemagne, vinrent offrir à celle-ci de grands avantages pour son développement intellectuel. En même temps les liens de parenté qui se formèrent entre la maison impériale et la cour de Constantinople, ravivèrent plus que jamais l'étude de la langue grecque. Enfin Gerbert importa en Allemagne les connaissances qu'il avait acquises dans les écoles arabes d'Espagne. Son exemple fut suivi par d'autres savants, et par là la philosophie, la médecine, d'autres sciences encore, reçurent une forte impulsion dans l'Occident, mais surtout en Allemagne.

§ 2. *Prose allemande et latine du VIII^e au XII^e siècle.*

1. Ouvrages ecclésiastiques en prose. — 2. Ouvrages profanes en prose. — 3. Ouvrages en latin.

1. La plupart des ouvrages qui nous proviennent de ces temps, traitent de sujets ecclésiastiques, et ils eurent pour auteurs des hommes d'église. On y remarque surtout des copies et des traductions des livres bibliques, tantôt en prose, tantôt en vers. Dans les ouvrages en prose, il faut mentionner la traduction des *Harmonies de l'Évangile* par TATIAN, qui remonte au IX^e siècle; la traduction des *Psaumes* de NOTKER, abbé de Saint-Gall, qui, comme celle du *Cantique des cantiques* par WILLIRAM, abbé d'Ebersberg, appartient au XI^e siècle. A cela se joignent encore plusieurs Formules de confessions, professions de foi, etc.; le tout en vieux et haut allemand. Dans le vieux et bas allemand, on doit compter une *Renonciation au diable*, une traduction de plusieurs *Psaumes*, un fragment d'une *Légende* du X^e siècle, qui a pour objet la transformation du Panthéon à Rome en une église chrétienne par saint Boniface.

2. Quant aux ouvrages profanes en prose, ils ne diffèrent des pre-

miers que par le sujet. Ce sont pour la plupart des traductions que NOTKER ou d'autres moines de Saint-Gall firent de quelques œuvres (entre autres, l'*Organon*) d'Aristote, des *Consolations* de Boèce, des *Noëces de Mercure avec la philologie* de Martianus Capella; quelques vieux documents, tels que le célèbre *Serment* des rois Charles et Louis en 842; enfin, des Recueils de *Gloses*.

3. Le latin fut plus heureux en œuvres importantes que l'allemand. Sans compter les écrits d'Eginhard, de Walafrid Strabus, de Raban Maur, de Gotteschalk, d'Haimon, etc., dont nous avons parlé ailleurs (1), nous trouvons :

ISO († 871), abbé de Saint-Gall, qui a laissé des *Commentaires* et un *Dictionnaire universel des sciences*.

SALOMON II († 891), baron de Ramsehag, à qui l'on doit des *Gloses* sur les plus illustres auteurs.

WALDRAMM (906), évêque de Strasbourg, auteur d'*Élégies latines* et des *Maximes de la Bible*.

RHOSWITHA († 981), religieuse qui composa la *Vie d'Otton I^{er}*, six *Mythes* et des *Poesies*.

WITICHIND († 1002), moine de Corwey, auteur d'une *Histoire des Saxons*, qui va jusqu'en 937.

DITMAR († 1018), comte-évêque de Walenbek, dont nous avons une *Histoire des rois d'Allemagne* depuis 876.

ADELBOLD († 1027), évêque d'Utrecht, qui donna l'*Histoire des trois premières années du règne de Henri II*.

LAMBERT († 1077), moine d'Hersfeld, qui écrivit une célèbre *Histoire d'Allemagne depuis les temps les plus reculés jusqu'au x^e siècle*.

LEPIDANUS († 1080), moine de Saint-Gall, rédacteur d'*Annales allemandes* (709-1044).

BRUNO († 1085), moine saxon, qui rédigea l'*Histoire de la guerre des Saxons* de 1073 à 1082.

WILHELM († 1091), abbé de Herschau, auteur d'une *Encyclopédie alphabétique*.

§ 3. Poésie allemande du VIII^e au XII^e siècle.

1. Forme et direction de la poésie. — 2. Chansons héroïques. — 3. Chansons historiques. — 4. Chansons érotiques. — 5. Poésie sacrée : Otfried, etc.

1. La poésie prit, à cette époque, une forme plus hardie

(1) *Littérature française*, t. I^{er} (ou moyen âge), p. 90, 105, 107, 117, 124, etc.

et plus déterminée que la prose. De plusieurs pièces, il ne nous est resté que des renseignements sur leur contenu ; de quelques autres, nous n'avons que des traductions latines : mais il nous reste toute une collection de ces pièces conservées dans leur forme primitive ; et nous pouvons, dès ce moment, séparer, d'une manière assez distincte, les différentes directions que la poésie suivit dans ce siècle et dans les siècles suivants.

2. La chronique héroïque continua de subsister dans les chansons, et c'est encore avant la fin du ^{viii}e siècle qu'il faut placer le fragment de la *Chanson de Hildebrand* (Hadubrand). La forme en est allitérée : elle renferme la chronique de Dietrich de Berne et le combat qu'il soutint contre Ermenrich. Les *Livres allemands* qui reproduisent aussi la chronique d'Ermenrich, remontent jusqu'à l'an 1000, et non loin de là se place le morceau sur Walter Flucht, qui, d'après une tradition allemande, aurait été composé d'abord en hexamètres latins par ECKEHART I, moine de Saint-Gall (1).

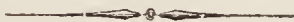
3. Dès cette époque, la poésie embrassait dans son cercle et les personnages historiques et les événements contemporains. Il nous est resté, dans ce genre, la *Chanson de Louis*, composée après 881, et destinée à célébrer la victoire d'un roi français, Louis III, sur les Normands. Elle est partagée en strophes et rimée. Dans la même forme et seulement avec des lignes latines alternatives, doit avoir été composée la *Chanson d'Otton I^{er} et du duc Henri*, dont nous n'avons qu'un petit fragment.

4. Les chansons érotiques et les poésies badines du ^{viii}e siècle sont perdues. Il ne nous est rien resté non plus des chansons du diable (*Teufelslieder*) qu'on interdit aux Saxons de chanter sur les tombeaux de leurs morts.

5. En même temps que la poésie profane, se développa la poésie sacrée, empruntant ses sujets partie à la Bible, partie aux légendes. Le plus ancien monument qu'elle

(1) Koberstein, *Manuel*, etc.

nous présente est en bas allemand et en lignes allitérées. Il a pour titre : *Harmonies de l'Évangile*, et remonte au temps de Louis le Débonnaire, qui en avait confié l'exécution à un célèbre poète saxon. Au temps de Louis le Germanique, un bénédictin de Weissembourg, OTFRIED (810-870), composa sous le même titre et en strophes rimées, un autre ouvrage qui est peut-être le plus vieux monument de la poésie allemande rimée. Il faut placer peu de temps après la *Chanson de la Samaritaine*, une *Traduction des psaumes*, le fragment d'une *Légende de saint George*, une *Hymne en l'honneur de saint Hanno*, archevêque de Cologne (1075), une autre *Hymne en l'honneur de la Vierge*, etc., le tout en strophes rimées.



2^e ÉPOQUE DES POÈTES SOUABES, MINNESÄNGER OU CHANTEURS D'AMOUR (1150 ?-1300 ?).

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE DES POÈTES SOUABES MINNESÄNGER.

Ce fut sous les empereurs de la dynastie de Souabe-Hohenstaufen, que fleurit l'âge d'or de la poésie chevaleresque. Outre l'influence des croisades, les poésies de la Provence et de l'Italie enflamment la verve des poètes allemands. FRÉDÉRIC I^{er} BARBEROUSSE, admirateur des troubadours, s'essaye à chanter dans leur langue, et introduit en Allemagne (1152-1190) le goût de leur poésie. HENRI VI (1190-7), FRÉDÉRIC II (1212-1250), CONRAD IV (1250-4), et CONRADIN, mort en 1268, protègent la poésie chevaleresque. En 1207, on voit un concours poétique célébré par le landgrave Hermann de Thuringe dans son château de Wartbourg, près d'Eisenach. Comme les Troubadours provençaux, les *Minnesänger* de la Souabe appartiennent aux plus hautes classes de la société. L'activité de l'esprit cesse d'être uniquement l'apanage du clergé, et la poésie, passant du fond du cloître à la cour des princes féodaux, devient l'interprète vivante des idées, des croyances et des passions de la noblesse. Depuis la période des Hohenstaufen, la littérature allemande n'a jamais pu reconquérir le cachet à la fois noble et populaire, énergique et doux qui la caractérisait alors. Les chants de plus de trois cents poètes ont illustré cette époque. HENRI DE WELDECK ouvre la liste des *Minnesänger* ; on voit ensuite WOLFRAM D'ESCHENBACH, HENRI D'ORTERDINGEN, CONRAD DE WURZBOURG, etc. La Bibliothèque royale à Paris possède l'intéressant recueil formé au XIV^e siècle par un bourgeois de Zurich (Reidiger Manesse), contenant quatre cent cinquante poèmes de cent

trente-six poètes, et le principal monument poétique de cette période est le fameux poème national des *Nibelungen*, attribué à Henri d'Of-ferdingen (1235 ?). Le *Livre des Héros* (Heldenbuch) est une anthologie de traditions héroïques, gothiques, lombardes, franques, saxonnes, etc.

Le siècle littéraire des Souabes est moins fécond en prosateurs qu'en poètes. L'empereur Frédéric II fit publier, en 1235, la paix publique en langue allemande ; mais le principal monument de la prose allemande à cette époque est le *Miroir de Saxe*, premier monument du droit public et privé des Saxons, par EIKO VON REPCHOWE (1215-1218).

§ 1^{er}. *Caractère général de la poésie allemande du XII^e au XIV^e siècle.*

1. Poésie et prose allemande. — 2. Influence de la chevalerie et des croisades sur la poésie. — 3. Le dialecte souabe : la musique. — 4. La poésie sous Frédéric I^{er}, Henri VI et Frédéric II. — 5. Origine des Meistersänger : différents genres de poésie. — 6. La poésie pendant l'interrègne et sous Rodolphe de Habsbourg. — 7. Décadence de la poésie vers la fin du XIII^e siècle.

1. Pendant le règne des Hohenstaufen en Allemagne, la poésie allemande commença cette période de gloire qui la distingue au moyen âge, tandis que la prose, au contraire, ne fut cultivée que d'une manière obscure et sans intérêt. La langue latine resta longtemps encore l'organe principal des savants, et l'allemand ne servit qu'à des productions populaires. Tel était le goût pour la poésie, qu'on donnait la forme poétique à ce qui, dans d'autres temps, eût été mis nécessairement en prose ; mais les relations tant intérieures qu'extérieures de l'Allemagne sous les Hohenstaufen, suffirent pour expliquer cet essor de la poésie.

2. La chevalerie qui, même avant les premières croisades, avait commencé de se développer, parvint, après ces pèlerinages guerriers, à un haut degré de splendeur. L'enthousiasme général qui s'empara du peuple donna une puissante impulsion à la poésie naissante ; les nouvelles connaissances que les croisés rapportèrent dans leurs pays enrichirent l'imagination des poètes, et le domaine du génie poétique s'agrandit par les chroniques, par les légendes puisées dans l'Orient, et surtout à Constantinople. Telle est l'ori-

gine de l'épopée chevaleresque et d'une foule de poésies lyriques (1).

3. Les Hohenstaufen avaient fait du dialecte sonabe la langue parlée à la cour, et c'est aussi le dialecte qui domine dans la plupart des poésies contemporaines. Si quelques poètes allemands firent encore usage des autres dialectes, on ne vit plus, comme autrefois, une différence marquée de langage et de style, propre à chaque province. Les poètes bas-allemands se servirent même du dialecte en vogue, sans toutefois renoncer entièrement à leur langue maternelle; à nulle époque de son développement, la langue allemande ne se montre plus apte à l'expression poétique et plus souple à la rime, à la construction des vers, que dans cette forme où nous la représentent les ouvrages des dernières années du XII^e siècle jusqu'à la fin du XIII^e. C'est alors aussi que la musique reçut de grandes améliorations par FRANÇOIS DE KÖLN, contemporain de Frédéric I^{er}.

4. Sous les règnes de FRÉDÉRIC I^{er} et d'HENRI VI, tous les deux auteurs, l'un de poésies provençales, et l'autre de poésies lyriques allemandes, l'accroissement du commerce, les expéditions des Allemands en Italie, la lutte des deux pouvoirs spirituel et temporel, les divisions mêmes qui suivirent la mort d'Henri VI et les malheurs que s'attira FRÉDÉRIC II, servirent à maintenir les esprits dans une constante activité. Les poètes prirent souvent part à ces événements, et beaucoup de poésies lyriques ont trait, dans cette époque, aux vicissitudes de la vie publique.

5. L'influence de la poésie et l'honneur attaché à sa culture, eurent pour résultat qu'elle ne fut pas seulement abandonnée à la classe moyenne ou inférieure, mais que des empereurs, des rois, des princes et des comtes se firent ou poètes ou protecteurs des poètes. Alors on vit les artistes entrer au service des princes et des nobles qui aimaient le chant; et comme il arriva que plusieurs poètes

(1) Koberstein, *Manuel*, etc.

se trouvèrent ainsi réunis au même lieu, il est vraisemblable qu'ils formèrent une espèce de caste de chanteurs qui fut l'origine des *Meistersänger*. Cette caste s'exerçait aux luttes poétiques comme les chevaliers aux luttes guerrières. Souvent aussi ces poètes, adoptant la vie errante des troubadours, s'en allaient parcourir la contrée, faisant halte tantôt à la cour de quelque seigneur, tantôt dans une ville, quelquefois même chez le paysan. Partout ils étaient très-bien reçus, et l'on aimait surtout à les avoir aux jours de fêtes. A cette époque, on voit fleurir l'épopée allemande; la poésie lyrique la suit de près; le drame seul reste dans l'enfance, ou plutôt il n'a pas encore pris place dans les diverses branches de la littérature (1).

6. Mais lorsque la mort de Frédéric II et la ruine de sa maison eurent rompu le lien qui si longtemps avait réuni les diverses parties de l'empire germanique, on élut pour empereurs des étrangers (temps de l'inter règne); les princes et les nobles s'attaquèrent entre eux ou guerroyèrent contre les villes; et dès lors la poésie commença de devenir étrangère aux grands; le nombre des princes et des chevaliers qui la cultivaient diminua sans cesse, et les poètes ne trouvèrent plus auprès d'eux cet accueil, cette protection dont ils jouissaient autrefois. L'élection de Rodolphe de Habsbourg, dont les efforts tendirent néanmoins à recomposer l'unité de l'Empire, resta sans influence marquée sur la poésie; et comme ce prince rompit l'alliance de l'Allemagne avec l'Italie, les expéditions entreprises auparavant dans ce pays cessèrent, et avec elles l'influence de la culture italienne sur la culture allemande.

7. La décadence de la poésie se manifesta de deux manières, par la forme et par le sujet. La langue écrite emprunta toujours plus de mots et de tournures aux dialectes provinciaux; les poètes prirent un style maniéré, précieux, et s'ils étaient de bas lieu, leur origine se trahissait dans leur manière de s'exprimer. Ainsi se forma une langue mé-

(1) Koberstein, *Manuel*, etc.

langée, qui, déjà au ^{xiv}^e siècle, avait beaucoup perdu de la finesse grammaticale, de la souplesse et de la pureté de la langue usitée au ^{xiii}^e. On négligea la rigoureuse observation de la rime, et l'on y substitua une construction artificielle de la strophe, à laquelle on adapta des poésies antipathiques à cette construction. La vie publique n'étant plus la source où la poésie allait puiser ses sujets et sa force, les poètes se réfugièrent dans les allégories, ce tombeau de toute imagination poétique. Il en résulta que la poésie didactique obtint beaucoup de succès, et que le penchant à la satire se prononça de plus en plus. La poésie lyrique devint de jour en jour plus roide dans les écoles des maîtres-chanteurs, et ce n'est qu'au milieu des chansons populaires qu'on la retrouve vive et jeune. Quant à l'épopée, ce qu'elle offrit alors de meilleur n'était qu'un retentissement, un écho affaibli du passé.

§ 2. *Directions diverses de la poésie épique.*

1. Épopée populaire, religieuse, romanesque, chevaleresque et héroïque. —
2. Chroniques rimées et contes poétiques.

1. Depuis le milieu du ^{xii}^e siècle, la poésie épique accrut le nombre de ses directions. Toujours appuyée, toujours fondée sur les chroniques, elle put élargir prodigieusement son cercle, lorsque les croisades eurent jeté en Allemagne une abondance inépuisable de sujets nouveaux. Alors, entre l'épopée populaire des chansons et l'épopée religieuse des légendes, vinrent, d'un côté, les épopées romanesques, et de l'autre, les épopées chevaleresques et héroïques, dont les Français donnaient le modèle et que les Allemands traitaient avec plus ou moins de liberté. Les premières doivent encore se partager en deux branches principales : les poésies empruntées aux chroniques de Charlemagne, et les poésies empruntées aux chroniques du roi Arthus, de la Table Ronde et du S. Graal (1).

(1) Voy. *Histoire de la Littérature française*, t. 1^{er}, p. 330 et suiv. — Koberstein, *Manuel*, etc.

2. Dans la catégorie du genre épique, il faut encore placer les poésies dont l'objet est de retracer la Vie de quelques personnages historiques, et dont la plupart se lient plus ou moins aux épopées populaires allemandes ou romanesques. Depuis 1250, on vit se répandre au loin ces chroniques rimées où, à quelques fragments d'histoire, s'entremêlaient tant de traditions que souvent la partie historique semble s'être fondue en poésie. Enfin, le conte poétique se forma à l'aide des traditions, soit écrites, soit orales, et des fabliaux français.

ART. 1^{er}. — POÉSIE HÉROÏQUE APPARTENANT AU PEUPLE ALLEMAND.

1. Épopées nationales. — 2. Obscurité qui enveloppe et les auteurs et la composition des épopées nationales. — 3. Diverses transformations des vieilles chansons populaires. — 4. Poésies héroïques fondées sur les traditions gothico-lombardes. — 5. Sur les chroniques franques et bourguignonnes. — 6. Le poème des *Nibelungen*.

1. Pendant que les poètes-chevaliers, les poètes des cours, allaient puiser chez les nations étrangères, surtout chez les Français et les Provençaux, le sujet de leurs ouvrages, il paraît que, conservée à travers les siècles par la tradition, mainte histoire héroïque, avec toutes les variations, tous les changements que le temps lui faisait subir, avait été, surtout par les poètes du peuple, renfermée dans des épopées plus grandes et qui se rattachent au cercle des chroniques (1).

2. Les œuvres des poètes-chevaliers se nomment d'elles-mêmes, ou nous les connaissons par les récits des contemporains; quant aux poésies populaires, il ne nous est resté aucun nom auquel on puisse les attribuer en toute certitude. L'obscurité qui enveloppe les auteurs s'étend aussi sur la composition de leurs ouvrages. Seulement, il est certain qu'aucun de ces ouvrages n'est le libre produit d'une ima-

(1) Koberstein, *Manuel*, etc.

gination poétique du temps, mais que toutes ces vieilles chansons ont une base commune sur laquelle on poétisa diversement au ^{xii}^e siècle.

3. Ainsi, ces chansons pouvaient être conservées dans leur ancienne forme, liées entre elles par les chroniques d'où elles découlaient, et puis alors réunies, mises en ordre, soit dans la mémoire des poètes, soit par l'écriture.

— Ou bien, elles pouvaient être rapprochées l'une de l'autre, de manière à composer, autant que possible, un tout, jusqu'à ce que, travaillées derechef à différentes reprises et par différentes mains, elles fussent débarrassées des nuances qui les séparaient encore, et fondues ensemble.

— Ou bien encore, on pouvait, parmi ces chansons ainsi disposées, en choisir quelques-unes pour en composer des morceaux entièrement neufs, partie en conservant, partie en rejetant le moule de la forme primitive.

4. Des poésies héroïques qui nous ont été conservées, les unes sont fondées sur les traditions gothico-lombardes, telles que le *Roi Ruther*, *Otnit*, *Hug et Wolf Dietrich*, d'ESCHENBACH (^{xiii}^e siècle), auteur de *Godefroi de Bouillon*; la *Fuite de Dietrich*, la *Bataille des corbeaux*, la *Mort d'Alphart*, la *Chanson de Hildebrand*, le *Petit jardin de roses*, le *Géant Sigenot*, les *Combats de Dietrich et de ses compagnons*, la *Cour d'Etzel* (Attila), l'*Hernen siegfried*, mis en prose et devenu livre populaire, etc.

5. Les autres poésies héroïques proviennent de chroniques franques et bourguignonnes, liées aux chroniques gothico-lombardes, telles que les *Nibelungen*, les *Plaintes*, *Sigefroi*, le *Grand jardin de roses*, *Biterolf*, *Dierleib*, etc. Quant au poème de *Gudrun* ou *Gudruna*, il paraît devoir être placé dans un cercle de traditions qui tient de plus près à la Scandinavie qu'à l'Allemagne.

6. Laissant de côté tous les autres poèmes héroïques, nous nous arrêterons sur le plus célèbre d'entre eux, celui des *Nibelungen*, où sont conservées les traditions poétiques qui se rattachent aux grands noms d'Hermaurich, d'Attila et de Théodorie.

Cet art savant de développer des événements, cette manière presque dramatique d'exposer un plan, que nous observons dans les poèmes homériques, sont restés particuliers aux Grecs; aussi les autres peuples n'ont-ils jamais pu réussir dans l'imitation de cette méthode. Parmi les

poèmes héroïques des autres peuples dont la méthode poétique est plus simple et moins étudiée, les *Nibelungen* occupent un rang très-élevé; peut-être même est-ce le premier des poèmes chevaleresques de l'Europe moderne. Il se distingue surtout par l'unité de son plan (1) : c'est un tableau, ou plutôt une suite de tableaux tracés à grands traits simples et sans rien d'inutile. La langue allemande s'y montre dans une perfection qu'on ne lui revoit plus dans les autres ouvrages de ces temps reculés; et sa vivacité, son énergie, y sont accompagnées d'une douceur qui bientôt dégénéra en recherche, puis en dureté et en barbarie.

Diverses choses trahissent dans les *Nibelungen* l'origine de ce poème et le séjour de son auteur. D'un côté, le héros favori de l'Autriche, le margrave Rudiger, y a été placé à l'aide d'un rude anachronisme. De l'autre, le portrait d'Atila y est tracé d'une manière avantageuse, parce qu'on le considérerait, en Hongrie et dans l'Autriche, comme un héros national. Aussi peut-on l'attribuer, avec quelque certitude, au Thuringien HENRI D'OFTERDINGEN, qui vécut à la cour de Léopold le Glorieux. On connaît encore ce poème sous le titre de *Chriemhilden*, titre tiré de Chriembild, fille d'un roi de Bourgogne, dont de nombreux chevaliers se disputèrent la main.

ART. II. — POÉSIE HÉROÏQUE APPARTENANT A DIVERSES TRADITIONS.

1. Poésies qui proviennent des chroniques carlovingiennes. — 2. Poésies tirées des chroniques d'Arthur et de la Table-Ronde. — 3. Poésies tirées du saint Graal. — 4. Poésies qui rappellent l'histoire des dieux et des héros de l'antiquité. — 5. Légendes poétiques. — 6. Poésies qui s'occupent des actions et de la vie de personnages historiques. — 7. Contes poétiques.

1. Les poésies qui proviennent des chroniques carlovingiennes sont toutes imitées d'ouvrages français. Elles se rapportent en partie à Charlemagne et à ses héros, telles que la *Bataille de Roncevaux* et

(1) Il est divisé en six livres, qui se subdivisent en fragments et en petites sections ou rhapsodies, selon qu'elles étaient destinées pour le chant.

la *Chanson de Roland*, du prêtre KONRAD, qui fut travaillée de nouveau par STRICKER († 1250) ; en partie aux prédécesseurs de Charlemagne, telles que *Fleur et Blanche fleur*, de KONRAD DE FLECKER (1350) ; en partie, enfin, aux événements qui se passèrent sous ses successeurs, comme *Guillaume d'Oranse ou le Saint*, de WOLFRAMM D'ESCHENBACH et de ses deux continuateurs, ULRICH DE TURLEIN et ULRICH DE TURHEIM (1).

2. Les poésies tirées des chroniques d'Arthur et de la Table-Ronde sont encore des imitations d'ouvrages français, émanés eux-mêmes d'anciennes chansons galloises et bretonnes. A ces poésies, appartiennent *Ivain* (Iwein), le Chevalier du Lion, de HARTMANN DE LA PLAINE (OWE ou AUE, 1200) ; *Lancelot du lac*, de ZETZIGHOFEN (1194) ; *Wigalois* ou *Wigolai*, le Chevalier de la Rone, de GRAFENBERG (1212) ; *Tristan*, d'abord composé par EILDART DE HOBERGEN, puis travaillé par GOTTFRIED DE STRASBOURG et ses deux continuateurs, TURHEIM, auteur de *Rennewart le Fort*, et HENRI DE FREYBERG ; en outre, *Daniel de la vallée aux fleurs*, de STRICKER, et *Wigamus* ou *Wigamour*, le Chevalier de l'Aigle.

3. Puis viennent les poésies du saint Graal : *Percival* ou *Pereeval*, d'ESCHENBACH ; *Titirel*, commencé par le même poète et terminé par d'autres ; *Lohengrin* et beaucoup d'autres semblables.

4. Les poésies qui rappellent l'histoire des dieux et des héros de l'antiquité, ne se distinguent de l'épopée chevaleresque que par le sujet qu'elles traitent. Le plus ancien ouvrage connu de ce genre, est l'*Énéide*, de VELDEKE († 1190), qui travailla d'après Chrestiens de Troyes (2). Il existe sur la *Guerre de Troie* plusieurs compositions, dont la plus célèbre est celle de KONRAD DE WURZBOURG, également auteur d'une *Expédition des Argonautes* († 1290), de la *Forge d'or*, etc. Il faut joindre à ces ouvrages, la *Chronique d'Alexandre le Grand*, par le prêtre LAMBRECHT (xii^e siècle), par RODOLPHE DE EMS (1250), par ULRICH D'ESCHENBACH (1301) et d'autres ; les *Métamorphoses d'Ovide*, par ALBERT DE HALBERSTADT.

5. Parmi les nombreuses légendes poétiques de ce temps, la plus ancienne est la *Vie de la Vierge Marie*, par le prêtre WERNHER († 1159). Dans celles qui viennent plus tard, on doit distinguer *Barlaam et Josaphat*, de EMS ou ANSE, auteur du *Bon Gerhard* ; le *Martyre de S. George*, de RHEINBOTE DE DORN († 1230) ; *S. Silvestre*, de KONRAD DE WURZBOURG, et la *Vie de S. Martin*, de HUGO DE LANGENSTEIN. On trouve aussi en bas-allemand quelques morceaux remarquables du xiv^e siècle : *Zeno* ou la *Découverte des trois Rois*, et les *Voyages de S. Brandon*.

6. Parmi les poésies qui s'occupent des actions et de la vie de quelques personnages historiques, nous citerons le comte *Rodolphe*, le duc *Ernest de Bavière*, le landgrave *Louis de Thuringe*, *Guillaume*

(1) Koberstein, *Manuel*, etc.

(2) Voyez *Histoire de la Littérature française*, t. 1^{er}, p. 330.

d'Orléans, etc. Des chroniques rimées, la plus ancienne et la plus remarquable, est la *Chronique de l'Empereur* (1150). EMS en commença une sous le titre de *Chronique du Monde* (Ancien Testament), qui fut continuée, au commencement du xiv^e siècle, par Henri de Munich. Dans le même genre est l'ouvrage d'ENENKEL, auteur du *Livre du prince d'Autriche et de Styrie*; plus tard (1315), OTTO KAR DE HORNEK composa, outre un grand ouvrage religieux, une *Chronique autrichienne* rimée de 1250 à 1309, qui peut être considérée comme source historique. Il faut mettre à part le *Miroir* ou *Servage des dames* de LICHTENSTEIN († 1272), qui est fondé sur une idée religieuse et qui n'est peut-être que la biographie enjolivée du poète lui-même.

7. Parmi les contes poétiques de cette époque, il s'en trouve beaucoup qui, tirés des chroniques nationales ou étrangères, portent encore l'empreinte du caractère épique, tels que le *Pauvre Henri* d'HARTMANN et les *Poésies galantes* de KONRAD DE WURZBOURG. Dans le poème plus étendu de *Salomon, Morkolf et Morolf*, les aventures plaisantes alternent avec les choses sérieuses, et l'ouvrage entier se rapproche des grandes poésies épiques. Un mélange de comique, de satirique, souvent plaisant et naturel, distingue de petites pièces badines, telles que *Alexandre et Aristote*, la *Ruse des femmes* et le *Voyage sur mer des Viennois*. L'*Histoire du prêtre Amis* de STRICKER, contient beaucoup de plaisanteries analogues. C'est également à cette époque que l'on trouve les contes allégoriques qui plus tard eurent une grande vogue, tels que la *Récompense du monde* par KONRAD DE WURZBOURG.

§ 3. Érudition.

Sciences, philosophie scolastique et recueils de lois.

Vers le milieu du xiii^e siècle, pendant que la poésie portait en elle-même des traces visibles de décadence, les sciences se ravivèrent en Allemagne, moins par les écoles du pays que par les établissements scientifiques de France et d'Italie. Dans les universités de Paris, Padoue, Bologne, Salerne, beaucoup de jeunes Allemands étudièrent la théologie, la philosophie, le droit et la médecine. Quelques empereurs, la haute noblesse, la bourgeoisie même encouragèrent cette impulsion. Ainsi la philosophie scolastique d'Aristote fut importée en Allemagne et développée avec zèle par les OTTON DE FRISINGEN et les ALBERT LE GRAND. La connaissance que les Allemands eurent du droit romain ne fut pas non plus sans influence sur les deux Recueils de lois rédigés au xiii^e siècle (les *Miroirs de la Saxe* et de la *Souabe*); et si l'étude des classiques latins ne tomba pas entièrement, il faut l'attribuer surtout au séjour que la jeunesse allemande fit dans les universités que nous venons de nommer.

3^e ÉPOQUE DES MAÎTRES-CHANTEURS OU MEISTERSÆNGER,
JUSQU'À LA FONDATION DES PREMIÈRES UNIVERSITÉS
ALLEMANDES (1300?-1500).

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE NAISSANTE DES MAÎTRES-CHANTEURS
OU MEISTERSÆNGER.

Le xiv^e siècle est marqué par la naissance d'une seconde école poétique. Vers la fin du xiii^e siècle, le chant des *Minnesænger* s'est arrêté. La poésie nationale, délaissée par les nobles, est cultivée par les corporations d'artisans. C'est un spectacle unique dans l'histoire littéraire que les concours poétiques des cordonniers, tailleurs, tisserands, forgerons de Mayence, de Strasbourg et de Nuremberg, etc. Grande fut l'influence de ces *maîtres-chanteurs* sur la civilisation du peuple : de là le goût du chant, depuis si heureusement développé en Allemagne. Les *maîtres-chanteurs* les plus célèbres sont : FRAUENLOB, MUSCATBLUT, HANZ FOLZ le Barbier, HANZ ROSENBLUT, premier auteur de farces et de mascarades, origine du théâtre allemand.

§ 1^{er}. *Poésie lyrique et didactique.*

1. Chansons populaires. — 2. Ce qu'il faut entendre par maîtres-chanteurs ou Meistersænger. — 3. Écoles de chant. — 4. Forme des chansons des Meistersænger. — 5. Les Minne-Lieder. — 6. Extension des Minne-Lieder. — 7. Les plus anciens et les plus célèbres maîtres pour les Minne-Lieder. — 8. Chansons religieuses. — 9. Chansons élogieuses ou satiriques. — 10. Chansons graves et morales. — 11. Fables, comparaisons et énigmes. — 12. Poésie didactique en dehors de la forme de la chanson.

1. La longue suite de poètes lyriques dont les œuvres sont venues jusqu'à nous, commence à Veldeke, dans les dernières années du xii^e siècle. Mais, sans aucun doute, il existait antérieurement, en Allemagne, des chansons populaires qui préparèrent ce genre de poésie, depuis si riche et si varié. Il est vraisemblable que ces chansons ne furent point écrites, et par là même se perdirent, comme il en arriva de ce qui, pendant le xiii^e siècle, était chanté par les poètes du peuple ; poètes qui devaient appartenir à cette classe d'hommes errants dont les maîtres-chanteurs ont depuis si souvent blâmé les grossières productions (1).

2. Par maîtres-chanteurs ou *Meistersænger*, on a com-

(1) Koberstein, *Manuel*, etc.

pris longtemps ces poètes qui, depuis le ^{xiii}^e et le commencement du ^{xiv}^e siècle jusqu'au milieu de l'ère moderne, eultivèrent, dans des écoles de chant, une sorte de poésie mécanique dont les règles rigoureuses étaient tracées dans leurs *tablettes*. A ces *Meistersænger* qui composèrent des chansons, pour la plupart morales, religieuses et allégoriques, on donnait pour prédécesseurs, tout à fait différents, les *Minnesænger* ou chanteurs d'amour; mais il reste démontré, par des recherches qu'il serait trop long d'indiquer ici (1), que les chansons des *Meistersænger* ne différaient point, dans leur genre propre de construction métrique, de celles des *Minnesænger* contemporains. Seulement, il n'est point douteux que l'art poétique mis en usage par les maîtres-chanteurs, ne devint de jour en jour moins souple, et finit par ne plus être, dans les écoles subséquentes des *Meistersænger*, qu'une ridicule versification.

3. Le *Meistersænger* s'éleva par l'honneur même attaché à sa profession, par les chants populaires dont il embellit la forme en la rajeunissant, enfin par le goût dominant de l'époque pour la poésie lyrique. Aussitôt après leur apparition, on chercha à les imiter, surtout dans l'alliance étroite de la poésie avec la musique, et des sociétés tentèrent de suivre des règles d'art semblables aux leurs. De là se formèrent successivement les écoles et l'ordre des maîtres, sans doute bien avant la fin du ^{xiii}^e siècle, où s'établit la première réunion de ce genre, l'école de Mayence, fondée sous la direction de Frauenlob et de Regenbogen. Dans les traditions défigurées des écoles de chant, un souvenir de ces premières sociétés semble encore s'être conservé. Le nom de maître, pris d'abord dans un sens général, et selon les rapports du maître avec l'élève, devint, avec le temps, le signe caractéristique des poètes réunis en écoles, par opposition aux poètes du peuple (2).

4. Les maîtres ne se bornaient pas à la poésie lyrique.

(1) Voy. Koberstein, *Manuel*, etc., troisième période, troisième partie.

(2) *Id.*, *ibid.*

Si, dans leurs œuvres épiques, ils se servent pour la plupart du même rythme, ils offrent dans leurs odes une variété d'autant plus grande de mesures et de tons. Presque toujours, surtout chez les anciens maîtres, chaque nouvelle chanson paraît avec une nouvelle forme. Néanmoins, ces tons si variés peuvent se ramener à deux principes : le premier, c'est que les strophes se composent de trois parties, dont deux correspondent ensemble par le nombre des syllabes et la disposition, tandis que la troisième, placée au milieu, marche ordinairement toute seule; le second, c'est que, dans un morceau composé de plusieurs strophes, la rime reste la même à chacune d'elles. Il faut en excepter les *morts*, sorte de chants plus étendus, qui forment un assemblage de strophes sans plan régulier et sans correspondance.

5. Les *Minne-Lieder* (chansons érotiques) sont les plus anciens monuments qui nous restent des maîtres-chanteurs allemands. D'autres, pour étendre la limite de l'art lyrique, trouvèrent, selon la différence de leur caractère, une abondante matière dans la religion, dans les événements politiques du temps, dans les circonstances journalières, heureuses ou tristes, qui les affectaient plus ou moins; dans leurs relations avec les grands de l'Empire, dans les efforts qu'ils faisaient pour ramener leurs contemporains à des sentiments d'honneur et de générosité. Puis arriva successivement, à la place de cette libre peinture des choses présentes, la tendance morale et allégorique qui ravit au *Meisterstænger* son véritable élément lyrique pour le rejeter dans le domaine de la poésie didactique.

6. Les *Minne-Lieder* proprement dites ne se bornent pas aux prières, aux reproches, aux expressions de douleur ou de joie qu'amène la passion. Elles contiennent aussi des chansons de danse et de mort, des rondes et des morceaux à la louange des femmes. Quelquefois les pièces de vers sont placées dans la bouche de la femme; ailleurs, ce sont des dialogues entre la femme et l'homme ou son interprète. Plusieurs de ces pièces portent un caractère dramatique : elles représentent les scènes qui peuvent arriver

entre des personnes dont l'union est rompue. Ici, ce sont des chansons de jour et des chansons de garde; là, des morceaux gais et riants, tels que la louange du printemps et la description de l'influence qu'il exerce sur l'esprit humain (1).

7. Parmi les plus anciens et les plus célèbres maîtres, auteurs de *Minne-Lieder*, on cite : HENRI DE VELDEKE, HARTMANN VON DER AUE, WOLFRAMM DE ESCHENBACH, REINMAR LE VIEUX, dit le *Joueur de violon*, WALTHER DE VOGELWEIDE. Dans le grand nombre des jeunes *Minnesänger* qui vivaient vers le milieu du XIII^e siècle, les plus illustres sont : ULRICH DE LICHTENSTEIN (1272), GOTTFRIED DE NEIFEN, OTHON IV DE BOTENLAUBE (1254), HILTBOLT DE SCHWANEGAU, WALTHER DE WETZ, KONRAD DE KIRCHBERG, CHRISTIAN DE HAMELN, BURKART DE HOHENFELS, HENRI DE MORUNGEN, RUBIN, le roi VENCESLAS de Bohême, SCHENCK, ULRICH DE WINTERSTETTEN. Parmi les derniers *Minnesänger*, dont quelques-uns vivaient au commencement du XIV^e siècle, il faut mentionner KONRAD, SCHENCK DE LANDECK, le duc HENRI DE BRESLAU, le margrave OTHON DE BRANDEBOURG, REINMANN DE BRENNENBERG, WERNER DE HOMBERG, maître JEAN HADLAUB (1300). On doit remarquer aussi les chansons de NEIDHART, STEINMAR et STAMHEIN.

8. Les poésies religieuses, dont la plupart se rapportent à la seconde moitié de cette période, se composent en grande partie de louanges adressées à la Vierge Marie, telles que le poème épique et historique du chartreux PHILIPP (1301) intitulé : *Vie de la Vierge Marie*. D'autres se rapportent à J.-C., telles que la *Messiede* ou le *Sacrificateur* de FRANKENSTEIN (1301). D'autres se rapprochent de la prière, et dans cette catégorie se placent quelques chansons où le poète adresse soit à Dieu, soit à la Vierge, ses supplications pour la délivrance du saint sépulcre ou pour la paix intérieure de la patrie. D'autres encore célèbrent l'amour divin par opposition à l'amour profane. Mais dans beaucoup de ces poésies, surtout depuis le milieu du XIII^e siècle, se manifeste, comme chez Otffried, cette tendance à vouloir tout ramener à ce point de vue allégorique et mystique. Parmi les maîtres qui nous ont laissé des chansons religieuses, on distingue : HARTMANN VON DER AUE (1200), WALTHER DE VOGELWEIDE (1228), maître GOTTFRIED DE STRASBOURG, EBERHARD DE SAR, HARDECKER, REINMAR le jeune, maître KONRAD DE WURZBOURG (1290), maître RAUMELAND, maître HENRI MEISSEN, surnommé *Frauenlob* ou louangeur des dames (1318), et beaucoup d'autres.

9. L'éloge ou la satire des nobles et des princes fournit aussi de nombreuses poésies. De l'intérêt que les poètes prenaient aux événe-

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., ibid.

ments publics naquirent encore les chansons politiques, qui leur servaient, soit à soutenir leur opinion personnelle, soit à défendre l'honneur de l'Empire et de l'Eglise. A la chute de l'Empire, ces poésies perdirent leur caractère individuel, et se bornèrent pour la plupart à des plaintes générales sur les errements de la politique allemande, comme sur la dégénération du clergé, des princes et du peuple. Mais on vit s'accroître le nombre de ces pièces élogieuses qui paraissent n'avoir eu d'autre but que de procurer à leurs auteurs la faveur des grands. Les meilleures pièces de ce genre appartiennent à VOGELWEIDE.

REINMAR l'aîné nous a laissé plusieurs élégies sur quelques morts célèbres. Il faut citer ensuite REINMAR le jeune, WERNER, MARNER, maître FRÉDÉRIC DE SUNENBOURG, KONRAD DE WURZBOURG, le maître d'ESSLINGEN, HERMANN, RAUMELAND et FRAUENLOB.

10. La plupart des poètes que nous venons de nommer se sont aussi fait un nom dans les chansons graves et morales. Il faut encore mentionner le VERTUEUX ÉCRIVAIN (HENRI DE RISPACH?), SPERVOGEL, MEISSNER, BOPPO, KANZLER, maître REGENBOGEN (1300), auteur d'*Alf-gast*, etc., et maître ALEXANDRE.

11. Dans le XIII^e siècle, les fables, les comparaisons, les énigmes prirent aussi la forme de la chanson. Nous avons parlé des luttes et des dialogues poétiques établis entre les maîtres les plus renommés. Le monument le plus célèbre de ce genre est le *Concours de la Wartburg*, où brillèrent surtout OTERDINGEN, RISPACH et BITEROLF.

12. La poésie didactique prit de bonne heure un caractère particulier, et dès la première moitié du XII^e siècle, il existe déjà des ouvrages qu'on peut rattacher à cette catégorie. Parmi les poésies sentencieuses, la plus ancienne est l'*Hôte italien* ou *Welche*, en dix parties, de TIRKLER ou TIRKELARE (1216). La *Modestie*, de maître FREYHANK, en vers iambiques de quatre pieds, est de 1229, et le *Coureur* ou le *Coursier* de TRYMBERG, maître d'école, fut achevé en 1300. Les plus anciennes fables et maximes sont celles de STRIEKER (1250); après lui, viennent ZWETER et MARNER, auteur de *Fables ésoptiques*. La *Pierre précieuse* (joyau) de BONER, moine et prédicateur à Berne († 1299), est un Recueil de cent Fables et Histoires anciennes. Le genre didactique réclame encore le roi *Tyrol d'Écosse* et son fils *Friedebrand*, le *Winsbeke* et la *Winsbekin*, tous trois composés dans la forme dialoguée. Parmi les poésies allégoriques didactiques, la première place appartient à la *Fille de Syon* ou l'Ame aimante.

§ 2. *Prose.*

État arriéré de la prose à cette époque.

La prose allemande demeura dans cette période en arrière de la poésie. Ce qui nous en est resté se borne, pour le xii^e siècle, à quelques fragments d'ouvrages religieux, comme *prières*, *prédications*, *traductions*; pour la première moitié du xiii^e siècle, aux *Droits de la ville et de la campagne*, dont les plus importants sont le *Miroir de la Saxe* ou Recueil des lois saxonnes, avec prologue en vers, par le chevalier saxon EIKE DE REPCOW, et le *Miroir de la Souabe* ou Recueil de lois nationales, avec introduction en prose, par un anonyme. Il faut y joindre les *Sermons* du franciscain BERTHOLD, qui vivait entre 1250 et 1300.

4^e ÉPOQUE DES MEISTERSÄNGER DEPUIS LA FONDATION DES PREMIÈRES UNIVERSITÉS ALLEMANDES JUSQU'À LA RÉFORME (1350-1500).

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE FINALE DES MEISTERSÄNGER.

Dans la seconde moitié du xiv^e siècle, on trouve des recueils de poésies contemporaines (*Chroniques de Limbourg*, etc.) dans le genre des *cancioneros* espagnols et portugais. Puis viennent les Chants guerriers des Suisses indépendants, avec WEIT-WEBER, dit le *Tyrtée de l'Helvétie*. Au même temps paraît HENRI DE MUGLIN, poète lyrique. La fin du xiv^e siècle est marquée par la décadence de genre, et le commencement du xv^e, par l'abus des allégories, fragments d'épopées chevaleresques, ballades, légendes, etc. On voit alors les développements de la prose dans la traduction de la *Bible* par MATHIEU DE BEHAIM (1343); dans les *Coutumiers allemands*; dans les Livres d'histoire; puis la grande influence sur le peuple du dominicain JEAN TAULER (1294-1361), dont les Sermons, composés en latin et prononcés en allemand dans l'église de Strasbourg, rendirent la langue nationale capable d'exprimer des idées abstraites et morales. C'est aussi l'origine des livres populaires (*Folksbücher*). Enfin eurent lieu des événements divers favorables au développement de la littérature nationale, tels que l'invention des moulins à papier de Nuremberg (1390?), et celle de l'imprimerie (1436).

§ 1^{er}. *État général de la Littérature allemande ,
de 1350 à 1500.*

1. Direction de la poésie. — 2. Situation politique de l'Allemagne, peu favorable à la poésie. — 3. Intérêt que prend le peuple à la vie publique; sources d'inspirations poétiques. — 4. Les villes hanséatiques négligent et les nobles abandonnent la poésie et le chant. — 5. Abâtardissement de la langue poétique. — 6. Développement de la prose. — 7. Développement des sciences; fondation des premières universités. — 8. Étude de l'antiquité, d'abord peu favorable à la littérature nationale.

1. La direction de la poésie ne subit, en général, pendant la seconde moitié du xiv^e siècle et pendant tout le xv^e siècle, aucun changement notable. On y voit, il est vrai, surgir la poésie dramatique; mais elle est encore trop grossière pour qu'on puisse la regarder comme l'aurore d'une nouvelle vie poétique. Cependant la poésie de l'Allemagne s'avance d'une marche beaucoup plus ferme, et elle atteint, malgré les défauts de culture qui se trouvent dans la langue, à un degré remarquable de souplesse et d'aisance. D'un autre côté, les causes qui, à cette époque, agissent défavorablement sur la poésie, eurent sur la formation de la prose une heureuse influence (1).

2. La situation politique de l'Allemagne ne pouvait, à cette époque, donner un nouvel élan à la poésie. Le sentiment national n'avait, pour se raviver, ni les grandes entreprises au dehors, ni les grandes circonstances au dedans. La Bulle d'or, par laquelle Charles IV voulut fixer la constitution de l'Empire (1356), ne put ramener ni le calme ni l'unité entre les diverses parties de l'État, troublé par les prétentions toujours croissantes des grands, déchiré par les guerres continuelles des princes, des nobles et des villes. Lors même que l'affermissement du repos public et la création de la Chambre impériale par Maximilien I^{er} purent donner à l'Allemagne l'espérance d'un retour au règne des lois, la force politique de la nation était trop

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., quatrième période.

affaiblie pour lui permettre d'agir au dehors ; et presque aussitôt arriva , par la Réforme , cette grande scission qui , pendant des siècles , maintint en Allemagne deux partis ennemis l'un de l'autre , et les précipita dans les guerres les plus déplorables.

3. On peut reconnaître ici combien l'intérêt que prend le peuple à la vie publique est propre à faire fleurir la poésie ; et en effet , là où les citoyens d'une ville , les habitants d'une province , unis par un sentiment de patriotisme , vinrent à se lever contre un danger qui les menaçait , là se manifesta aussitôt l'inspiration poétique. Ainsi , les attaques que les Suisses eurent à soutenir pour défendre leur indépendance contre la Bourgogne et l'Autriche , nous ont valu de nombreuses chansons de guerre , dont quelques-unes peuvent être regardées comme les chefs-d'œuvre poétiques de cette époque.

4. Du reste , le succès de la poésie n'est pas toujours en rapport avec le bien-être matériel du peuple. Ainsi , les villes hanséatiques qui , dans cette période , parvinrent à l'apogée de leur grandeur et de leur opulence , ne présentent aucune trace de ces écoles de *Meistersænger* qui continuaient à fleurir dans les villes de l'Allemagne méridionale. Et ici , lorsque la noblesse eut renoncé à le cultiver , l'art lyrique d'une autre époque reçut encore des encouragements assez nombreux , quoique peu flatteurs , des corporations d'artisans.

On ne vit plus , en effet , un noble manifester son amour pour la poésie nationale , sans qu'il s'exposât à la risée des hommes de sa caste. Les chevaliers qui vivaient dans leurs châteaux n'étaient occupés que de déclarations de guerre , de sièges , de tournois , de chasses ou de banquets ; ceux qui vivaient à la cour des princes ne se souciaient pas plus de suivre , à l'égard du chant , l'exemple de leurs aïeux. Les représentations dramatiques mêmes qui , depuis le milieu du xv^e siècle , florissaient dans quelques villes , n'obtinrent pas grâce devant les cours. D'un autre côté , l'antiquité classique venait de renaître ; les savants se tournaient vers elle avec amour , et l'on vit rarement dans les univer-

sités écrire des vers en langue allemande. Le peuple seul s'en tint à ses vieilles chansons, et celles de cette époque peuvent montrer quelle verve poétique circulait encore dans la nation.

5. La décadence de la langue poétique, qui s'était déjà manifestée vers la fin de la troisième époque, devint bien plus sensible encore dans la quatrième. Point de ville, point de province, qui pût servir de modèle et de guide aux autres. Les dialectes particuliers n'étaient plus restreints par aucune règle ni aucune limite, et la langue souabe, quoiqu'elle dominât encore dans les productions de la haute Allemagne, fut tellement dénaturée par l'introduction d'éléments contraires, que les productions du ^{xv}^e siècle, en regard de celles du ^{xiii}^e, peuvent paraître véritablement barbares. L'aversion des hautes classes pour la poésie lui fut aussi très-funeste. La construction des vers devint, dans les écoles de chant, de plus en plus mécanique, et les poésies de ce temps sont pleines de rimes grossières et dépourvues d'harmonie. A cela, si l'on ajoute que l'esprit didactique obtint de jour en jour plus de faveur, et que l'allégorie prétentieuse prit peu à peu une large place dans la littérature, on ne sera pas étonné que cette période offre si peu de monuments poétiques dignes d'éloges.

6. L'esprit du temps n'était pas si défavorable au développement de la prose. Il n'y avait plus d'enthousiasme poétique évanoui; mais une sorte d'intelligence pratique s'était répandue dans la classe moyenne de la nation. La rédaction des lois, quoique faite dans le dialecte provincial, aida néanmoins à la formation du style prosaïque. D'autre part, avec les mystiques, qu'on appelait les *fils de l'éternelle sagesse*, commença de paraître cette éloquence de la chaire et cette parole enseignante qui ouvrit la route à la prose religieuse et didactique. Enfin, de l'indifférence qu'on avait pour la poésie, jointe au goût que l'on conservait pour les récits héroïques et chevaleresques, naquirent les Romans et les Nouvelles en prose, auxquelles se joignirent des traductions d'ouvrages du même genre qu'on alla chercher chez les Français, et les fragments historiques qu'on écri-

vit en langue allemande abandonnèrent aussi la forme poétique (1).

7. Les sciences prirent, dans cette période, une nouvelle vie. L'exemple qu'avait donné Charles IV, en fondant l'université de Prague (1348), eut bientôt, parmi les princes, de nombreux imitateurs. Avant la fin du ^{xiv}^e siècle, on voit de pareils établissements à Vienne (1361), Heidelberg (1386), Cologne (1386), Erfurt (1392), et dans les dix premières années du ^{xv}^e siècle, à Wurzburg, Leipzig, Ingolstadt et Rostock. Dans l'origine, l'instruction donnée dans ces universités se bornait souvent à la jurisprudence, à la théologie positive, à la médecine, à la philosophie scolastique. Mais bientôt, avec des hommes tels que Rodolphe Agricola, Konrad Weissel, surnommé Celte, Jean Reuchlin, l'étude de l'antiquité classique, ressuscitée en Italie, pénétra dans l'Allemagne, et les universités, les écoles, la cultivèrent avec ardeur. La confrérie fondée au ^{xiv}^e siècle, par Gérard Groot, s'étendit bientôt en Hollande, en Allemagne, et partout ses membres fondaient des gymnases, des écoles, qui furent les premiers asiles où l'on étudia la langue allemande. Enfin, la fabrication du papier de chiffon et la découverte de l'imprimerie, frayèrent une route plus facile à la science, en donnant des bibliothèques aux divers établissements d'instruction.

8. Cependant l'étude de l'antiquité resta longtemps encore sans influence avantageuse sur la littérature nationale, et particulièrement sur la poésie. Les traductions d'auteurs latins, qui parurent en assez grand nombre au ^{xv}^e siècle, ne pouvaient inspirer un intérêt bien vif à la classe non lettrée du peuple; et, d'un autre côté, les savants regardaient leur langue maternelle comme trop dure et trop inculte pour s'en servir dans leurs ouvrages. Ils employaient le plus souvent le latin, et, si quelquefois ils faisaient usage de l'allemand, leurs productions n'étaient guère propres à servir de modèles. La culture des savants

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., quatrième période, première partie.

s'éloignait trop de celle du peuple pour que les deux partis pussent si tôt se rapprocher ; aussi , pendant que les premiers poursuivaient hardiment leur route , les autres tombaient toujours plus bas , et bien des siècles devaient se passer avant qu'on pût voir ces deux éléments former une littérature véritablement nationale.

§ 2. Poésie.

ART. 1^{er}. — POÉSIE ÉPIQUE.

1. Décadence totale de la poésie épique : le Livre des héros. — 2. Poésies tirées des traditions carlovingiennes et autres, des légendes, etc. — 3. Contes rimés sur les événements contemporains. — 4. Nouvelles et pièces badines. — 5. Goût de l'époque pour l'allégorie.

1. La poésie épique, dont la décadence se faisait déjà sentir dans la seconde moitié de la période précédente, tomba de plus en plus dans le xiv^e et le xv^e siècle. On se contenta de copier ou d'imprimer les anciennes chansons héroïques ; mais en même temps, par des changements de forme et de style, on leur ôta beaucoup de leur caractère primitif. Bientôt l'épopée cessa même de plaire, et l'on recueillit seulement le plus de contes possible, comme morceaux de courte haleine. C'est dans ce genre que, vers le milieu du xv^e siècle (1472), GASPARD DE RÖHN, reproduisit, sous le titre de *Livre des héros*, une grande partie des anciennes chansons héroïques, où l'on reconnaît déjà de nombreuses altérations.

2. Du cercle des traditions carlovingiennes, il nous reste plusieurs pièces, telles que *Matagis* ou *Maugis*, *Renaud de Montauban*, *Ogier le Danois*, écrites en demi-bas allemand à la fin du xiv^e ou au commencement du xv^e siècle. Vers 1487, ULRICH FURTERER travailla à plusieurs poésies, tirées des *Traditions d'Arthur* et du *Saint-Sépulcre*, ainsi qu'à l'*Expédition des Argonautes* et à la *Guerre de Troie*. Parmi les légendes poétiques de cette période, il faut distinguer la *Vie de sainte Élisabeth*, par JEAN ROTHE, auteur d'un *Traité de la Chasteté* en vers.

3. Dans le nombre des contes rimés, écrits sur les événements con-

temporains, nous remarquerons le *Discours d'honneur* de PIERRE SUCHENWIRT († 1394) ; le *Poème* de ROSENBLUT, dit le *Schnepperer* ou poète licencieux († 1450), où il célèbre la victoire de Nuremberg sur des princes ennemis ; la *Déclaration de guerre* ; enfin l'*Histoire du concile de Constance*, par RICHENTHALER (1414).

4. On aimait aussi beaucoup les nouvelles et ces pièces badines qui plus tard furent souvent écrites en prose. De ce genre sont, entre autres, les *Poésies* de STAUFENBERG, les *Aventures d'une fille royale de France* de BÜHELER (1402), les *Livres des sept maîtres-sages*, etc. Dans les contes, on remarque ceux de ROSENBLUT. L'esprit poétique se montre encore dans les *Ballades* du peuple et dans les *Chansons du noble Möringer*, de l'*écuyer Henck*, de *madame de Weissenbourg* et de *Sturzebecher*, etc., dont les auteurs nous sont restés inconnus.

5. Le goût de l'époque pour l'allégorie se décele aussi dans quelques contes poétiques, tels que l'*Éthiopienne* de SACHSENHEIM et la *Reconnaissance*, commencée par l'empereur MAXIMILIEN 1^{er} et continuée par MELCHIOR FEINZING, productions qui se distinguent aussi peu par la pensée que par le style.

ART. II. — POÉSIE LYRIQUE.

1. Diverses applications de la poésie lyrique. — 2. Chansons de maîtres. — 3. Chansons du peuple. — 4. Chansons à boire et chansons des montagnes. — 5. Chansons de guerre et de victoire ; Weit Weber. — 6. Chants d'église.

1. Sans compter les œuvres des *Meistersænger* proprement dites, la poésie lyrique se montre encore dans les chansons du peuple et dans les chansons de guerre. Les chants d'église commencent de même à se développer. Quant aux *Meistersænger*, le nombre de leurs écoles s'accrut beaucoup avec le temps ; mais plus ils se tinrent dans leur esprit de communauté, plus ils s'éloignèrent de la vraie poésie. On chantait bien encore des chansons érotiques, mais elles devenaient de plus en plus rares et guindées. De là vint une façon d'écrire roide et cérémonieuse, soumise à des lois qui ne s'occupaient que des formes extérieures du chant, et dont la stricte observation tenait lieu de génie.

2. Les chansons de maîtres que produisit cette époque sont très-nombreuses ; mais la plupart sont encore manuscrites. Les maîtres les

plus célèbres de 1350 à 1400 sont MUSCATBLUT et MUGELIN († 1369), auteurs de *Cantiques* et d'une *Traduction* de Valère-Maxime; dans le x^v^e siècle, le MOINE DE SALZBOURG, KUNZ ZORN, KUNZ SCHNEIDER, HANS VOLZ ou FOLZ, MICHEL BEHAIM et SIXTE BUCHSBAUM.

3. Les chansons du peuple ne furent pas moins nombreuses que celles des maîtres. La *Chronique de Limbourg*, qui remonte au xiv^e siècle (1360), nous en a conservé quelques fragments. Ce sont des *Chansons d'amour, de chasse, d'adieu*; d'autres contiennent un sens moral. Outre le chevalier REINHARD DE WESTERBOURG et GERLACH, le noble seigneur de Limbourg, cette chronique ne nous transmet le nom d'aucun autre poète.

4. On possède encore du x^v^e siècle plusieurs chansons, dont une politique; d'autres portent le caractère de la plaisanterie. Les *Chansons à boire* étaient aussi très-répandues. Enfin on trouve les *Chansons des montagnes* que chantaient les ouvriers des mines. Ce ne fut qu'au commencement du xvi^e siècle qu'on se mit à recueillir les chants favoris du peuple, pour les imprimer avec des notes de musique. En 1449, WOLKENSTEIN avait déjà donné des *Cantiques* avec des *Notes* pour le chant.

5. Le xiv^e siècle revendique plusieurs de ces *Chansons de guerre et de victoire*, auxquelles donnèrent lieu les combats des Suisses avec les Autrichiens et les Bourguignons. Ainsi la bataille de Sempach (1386) fut chantée par HALB SUTER, de Lucerne. Dans le x^v^e siècle, VEIT WEBER brilla par ses chants de bataille, qui l'ont fait surnommer le *Tyrtée de l'Helvétie*. Le plus beau d'entre eux célèbre la victoire que les Suisses remportèrent à Morat sur Charles le Téméraire, duc de Bourgogne (1476).

6. Les *Chants d'église* datent aussi de cette période. Comme les plus anciens auteurs de cette espèce de chants, on nomme ordinairement TALLER et CONRAD DE QUEINFURT († 1382). Dans le x^v^e siècle, PIERRE DE DRESDE composa des *Cantiques* mi-latins, mi-allemands. Comme poète religieux, il faut encore mentionner SCHENCK DE SUMANE, et parmi les poésies pieuses, les *Chants de pénitence* des Flagellants qui, vers le milieu du xiv^e siècle et pendant la peste noire, se répandirent en Allemagne et dans d'autres contrées.

ART. III. — POÉSIE DRAMATIQUE ET DIDACTIQUE.

1. Les Mystères. — 2. Premières pièces dramatiques. — 3. Médiocrité de la poésie didactique.

1. Les *Mystères* furent introduits en Allemagne avant le milieu du x^v^e siècle; mais il nous en reste peu de chose: ils paraissent avoir été écrits tantôt en langue latine, tantôt avec des vers allemands entremêlés.

2. Les premières pièces dramatiques furent composées à Nuremberg, vers le milieu du ^{xv}^e siècle, par HANS VOLZ (1470) et JEAN ROSENBLUT (1450), sous le titre de *Pièces de Carnaval*, *Mascarades*, *Farces*. Du premier, il nous reste quatre morceaux, et dix du second, entre autres le *Paysan et le bouc*, la *Foire des Turcs*, etc. Ces pièces, d'un mauvais plan et d'une forme grossière, ne se distinguent que par la hardiesse du langage et les pointes d'esprit, quelquefois piquantes, mais le plus souvent dures et communes. En 1480 parut une pièce dramatique, écrite à la manière des anciens mystères et sous ce titre : *Un beau jeu de Judith*. Cette pièce, au-dessous du médiocre, est de THÉODORIE SCHERNBERG, ecclésiastique. Enfin, avant la fin du ^{xv}^e siècle, quelques pièces de Térence, telles que l'*Eunuque*, furent traduites en langue allemande et accommodées à l'esprit du temps, entre autres par NYDHARDT (1456).

3. Les poètes didactiques de cette époque restèrent en arrière de leurs prédécesseurs. On ne peut guère citer que AMMENHAUSEN (1337), moine de Stein, auteur d'un poème moral intitulé le *Jeu des échecs*; HENRI TECHNER (1395) et PIERRE SUCHENWIRT (1394), qui se distinguent, l'un par ses *Poésies sentimentieuses* et ses *Contes moraux*, l'autre par quelques *Allégories didactiques*, arrangées en forme de contes. Il faut y joindre WINDLER (1400), auteur de poésies morales, entre autres le *Livre de la vertu*. Parmi les fabulistes, il n'en est aucun qui mérite d'être nommé. Enfin une sorte de poésie épigrammatique apparut dans les *Priameln* qui, publiées seulement au ^{xv}^e siècle, sont d'une origine probablement plus reculée.

§ 3. Prose.

1. Divers romans en Allemagne. — 2. Progrès de la prose historique. — 3. Prose oratoire et didactique.

1. Vers la seconde moitié du ^{xv}^e siècle, les romans devinrent assez communs en Allemagne. Ce sont ou des compositions faites d'après des poésies allemandes, ou des traductions de romans français, ou des traditions du peuple.

Dans la première catégorie, aucun n'appartient aux chroniques héroïques allemandes. Les Histoires de *Tristan*, de *Vigalois* ou *Wigolais*, de *Malagis* ou *Maugis*, des *Quatre fils Aymon*, furent empruntées à des poésies du même nom par EILHART DE HOBERGEN, WIRNT DE GRÄFENBERG et FURBER (1458). Le poème de *Renaud de Montauban* paraît avoir été mis en prose, comme le précédent, au ^{xv}^e siècle.

La deuxième catégorie présente une foule d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Fierabras*, *Lothar* et *Mattler*, *Pontès et Sidonie*, *Tristan et Isalde*, *Métusine* par RINGOLFINGE (1470), le *Chevalier Turn* ou *Modèle de la vertu* par STEIN (1493), etc. On croit que l'histoire de *Fortunatus* provient d'un roman anglais. Du sol alle-

mand sont issues diverses facéties, telles que les *Moines amis*, d'un anonyme, le *Livre des fous*, de HAGEN (1490), le roman comique de *Till Eutenspiegel* (le Miroir des hiboux) par un inconnu (1483), etc.

2. La prose historique fit des progrès assez remarquables dans cette période. Au xiv^e siècle, on trouve la continuation de la *Chronique sacrée d'Ems* par HENRI DE MUNICHEN ou MUNICH (1337), avec une *Chronique profane*, annexée; la *Chronique de la Hesse* par RIEDESEL (1341); au xv^e, la *Chronique de la ville et des seigneurs de Limbourg*, commencée par TILLMANN (1400) et continuée par GENSLEIN jusqu'en 1461; la *Chronique d'Alsace* jusqu'en 1386 par TÜRINGER (1420); l'*Histoire de l'empereur Sigismond* par WINDEK (1434); la *Chronique depuis J.-C.* jusqu'en 1422 par ANDREAS (1439), prêtre de Ratisbonne; la *Chronique de Thuringe* par JEAN DE ROTHE (1434); la *Chronique du monde* par STEINH EVEL (1475); les *Chroniques* ou *Livres de son temps* par LIEAR (1430); les *Guerres de Bourgogne* par SCHILLING (1480); la *Chronique suisse* par ÉTERLIN, et les *Chroniques des Saxons de Sainte-Colona*, etc., par BOTHO (1492). Il faut y joindre l'*Histoire du monde jusqu'en 1355* en latin par HERSFORT (1370), et les *Œuvres diverses* latines de FRANKENSTEIN, qui, tour à tour professeur à Paris (1375) et à Vienne (1388), combattit, chose rare pour l'époque, les préjugés sur les comètes, l'astrologie, etc.

3. Parmi les monuments de la prose oratoire et didactique, se distinguent les ouvrages du dominicain JEAN TAULER (1361). Ses *Sermons* et son *Imitation de J.-C.* doivent être placés à côté de ce que la langue allemande possède de mieux écrit avant le xvi^e siècle. On remarque les mêmes qualités dans les œuvres de ses élèves et de ses partisans, connus sous le nom de *Fils de l'éternelle sagesse*, entre autres maître EKKARD, OTHON DE PASSAU, HENRI DE NORDLINGEN. La traduction de la *Sainte Bible* par MATTHIEU DE BEHAIM (1343), le *Livre de la nature* par MAGGENBERG (1349), le *Traité philosophique de la raison réelle et possible*, la traduction des *Œuvres philosophiques de Pétrarque* et celle du *Livre de la sagesse de Jean de Capoue* par trois anonymes (1350, 1470, 1480), les diverses *Traductions* de BREMGARTEN (1478), montrent combien la langue allemande était façonnée dès le xiv^e et le xv^e siècle à toutes sortes de sujets sérieux. A la fin du xv^e siècle, ALBERT D'EXBE (1485) écrivit plusieurs ouvrages moraux, tels que le *Miroir des mœurs*, le *Livre du chanoine* et le *Livre du mariage*.

DEUXIEME PÉRIODE.

·DEPUIS LUTHER JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE (1500-1700).

I^{re} ÉPOQUE. — DEPUIS LA RÉFORME DE LUTHER JUSQU'À OPITZ, OU LES COMMENCEMENTS DE LA GUERRE DE TRENTÉ ANS (1500-1618).

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE DE LUTHER A OPITZ.

L'état des villes était florissant vers la fin du xv^e siècle; mais il existait une séparation entre la noblesse, les savants et le peuple. Le caractère de la littérature allemande de cette époque, c'est d'être populaire. Toutefois la langue ne recouvre pas l'harmonie et la pureté des *Minnesänger*. On y trouve des essais malheureux dans l'épopée (*Tewerdanch*, etc.), des ballades sur les événements du temps; des contes et des romans de chevalerie, traduits en prose; des fables, des farces, des moralités; un goût dominant pour la satire; des livres populaires, tels que *Reineke le Renard*, le *Vaisseau des fous* de Séb. Brandt (1458-1520), les *Sermons* de Geiler (1414-1510) sur ce texte et leur influence sur le peuple. La *Conjuration des fous* par Th. Murner est suivie d'attaques contre le clergé. L'activité des esprits est étonnante. On traduit les classiques latins. On voit paraître les recueils historiques de Diebold Schilling et autres. C'est aussi la naissance des études philologiques, et des progrès simultanés de la théologie, de la jurisprudence, des mathématiques, de la physique, de la médecine. La Réforme éclate enfin. L'influence de Luther (1483-1546) sur la littérature en Allemagne est immense. En fondant ensemble les dialectes de la Haute et Basse Allemagne, dans la traduction de la Bible, Luther a créé le type de la langue écrite des Allemands. Auteur (depuis 1517) de plus de quatre cents écrits, il voit ses efforts secondés par plusieurs hommes distingués de son temps, entre autres Ulrich de Hutten (1488-1523). Hans Sachs (1494-1576), le fameux cordonnier de Nuremberg, le dernier et le plus distingué des maîtres-chanteurs, est le représentant par excellence de la poésie allemande dans cette période. Plus de six mille écrits font foi de la fécondité de son génie. L'Allemagne est inondée de brochures religieuses et politiques. La première *Grammaire allemande* paraît en 1425. On voit ensuite J. Turnmayr (1474-1534), le père des historiens bavarois; les *Chroniques de Poméranie* de Thom. Kantzow, disciple de Mélanchthon, et les OEuvres historiques et philosophiques de Séb. Franck et autres.

Du vivant de Luther, le mouvement qu'il avait imprimé aux esprits est arrêté. Le clergé protestant est loin de favoriser les progrès de l'in-

struction parmi le peuple. Par les disputes théologiques, l'éloquence de la chaire se corrompt. Les sermons de la seconde moitié du xvr^e siècle sont médiocres. La langue s'altère par l'introduction de mots français et italiens. Les livres populaires de cette époque sont moins bien écrits que ceux du siècle précédent. On traduit en prose des romans français de chevalerie, et l'on voit paraître des romans allemands, tels que le *Juif errant*, les *Aventures de Faust*, etc. La poésie religieuse eut peu de succès : les Cantiques de Luther sont loin d'être des modèles en ce genre. Puis viennent les Fables de Burkard Waldis et d'Érasmus Alberus. L'écrivain le plus remarquable de la fin de ce siècle est Jean Fischart († 1595) : il refait le *Gargantua* de Rabelais. Rollenhagen traduit la *Batrachomyomachie*. L'Allemagne, au commencement du xvii^e siècle, est déchirée par des querelles religieuses et politiques, fatales aux lettres. On retourne à la barbarie, à la superstition, à la scolastique, au latin et à la routine. C'est le temps des idées mystiques du cordonnier de Gœrlitz, J. Boehm (1575-1642), et des pieux écrits de J. Arnd (1551-1621). L'activité poétique du peuple est à peu près éteinte, excepté dans les villes du nord de l'Allemagne. La noblesse fait une première et faible tentative pour l'épuration de la langue, en fondant l'ordre des Palmiers (1617).

§ 1^{er}. État général de la Littérature allemande au xvi^e siècle.

1. Caractère général de la poésie au xvr^e siècle. — 2. Funeste influence de la Réforme sur la poésie allemande. — 3. Caractère général de la poésie dramatique. — 4. Sujets où se réfugie la poésie allemande. — 5. Sa décadence dans tous les autres genres. — 6. Naissance de la prose classique allemande. — 7. Culture scientifique des Allemands.

1. Les monuments poétiques de cette époque se rattachent presque tous, soit par leur forme, soit par leur nature intime, aux poésies de l'époque précédente. On y voit du progrès dans quelques branches ; mais dans l'ensemble se trahit la décrépitude de la poésie du moyen âge. L'esprit qui dominait au xvi^e siècle en Allemagne n'était pas propre en effet à faire fleurir immédiatement une nouvelle poésie ; mais il donna à la prose une vie jeune, fraîche, créatrice de la langue allemande, et de loin il prépara l'avenir de la littérature poétique (1).

(1) Koberstein, *Manuel*, etc.

2. La Réforme et les guerres de plume qu'elle causa, après ou pendant les guerres d'épée, donnèrent une impulsion nouvelle à la prose allemande; mais la poésie, si l'on excepte les chants d'église et ceux du peuple, ne trouva dans cette lutte aucune heureuse influence. Si les princes et la noblesse, déjà fort éloignés de la poésie, venaient à choisir la langue allemande pour exprimer leur pensée politique ou religieuse, cette langue longtemps dédaignée se vengea de leur indifférence, en ne leur prêtant qu'un médiocre et difficile instrument. Les savants, qui ne voulaient pas agir directement sur les masses (ce qui n'arrivait guère que dans les choses de foi), persistèrent en général dans leur mépris pour leur langue maternelle et composèrent des poésies latines. Quant aux protestants, ils étaient d'autant moins portés à se tourner vers l'époque ancienne et brillante de la littérature allemande, pour la raviver par les éléments de la littérature classique, que cette époque et tout ce qu'elle embrassait s'offraient à leurs yeux prévenus comme une époque de ténèbres et de superstitions.

3. Le goût pour le théâtre ne diminua point cependant dans les villes. On demandait des pièces qui repräsentassent les intérêts religieux du temps ou qui poursuivissent un but moral, et les poètes n'étaient que les élèves des *Meistersänger* ou des savants entachés de pédantisme et de mauvais goût. Les pièces dramatiques telles que les Jeux de carnaval, tendaient sans doute à se développer; mais la nouvelle direction suivie par la poésie allemande les étouffa dans leur germe.

4. Pendant que la poésie languissait dans ces entraves, les Allemands ne perdirent pas du moins tout amour pour leurs vieux chants populaires. Le *Livre des héros* et d'autres poèmes qui appartiennent aux traditions allemandes furent, au xvi^e siècle, recueillis, imprimés et lus avidement. Tout à la fois on vit croître en nombre les romans de chevalerie. Les pièces badines affluèrent encore ainsi que les chansons populaires, et l'on y trouve un reste d'esprit poétique auquel il ne manqua que d'être moins

dédaigné des savants pour produire d'heureux résultats.

5. A part ces chansons, la poésie ne se releva point. Dans les chants d'église, composés par Luther et ses contemporains, elle se montre rude et grossière. Beaucoup d'autres compositions présentent encore l'obscur dialecte de province, et l'on trouve rarement un poète qui se distingue par la souplesse et la facilité du style. Les rimes sont aussi rocailleuses qu'au xv^e siècle, et dans les écoles de chant on en vint à compter les syllabes, sans s'occuper de leur valeur métrique. L'ancienne forme poétique, avec ses vifs et gracieux mouvements, ne fut plus qu'un plat, enchaînement de vers, et ce n'est que par intervalles que l'on se garda de donner à toutes les syllabes la même valeur.

6. Mais il faut l'avouer, la Réforme influa très-heureusement sur la littérature prosaïque, par les écrits qui s'échangèrent entre les différents partis religieux.

7. La culture scientifique des Allemands s'étendit aussi dans cette époque. Le nombre des universités s'accrut et plusieurs cloîtres furent changés en écoles. On s'y livra à l'étude des langues anciennes, dans le but surtout d'expliquer les saintes Écritures. L'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, sans marcher d'un pas égal aux recherches philologiques, ne furent pas cependant négligées. Enfin on vit partout se fonder ces écoles de bourgeoisie et de village qui, dans l'Allemagne protestante, s'élevèrent bientôt à côté des établissements scientifiques.

§ 2. *Poésie.*

ART. I^{er}. — POÉSIE ÉPIQUE.

1. Cercle très-restreint de la poésie épique. — 2. Contes rimés; Fischart et Sachs. — 3. Épopée burlesque allemande; Rollenhagen et Fuch.

1. La poésie épique de cette époque est renfermée dans un cercle très-restreint, où même la liberté de ses mouve-

ments n'est que trop souvent arrêtée par un but secondaire. Tel est le *Tewerdanck*, histoire romanesque de Maximilien I^{er}, par PFINZING (1535), poète que l'empereur couronna de ses mains. Mais le poème du Renard, traduit en langage poli sous le titre de *Reineke le Renard* par BAUMAN (1526), se montre animé d'un véritable esprit épique.

2. Parmi les contes rimés qui se rattachent aux événements de l'époque, l'*Heureux Navire* de JEAN FISCHART (1595) se distingue par le sentiment poétique. Le genre des petits contes et des morceaux plaisants nomme en première ligne HANS SACHS († 1576), le célèbre cordonnier de Nuremberg, le dernier des maîtres-chanteurs, auteur de quarante-quatre volumes manuscrits, contenant douze cent quatre chants, deux cent huit comédies et tragédies, onze cent sept fables, etc. Ses contes sérieux, dont il emprunta le sujet tantôt à la Bible, tantôt à des recueils de nouvelles, à des livres d'histoire, valent en tout bien moins que ses pièces badines. Ses contes allégoriques, tels que le *Rossignol de Wittemberg* (Luther), offrent aussi des passages dignes d'estime.

3. Après Sachs, il faut nommer, dans le genre plaisant, BURKARD WALDIS et LAZARE SANDRUP. Mais dans aucun poème du XVI^e siècle, la direction de l'épopée allemande ne se trouve aussi clairement marquée que dans les *Grenouilles* de GEORGE ROLLENHAGEN († 1609), qui la publia sous le titre de *Frauschmauser* ou le *Chercheur de grenouilles*. Le poète, pour composer cette épopée burlesque devenue populaire, imita en partie la Batrachomyomachie d'Homère, en partie le poème du Renard; et c'est malgré cela une création originale, surtout par les leçons qu'il y donne à ses compatriotes. Ce poème, renouvelé par STENGEL en 1796, a pour pendant la *Guerre des fourmis et des mouches*, par FUCHO (1608).

ART. II. — POÉSIE LYRIQUE.

1. Médiocrité du chant de maître. — 2. Chansons du peuple. — 3. Changement apporté par la Réforme dans les chants d'église.

1. La poésie lyrique du ^{xvi}^e siècle est incomparablement plus riche que la poésie épique, sans avoir toutefois plus de vie; et quoique les écoles protestantes en fissent un auxiliaire de la nouvelle croyance, elle ne gagna à la Réforme ni force ni beauté. Le chant de maître, pour la construction du vers, resta dégénéré comme dans la période précédente. HANS SACHS, sous qui l'école de Nuremberg comptait deux cent cinquante maîtres, Hans Sachs lui même ne sut point l'améliorer : il l'empêcha seulement de s'éteindre.

2. En revanche, on trouve abondamment dans les chansons du peuple ce qui manquait de fraîcheur poétique au chant de maître. De toutes celles qui nous sont parvenues, les plus belles et les plus intéressantes appartiennent au ^{xvi}^e siècle. En même temps qu'elles passaient de bouche en bouche, on les imprimait sur des feuilles volantes, puis dans des recueils. Le plus souvent ces chansons étaient accompagnées de notes; alors on les appelait *gaillardes*. On avait aussi dans la forme italienne les *villanelles* et les *motets*. Mais à la fin du ^{xvi}^e, cette poésie populaire commença de déchoir, et dans les malheureuses guerres qui bouleversèrent l'Allemagne, on vit de plus en plus s'évanouir cette verve poétique qui si longtemps avait charmé le peuple allemand.

3. La Réforme donna un nouveau tour aux chants d'église. Pendant que les catholiques se tenaient plus fortement attachés que jamais aux chants latins, et que les calvinistes se bornaient à traduire les psaumes de David, les luthériens se créèrent une série de poésies religieuses qui leur étaient spéciales. LUTHER en donna l'exemple; plusieurs de ses contemporains et de ses partisans le suivirent, tels que JUSTUS JONAS, NICOLAS DECIUS, LAZARE SPENGLER, auxquels il faut joindre ÉRASME, PAUL DE

SPRETTE, NICOLAS HERMANN, WOLFGANG MOSEL, JEAN MATTHESIUS, NICOLAS SELNEKKER, BARTHOLOMÉ RINGWALD. Pour rendre ces chants d'église plus familiers au peuple, on les composa d'après les airs les plus connus et les plus populaires. Quelquefois même, prenant le texte des chansons mondaines, on s'attacha seulement à le convertir aussi bien que possible en un texte spirituel. On composa même, sous la forme des anciennes ballades, de nouvelles ballades religieuses, dont Luther donna aussi le modèle. Mais dans la deuxième moitié du xvi^e siècle, la poésie d'église tomba en décadence; les controverses dogmatiques y pénétrèrent, et elles en chassèrent pour longtemps le sentiment poétique (1).

ART. III. — POÉSIE DRAMATIQUE.

1. La poésie dramatique au xvi^e siècle. — 2. Caractère des drames religieux et des drames mondains. — 3. Divers dramaturges : Sachs, Ayser et autres.

1. On vit, au xvi^e siècle, beaucoup de poètes s'essayer dans la poésie dramatique, et cependant elle ne fit en général aucun notable progrès. L'étude de la dramaturgie grecque et romaine n'aboutit qu'à donner au théâtre allemand quelques dénominations, comme *tragédies*, *comédies*, *actes*, qu'on employa sans en avoir même une juste et véritable idée. Aussi le plan des pièces, la peinture des caractères, la construction des vers et l'expression, restèrent sans goût comme sans élégance.

2. Les drames religieux continuaient toujours à jouir de la préférence; plusieurs d'entre eux furent composés en allemand et joués dans les villes, en plein air, par une centaine de personnes; d'autres, écrits en latin et destinés principalement aux écoles, étaient ensuite traduits en allemand. Les discussions religieuses se glissèrent souvent dans ces pièces, et leur donnèrent un caractère satirique. D'au-

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., cinquième période, deuxième partie.

tres sont pleines de sécheresse ou d'âpreté, mêlées d'allégories et de morale, en un mot dépourvues de tout esprit dramatique. Plusieurs autres, appelées tragédies et comédies mondaines, empruntaient leur sujet à l'histoire ancienne, au Livre des héros, aux romans en prose, aux nouvelles en vogue; mais on n'y trouve aucune verve qui leur soit propre : c'est plutôt dans les pièces de carnaval que l'on sent quelque vie poétique ou quelques progrès dans l'art.

3. Outre GREFF (1535), l'un des premiers dramatiques sérieux de l'Allemagne qui écrivit d'après Plaute un *Aululaire* précédé du *Nouvel âne de Balaam*, drame satirique; outre maître HOLZWARTH (1554), auteur de la tragédie sacrée de *Saül*, et BRUNSMER (1572), qui a laissé une *tragi-comédie apostolique*, à deux cent quarante-six rôles et en dix actes, les deux poètes dramatiques les plus distingués de cette époque, sont HANS SACHS (1576) et JACOB AYRER (1590) : tous deux remarquables par une grande richesse d'invention et par un rare talent de disposition, ont écrit des *tragédies*, des *comédies*, des *farces* ou pièces de carnaval. Ay rer est en outre le premier qui introduisit l'*opéra* en Allemagne. En général, c'est dans les pièces de carnaval qu'ils réussirent le mieux l'un et l'autre. On remarque aussi dans les comédies d'Ay rer, plus de développement dramatique que chez ses devanciers, et quelques-unes, telles que le *Vieux rival usurier*, peuvent être regardées comme les premières pièces d'intrigue que le théâtre allemand nous présente.

ART. IV. — POÉSIE DIDACTIQUE.

1. Poésie didactique du xvi^e siècle: — 2. Satire didactique: Brandt, Murner, Alberus, etc. — 3. Fabulistes. — 4. Pièces allégoriques, morales et satiriques. — 5. Autres poètes de cette époque.

1. La poésie didactique du xvi^e siècle est riche par le nombre de ses monuments, mais assez pauvre par leur mérite. Le plus souvent, le choix seul du sujet trahit déjà la fausse idée qu'on se faisait de ce

genre. C'est ce qu'on peut dire surtout des poésies morales proprement dites, où l'on ne trouve guère à mentionner que la *Pure vertu* et l'*Avis chrétien du fidèle Eckart* par RINCWALD (1596).

2. Dans la satire didactique, se distingue SÉBASTIEN BRANDT (1520), qui s'acquît une grande et durable réputation par son poème de la *Narragonie* ou *Vaisseau des fous*. Sur ses traces, on voit briller THOMAS MURNER (1536), franciscain, célèbre antagoniste de Luther, et qui fut couronné par l'empereur Maximilien. Ses ouvrages les plus renommés sont la *Conjuration des fous*, la *Tribu des fripons*, le *Moulin de Schwundelsheim*, du *Grand fou Luther*, et *Geuchmatte*, moitié en vers, moitié en prose. Après MURNER vient ÉRASME ALBERUS (1553), auteur de *Satires contre les moines*, du *Livre de la vertu et de la sagesse*, du *Carme déchaussé*, d'*Eulenspiegel et Alcoran*; SCHEIDT (1555), à qui l'on doit une paraphrase de l'ancienne satire populaire *Grabianus* (le Grossier); STRITZER (1590), qui a laissé diverses poésies licencieuses, telles que le *Débauché allemand*.

3. Parmi les fabulistes, auxquels appartiennent LUTHER et SACHS, le plus célèbre est BURKARD VALDIS (1514), auteur du *Nouvel éloge*, du *Psautier rimé*, etc. On peut citer ensuite maître HOLZMANN (1536), qui traduisit en allemand, sous le titre de *Miroir de la sagesse*, les fables latines attribuées à S. Cyrille, évêque de Bâle.

4. Au nombre des meilleures pièces didactiques, nous devons encore compter plusieurs *Pièces allégoriques, morales et satiriques* de SACHS. Elles sont le plus souvent composées en forme de dialogues, comme les *Kampfgesprüche* ou Discours de combat.

5. A ces divers genres de poésies, à ces divers poètes, nous joindrons WILHELM WEBER (1536), improvisateur célèbre, auteur de *Facéties*; ZWINGLE (1531), le réformateur de la Suisse, qui laissa des poésies, telles que le *Labyrinthe*, et des écrits historiques; MELISSUS ou SCHÈDE (1602), couronné poète à vingt-deux ans, à qui l'on doit, en vers latins, des *Élégies* et les *Psaumes de David*; en allemand, des *Poésies profanes*.

§ 3. Prose.

I. Romans, Contes, Nouvelles, Anecdotes. — 2. Romans allégoriques de Fischart. — 3. Roman intermédiaire entre le roman allégorique et le conte proprement dit. — 4. Prose scientifique du xvi^e siècle. — 5. Érudits du xvi^e siècle. — 6. Écrivains ecclésiastiques du xvi^e siècle.

1. On continua, pendant le xvi^e siècle, à traduire activement du français les histoires de chevalerie. Au nombre des plus célèbres, on place *Amadis*, les *Quatre fils Aymon*, l'*Empereur Octavien*, et la *Belle Maguelone*. Les traditions populaires ou les documents historiques de l'Allemagne, donnèrent naissance au roman de *Faust* ou

la *Magie noire*. Vers le milieu du siècle, GEORGE WICKRAM écrivit un roman sous le titre de *Fil d'or*. Le *Juif errant* est aussi de cette époque. Elle est surtout riche en histoires plaisantes, burlesques, satiriques, qui, provenues en partie des vieilles facettes populaires, en partie des événements contemporains, apparurent d'abord dans le midi de l'Allemagne et de là se répandirent de tous côtés. A ce genre appartiennent le *Lalenbuch*, le *curé de Kolemberg*, *Pierre Leu*, etc. On fit plusieurs recueils de petits contes, nouvelles, anecdotes, comme le livre *Honte et sévérité* de JEAN PAUL; la *Société du jardin* de JACOB FREY; la *Chaise roulante de Honte et de sévérité*, etc.

2. Mais le monument le plus remarquable de cette époque est le roman humoriste et satirique de FISCHART, *Gargantua et Pantagruel*, refait d'après le roman de Rabelais. La prose des romans du peuple et de chevalerie avait conservé le même ton qu'au x^e siècle; mais, dans son *Gargantua*, Fischart s'est fait une langue particulière, telle que, ni avant ni après lui, la littérature allemande n'a rien offert de semblable. C'est le dernier modèle du style naïf. Fischart a laissé en outre *Jolie vie de S. Dominique et de S. François*, la *Grand'mère de toutes les pratiques*, la *Consolation du Goutteux*, la *Ruche de l'Essaim catholique romain*, le *Premier panier de pain*, le *Catalogue des catalogues*, la *Chasse aux puces*, poème burlesque, la *Discipline matrimoniale*, etc.

3. Entre le roman allégorique et le conte proprement dit, il faut mettre le *Weiss-König* ou le *Roi blanc*, commencé par MAXIMILIEN I^{er} et continué par MARX TREIZSAUERWEIN (1514), avec gravures en bois par Burgmair.

4. La prose scientifique ne resta pas en arrière de la prose romanesque. JEAN TURNMAYR (1534), surnommé *Aventinus*, écrivit dans une langue forte et féconde, avec un grand talent historique, sa *Chronique de Bavière*. Telle est aussi la *Chronique suisse* d'EGIDIUS TSCHUDI (1572). Parmi les historiens les plus distingués de cette époque, il faut encore citer SÉBASTIEN FRANK (1545), à qui l'on doit, outre une *Cosmographie*, la célèbre chronique du monde, intitulée: *Histoire de l'Ancien Testament, des Empereurs, des Papes et de l'Eglise*. La *Chronique poméranienne* de THOMAS KANTZOW (1542) se distingue aussi par l'esprit qui l'anime et par son style. Mentionnons enfin, comme expression caractéristique des mœurs contemporaines, la *Biographie de Gœtz de Berlichingen*, qui appartient à la seconde moitié du xvi^e siècle.

A ces noms, à ces ouvrages, nous devons joindre le comte de NUENAR (1530), à qui l'on doit des *Recherches sur l'histoire de l'ancienne Germanie*; PIRKHAINER (1530), qui s'occupa d'*Histoire*, d'*Antiquités* et de *Numismatique*; PEUTINGER (1547), dont la *Carte de l'empire romain* est encore célèbre; MUNSTER (1552), qui laissa une *Cosmographie* en allemand, etc.

5. Parmi les érudits, le xvi^e siècle nous offre un grand nombre de noms remarquables. C'est d'abord CONRAD CELTES (1508), qui fut l'un des pères de la philologie allemande et des fondateurs des premières sociétés savantes du Rhin et du Danube; on lui doit des *Élégies* et des *OEuvres philologiques*. Puis viennent BEBEL (1516), maître de Mélanchthon, auteur de divers ouvrages latins, tels que le *Triomphe de Vénus*, l'*Institution des jeunes gens*, des *Facéties*, etc.; REUCHLIN (1522), hébraïsant, auteur du *Rudiment des Hébreux*, de l'*Accent* et de l'*Orthographe des Hébreux*, de l'*Art cabalistique*, en latin; ULRICH DE HUTTEN (1523), poète latin célèbre, qui écrivit un *Art de versifier*, la satire de *Nemo*, et les *Epistolæ obscurorum virorum*; ALBRECHT DÜRER (1528), peintre et graveur, qui a laissé divers écrits artistiques et mathématiques, l'*Art des fortifications*, les *Proportions du corps humain*, etc.; LOCHER (1528), philologue et poète latin, qui traduisit le *Vaisseau des fous*; BUSSCHE (1534), auteur du *Pal de l'humanité*, en latin; GESNER (1565), célèbre naturaliste, qui donna l'*Histoire des animaux, des plantes rares et de tous les genres fossiles*; JEAN AGRICOLA (1566), qui expliqua trois cents *Proverbes populaires* anciens, et recueillit plus de sept cent cinquante *Proverbes allemands*; NEANDER (1595), fondateur de l'école d'Ilfeld et auteur de *Livres d'éducation*, en latin; CAMERARIUS (1574), à qui l'on doit un grand nombre de *Livres élémentaires*, etc.

Avec les progrès de la langue allemande s'éveilla le goût des études grammaticales. Parmi les grammairiens, nous distinguerons VALENTIN IKELSAMER (1527). Du reste, il ne mérite quelque estime qu'à titre de premier explorateur dans l'histoire et dans la grammaire de la langue allemande.

6. Au nombre des écrivains ecclésiastiques, orateurs, théologiens, ascétiques, etc., nous nommerons d'abord GEILER (1510), prédicateur fameux de Shaffhouse, qui composa des *Sermons* et des *Commentaires* sur le *Vaisseau des fous* de Brandt; ALTHAMER ou PALÆO-SPHYRA (1540), théologien protestant, auteur du *Diallage*. Puis vient LUTHER (1546), dont les principaux ouvrages sont : les *Psaumes de pénitence*, en vers; l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, traduit en haut-allemand; des *Lettres*; des *Discours de table*; le *Catéchisme allemand*; un grand nombre d'*Écrits polémiques*; les *Fables d'Ésope*, en prose et en vers; des *Fragments philosophiques et exégétiques*, en latin; les *Années du monde*, etc. Après Luther paraît MÉLANTHON (1560), son collaborateur, à qui l'on doit : quatre *Livres de dialectique*, les *Dogmes évangéliques* ou *Lieux communs*, la *Pratique philosophique*, un *Traité de l'âme*, les *Éléments de la doctrine morale*, des *Éléments de physique*, des *Considérations sur le corps humain*, etc.

Citons encore MATTHESIUS (1568), auteur de *Sermons* et d'une *Histoire de Luther*; ALBERTINUS (1620), qui laissa des *Livres de piété*, le *Royaume de Lucifer* ou la *Chasse aux fous*, diverses *Collections* et traductions; ARND (1621), auteur du *Vrai christianisme* et du *Jardin du Paradis*; enfin BOEHM (1624), cordonnier de Gœrlitz, écrivain mystique de qui nous

avons des *Méditations sur l'éternité*, des *Paraboles*, le *Séraphinique jardin de fleurs*, et d'autres écrits théosophiques où brille un langage plein de verve et de poésie.

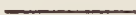


II^e ÉPOQUE. — LE SIÈCLE D'OPITZ DEPUIS LA GUERRE DE TRENTE ANS JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE (1618-1700).

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LE SIÈCLE D'OPITZ.

L'état politique et religieux de l'Allemagne influe, durant cette période, de la manière la plus fâcheuse sur la littérature. La guerre de Trente Ans désunit toutes les parties du corps germanique. Si la poésie allemande fleurit à cette époque, ce fut dans une contrée où la langue allemande n'était pas même indigène. Le Silésien Martin Opitz (1597-1639) est surnommé chez les Allemands le *Père de la poésie* ; il devint le fondateur de la *première école poétique*, dite *école de Silésie*. Son exemple donna naissance à une foule d'imitateurs ; mais son génie n'était ni assez énergique, ni assez profond pour faire sortir les esprits de la mauvaise route dans laquelle ils étaient engagés. Les principaux disciples d'Opitz sont : Flemming, lyrique remarquable ; Logau, épigrammatiste fécond ; A. Gryphius le père, régénérateur du théâtre. Simon Dach donne ses poésies religieuses. Le goût de la poésie se répand dans les classes intermédiaires de la société : elle perd insensiblement son énergie populaire, sans acquérir les qualités délicates que donnent l'esprit et l'influence des cours. La création de plusieurs ordres ou sociétés poétiques est signalée par le règne du phébus, du mauvais goût et de l'allégorie. La poésie lyrique et religieuse conserve seule un peu de simplicité et de vérité. Un déluge de romans du genre pastoral inonde l'Allemagne.

La *seconde école de Silésie* vient accélérer les progrès du mauvais goût. La noble simplicité d'Opitz est entièrement oubliée. Marini et Achillini deviennent les modèles du goût. La langue est plus que jamais défigurée par l'introduction de mots étrangers contraires à son esprit. D. E. Lobenstein (1635-1683), plus spirituel et plus instruit qu'Hoffmann, n'est guère moins boursofflé et moins vulgaire. Son poème d'*Arminius et Thusnelda* renferme cependant quelques beautés. Des hommes tels que Gryphius le fils, Ziegler, etc., terminent tristement cette époque, qui correspond à notre beau siècle de Louis XIV, au temps des Corneille, des Molière, des Bossuet, des Racine et des Fénelon.



§ 1^{er}. *État général de la Littérature allemande au
xvii^e siècle.*

1. Faible influence de l'antiquité classique au xvii^e siècle sur la littérature allemande. — 2. La littérature se retire du peuple pour passer aux classes supérieures. — 3. Mélange funeste des langues. — 4. Divers ordres ou sociétés littéraires. — 5. Résultat de l'abandon de la poésie nationale. — 6. Caractère des poètes de la première moitié du xvii^e siècle. — 7. Culture scientifique des Allemands.

1. C'est avec cette époque que commence la littérature moderne de l'Allemagne. L'influence que la reproduction de l'antiquité classique exerçait déjà depuis longtemps sur le goût et la culture des peuples italiens, commença dès lors à se manifester dans l'éloquence et la poésie des Allemands. Mais les circonstances au milieu desquelles s'opéra ce changement, n'étaient pas propres à porter de si tôt la littérature allemande à ce degré d'art que d'autres nations avaient atteint ou devaient bientôt atteindre. Les ouvrages de prose et de vers qu'elle produisit dans cette époque, n'offrent que des tentatives fausses ou partielles, sans unité, comme sans énergie.

2. La guerre de Trente Ans, en affaiblissant le courage de la nation, brisa les derniers liens qui retenaient encore quelques portions de l'Empire. La paix de Westphalie ne remédia qu'extérieurement au mal qui rongait la société allemande. Les classes inférieures, appauvries, épuisées, devinrent de plus en plus incultes. Les princes et les nobles conservaient encore les coutumes du dernier siècle, mais la suprématie politique de la France attira leur attention sur les mœurs polies de ce royaume, et dès lors, ils ne songèrent plus qu'à se modeler sur les modes françaises. La cour des princes devint splendide et galante ; et la langue française y prit la place de la langue allemande. Les nobles se façonnèrent sur les princes, les bourgeois sur les nobles, et toutes ces circonstances rendaient impossible une littérature appropriée à toutes les nuances de la nation. La nouvelle poésie ne fut faite que pour les

grands et les riches bourgeois, et le peuple, à part ses chants religieux, ne garda plus qu'une ombre du moyen âge.

3. Déjà, dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, on avait vu, chez les hautes classes et parmi les savants, s'introduire un mélange confus de langues où l'on amalgamait avec l'idiome national des expressions et des locutions françaises, latines, italiennes. Ce mal s'accrut encore par les efforts que l'on faisait pour atteindre à la galanterie française. Vers la fin du ^{xvii}^e siècle, et même au commencement du ^{xviii}^e, les savants et les écrivains travaillèrent, par leurs écrits comme par leurs leçons, à rendre générale cette absurdité, qu'ils proclamaient comme élégante et de bon goût.

4. Il y eut toutefois pour la combattre des efforts tant individuels que collectifs. Outre la protestation de quelques écrivains, on vit des princes, des nobles, des savants et des poètes former des alliances dans le but de relever et de soutenir l'esprit national, de conserver à la langue sa pureté, et de rendre la vie à la littérature indigène. La plus ancienne et la plus célèbre de ces sociétés fut établie l'an 1617 à Weimar, sous le nom de *Fructueuse*; elle est plus connue sous celui de l'*Ordre des Palmes* ou *Palmiers*. Mais les fondateurs, en prenant pour modèle et pour guide les académies italiennes, payèrent ainsi tribut à la prédilection générale de l'époque pour l'étranger. Parmi les autres sociétés analogues, on compte l'*Ordre des Sapins*, fondé l'an 1646 à Strashourg par REMPLER DE LOWENHALT, mais qui dura trop peu pour exercer quelque influence. La *Société Allemande*, établie la même année dans l'intention de dégager la langue maternelle de tout alliage étranger, et de perfectionner l'art d'écrire, s'attira les railleries des contemporains par les expressions souvent ridicules et sans goût qu'elle composa pour remplacer celles qu'elle élaguait. Deux autres sociétés, l'*Ordre des Fleurs* (1644) et l'*Ordre du Cygne* (1656), travaillèrent d'une manière différente à gâter plus encore le goût des Allemands : l'une, en se servant des douceurs

de la poésie pastorale, et l'autre, en délayant dans ses vers les pensées les plus fades et les plus communes. Enfin une autre *Société Allemande*, fondée à Leipzig en 1697, se distingua par son activité comme par ses succès, surtout lorsque Gottsched se fut mis à la tête de l'association (1).

5. L'abandon de la poésie nationale força les poètes à se jeter de différents côtés pour se chercher un point d'arrêt qu'ils ne trouvaient pas dans leur patrie ; mais l'étude soigneuse qu'ils firent de l'antiquité n'eut que des résultats bornés. Le défaut de vie poétique, qu'on remarque dans toutes les œuvres de cette époque, ne pouvait être compensé par l'élégance de l'expression ou par certaines règles qui ne touchent qu'à la forme extérieure de la poésie. Encore étaient-ce moins les anciens qui servaient de modèles aux poètes du xvii^e siècle, que les Français, les Hollandais même ; et si l'antiquité fut explorée, ce fut surtout pour fournir cette pompe mythologique.

6. Néanmoins on ne saurait nier que surtout les poètes de la première moitié du xvii^e siècle, par le soin qu'ils donnèrent dans leurs écrits à l'expression, au style, à la construction du vers, s'opposèrent non-seulement à la corruption du langage, mais encore revêtirent la poésie d'une forme plus noble et plus pure que celle de leurs devanciers. Opitz et ses contemporains employèrent dans leurs vers la langue de Luther ; chose d'autant plus facile qu'ils étaient presque tous protestants. Telle fut en outre l'influence d'Opitz sur son siècle, que sa manière d'écrire servit longtemps de critérium. C'est lui encore qui introduisit la juste valeur métrique des syllabes, auparavant inconnue ou négligée. Dès lors on distingua soigneusement les vers iambique, trochaïque, anapestique et dactyle. Et si les formes métriques empruntées aux Français, aux Hollandais, aux Italiens, ne convenaient pas sous plusieurs rapports à la poésie allemande, elles servirent cependant à la perfectionner sous le rapport de l'art.

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., sixième période, première partie.

7. Dans les sciences, les Allemands déployèrent pendant cette époque l'activité la plus grande. Même à travers la guerre de Trente Ans, on érigea plusieurs universités dont quelques-unes se distinguèrent par la profondeur de leurs recherches. Parmi ces établissements, on remarque ceux de Leipzig, Iena, Helmstædt, Altorf, Halle (1694), Gœttingue (1737). A Berlin, Leibnitz fonda en 1700 une Académie des sciences. Les écoles d'enseignement se multiplièrent par les gymnases et les lycées. Les sciences naturelles élargirent leur cercle par de grandes découvertes; l'étude de l'antiquité devint de plus en plus étendue et profonde; on recueillit, on publia les vieux monuments de la langue; on établit un lien entre la belle littérature et les études scientifiques; enfin, on propagea par toute l'Allemagne le goût d'Opitz et de son école.

§ 2. École devancière ou indépendante de l'école d'Opitz.

1. Présage de réforme dans la poésie allemande : Schède, Danaïsius, Andrea et Spie. — 2. Weckherlin, premier réformateur de la poésie allemande.

1. Déjà avant Opitz et indépendamment de son école, quelques poètes de la classe savante avaient indiqué la route que la poésie devait suivre pour sortir de l'oubli où elle se perdait. Dans les *Chansons* de PAUL MELISSUS ou SCHÈDE (1602) et de PIERRE DANAISIUS († 1610) se décèle un goût formé d'après les chefs-d'œuvre anciens. La langue y est plus douce et plus pure que dans la plupart des poésies contemporaines, et l'on y reconnaît le sentiment de la beauté rythmique. Sous ce rapport, les *Poésies* de JEAN VALENTIN ANDREA († 1654) ont moins de valeur; mais d'autre part, elles dénotent dans la pensée plus de force et de richesse. FRÉDÉRIC DE SPIE, d'une imagination plus puissante encore, montra, dans ses *Chansons* et ses *Églogues* religieuses, tout ce qu'alors on pouvait

attendre des poésies allemandes sous le rapport du sentiment, de la langue et de l'harmonie. Mais c'étaient là des efforts trop isolés, trop étrangers à l'esprit contemporain pour pouvoir donner à la poésie nationale assez d'élan et d'originalité.

2. RODOLPHE WECKHERLIN (1651) doit être regardé comme le plus proche devancier d'Opitz. Ce fut le premier poète qui, d'après des principes fixes, entreprit de réformer la poésie allemande. Pour modèle, il adopta surtout le genre français avec une teinte anglaise. Plus profond en sentiments, plus abondant en images qu'Opitz, il lui cède le pas pour le maniement de la langue et de la versification. Il enrichit la littérature allemande de plusieurs espèces de poésies, telles que l'ode, le sonnet, l'éplogue, l'épigramme. On lui doit ses *Poésies à Myrta*, deux livres de *Chants et Odes*, des *Poésies Sacrées*, des *Sonnets*, des *Pastorales*, des *Épîtres*, des *Épigrammes*. Weckherlin a surtout excellé dans le genre lyrique. Les morceaux religieux sont, pour la plupart, composés d'après les psaumes. Les chansons à boire et celles de guerre ne sont pas sans mérite ; et dans ses poésies héroïques et ses éloges, qui, pour la plupart, sont adressés aux grands, on trouve aussi plusieurs morceaux dignes de mention.

§ 3. École d'Opitz ou première école silésienne.

1. Martin Opitz, fondateur de la première école silésienne. — 2. Poésies lyriques d'Opitz. — 3. Poésies dramatiques d'Opitz. — 4. Caractère et mérite dominant d'Opitz.

1. Enfin parut MARTIN OPITZ (1597-1639). Formé par l'antiquité classique, il n'en avait pas moins senti de bonne heure le mérite de sa langue maternelle, et jeune encore, il dirigea quelques écrits latins contre ses détracteurs. Dans un ouvrage postérieur, la *Prosodie allemande* (*Prosodia Germanica*), il traça les principes qu'il fallait suivre pour donner de la clarté et de la douceur à la poésie

allemande, et par cette œuvre, comme par la pureté de son style et la construction de ses vers, il devint le véritable père de la prosodie nouvelle et de la langue poétique allemande. Sans être doué d'une grande faculté créatrice, Opitz avait pour le genre lyrique un talent incontestable; cependant il cultiva la poésie sententiveuse, oratoire, descriptive et didactique. Il prit pour modèles les poètes français qui préparèrent le siècle de Louis XIV, et les poètes hollandais qui s'étaient formés d'après eux-ci. Le caractère sage et sobre qui distingue ces poètes, leurs formes parées et polies bien qu'un peu roides, les lui montraient comme les modèles les plus achevés que l'Allemagne pût choisir. Ce goût français-hollandais régna dans la poésie allemande pendant la première moitié du *xviii^e* siècle. Opitz fut le fondateur et le chef de cette école poétique, que l'on appela *école Silésienne*, parce qu'il était de la Silésie comme quelques-uns de ses disciples les plus distingués; mais les poètes contemporains adoptèrent en partie, sans appartenir à cette école, le ton introduit par Opitz (1).

2. Comme Weckherlin, Opitz tenta d'introduire en Allemagne plusieurs genres de poésies; mais il ne s'essaya point dans l'épopée. Ses poésies lyriques, qu'il nommait *Odes* et *Chants*, décèlent trop de goût pour le raisonnement et la réflexion; c'est ce qu'on remarque surtout dans ses pièces en vers alexandrins, telles qu'éloges, consolations, souhaits de bonheur; il n'y a pas non plus de véritable feu poétique dans ses sonnets. Ses poésies religieuses, dont cent cinquante ne sont qu'une *Paraphrase des psaumes*, en offrent beaucoup d'excellentes. On doit citer aussi la description de la *chanson élevée* (*hohenliedes*) en strophes lyriques.

3. Dans la poésie dramatique, Opitz n'entreprit que des traductions d'ouvrages anciens ou modernes, tels que

(1) Aug. Koberstein, *Manuel*, etc., sixième période, deuxième partie.

l'*Antigone* de Sophocle, les *Troyennes* de Sénèque, et deux pièces italiennes, un opéra, *Daphné*, et une tragédie religieuse, *Judith*. Il a écrit aussi une pastorale de la nymphe *Hercinia*.

4. Mais le caractère et le mérite dominant d'Opitz repose dans la poésie didactique et descriptive. Ici, il faut citer ses *Motifs de consolation dans les malheurs de la guerre*, *Zlatna* ou le repos de l'esprit, *Beaucoup de bon* ou du Vrai bonheur, et le *Poème* descriptif du *Vésuve*, le premier qui parut dans ce genre en Allemagne : tous ces morceaux sont écrits en vers alexandrins. Il faut y joindre plusieurs *Épîtres* poétiques et des *Épigrammes*, dont la plupart ne sont que des imitations ou des traductions sans valeur.

§ 4. Des différents genres de poésie dans la première moitié du XVII^e siècle.

ART. 1^{er}. — ÉPOPÉE.

1. Caractère de l'épopée allemande dans la première moitié du XVII^e siècle ; sujets contemporains. — 2. Essai de traduction des épopées italiennes. — 3. Contes et ballades.

1. L'épopée allemande ne fut dans cette époque que la mise en vers alexandrins de longues histoires héroïques, sans esprit et sans invention. Les héros y sont loués en longs discours, et leurs actions fidèlement énumérées. Tel est le *Chant sur l'origine et les hauts faits du nouvel Hercule* (Bernard de Weimar) par JEAN FREINSHEIM ou FREINSHMIUS (1660), que nous retrouverons parmi les érudits ; le *Habsburgischer Ottobert* (Rodolphe de Habsbourg) par le baron de HOHENBERG ; le *Héraut de minuit* (Gustave Adolphe) par SÉBASTIEN WIELAND. La *Guerre de Trente Ans* même fut rimée par CÉLADON DE DONAU.

2. Au milieu de ces épopées à sujets contemporains, DIETRICH DE WERDER (1657) donna la traduction ou l'imitation en vers alexandrins du *Roland furieux* et de la *Jérusalem délivrée* ; mais il resta sans imitateur, et l'on ne songea pas à tout le parti qu'on pouvait tirer des vieilles chroniques.

3. A l'exemple de Weckherlin, auteur d'un *Jugement de Paris*,

d'autres poètes choisirent pour sujets de leurs *Contes* des traditions mythologiques; mais ils ne méritent aucunement d'être mentionnés. On écrivit aussi quelques *Ballades* qui rappellent la manière des anciennes chansons populaires. Enfin on a conservé quelques *Contes* ou *Poèmes comiques* de LAURENBERG (1658), qui ressemblent aux vieilles facéties allemandes. Le satirique Laurenberg a laissé aussi deux *Comédies*.

ART. II. — POÉSIE LYRIQUE.

1. Vogue de la poésie lyrique; son caractère général. — 2. Principaux poètes lyriques de cette époque : Zinkgraf, Flemming, Gryphius, etc. — 3. Nouvelle direction donnée à la poésie lyrique par l'Ordre des Fleurs : Harsdärfer, Kley, Wirken, Schwieger, Schirmer. — 4. Poésie lyrique religieuse : Herrmann, Neumark, Gerhardt, etc.

1. Le genre lyrique eut plus de vogue et de réussite que les autres genres, tant dans le sacré que dans le profane.

La poésie mondaine montre trop souvent le caractère didactique introduit par Opitz, une imitation trop servile des étrangers, les aberrations de la pastorale, et tout ensemble une façon de rimer molle et sans élan. Cependant, parmi beaucoup de choses médiocres, on rencontre des morceaux excellents et vraiment lyriques. Quant à la chanson proprement dite, elle resta la propriété du peuple, surtout à cause de son alliance avec la musique.

2. Parmi les poètes lyriques les plus distingués de cette époque, ZINKGRAF se rapproche des vieilles chansons populaires, et pour le maniement de la langue comme pour la versification, il est plus près de Weckherlin que d'Opitz. Mais c'est d'après Opitz que se formèrent PAUL FLEMMING († 1640), ANDRÉ GRYPHIUS (1664), plus célèbre encore comme poète dramatique que comme lyrique; TSCHERNING (1659), auteur du *Printemps*; ZACHARIE LUNDT; les trois poètes de Königsberg, ROBERTHIN, ALBERT et SIMON DACH (1659), à qui l'on doit entre autres la *Rose de Brandebourg*, l'*Aigle*, le *Lion*, le *Sceptre*; CHRISTOPHE HOMBOURG (1681), auteur de *Clio*, de *Cantiques*, etc.; ANDRÉ SCULTETUS ou SCHULZE (1642), qui donna entre autres écrits la *Fête de Pâques*, etc.; les deux élégiaques SCHOETTEL et REMPLER de LOEWENHALT (1650), dont on cite surtout la *Première touffe de chants rimés*; enfin SYBILLE SCHWARTZ, femme poète qui mourut très-jeune.

3. La poésie lyrique reçut une autre direction par les fondateurs de l'*Ordre des Fleurs*. GEORGE-PHILIPPE HARS-DÖRFER s'éloigna des modèles qu'imitaient les disciples d'Opitz, et se tournant vers les poètes contemporains d'Espagne et d'Italie, tenta d'introduire dans la poésie allemande leur goût exagéré et leur douceuse bergerie. De ses nombreuses *Chansons*, il y en a peu qui aient quelque valeur (1). On en peut dire autant des poésies lyriques de ses deux partisans les plus célèbres, JEAN KLEY et SIGISMOND DE WIRKEN. On trouve plus de talent dans les œuvres de SCHWIEGER (1665), auteur des *Roses des Champs*, des *Roses Nobles*, etc.; mais il se laisse aussi trop souvent entraîner par l'esprit de son école aux plus graves défauts de goût. Déjà dans ces poètes, on peut reconnaître les précurseurs de la seconde école silésienne. Tel est DAVID SCHIRMER (1663), qui se montra l'imitateur de Marini, et dont le *Bouquet de roses poétiques* indique la direction de la poésie allemande vers le milieu du xvii^e siècle, tandis que de l'autre côté RIST et ZESEN (1669), par leurs nombreuses compositions (*Les Plaisirs du Printemps*, *Tourments d'Amour*, *Hérode*, etc.), montrent assez le style commun et diffus qui passait pour de la poésie dans la seconde moitié de ce même siècle.

4. La poésie religieuse offre, outre les chants d'église, des odes, des sonnets, des traductions de psaumes et autres parties de la Bible. On y retrouve le caractère didactique de l'école silésienne, sauf dans quelques morceaux empreints d'un véritable lyrisme. Une foule de poètes, hommes et femmes, se sont exercés dans ce genre; et il est rare que les auteurs de poésies profanes n'aient pas donné quelque chose à la poésie sacrée. Celui qui le premier, parmi les

(1) On doit encore au savant Harsdörfer huit volumes de prose, intitulés : *Conversations récréatives*, etc. C'est un mélange bizarre de morceaux et d'idées empruntées à un grand nombre d'écrivains; le style est digne du temps : plein de roideur, trainant, semé de tours précieux et affectés qui rappellent les poésies des bergers de la Peygnitz.

disciples d'Opitz, essaya de perfectionner le chant d'Eglise, est JEAN HERRMANN, dont les compositions prennent l'une des meilleures places parmi les poésies de ce temps. Il faut y joindre P. FLEMMING, S. DACH, TSCHERNING, RIST, déjà cités, et NEUMARK (1681), auteur du *Jardin de Plaisance*, de la *Couronne de Perles*, etc. Les poésies de GERHARDT le placent au premier rang des poètes contemporains.

ART. III. — POÉSIE DRAMATIQUE.

1. Progrès et caractère de la poésie dramatique au XVII^e siècle. — 2. Les trois classes de pièces dramatiques. — 3. Tragédies : Kley et André Gryphius. — 4. Comédies : Gryphius et Schöch. — 5. Pièces allégoriques et de fête : Dach, Wirken, etc.

1. Le genre dramatique, sans s'élever beaucoup, fit toutefois quelques progrès au XVII^e siècle; mais ici se montra, plus que partout ailleurs, l'influence fâcheuse que l'imitation des modèles étrangers exerça sur la poésie allemande, et l'on vit les poètes mêler dans leurs œuvres une masse d'éléments hétérogènes. Au commencement du XVII^e siècle arrivèrent de Hollande des comédiens anglais; qui donnèrent des représentations avec un grand succès; et dont les pièces, recueillies et publiées plusieurs fois, influèrent beaucoup sur le théâtre allemand. D'un autre côté, les pastorales mêlées de chant s'introduisirent dans les cours, dont elles embellirent les fêtes; l'opéra étendit le cercle de ses sujets, et le chant prit place dans la tragédie, dans la comédie allégorique. A l'exemple des anciens et des Hollandais, on employa les chœurs pour chanter les strophes que l'on avait mises en musique; mais les modèles hollandais que suivit André Gryphius n'étaient point propres à donner à ce mélange une mesure convenable non plus qu'une bonne direction, et l'on ne produisit, en les suivant, qu'une forme roide et guindée souvent contradictoire avec le sujet des pièces.

2. Les pièces dramatiques de cette époque peuvent se

partager en trois classes : 1^o les tragédies ; 2^o les comédies ; 3^o les pièces allégoriques et de fête (1).

3. Parmi les auteurs de tragédies, JEAN KLEY ou CLAI (1656) et ANDRÉ GRYPHIUS (1664) méritent une mention particulière. Le premier, appartenant à l'école ampoulée de Nuremberg, tête aventureuse et exaltée, n'offre le plus souvent que des compositions informes, de mauvais goût, et son principal mérite réside dans un certain talent de versification, surtout pour les passages lyriques ; on lui doit, entre autres ouvrages, les *Dévotions de Noël*, *Hérode* ou le *Massacre des Innocents*, le *Combat des Anges et des Dragons*. Le second, à qui nous devons sept tragédies avec chœurs, en vers alexandrins, avait pris pour modèles Sénèque et le Hollandais Joost de Vondel. De là vient que ses pièces ont gardé une certaine régularité, où se mêle une surabondance de rhétorique et de déclamation. Ajoutons que souvent il prend pour tragique ce qui n'est qu'effroyable et hideux.

4. Les comédies sont presque toutes écrites en prose, mais assez souvent avec des intermèdes rimés ; beaucoup de ces pièces nous sont parvenues sans nom d'auteur. On y voit encore l'empreinte des modèles hollandais, français, italiens, et peut-être même anglais, dont elles ne sont souvent que des traductions. Les unes se distinguent par la facilité du dialogue ; les autres, par l'invention ou par l'arrangement des scènes. Mais le comique y dégénère trop souvent en caricature, et partout on retrouve la bouffonnerie. Entre les meilleures de ces pièces, on doit ranger celles d'A. Gryphius, telles que le *Peter Soquenz*, l'*Horribilicribrifax* ou le Rodomont, etc. Comme peinture des mœurs contemporaines, il faut remarquer la *Vie des Étudiants*, comédie de JEAN-GEORGE SCHOCH (1657).

5. Les pièces allégoriques et de fête sont le plus souvent farcies des vieilles traditions mythologiques. Souvent encore elles se rapprochent de la pastorale, et le chant dont elles étaient entremêlées, leur

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., sixième période, troisième partie.

faisait obtenir d'autant plus de succès que la musique fut toujours l'art favori des Allemands. De là, les nombreuses pièces de ce genre dont la littérature de cette époque abonde. Outre A. GRYPHIUS et J. KLEY, nous devons encore nommer comme poètes dramatiques, SIMON DACH et SIGISMOND DE WIRKEN, auteurs, le premier d'opéras qui se distinguent par une versification facile, par un style souple et par un langage correct ; le second, de pièces de fête qui offrent un talent dramatique peu commun, mais cependant incapable de s'élever au-dessus des vices de l'époque.

ART. IV. — POÉSIE DIDACTIQUE ET PASTORALE.

1. Dégénérescence de la poésie didactique : Harsdœrfer, Logau, Lauremberg, Rachel, etc. — 2. La poésie pastorale, cultivée comme un genre à part ; son caractère doux, fade et guindé.

1. La poésie didactique ne fit pas à cette époque ce que promettait l'œuvre d'Opitz, et ses disciples restèrent bien loin derrière lui. La fable reprit également une direction rétrograde. Nous ne pouvons nommer comme fabuliste que HARSDOERFER, dont les compositions ne sont pour la plupart que de froides et fades allégories, ou des paraboles en prose. Mais l'école d'Opitz cultiva soigneusement l'épigramme, soit imitée ou traduite, soit originale. A la tête des épigrammatistes, se place le baron FRÉDÉRIC DE LOCAU (1655), à qui l'on doit deux cents *Sentences rimées* et peut-être trois mille *Épigrammes*. Après lui, paraissent A. GRYPHIUS et P. FLEMMING. Parmi les poètes didactiques, il faut encore citer les deux satiriques LAUREMBERG et JOACHIM RACHEL (1669). Les *Satires* du premier sont écrites en bas-allemand, et tantôt en vers alexandrins, tantôt en vers burlesques. Rachel, formé d'après les satiriques latins et surtout d'après Juvénal, dont il tira deux de ses satires, est un critique sérieux ; son dialecte est le haut-allemand et ses vers sont alexandrins. Joignons à ces auteurs FRÉDÉRIC ZERNITZ (1744), à qui l'on doit des *Essais de poésies morales et pastorales*.

2. Quant à la poésie pastorale, les fondateurs de l'Ordre des Fleurs, peu contents de l'introduire dans la poésie lyrique et dramatique, la cultivèrent comme un genre à part, à l'exemple d'Opitz dans son *Hercynia*, mais principalement d'après les idylles des Italiens et des Espagnols. Ce n'est pas là ce qui convenait au génie allemand. Aussi les meilleures *Pastorales* d'HARSDOERFER, de KLEY et de WIRKEN ne sont-elles autre chose qu'un badinage doux, fade et guindé, entremêlé d'allégories et de locutions emblématiques ; monument de ce mauvais goût qui s'empara de la poésie renaissante, l'éloigna de la nature, et prépara les œuvres poétiques [dues à la seconde moitié du XVII^e siècle.

§ 5. *École d'Hoffmann et de Lohenstein, ou seconde école silésienne.*

1. Origine et caractère de la seconde école silésienne. — 2. Hoffmann et Lohenstein; caractère de leur talent et de leurs écrits. — 3. Triomphe de la seconde école silésienne et seission qui s'y opère. — 4. Wernike, Postel et Hunold, l'un antagoniste et les deux autres partisans de Lohenstein. — 5. Le baron de Canitz, Broekes et Hagedorn. — 6. Gunther; caractère mixte de ses écrits.

1. Vers le milieu du xvii^e siècle, la poésie allemande subit, moins dans sa forme que dans sa nature intime, un changement qui parut la détourner tout à fait de la route indiquée par Opitz. Alors l'esprit sage, sérieux, modeste, qui règne dans les bons ouvrages de la première école silésienne, dégénère en plaisanterie effrénée, en sensualité impudente, en œuvres d'imagination désordonnée. La manière d'écrire, claire, simple, régulière, dont Opitz avait donné le modèle, fit place à un esprit mal réglé, froid et sans goût, à un jeu continu d'antithèses et d'images, à un phébus extravagant qui devait détruire tout véritable sentiment. Telle fut la *seconde école silésienne*, ainsi nommée parce que ses deux principaux chefs étaient nés en Silésie.

2. C'étaient CHRÉTIEN HOFFMANN D'HOFFMANNSWALDAU (1679) et GASPARD DE LOHENSTEIN (1683), son admirateur et son ami. Tous deux étaient doués d'un rare talent poétique; tous deux avaient étudié les œuvres de l'antiquité non moins que les poètes étrangers les plus célèbres de leur époque; tous deux possédaient une imagination créatrice, une conception forte et neuve du monde matériel, envisagé du côté frivole de la vie. De là, cet amalgame de galanterie française et de sensualité italienne qu'on remarque dans leurs écrits; de là ce mauvais goût dans l'expression de mauvaises mœurs; de là encore, la décadence de la poésie, de la langue et de la nation; de là enfin, le succès prodigieux de leurs œuvres et le nombre infini de leurs imitateurs.

3. Cependant l'esprit de l'école opitzienne n'avait pas

encore tout à fait abandonné l'Allemagne, et les poésies pastorales trouvaient aussi des partisans ou des continuateurs. Mais en général la nouvelle école prit le dessus, et son ascendant gagna plus ou moins les poètes attachés à l'ancienne manière d'écrire. Dès lors, plus de principes fixes, malgré le grand nombre de poétiques qui parurent l'une après l'autre; et comme il arrive toujours en pareil cas, il s'opéra bientôt une scission dans la seconde école silésienne. Les uns, rejetant l'immorale sensualité de leurs maîtres, voulaient encore ramener la langue à sa pureté antérieure et le style à la culture de leurs devanciers; les autres, au contraire, mettant bas tout jugement, se laissant emporter à leur imagination dérégulée, courant après l'esprit, la prodigalité d'images, les parures affectées, en même temps qu'ils adoptaient la corruption du langage et des mœurs, mêlèrent à l'art d'Hoffmann et de Lohenstein des éléments qui lui ôtèrent même le peu qu'il avait de bon. Mais cette espèce d'enivrement devait s'évanouir d'elle-même, et faire place à une froide et pâle sobriété, comme on le voit dans les poètes de l'autre manière. Ainsi, vers la fin du xvii^e et le commencement du xviii^e siècle, la poésie allemande se trouva engagée dans des aberrations infinies, et son abâtardissement semblait ne pouvoir pas aller plus loin, lorsqu'il se manifesta de plusieurs côtés un nouvel esprit, présage d'un temps meilleur (1).

4. En effet, vers les premières années du xviii^e siècle, la paix qui régnait parmi les poètes sensualistes fut rompue par trois auteurs, CHRÉTIEN WERNIKE, CHRÉTIEN POSTEL, et CHRÉTIEN HUROLD, surnommé *Menantes*. Wernike, qui, dans sa jeunesse, avait été le zélé partisan de Lohenstein, revenu par la suite de cette erreur, attaqua dans ses épigrammes et ses remarques, non pas son ancien maître, mais les imitateurs de ses graves défauts. Postel se crut désigné dans ces attaques; il riposta par un sonnet personnel contre Wernike, et le ridiculisa dans un poème

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., sixième période, troisième partie.

satirico-héroïque ; Hunold soutint Postel par une mauvaise pièce dramatique, où il prétendait châtier la hardiesse de Wernike. Le combat s'engagea des deux côtés avec peu d'esprit, mais avec d'autant plus de grossièreté, de platitude et de lieux communs. Cette querelle eut du moins pour résultat d'infirmer l'infailibilité littéraire de Lohenstein. D'autre part, Wernike avait déjà stigmatisé l'allure niaise des pastorales, la manie d'admirer et d'imiter les poètes italiens, et cette nature galante introduite dans les idées, la langue et les manières ; et rappelant aux Allemands leur force intérieure, il leur avait, dans une suite de bonnes et fécondes épigrammes, donné l'exemple d'un meilleur langage et d'une pensée plus indépendante. Aussi doit-il être placé parmi ceux qui préparèrent en Allemagne le retour d'un goût plus sûr et plus épuré.

5. Plus haut, dans la même catégorie d'influence, il faut ranger trois poètes qui diffèrent autant l'un de l'autre par leur génie naturel que par leur spéciale direction : Canitz, Broekes et Hagedorn.

Le baron LOUIS DE CANITZ (1654-99) ne possédait pas un talent poétique bien saillant. Ses œuvres, dont les *Satires*, les *Épîtres* et les *Loisirs* forment la meilleure partie, manquent presque entièrement d'invention, et le cercle dans lequel elles se meuvent est aussi pauvre en pensées neuves qu'en vie poétique. Mais il est le premier Allemand auquel les écrivains du siècle de Louis XIV aient appris à s'exprimer dans un style pur, facile, gracieux, précis et clair. Le succès extraordinaire de ses poésies décrédita le goût de Lohenstein, et l'on vit marcher sur ses traces une société d'hommes qui s'était formée dans le nord de l'Allemagne, et que l'on désigne ordinairement sous le nom de *poètes bas-saxons* (1). Cependant comme la plupart de ces poètes croyaient avoir tout fait, que d'éviter l'esprit sensuel de Lohenstein, ils ne devinrent que d'insi-

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., sixième période, troisième partie.

pides et plats rimailleurs. Il n'en faut excepter qu'HENRI BROCKES (1747) et FRÉDÉRIC HAGEDORN (1754), qui, par la nature de leurs sujets ou de leurs sentiments, de même que par leur langage pur et poli, exercèrent une heureuse influence sur leurs compatriotes.

6. Au-dessus d'eux, brille CHRÉTIEN GUNTHER (1723), véritable poète. On retrouve, il est vrai, dans ses ouvrages les oppositions d'une vie semée de malheurs, où le désir instinctif de sentiments nobles luttait vainement contre l'esprit de sensualité ; chez lui, les choses dures, communes, prosaïques, n'abondent pas moins que les morceaux excellents. Mais ces derniers sont assez nombreux pour faire preuve d'un talent supérieur ; ses œuvres lyriques portent l'empreinte d'une poésie qui descend dans les replis de l'âme, réfléchit ce qui s'y passe, et se distingue par un caractère profond d'individualité.

§ 6. Des divers genres de poésie dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

ART. 1^{er}. — ÉPOPÉE.

1. Épopées originales ou traduites. — 2. Contes comiques.

1. La poésie épique ne changea point, à cette époque, de caractère général. Depuis qu'on avait adopté les romans politiques et galants, le goût des Allemands pour le conte en vers semblait s'être complètement perdu. De temps à autre, on mit encore en vers alexandrins des sujets empruntés à l'histoire nationale ou biblique ; mais ces ouvrages sont superficiels, secs et sans esprit, sans vie poétique. C'est ainsi que POSTEL composa le *Grand Wittekind* et JEAN ULRICH DE KOENIG (1744), un *Auguste au camp*. ULRICH DE BRUNSWICK (1714) intercala, dans un grand roman, l'*Histoire versifiée de David*. On donna aussi des traductions ou des imitations de diverses épopées étrangères. Parmi les plus remarquables, nous citerons : le *Paradis perdu* de Mil-

ton par BERCE (1710).; l'*Adroite Junon* tirée de l'Iliade, par POSTEL; le *Massacre des Innocents* de Marini, par BROCKES; le *Télémaque* Fénelon, par BENJAMIN NEUKIRCH (1729).

2. Quant aux contes comiques, ils semblent être devenus tout à fait étrangers aux Allemands, à moins qu'on n'y place la satire de WERNIKE, *Hans Sachs*, qu'il nommait lui-même une poésie héroïque (1).

ART. II. — POÉSIE LYRIQUE.

1. La poésie lyrique conserve le caractère de l'époque précédente. — 2. Principaux poètes lyriques : Ziegler, Morhof, Chrétien Gryphius, etc. — 3. Poésie lyrique religieuse : Weise, Schmolke, Neumeister, etc. — 4. Mysticisme introduit dans la poésie religieuse : Scheffer, Spener, Franke; Kuhlmann et Petersen.

1. La poésie lyrique, comme l'épique, resta la même que dans la première moitié du xvii^e siècle. On écrivit des odes, des sonnets, des chansons, des madrigaux; on rechercha la sextine des Italiens; on entreprit des héroïdes, à l'exemple d'Ovide, et la cantate reçut une espèce de lyrisme dramatique. On ne négligea point les poésies de circonstance, et les fêtes de cours, les fêtes de famille, les mariages, les baptêmes, les enterrements, etc., devinrent des sujets fréquemment traités. Le badinage ridicule des pastorales continua d'infecter la poésie lyrique, surtout après Hoffmann : elle se transforma tout entière en vers d'amour enjolivés et mis sur des ariettes. Ce n'est pas que quelques poètes ne se tinssent encore attachés à la vieille école; mais la plupart donnèrent, tête baissée, dans la nouvelle, jusqu'à ce que tout se perdit dans un absurde enchaînement de rimes, qui forme la transition à un art poétique plus naturel.

2. Parmi les innombrables poètes lyriques de cette période, nous n'en citerons que quelques-uns, comme les représentants des différents groupes dans lesquels on doit les classer. Dans l'école sensualiste d'Hoffmann et de Lohenstein, on distingue ANSELME DE ZIEGLER (1697), qui, dans sa *Scène historique*, dans son *Amour héroïque du*

(1) Aug. Kokerstein, *Manuel*, etc., sixième période, troisième partie.

Vieux Testament, etc., essaya de surpasser ses maîtres autant que possible. Dans la vieille école, on remarque GEORGE MORHOF et CHRÉTIEN GRYPHIUS (1706), fils d'André. Gryphius, dans ses *Épithalames*, *Épithaphes*, *sonnets*, etc., s'adonna surtout à la versification froide et fade de ses contemporains, façon de rimer qui fut également suivie par la plupart des poètes *bas-saxons*, et plus tard dans les poésies lyriques de NEUKIRCH, de BESSER et de KOENIG. AUGUSTE BOHSE et HUNOLD exercèrent, par leurs *Chansons*, quelque influence sur l'esprit galant et le mélange des langues. Enfin les premières lueurs d'un meilleur esprit brillent dans plusieurs *Chansons* du baron HANS ASSMANN D'ABSCHATZ; dans les *Ceuvres lyriques* de BROCKES, d'HAGEDORN et surtout de GUNTHER.

3. La poésie lyrique religieuse subit, à cette époque, plusieurs changements. Si l'esprit sensuel de la seconde école silésienne n'y put pénétrer, il n'en fut pas ainsi des autres défauts, tels que les concetti, la surabondance d'images, le ton prétentieux, etc. Quelques poètes, tels que le fécond CHRÉTIEN WEISE, tombèrent, pour s'en garantir, dans des pensées toutes vulgaires et sans élévation, ou dans les définitions arides des dogmes protestants. Cependant beaucoup d'autres, tels que SCHMOLKE et NEUMEISTER, s'efforcèrent de conserver au chant d'église le caractère qui l'avait signalé dans la première moitié du *xvii^e* siècle. CANITZ, moins par ses morceaux lyriques proprement dits que par le ton général de ses ouvrages, ne fut pas non plus sans influence sur le réveil d'un goût pur et d'un noble esprit dans le chant d'église, réveil dont le commencement de la période suivante nous offre les premiers résultats.

4. Déjà vers le milieu du *xvii^e* siècle, avait percé, dans la poésie religieuse, un ton de mysticisme que les formes de la religion protestante ne semblaient pas comporter. JEAN SCHEFFER (1677), surnommé ANGELUS, suivit cette direction dans ses chansons, ses sentences et ses autres poésies pieuses, telles que les *Plaisirs de l'âme*, *Psyché affligée*, le *Voyageur éhéruhin*. Un an avant la mort de Scheffer, JACOB SPENER formula la nouvelle manière avec précision, et ce poète, ainsi que HERRMANN FRANKE et leurs adhérents, connus sous le nom de *piétistes* ou *mystiques*, écrivirent de nombreuses pièces appelées *Chansons*

de Jésus. Un grand nombre d'entre elles se distinguent par un sentiment profond, par une véritable inspiration religieuse ; mais dans d'autres, on ne trouve qu'une poésie affectée, que des comparaisons obscures sur l'unité de l'âme et de Dieu. Enfin, cette direction aboutit, par les visions de quelques sectes, aux plus extravagants excès d'imagination, comme on le voit dans les *Baisers d'amour céleste* et le *Kuhlpsauter* de KUHLMANN, brûlé comme visionnaire à Moscou, en 1689. Un autre visionnaire, J. W. PETERSEN (1727), a laissé la *Voix de Sion*, *Uranie*, des *Cantiques*, etc., qui ne le cèdent guère aux extravagances de Kuhlmann.

ART. III. — POÉSIE DRAMATIQUE.

1. Caractère du théâtre allemand à la fin du xvii^e siècle. — 2. Tragédies : Dedekind, Lohenstein, Hallmann. — 3. Comédies : Weise et Henrici. — 4. Diverses sortes d'opéras allemands.

1. Le drame allemand, pendant cette époque, ne subit, en général, aucune importante variation. Le théâtre classique français, que les Allemands apprirent à connaître, vers le milieu du xvii^e siècle, par des traductions de Corneille et de Molière, y faisait encore sentir son influence ; mais les pièces écrites dans le goût grossier de l'époque précédente continuaient à jouir d'une grande faveur. Vers la fin du siècle, les *Haupt-und-Staatsactionen*, obtinrent beaucoup de succès (1) : c'étaient des pièces d'une nature grave et solennelle, destinées à représenter la vie et les actions du grand monde, mais dont le mauvais goût le disputait à celui des comédies. L'opéra fit quelques progrès sous le rapport musical, sans en faire sous le rapport poétique. C'est à cette époque qu'il se forma des sociétés

(1) Aug. Koberstein, *Manuel*, etc., sixième période, troisième partie.

d'acteurs à résidence fixe, et que parurent ces pièces populaires qui se sont conservées, jusqu'à nos jours, sur les théâtres de marionnettes.

2. La tragédie, du genre profane ou du genre religieux, était toujours plus ou moins entremêlée de chants que devaient exécuter des chœurs de personnages allégoriques ou réels. Le plus souvent, on en tirait le sujet de l'histoire ancienne, ou bien on transportait le lieu de la scène en Orient. Cependant on vit quelques pièces empruntées à l'histoire moderne ou traduites des théâtres étrangers. Parmi les poètes qui marchèrent sur les traces de Kley, l'un des plus féconds est CHRÉTIEN DEDEKIND, dont les œuvres rappellent les anciens mystères. LOHENSTEIN offre plus de talent, quoique dans ses tragédies, telles qu'*Ibrahim*, en conservant la manière et les défauts de Gryphius, il y joigne encore ses écarts monstrueux et son style bizarre. CHRÉTIEN HALLMANN, autre imitateur de Gryphius, mérite moins d'attention ; on lui doit aussi des pastorales et des comédies.

3. La comédie, qui s'était toujours de plus en plus éloignée de la prose, ne put pas s'affranchir, plus que la tragédie, de toute addition musicale, soit dans le corps, soit à la fin de l'ouvrage. C'est ce qu'on voit surtout dans les œuvres de CHRÉTIEN WEISE, poète comique, le plus fécond et le remarquable de cette époque. Avec une diction spirituelle et le talent le plus marqué pour le style de la comédie, il courut trop après les manières du monde élégant, et de là vient qu'il tombe souvent dans l'inconvenance du langage. Ses imitateurs furent nombreux, mais peu marquants. FRÉDÉRIC HENRICI prit une autre route : il écrivit une sorte de *Comédies satiriques*, fondées sur les circonstances de la vie commune et destinées à l'amélioration des mœurs ; mais son genre d'esprit grossier et ses plaisanteries triviales n'étaient pas plus propres que le babillage de Weise à relever la comédie allemande.

4. L'opéra allemand était de plusieurs espèces. Au lieu de pièces allégoriques et des pastorales, on mettait quelquefois en scène des li-

stoires bibliques ; puis venaient les chroniques héroïques des temps anciens et modernes ; souvent encore le sujet était purement moral ; enfin, à l'exemple des étrangers, on y joignit l'immoral ballet. Malgré tous les accessoires, ce genre s'éleva peu parce que les poètes attachés aux théâtres de Hambourg, Dresde, Weissenfels et Vienne, étaient de misérables rimeurs, comme POSTEL, HUNOLD, BOHSE et KOENIG.

ART. IV. — POÉSIE DIDACTIQUE.

1. Caractère de la poésie didactique : FEIND et BROCKES. — 2. Fables, épigrammes, épîtres et satires.

1. La poésie didactique demeura dans l'abaissement où elle était tombée après OPITZ. BARTHOLO FEIND montra dans ses poèmes une certaine pensée philosophique, mais obscurcie par le mauvais goût de la seconde école silésienne. BROCKES (1747), qui même dans ses pièces lyriques, telles que les *Plaisirs terrestres en Dieu*, penchait vers la poésie descriptive, s'éleva de temps en temps ; mais le choix de ses sujets le fit tomber quelquefois dans d'étranges méprises.

2. La *Fable*, genre qu'HAGEDORN vivifia le premier, resta, dans cette époque comme dans la précédente, tout à fait sans honneurs et sans succès. Mais on n'en revint que plus aux *Épigrammes*, aux *Sentences*, genre où brillèrent surtout ASSMANN D'ABSCHATZ et WERNIKE. A l'exemple des Français, beaucoup de poètes entre autres CANITZ et GUNTHER, s'essayèrent dans l'*Épître* et la *Satire*.

§ 7. De la prose allemande au XVII^e siècle.

1. Caractère général de la prose au XVII^e siècle. — 2. Romans chevaleresques et historico-héroïques. — 3. Romans politiques et galants. — 4. Romans critiques et satiriques. — 5. Les Robinsonades. — 6. L'histoire au commencement du XVII^e siècle : LEHMANN, THÉOBALD, ZINKGREF. — 7. Décadence de la prose historique au milieu du XVII^e siècle. — 8. Elle se relève à la fin de cette époque. — 9. Voyages et descriptions de contrées. — 10. Caractère de l'éloquence profane ou religieuse. — 11. Discours de circonstance. — 12. Richesse de cette époque en ouvrages didactiques. — 13. BUCHNER, TSCHERNING, ZESSEN, TREUER, etc. — 14. Traités sur les divers genres de style en prose et en vers. — 15. Mention faite de CELLARIUS.

1. La nouvelle vie que la prose allemande avait reçue de LUTHER, s'était déjà affaiblie vers le milieu du XVII^e siècle.

Quelques bons prosateurs avaient, il est vrai, cherché d'abord à la réveiller; mais cette prose féconde, forte et pleine de fraîcheur, fit place à une manière d'écrire, tantôt obscure, tantôt boursouflée, à un babillage fade et sans esprit, à un mélange galant et ridicule d'idiomes. C'est ce qu'on voit surtout dans les romans du moyen âge. Les écrits scientifiques étaient en proie à un autre mal, à un style de chancellerie roide, trainant, qui les rend pour la plupart insoutenables, et ce n'est que par intervalles qu'on voit apparaître un écrivain qui fait plus ou moins exception à cette règle (1).

2. Les anciens romans de chevalerie prirent en partie, quand on les retoucha, le ton qui régnait dans les romans du ^{xvii}^e siècle. Il en fut de même pour les *Volksbücher* ou Livres du peuple, qui perdirent dans cette dernière époque, par le cachet moderne qu'on leur donna, presque tout leur ancien type. A l'exemple des Français, ZESSEN introduisit en Allemagne le genre nouveau des romans historico-héroïques. Parmi ses nombreux imitateurs, on remarque HENRI BUCHOLZ (1671), à qui l'on doit l'*Histoire merveilleuse du grand duc chrétien Hercule et de la princesse Valisca de Bohême*; le duc Antoine ULRIC DE BRUNSWICK, auteur d'*Aramina* et d'*Octavia*, etc. Le plus remarquable en ce genre est LOHENSTEIN. Son roman d'*Arminius et Thusnelda*, non-seulement appartient, par le style et la composition, à ce que cet écrivain a fait de mieux, mais même avec ses défauts, il surpasse encore presque tout ce que la littérature prosaïque de l'Allemagne a produit dans la seconde moitié de cette période.

3. Il y eut encore un plus grand nombre de romans politiques et galants, qui représentent les hauts faits des héros, les événements extraordinaires, mêlés d'une manière fantastique et sans goût à des intrigues d'État et d'amour. Les plus féconds écrivains de ce genre, sont GUERNER HAPPEL, A. BOHSE, F. HUNOLD et LÉONARD ROST. On trouve aussi une sorte de roman satirique dont les écrits de CH. WEISE. Enfin, on emprunta à la vie commune et journalière le sujet de plusieurs contes, tels que l'*Aventureux simplicissimus* de GREIFENSONN VON HIRSCHBERG (1669).

4. A cette subdivision de la prose, il faut ajouter les *Œuvres* diverses de BALTHASAR SCHUPPE (1661), critique de mœurs, et de MICHEL MOSCHEROCH, plus connu sous son nom d'écrivain, PHILANDRE DE SITTEWALD (1669). Satirique sérieux et bizarre dans ses *Rêves de Que-*

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., sixième période, quatrième partie.

vedo (1), dans ses *Figures merveilleuses et véritables de Philandre*, il ne se distingue pas tant par la langue et le travail de style, que par une peinture énergique de la vie contemporaine dans toutes ses fausses directions. On y remarque surtout le tableau de l'incroyable licence et de la brutalité de la soldatesque en Allemagne, vers la fin de la guerre de Trente-Ans. L'auteur a tracé avec les couleurs les plus vives, quelques scènes de maraudeurs, et le langage qu'il leur prête rappelle souvent la touche vigoureuse de Walter-Scott, lorsqu'il nous retrace les mœurs aventureuses des Écossais du Border.

5. Daniel de Foe avait publié en Angleterre son histoire romanesque, mais d'une moralité locale, de *Robinson Crusoe*; sa célébrité ne tarda pas à passer les mers. Bientôt l'Allemagne fut inondée de *Robinsonades*, qui, sous un affublement germanique, n'étaient que des copies plus ou moins pâles de l'original breton. Quarante histoires différentes de Robinson furent publiées depuis 1722 jusqu'en 1769; on eut un Robinson italien, des Robinsons français, suédois, danois, bohémiens, courlandais; et pour que chaque province pût revendiquer le sien, les inépuisables narrateurs de voyages donnèrent des Robinsons sibériens, saxons, westphaliens, souabes, du Harz, de la Suisse orientale, etc. La religion, les sciences, les arts, furent aussi gratifiées de productions de ce genre, et le Robinson juif, le Robinson médecin, le Robinson moral, vinrent grossir la liste des Robinsonades. Il suffira, pour donner une idée de cette rage littéraire, de dire que la seule nomenclature de ces romans pérégrinatoires occupe au delà de dix pages dans l'histoire bibliographique de Koch.

6. Le commencement du xvii^e siècle nous offre, parmi les meilleurs ouvrages historiques, la *Chronique* de CHRISTOPHE LEHMANN et l'*Histoire de la guerre des Hussites* par ZACHARIE THIÉOBALD. On y retrouve un reste de cet esprit qui s'était développé dans les œuvres historiques de l'époque précédente. Il faut en dire autant du recueil publié par ZINKGREF, sous le titre d'*Apophthegmes* ou *Sages et fines sentences des Allemands*. Zinkgref, à défaut de précision et de pureté, a réchauffé son style de toute la chaleur d'une âme patriotique et vivement éprise de tout ce qui pouvait jeter quelque éclat sur son pays. Il se plaît à rappeler les traits qui font honneur aux anciens souverains de la Germanie, et ces anecdotes sont en général fort curieuses. Enfin, pour la forme comme pour le style, on ne saurait mieux comparer l'ouvrage national de Zinkgref, qu'aux *Recherches* d'Étienne Pasquier sur la France ancienne (2).

7. Plus tard, vers le milieu du siècle, la prose historique tomba, comme la poésie, dans le mélange des idiomes et le style pesant de chancellerie. Le premier de ces défauts se fait surtout sentir dans la *Guerre suédoise* de PHILIPPE DE CHEMNITZ. Cependant, on trouve en-

(1) Voy. *Histoire de la Littérature étrangère*, t. 1^{er}, art. Quevedo.

(2) Voy. *Hist. de la Littérature française*, t. 2, art. Pasquier.

core des exemples d'une composition simple et pure, comme dans la *Conquête de Magdebourg* par FRÉDÉRIC FRISIUS, et dans les *Annales d'Helvétie* par MICHEL STETTLER (1642). On voit ensuite le *Miroir d'honneur de la maison d'Autriche* par SIGISMOND DE BIRKEN (1681), le meilleur peut-être de tous les ouvrages historiques écrits en allemand au XVII^e siècle.

8. En général, les Chroniques deviennent de plus en plus médiocres et la langue de moins en moins correcte ; l'ouvrage intitulé : *Théâtre du monde*, n'offre rien de meilleur sous le rapport du style. Seulement, vers la fin de cette époque, la manière historique se releva quelque peu de son abaissement. C'est ce qu'on voit dans l'*Histoire des Allemands jusqu'à la décadence des rois mérovingiens* par JACOB MASCOV (1761), et dans l'*Histoire des empereurs* par le comte de BUNAU (1762), auteur d'une *Vie de Frédéric I^{er}*. Vers le même temps, GOTTFRIED ARNOLD se fit une espèce de réputation par son *Histoire de l'Église*, écrite, comme on le pense bien, sous l'influence des idées protestantes.

9. A la suite des ouvrages historiques, se placent les voyages et les descriptions de contrées : l'un des plus estimables ouvrages en ce genre est celui de *L'Allemagne* par MATTIS QUAD DE KINKELBACH. Il faut placer sur la même ligne le *Voyage d'un ambassadeur en Moscovie et en Perse* par ADAM OELENSCHLÆGER ou OLEARIUS (1671), comme le nommaient les latinisants de cette époque. Il traduisit encore le *Gulistan* ou le *Jardin de roses de Saadi*, et les *Fables de Locman*.

10. L'éloquence profane ou religieuse participa à la décadence presque universelle de la littérature. Il faut cependant mentionner, comme prédicateur, ABRAHAM DE SANCTA-CLARA (1709), dont les œuvres, aussi rudes dans la pensée que dans la forme et dans le style, portent cependant le cachet d'un esprit original, inventif, et renferment d'ailleurs des images vives, des peintures hardies, des tableaux animés. On a de lui, entre autres productions, le *Deo gratias autrichien*, l'*Appel aux chrétiens contre les sangsues turques*, les *Quelques mots pour tous*, le *Hù et pù au monde*, des *Poésies*, des *Farces* et des *Fables*.

11. Les discours de circonstance, quoique très-goûtés à la fin de cette période, ne présentent presque tous qu'un mélange absurde d'idiomes, où s'ils offrent encore une langue passablement pure, ils sont ou boursofflés ou délayés dans des platitudes interminables.

12. Cette époque est surtout très-riche en poétiques, en rhétoriques, ouvrages dont Opitz avait d'abord donné le modèle ; mais ces écrits ne servirent qu'à gâter de plus en

plus le goût des Allemands, destinés qu'ils étaient à soutenir en principe les vues fausses que l'on avait sur la nature de la prose et de la poésie.

13. AUGUSTE BUCHNER, dans son *Guide du poète*, qu'il composa à Wittenberg, et qu'il eut la modestie de ne pas vouloir publier durant sa vie, professe des principes presque entièrement conformes à ceux d'Opitz. Seulement il diminue encore le domaine de l'imagination, et exhorte les poètes à se renfermer surtout dans les choses de raisonnement et à s'attacher aux beautés descriptives. A. TSCHERNING chercha, comme Buchner, à répandre le goût d'Opitz. L'*Hélicon allemand* de ZESSEN n'a pas non plus d'autre but. Les principes que l'Ordre des Fleurs voulait suivre dans la poésie et l'éloquence furent appliquées, dans plusieurs écrits, par HARSDOERFER et BIRKEN. Ces fausses théories, ennemies de la poésie véritable, donnèrent naissance à des traités qui semblent avoir pour but d'arracher les muses du Nord de leur dernier asile. Tel est le *Lexicon poétique* de GOTTHILF TREUER, prêchant de Francfort-sur-Oder. Ce volumineux dictionnaire ne se proposait rien moins que de venir au secours de tous les poètes allemands qui se trouvaient au dépourvu d'expressions poétiques, de phrases, et même d'idées. Là sont rangés, dans un bel ordre alphabétique, tous les mots qui peuvent décemment figurer dans une pièce de vers. Les substantifs sont accompagnés des épithètes les plus usitées, et les poètes purent désormais ne plus s'occuper que de rassembler les mots et leur inévitable cortège. Le consciencieux auteur a même ajouté à chaque article des passages tirés des écrits d'Opitz et de ses disciples les plus estimés, afin de donner à ses lecteurs des pensées toutes faites, et de leur épargner jusqu'au moindre effort d'inspiration. Le travail de Treuer n'obtint pas seulement des suffrages, mais l'honneur de l'imitation, et l'on vit paraître plusieurs ouvrages de même genre (1).

(1) M. Loève-Weimars, *Résumé de l'hist. de la litt. allemande*, page 285.

14. D'autres érudits traitèrent de tous les genres de style , en prose et en vers ; tels sont , parmi les plus remarquables , A. BOHSE, CH. F. HUNOLD et CH. WEISE. Les *Leçons* (Lehrbücher) de Weise , jouirent jusqu'à Gottsched du plus grand crédit. On vit dans l'ouvrage de MORHOF un faible commencement d'Histoire de la poésie et de la langue allemande. Enfin plusieurs hommes de talent s'occupèrent de la Grammaire , entre autres , SCHOETTEL (1676), auteur d'un *Précis historique sur la langue allemande* et d'un poème intitulé : *Lamentations de la Germanie expirante*.

15. Donnons , en finissant cette époque , une courte mention à CHRISTOPHE CELLARIUS de Smalkalde (1638-1707), l'un des plus savants et des plus laborieux philologues du xvii^e siècle , qui a laissé , outre des éditions savamment annotées d'un grand nombre d'auteurs anciens , une foule d'ouvrages remplis d'érudition , tels qu'une *Grammaire* , l'*Antibarbarus* , les *Antiquités de Rome* , la *Notice ou Géographie de l'univers ancien* , etc. , le tout en latin.

TROISIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LE xviii^e SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS.

I^{re} ÉPOQUE. — ÉCOLE DE LEIPZIG ET DE ZURICH JUSQU'À LA MESSIADE (1700-1748).

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR CETTE ÉPOQUE.

Au commencement du xviii^e siècle , des changements essentiels s'introduisirent dans les rapports scientifiques et sociaux de l'Allemagne. Les disputes théologiques avaient commencé à se calmer. Plusieurs sciences s'enrichirent de découvertes nouvelles. En 1715 parut le premier journal savant en Allemagne. Leibnitz invente le calcul différentiel et intégral , crée le spiritualisme rationnel , et forme un grand public pour la science. Un esprit plus éclairé se répand dans les universités ; c'est l'époque brillante de celle de Halle. A. H. Franck y crée la célèbre maison des Orphelins. Thomasius (1655-1728) exerce une grande influence sur les esprits , et introduit l'usage de la langue allemande dans l'enseignement universitaire.

Le roi de Prusse , Frédéric I^{er} (1688-1713) , appelle auprès de lui les hommes les plus distingués de tous les pays. Des réfugiés français y introduisent une industrie et une politesse de mœurs dont on recon-

naît encore les traces. Si la poésie s'épure et se relève, la prose reste encore dans son état de dégradation. Le pathos et l'exagération règnent dans les livres et dans l'éloquence. Wolf répand dans les universités l'esprit philosophique de Leibnitz. On écrit des Manuels en langue allemande. La philologie, l'histoire, la théologie, le droit, la médecine, font tous des progrès. L'Université de Göttingue se fonde (1734). Un rapprochement s'opère entre les sciences et la vie pratique au moyen des journaux et recueils littéraires dont le nombre augmente chaque jour. On publie de profondes recherches sur l'histoire et la langue du moyen âge. Enfin tout annonce l'aurore d'un goût plus épuré, résultat de l'étude de l'antiquité et de l'influence des écrivains classiques de la France et de l'Angleterre. Hagedorn (1708-54) et Haller (1708-77), presque étrangers aux disputes littéraires de leur temps, composent des poèmes dont les beautés sont encore senties de nos jours. Les progrès de la prose suivent ceux de la poésie. Le satirique Liseov et Mosheim, comparés à Fénelon, sont les régénérateurs de la prose.

J. Ch. Gottsched (1700-66), fondateur d'une école nouvelle, exerce une influence salutaire sur le développement de la littérature en Allemagne. Il travaille avec zèle à rendre à la langue sa pureté primitive, et dirige l'attention de ses contemporains sur les productions presque oubliées du moyen âge. Il prêche l'imitation des anciens et des Français. Malheureusement Gottsched était un homme sans génie et incapable de créer lui-même des modèles dignes d'imitation. Deux puissants antagonistes lui firent une guerre opiniâtre jusqu'à la fin de ses jours. Bodmer (1698-1783) et Breitinger (1701-76), l'un et l'autre professeurs à Zurich, philologues distingués, font connaître par des critiques et des traductions quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise; ils ressuscitent les Minnesänger du moyen âge, étudient les principes historiques et philosophiques de la langue allemande. Leurs propres ouvrages en prose et en vers sont presque aussi faibles que ceux de Gottsched; mais leurs vues étaient plus étendues: au lieu de vouloir soumettre le génie allemand aux règles salutaires du Parnasse français, ils ne lui assignèrent d'autres limites que celles de la nature, et ce dangereux système prévalut.

I^{re} SUBDIVISION. — VERS.

§ 1^{er}. *État général de la littérature poétique dans la première moitié du XVIII^e siècle.*

Le XVIII^e siècle est l'époque où se fixa définitivement la littérature allemande. Ce qui contribua le plus à son dé-

veloppement, ce fut le soin extrême que les poètes et les prosateurs, dès le commencement de cette époque, mirent à travailler leur style. Cette réforme d'abord entreprise par Opitz et les deux écoles silésiennes, fut alors essayée de nouveau par Gottsched ou l'école de Leipzig, et mieux encore par les sociétés de poètes qui se formèrent en Allemagne. Gottsched avait, en 1727, pris la direction de la Société allemande de Leipzig, et ses écrits rhétoriques et grammaticaux, comme aussi les ouvrages que publia cette société, commencèrent à détruire le mélange des langues qui avait régné si longtemps. La route ouverte par Gottsched pouvait encore conduire à beaucoup d'errements; mais il résulta néanmoins de ses efforts un vif intérêt pour la pureté, la clarté et la précision de la langue-mère. Ce qui surtout éclaira ces recherches de style, ce fut le débat survenu entre l'école de Leipzig et celle de Zurich, et les nombreuses publications dans lesquelles chaque parti tâcha de faire prévaloir ses idées. On reconnut de plus en plus clairement combien, dans la poésie comme dans la prose, l'effet qu'on veut produire dépend d'une langue pure, belle, et d'un style noble, poli, correct. Hagedorn penchait pour la douceur et la facilité d'expression des Français; Haller, avec sa façon d'écrire forte, riche, quoique parfois incorrecte, avait adopté pour modèles les Anglais. L'école saxonne, sortie de l'école gottschédienne, et les sociétés de poètes et de savants prussiens, s'efforcèrent avec un zèle louable de relever la littérature du côté de la forme; et les leçons de Gellert, par rapport au style, agirent, dans l'époque suivante, sur toute l'Allemagne, surtout lorsque Klopstock, Lessing et Wieland eurent paru avec leurs œuvres (1).

(1) Aug. Koberstein, *Manuel*, etc., septième période, première partie. ;

§ 2. *Premières tentatives faites pour relever la littérature allemande de sa décadence.*

1. Frédéric de Hagedorn et Haller : caractère comparé de leur talent poétique. — 2. Drollinger, émule de Haller. — 3. Mosheim et Liseov, leur influence sur la prose et leurs divers écrits.

1. Avant que l'on vît surgir entre Gottsched et les Suisses, ces discussions que l'on donne ordinairement comme point de départ à cette époque, quelques écrivains, poètes et prosateurs, avaient déjà fait d'heureuses tentatives pour relever la littérature allemande du profond abaissement dans lequel elle était tombée. A leur tête se placent FRÉDÉRIC DE HAGEDORN (1708-1754) et ALBERT DE HALLER (1708-1777). Les ouvrages de ces deux poètes offrent de nombreuses analogies : ils ont tous deux moins d'imagination que de sentiment et de goût ; tous deux, ils cherchèrent à se former sur les chefs-d'œuvre des poètes anglais, et tous deux ils surent donner une noble dignité à leur muse. Mais Hagedorn savait écrire d'un style plus pur, plus coulant, et tenir un juste milieu entre le goût recherché de la France et l'abandon sentimental de l'Angleterre. Haller était un phénomène presque inouï dans les lettres, et peu d'hommes avaient uni, avant lui, l'inspiration poétique à une si vaste érudition dans les sciences exactes et naturelles. Ce médecin, ce botaniste justement célèbre, ce digne élève du fameux anatomiste Albinus, du savant Boerhave, ce mathématicien formé sous les yeux de J. Bernoulli, trouvait encore quelques moments à dérober à ses graves et nombreuses occupations au milieu desquelles il composa des *Pastorales*, des *Tragédies*, des romans politiques (*Usong et Alfred*, *Fabien et Caton*, etc.), ainsi qu'une foule de poésies lyriques et de poésies didactiques, telles que sa célèbre *Description des Alpes*. Haller s'est montré plein de feu et de vigueur dans ses *Satires* sur la corruption des mœurs. Hagedorn a déployé les grâces

naïves de Prior dans ses *Chansons* et dans ses *Fables*. Les poésies lyriques de Haller sont riches de vérité et de sentiment ; ses épanchements sont à la fois pleins de candeur et de gravité. Les poésies didactiques (*satires*, *épîtres*, *contes*, etc.) de Hagedorn respirent une morale pleine de douceur et quelquefois trop indulgente, comme celle d'Horace, qu'il nommait son maître, son ami, son compagnon fidèle. Le premier était plein de sensibilité, et ne cherchait qu'à se rendre savant (1) ; le second était plein de science, et semblait ne vouloir se montrer que poète ; tous deux s'estimaient mutuellement, et cette estime les porta, pour ainsi dire, à vouloir se dérober réciproquement leurs qualités.

2. Sur la même voie que Haller, mais non pas avec le même bonheur, parut CHARLES-FRÉDÉRIC DROLLINGER (1742). Cependant, malgré les défauts de grammaire qu'on lui reproche, on trouve dans ses œuvres lyriques un coloris pur, de l'élévation et une mélodie pleine de grâce ; il égale Haller dans les sujets qui demandent une vive expression de sentiment, et c'est le seul poète contemporain auquel il le cède pour la profondeur et l'énergie des pensées. Les pièces qui ont fait sa réputation sont les trois odes intitulées : la *Louange de la Divinité*, l'*Immortalité de l'âme* et la *Providence divine*.

3. Deux hommes exercèrent sur la prose une influence encore plus marquée que celle de Haller et de Hagedorn sur la poésie ; ce sont MOSHEIM et LISCOV.

JEAN-LAURENT DE MOSHEIM (1694-1755), théologien protestant, prédicateur habile, excellent professeur, chancelier de Göttingue et président de la *Société allemande*, a été appelé le *Fénelon de l'Allemagne*. Une suavité toute particulière, une douce chaleur et le talent d'ennoblir les choses qui paraissent les plus simples, lui donnent en effet quelque ressemblance avec le eugne de Cambrai. Si la mo-

(1) On doit encore à Haller un ouvrage intitulé : *Les Vérités essentielles de la révélation*. — M. Loève-Veimas, déjà cité, p. 301 et s.

rale et l'histoire ecclésiastique lui doivent d'importants travaux, c'est à lui que le style didactique et l'éloquence sacrée doivent tous leurs progrès au xviii^e siècle. Les *Sermons* de Mosheim brillent par la pureté, l'élégance, l'harmonie, par la propriété et la souplesse d'expression qui suit tous les mouvements de la pensée et du cœur. Sa *Morale de l'Écriture sainte* ne le cède point à ses sermons. Parmi ses autres écrits, nous citerons quatre livres d'*Institutions de l'histoire ecclésiastique*, en latin, l'*Histoire ecclésiastique des Tartares* (avec Paulsen), également en latin; une *Histoire des hérésies*, en allemand, etc.

CHRETIEN-LOUIS LISCOV (1700-1750) n'est guère connu que par ses *Satires*, qui parurent en 1739 sous le titre de *Recueil d'écrits satiriques et sérieux*. Ces satires sont dirigées contre des écrivains ridicules, contre les sots de tous les genres et de toutes les classes. Liscov excelle dans l'ironie, et quelquefois il écrase sa victime sous le poids de son sarcasme; mais son plus grand mérite, c'est d'avoir su donner, dès 1730, à la langue allemande, une pureté, une correction dont on n'avait pas encore l'idée, et que les écrivains de la brillante époque ont à peine surpassée.

§ 3. Écoles de Leipzig et de Zurich.

1. Gottsched de Leipzig : sociétés littéraires qu'il fonde. — 2. Gottsched considéré comme poète et comme traducteur. — 3. Ouvrages critiques et philosophiques de Gottsched. — 4. Bodmer de Zurich, antagoniste de Gottsched; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 5. La Noachide de Bodmer. — 6. Écrits critiques et philosophiques de Bodmer. — 7. Breitinger, collaborateur de Bodmer; ses principaux ouvrages. — 8. Pyra et Lange, autres adversaires de Gottsched. — 9. Liscov, Rost et Schabe, les deux premiers adversaires et le troisième partisan de Gottsched. — 10. Élias Schlegel, d'abord gottschedien, puis bodmérien; ses divers écrits. — 11. Caractère de son théâtre. — 12. Henri et Jean Adolphe Schlegel, frères d'Élias. — 13. Gaertner travaille tour à tour pour les deux camps. — 14. Giescke : ses différents ouvrages.

1. JEAN-CHRISTOPHE GOTTSCHED naquit dans la première année du xviii^e siècle, aux environs de Kœnigsberg en

Prusse. Il quitta la maison paternelle pour échapper à l'obligation du service militaire, et se rendit à Leipzig pour y compléter ses études. Il professa bientôt publiquement dans cette ville, où ses lectures sur les théories littéraires trouvèrent un grand nombre de partisans, malgré l'éloignement qu'il témoignait pour l'école de Lohenstein et d'Hoffmannswaldau qui jouissait alors d'une haute considération. Gottsched donnait exclusivement, comme modèles du bon goût, les ouvrages des anciens et ceux des classiques français; il se mit à prêcher ses principes sans relâche. Son ardeur pour le travail et son érudition, qui était fort étendue, lui en facilitèrent les moyens. En 1726, la *Société poétique* de Leipzig le nomma son doyen. C'est une époque célèbre dans les annales de la littérature allemande; car tous les efforts qui en ont avancé les progrès jusqu'à présent, ont reçu leur première impulsion de cette société, à laquelle Gottsched donna comme une nouvelle existence, en lui faisant prendre, l'année suivante, le nom de *Société allemande*. La nouvelle école regardait ses pensées comme des oracles, et suivait religieusement sa parole, malgré les attaques dont il se vit bientôt l'objet de la part de Bodmer et de Breitinger, auxquels se joignirent les écrivains les plus distingués de l'Allemagne (1). Cette école n'a pas sans doute produit de poètes du premier ordre; mais elle provoqua le désir d'écrire avec pureté, correction, élégance et clarté. Gottsched abandonna dans la suite cette société et en fonda une nouvelle sous le nom de *Société des arts libéraux*.

2. Considéré comme poète, Gottsched mérite à peine d'être nommé. Une triste fécondité lui tenait lieu d'imagi-

(1) Ces attaques furent souvent très-vives. On en jugera par l'anecdote suivante. Le poète Rost, auteur d'une épître burlesque du *Diable à Gottsched*, eut la folle idée de lui faire remettre cette satire à chaque poste d'un voyage que faisait celui-ci, et Gottsched ayant porté ses plaintes au comte de Brühl, ministre d'État, Rost, qui était le secrétaire de ce seigneur, sut tellement arranger la chose, qu'il força le pauvre professeur à lire cette satire au ministre, en sa présence (M. Loève-Weimars, p. 294).

nation ; et toutes les poésies qui découlèrent si facilement de sa plume, et qui consistent en *Odes*, en *Épîtres* et en *Élégies*, n'offrent que le mérite bien mince d'une grande correction de style et d'une versification aisée. Ses *Tragédies* sont de pauvres imitations de celles de Corneille, de Racine et de Voltaire. Passionné pour la régularité antique, il traduisit sans relâche nos productions les plus remarquables, sincèrement persuadé qu'il introduirait de la sorte dans sa patrie le goût des littératures anciennes. Il fut activement secondé dans ses travaux par son épouse, mademoiselle KULMUS, femme d'un mérite réel, versée dans la langue anglaise, dans la française, la grecque et la latine, et dont il est resté des *Comédies*, des *Tragédies*, une foule de *Traductions* et une *correspondance* qui est un modèle du genre épistolaire.

3. Quant aux ouvrages critiques et philologiques de Gottsched, les principaux sont :

1° Un *Essai de l'art poétique-critique pour les Allemands, expliqué par des exemples dans tous les genres de poésie*. On ne peut contester à ce traité le mérite d'avoir préparé les succès de la poésie allemande ; mais l'auteur eut le tort de vouloir appuyer ses préceptes sur des exemples tirés de ses œuvres et qui ne sont rien de moins que médiocres.

2° L'*Éloquence académique, à l'usage des écoles publiques, d'après les préceptes des anciens et les exemples des principaux orateurs allemands*, ouvrage qui a servi, pendant près d'un demi-siècle, aux écoles allemandes, lorsque Gottsched se fut décidé à retrancher les exemples d'éloquence de sa composition, qui se trouvaient répandus avec profusion dans son livre.

3° L'*Éloge de Martin Opitz*. Gottsched était un grand admirateur de ce poète ; son école n'était même, en quelque sorte, qu'une modification de celle de ce réformateur, et ses disciples s'appliquèrent particulièrement, à l'exemple de ceux d'Opitz et des poètes français, à se perfectionner dans la composition des vers alexandrins.

4° Une *Grammaire allemande*, traduite dans toutes les langues, surpassée depuis par beaucoup d'autres, mais qui n'en mérita pas moins, dès son apparition, le titre important d'ouvrage fondamental.

5° Un *Dictionnaire abrégé des belles-lettres et des arts libéraux*.

6° Des *Mémoires pour servir à l'histoire critique de la langue, de la poésie et de l'éloquence allemandes*.

On doit encore à Gottsched la traduction en allemand moderne du fameux *Reineke le Renard* (*Reineke der Fuchs*), par Henri d'Alkmar.

4. Gottsched trouva un adversaire redoutable dans

JEAN-JACQUES BODMER (1698-1783), fils d'un ministre de campagne des environs de Zurich, qui, s'étant occupé assidûment des lettres et de l'étude de l'histoire de la Suisse, fut nommé professeur de littérature et d'esthétique dans sa patrie. La lecture du *Spectateur* d'Addison avait donné à ses idées littéraires une direction toute particulière. Il se mit à apprendre la langue anglaise, et ne tarda pas à éprouver un vil penchant pour la littérature de ce pays. Celle de la France avait peu d'attraits pour lui. Bientôt Bodmer, avec son ami Breitinger et quelques autres littérateurs de Zurich, forma une association littéraire qui publia en 1722 un écrit périodique, rédigé dans l'esprit du *Spectateur*, et intitulé : le *Peintre des mœurs*. Les efforts de Gottsched pour réformer la littérature allemande furent envisagés, dans la feuille de Zurich, sous un jour peu favorable. Ainsi, l'imagination devait, selon cette feuille, avoir plus de droits que ne lui en attribuait Gottsched, et les pensées fortes et hardies ne devaient pas être sacrifiées à la correction du style, à la mesure des vers, à la recherche des rimes; mais c'était tomber dans une autre erreur, que de trop rabaisser le mérite d'une forme élégante, d'une expression pure et facile, et de vouloir même bannir de la poésie la rime, comme quelque chose de nuisible. Gottsched, dans un autre écrit périodique qu'il publiait, répondit à ses critiques avec tout l'orgueil d'un chef d'école. La guerre s'engagea et se continua des deux parts avec quelque mesure, jusqu'à l'époque où Bodmer, pour former les Allemands à une poésie vigoureuse et hardie, imagina de donner une traduction du *Paradis perdu* de Milton. Gottsched traita les pensées audacieuses de l'Homère anglais, de mauvais goût et de barbarie, et condamna à la fois le poème et la traduction. Bodmer se crut obligé de défendre son modèle, et répondit au professeur de Leipzig par un *Traité sur le merveilleux dans la poésie*. Dès lors, la querelle prit un caractère d'aérimonie qu'elle conserva jusqu'à la mort de Gottsched, c'est-à-dire durant vingt ans; et les *Gottschidiens* ou *Leipzigois* et les *Bodmeriens* ou *Suisses* s'attaquèrent avec

aussi peu de ménagement que chez nous le faisaient naguère les classiques et les romantiques. Mais le parti de Bodmer s'augmenta de tous les hommes supérieurs que repoussaient le flegme pédantesque de Gottsched et la sécheresse de ses doctrines. Autour du vieux Bodmer, qui portait dans cette discussion toute la vivacité de la jeunesse, et que l'on trouvait toujours prêt à s'élancer dans la lice, se groupèrent une foule de jeunes poètes, tous brillants d'enthousiasme : Haller, dont la science faisait déjà honneur à la Suisse ; Klopstock, dont le génie brillant s'accordait avec la fougue du vieillard zurichois, et Wieland, dont le talent se développait sous les yeux du respectable patriarche qui lui tenait lieu de père. A Gottsched se ralliaient quelques froids rimeurs dont les moins obscurs étaient le professeur Schwabe et le docteur Triller. Bodmer, au faite de la renommée, déjà fort avancé en âge, et ayant attiré sur lui, comme critique distingué et traducteur habile, les regards de l'Allemagne entière, osa risquer sa réputation littéraire, en livrant un poème à l'examen de ses admirateurs et de ses ennemis. Sa *Noachide* en douze chants parut en 1752, 1765 et 1772, et fut placée par ses partisans auprès de la *Messiede* de Klopstock. On épargna à ses cheveux blancs jusqu'à la critique la plus légère ; et le poète, heureux jusqu'à son dernier moment, vit sa longue existence s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, au temps de la seconde régénération de la poésie allemande.

5. De toutes les poésies de Bodmer, la *Noachide* a seule conservé quelque renom ; mais cet ouvrage n'annonce aucunement un poète, et semble plutôt l'œuvre d'un esprit méthodique que de l'imagination. Les beautés qui se trouvent éparses dans ce poème sont en général empruntées à Milton et à l'esprit de Klopstock. Dans les premiers chants de son épopée, le poète nous prépare au grand événement du déluge, et ce long trajet n'est rempli que par des descriptions et des oppositions trop répétées entre les mœurs patriarcales de la famille de Noé et les désordres coupables de la race humaine condamnée à périr. On

trouve de la chaleur et de la vérité dans les vers consacrés à peindre les terribles effets du débordement des eaux ; mais la naïveté de la description des animaux renfermés dans l'arche touche de bien près au ridicule. Quant à la correction du langage, du style et de la versification, Bodmer se montre infiniment inférieur à Gottsched.

6. Les écrits critiques et poétiques de Bodmer fourmillent d'incorrections, de tournures forcées et d'helvétianismes. Ses essais pour réformer l'orthographe allemande en remplaçant la lettre *u* par l'*y*, adopté dès longtemps chez les Danois et les Suédois, et ses tentatives pour substituer l'alphabet latin à l'alphabet germanique, furent assez mal accueillis en Allemagne (1). Quant à son édition des *Poésies des Minnesænger*, quelque incorrecte et dénuée de critique qu'elle soit, elle ne doit pas moins être regardée comme une tentative qui devint très-favorable au développement des idées poétiques. Les Allemands apprirent aussi par ses soins à apprécier les anciennes *Fables de Bonerius*, qu'il remit au jour ainsi que le poème de *Perceval* de Wolfram d'OEschenbach.

7. J.-J. BREITINGER (1701-1776), compatriote et collaborateur de Bodmer, après avoir pris une part active, comme son ami, à la grande collection d'historiens suisses, se rangea sous sa bannière et combattit toute sa vie pour la réforme du goût allemand. Son principal ouvrage a pour titre : *Critique de l'art de la poésie*. On cite encore son *Esquisse critique sur la nature*, ses *Paraboles*, ses *Principes de l'art de penser* et ses *Orationes solennes*. Breitinger est le fondateur de la *Société ascétique* qui existe encore à Zurich.

8. Parmi ceux qui, après la rupture des Leipzigeois et des Suisses, se déclarèrent contre Gottsched, les premiers furent JACQUES-EMMANUEL PYRA (1715-1744) et SAMUEL GOTTHOLD LANGE (1715-1781), qui s'étaient liés à Halle. Pyra donna l'exemple : prenant en main la cause de Bodmer, il publia la *Preuve que l'école de Gottsched*

(1) M. Loève-Veimars, *ouvrage cité*, p. 300.

corrompt le goût. Cette attaque lui attira de vives répliques auxquelles il répondit en donnant une suite de sa *Preuve* et surtout en s'affranchissant de la rime, qu'on regardait encore comme indispensable. Ses pièces de vers présentent des mouvements lyriques, des images imitées d'Horace, d'heureuses épithètes, enfin, des traits de bonne poésie, choses dont on avait alors peu d'exemples. Son plus grand morceau est le *Temple de la vraie poésie*, poème épico-didactique en cinq chants, qui a pour but d'opposer la poésie imitée des classiques aux vers ampoulés ou fades des Lohenstein et des Gottsched. Le poète feint que la déesse de la poésie l'introduit dans son temple ; il y trouve personnifiés les divers genres de poésies, et aux colonnes, il voit suspendues les règles de la poétique. En 1741, Pyra commença avec Lange, sous le titre de *Pensées de la société invisible*, une feuille périodique dont il ne parut que neuf numéros. Après sa mort, Lange recueillit ses poésies et les unit aux siennes sous le titre de *Poésies amicales*, que Bodmer changea pour celui de *Chansons de Tyreis et de Damon*, sous lequel elles nous sont parvenues.

9. A peu près vers le même temps, LISCOV et JEAN-CHRISTOPHE ROST (1717-1765) cherchèrent, dans leurs écrits satiriques, à ridiculiser les principes de Gottsched. Mais ce qui montra mieux encore combien peu on estimait ses vues, c'est lorsque, dans Leipzig même, il se forma une société de jeunes hommes, ordinairement désignée par le nom d'*École saxonne*. Presque tous avaient été plus ou moins de temps auditeurs de Gottsched, et avaient pris part à la feuille périodique publiée par SCHWABE, l'un de ses élèves et de ses partisans. Mais bientôt ils se détachèrent tous de la vieille école de Leipzig, et publièrent sous le titre de *Contribution de Brême* (Bremische Beytraege), un journal qui attira sur eux l'attention de toute l'Allemagne. Les plus renommés de ces jeunes écrivains étaient Gellert, Elias Schlegel et Rabener.

10. ELIAS SCHLEGEL de Meissen (1718-1749), l'un des auteurs les plus précoces que nous offre l'histoire de la littérature, avait traduit en vers, avant l'âge de vingt ans,

les *Géorgiques* de Virgile, les *Épîtres* d'Horace, l'*Electre* de Sophocle, imité l'*Hécube* et l'*Iphigénie* d'Euripide, traduit la *Cyropédie* de Xénophon. En 1739, on joua sur le théâtre de Leipzig son *Oreste et Pylade*. Bientôt il choisit ses sujets dans l'histoire nationale, et l'on vit successivement paraître la tragédie d'*Hermann*, un essai de poème sur *Henri le Lion*, duc de Saxe et de Bavière, etc. Après avoir pris part à la *Bibliothèque* de Gottsched, aux *Amusements de l'esprit* de Schwabe, devenu secrétaire d'un ministre de Saxe en Danemark (1743), il publia à Copenhague un écrit périodique intitulé l'*Étranger*, où il donna, dans la langue nationale, d'excellents principes de critique, tout en travaillant à la célèbre *Contribution de Brème*. Ses œuvres dramatiques furent publiées en 1747. Les Danois revendiquent Elias Schlegel comme un des leurs, et le Molière danois, le célèbre Holberg, dont la haine pour l'Allemagne est bien connue, le fit admettre cependant dans l'académie noble de Sorø. Elias Schlegel nous offre, ainsi que Goldoni (1), le spectacle bien rare d'un écrivain qui occupe une place distinguée dans la littérature de deux nations.

11. On trouve dans ses tragédies des sentiments nobles et quelques situations attachantes, mais peu de mouvement. Il a trop de goût, il est vrai, pour être boursoufflé; mais ses conceptions sont faibles et ses héros sont rarement entraînants. Le sujet de *Didon*, si pathétique dans Virgile, est gâté dans Schlegel. *Lucrèce* n'eut qu'un succès médiocre. La bonté et la dignité de *Canut* dans la pièce de ce nom, et la sensibilité d'Estrithe, peuvent à peine balancer l'effet des bravades insolentes d'Urfo, qui n'est qu'une caricature médiocre du maréchal de Biron. Cette pièce et les *Troyennes* (Hécube) sont regardées comme supérieures aux autres par les critiques allemands. Il y a dans *Oreste et Pylade* une certaine couleur antique qui attache, malgré la faiblesse de l'exécution. *Hermann* nous

(1) Voy. *Histoire des Littératures du Midi*, Littér. italienne, art. Goldini.

paraît l'emporter sur toutes les autres par l'intérêt du sujet, par la variété et l'opposition du caractère; mais il n'a pu soutenir un moment la concurrence avec la pièce de Klopstock. Les comédies de Schlegel, *l'Oisif affairé*, le *Mystérieux*, *l'Ennui*, le *Bon conseil*, n'ont eu qu'un succès d'époque; le *Triomphe des femmes vertueuses* s'est longtemps soutenu sur la scène; la *Beauté muette*, la seule comédie de Schlegel écrite en vers, nous semble le chef-d'œuvre de cet auteur. On lui doit encore des *Épîtres*, des *Odes*, des *Cantates*, etc., et plusieurs écrits en prose.

12. Élias eut deux frères : 1^o JEAN-HENRI SCHLEGEL (1724-1780), auteur de divers ouvrages sur l'histoire de Danemark, et traducteur de *Thompson* et d'*Young*; 2^o JEAN-ADOLPHE SCHLEGEL (1721-1793), à qui l'on doit des *Sermons*, des *Fables* et des *Cantiques* fort estimés. Il est le père des deux Schlegel qui de nos jours se sont acquis une grande célébrité.

13. CHRISTIAN GAERTNER, de Freybergen Saxe (1712-1791), écrivain peu connu, quoiqu'il ait contribué puissamment aux progrès de la littérature allemande, travailla d'abord aux *Amusements* de Schwabe, et les poésies qu'il y déposa lui valurent les bonnes grâces de Gottsched; mais il quitta bientôt cette école pour passer à celle des écrivains qui publièrent la *Contribution de Brême*. Outre des articles de critique et des poésies fugitives, insérées dans ces écrits périodiques, on n'a de lui que très-peu d'ouvrages; mais en revanche, ils sont bien travaillés et passent pour des modèles de style en prose et en vers. Ce sont trois recueils de *Discours*, de *Poésies* et de *Pièces de théâtre*, telles que la *Belle Rosette*, la pastorale de la *Fidélité à l'épreuve*, etc.

14. THIERRI GIESEKE, proprement KOËSZEGHI, né l'an 1724, en Hongrie, s'est fait un nom comme théologien, comme prédicateur et comme poète. On ne saurait le compter parmi les grands réformateurs de la langue et de la littérature allemande; mais la souplesse du talent particulier qu'il avait pour s'appropriier, par l'imitation, les trésors de la littérature étrangère, a secondé les efforts

de ses contemporains dans cette réforme. Ses *Sermons* offrent de bonnes parties ; dans ses *OEuvres poétiques* et dans sa *Félicité de l'amour*, poème en trois chants, il se rapproche beaucoup de la poésie orientale par le choix des images et des expressions ; mais dans cette grande profusion de mots, de pensées et de tableaux, on rencontre aussi des passages sublimes. L'apologue est le genre dans lequel il a conservé le plus d'originalité. Giescke mourut en 1765.

II^e SUBDIVISION. — PROSE.

§ 1^{er}. *De la philosophie dans la première moitié du XVIII^e siècle.*

1. Leibnitz : ses divers ouvrages jusqu'à son *Essai sur l'origine des peuples*. — 2. Son *Protogea* et autres ouvrages : les langues qu'il employait de préférence. — 3. Leibnitz considéré comme mathématicien et comme philosophe. — 4. Thomasius, publiciste et philosophe. — 5. Wolf, créateur de la philosophie leibnitzo-wolfienne.

1. GODEFROI-GUILLAUME LEIBNITZ, né l'an 1646, à Leipzig, à la fois savant philosophe, publiciste, philologue, etc., est l'un des hommes les plus remarquables du XVII^e siècle. A l'âge de vingt et un ans il publia une *Nouvelle méthode d'apprendre et d'enseigner la jurisprudence* qui se distingue par des aperçus ingénieux et profonds, non moins que par la clarté, l'ordre et la précision des idées. Attaché comme conseiller à l'électeur de Mayence, il conçut le projet d'une *Encyclopédie*, qu'il n'exécuta point, mais dont il traça le plan dans ses œuvres. En 1671, Leibnitz se fit connaître comme physicien par deux *Traités sur le mouvement*, que suivit une *Défense logique de la Trinité*. Après avoir visité successivement Paris et Londres, pour se mettre en communication avec les savants de ces deux capitales, Leibnitz, que le duc de Brunswick-

Lunebourg avait nommé son conseiller, revint en Allemagne en 1676, et son retour fut marqué par la publication d'un *Traité sur le droit de souveraineté et d'ambassade*, sous le nom de *Cæsarinus Furstnerius*, qui fit une grande sensation. Sur la demande de son protecteur, il entreprit l'*Histoire de la maison de Brunswick*, pour laquelle il fit d'immenses recherches, rassembla d'innombrables matériaux. Il en tira d'abord le *Codex juris gentium diplomaticus*, puis les *Accessiones historicae*, la *Disquisitio de Origine Francorum*, etc. Il travaillait en même temps aux *Acta eruditorum* de Leipzig, recueil dont il fit le succès. Nommé membre de la Société royale de Londres, et associé à l'Académie parisienne des Sciences, Leibnitz contribua beaucoup à faire fonder celle de Berlin (1700), dont il fut créé président. Il y paya son tribut par les *Mélanges de Berlin*, ouvrage où il se montre sous des formes tellement variées, que ce volume eût suffi pour lui assurer la réputation de génie universel ; on y distingue surtout son *Essai sur l'origine des peuples*.

2. Leibnitz avait marqué dans presque tous les genres scientifiques. L'histoire naturelle seule ne l'occupa point spécialement. Son *Protogea*, dissertation sur l'état primitif du globe, est l'unique essai qu'il ait publié en cette partie ; mais elle n'est oubliée ni dans ses *Plans d'éducation*, ni dans ses *Tableaux encyclopédiques*. Il était même poète, et dans les deux langues dont il faisait habituellement usage (le latin et le français) ; toutefois il est juste de dire qu'il n'eût acquis aucune illustration par ses poésies, et surtout par ses vers français. Il n'a paru de lui qu'un très-petit nombre d'écrits en allemand, et, chose singulière, le but d'un de ces morceaux, fort mal écrits, mais très-curieux, est de recommander l'étude, la pratique et le perfectionnement de la langue allemande.

3. Mais c'est particulièrement à titre de mathématicien et de philosophe que Leibnitz sera à jamais célèbre. Parmi ses découvertes en mathématiques, il faut placer celle du *Calcul différentiel et intégral*, qui fit une révolution dans la science. Comme philosophe et théologien, Leibnitz a

publié des *Essais d'une langue universelle* ; une *Dissertation sur l'art combinatoire* ; la *Théodicée*, premier effort de la philosophie allemande pour faire sortir l'idée de Dieu, des réflexions de l'homme ; des *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées* ; le traité *De primæ philosophiæ emendatione*, les *Prineipes philosophiques*, la *Correspondance avec Clarke*, la *Controverse avec Bossuet* pour la réunion des protestants et des catholiques, etc., etc. Ce grand homme mourut en 1716, à l'âge de soixante et dix ans.

4. CHRÉTIEN THOMASIIUS, compatriote de Leibnitz (1655-1728), comme lui publiciste et philosophe, a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Institutions de jurisprudence divine* et son *Histoire de la sagesse et de la folie*. C'était un homme fou de paradoxes, et non moins ennemi des spéculations profondes qu'indifférent à la précision du langage.

5. CHRISTIAN WOLF, de Breslau (1679-1764), philosophe célèbre, est le premier qui ait introduit l'usage de la langue allemande dans les traités d'érudition. On lui doit entre autres ouvrages, des *Éléments des sciences mathématiques* (1710), une *Logique* (1710), une *Métaphysique universelle* (1719), des *Essais sur la nature et sur l'art* (1721), une *Psychologie rationnelle* (1734), une *Théologie naturelle* (1736), une *Philosophie pratique* (1738). Sa philosophie est comme un développement, une continuation de celle de Leibnitz ; de là, son nom de *Leibnitzo-Wolfienne*. Comme Leibnitz, il chercha à bâtir un système de philosophie religieuse où l'entendement tout seul retrouverait Dieu ; mais il donna plus que Leibnitz à la raison, et ses écrits ne sont pas sans danger, parce qu'ils tendent à affranchir l'homme de toute autorité, soit religieuse, soit politique.

II^e ÉPOQUE. — DEPUIS LA MESSIADE JUSQU'AUX DÉBUTS DE GOETHE.

Age de Klopstock , de Lessing et de Wieland (1748-1774).

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR CETTE ÉPOQUE.

Klopstock, à l'âge de vingt-trois ans, publie les trois premiers chants de la *Messiede* (1748). On n'était point préparé en Allemagne à cette vaste et magnifique composition, et toute la nation en fut électrisée. L'année suivante, Goethe naquit (1749). La littérature allemande marche à grands pas vers de meilleures destinées; Klopstock donne l'éveil au génie poétique des Allemands, sans fonder toutefois une école. Les hommes dont il avait inspiré la verve poétique, deviennent ses émules plutôt que ses imitateurs. Tout s'isole et s'individualise autour de lui. Richesse, indépendance, mais liberté sans limite et par conséquent licence littéraire sans frein, telle est dès lors la devise et le caractère de la littérature allemande. Le chantre du printemps, Kleist, l'aimable fabuliste Gellert, Rabener le satirique, et plusieurs autres poètes et prosateurs distingués, appartiennent à cette époque. Winckelmann écrit l'histoire des arts d'un style empreint de la noble simplicité des anciens. Il manquait encore à la littérature allemande un législateur de génie, lorsque Lessing parut. Prosateur et poète, son influence, surtout comme critique, fut immense; il exécuta sur une grande échelle ce que Bodmer et Breitinger avaient faiblement ébauché, et porta le flambeau d'une haute critique dans le domaine des beaux-arts, de la scène dramatique, d'une critique audacieuse dans celui de la religion et de la philosophie. Wieland ressemble à Voltaire par la facilité de son style et la tendance épicurienne, irréligieuse de son esprit. Madame de Staël dit de lui avec vérité que « de tous les Allemands qui ont écrit dans le genre français, » Wieland est le seul dont les ouvrages aient du goût. » Sa philosophie sensuelle et relâchée est victorieusement combattue par Lavater et l'aimable et populaire Claudius. Ce grand mouvement littéraire ne s'opère que dans l'Allemagne protestante, et Denis est presque le seul écrivain catholique qui ait marqué à cette époque. La nation allemande s'élève à la gloire littéraire par ses propres efforts et sa propre énergie, sans le secours des grands. Aucune académie, aucun point de ralliement ne sert à rassembler les éléments épars de cette vaste création. Frédéric II de Prusse méprise même ou méconnaît les efforts de sa nation. Salomon Gessner, plus vanté chez les étrangers que chez les Allemands, Moser, Mendelssohn, écrivent, dans cette époque, une partie des ouvrages qui les ont illustrés.

1^{re} SUBDIVISION. — VERS.§ 1^{er}. *État général de la littérature allemande dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.*

Ce que n'avaient pu produire les efforts d'Opitz et de ses contemporains, réussit dans cette période : les Allemands eurent une véritable littérature nationale. A la vérité, les défauts de goût ne disparurent pas tous, et la littérature allemande resta longtemps encore sous la dépendance des modèles étrangers; mais, d'autre part, la nouvelle essaya de rompre les chaînes qui, pendant tant d'années, avaient arrêté le libre essor du génie allemand. Peu après la moitié du XVIII^e siècle, la littérature avait pris cette consistance dont on ne la croyait pas capable; et, vers 1770, à l'époque où débuta Goethe, elle avait conquis toute sa liberté. Essayons d'assister à cette régénération.

Avec l'avènement au trône de Frédéric le Grand, s'ouvrit une nouvelle ère pour les relations politiques de l'Allemagne. Les guerres entre l'Autriche et la Prusse partagèrent l'empire en deux grandes parties, dénouèrent les faibles liens qui, depuis la paix de Westphalie, unissaient encore les différents membres de l'État, et la constitution germanique ne dura plus que de nom. D'un autre côté, les secours que la France avait accordés, dans la guerre de Sept-Ans, à l'impératrice Marie-Thérèse, donnèrent un intérêt national à la cause de la Prusse; et la haine des Français, qui se ralluma dans le nord de l'Allemagne, eut une assez grande influence sur les esprits pour redonner quelque nationalité aux lettres abâtardies. Là commença sans doute la nouvelle direction des idées littéraires. Bientôt on vit les critiques s'élever de toutes parts contre les usurpations du goût français, avec autant de force que Frédéric en mettait à s'opposer à celles de leurs armes. La liberté de penser et d'écrire, qui régnait dans les États prussiens, s'étendit dans d'autres contrées où elle vivifia le talent des

écrivains. En Prusse même, il s'était formé une société de poètes qui avaient à poser les bases d'une nouvelle forme de poésie, et qui, avec tout leur enthousiasme pour Frédéric, n'en cherchèrent pas moins à se délivrer de la littérature française, à laquelle, en matière de goût, ce prince rendait hommage (1).

D'un autre côté, les rapports plus intimes de la Prusse et de l'Angleterre contribuèrent à répandre le goût de la littérature britannique; et lorsqu'on en vint à s'apercevoir que les goûts littéraires des Anglais se rapprochaient plus que les nôtres de ceux du public allemand, la vieille poésie romantique, transportée par les Saxons dans une île lointaine, commença enfin à reparaitre dans sa patrie primitive après un exil de plus de cinq siècles.

Avec le goût du moyen âge, le philosophisme français ne pouvait prévaloir en Allemagne, et si l'on en excepte Wieland, les poètes du XVIII^e siècle se montrèrent tous pleins de zèle pour la cause de leur religion. Toutefois, on cessa de diviser leurs œuvres en spirituelles et en mondaines. Les écrits du pieux Gellert, et surtout le beau poème de Klopstock, prouvèrent que le génie pouvait pénétrer dans les mystérieuses profondeurs de la religion, sans se montrer étranger aux ressources de l'imagination et à la magie du style.

Mais les lettres, qui commençaient à se raviver, trouvèrent peu de protection dans les cours. Ce ne fut même qu'à la générosité d'un souverain étranger, de Frédéric V, roi de Danemark, que le chantre du Messie dut les jours d'aisance qui lui permirent de terminer son chef-d'œuvre. Le prince Henri de Prusse fit, il est vrai, présent d'un cheval à Gellert; mais si l'on veut absolument regarder cet acte de munificence comme une protection accordée aux lettres, il faut placer auprès du nom de ce Médecin du Nord, celui du paysan saxon qui apporta une mesure de bois devant la porte de ce poète, pour le remercier du plaisir que lui avaient fait éprouver ses fables. Quant au roi de Prusse lui-même, on sait quel mépris il professait pour les lettres

(1) Koberstein, *Manuel*, etc., septième période, première partie.

de sa patrie (1); et lorsqu'on songe à son goût déterminé pour le bel-esprit et pour la philosophie moqueuse de Voltaire, et en même temps à l'esprit de domination qu'il portait en toutes choses, on ne peut que féliciter l'Allemagne littéraire de ce qu'il ne lui ait pas fait subir sa protection et son influence (2).

§ 2. *Klopstock, Wieland et Lessing.*

1. Klopstock, l'un des réformateurs de la versification allemande. — 2. Publication des trois premiers chants de la *Messiad* : effet extraordinaire qu'ils produisirent. — 3. Klopstock en Danemark et à Hambourg; ses Odes et les derniers chants de sa *Messiad*; détails sur le reste de sa vie. — 4. Caractère que Klopstock donna à la poésie allemande. — 5. Idée et mérite de la *Messiad*. — 6. Klopstock considéré comme poète lyrique. — 7. Productions dramatiques de Klopstock. — 8. Klopstock, grammairien. — 9. Wieland : détails sur sa vie jusqu'à dix-sept ans. — 10. Wieland et ses écrits jusqu'à ses rapports avec Bodmer. — 11. Ouvrages qu'il publia pendant son séjour auprès de Bodmer. — 12. La double tendance des écrits de Wieland depuis 1754 jusqu'en 1760. — 13. Changement total dans la manière, les écrits et les sentiments de Wieland; ses Contes et ses divers poèmes jusqu'en 1770. — 14. Le *Nouvel Amadis*. — 15. Le manuscrit de Diogène le Cynique. — 16. Le *Miroir d'or*, les trois *Calenders*, etc., l'histoire des *Abdérains*. — 17. Wieland à Weimar; le *Mercur allemand*. — 18. Le *Musée attique*, et autres ouvrages. — 19. *Kombabus*, *Sixte et Claire*, les *Contes d'hiver*, etc., jusqu'à ses derniers accents poétiques. — 20. *Giron le Courtois* et autres ouvrages de ce genre. — 21. Examen de l'*Obéron* de Wieland. — 22. Écrits politiques de Wieland. — 23. Wieland, surnommé le *Voltaire allemand*; ses écrits irréligieux. — 24. Détails sur les derniers ouvrages et les dernières années de Wieland. — 25. Appréciation de Wieland comme poète, comme écrivain et comme critique. — 26. Wieland considéré sous le rapport de la métaphysique, de la religion et de la philosophie. — 27. Œuvres de Wieland. — 28. Lessing; ses divers écrits jusqu'à son admission à l'Académie des sciences de Berlin. — 29. Influence de Lessing sur le théâtre. — 30. Attaques de Lessing contre le christianisme; sa mort. — 31. Odes et Fables de Lessing. — 32. Lessing considéré comme critique et dramaturge; ses comédies. — 33. Ses tragédies, entre autres son *Emilia Galotti* et *Nathan le Sage*.

1. Il fallait un homme de génie pour décider la réforme poétique tentée par l'école de Zurich, et ce fut FRÉDÉRIC-GOTTLIEB KLOPSTOCK qui eut cet honneur. Né l'an 1724 à l'abbaye luthérienne de Quedlimbourg, dont son père était

(1) Voy. mon *Histoire moderne*, t. 2. — (2) M. Loève-Weimars, p. 291.

procureur, Klopstock s'occupa, dès sa jeunesse (de 1739 à 1745), de poésie, et surtout d'un grand poëme héroïque dont le sujet devait être national ou religieux; car le patriotisme et la piété étaient les deux sentiments qui dominaient dans son âme. Il avait déjà choisi, pour le héros de son épopée, Henri 1^{er}, ce grand homme qui civilisa l'Allemagne; mais le sentiment religieux l'emporta, et Klopstock avait déjà tracé le plan de sa *Messiad*e avant que d'avoir appris à connaître le *Paradis perdu* de Milton. Le jeune poëte ne pouvait toutefois revêtir son inspiration des formes si froidement régulières de l'alexandrin, exclusivement adopté depuis Opitz dans la poésie grave. Il eut d'abord le dessein de s'affranchir de toute contrainte et de versifier son poëme librement; mais, en méditant sur ce sujet, il lui sembla qu'il était possible d'assouplir la langue allemande aux formes de l'hexamètre, né avec l'épopée chez les Grecs. Les imitations barbares des hexamètres par Fischart et quelques poëtes plus anciens étaient, il est vrai, tombées dans l'oubli; mais Gottsched, dans ses essais critiques, avait tenté de composer en ce genre; et dans le même temps, Uz et Kleist avaient publié quelques poésies dans lesquelles ils avaient employé ce mètre. Klopstock ne fut donc pas, comme on l'a dit, le seul ni même le premier qui introduisit cette réforme dans la poésie allemande; il doit néanmoins seul recueillir la gloire de l'avoir mise en pratique avec un rare bonheur (1).

2. Klopstock était âgé de vingt-trois ans lorsque les trois premiers chants de sa *Messiad*e parurent dans la *Contribution de Brême*, qui jouissait alors du plus grand crédit. On se ferait difficilement une idée de l'impression qu'ils produisirent. Tout était également extraordinaire dans cette soudaine apparition : la singularité et l'élévation du sujet, le génie et l'âge du poëte, la langue et la versification qu'il employait. L'obscur étudiant de Leipzig devint tout à coup le poëte le plus célèbre de l'Allemagne. La *Messiad*e fut à la fois louée avec un enthousiasme qui ap-

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 304.

prochait du fanatisme, et censurée avec une amertume qui tenait de la fureur. Une guerre de plume s'alluma pour et contre le nouveau poëme. Gottsched et ses disciples se déchainèrent eontre une production écrite dans un esprit tout opposé à leurs principes poétiques; mais Klopstock trouva de zélés défenseurs dans Bodmer et ses partisans. Le vieux chantre de *Noé* s'écria, à la lecture de la *Messiede*, qu'il s'estimait heureux d'avoir assez vécu pour voir la littérature allemande s'enrichir d'un chef-d'œuvre; et, à sa sollicitation, le professeur Meier, de Halle, homme estimé pour la profondeur de ses études philosophiques, fit un traité spécial sur les beautés de la *Messiede*. Bodmer sollicita aussi son ami Tscharner, de Berne, de traduire ce poëme en français, et répondit en même temps avec vigueur aux ridicules critiques des Gottschidiens.

3. Pour Klopstock, il ne daigna prêter l'oreille à nulle de ces clameurs, et tandis que toute l'Allemagne retentissait des louanges et des diatribes qui ajoutaient à sa gloire, le poëte, sans moyen d'existence, se vit réduit à accepter avec joie une pension de 2000 francs que lui fit obtenir de Frédéric V, roi de Danemark, le généreux ministre comte de Bernstorff. Sur l'invitation de cet excellent seigneur, Klopstock partit pour Copenhague, et épousa, avant que de s'y rendre, à Hambourg, Marguerite ou Meta Moller, qu'il a désignée dans ses poésies sous le nom poétique de *Cidli* (1). Il séjourna vingt ans à Copenhague. La faveur dont il jouissait n'altéra aucunement ses mœurs pleines de simplicité et son caractère modeste. Aimé personnellement du roi, on ne le vit jamais employer sa plume à encenser le monarque auquel il devait la vie et le repos dont il jouissait, et le petit nombre de vers qu'il déposa en l'honneur de ce prince dans ses odes, furent l'expression véritable de sa gratitude et de ses sentiments. A la mort du comte de Bernstorff, qui conserva quelque temps

(1) Plusieurs années auparavant, il s'était épris de la sœur de son ami Schmidt qui ne répondit point à sa passion. C'est celle qu'il a chantée sous le nom de *Fanny*.

son emploi sous Christian VII, Klopstock quitta le Danemark et se retira à Hambourg; c'est là qu'il publia ses *Odes* et les derniers chants de sa *Messiede*, qui parurent en 1773. Il passa le reste de sa vie dans cette ville, à l'exception d'un court séjour qu'il fit à Carlsruhe, auprès du margrave de Bade qui le pensionna. Sur ses vieux jours (1791), Klopstock, veuf depuis 1758, se remaria avec Jeanne de Winther, pour laquelle il avait depuis longtemps une vive amitié; et avec cette facilité qu'ont les poètes de s'enthousiasmer pour des illusions, il s'éprit de notre révolution naissante et la chanta; mais bientôt, trompé dans ses espérances, il se montra plein d'horreur et de mépris pour les crimes qui souillèrent notre patrie. Il mourut en 1803, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Klopstock, ainsi que Wieland et Goethe, était membre de l'Institut national de France (1).

4. Ce n'est pas un préjugé aveugle, ni une théorie exclusive, qui portèrent Klopstock à plier l'idiome allemand au rythme de la Grèce et de Rome. Il y vit seulement la forme la plus propre à rendre les impressions solennelles de son âme, et il l'adopta sans se faire imitateur, sans vouloir transformer son penchant en principe et l'imposer à ses successeurs. Il a jeté, dit M. Loève-Weimars, sur des pensées tout originales, toutes romantiques, le vêtement régulier qui recouvre les belles statues de l'antiquité; et tout en luttant avec les Grecs de noblesse et de simplicité, il se montra toujours national et en harmonie avec l'esprit de son siècle. Il a rendu à la poésie allemande ce caractère de tendresse et d'exaltation qu'elle avait perdu depuis le temps chevaleresque, en même temps qu'il a réuni le sentiment poétique et le sentiment religieux, qui ne font assurément qu'une seule et même chose.

5. La *Messiede*, qui fit la gloire de Klopstock, a une véritable grandeur épique, mais qui ne peut exister que pour ceux pour lesquels les mystères du christianisme sont un objet de vénération et de foi, comme ils l'étaient pour

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 309.

Klopstock lui-même, ou du moins pour les hommes que l'incrédulité philosophique n'a pas rendus aveugles sur les beautés admirables de ces croyances. Le plus grand de tous les événements de la terre, la délivrance de la race humaine par un divin médiateur qui daigne s'associer aux misères des hommes, c'est là sans doute un cadre épique qui ne le cède à aucun autre pour l'étendue, la majesté et la richesse. Klopstock l'a rempli avec une sublimité digne du sujet. Le caractère des Apôtres, des principaux Juifs qui figurent dans les Livres saints, et d'une foule d'autres, sont tracés à traits rapides et de main de maître. Klopstock est resté loin de Milton et du Dante, dans le tableau de l'enfer, parce qu'il a craint de présenter les images vulgaires, qu'amenait nécessairement la description des horreurs infernales; mais les anges de Klopstock ont un aspect divin, comparés à ceux du poète anglais. La repentante Abadona, qui est placée dans la *Messiede* entre le bon et le mauvais génie, est une figure unique dans les créations de la poésie, et tout ce tableau appartient à la nature la plus exquise.

Nulle autre épopée n'offre une teinte aussi solennelle : c'est le ciel qui s'ouvre pour montrer l'immensité de ses trésors à la terre; et ce vol élevé du poète est tellement soutenu durant presque tout le cours de l'ouvrage, qu'il nuit même à l'impression qu'il doit produire. L'imagination se refuse, en effet, à embrasser trop longtemps l'infini; elle succombe à cette tension continuelle de la faculté qui la soutient seule à cette hauteur, et le besoin de repos rappelle le lecteur sur la terre, dès que Klopstock le transporte dans les cieux. Il était aussi fort difficile de produire vingt chants sur un sujet aussi grave et frappé d'une telle unité, sans échapper au reproche de monotonie. Les chants et les hymnes pieux des créatures célestes occupent beaucoup trop de place dans la seconde partie du poème (1), et ces morceaux lyriques paraissent souvent fasti-

(1) La mort du Rédempteur termine le dixième chant ou la première partie de la *Messiede*.

dieux, malgré la beauté de quelques passages, par la répétition fréquente, et même forcée, des idées et des expressions. Les couleurs vives manquent aussi aux pinceaux du peintre lorsqu'il retrace longuement l'image de cette béatitude céleste où les passions ont cessé de parler. Cet espace de vingt-sept années qui s'écoula entre la composition des premiers et des derniers chants de la *Messiede*, a dû nuire aussi à la progression poétique de l'ouvrage : le poète, accablé par le double poids de ses longs jours et de ses longues méditations sur un même sujet, s'il n'abandonna pas la lyre, sembla du moins la frapper avec moins de force, et l'on ne vit plus dans les derniers chants de la *Messiede*, au lieu du jeune enthousiaste qui aurait pu s'élancer en quelques bonds au terme de la carrière, qu'un vieillard qui s'arrête à polir son style et son langage. C'est à ces différentes causes qu'il faut sans doute attribuer le sort de la *Messiede*, dont les beautés et l'originalité ne furent pas également senties par tous, et qui ne put jamais devenir en Allemagne un poème populaire, comme le furent les chants d'Homère dans la Grèce antique, et ceux du Dante et du Tasse dans l'Italie moderne (1).

6. Klopstock s'est placé encore plus haut dans la poésie lyrique que dans l'épopée (2). Tout se réunit dans ses *Odes* pour inspirer l'enthousiasme : l'élévation des idées, la beauté et la hardiesse des images, la perfection des tableaux, la vérité et la profondeur des sentiments, l'harmonie du mètre et du langage. Il y en a que la sublimité du christianisme peut mettre au-dessus de tout ce qui nous reste de l'antiquité. Celles qui ont la révolution de France pour objet ne valent pas la peine d'être citées, si l'on en excepte *Les deux tombeaux*, consacrés à la mémoire du duc de la Rochefoucauld et de Charlotte Corday. Ses autres poésies lyriques roulent sur des sujets empruntés à la

(1) Voyez, pour plus de détails, madame de Staël, de l'*Allemagne*, ch. v et ch. xi ; M. de Chateaubriand, le *Génie du christianisme*, et les *Études littéraires* de M. Guizot, p. 192-216.

(2) Bouterweck, *Hist. de la poésie et de l'éloquence*, t. xi.

mythologie des Scaldes, sur la langue ou la nation allemande, sur la passion de l'amour, etc. On lui doit encore des *Cantiques spirituels* qui ont eu beaucoup de vogue.

7. Les productions dramatiques de Klopstock sont d'un genre tout particulier et nullement propres à être transportées sur la scène. Sa première tragédie, la *Mort d'Adam*, écrite en prose, produit à la simple lecture une impression que ne renouvellent pas les imitations en vers qui ont figuré sur divers théâtres. Les tragédies de *David* et de *Salomon* ne sont que des poésies dialoguées. Il y a plus de vie et d'action dans le drame patriotique de Klopstock qu'il a nommé *Bardits* (chant des Bardes), et qui offre une combinaison dramatique que les Allemands nomment trilogie. C'est une action qui embrasse à peu près la vie entière d'un personnage et qui se divise en trois parties, formant chacune un drame à part. Klopstock imagina d'écrire de la sorte les exploits du fameux Hermann ou Arminius, ce vieux défenseur de la Germanie. La première partie est intitulée la *Bataille d'Hermann*; la deuxième, *Hermann et les princes*; et la troisième, la *Mort d'Hermann*. On reproche à Klopstock d'avoir prêté à ses personnages le ton de l'ode, et d'avoir exagéré les caractères au point d'ôter tout naturel aux situations. On retrouve toutefois dans les *Bardits* les pensées sublimes et les rêveries admirables de l'émule de Milton (1).

8. Par amour pour la langue, Klopstock était aussi devenu grammairien. Il a écrit, comme tel, de nombreux ouvrages en prose, tels qu'un *Traité sur l'orthographe allemande* (1778); la *République des lettres allemandes* (1774); des *Dialogues grammaticaux* (1794); des *Fragments sur la langue et la poésie* (1779); mais, en général, sa prose n'a point eu le succès de ses vers, et il a rendu plus de services par ses exemples que par ses préceptes à cette langue qu'il adorait.

9. CHRISTIAN-MARTIN WIELAND doit prendre place auprès de Klopstock, dont il fut en quelque sorte l'antithèse. Plus

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 315.

jeune que le chantre du Messie, Wieland, fils d'un ministre protestant, était né, l'an 1733, à Biberach, petite ville de cette Souabe qui jadis avait été le berceau de la poésie allemande. A l'âge de treize ans, il savait les langues anciennes, l'histoire, les mathématiques, et sa muse se révéla dès lors par de petites compositions poétiques où brillaient de l'esprit et de l'imagination. La philologie, la philosophie, la théologie, l'occupèrent ensuite; mais Wolf et Bayle le firent renoncer à tout pour l'attacher aux études philosophiques; il eut le malheur de lire alors beaucoup de Voltaire et de d'Argens (1). A seize ans, Wieland fut envoyé à Erfurth; il passa une année à l'école du docteur Baumer, son parent, qui, d'après les propres expressions de jeune homme (2), lui *apprit beaucoup de bon et de mauvais en philosophie*. S'il faut en croire ses lettres, il sentit alors le besoin de chercher un système religieux qui satisfît également sa raison et son cœur. Sans guide, sans conseils, il allait se livrer au scepticisme le plus dangereux, lorsque la *Théodicée* de Leibnitz lui tomba entre les mains. Wieland, rendu par cette lecture au monde réel et à la raison, s'adressa, plein de confiance, à son maître pour en obtenir le meilleur traité de philosophie; et celui-ci lui indiqua *Don Quichotte*.

10. Agé de dix-sept ans, Wieland se rendit à Tubingen pour y étudier la jurisprudence. Maîtrisé par son imagination, il y mena une vie solitaire, et dans l'espace d'un an, il composa et publia ses premières poésies. On eut de lui cinq ouvrages: la *Nature des choses* ou le *Monde le plus parfait*, des *Épîtres morales*, l'*Anti-Ovide*, le *Printemps* et des *Contes*. Le poème de la *Nature des choses*, en six chants et de plus de trois mille vers alexandrins rimés, offre un tableau de la philosophie de Platon et de Leibnitz, tracé avec les plus brillantes couleurs. Il valut à son auteur le surnom de *Lucrèce allemand* et l'amitié de quelques

(1) Voy. *Hist. de la Littérature française*, t. 3, xviii^e siècle. — M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 316.

(2) *Lettre à Bodmer*, du 6 mars 1752. ~

écrivains célèbres (Bodmer, Breitinger, Hagedorn, Sulzer, etc.). Ses dix *Épîtres morales*, en vers alexandrins, ont peu d'attraits ; ce qu'elles présentent de plus remarquable, c'est le premier symptôme de cette ironie *socratico-horacienne* qui devint plus tard le cachet principal de Wieland. L'*Anti-Ovide*, poème en deux chants, offre le premier essai de Wieland en vers à rimes croisées et de mesures inégales. Le *Printemps* est une inspiration de Klopstock, qui ne mérite ni éloges, ni blâme. Sophie de Guttermann, sa cousine, y est désignée sous le nom de *Doris*. Ses *Contes* sont au nombre de six : *Serena*, *Melinde*, *Selim et Selima*, *Balsora*, *Zamin et Gulindy*, enfin le *Mécontent*, morceaux condamnables à plus d'un titre, surtout les trois derniers où se révèle la philosophie antireligieuse du XVIII^e siècle.

11. Cependant Wieland, jeune et sans guide, cherchait un homme qui pût l'éclairer dans ses travaux. Il vint le trouver dans le vieux Bodmer, et envoya (1751) à ce critique respecté les cinq premiers chants d'un poème en vers hexamètres, intitulé *Arminius* (Hermann). Wieland avait gardé l'anonyme, et les savants amis de Bodmer attribuaient déjà cette production à différents auteurs estimés, lorsque Wieland, en se nommant, leur apprit que ce poème était l'ouvrage d'un jeune homme de dix-sept ans. Dès ce moment, Bodmer voua une vive amitié à Wieland, et l'engagea à venir se fixer auprès de lui, à Zurich. Ici commença pour Wieland une nouvelle existence. Ses compositions religieuses et platoniques s'y succédèrent encore pendant quelques années. La première fut une suite de huit *Lettres de morts à leurs amis vivants*, en vers hexamètres : elles roulent sur des sujets moraux, tels que la peinture des régions invisibles et leurs jouissances en opposition aux maux de la nôtre. L'*Épreuve d'Abraham*, poème en trois chants et en vers hexamètres, fut écrit à la demande de Bodmer ; mais on sent, à l'exécution, que c'est un ouvrage de commande. Il fit paraître ensuite les quatorze *Sympathies* et ses *Psaumes* ou *Sentiments d'un chrétien*. Ses premiers écrits en prose sont des considérations morales

adressées à différentes personnes. Peu content d'y rejeter la scandaleuse mythologie des anciens et de censurer Ovide, Pétrarque, etc., il attaqua l'érotisme d'Uz, l'un des auteurs favoris de cette époque, et de là naquit une guerre littéraire, la seule que Wieland ait suscitée. Dans les *Souvenirs à un ami*, en vers iambiques libres, Wieland lui conseille de relever ses agréments par des sentiments dignes de notre destination définitive. *Timoklée* est un dialogue entre Socrate et cette dame sur la beauté réelle et la beauté apparente ; la *Vision de Mirza* est un coup d'œil dans la région des esprits ; la *Vue d'un monde d'hommes innocents* et *Théagès sur la beauté et l'amour* rentrent dans le genre des deux morceaux précédents, auxquels ils sont inférieurs. Les *Considérations platoniques sur l'homme* (1755) contiennent en grande partie les sentiments que Wieland n'a cessé de professer depuis ; mais on y trouve surtout une fusion du platonisme avec le christianisme. Vivant encore dans la sphère de l'idéal, il conçut, d'après la *Cyropédie* de Xénophon, le plan d'un poème épique dont les cinq premiers chants parurent en 1754. Ils sont en vers hexamètres, et contiennent le commencement de la guerre contre les Assyriens. La marche en est calme, la conduite simple, les événements naturels, les sentiments élevés, les vers bien faits ; cependant on y remarque peu de mouvement et de verve. Aussi cette composition ne fut-elle pas fort goûtée, et Wieland ne l'acheva point. Il ne put toutefois renoncer à l'épisode d'*Araspe et Panthée*, qu'il donna sous forme de dialogue et en prose. Le fond du sujet est suffisamment connu. L'auteur y peint avec beaucoup d'art les divers sentiments qui naissent successivement dans l'âme d'Araspe, l'admiration, l'amour platonique, tout ce qu'exprime la passion la plus violente, enfin les nuances insensibles par lesquelles ils se fondent l'un dans l'autre ; mais déjà l'on y trouve les défauts de Wieland, la prolixité des détails et la longueur des périodes. Il fut moins heureux encore dans le genre dramatique. *Lady Jeanne Gray* ou le *Triomphe de la religion* est une mauvaise tragédie en vers iambiques. *Clément*

tine de Porreta, drame en prose d'après Grandison, n'est qu'un assemblage fastidieux de grands sentiments bien communs, de trivialités, de longueurs interminables, offrant du mouvement sans énergie, en un mot, encore inférieure à Jeanne Gray, qui, du moins, est un peu relevée par la poésie. Telles sont, avec un *Traité sur les beautés de la Noachide*, des *Remarques sur Milton* et le *Recueil des écrits polémiques de Zurich* (1), les diverses publications de Wieland pendant son séjour auprès de Bodmer.

12. Les ouvrages de Wieland, depuis 1754 jusqu'en 1760, présentent une double tendance et comme deux génies ennemis qui se disputent sa conquête. L'un est représenté par les *Sympathies*, les *Considérations platoniques*, la *Vision d'un monde d'hommes innocents*, *Théagès*, *Araspe et Panthee*. *Timoklée* tient pour ainsi dire le milieu. Le second se révèle dans *Balsora*, *Zamin et Gulindy*, le *Mécontent*, dans le *Tableau de la sagesse*, etc. Après une lutte de six ans, le second génie l'emporta. Les *Considérations platoniques* offrirent les dernières traces de son enthousiasme pour la religion chrétienne, et après *Araspe*, il abandonna les régions célestes pour faire des pas rapides dans la voie du mal.

13. Malgré tous ses travaux, Wieland quitta la Suisse dans un état voisin de la gêne, et revint occuper un petit emploi dans la chancellerie de sa ville natale. A Zurich, vivant dans un monde de poètes et de savants, il avait négligé d'étudier les hommes de son siècle; à Biberach, il apprit à connaître leur intérieur, à voir l'empire des intérêts personnels, le jeu des passions, qui, sauf la différence du théâtre, étaient dans cette petite ville ce qu'elles sont dans la capitale d'un grand empire. Dès lors le monde changea pour Wieland, et avec le monde, la direction de ses écrits. Après avoir donné, de 1762 à 1766, une tra-

(1) C'est dans ce Recueil qu'on peut apprendre à connaître les principes littéraires de l'école opposée à celle de Gottsched.

duction de Shakespeare qui n'est pas sans mérite, il annonça son changement par la pièce de *Nadine*, petit conte imité de Prior, et badinage licencieux à la manière de La Fontaine. Les *Contes comiques*, en vers, parurent ensuite. Dans le premier, *Diane et Endymion*, règne un ton de plaisanterie assez libre, mais qui ne passe pas encore les bornes de la décence. Le *Jugement de Pâris* en est, pour le ton, une vraie parodie. Au lieu de cette nature *sylphique* qui caractérise les meilleures poésies de Wieland, on croit voir le pied et les cornes du faune. *Aurore et Céphale* est plus décent; mais le poète y mérite le reproche d'avoir travesti l'un des sujets les plus attendrissants de la mythologie. Ces trois morceaux méritent le même éloge sous le rapport de la versification. Celle de *Musarion* et d'*Obéron* est plus correcte; mais elle n'a pas à un plus haut degré cette légèreté qui est une des qualités distinctives de la poésie de Wieland. *Idris et Zénide*, poème romanesque en cinq chants, parut en 1767. Ce fragment, où l'auteur se proposait de peindre l'amour platonique, l'amour des sens et l'amour du cœur, offre des peintures de tous les genres dont quelques-unes ont, à juste titre, encouru, comme les *Contes comiques*, une forte animadversion en Allemagne. Cet ouvrage fut suivi du *Triomphe de la nature sur l'exaltation* ou les *Aventures de don Sylvio de Rosalva*, histoire dans laquelle le merveilleux s'explique naturellement; c'est une imitation de don Quichotte appliquée à la féerie. L'épisode très-libre du *Prince Biribinker* causa du scandale en Suisse; mais Wieland ne s'arrêta pas là. De l'immoralité il tomba dans le doute, et du doute dans le déisme. C'est ce qu'on voit dans les productions d'*Agathon* et de *Musarion*. Dans la première, qui contient en outre l'*Histoire secrète de Daniel*, Wieland prit plaisir à se peindre lui-même; la seconde, poème en trois chants, se signale par les détails, par le léger badinage, par l'ironie fine et le charme de la versification.

Frappé de la fable d'*Amour et Psyché*, Wieland en voulut faire le sujet d'un poème sous le titre d'*Histoire naturelle de l'âme*; mais il n'en publia qu'une suite de

fragments, connus sous le nom de *Fragments de Psyché* (1767). Ce sont les différents passages de la fable millésienne, dont le plus curieux, le conte d'*Aspasie*, devait faire, comme épisode, partie de son grand travail, et qui fut inséré dans le *Mercur* (1773).

Dans *Agathon*, *Musarion*, *Aspasie*, etc., Wieland avait montré les dangers et le ridicule de l'amour platonique; dans les *Grâces*, poème en six chants, en vers et en prose (1770), il présente le triomphe de l'amour réel sur le simple attrait des sens. On y trouve des subtilités, des longueurs, des pensées dont la finesse s'évapore pour ainsi dire, et même un certain nombre de traits qui rappellent le *Faunisme* du jugement de Pâris.

14. Le *Nouvel Amadis*, poème en dix-huit chants (1771), nous ouvre un champ plus vaste que tous les ouvrages précédents. Ici ce ne sont point une ou deux espèces d'amour placées en contraste; ce sont les nuances, défauts ou ridicules qui l'accompagnent, le modifient ou le défigurent. On y voit personnifiés la pruderie, l'afféterie, le dédain, le caprice, le platonisme, la *sensiblerie*, la forfanterie, la sensualité, etc. C'est là que Wieland déploie toute la variété, toute la flexibilité de son talent. Le nouvel *Amadis* avait paru d'abord en vers iambiques sans coupes régulières; vingt-deux ans après, le poète entreprit de le refondre pour le partager en strophes de dix vers, et à rimes irrégulièrement croisées comme dans l'*Idris*. Dans l'*Amadis* plus que dans l'*Idris*, Wieland, pour le mécanisme de la versification, est supérieur à l'Arioste, avec lequel il soutient souvent la comparaison sous le rapport du mérite poétique. Nous ajouterons que si ce dernier l'emporte sur Wieland par l'imagination et par l'air naturel de ses folies, le poète allemand a sur l'italien l'avantage de connaissances très-variées, qui lui fournissent sans cesse des allusions ingénieuses et des rapprochements inattendus.

15. Cependant la renommée de Wieland se répandait dans toute l'Allemagne, et bientôt elle lui valut le titre de conseiller de régence et de premier professeur à l'univer-

sité d'Erfurth. Il y publia d'abord le *Manuscrit de Diogène de Sinope*, plaidoyer spécieux et fort attachant en faveur de ce philosophe, que Platon appelait *Socrate en délire*. Wieland entoure son héros du plus grand intérêt, et l'histoire de Glycérion est regardée comme une de ses inspirations les plus gracieuses et les plus touchantes.

16. Après Diogène parurent deux écrits qui roulent sur les plus grands intérêts de l'ordre social. Le premier est le *Miroir d'or*, ou l'*Histoire des rois de Scheschian* (1772). La forme n'est pas nouvelle. Le sultan Schach-Gebal se fait faire des lectures par la sultane Nurmahal et le philosophe Danischmend. Ce ne sont point des féeries, comme dans les *Mille et une nuits*, mais une suite de tableaux de bons et de mauvais princes, où toutes les théories administratives et politiques y sont successivement discutées et soumises à l'épreuve de l'application. L'*Histoire du sage Danischmend ou des trois calenders* (1775) est comme un complément du *Miroir d'or* : on y trouve des tableaux agréables ; mais c'est une censure odieuse des prêtres, sous le nom de calenders, et dont l'auteur modifia l'injustice dans les *Entretiens avec le curé de ****, qui parurent en même temps. L'*Histoire des Abdéritains* (1773) est, comme *don Sylvio*, un roman satirique, mais qui lui est supérieur. Il y a plus de véritable esprit, de celui qui sera toujours, comme satire, susceptible de plus ou moins d'application, parce qu'il y aura toujours de petites villes. Il est partagé en cinq livres : *Démocrite*, *Hippocrate*, *Euripide*, *l'Ombre de l'âne* et les *Grenouilles de Latone*. Les deux premiers sont fort amusants ; les autres, surtout les deux derniers, le sont moins, parce que la matière y est trop délayée. Cet écrit eut en Allemagne un succès prodigieux ; et quoique Wieland, renvoyant, pour les originaux, à plusieurs écrivains de l'antiquité, eût protesté contre toutes les allusions qu'on serait tenté de lui prêter, il excita beaucoup de réclamations qui ne firent qu'augmenter le nombre des rieurs.

17. Sollicité par la princesse Anne-Amélie de Saxe-Weimar de se charger de l'éducation des princes ses fils,

Wieland se rendit à Weimar où il devint de plus en plus célèbre (1772). Schiller, Goëthe, Herder, et un grand nombre d'hommes distingués, habitaient aussi cette petite ville, que l'on désignait à juste titre sous le nom d'Athènes de la Germanie. Le *Mercure allemand*, que Wieland y rédigea pendant trente-deux années (1773-1805), étendit sa renommée dans toute l'Europe. Il y déposa successivement ses propres écrits en entier ou par fragments, des morceaux de ses nombreux collaborateurs, des jugements sur des ouvrages marquants, les événements importants, les découvertes utiles dans les sciences, embrassant toutes les branches de la littérature, de la morale, de la philosophie, de l'histoire, de la politique.

18. Wieland publia encore : 1^o le *Musée attique*, destiné surtout, comme son nom l'indique, à des traductions des grands écrivains de la Grèce, et dans lequel il fit paraître, par extension, son Agathodémon; 2^o le *Nouveau musée attique*, avec Hottinger et Jacobs, où l'on trouve une traduction des *Oiseaux* d'Aristophane, de l'*Hélène* et de l'*Ion* d'Euripide; 3^o *Dschinnistan* ou *Choix de contes de fées*, dont la plupart furent traduits ou composés par Wieland; 4^o l'*Almanach historique des dames*, pour 1790, avec Archenholz; 5^o le *Journal des dames allemandes*, avec Rochlitz et Seume. Mentionnons aussi ses opéras, le *Choix d'Hereule*, le *Jugement de Midas*, *Rosemonde* et *Alceste*, pour revenir à l'époque où Wieland avait atteint sa plus grande élévation.

19. Nous voyons d'abord *Kombabus* ou *Qu'est-ce que la vertu?* sujet connu, et que l'auteur a manqué, puisqu'il n'atteint pas complètement le but qu'il se proposait. *Sixte et Claire* (1775) offre des traits délicats et fins; mais l'auteur y joint un ton léger et badin qui contraste avec la tristesse du dénoûment. C'est un genre mixte, une reminiscence du *Jugement de Paris* et de l'*Aurore*. Les *Contes d'hiver* (1776) sont une espèce de pot-pourri d'événements surnaturels, d'extravagances, d'atrocités dégoûtantes, sans but moral, sans justice, par conséquent sans véritable intérêt, hors celui que peut procurer une versifi-

cation élégante et variée. L'*Amour accusé*, poème en cinq chants, n'est qu'une bluette piquante. *Pervonte* ou les *Vœux*, en trois chants (1788-1789), est un appel à la modération des desirs. La *Cuve* ou l'*Ermite et la sénéehale d'Aquilée* (1795) est un sujet fort simple, enrichi de tous les charmes de la poésie. Wieland avait alors plus de soixante ans, et ce furent ses derniers accents poétiques.

* 20. Dans une autre catégorie, nous mentionnerons d'abord *Giron le courtois* (1777), nouvelle tirée d'un vieux roman français en vers. C'est le récit des exploits de Giron dans un tournoi, et le tableau de la vertu malheureuse de son ami Branor. Tout, dans ce poème, est noble, sublime et sans apprêt, comme la vraie grandeur. Le *Premier amour* (1774) se compose de souvenirs et d'épanchements. *Gendalin* ou *Amour pour amour* est une suite de folies, avec des sentiments vrais, simples et nobles. *Clélie et Sinibald* (1783) est un imbroglio assez amusant, où semblent réunies toutes les extravagances d'*Idris*, du *Nouvel Amadis*, de *Pervonte*, mais où brillent aussi, dans un très-haut degré, cette malice, ces rapprochements ingénieux, cette verve d'ironie, cette perception naturelle de traits spirituels et de vives émotions qui, sous le rapport de l'art, en font un des premiers poèmes de Wieland.

21. Mais de tous les poèmes de Wieland, aucun n'est plus connu parmi nous que celui d'*Obéron*, en douze chants. Riche de détails, comme le *Roland* d'Arioste, il se rapproche, par sa régularité, de la *Jérusalem* du Tasse. Le fond en est tiré d'un vieux Fabliau de Bordeaux. Huon tue un des fils de Charlemagne qui avait trahit assasiné son frère : il est condamné par l'empereur à aller à Bagdad pour arracher quatre dents et une poignée de barbe au sultan, et pour enlever sa fille. Obéron, roi des Sylphes, est séparé de Titania, son épouse, et il a juré de ne se réunir à elle que lorsque deux fiancés (Huon et la fille du sultan) auront, en dépit des éléments et des hommes conjurés contre eux, conservé une fidélité inébranlable. Les fiancés, alternativement secourus et délaissés par

Obéron et par Titania, épuisent la coupe du malheur, échappent à tous les dangers, triomphent de toutes les séductions, enfin arrivent à Paris, où Huon reçoit son pardon, et le roi des Sylphes se réconcilie avec son épouse. *Obéron* offre des chefs-d'œuvre dans tous les genres, burlesque, descriptif, satirique, gracieux, pathétique; la versification en est supérieure à celle de toutes les autres compositions poétiques de l'auteur; le septième et le huitième chant, surtout la fin de ce dernier, égalent ce que la poésie a produit de plus ravissant.

22. Dans l'examen de ses ouvrages en prose, ses écrits politiques se présentent en première ligne. Il accueillit d'abord, comme Klopstock, la naissance de la révolution française, et croyant sur parole à l'enthousiasme universel des Français, il vit de bonne foi en eux les *Scheschianais* sous leur roi *Tifan*; mais bientôt ses yeux se dessillèrent; en 1792, il contesta à l'Assemblée constituante le droit de donner à la France une nouvelle constitution, et la suppression des ordres de la noblesse et du clergé excita son indignation. Dans son *Dialogue entre quatre yeux*, publié en 1798, il se moque du serment de haine à la royauté, et l'un des interlocuteurs propose comme seul moyen de salut pour la France, de nommer Bonaparte, alors en Égypte, dictateur. On comprend avec quel intérêt on vit, un an plus tard, se réaliser cette prophétie, et peut-être Bonaparte en eut-il connaissance et se le rappela-t-il lorsque Wieland lui fut présenté après la bataille d'Iéna. Ses *Considérations sur la situation présente de la patrie* (1793) expliquent très-bien pourquoi la révolution française, qui avait tant remué les esprits en Allemagne, n'y a pas été imitée. Dans les *Paroles de circonstance*, il s'élève avec force contre les Philippiques dans lesquelles Voltaire représente l'Europe comme une société d'assassins et de victimes, et il offre le tableau de ce que la France est devenue entre les mains des réformateurs, « qui, dit-il, « dans un espace de quatre ans, ont entassé sur la France « plus de maux que tous ses rois, depuis Clovis jusqu'à « Louis XVI, dans l'espace de treize siècles. » Ses *Entre-*

tiens libres sur quelques événements du moment (1782) roulent sur la suppression ou le maintien des ordres monastiques. En 1770, il publia deux écrits pour réfuter les paradoxes de J.-J. Rousseau sur l'état primitif de l'homme; ces deux écrits, intitulés : *Sur l'état primitif de l'homme de J.-J. Rousseau*, et *Sur l'Essai fait par J.-J. Rousseau pour découvrir le véritable état de nature de l'homme*, offrent un commentaire sage et spirituel des principes avoués par tous les gens raisonnables.

23. Mais bientôt Wieland devait mériter, et quel triste mérite! le surnom de *Voltaire allemand*. Après avoir traduit les *Épîtres* et les *Satires* d'Horace (1782-1786), en y joignant des notes historiques qui rendent cette traduction infiniment précieuse, il entreprit celle de Lucien (1788-1789), chef-d'œuvre d'exactitude. C'est dans ce dernier auteur qu'il puisa la plaisanterie impie qui caractérise les *Dialogues dans l'Élysée* et les *Nouveaux dialogues des dieux* (1791), et l'idée non moins impie qui sert de fondement à son *Pérégrin protégé* (1). En vain trouve-t-on quelques idées sainement religieuses dans ses *Réponses et questions aux doutes et questions d'un soi-disant cosmopolite* (1783), dans ses *Idées sur le libre emploi de la raison dans ce qui est relatif à la foi* (1788). Dans ses *Dialogues*, il attaque, avec l'arme du ridicule, plusieurs points de la doctrine chrétienne; dans *Pérégrin protégé*, il abandonne le christianisme pour aller chercher la sagesse en Égypte, auprès d'Aristobule (2); dans *Agathodémon* (1799), pendant de *Pérégrin*, où se trouve l'explication naturelle des prétendues merveilles opérées par Apollonius de Tyane, il traite les Évangiles de récits anecdotiques; dans *Euthanasia* (1805), il soutient que la croyance à l'immortalité de l'âme est non-seulement dépourvue de preuves et plutôt nuisible qu'utile à la morale. En voilà plus qu'il n'en fallait pour être appelé le *Voltaire de l'Allemagne*; il en eût été le mauvais génie, comme Voltaire

(1) Voy. *Histoire de la Littérature grecque*, art. Lucien.

(2) Voy. *Histoire de la Littérature grecque*, art. Aristobule.

fut celui de la France, si la nation allemande avait été moins profondément religieuse.

24. Avec de tels principes, il n'est pas étonnant que Wieland se soit complu à la morale d'Aristippe. Le roman d'*Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, publié en 1801, est une suite de tableaux parmi lesquels celui de Lais tient le premier rang. En 1803, il donna deux autres romans intitulés : *Ménandre et Glycère*, *Cratès et Hipparchia*, qui sont comme des épisodes d'Aristippe. On est peiné de voir un vieillard de soixante et dix ans se livrer à ces frivolités dangereuses pour les mœurs. Il les avait composées dans sa terre d'Osmanstædt, à deux lieues de Weimar. Après y avoir revu l'amie de sa jeunesse, Sophie de la Roche, il y perdit sa femme en 1801. Cette perte le dégoûta de la campagne; il vendit sa propriété, et, en 1803, il revint à Weimar où Gœthe, Herder et Schiller se trouvèrent réunis. La bataille d'Iéna affecta vivement Wieland; toutefois le *Voltaire allemand* dut être traité et le fut en effet avec beaucoup d'égards par Napoléon, qui lui donna une sauvegarde, et lui conféra la décoration de la Légion d'honneur. Bientôt la mort de la grande-duchesse Amélie vint affliger son cœur, et il alla chercher dans la solitude les seules consolations qu'il pouvait espérer. En 1808, il vit plusieurs fois madame de Staël. L'année suivante, Wieland fut atteint d'un violent choléra-morbus, et, en 1811, sa voiture ayant versé, il se rompit l'os de la hanche, supporta un long traitement avec patience et se rétablit complètement, quoiqu'il eût soixante-dix-huit ans. Il avait commencé à soixante-treize la traduction des *Lettres* de Cicéron, par ordre chronologique; mais bien qu'il ait continué ce travail jusque dans ses dernières années, il fut obligé de l'interrompre à l'année 608 de Rome; il lui restait encore trois années à traduire, et il se proposait d'y ajouter un essai sur le caractère de Pompée, de César et de Cicéron. Wieland paraissait jouir d'une santé parfaite, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, le 13 janvier 1813; sept jours après il n'était plus; il avait soixante-dix-neuf ans.

25. Wieland n'eut point en partage le génie mâle et vigoureux de Schiller, ni la sublimité classique de Goethe : il ne réussit point dans le genre de l'épopée, ni dans le tragique et le haut lyrique ; mais en revanche il sut plaire et charmer ; il excella dans le genre gracieux, et aucun auteur allemand ne peut lui être comparé pour la finesse de la raillerie, la naïveté et l'élégance de l'expression, et surtout pour le talent de bien conter. C'est là même, selon nous et selon Wieland lui-même, ce qui le distingue de tous les grands écrivains de son pays. « Je ne sais que conter, » disait-il ; et l'on peut dire en effet que c'est dans les contes, et surtout dans les contes en vers, que Wieland se montra avec tous ses avantages. Sa versification est aussi variée qu'harmonieuse : le croisement des vers de rythmes différents qu'il a introduits dans la poésie allemande, lui a donné tout le charme de la poésie italienne avec moins de monotonie ; sa prose est inférieure à ses vers. Wieland avait un goût épuré, une vaste érudition, et possédait parfaitement le grec, le latin, le français et l'italien. Il était excellent juge des productions littéraires, et jamais critique ne fut aussi disposé que lui à rendre justice à ses rivaux et même à ses ennemis. C'est ainsi qu'ayant été injurié par Voss, qui l'avait attaqué avec sa violence ordinaire, il inséra dans le *Mercur* le quatorzième chant de l'*Odyssée*, que cet auteur lui adressa, et en fit le plus grand éloge.

26. Wieland n'avait point une tête philosophique, et ses opinions en fait de métaphysique, de religion et de politique, ont été le fruit de l'influence étrangère plutôt que le résultat de profondes méditations. Aussi MM. Schlegel, rédacteurs de l'*Athenæum*, publièrent-ils dans leur journal une invitation aux sieurs Lucien, Fielding, Sterne, Bayle, Voltaire, Crébillon fils, Hamilton, et beaucoup d'autres, de même qu'à Horace, Arioste, Cervantes, Shakespeare, et en un mot à tous ceux qui pourraient avoir à faire quelque réclamation, à se réunir en assemblée de créanciers, à l'effet de faire valoir leurs droits contre le sieur Wieland (1799). Cette plaisanterie réussit parmi

la jeunesse de l'Allemagne, qui trouvait Wieland trop léger et trop licencieux ; et si sa réputation s'est relevée de ce coup, on peut dire que depuis cette époque elle a plutôt perdu que gagné (1).

27. Les œuvres de Wieland ont été publiées en cinquante-un volumes in-8, par Göschen de Leipzig. Outre les écrits dont nous avons parlé, et quelques autres que nous avons passés sous silence, on y remarque sa correspondance, entre autres ses *Lettres à Sophie de la Roche*, de 1740 à 1806. C'est un des monuments les plus touchants d'une longue et constante amitié.

Terminons en ajoutant avec M. Loève-Weimars, comme une singularité, que ce fut surtout sa traduction de Shakespeare, qui raviva les lettres allemandes, et qu'en popularisant parmi ses compatriotes le génie du poëte anglais, Wieland préparait, sans le savoir, une ère tout opposée aux principes littéraires qui lui dictèrent ses compositions.

28. Après Klopstock et Wieland, nul écrivain ne prit plus de part à la réforme du goût allemand dans cette période qu'ÉPHRAÏM LESSING, né l'an 1729 à Kamenz. Son père, ministre protestant de la Lusace, l'envoya étudier la théologie à Leipzig ; mais le jeune Lessing, entraîné par son penchant pour le théâtre, rechercha particulièrement dans cette ville la société des acteurs et des actrices, avec lesquels il s'exerça dans l'art de la déclamation. Il ne tarda pas à publier sa première comédie, le *Jeune savant*. Un premier séjour à Berlin fut marqué par la publication d'un ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire et aux progrès du théâtre* ; ils furent suivis des *Baguettes*, titre modeste qui cachait plusieurs compositions remarquables. La renommée qu'il acquit par là dans les lettres, alarma vivement la piété de son père ; et le jeune littérateur, pour calmer les inquiétudes de sa famille, se rendit à Wittemberg, où son jeune frère étudiait la théo-

(1) Voy. le jugement qu'en porte madame de Staël, de l'*Allemagne*, 1^{re} partie, ch. iv.

logie. Sa condescendance au désir de son père le porta à se faire recevoir maître dans cette faculté, et à renoncer, du moins pendant quelque temps, à ses travaux dramatiques. Il n'abandonna pas toutefois entièrement les lettres, et se rendit redoutable par un esprit de critique à la fois juste, éclairé et sévère. C'est alors que commença sa querelle avec Lange, traducteur d'Horace. Mais ni le succès de Lessing dans la critique, ni sa tendresse pour sa famille, ne purent surmonter plus longtemps le penchant dont il était dominé. Il quitta Wittemberg et vint à Berlin, où il se lia avec Moïse Mendelssohn, depuis si célèbre, et avec le libraire Nicolai, qui chercha à lui inspirer le goût des études philosophiques. Lessing se livra avec ardeur à cette science nouvelle pour lui. A cette époque Kleist et Ramler devinrent ses amis. Moins occupé du théâtre, il publia, sur d'autres objets, quelques écrits importants : ses *Fables en prose* et sa *Théorie sur l'apologue*, la *Vie de Sophocle* et les *Lettres sur la littérature du jour*. Ce dernier ouvrage, la *Bibliothèque des belles-lettres* et la *Bibliothèque allemande universelle*, son *Théâtre* et ses *Apologies*, influèrent puissamment sur la renaissance du goût, et l'Académie des sciences de Berlin l'admit au nombre de ses membres honoraires (1760).

29. Ce fut sur le théâtre que l'influence de Lessing se fit d'abord sentir. Toutefois ses premiers essais, le *Jeune savant*, les *Juifs*, le *Misogyne* (l'Ennemi des femmes), l'*Esprit fort*, n'étaient point de bon augure. On aperçoit quelques progrès dans le *Trésor*, imité de Plaute, et de plus grands encore dans *Miss Sara Samson*, la première tragédie bourgeoise allemande que l'on connaisse, et qui parut en 1755. En 1759, il donna *Philotas*, tragédie en un acte et en prose. Après avoir gardé le silence pendant quelques années, et publié divers écrits, tels que le *Laoœoon*, les *Images de la mort chez les anciens*, il revint à son occupation favorite et fit paraître sa *Minna de Barnhelm*, comédie véritablement nationale, et une feuille mensuelle, dans laquelle il déposait, sous le titre de *Dramaturgie*, le fruit de ses études théâtrales. C'est à

peu de chose près le système de Diderot (1). Tous ces travaux ne suffisaient pas à lui procurer une existence même médiocre ; mais enfin , il dut à sa réputation un emploi qui l'arracha à la gêne. Il fut nommé bibliothécaire du duc de Brunswick , à Wolfenbüttel , et conseiller aulique. La découverte qu'il fit d'un manuscrit inconnu , de Bérenger de Tours (2), sur la Transsubstantiation , lui porta malheur , puisqu'il adopta les principes de l'hérésiarque.

30. Après avoir fait représenter sa tragédie d'*Emilia Galotti*, que les Allemands regardent comme un modèle classique, Lessing, au retour d'un voyage qu'il fit en Italie avec le prince Léopold de Brunswick , se jeta , par l'influence de sa découverte , dans des discussions théologiques qui lui valurent un grand nombre d'ennemis , et l'on ne peut s'en étonner quand on lit ses *Fragments d'un inconnu*, et la polémique où il s'élève avec tant d'aigreur contre les croyances du christianisme. Avec de tels principes, on conçoit ce que doit être son *Éducation du genre humain*, qu'il publia un an avant sa mort. C'est à la suite de ces discussions, avec une santé altérée par la gêne, par le jeu, par la perte de sa femme, qu'il composa ce qu'on appelle son chef-d'œuvre dramatique, *Nathan le sage* (1779), où il a développé ses principes religieux ou plutôt irreligieux. Le succès de cette pièce ne put dissiper son humeur sombre et mélancolique ; et il succomba , en 1781, peu regretté des littérateurs, qui avaient souffert de ses critiques acerbes, et des honnêtes gens, qui le regardaient comme un impie.

31. Il y a peu de genres poétiques dans lesquels Lessing ne se soit exercé. Ses *Odes* renferment des sentiments élevés et nobles ; mais on n'y trouve point le génie lyrique , qui n'est autre chose que le génie religieux (3). On fait plus de cas de ses *Chansons*, quoique, pour les idées morales et

(1) Voy. *Histoire de la Littérature française*, t. 3, XVIII^e siècle, art. Diderot.

(2) Voy. *Histoire de la Littérature française*, t. 1, moyen âge, art. Bérenger.

(3) Voy. mon *Traité de Littérature*, Poétique, art. Poésie lyrique.

philosophiques, elles soient fort inférieures à celles de Gleim, d'Hölly, etc. Ses *Épigrammes* offrent des traits piquants et sont remarquables, souvent pour le fond, toujours par une grande précision de langage. Sa *Dissertation sur l'épigramme* est pleine d'observations fines sur ce poëme, et ses jugements sur les principaux épigrammatistes ont mérité l'attention des philologues. Quant à ses *Fables*, il y en a peu qui soient dignes de leur réputation. Ramenées à la simplicité d'Ésope, mais écrites avec la précision que l'auteur a su donner à la prose allemande, elles présentent en général d'excellents principes; la morale néanmoins en est quelquefois trop recherchée, trop peu naturelle pour être frappante et par conséquent utile. Ajoutons que la meilleure prose ne paraît pas pouvoir, dans ce genre, remplacer la poésie. Tout le monde lit les fables de Lessing, personne ne les retient; au lieu que les enfants et les vieillards savent par cœur celles de Gellert, comme chez nous celles de La Fontaine. La *Dissertation sur le caractère de la Fable* est un morceau d'une excellente critique, tant par la fixation des principes que par l'examen des différentes théories publiées sur ce sujet.

32. C'est surtout comme critique et comme dramaturge que Lessing s'est fait en Allemagne une réputation durable. Nous en avons suffisamment parlé sous le premier rapport; sous le second, il mérite quelques détails. Si l'on en excepte *Minna de Barnhelm*, ses comédies n'offrent pas un mérite supérieur. Ses caractères sont, il est vrai, pleins de naturel, les situations tracées avec art et le dialogue animé. Mais elles sont tellement dépourvues de verve comique, que l'on s'étonne que l'auteur de cet ouvrage ait pu se rendre aussi redoutable par le sarcasme et les traits mordants de sa critique. Cet étonnement doit cesser, si l'on réfléchit que ce défaut de comique dans la pièce de Lessing provient uniquement des faux principes dramatiques qu'il avait adoptés, et qu'il professa jusqu'à l'époque où l'âge le porta vers des compositions plus graves. *Minna de Barnhelm*, le seul ouvrage comique qui sortit de sa plume après cette réforme de ses idées théâtrales, fut une

apparition toute nouvelle sur la scène allemande, où l'on n'avait jamais représenté un tableau comique des mœurs de l'époque tracé d'une main si vigoureuse, et chargé de couleurs si brillantes (1).

Au commencement de sa carrière dramatique, Lessing avait adopté, presque sans restriction, les principes sur lesquels se fonde la tragédie française, principes qui dominaient alors en Allemagne; mais son esprit impétueux se refusa bientôt à ce joug, comme le prouvent les fragments tragiques de son premier ouvrage en ce genre, qui avait pour sujet *la Mort du Suisse Samuel Heuzi*, exécuté à Berne pour avoir médité la réforme politique de son pays. Lessing croyait encore à cette époque à l'existence des règles aristotéliques; mais il lui semblait déjà fort inutile de se restreindre, comme on le faisait alors, dans le choix des sujets tragiques, aux temps héroïques des Grecs, aux Orientaux et aux Romains; et, quelques années plus tard, il montra sans détour la préférence qu'il donnait à la tragédie dite *bourgeoise*, c'est-à-dire tirée des mœurs du siècle et du pays. Son premier essai en ce genre, dit M. Loève-Weimars, fut *Miss Sara Samson*, où l'on remarque une vérité extrême et une grande énergie dans les caractères. Lessing s'éloigna de ses goûts dramatiques dans la tragédie de *Philotas*, qui n'est pas dépourvue de mérite, mais qui ne répondait pas aux espérances que le poète avait fait concevoir. Il les réalisa pleinement dans la tragédie d'*Emilia Galotti*. Dans la croyance que le tableau produirait plus d'impression s'il en prenait le modèle dans les objets qui s'offraient journellement aux yeux des spectateurs, Lessing a revêtu de noms imaginaires, et transporté dans les circonstances de l'Europe moderne, une action devenue célèbre dans les annales du monde, le meurtre de Virginie par son père; il l'a fait avec beaucoup d'art, et l'originalité des caractères répond à la conception du drame. *Nathan le sage*, que Lessing ne composa, dit-il, que pour jouer un tour aux théologiens, ses adversaires, est celui de ses ouvrages

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 330 et suiv.

qui obtint le plus de succès. La forme de cette tragédie se rapproche, par l'étendue des idées dramatiques et le libre essor de l'imagination, des grandes compositions de Shakespeare. La première idée en est prise d'une nouvelle de Boccace. Lessing a manifesté dans cet ouvrage toute l'irréligion dont il était animé; il a prétendu montrer qu'il existait un sentiment religieux indépendant des religions positives et révélées, et dans ce but, il oppose les trois croyances, juive, mahométane et chrétienne, représentées par trois hommes également vertueux, mais non pas également tolérants. Au sujet de cette pièce, M. Schlegel remarque ingénieusement que Lessing, qui était plutôt un critique qu'un poète, n'a jamais bien réussi dans le drame que lorsqu'il n'a pas eu l'intention de chercher des effets dramatiques. Ne cherchant pour ainsi dire qu'un cadre où il pût mettre des dialogues en situation, la composition de son poème dramatique a été plus simple, moins tourmentée, les caractères et les sentiments moins affectés et moins déclamatoires que lorsqu'il concertait des compositions théâtrales. Une des principales causes du succès de *Nathan le sage*, et qui fit de son apparition une époque dans l'histoire du théâtre allemand, c'est que Lessing y essaya l'iambe non rimé, qui, depuis lui, est devenu le vers tragique en Allemagne.

Les œuvres de Lessing ont été publiées à Berlin en trente volumes in-18 (1771-1794).

§ 3. Gellert, Lichtwer, Dusch et Kleist.

1. Gellert : détails sur sa vie et ses ouvrages. — 2. Gellert romancier et dramaturge. — 3. Gellert considéré comme fabuliste. — 4. Lichtwer. — 5. Dusch ; son poème des sciences. — 6. Kleist ; ses diverses poésies, entre autres ses Rapsodies et son Printemps.

1. Tandis que Klopstock, Wieland et Lessing, jetaient parmi leurs compatriotes, dans des directions différentes, une foule d'idées nouvelles, il s'élevait une école intermé-

diaire entre celle de ces hardis novateurs et les disciples timides de Gottsched. CHRISTIAN GELLERT (1715-1769) se plaça au premier rang parmi les poètes qui cherchèrent à concilier ces diverses doctrines. Après avoir pris part à l'ouvrage de Schwabe intitulé : *Les Amusements du cœur et de l'esprit*, Gellert, peu fait pour la polémique dont ce journal devint le théâtre, publia, de concert avec quelques amis, un autre ouvrage du même genre, sous le titre de *Matériaux pour former l'esprit et la raison*, où toute satire personnelle était interdite. En 1746, parut le premier recueil de ses *Fables* et son roman de la *Comtesse suédoise*, publications qui furent suivies de plusieurs comédies, la *Dévote*, les *Tendres sœurs*, le *Billet de loterie*, etc., et du second recueil de ses *Fables et contes*. Ces divers ouvrages eurent le plus grand succès; le ton en était simple et naturel, le style correct et facile. Ses *Fables* devinrent une lecture tout à fait populaire, on les lut dans les villages, on les apprit par cœur dans les écoles. En 1754, il publia ses *Poésies didactiques morales*, et deux ans après, ses *Œuvres mêlées*, recueil de contes, d'idylles et de discours, prononcés soit à l'ouverture, soit à la clôture de ses leçons publiques. La même année, il donna ses *Cantiques*, morceaux de poésie religieuse, pleins d'une piété douce et d'une véritable onction, plus riches en sentiments qu'en images, et d'un ton souvent noble, mais rarement élevé. En 1758, il fit un *Cours de morale* qui eut un succès prodigieux; c'était moins un traité philosophique qu'une suite de réflexions, bien enchaînées et bien présentées, sur la nature et la destination de l'homme, sur l'importance et la beauté de la vertu. La mauvaise santé de Gellert ne lui permit pas de mettre la main à cet ouvrage, et il mourut en 1769, au regret universel de la nation allemande.

2. Gellert n'était doué ni d'un génie créateur, ni d'un esprit profond, ni d'une imagination vive. Il n'a pleinement réussi ni dans le roman ni dans le drame. Dans la *Comtesse suédoise de C****, la vérité des détails fait pardonner à l'invraisemblance des événements, et l'auteur

attache par le charme des sentiments, malgré la faiblesse de la peinture des caractères. Ses comédies montrent qu'il ne connaissait pas assez le monde et les travers de la nature humaine pour réussir dans ce genre : l'exagération y prend souvent la place de la vérité. Sa *Dévote* est une mauvaise imitation du Tartufe, sans intérêt, sans caractère et sans dénoûment ; il a mieux réussi dans le drame des *Tendres sœurs*, dont le dialogue est naturel et la marche touchante.

3. C'est comme fabuliste que Gellert jouit d'une réputation brillante méritée ; c'est là que son talent est toujours original et vrai. Si sa narration manque de vivacité, du moins elle est toujours naturelle. Nul écrivain ne s'entend mieux que lui à donner de la noblesse au langage le plus familier, et à parer une idée commune d'une diction fleurie. Ses meilleures fables sont celles dont le sujet est de son invention, et c'est le plus grand nombre ; mérite trop rare parmi les fabulistes. Celles qu'il a imitées de La Fontaine sont fort inférieures à l'original. La gaité ne lui est pas étrangère ; mais la sienne est plus naïve que piquante, et quand il essaie de donner à la fable le ton de la satire, il manque de concision et de sel.

4. GODEFROI LICHTWER, né l'an 1719, à Wurzen dans le Brandebourg, tour à tour professeur à Wittemberg et conseiller à la régence d'Halberstadt, fit paraître en 1748 et 1762 des *Fables* qui l'ont fait placer, par les critiques allemands, sur la même ligne que Gellert et Lessing, considérés comme fabulistes. S'il leur est inférieur sous le rapport du goût et du jugement, il les surpasse par le talent de la narration, par des tournures plus piquantes et par des aperçus plus philosophiques. Son poème du *Droit naturel* ; sur lequel il paraissait compter beaucoup pour sa réputation, n'a pas réussi ; c'est un ouvrage médiocre et totalement dépourvu de verve. Lichtwer mourut en 1783.

5. J.-J. DÜSCH de Zelle (1725-1783), trouva, comme Klopstock et d'autres poètes, un protecteur dans le généreux Frédéric V. Ce prince, ayant appris qu'il cherchait à

faire imprimer dans la ville d'Altona la collection de ses poésies, lui envoya une somme aussi considérable que s'il se fût agi d'une seconde *Messiad*. Dusch était un homme fort instruit, plein de raison et de sens, et assez habile à rendre avec correction et en vers coulants les pensées qui lui venaient à l'esprit. Telles sont ses *Lettres pour former le cœur*, ses autres *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, et son poème didactique intitulé les *Sciences*, œuvre de travail et d'application. Ses *Essais sur la force et la faiblesse de la raison* sont assurément d'un homme judicieux, mais non d'un poète. Ses épopées comiques ne sont l'ouvrage ni de l'un ni de l'autre. Parmi ses écrits en prose, on a distingué son roman de *Charles Ferdiner*.

6. CHRISTIAN DE KLEIST, né l'an 1715 à Zeblin, poète et guerrier, qui mourut en 1759 sur le champ de bataille de Kunnersdorf, a laissé des poésies qui, comme son courage, ont rendu son nom immortel, et qu'il composait dans l'intervalle d'une campagne à l'autre. Ce sont :

1° Des *Odes*, où l'imitation d'Horace se fait souvent apercevoir : on y trouve de la hardiesse dans les images, de la concision dans l'expression, une marche quelquefois très-lyrique, mais peu d'originalité.

2° Des *Chansons*, souvent gracieuses et spirituelles.

3° Des *Idylles*, imitées des anciens, mais écrites avec un sentiment profond des douceurs de la vie pastorale et des beautés de la nature.

4° Des *Contes* et des *Fables* peu remarquables, si ce n'est par cette philosophie à la fois douce et sévère, qui annonce un caractère tendre et des principes fermes.

5° De petites pièces de vers, *Épigrammes*, *Épitaphes*, *Quatrains moraux*, d'une tournure peu piquante, défaut assez commun aux Allemands, qui ne connaissent pas l'art de resserrer en peu de mots une idée vive et de la faire ressortir à la fin par un trait saillant.

6° Divers morceaux, intitulés *Rapsodies*; c'est peut-être, avec le *Printemps*, ce que Kleist a écrit de plus original et de plus poétique. L'élégie intitulée la *Soif du repos* abonde en sentiments profonds, naturels, exprimés avec autant d'élévation que de simplicité, en images fortes et vraies,

heureusement présentées. Son *Hymne à la Divinité* respire une piété noble et quelquefois sublime ; son *Épître sur l'inquiétude de l'homme*, adressée à Sulzer, est digne d'Horace, et le *Tableau d'une grande inondation* est d'une effrayante vérité.

7^o Le *Printemps*, sans contredit l'un des poèmes descriptifs les plus intéressants par une peinture fidèle et animée des beautés de la nature, par cet heureux concours de sentiments et d'images qui, mêlant l'homme comme acteur aux scènes muettes qu'on fait passer sous ses yeux, réchauffe la froideur inévitable du genre. Ce poème a valu à Kleist l'honneur d'être désigné par le titre de *Chantre du printemps*.

8^o *Cissidès et Pachès*, petite épopée en trois chants, dont le sujet est tiré de l'histoire macédonienne, et qui n'a d'autre mérite que de peindre avec assez de force l'héroïsme guerrier.

9^o *Sénèque*, tragédie en prose au-dessous du médiocre.

10^o Quelques *Fragments* en prose, dans le genre du Spectateur, assez spirituels et d'une bonne facture.

§ 4. Goetz, Uz, Ramler, Blum et Willamot.

1. Goetz ; ses poésies anaérontiques. — 2. Uz, poète du même genre. — 3. Ramler ; ses poésies lyriques. — 4. Ses cantates, idylles et chansons. — 5. Autres écrits de Ramler. — 6. Blum, imitateur de Ramler ; ses divers ouvrages. — 7. Willamot ; ses dithyrambes et ses fables.

1. NICOLAS GOETZ, fils d'un pasteur de Worms (1721-1781), vécut longtemps en Lorraine et y fit une étude particulière de notre littérature. Il occupa même l'emploi de chapelain au régiment Royal-Allemand, et ne revint dans sa patrie que pour y revêtir une charge civile dans la principauté de Bade-Durlach. Goetz se prit de goût pour la poésie anaérontique. Ce penchant s'augmenta encore, dans son séjour en Alsace et en Lorraine, par la lecture assidue de nos poètes légers du dernier siècle (1). La philosophie voluptueuse qui règne dans ses vers, l'obligea à

(1) M. Loève-Veimars, *ib.*, p. 349.

garder l'anonyme en les publiant. Il légua un grand nombre d'écrits à Ramler, qui devait en disposer à son gré. Celui-ci en a publié une édition qu'il a sans doute retouchée et donnée sous le titre de *Poésies diverses*. On doit encore à Goetz une *Traduction d'Anaéron et de Sapho*, en vers, celle du *Temple de Gnide* en prose, et l'*Ile des jeunes filles*, pièce qui a conservé le titre de *Reine des élégies allemandes*.

2. JEAN-PIERRE Uz, d'Anspach (1720-1796), ami de Gleim et de Goetz, commença par traduire avec eux, en vers allemands, les plus beaux morceaux d'Homère, de Pindare et d'Anacréon; de là le dessein qu'il conçut de transporter dans la poésie allemande le système des quantités syllabiques. Peu satisfait de ses essais, entre autres de son ode du *Printemps*, il résolut, dès lors, de ne plus écrire qu'en vers rimés. Les *Miltoniens* ou *Anglomans*, qui tenaient pour les vers libres, lui firent une rude guerre qu'il soutint avec avantage dans des *Lettres philosophiques* en vers. En 1770, il donna la seconde édition de sa traduction d'*Anaéron et de Sapho*, traduction qui l'emporta sur toutes ses devancières par le goût, la grâce et la perfection des détails. Ses *Odes* et ses *Chansons* n'eurent pas moins de succès. Parmi ses autres œuvres, on distingue l'*Art d'être toujours joyeux*, poème didactique en quatre lettres, où l'auteur recommande à ceux qui veulent mener une vie heureuse, la modération dans les désirs, les joies durables de la nature et de la science, la patience et la confiance dans les vues de la Providence, et la foi dans une autre vie.

3. GUILLAUME RAMLER, né l'an 1725 à Colberten, en Poméranie, de parents pauvres, fut placé d'abord à la maison des orphelins à Stettin, puis à celle de Halle, où il resta quatre ans. Il fréquenta l'université de cette ville; mais il y fit peu de progrès, se livrant sans réserve à la poésie, malgré les efforts de ses maîtres pour l'en détourner. De ses premiers essais, publiés sans nom d'auteur, il ne conserva que son *Ode à l'Hiver*, composée en 1744. Quatre ans après, il fit paraître avec son nom l'*Ode à*

Apollon et sa *Traduction de Battoux*. C'est de là que date son élan. Sans égaler Klopstock ou Lessing, il eut un peu du mérite de l'un et de l'autre, et ce qui lui manquait d'une ou d'autre part, il le remplaça par des formes antiques. Nourri de la lecture d'Horace, qu'il imite sans cesse et dont il traduisit les Odes, d'où son surnom d'*Horace allemand*, il a quelquefois sa noblesse, mais on y chercherait en vain sa légèreté et sa grâce. Le sentiment qui domine le plus dans ses Odes, c'est l'amour de son pays. Heureux dans presque tous les sujets qu'il a traités, c'est surtout à Frédéric II qu'il dut ses plus heureuses inspirations, telles que le *Retour du roi* (1753), la *Prédiction de Glaucus*, le *Triomphe*, etc. Parmi les autres, on distingue l'*Ode à la paix* (1760), le *Boulet de canon*, à la *Concorde*, à la *Muse*, *Adieu aux Héros*, à *Lycidas*, à *Krause*, le *Chant du combat* (1778), etc.

4. Ramler s'est aussi exercé dans d'autres genres de poésie. Ses Cantates, les *Bergers à la crèche* et la *Mort de Jésus*, nous paraissent supérieures aux autres ; celle de *Sulamith et Eusebia*, sur la mort de Mendelssohn, laisse quelque chose à désirer ; mais le ton en est simple, noble et touchant. Le *Mois de mai* est une idylle fort gracieuse ; enfin, ses *Chansons* ont fait longtemps le charme des sociétés allemandes.

5. Ce serait ici le lieu de parler de ses essais, souvent heureux, pour introduire dans la poésie allemande, non-seulement les mètres employés par Horace, mais encore toutes les espèces de vers, qu'il varie avec tant d'art selon les sujets ; mais ce serait trop nous écarter du but et du plan de cet ouvrage. Qu'il nous suffise de dire que Ramler a agrandi le domaine de la poésie, tout en la soumettant à des règles plus précises, et qu'il partage avec Lessing la gloire d'avoir contribué à fixer la prose. Il mourut en 1798. Ses principaux ouvrages sont :

1° *Chansons*, publiées avec Krause.

2° Les *Épigrammes de Logau* (1759), avec Lessing.

3° Les *Chansons des Allemands*, en 2 vol., dont le second a pour titre : *Anthologie lyrique*. Ce recueil contient des poésies de près

de cent auteurs, dont les plus marquants sont Bürger, Gleim, Goetz, Hagedorn, Kleist, Lessing, Uz, Zacharie, etc.

4° *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands* (Flemming, Olcarius, Tscherning, etc.).

5° *Recueils de fables*, contenant des fables et contes, plus ou moins corrigés, selon l'habitude de Ramler, de plus de soixante auteurs, Gleim, Göckingh, Goetz, Hagedorn, Haller, Kæstner, Lessing, Lichtwer, Nicolai, Weisse, etc.

6° *Fables et contes*, composés par lui-même, Goetz, Lessing, etc.

7° *Idylles choisies de Gessner* et le *Premier navigateur*, mis en vers.

8° *Extraits de Martial et de Catulle*, en latin et en allemand.

6. JOACHIM-CHRISTIAN BLUM, né l'an 1739 à Rathenau, dans la Marche de Brandebourg, se montra l'imitateur de Ramler. Doué d'un esprit tranquille et d'une imagination tendre, il ne chercha pas le monde, et, retiré dans ses foyers, il se livra tout entier à la vie de famille. De là lui vient le nom de *Fainéant*, dont ses compatriotes le qualifièrent assez injustement. On lui doit en effet :

1° Des *Poésies lyriques* (1765). Ce fut le premier fruit de ses loisirs. On y remarque une imagination aimable et riante, poétique même dans sa réserve; un style élégant et correct, avec un heureux choix d'idées et d'images.

2° Des *Idylles*, des *Épigrammes*, et le poème descriptif intitulé : les *Collines de Rathenau*, qu'il avait tant de fois parcourues.

3° Des *Poésies nouvelles*, qui soutinrent sa réputation.

4° La *Délivrance de Rathenau*, drame en cinq actes.

Ses ouvrages en prose offrent le même talent et le même caractère. Ses *Promenades*, en 2 vol. in-8°, renferment d'excellents morceaux de morale, pleins, sinon d'idées grandes et neuves, du moins d'aperçus justes et fins, de sentiments aimables et vertueux. Mentionnons encore son *Dictionnaire des proverbes allemands*, où, tout en expliquant les dictons populaires, il a soin de combattre les erreurs et les préjugés des classes inférieures de la société. Blum mourut en 1790.

7. GOTTLIEB WILLAMOT de Mohrangen en Prusse (1736-1777) est le premier qui ait introduit en Allemagne les *dithyrambes* des anciens. Ce qui les distingue, dit Kuttner dans ses *Caractères des poètes et des écrivains allemands*, c'est l'ivresse bachique, la hardiesse des métaphores et des liaisons, ce sont les sauts brusques des pen-

sées, c'est l'expression sauvage et la liberté de la versification. Ses *Fables*, dont la narration est gaie, ont cela de particulier que les personnages mis en scène y parlent seuls, sans que le poète interrompe leurs discours par ses réflexions, ce qui rend leur action plus animée; aussi les a-t-il appelées *Fables dialogiques*.

§ 5. Zacharie et Rabener.

1. Zacharie; son Renommiste et autres poèmes comiques. — 2. Autres poésies de Zacharie. — 3. Rabener; ses satires et ses lettres satiriques.

1. GUILLAUME ZACHARIE, né l'an 1726 à Frankenhausen, en Thuringe, est auteur de plusieurs poèmes héroï-comiques, dont le plus original a pour titre le *Renommiste* (le Ferrailleur ou le Faux Brave); le but de ce poème est de tourner en ridicule le faux point d'honneur des étudiants de l'université d'Iéna, qui les portait à se battre en spadassins à toute occasion, et leur faisait considérer l'escrime comme la première des sciences. Le héros du poème est un étudiant qui, se voyant banni de l'université d'Iéna, va se réfugier à Leipzig. Là, voulant introduire les mœurs sauvages de l'université qu'il vient de quitter, il ne tarde pas à s'attirer une affaire d'honneur avec un étudiant élégant de cette ville; il ne s'en tire qu'à sa grande confusion, et va porter sa honte à Halle. Le *Renommiste* a contribué à décrier cette fausse bravoure qui plongeait souvent les familles des jeunes étudiants dans le deuil. Ce poème offre quelque analogie, quant aux formes, avec celui d'Hudibras. Les autres poèmes comiques de Zacharie sont les *Métamorphoses*, le *Phaëton*, le *Mouchoir*, *Raton aux enfers*. Le *Mouchoir* offre un tableau satirique des mœurs qui régnaient en Allemagne dans ce qu'on nomme le beau monde. La muse de Zacharie ne manque pas d'originalité; mais on sent dans toutes ses plaisanteries, quelque chose

de forcé, qui tient essentiellement aux obstacles que lui opposent le génie allemand et la langue nationale.

2. On doit encore à Zacharie, mort en 1777 : 1^o des *Odes*, *Chansons* et autres *Poésies musicales*, où l'on remarque les *Pèlerins sur le mont Golgotha* ; 2^o les *Quatre parties de la journée*, poème en quatre chants, dans lequel l'auteur peint le *Matin*, le *Milieu du jour*, le *Soir* et la *Nuit*, selon les différentes scènes de la nature ; 3^o le poème de *la Femme dans les quatre époques de son âge* ; 4^o la traduction du *Paradis perdu* de Milton, paraphrase plate qui n'eut aucun succès, etc.

3. GUILLAUME RABENER, né l'an 1714 près de Leipzig, était aussi l'un des écrivains mixtes qui se firent remarquer, dans cette période, par leurs poésies. Il se fit connaître comme satirique, et le grand nombre d'éditions que l'on publia de ses œuvres suffit au moins pour témoigner de la réputation dont cet auteur jouissait alors. Rabener s'est restreint à la peinture de certains travers. Ses *Satires* et ses *Lettres satiriques* sont exclusivement dirigées contre les mauvais poètes, les prédicateurs, les juges, les avocats, les précepteurs, les nobles ridicules ; en cela, elles sont nationales, car elles se renferment dans le tableau des mœurs allemandes ou plutôt des mœurs saxonnes de son temps. Les satires de Rabener devaient donc offrir peu d'intérêt après l'époque où elles furent composées ; elles sont toutefois demeurées comme un modèle de plaisanterie et en même temps de dignité. Le style de ces ouvrages ajoute aussi beaucoup à leur valeur littéraire. Il est assez singulier que l'auteur ait presque toujours préféré, dans ses compositions, la prose à la poésie ; il se fondait sans doute sur l'exemple de Lucien et de Swift, dont il se rapprochait quelquefois par la force et le tour original. Rabener perdit une partie de ses manuscrits dans le bombardement de Dresde (1760), lieu de sa résidence. Ennuyé d'un travail assidu, il ne put jamais se résoudre à remplir cette lacune dans ses œuvres, et mourut en 1771, sans avoir réparé la perte qu'il avait faite (1).

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 340.

§ 6. *Salomon Gessner, Denis et Weichmann.*

1. Salomon Gessner ; ses pastorales et ses idylles. — 2. La Mort d'Abel et le Premier navigateur. — 3. Contes moraux, drames, Tableau du déluge et Lettres sur le paysage, de Gessner. — 4. Michel Denis ; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 5. Weichmann, poète et éditeur.

1. SALOMON GESSNER se traça une route qu'il lui appartenait seul de suivre. Il naquit en 1730 à Zurich, où son père exerçait la profession de libraire, et remplissait l'emploi de membre du grand-conseil. Le jeune Gessner montra, dans ses premières années, si peu d'intelligence et de capacité, que Bodmer, son premier maître, le regarda comme un être frappé d'idiotisme. Un autre maître sut lui trouver une âme brûlante et susceptible d'enthousiasme pour les beautés de la nature ; le goût de la poésie lui vint à la lecture des pastorales de Brockes, et dès lors sa vocation fut décidée. Envoyé par son père à Berlin, pour y apprendre le commerce de la librairie, il s'en dégoûta bientôt, fit des vers et dessina des paysages. Cependant, d'après le conseil de Ramler, il renonça à la poésie proprement dite, pour adopter une prose cadencée et poétique. Le poème de la *Nuit*, qu'on peut considérer comme son début, annonçait déjà beaucoup de talent pour la description ; mais ce ne fut qu'en 1755 que le poème pastoral du *Daphnis* le tira de l'obscurité. C'est une imitation de *Daphnis et Chloé* de Longus (1), mais plus décente et moins romanesque. Ses *Idylles* parurent pour la première fois en 1756 ; elles sont d'un genre inconnu aux modernes non moins qu'aux anciens : la grâce et le sentiment naïf qui les distinguent, leur assurent une renommée durable. Gessner lui-même regardait les idylles de Théocrite comme les chefs-d'œuvre les plus accomplis en ce genre ; mais il

(1) Voy. *Histoire de la Littérature grecque*, art. Longus.

n'a pas songé à imiter Théocrite, et il n'est pas resté plus au-dessous des inspirations qu'il reçut de la Suisse, que Théocrite n'est demeuré en arrière de celles que lui fournit le ciel de la Grèce.

2. Gessner s'éleva à la hauteur de l'épopée dans le poème de la *Mort d'Abel* (1758). C'est là qu'aux beautés de sentiment, il sut allier les beautés mâles de la haute poésie. Il a beaucoup imité Milton et la Bible, et c'est en se pénétrant des saintes Écritures, qu'il a pu rendre, avec tant de vérité, cette belle simplicité des mœurs patriarcales. On peut lui reprocher quelque faiblesse dans le caractère de ses héros, de fréquentes répétitions, des descriptions monotones, des longueurs, etc. Quatre ans après (1762), il donna le poème du *Premier navigateur*. L'idée en est heureuse : le merveilleux y repose sur des fictions ingénieuses et poétiques, et les caractères y sont bien soutenus ; mais la naïveté de la jeune héroïne y passe quelquefois les bornes de la décence.

3. Gessner a aussi composé des *Contes moraux*, des *Drames*, un petit poème intitulé *Tableau du déluge*, et des *Lettres sur le paysage*. Ses contes moraux, écrits d'un style assez trivial, offrent des traits d'une grande vérité, à côté de plusieurs invraisemblances. Ses drames décèlent du talent dans l'art de conduire une intrigue et de tracer des caractères ; celui d'*Eraste* a fourni à Marmontel le sujet de son opéra de *Sylvain*. Le *Tableau du déluge* est un épisode très-intéressant de cette grande catastrophe : le pinceau du poète a de la fraîcheur ; mais ses personnages ne disent pas toujours ce qu'ils devraient dire. Enfin, dans ses *Lettres sur le paysage*, Gessner a consigné d'excellentes observations faites d'après sa propre expérience ; car le vénérable Gessner, qui n'avait d'autre but que celui d'éterniser les douces émotions qu'il éprouvait à la vue de sa belle Helvétie, prenait tour à tour les plumes et les pinceaux, ne sachant s'il devait déposer sa pensée sur le papier ou sur la toile. Il mourut en 1788 (1).

(1) On peut lire dans les *Souvenirs de Félicie* (M^{me} de Genlis), un

4. MICHEL DENIS, né l'an 1729 à Scharding en Bavière, entra dans l'ordre des Jésuites en 1747, professa plusieurs années dans différentes villes, et contribua beaucoup, par ses leçons publiques au collège Thérésien de Vienne, à épurer le goût poétique dans le midi de l'Allemagne. Nommé, l'an 1773, chef de la bibliothèque de Garelli et dix-huit ans après conservateur de la bibliothèque impériale, il publia de nombreux travaux bibliographiques, parmi lesquels on distingue son *Introduction à la connaissance des livres*. En même temps, il rendait d'éminents services à la littérature. Il mettait entre les mains de la jeunesse des extraits qu'il avait tirés des meilleurs poètes protestants, sous le titre de *Recueil*, de *Souvenirs* et *Fruits de mes lectures*. Son *Ode à Klopstock* remua toute la jeunesse catholique, qui se rangea autour du *Barde du Danube*, comme il s'appelait lui-même. Cherchant à réveiller parmi ses compatriotes l'esprit des anciens Bardes, il traduisit *Ossian*, et ce travail est un des meilleurs qu'on ait faits en ce genre. On lui a seulement, et avec justesse, reproché d'avoir employé l'hexamètre, qui ne saurait rendre les formes libres de la poésie erse. A la manière des Bardes, Denis célébrait, aux fêtes de Marie-Thérèse et de Joseph II, la gloire de la monarchie autrichienne; il accompagnait de ses chants Joseph dans ses voyages; il le saluait à son retour; il allait pleurer sur le tombeau de Dawn et de Laudon (*Tableau poétique*); il chantait le siège de Gibraltar et les autres grands événements de son temps. Les *Chants du barde Sined* (anagramme de Denis), publiés par ses amis, comprennent les poésies de Denis qui n'appartiennent pas à la manière des Bardes. Ses *OEuvres posthumes* renferment, entre [autres choses, des *Commentaires sur sa vie* et le *Temple des Âges* (siècles), *chanté par Denis dans les dernières heures du XVIII^e siècle*. Ce chant séculaire, majestueux dans son ensemble et soigné

tableau aussi curieux que piquant de l'intérieur du ménage de Gessner.

dans les détails, est le *chant du cygne*. Il n'a été donné à aucun poëte lyrique, ancien ou moderne, de terminer sa carrière d'une manière aussi solennelle. Denis mourut en 1800, quelques mois après son retour du temple des *Æones*, à l'âge de soixante et onze ans.

5. FRÉDÉRIC WEICHMANN († 1769) mérite une légère mention comme poëte et comme éditeur. Outre des poésies religieuses sur les *Funérailles du duc de Brunswick*, on lui doit : le *Grand Wutikind* de Postel avec des remarques; le *Massacre des Innocents* de Broekes, et les *Poésies inédites des plus célèbres écrivains de la Basse-Saxe*, où l'on trouve, avec ses vers, ceux de Broekes, d'Hagdeorn, etc.

§ 7. Des auteurs dramatiques, Gebler, Brawe, Cronegk, Gerstenberg, Brandes et Weisse.

1. Gebler; ton décent et noble de ses œuvres dramatiques. — 2. Brawe; son Esprit fort et son Brutus. — 3. Cronegk et Gerstenberg; leurs œuvres. — 4. Braodes; vie déréglée et ouvrages de cet auteur. — 5. Chrétien Weisse; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 6. Théâtre de Weisse.

1. Le baron de GEBLER (1726-1786), qui parvint aux plus hautes dignités sous l'impératrice Marie-Thérèse, travailla à épurer le théâtre. Ne trouvant pas dans la littérature allemande un assez grand nombre de pièces qui satisfissent son goût, il employa ses moments de loisir à en composer lui-même. Ses œuvres dramatiques, publiées en trois volumes (1771), font époque dans l'histoire du théâtre allemand, et surtout du théâtre de Vienne. Elles introduisirent sur la scène de la capitale un ton décent et noble; toutes respirent une morale pure, et font aimer la vertu, la magnanimité, l'amitié généreuse; elles offrent un tableau vrai des mœurs d'une grande ville, et en particulier de la classe avec laquelle Gebler vivait habituellement. Parmi ces pièces, qui sont presque toutes de la haute comédie, il en est une qui mérite d'être distinguée des autres : c'est son *Ministre*, en cinq actes. La plus estimée de ses tragédies a pour titre *Adelheid de Siegmars*.

2. GUILLAUME DE BRAWE, né l'an 1738 à Weissenfels, entra, par le conseil de Lessing, dans la carrière dramatique. Son *Esprit fort*, drame tragique composé contre les incrédules, obtint, en 1756, l'*accessit* du prix proposé par le libraire Nicolai pour la meilleure tragédie. L'*Esprit fort* se distingue par le pathétique et la force du style. Peu après, le *Brutus*, écrit en vers iambiques, eut un grand succès ; le sujet de cette pièce est, non la mort de César, mais celle de Brutus, dans la guerre contre Octave. Ainsi commençait pour Brawe une réputation brillante lorsqu'une mort prématurée le ravit à ses succès, avant l'âge de vingt ans.

3. Le prix qu'avait proposé Nicolai fut remporté par le baron de CRONEGK (1731-1758), qui, comme Brawe, mourut prématurément. La pièce couronnée a pour titre *Codrus*, et c'est sans contredit la meilleure de l'époque. On doit encore à Cronégk le drame de la *Comédie persécutée*, le *Méfiant*, *Olinde et Sophonie*, les *Plaintes*, l'*Honnête homme qui a honte de le paraître*, la *Postérité*, etc., des élégies, des odes, des poésies philosophiques et des chants sacrés. Sa diction a de la force, de l'énergie ; la marche de ses vers est sonore et mélodieuse ; mais dans ses poésies philosophiques, on retrouve trop souvent un certain ton de mélancolie qui l'a fait surnommer l'*Young allemand*.

A ces poètes, joignons W. DE GERSTENBERG (1737-1759), dont la carrière ne fut pas plus longue, et qui a laissé, outre des *OEuvres diverses* et des *Lettres sur la littérature*, le drame original de l'*Hypocondriaque*.

4. CHRISTIAN BRANDES de Stettin (1735-1799) est un des nombreux exemples qui prouvent tous les dangers, tous les malheurs d'une vie déréglée. Tour à tour mendiant, dit-il dans ses *Mémoires*, bateleur, valet d'un charlatan de campagne, commis d'un magasin de charbon, gardeur de cochons, portefaix, comédien, maître de danse, il se fit enfin auteur dramatique. Son *Irrésolu*, et son *Enlèvement* ou l'*Erreur visible*, n'eurent aucun succès ; mais cet échec fut réparé par la réussite de *Miss Fanny* ou le *Naufrage*, tra-

gédie; d'*Ariane à Naxos*, opéra; et du *Marchand anobli*, comédie. Brandes alors devint riche; il était au comble du bonheur lorsqu'il perdit coup sur coup sa femme et sa fille, toutes deux actrices; il mourut en 1799, à Berlin, dans la plus déplorable détresse.

5. CHRÉTIEN-FÉLIX WEISSE d'Annaberg en Saxe (1726-1804), ami de Lessing, débuta sur la scène par une *Matrone d'Éphèse*, imitée de Pétrone, et le *Crédule*, pièce de son invention. Après la guerre littéraire contre l'école de Leipzig, il en eut une autre à soutenir contre celle de Suisse, qui repoussait, comme une infidélité au génie tudesque, toute tentative pour faire prévaloir un goût plus pur. A Bodmer, il répondit par les *Chants d'une Amazone*, antérieurs aux *Chants d'un Grenadier* par Gleim, et c'était la meilleure réponse qu'il pût faire. Ses *Chansons érotiques* ou *élégiaques* offrent quelque chose de la mélancolie de Matthisson, de la grâce de Uz, de la verve de Holly, de l'enthousiasme de Schiller; d'autres chansons, faites pour les nourrices, ne sont pas moins remarquables en leur genre. Cependant il poursuivait avec succès la carrière dramatique. Son *Jean Calas* et deux tragédies imitées en partie de Shakespeare contribuèrent, avec les drames de Lessing, à faire dominer un moment la prose sur le théâtre; mais ce fut à ces deux auteurs que la scène eut le plus d'obligation avant la venue de Goëthe et de Schiller. Dans la comédie, les succès de Weisse ont été moins contestés encore; les défauts de son style, un peu trivial, y sont moins sensibles, et ses successeurs, en le surpassant quelquefois, ne l'ont point fait oublier. Vers 1774, Weisse s'était chargé de continuer l'*Ami des enfants*, assemblage de petites scènes dramatiques dont Berquin a singulièrement profité; sur la fin de sa vie, il se livra à d'autres travaux, corrigeant ou composant des cantiques, faisant de petits contes et d'autres morceaux pour l'enfance, tous destinés aux ouvrages élémentaires de Basedow. C'est au milieu de ces douces occupations qu'il mourut presque octogénaire.

6. Le théâtre de Weisse comprend : 1^o cinq volumes de

tragédies, *Édouard VI*, *Richard III*, *Atrée et Thyeste*, la *Délivrance de Thèbes*, *Mustapha et Zéangir*, *Roméo et Juliette*, *Rosamonde* et *Jean de Calas*; 2^o trois volumes de comédies, la *Matrone d'Éphèse*, le *Crédule*, les *Poètes à la mode*, le *Diable s'en mêle*, *Julienne* ou le *Triomphe de l'innocence*, l'*Époux converti*, la *Ménagère*, l'*Insensible*, *Amélie*, etc.; 3^o trois volumes d'*opéras comiques*, la plupart imités du français. Les *poésies lyriques* de Weisse comprennent quatre volumes, et l'on fait monter à cent quarante volumes ses traductions du grec, du français et de l'anglais.

II^e SUBDIVISION. — PROSE.

§ 1^{er}. *Sulzer et Winkelmann.*

1. Sulzer; ses divers écrits, entre autres sa *Théorie universelle des beaux-arts*. — 2. Winkelmann; détails sur sa vie. — 3. Appréciation de son Histoire de l'art.

1. GEORGE SULZER, natif de Winterthur en Suisse (1720-1779), débuta, l'an 1741, par des *Essais de physique appliquée à la morale* ou *Considérations morales sur les œuvres de la nature*, que Formey traduisit en français dans ses *Mélanges philosophiques*. Une fois lancé dans cette carrière, il dirigea ses travaux principalement vers la psychologie, et l'on a de lui sur cet objet deux volumes d'intéressants *Mémoires* publiés par l'Académie des sciences de Berlin dont il était membre. On lui doit encore une *Théorie universelle des beaux-arts*, composition où préside une profonde connaissance des sciences, des arts et des vrais principes du goût. Son idée fondamentale est de ramener les beaux-arts à ce qu'il regarde comme le but de leur première institution, c'est-à-dire, au bien de la société, en sorte que les sources mêmes des plaisirs étant une fois

épurées, ils concourussent, par une heureuse harmonie, à former de bons citoyens.

2. L'apparition de l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par JEAN WINKELMANN (1717-1768), ouvrage devenu à juste titre si célèbre, n'est pas un événement aussi mémorable dans l'histoire des lettres que dans celle des beaux-arts; mais Winkelmann doit être compté parmi les écrivains en prose les plus remarquables et les plus habiles de cette période. Cet homme admirable, fils d'un pauvre cordonnier de Steindhalt, dans la vieille Marche de Brandebourg, s'éleva à travers mille obstacles au rang des hommes les plus instruits et les plus polis de son temps. L'amour des arts l'ayant converti à la religion catholique, cette grande inspiration du génie artistique, il passa en Italie où l'entraînait son goût pour l'antiquité et ses monuments, et il y mourut assassiné par des brigands aux environs de Trieste (1).

3. Winkelmann est peut-être, de tous les Allemands, sans en excepter Leibnitz, celui qui a joui en Europe de la plus grande célébrité. Son esprit pénétrant, plein de vigueur et d'enthousiasme pour le beau, savait assouplir les formes du style à ses idées, sans le secours d'aucun modèle. Souvent son enthousiasme dégénère en exaltation, surtout lorsqu'il s'arrête à dépeindre avec les couleurs les plus brillantes quelque beau monument de l'antiquité; alors son génie, qui cherche à laisser une empreinte sur l'imagination, passe jusque dans les termes qu'il emploie, et l'expression la plus inattendue, ce qui partout ailleurs semblerait étrange, vient achever ce que la description la plus précise, la plus vraie et la plus animée avait déjà commencé de faire. La part que Winkelmann a prise dans cette période à l'amélioration de la littérature allemande, ne doit pas lui être peu comptée; car il serait fort excusable si, pour étendre le cercle des lectures de ses transactions archéologiques, il eût employé la langue française

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 350.

ou la langue latine; mais, même en Italie, où il séjourna douze années, durant lesquelles il se lia avec les savants et les hommes les plus remarquables de cette contrée, on le vit toujours persister à achever son grand ouvrage en langue allemande. Winkelman a publié un grand nombre d'autres ouvrages qui ne sont, en quelque sorte, que le commentaire et les pièces justificatives de celui qui a rendu son nom immortel.

§ 2. *Zimmermann, les Möser et Mendelssohn.*

1. Zimmermann; ses divers écrits. — 2. J.-J. Moeser; ses œuvres en sept cent deux volumes. — 3. Charles et Godefroi Moeser. — 4. Mendelssohn; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 5. Caractère de son génie; son Phédon, sa Jérusalem, ses Heures du matin et sa traduction des Psaumes.

1. JEAN-GEORGE ZIMMERMANN naquit l'an 1728 à Brugg, en Suisse. Son compatriote, le célèbre Haller, qui dirigea ses premières études médicales, exerça une grande influence sur la direction de ses idées. Zimmermann produisit, presque dès son début dans les lettres, deux petits traités, l'un sur la *Solitude*, et l'autre sur l'*Orgueil national*. Dès lors, quelques efforts que fit Zimmermann pour s'élever au-dessus de ses premiers ouvrages, sa renommée, comme écrivain, ne fit que décroître; il mourut, en 1795, à Hanovre, dévoré par une maladie de langueur qui contribuait sans doute, depuis quelques années, à affaiblir ses facultés morales. Zimmermann savait observer avec finesse, et rendre ses impressions avec clarté; la réflexion en lui était vive et facile, et il enchaînait ses pensées avec art; mais il était tourmenté sans cesse du besoin de frapper et d'étonner ses lecteurs; aussi le naturel et la simplicité sont-ils souvent sacrifiés, dans ses ouvrages, au vain luxe des antithèses et à de brillants paradoxes (1). On lui doit encore la *Vie de Haller*, des *Entre-*

(1) *Ibid.*, p. 371.

tiens avec *Frédéric, roi de Prusse*, dont il fut quelque temps le médecin, et un *Traité de l'expérience en médecine*.

2. J.-J. MÖSER de Stuttgart (1701-1785), publiciste allemand, est peut-être le plus fécond de tous les écrivains qui aient existé, puisque la collection de ses œuvres se monte à sept cent deux volumes publiés séparément, et dont soixante-douze sont in-folio, sans y comprendre quatre-vingt-quatre volumes de réimpressions, quatre volumes dont il ne fut qu'éditeur, et vingt-quatre dissertations qu'il fournit à trois recueils périodiques. Il fut le premier qui réduisit en système le droit existant ou positif des peuples d'Europe. Pendant un demi-siècle, il travailla sans relâche à recueillir, éclaircir et faire connaître les droits, les lois et les franchises de l'Allemagne, à débrouiller plusieurs points de son histoire, à résoudre plusieurs questions de politique. Ses principaux ouvrages sont : la *Constitution d'Allemagne* (1731), l'*Ancien droit public allemand* (1727-53), et le *Nouveau droit public allemand* (1766).

3. Son fils, CHARLES MOESER (1798), homme d'État, a laissé de nombreux écrits politiques, mais qui ne sont guère que des compilations, telles que le *Recueil des recez du saint-empire romain*, les *Amusements diplomatiques*, les *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, etc. On lui doit encore la *Cour en fables*, ouvrage assez original.

Un autre MOESER (Godefroi), mort en 1793, a publié les *Principes de l'économie forestière*.

4. L'homme de ce temps qui, dans la philosophie, doit surtout fixer nos regards, c'est le célèbre MOÏSE MENDELSSOHN (fils de Mendel), dont le père était un pauvre maître d'école israélite, et qui naquit, en 1729, à Dessau. Son éducation première fut toute semblable à celle que recevaient alors, dans les petits États, ses coreligionnaires ; mais cet esprit supérieur s'éleva de lui-même au-dessus des préjugés de caste et des obstacles sans nombre qu'élevait devant lui une profonde misère. Le jeune Mendelssohn, au moyen de mille privations qui portèrent de rudes atteintes à sa santé, s'était déjà rendu familier avec les différents systèmes philosophiques, et particulièrement avec celui de

Wolf, lorsqu'il fit connaissance avec Lessing, à Berlin, où il exerçait l'emploi de commis chez un fabricant de soieries. Déjà, à cette époque, des lectures assidues avaient tellement développé son intelligence, qu'il se vit en état de composer les *Lettres sur le sentiment*, ouvrage qui le plaça à un rang très-élevé parmi les littérateurs et les philosophes. Lessing, en publiant ces lettres à l'insu de leur auteur, révéla de la sorte au public le mérite de Mendelssohn (1754). Bientôt le jeune israélite contribua avec succès à la publication de la *Bibliothèque des beaux-arts* et des *Lettres sur la littérature moderne*, ouvrages périodiques dirigés par Lessing, Abbt et Nicolaï. Une imitation du *Phédon* de Platon (1767) mit le sceau à la réputation du modeste philosophe, et l'Académie des sciences n'hésita pas à le proposer à Frédéric II pour siéger dans son sein (1). Ce nom ne me plaît pas, dit le roi *philosophe*, et, sans autre motif, il le raya de la liste. L'ardeur avec laquelle Mendelssohn se jeta dans les discussions philosophiques qui occupaient l'Allemagne, et dont cette âme élevée se trouva souvent froissée violemment, hâta la fin de sa vie, déjà affaiblie par les veilles et les travaux. Il mourut, en 1786, à l'âge de cinquante-sept ans. Sa fille aînée épousa Frédéric Schlegel, et, plus heureuse que son père, elle embrassa, comme son mari, la religion catholique.

5. Mendelssohn n'était pas un de ces hommes qui changent la face de la science, ou qui impriment une direction toute nouvelle aux idées; mais il savait porter dans la discussion toutes les ressources d'un esprit fin et judicieux, et embellir sa pensée de tout le charme que donne l'enthousiasme pour la droiture et la vertu. Son éclectisme le préservait des vues étroites et partiales, d'un penchant trop exclusif pour tel système ou telle école. Mendelssohn penchait toutefois pour la philosophie de Wolf, et il lui prêta un langage qu'on ne saurait trop admirer. Nul ne savait comme lui revêtir la simplicité de ses idées des

(1) M. Loève-Weimars, *ibid.*, p. 368.

formes attrayantes et pleines d'élégance du dialogue socratique. C'est surtout dans son *Phédon* qu'il a déployé toutes les ressources de ce génie à la fois bienveillant et élevé qui lui a valu, à juste titre, le nom de *Socrate de l'Allemagne*. Sa *Jérusalem* ou *Traité sur le pouvoir religieux et le judaïsme*, et ses *Heures du matin* ou *Lectures sur l'existence de Dieu*, ont répandu la réputation de Mendelssohn dans l'Europe entière : connu généralement comme un profond philosophe, il s'est encore acquis dans sa patrie le renom d'écrivain habile. Sa traduction des *Psaumes*, quelquefois inexacte, est un chef-d'œuvre de style.

§ 3. Philosophes, moralistes, théologiens, etc.

1. Baumgarten. — 2. Krüger, Reimarus, Iselin, Hamann, Jérusalem et Basedow. — 3. Lichteuberg, Schlosser et Busch.

1. ALEXANDRE-THÉOPHILE BAUMGARTEN, de Berlin (1714-1762), frère du savant théologien de ce nom, à qui l'Allemagne doit la traduction de l'*Histoire universelle anglaise*, de l'*Histoire d'Espagne*, de Ferreras, etc., a laissé, sur les matières philosophiques, un grand nombre d'ouvrages où l'on reconnaît les principes de Wolf. Il fut le créateur de l'*Esthétique*, mot de son invention. Sa *Métaphysique*, son *Éthique*, sa *Philosophie pratique*, ne sont en quelque sorte que des échos du système wolffien.

2. Après Baumgarten, nous pouvons citer GOTTLÖB KRÜGER de Halle (1715-1759), auteur de *Considérations sur la vie*, d'*Allégories*, de *Songes*, etc.; REIMARUS de Hambourg (1765), connu par ses *Principales vérités de la religion naturelle*; ISAAK ISELIN de Bâle (1728-1782), célèbre par ses écrits philanthropiques, tels que le *Patriote*, les *Rêves d'un ami de l'humanité*, les *Éphémérides de l'humanité*, etc.; J. G. HAMANN de Königsberg (1788), dit le *Mage du Nord* et auteur d'une *Philosophie morale*; J. F. N. JÉRUSALEM d'Osnabrück (1709-1789), à qui l'on doit un livre des *Principales vérités de la religion*; BERNARD BASEDOW de Hambourg (1723-1790), auteur d'écrits célèbres sur la religion, sur l'éducation, tels que la *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, la *Philaléthie*, etc.

3. Citons ensuite GEORGE-CHRISTOPHE LICHTENBERG de Darmstadt (1742-99), prosateur satirique distingué, à qui l'on doit, entre autres

ouvrages, un *Traité de physiognosique contre les Physiognomes* (Lavater et ses disciples), la *Physiognomonie des queues*, les *Expiations des planches d'Hogarth* (le peintre), cours pratique de la connaissance des hommes dans tous les états et sur tous les échelons de la culture ou de la dégradation morale; JEAN GEORGE SCHLOSSER de Francfort-sur-le-Mein (1739-1799), philosophe et publiciste qui a laissé plusieurs écrits sur le droit public et sur le droit civil, entre autres *Seuthès ou le Monarque*; JEAN-GEORGE BUSCH (1728-1800), connu par de nombreux et savants ouvrages sur l'*Économie politique*, le *Commerce* et les *Mathématiques*.

§ 4. *Lavater et Musæus.*

1. Lavater; ses Essais physiognomoniques et ses autres ouvrages. —
 2. Musæus; ses Voyages physiognomoniques; idée de cet écrit. — 3. Contes populaires et autres ouvrages de Musæus.

1. Les Allemands sont également fiers de placer parmi leurs écrivains, le fameux GASPARD LAVATER, de Zurich (1741-1801), dont les *Essais physiognomoniques* ont rendu la réputation universelle. Cet ouvrage, écrit dogmatiquement, eut des sectateurs enthousiastes et des détracteurs acharnés; mais il fut encore plus en butte à la raillerie et au ridicule. Lavater a aussi publié des poésies et des écrits théologiques. Parmi les premières, on remarque la *Nouvelle Messiade*, *Joseph d'Arimathie*, le *Cœur humain*, des *Drames religieux* en grand nombre, des *Cantiques* et des *Chants nationaux de l'Helvétie* que les pâtres et les paysans de la Suisse chantent encore avec enthousiasme. Les écrits théologiques de Lavater sont réunis en deux recueils, intitulés *Ponce-Pilate* et la *Bibliothèque manuelle*. On y trouve les rêveries d'une imagination malade, exprimées en style tantôt ascétique, tantôt plein de douceur et de naïveté, et soutenues par des raisonnements où le paradoxe est joint aux subtiles arguties de l'illumination. Les *Sermons* de Lavater peuvent être regardés comme son meilleur ouvrage.

2. AUGUSTE MUSÆUS d'Iéna (1735-1788) débuta dans la carrière littéraire par un roman en forme de lettres, intitulé le *Second Grandisson*. Ce n'est point la critique du roman de Richardson, mais celle de toutes les caricatures que produisait dans le monde réel la fureur de l'imitation. Nommé professeur au gymnase de Weimar, après avoir publié la *Jardinière*, opéra-comique, imité de la *Jardinière de Vincennes*, il donna ses *Voyages physiognomiques*, qui fondèrent sa réputation. L'ouvrage de Lavater sur la physionomie avait remué l'Europe et surtout l'Allemagne; Musæus conçut l'idée d'attaquer par le ridicule cette admiration irréflechie. L'auteur voyage pour visiter ses coreligionnaires, augmenter le nombre des adeptes et agrandir le domaine de la *Physiognomique*. On devine que les jugements qu'il porte sur le caractère et les dispositions des individus qu'il présente, sont fondés sur les bases et les calculs de cette *science des sciences*, et l'on doit s'attendre à des méprises fort amusantes. C'est ainsi qu'un personnage mystérieux, qu'il trouve dans un café et qui, d'après son profil, l'expression de sa physionomie, son maintien, ses gestes, et jusqu'à l'habitude de tenir la tête élevée en fumant, lui paraît ne pouvoir être que le sublime Klopstock, et c'est tout bonnement un garde de nuit (*Nachtwächter*); mais comme la science ne peut être tout à fait en défaut, il se donne beaucoup de peine pour persuader au faux Klopstock que, s'il n'est pas un grand poète, il est du moins un être supérieur. Cette production, à part ses longueurs allemandes, se distingue par une grande simplicité que relèvent des traits spirituels, des critiques fines, une morale excellente, enfin une bonhomie assaisonnée d'une grande gaieté.

3. Aux voyages succédèrent les *Contes populaires*, où Musæus n'a fait presque toujours que prêter son style aux récits qu'il tenait des bouches les plus simples. Il faisait venir chez lui de vieilles femmes du peuple avec leur rouet, de vieux soldats avec leur pipe, des enfants même, pour se faire raconter des histoires. Dans les *Apparitions de*

l'ami Hein, expression empruntée d'Asmus (1), l'auteur décrit des scènes variées de la vie privée, dans laquelle l'acteur ou les acteurs sont surpris par la mort. Les *Plumes d'autruche*, d'autres disent *de cygne*, sont un recueil de petits romans et de contes; enfin, les *Moralische Kinder-Klappér* sont une imitation des *Hochets moraux* de Monget. Kotzebue, neveu de Musæus, a publié ses *OEuvres posthumes* en deux vol. in-8^o.

§ 5. De quelques savants du XVIII^e siècle.

Parmi les savants qui terminèrent leur carrière dans le cours du XVIII^e siècle, nous citerons :

JEAN MATHIAS GESNER de Roth (1691-1761), qui fut toute sa vie professeur ou bibliothécaire, et qui créa à Göttingue le *Séminaire philologique*, espèce d'école supérieure où sont reçus, après le cours de leurs études classiques, les jeunes gens qui se vouent à l'enseignement public; cet établissement, comme on le voit, a donné la première idée d'une *École normale*. Une telle création était digne d'un homme dont l'érudition était presque universelle : il possédait le latin, le grec, et la plupart des langues orientales, la philosophie et l'histoire, tant ancienne que moderne, la théologie, la jurisprudence, les mathématiques, l'histoire naturelle, etc. Parmi les nombreuses éditions qu'il publia des auteurs anciens, nous citerons le *Philopatriis* de Lucien, les *Agriculteurs latins* (Caton, Varron, Columelle, Palladius, etc.), le *Panegyrique* et les *Lettres de Pline le Jeune*, les *OEuvres de Quintilien* et de *Claudien*, etc. On lui doit encore des *Éléments de rhétorique*, une *Dissertation sur les jeux et les années séculaires des Romains*, et une nouvelle édition, faite avec son frère ANDRÉ SAMUEL GESNER, du *Trésor de la langue latine*, de Robert Estienne.

JEAN THÉODORE JABLONSKI de Dantzig (1665-1731), frère du célèbre théologien de ce nom, et petit-fils de Comenius, auteur du *Janua linguarum*, est l'auteur du premier vocabulaire encyclopédique en allemand (la théologie, l'histoire et la géographie exceptées), sous le titre de *Lexique universel des arts et des sciences*. Son neveu, PAUL ERNEST JABLONSKI (1693-1757), s'est fait connaître comme orientaliste; on a de lui plus de cinquante ouvrages sur les langues orientales.

(1) Nom sous lequel s'est fait connaître par ses écrits populaires, MATHIAS CLAUDIUS. Voy. plus loin.

ALBERT FABRICIUS de Leipzig (1668-1736) fut le plus savant, le plus fécond et le plus utile des bibliographes. On lui doit : 1° une *Bibliothèque latine*, une *Bibliothèque grecque*, une *Bibliothèque ecclésiastique*, trois ouvrages où l'on trouve une notice sur chacun des écrivains qui sont parvenus jusqu'à nous ; 2° des *Centuries* ; 3° une *Bibliothèque d'antiquités* ; 4° le *Centifolium tutheranum* ; 5° le *Conspectus thesauri litterarii in Italia* ; 6° le *Salutaris lux Evangelii*, etc., etc.

J. A. DE FRANKENSTEIN (1733), collaborateur de Ludovici (1778) et de Longolius (1770), au grand *Dictionnaire universel de toutes les sciences et arts* (de Zedler).

JOH. LEHOS. FRISCH (1743), recteur à Berlin, auteur d'un *Vocabulaire allemand-latin*.

JEAN ANDRÉ FABRICIUS (1696-1769), connu principalement par ses *Règles de l'éloquence de la chaire*.

GOTTFRIED KRAUSE (1729-1770), à qui l'on doit un *Traité sur la poésie et la musique*.

JEAN DAVID MICHAËLIS de Halle (1717-1791), orientaliste et théologien célèbre, que ses nombreux ouvrages (*Grammaire hébraïque*, *Grammaire syriaque*, *Grammaire chaldaïque*, *Grammaire arabe*, *Introduction à la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament*, *Droit mosaïque*, etc.) ont fait regarder comme le réformateur de l'exégèse biblique.

III^e ÉPOQUE. — DEPUIS LES DÉBUTS DE GOËTHE JUSQU'A NOS JOURS.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR CETTE ÉPOQUE.

Schlegel caractérise bien l'époque qui date des premiers écrits de Goëthe, en l'appelant celle des génies créateurs. En effet, Klopstock, Lessing et Winkelman avaient été obligés de combattre corps à corps le goût et les principes littéraires de leur temps ; ils avaient nettoyé le terrain dont Goëthe, Stolberg, Voss, Bürger, Hölty, Herder et J. de Muller, viennent prendre possession. La longue paix qui succède à la guerre de Sept Ans favorise le développement de leur génie. Leur langage est en général moins pur que celui de leurs devanciers ; mais aux yeux des critiques allemands, ils rachètent ce défaut par de grandes beautés, des créations nouvelles, une richesse et une variété infinie de vues littéraires et philosophiques ; ils savent aussi mieux rattacher leurs inspirations aux événements de la vie réelle, penchant auquel ils se livrent trop souvent avec complaisance. Goëthe, également grand comme poëte et comme prosateur, représente à lui seul presque toutes les nuances du génie allemand. C'est l'esprit le plus national et

le plus étendu, le plus ferme et le plus flexible, le plus varié et le plus profond de tous ceux qui ont honoré l'Allemagne littéraire.

On pourrait dater de 1785 une dernière époque de la littérature allemande, et l'appeler avec assez de justesse *l'époque révolutionnaire*. Le levain de la philosophie de Kant pénètre dans toutes les sciences et soulève les plus hautes questions de l'ordre philosophique et politique. L'Allemagne sort de l'état de tranquillité dont elle avait joui depuis la paix de Hubertsbourg, et s'ouvre à l'influence de la révolution française. Alors s'établit une lutte acharnée entre l'empirisme et l'idéalisme. Schiller, l'ami de Goëthe et le disciple de Kant, est l'image vivante de l'esprit qui domine dès lors en Allemagne.

Les revers politiques que ce pays éprouve au commencement du xix^e siècle, au lieu d'arrêter le mouvement des esprits, ne font que l'accélérer. Fichte et Schelling poursuivent jusqu'à leurs dernières conséquences les résultats de la philosophie de Kant. Les frères Schlegel marchent sur les traces de Lessing, et portent plus loin que lui l'art de la critique littéraire. La métaphysique influe fortement sur la délivrance de l'Allemagne du joug des étrangers. Hardenberg et Tieck font revivre les droits de l'imagination. Les études historiques et politiques font de grands progrès, et l'on voit renaître le goût de la poésie romantique, de la littérature et des arts du moyen âge. Les richesses littéraires augmentent; mais l'art d'écrire n'a point gagné depuis le rétablissement de la paix en Allemagne. Son avenir littéraire est couvert de nuages. La crise philosophique n'est point encore terminée; et le goût des spéculations politiques, qui gagne les esprits en Allemagne comme en France, devient menaçant pour les destinées de la poésie.

§ 1^{er}. *Formation de la Société de Goettingue. — Bürger.*

1. La société de Goettingue, partagée entre Klopstock et Goëthe. — 2. Bürger; détails sur sa vie. — 3. Différents genres dans lesquels il s'est exercé. — 4. Caractère de son talent; ses diverses poésies. — 5. Autres ouvrages de Bürger.

1. Dans le même temps où le génie de Goëthe préparait une régénération des idées littéraires en Allemagne, il se formait à Goettingue, où étudiaient quelques jeunes gens pleins d'enthousiasme pour la poésie nationale, une société qui devait seconder puissamment les efforts de l'auteur de *Goetz*. Ces jeunes poètes, qui se réunissaient dans le même but que l'avaient fait trente ans plus tôt Klopstock et la société de Leipzig, étaient Bürger, Voss, Hölty, les deux comtes de Stolberg, Leizewitz, Muller et quelques

autres. Le nom de Klopstock fut environné d'un respect religieux dans la nouvelle école; et dans les séances de cette société d'amis, on voyait au lieu le plus apparent, un fauteuil vide qui marquait la place du chantre de la *Messiede*. En effet, l'esprit de Klopstock semblait planer au-dessus d'eux. C'est à ses poésies que les amis de Goettingue durent les nuances qui distinguèrent leurs travaux de ceux de leurs devanciers. Toutefois quelques-uns d'entre eux penchaient davantage pour Goëthe et son génie; mais, en général, à l'admiration que leur imprimaient les poésies de Klopstock, ils joignaient tous l'amour des poésies d'Homère : aussi rejetaient-ils loin d'eux toute idée d'imitation de la littérature française; et lorsque, quelquefois, ils consentaient à chercher quelques inspirations dans les œuvres des poètes anglais, c'est qu'ils y rencontraient en quelque sorte une façon de penser plus conforme à la leur, une originalité qui se rapprochait davantage du type qu'ils avaient conçu. On trouve surtout en leurs vers ce sentiment religieux et cet amour de l'idéal qui, jusqu'à Klopstock, avait entièrement disparu de la poésie allemande, et en cela, on ne saurait nier qu'ils ne se soient montrés essentiellement romantiques. Leur sentimentalisme, bien qu'empreint d'une vigueur mâle et lié avec le patriotisme le plus pur, excita les sarcasmes de quelques lettrés de Goettingue; et bientôt on fit circuler une foule d'historiettes ridicules sur leurs assemblées, qui se tenaient dans un petit bois, près d'un moulin à papier, aux environs de la ville. Mais ce n'était pas par une critique froide et inanimée qu'il fallait combattre de tels hommes, et ces agressions ne firent qu'augmenter leur enthousiasme (1).

2. Des poètes qui formaient le cercle de Goettingue, GOTTFRIED AUGUSTE BURGER fut celui qui attira le plus particulièrement sur lui l'attention publique. Il naquit en 1748 dans les environs d'Halberstadt, et par suite de sa conduite irrégulière, il eut, dès sa jeunesse, à lutter contre le besoin dont il chercha toute sa vie, mais en

(1) M. Loève-Weimars, *ibid.*, p. 403 et suiv.

vain, à repousser les atteintes. Il occupa successivement près de Goettingue la place de bailli de justice et celle de professeur, places qui lui fournissaient à peine les moyens d'existence et qui étaient peu d'accord avec ses goûts. Une passion incestueuse qu'il conçut pour la sœur de sa femme, lui valut dix années de douleur; après la mort de son épouse, il épousa cette Molly que ses poésies n'ont rendue que trop célèbre, et qui mourut peu de temps après son mariage (1786). Un troisième mariage, auquel il se décida par la suite, empoisonna et déshonora le reste de ses jours. Accablé par des chagrins mérités de toute espèce, épuisé par la maladie, il ne restait à Bürger que la faveur du public, lorsque Schiller lui vint ravir cette dernière consolation par une vive critique de sa poésie. Bürger mourut, miné par les soucis, dans l'année 1794, et ce fut à grand-peine qu'une souscription ouverte pour placer une pierre sur sa tombe, fut remplie par ses compatriotes.

3. Bürger s'est exercé dans des genres très-différents : il a composé des *Chansons* dont plusieurs peuvent passer pour des *Odes*, des *Romances* touchantes ou badines, des *Ballades*, des *Contes*, des *Poésies érotiques*, des *Épigrammes*, et des *Sonnets*, genre qu'il s'efforça de remettre en honneur parmi les Allemands.

4. L'imagination de Bürger est plus fraîche que riche, il a plus de sensibilité que d'élévation, plus de naïveté et de bonhomie que de délicatesse et de goût. Son style brille par la clarté, l'énergie et l'élégance; en un mot, il a toutes les qualités qui plaisent au grand nombre. Sa romance de *Lenora* fut à peine connue qu'elle se répéta, comme on la répète encore dans toutes les parties de l'Allemagne. Quelques-unes de ses poésies lyriques, telles que l'*Empereur et l'Abbé*, le *Chasseur inhumain*, la *Fille du pasteur de Taubenhain*, les *Femmes de Wensberg*, *Leonardo et Blandine*, la *Chanson du brave homme*, ont eu le même sort et volent encore de bouche en bouche. Bürger est le premier de tous les écrivains lettrés de l'Allemagne qui se soit acquis le titre de poète populaire, et e'était aussi celui dont il tirait le plus de gloire. Il regardait

comme la véritable , comme la seule poésie même , celle qui découlait de l'inspiration , sans s'appuyer sur l'érudition acquise et sur toutes les conventions d'un goût raffiné. Ce genre de poésie , qui , jusqu'à Bürger , avait été abandonné en Allemagne à des hommes du peuple , reçut de lui une forme littéraire , par laquelle il lui donna plus de noblesse , sans lui faire perdre de son caractère primitif. La poésie populaire s'était offerte à lui dans son idéal et dépouillée de toute forme savante , dans les écrits d'Homère. Il l'avait aussi retrouvée moins élégante , mais non pas moins vraie ni moins vigoureuse , dans les anciennes ballades de l'Angleterre que l'évêque Percy a rassemblées et mises au jour. Il se forma d'après ces modèles. On reconnaît à la facture et au style de ses ballades tout ce que Bürger , qui a traduit quelques livres de l'*Illiade* (les quatre premiers chants et le vingt-deuxième) , doit à Homère. Il lui restait encore à trouver une forme nationale , à s'emparer de l'âme de ses compatriotes , en mettant en œuvre leurs goûts , leurs penchants et leurs préjugés. Ce n'était ni dans les romances dites nationales de Gleim ni dans celles de Lœwen qu'il pouvait trouver le type qu'il cherchait ; il le trouva dans les ballades de l'Angleterre et de l'Écosse , et les couleurs qu'il puisa à ces sources , il les employa avec un art infini. Ce mélange de la rude poésie du moyen âge et de l'harmonieuse simplicité de la Grèce antique modifiée par la connaissance parfaite de ses contemporains , a produit sous sa plume un effet inouï , et toutes les tentatives de ses imitateurs échouèrent contre les difficultés de ce genre , en apparence si facile , jusqu'à ce que Goëthe et Schiller eussent donné , en sens divers , une nouvelle direction à la romance populaire.

A l'exemple des vieux poètes de l'Écosse et de l'Angleterre , Bürger a sans doute abusé du genre lugubre vers lequel l'entraînait d'ailleurs sa situation si malheureuse ; mais Schiller est loin de l'avoir égalé dans ses imitations des vieux dits. Il y a , dans les ballades de ce dernier , quelque chose d'abstrait et de métaphysique qui semble plus en harmonie avec les idées académiques des étudiants de l'Alle-

magne qu'avec l'esprit un peu stationnaire des classes plus nombreuses et plus vulgaires, et en cela, elles ont manqué leur but. C'est à Goëthe, qui a réuni sur la palette des couleurs si opposées, qu'il appartenait de venir prendre place auprès de Bürger, et de faire goûter à ses concitoyens les inspirations les plus hardies en les présentant sous les formes les plus simples (1).

5. On doit encore à Bürger : 1^o une traduction ou plutôt une imitation du *Pervigilium Veneris*; c'est un chef-d'œuvre de diction et d'harmonie rythmique; 2^o le *Cantique des cantiques*, espèce de dithyrambe, destiné à célébrer son union avec Molly, et qui, sans parler de son titre sacrilège, est un monstrueux mélange de passions frénétiques, d'idées religieuses et de phrases ampoulées; 3^o une excellente traduction du *Macbeth* de Shakespeare.

§ 2. Goëthe.

1. Goëthe; détails sur sa vie jusqu'à la publication du *Goetz* et de *Werther*. — 2. Les Fêtes de la foire, la Vision du docteur Bardit et autres écrits jusqu'vers 1780. — 3. Premier voyage de Goëthe en Italie; fruits littéraires de ce voyage. — 4. Deuxième voyage de Goëthe en Italie; ses ouvrages scientifiques et autres jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. — 5. Ouvrages de Goëthe depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à sa mort. — 6. Les onze divisions principales des ouvrages de Goëthe. — 7. Appréciation des principaux écrits de Goëthe; *Werther* et la Manie du sentiment. — 8. L'Apprentissage de Wilhelm Meister, le Tour du monde et les Affinités électives. — 9. *Goetz* de Berlichingen. — 10. *Faust*. — 11. *Egmont*. — 12. *Clavijo* et *Stella*. — 13. *Iphigénie*, le Tasse, la Fille naturelle, etc. — 14. *Hermann* et *Dorothée*, et *Reineke-le-Renard*. — 15. Poésies légères, odes, élégies, épigrammes, etc., de Goëthe. — 16. Son Traité sur les couleurs et ses Mémoires. — 17. Les trois périodes de l'existence intellectuelle de Goëthe.

1. JEAN WOLFGANG DE GOETHE, le grand poëte de l'Allemagne, la première puissance intellectuelle de notre âge, naquit le 28 août 1749, à Francfort-sur-le-Mein. Son bis-aïeul avait été maréchal-ferrant non loin d'Augsbourg;

(1) M. Loève-Weimars, *ibid.*, pag. 410.

son aïeul, tailleur, puis maître d'auberge à Wainderbusch; son père, après avoir plaidé, géré des affaires, donné des consultations, avait pris place parmi les notabilités de Francfort, et joignait à quelques richesses le titre de conseiller impérial : illustration locale, toute fraîche éclore, et de peu d'étendue; noble, cependant, en ce qu'elle n'avait jamais rétrogradé d'un pas, et qu'à chaque génération elle se réalisait en types plus hauts : l'artisan, le bourgeois, le légiste ou fonctionnaire ! Un quatrième, l'artiste, devait se superposer aux autres et rendre la gloire des Goëthe européenne. Le père, bien qu'ami des arts, était grave et positif; mais la barbe blanche et les divinations de l'aïeul, les belles marionnettes de la grand'mère, raretés qu'on ne voyait que le dimanche, et dont on rêvait la semaine entière, éveillaient au cœur de l'enfant l'instinct poétique et le besoin du merveilleux; ce besoin, il trouvait à le satisfaire dans Francfort, dans cette ruine vivante du moyen âge. La grammaire, le latin, les langues modernes, la musique, l'histoire naturelle, le dessin, tout cela marchait de front, sans le fatiguer. Toutefois l'enfance de Goëthe fut torturée par de cruelles maladies; les longues heures de la convalescence le familiarisèrent avec la solitude, et provoquèrent en lui le penchant au soliloque et à la mélancolie. Survint la guerre de Sept Ans qui suscita tant de discussions dans toutes les familles, et qui apprit au jeune Goëthe, sinon à douter de tout, du moins à n'être tranchant ni prophète sur rien. Ce fut vers cette époque qu'il composa, en français, une pièce allégorique et à fracas, qu'il étudia l'hébreu et qu'il conçut le plan d'une épopée d'après l'histoire de Josèphe. Son père, qui jusque-là semblait n'avoir pensé qu'à le faire courir par toutes les routes ouvertes à l'intelligence, voulut alors qu'il s'appliquât spécialement à l'étude du droit. Il était dans sa quatorzième année. Bientôt après, il se passionna pour une jeune personne nommée Marguerite et dont il a partout semé les traces; c'est la figure de Claire dans *Egmont*, c'est la Marguerite de *Faust*. Goëthe, dédaigné par Marguerite, quitta Francfort pour achever ses études

à Leipzig où régnait Gottsched. Antipathique aux principes de l'aristarque leipzigéois, il abandonna le dogmatisme, et parcourant avec Brucker toutes les opinions qui ont été en leurs temps reines des écoles, il arriva au scepticisme, en théologie, en métaphysique, en poésie, pour ramener tout au sentiment, à l'émotion, à l'inspiration personnelle. Cette route l'effraya d'abord, et il tâtonna longtemps; des nombreux essais composés dans la solitude qu'il aimait toujours en compagnie de ses crayons, il n'a gardé que deux pièces, les *Caprices d'un amant* et les *Complices*. Une nouvelle passion vint l'assaillir à Leipzig; mais son retour à Francfort (1768) y donna le change, et son père l'envoya finir son droit et prendre le bonnet de docteur ès lois à Strasbourg. Avant ce départ, une troisième passion l'avait jeté dans le mysticisme, et de même que la première, elle laissa en son cœur d'impérissables souvenirs, comme le témoignent les *Confessions d'une belle âme* dans Wilhelm Meister. C'est alors qu'il se créa une religion avec des lambeaux de mysticisme, de platonisme et d'hermétisme; aussi, parmi les études de son choix, à cette époque, compte-t-on l'alchimie et les sciences occultes qui, du reste, le ramenaient au moyen âge, cet objet de ses premières admirations. Une autre admiration vint alors le saisir; ce fut celle de Shakespeare, qu'il lut dans la traduction de Wieland. Cette lecture acheva de lui faire prendre en aversion le goût littéraire de la France. De retour à Francfort, après quelques bluettes dont il enrichissait les almanachs et les journaux, Goëthe fit enfin paraître, en 1773, son *Goetz de Berlichingen*, qu'il avait mystérieusement élaboré pendant son séjour à Strasbourg et que toute l'Allemagne salua d'un cri d'admiration. Une quatrième passion, coupable dans son objet, puisqu'elle s'adressait à la femme d'un ami, lui inspira, avec le désir momentané du suicide, son roman de *Werther*, qui parut en 1774 sous le voile de l'anonyme. Raconter l'effet qu'il produisit, c'est faire assez la critique de cette dangereuse production. Le livre fut lu, relu, dévoré, appris par cœur d'un bout à l'autre de l'Allemagne; les femmes se croyaient

toutes des Lolottes ; les jeunes gens se posaient en Werthers, en capacités méconnues, en génies persécutés de la fortune, et ne trouvant la paix qu'au fond de la tombe.

2. Cependant Goëthe, en attendant la mise en lumière du second drame médité à Strasbourg, se remit à composer de petites poésies, de petits drames, qu'il lisait à son cercle de jeunes amis, coulant ainsi en vers, en pièces et en actes, ses impressions à mesure qu'elles se produisaient. Parmi ces légers ouvrages, qui sont en général des jets satiriques sans intérêt général et dont ses auditeurs seuls avaient le mot, on vante surtout les *Fêtes de la foire* et la *Vision du docteur Bardit*. Tout à coup on annonce avec fracas un drame nouveau, *l'Infanticide*, par Wagner, l'un de ses amis. Quelle est sa surprise d'y retrouver les situations, les caractères de son *Faust* ! Il avait souvent parlé de Faust devant Wagner, Wagner l'avait volé. Goëthe revendiqua son sujet, protesta contre la supercherie dont il se trouvait victime, et le grand drame de Goëthe parut longtemps après pour ébranler toute l'Allemagne.

Vers cette époque, Goëthe entreprit avec Lavater et Basedow plusieurs voyages, dont un jusqu'aux frontières de Suisse. Lavater essaya vainement de le convertir. Au lieu de céder à ses efforts, Goëthe, après l'avoir quitté, se mit à tracer le scénario détaillé d'un drame qui devait porter le titre de *Mahomet*. A ce temps se refère son *Prométhée*, monument inachevé, gigantesque comme les conceptions d'Eschyle et dont il ne reste que quelques morceaux. Mais un autre sujet l'avait séduit. De l'école française, il ne s'éprit que de Beaumarchais. D'un de ses mémoires, le *Voyage en Espagne*, Goëthe fit *Clavijo* (1774), contre lequel Wieland décocha un article assez acerbe. La réponse ne se fit point attendre. Ce fut le mordant pamphlet qui a pour titre : *Les dieux, les héros et Wieland*. La même année, il fit paraître l'opéra d'*Erwin et Elmire*, et prépara en 1775 une édition de ses *OEuvres*. Il l'achevait à peine, que Charles-Auguste, nouveau duc de Saxe-Weimar, inaugura son règne en fixant le grand

poète dans l'*Athènes de l'Allemagne*, en le nommant conseiller de légation avec droit de séance et voix au conseil privé. *Claudine de Villabella* (1776), *Stella* (1776), *Proserpine* (dans la *Gazette littéraire et théâtrale* de 1778), parurent à cette époque ainsi que divers morceaux en vers et en prose (dans le *Mercur allemand* de 1776) et quelques lettres. En 1779, il fit avec le grand-duc le voyage de Suisse. Trois ans après, il fut nommé président de la chambre des finances et reçut des lettres de noblesse. Diverses poésies, soit dans la *Gazette littéraire et théâtrale*, soit dans les *Éphémérides de la littérature et du théâtre*, de petits drames et opéras, comme *Lila*, *Elpenor*, *Badinage*, *Ruse et Vengeance*, le *Frère et la Sœur*, *Jeri et Bœteli*, témoignaient de temps à autre que Goëthe vivait toujours pour l'art; mais nul ouvrage de premier ordre ne venait après *Goetz* et *Werther*.

3. La cause de cette somnolence du génie de Goëthe, c'est qu'il aspirait à une nouvelle manière. Il avait fait faire un grand pas à l'art, on l'imitait. Il voulut ne pas s'imiter lui-même et dérouter ses imitateurs; il fit un voyage en Italie pour y puiser de nouvelles inspirations; ce fut en 1786, avec le duc de Saxe-Weimar. Il écrivit alors *Iphigénie en Aulide*, *Torquato Tasso*, et comme si l'Italie lui eût dessillé les yeux sur le danger de Werther, dans son *Triomphe* ou la *Manie du sentiment*, il déversa des flots de ridicule sur les Furibonds et les Larmoyants, ces deux sectes de Werthériens de salon; mais cette protestation ne répara qu'à demi le mal; le coup était porté et il avait eu d'innombrables contre-coups.

4. De retour en Allemagne, Goëthe n'y resta que peu de temps; mais c'est lors de cette courte apparition qu'il vit pour la première fois Schiller, bien jeune encore et dont le talent était encore bien loin de sa maturité. De là date une amitié qui ne se termina qu'avec sa vie. Le deuxième voyage de Goëthe en Italie tombe dans les années 1789 et 1790. On en attendait beaucoup; mais on vit avec surprise Goëthe ne dépeindre que le *Carnaval de Rome*, puis s'aventurer dans le domaine des sciences na-

turelles en publiant son *Essai sur la métamorphose des plantes* (1790), comme pour désorienter toujours son siècle et lui faire perdre la trace de son génie. Toutefois la vue de l'Italie ne fut point stérile pour le poète : témoin les *Allégories* qu'il publia dans la *Revue mensuelle germanique*, ses *Poèmes* dans l'*Uranie* d'Ewald, et quelques autres *Pièces fugitives*, le tout en 1791. La même année, parurent les *Fragments optiques*, deuxième excursion qu'il fit dans la sphère scientifique et par laquelle il préludait au grand ouvrage de sa vieillesse. En 1792, après avoir accompagné le duc de Saxe-Weimar à l'armée prussienne, il publia son *Voyage en France*, et c'est alors qu'il ébaucha sa *Théorie des couleurs*, renfermée jusqu'en 1810 dans son portefeuille. Les années suivantes furent signalées par l'apparition du *Grand Cophte* (1792), du *Citoyen-Général* (1793), des *Révoltés*, trois pièces dont le sujet seul prouve à quel point Goëthe était préoccupé de la France. *Reinecke Fuchs* (le Renard) suivit de près (1794). Mais tous ces jets poétiques, même le dernier, n'étaient pour Goëthe qu'un délassement. Leur éclat pâlit bientôt devant *Wilhelm Meister* (1794-1796), code d'esthétique appliquée aux arts, et devant le beau poëme d'*Hermann et Dorothee* (1791), sublime idylle qu'il traça après avoir déploré la misère et admiré la résignation des émigrés français. Dans l'intervalle qui sépare ces deux ouvrages, on trouve, entre autres menus chefs-d'œuvre émanés de Goëthe, quelques *Élégies* dans les *Heures* de Schiller (1795), et des *Poésies* dans l'*Almanach des Muses* de Voss (1796).

5. La gloire de Goëthe semblait alors à son apogée; mais elle devait s'accroître beaucoup encore. Les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (tel est le titre exact du roman nommé plus haut) n'étaient que le prélude d'une série d'ouvrages où sont posés, traités, coulés à fond beaucoup de hauts problèmes d'esthétique : les *Propylées* (1798-1800), *Winkelmann et son siècle* (1805), les *Idées sur la formation organique* (1807), les *Affinilés électives* (1809), les *Mémoires* (1811-1821) qui ne vont que

jusqu'à son second voyage en Italie, l'*Art et l'antiquité dans la région rhénane et dans celle du Mein*. Au milieu de ces grandes révélations de sa pensée, s'intercalent des ouvrages de toute sorte : la participation de Goëthe dans les *Heures* (1803); des traductions de l'*Essai sur la poésie* de madame de Staël (1797), et du *Neveu de Rameau* de Diderot (1792-1801); celle des *Mémoires de Benvenuto Cellini*; plusieurs morceaux scientifiques, principalement sur la minéralogie et la géologie, beaucoup de nouvelles *Odes, élégies, épigrammes*, etc.; le *Retour de Pandore* (1810); *Philippe Hackert* (1811); le *Réveil d'Épiménide* (1815); deux ébauches de tragédies, *Tancredè* (1802), *Mahomet* (1802), et la première partie du drame de *Faust*, après lequel il fut universellement salué le roi de la sphère intellectuelle. Napoléon, en 1807, pendant son séjour à Erfurt, voulut voir cet homme célèbre et lui donna la grand'croix de la Légion d'honneur, en même temps qu'Alexandre de Russie lui conférait l'ordre de Saint-Alexandre-Newski. En 1817, le duc de Saxe-Weimar le choisit pour son premier ministre. Tous les poètes, même les têtes couronnées, l'encensaient à l'envi. Ce n'était plus seulement le roi, c'était le dieu de la poésie. Septuagénaire, il publia le *Divan oriental* (1819), délicieux recueil où soufflent les tièdes haleines du sud et que parfument les aromes de l'Orient; en 1821, il donna les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, chef-d'œuvre inachevé qui fait suite aux *Années d'apprentissage*, et qu'auraient dû suivre les *Années de maîtrise*; puis succédèrent une foule de morceaux secondaires en vers et en prose. Il suivait encore avec la plus grande attention les travaux de Geoffroy-Saint Hilaire et ses démêlés avec Cuvier, et il se livrait à l'histoire naturelle avec l'ardeur d'un jeune homme. Cependant les amis de sa jeunesse étaient dans la tombe, de plus jeunes que lui avaient été ravis à sa paternelle affection, la génération qui le divinisait était la troisième dont il recevait les hommages. Le prince, son ami, mourut à son tour, après un règne de plus de cinquante ans. Peu de temps après, la perte d'un fils unique qui

périt à Rome en 1830, acheva de l'isoler. Un vieillard, de tout jeunes enfants, voilà le tableau qu'offrait sa maison naguère si animée. Il présidait à l'éducation de ces tendres orphelins; et, malgré le poids de l'âge, il s'occupait encore de l'art, des médailles, s'enquérant de nouvelles littéraires et scientifiques, et passait de douces heures à relire Plutarque. Enfin il s'éteignit le 22 mars 1831. Ses obsèques furent magnifiques; ses cendres reposent près de celles de Charles-Auguste et de Schiller, savoir:

6. Les ouvrages de Goëthe peuvent se ranger en onze divisions principales.

I. ROMANS : 1° les *Souffrances du jeune Werther*; 2° l'*Apprentissage de Wilhelm Meister*; 3° le *Tour du monde* ou les *Années de voyage de Wilhelm Meister*; 4° les *Affinités électives*.

II. TRAGÉDIES ET GRANDS DRAMES : 1° *Goetz de Berlichingen* ou *Goetz à la main de fer*; 2° *Clavijo*; 3° *Stella*; 4° *Iphigénie en Tauredide*; 5° le *Tasse*; 6° d'Egmont (1788); 7° *Faust*, dont la première partie donnée au public attendit la deuxième jusqu'en 1828. Il faut y joindre le fragment dit *Elpenor*, l'acte en prose de *Stella* non terminé par l'auteur, et quelques lambeaux d'un *Prométhée*, inachevé comme les précédents.

III. COMÉDIES : 1° les *Caprices d'un amant*; 2° les *Complices*; 3° le *Grand Cophite*; 4° la *Fille naturelle*; 5° les *Rebelles*; 6° la *Manie du sentiment*.

IV. OPÉRAS : 1° *Claudine de Villabella*; 2° *Erwin et Elmire*; 3° le *Frère et la sœur*; 4° *Jeri et Bælteli*; 5° *Lila*; 6° la *Pêcheuse*; 7° *Badinage, ruse et vengeance*; 8° la deuxième partie de la *Flûte enchantée*; 9° *Palæophron et Néoterpe*; 10° *Notre quote-part* (1802); puis divers prologues, épilogues et autres morceaux de circonstance pour le théâtre.

V. POÈMES de longue haleine : 1° *Hermann et Dorothee*; 2° l'*Achilleide*, inachevée et n'ayant qu'un chant; 3° *Reinecke-le-Renard*, vieux poème que Goëthe a rajeuni.

VI. *Odes, Ballades et autres morceaux lyriques*, en très-grande quantité.

VII. *Élégies, épigrammes et autres poésies fugitives*.

VIII. Le *Divan oriental*.

IX. AUTOBIOGRAPHIES : 1° *Mémoires ou Poésie et Vérité*; 2° *Voyage en Italie*; 3° *Campagne de France en 1792*; 4° *Voyage dans les régions du Rhin et du Mein*.

X. OUVRAGES SCIENTIFIQUES : 1° *Théorie des couleurs*; 2° *Essai sur la métamorphose des plantes*; 3° *Considérations sur les sciences naturelles*; 4° *Fragments d'Optique*; 5° *Hauteurs de l'ancien et du nouveau monde* (1813).

XI. OUVRAGES DIVERS : *Vinkelmann et son siècle; de l'art et de la littérature dans les contrées du Rhin et du Mein; les dieux, les héros et Wieland; le Carnaval de Rome*; innombrables *Articles* dans les *Propylées*, les *Heures*, le *Chaos*, la *Gazette universelle et littéraire*, la *Gazette du monde élégant*, les *Curiosités de Vulpius*, les *Éphémérides universelles de géographie*, etc., etc.; *Correspondance*, telle que *Lettres* à Schiller et à Lavater; traductions ou imitations libres, telles que *l'Essai sur la poésie*, *Tancred et Mahomet* de Voltaire, le *Neveu de Rameau*, les *Mémoires de Benvenuto Cellini*.

Les œuvres de Goëthe ont été éditées à Stuttgart en cinquante-cinq volumes in-8°.

7. Un mot à présent des principaux ouvrages de Goëthe, en commençant par les romans.

Si *Werther* n'est point l'apologie ni le panégyrique du suicide, il en est du moins la théorie, et l'on a vu que cette théorie s'est bientôt échangée en pratique chez la jeunesse allemande et ailleurs. Goëthe s'est condamné lui-même dans la *Manie du sentiment*; il eût été plus glorieux à lui et plus utile aux autres de désavouer Werther; ce désaveu eût arrêté le mal plus que n'a fait le ridicule.

8. Dans l'*Apprentissage de Wilhelm Meister*, Goëthe a mis en scène tous les caractères, depuis le plus noble jusqu'au plus vulgaire, entre autres celui de *Mignon*, jeune fille italienne arrachée dès son enfance à ses parents et jetée dans une troupe de danseurs de corde. La simplicité d'âme, l'exaltation, le dévouement de cette enfant que Wilhelm prend à son service, sont des traits d'un charme inexprimable. On ne trouve dans aucun autre ouvrage une figure qui pût rivaliser avec cette création; la *Fenella* de Walter Scott et la *Esmeralda* de Victor Hugo n'en sont que de pâles reflets. Le *Tour du monde* est la suite de l'*Apprentissage*; on le lit beaucoup en Allemagne, et sans doute on le lirait en France, s'il en existait une traduction. Quant aux *Affinités électives* ou *de choix*, c'est une espèce de roman scientifique, dont la tendance morale est répréhensible, et qui n'est, à vrai dire, qu'une justification commode de tous les ménages dépareillés.

9. Un critique, que l'école catholique compte au nombre de ses plus habiles soutiens, a donné du théâtre de Goëthe une appréciation dictée par le goût le plus exquis (1) ; nous ne croyons pouvoir mieux faire que de la rapporter ici, à quelques restrictions près, commandées par les bornes de cet ouvrage.

« Le grand drame de *Goetz de Berlichingen* offre un tableau esquissé à grands traits de la vie sociale, telle qu'elle se développait en Allemagne vers la fin du xiv^e siècle. L'Empire offrait alors l'image de la plus complète anarchie ; les Turks d'une part, les paysans révoltés de l'autre, tumultueusement guidés par des hordes d'anabaptistes, précurseurs de la Réforme, ébraulaient au midi comme au nord le sol de l'Allemagne. Il faut joindre à ce tableau celui des prétentions rivales des villes à constitutions républicaines et de la noblesse féodale, jalouse de ses droits héréditaires, qu'elle cherchait à maintenir envers et contre tous, et pour comble d'infortune, les envahissements du droit romain au sein des institutions germanes, envahissements appuyés par les chefs de l'Empire, afin d'agrandir la sphère de leur puissance. Le tribunal secret (*la Vehme*) était sur son déclin ; des bandes de Bohémiens se montraient sous un aspect neuf et original : les moines étaient populaires ; les évêques se faisaient craindre ; telle était, en peu de mots, la situation du pays au moment où le chevalier Goetz, de l'illustre maison de Berlichingen, y apparut pour rompre la dernière lance en faveur de la féodalité expirante. Il était aimé du peuple, adoré des nobles, recherché par les moines, redouté des évêques et craint des princes. Sa franchise était haute, son âme intrépide ; lui-même, dans sa captivité, a décrit la majeure partie des événements de sa vie.

« Lorsque Goëthe entreprit de mettre en action les plus importantes circonstances de la vie de son héros, et de l'offrir au public avec son siècle pour cortège, le poëte al-

(1) M. le baron d'Eckstein, dans le *Catholique*, n° 5.

lemand n'était pas encore maître absolu de son génie, ni par conséquent de son sujet. Il ne sut pas resserrer son cadre, ce qui est le grand art de Shakespeare, et placer en première ligne tout ce que les situations lui offraient de plus saillant et de plus pathétique. L'art lui était encore étranger, ou du moins il n'en avait que l'instinct, cet instinct qui s'allie aux inspirations d'un naturel vigoureux et d'une raison puissante. De là les disproportions, premier défaut de la pièce de Goëthe.... Ne demandons à la tragédie historique, telle que Shakespeare l'a conçue et telle que Goëthe l'a traitée d'après lui, ni les nobles proportions d'une tragédie de Sophocle, ni l'élégance achevée de Racine. Son but, c'est la vivante peinture des mœurs, des habitudes, des croyances d'une époque, telles qu'elles se révèlent à nous au milieu d'une grande commotion dont le héros tragique est l'âme et le premier moteur. Nous louons Goëthe d'avoir su s'introduire, par son imagination poétique, jusqu'au sein d'un temps si différent du nôtre; d'avoir été constamment vrai, franc, et, si l'on peut dire, *local* dans son tableau, sans qu'on y remarque jamais, comme cela s'aperçoit trop souvent dans les romans de Walter Scott, la peine que l'auteur s'est donnée pour être historique et vrai. Goëthe semble être bien réellement un contemporain du ^{xv}^e siècle, et non pas un antiquaire qui en dispose laborieusement les traits distinctifs en véritable mosaïque.... Goetz est cependant dans cet ouvrage le seul héros que Goëthe ait dépeint sous des couleurs dignes de lui; encore remarque-t-on dans l'esquisse de sa physionomie une sorte d'insouciance peu tragique.... Tous les amis, les écuyers, les soldats de Goetz, Lers spécialement, sont dignes de figurer à ses côtés. La droiture de leur caractère, la franchise de leurs opinions les font reconnaître pour pères de leurs œuvres et pour enfants d'un siècle turbulent, mais vigoureux. Elisabeth, épouse de Goetz, est à la fois simple, modeste et élevée; Marie, sa belle-sœur, est touchée d'un pinceau délicat. Le peuple, les Bohémiens, les juges secrets, le clergé d'alors, les juriconsultes, les poètes errants, tout cela vit, se meut,

s'agite dans ce grand tableau, qui, tout imparfait qu'il est, révélait déjà dans Goëthe, jeune encore, un talent du premier ordre. »

10. « *Faust*, continue M. d'Ekstein, est le chef-d'œuvre de Goëthe. C'est un ouvrage allégorique, comparable pour la forme aux *Autos sacramentales* des Espagnols, aux Mystères des anciens et du moyen âge, et quant au fond, à la *Divina Comedia* du grand Alighieri. Une seule œuvre dramatique offre quelque ressemblance éloignée avec *Faust*, non par rapport au sujet, mais par sa conception philosophique : c'est *Hamlet*. Là aussi c'est un homme d'un esprit indéfini et profond dans le cours de ses idées et dans le continuel retour sur lui-même, mais inactif, sans énergie ; là aussi les idées et non pas l'action constituent le véritable sujet ; là aussi l'action est comme fortuite et semble plutôt due au hasard qu'à la détermination des personnages. Quant à la partie comique et populaire de *Faust*, elle ressemble au théâtre d'Aristophane. Selon la tradition reçue, Faust fut un des inventeurs de l'art de l'imprimerie, et devint (dans sa patrie même, peut-être durant sa vie) une espèce d'être mythologique, un magicien, qui, abreuvé de science et n'éprouvant plus qu'un dégoût infini, après avoir puisé à toutes les sources du savoir, se laissa entraîner par le tentateur des hommes ; le diable l'enivra de plaisirs jusqu'à satiété, et s'empara finalement de son âme. Goëthe se tient strictement à la croyance populaire, sans la modifier en rien ; et en effet, c'était une heureuse idée que de présenter comme abîmé dans le vide l'homme qui, rassasié de science et de plaisir, inventa l'imprimerie pour profaner le savoir et rendre les esprits à la fois présomptueux et futiles. »

« Il y a deux parties très-distinctes dans l'ouvrage du poëte qui a chanté Faust : une partie où il nous semble s'être fait l'organe du siècle, et nous osons ne pas l'approuver à cet égard, et une partie où il est l'homme des anciens jours, l'homme national, le poëte vraiment populaire ; nous osons alors le louer sans restriction. Un plus grand reproche qu'on peut adresser à Goëthe, c'est d'a-

voir introduit comme intermède dans l'action de *Faust*, une sorte d'opéra-féerie où le poète fustige les hommes du jour, des écrivains modernes. Reste maintenant à louer ce qui fera constamment de *Faust* une des plus étonnantes conceptions du génie. Le xv^e siècle, le peuple, les femmes, les écoliers, les soldats, les sorcières et leur sabbat, tout cela existe au vrai dans ce grand tableau où tout est de même, où le plus brillant coloris s'unit à la touche la plus délicate, où le comique, la folie, la terreur, les angoisses, la pitié, la douleur, tout est porté à son comble, sans exagération, sans enflure, enfin sans rien de ce qu'on appelle en France du *romantisme*. — Que dire de Marguerite, l'amante de Faust, après tout ce qu'elle a inspiré de vrai à madame de Staël? On ne saurait la comparer qu'à ces portraits naïfs de la peinture du moyen âge avant l'école de Raphaël. Le poème de *Faust* est riche en romances et en chansons populaires, en hymnes religieux, en chœurs où Goëthe parcourt tous les tons de la poésie, depuis ses accents les plus simples, les plus naïfs, jusqu'à ses inspirations les plus magnifiques, les plus sublimes. »

11. « *Egmont* est, avec *Goetz de Berlichingen*, la pièce la plus dramatique de notre auteur, et encore ne l'est-elle qu'à un faible degré. Le poète dédaigne les illusions et les effets de scène, et aucun de ses nombreux ouvrages n'offre, sous ce rapport, de véritable intérêt. Goëthe peint les passions avec une chaleur entraînante; ses scènes populaires sont des chefs-d'œuvre de verve et de vérité; ses caractères vivent et meurent; mais l'action n'est nulle part assez forte ni assez puissante pour captiver l'attention du spectateur, pour intéresser à l'intrigue, et pour exciter les émotions d'une curiosité impatiente qu'on cherche surtout au théâtre. Ce qu'il y a d'admirable dans *Egmont*, c'est la peinture naïve et vraie du peuple des Pays-Bas à l'époque de l'action de la tragédie. Goëthe n'a que Shakespeare pour rival, et on peut dire qu'il s'y élève à la hauteur des scènes populaires de la pièce de Henri IV, où le poète anglais, par la vigueur et la vivacité de ses pein-

tures, nous fait assister au spectacle d'anarchie dont Jean Cade est le héros.... »

12. « *Clavijo* et *Stella* sont, à tous égards, des drames d'une grande médiocrité. Le style en est constamment facile, souvent inspiré; il y a çà et là des mouvements de passion et de grâce; mais l'ensemble est défectueux, les caractères sont faux, nuls ou exagérés; le but, assez moral dans *Clavijo*, est dans *Stella* d'une immoralité choquante. Ces deux drames ont été écrits dans le goût sentimental que Werther introduisit en Allemagne; Goëthe, le premier, a persillé ce goût et les habitudes corruptrices qui en résultèrent. »

13. « Il nous reste à examiner trois autres genres de composition qui complètent le théâtre de ce grand poëte : nous voulons parler des pièces conçues dans le système de la régularité grecque et française, *Iphigénie*, le *Tasse*, la *Fille naturelle*; ainsi que ses opéras et ses vaudevilles, *Claudine de Villabella*, *Jery et Bætel*, etc., etc., et enfin des pièces dans le goût d'Aristophane et des fables, qui se rapprochent un peu de *Faust*. — Iphigénie est vraiment grecque, et le Tasse est véritablement italien; mais l'une et l'autre de ces pièces se meuvent dans une sphère de simplicité qui exclut la peinture animée et énergique des passions : de là les jugements erronés que les traducteurs de ces drames ont portés sur leur ensemble. Déjà madame de Staël avait totalement méconnu le véritable esprit du *Tasse* de Goëthe, en accordant à notre auteur le don de peindre les orages domestiques d'une cour du Nord, mais non pas les passions qui agissaient fortement à Ferrare. Madame de Staël ne s'est pas souvenue de Pétrarque, du ton élégiaque des poésies du Tasse lui-même, de la philosophie néoplatonicienne cultivée au xv^e siècle à Florence, lorsqu'elle a blâmé Goëthe d'avoir manqué à la vérité historique, en faisant le Tasse subtil, rêveur et métaphysicien. Nous osons le dire, l'auteur de *Corinne*, toute femme de génie qu'elle était, jugeait les peuples et les époques à travers le prisme de son imagination. D'ailleurs, le Tasse de Goëthe, poëte sublime,

s'empporte aussi avec toute l'ardeur et la véhémence méridionale. — *Claudine de Villabella*, *Erwin et Elvire*, *Jery et Bœtely*, brillent surtout par la facilité et la grâce du dialogue, par la richesse et la souplesse du rythme, par la naïveté des détails; ce qu'on appelle *esprit*, le trait saillant, dominant, le seul capable de réussir sur la scène française, ne s'y rencontre pas. En général, il serait impossible de donner au lecteur français une idée claire et précise de l'imagination de Goëthe dans ses pièces satiriques, où le poëte, variant ses tons à l'infini, est toujours vrai, toujours naïf, constamment pittoresque et souvent sublime sous des formes extravagantes. Goëthe offre dans ces petits poëmes quelque ressemblance avec La Fontaine, et surtout avec Rabelais, mais c'est Rabelais purgé de son cynisme révoltant; c'est un Rabelais poétique. »

14. *Hermann et Dorotheë*, en neuf chants, tient de l'idylle et de la ballade. C'est peut-être le chef-d'œuvre de la littérature allemande, comme calme et suavité. On croit se sentir sur quelque cime élevée ou dans le voisinage du ciel; ces hexamètres, si diaphanes, ont quelque chose d'éthéré. Jamais la morale patriarcale ne parla langage plus pur et plus persuasif. *Reinecke-le-Renard* est une satire dramatique fort piquante : Goëthe y bafoue son cher moyen âge; ce baron détestable et détesté de tous, après avoir échappé à mille périls, finit par être vainqueur en une ordalie, et réduit ainsi d'un coup tous ses ennemis au silence, au néant. Il y a là quelque chose de la touche de Voltaire et de La Fontaine.

15. Quant à ses innombrables poésies légères, odes, élégies, épigrammes, nous ne pouvons qu'appeler l'attention sur quelques-unes plus célèbres, peut-être, mais non plus belles que les autres; par exemple, la *Bayadère* et la *Fiancée de Corinthe*, si connues depuis que madame de Staël nous les a révélées; le *Paria*, la *Trilogie de la passion*, la *Harpe d'Éole*, le *Pêcheur*, *Dieu et le monde*, etc. Les *Élégies à la manière de Propertius*, les *Xénies* ou vers d'envoi avec des cadeaux, les *Paraboles*, ne déposent pas moins de la prodigieuse facilité, de l'esprit, de la

délicatesse de l'auteur. Le *Divan oriental* mérite la même louange; et, bien qu'il doive en revenir beaucoup aux poètes originaux qu'imité Goëthe, on peut dire que ses imitations sont quelquefois des remaniements, nous dirions presque des créations nouvelles.

16. Nous ne dirons qu'un mot de quelques-uns de ses ouvrages en prose. Le *Traité sur les couleurs* est un travail fort estimé; ses *Mémoires* offrent une peinture pleine de charme des premières années de sa vie, où la vérité, comme l'annonce le titre (*Poésie et Vérité*), n'exclut pas les couleurs du roman, et d'où le monographe ne repousse jamais le poëte.

17. L'existence intellectuelle de Goëthe se divise en trois périodes, qui répondent à sa jeunesse, à son âge mûr, à ses vieux ans : formation, création idéale et poétique, universalisation, abstraction et vérification dans la sphère scientifique. La première va jusqu'à *Goët3* et à *Faust*; la deuxième, qui commence par un laps de douze ans, pendant lequel Goëthe ne produit rien de comparable aux deux ouvrages capitaux de l'époque précédente, présente ensuite *Iphigénie* et le *Tasse*, *Hermann* et *Faust*; la troisième est caractérisée par la formation des *Propylées*, à son début; du *Chaos*, lorsqu'elle va finir; par les écrits esthétiques et scientifiques, par les traductions du français, par le *Divan oriental*, par la suite de *Faust* et de *Wilhelm Meister*. Pendant la première période, Goëthe ouvre des routes inconnues et renouvelle la poésie usée. Lors de la seconde, il réagit contre les hyperboles et les interprétations, fausses ou vraies, qu'avait fait naître sa tendance; et, généralisant en même temps que précisant ses idées originaires, il en vient à dire de l'art ce qu'il a dit d'une de ses formes (la littérature), à poser le grand principe de l'inspiration harmonique. Ce principe, d'un bout à l'autre de la troisième période, il en recueille les preuves, il en déduit les corollaires, il en expose les formes diverses, il en discute les circonstances et les propriétés, il les suit dans les phases les plus variées du développement humanitaire; puis, comme afin de prouver que s'il se lance dans les hau-

teurs de la théorie, ce n'est pas qu'il ait perdu la faculté de créer, il reprend et *Faust* et *Wilhelm Meister*, qu'il place dans d'autres milieux, et dont il transforme l'extériorité en gardant invariablement le même fonds; puis, enfin, il se voue à l'histoire naturelle, soit parce qu'il y a moins de variabilité chez les animaux, les plantes et les pierres, que chez l'homme, soit parce qu'il aspire à montrer que la nature, elle aussi est artiste, et que le monde est une œuvre d'art.

§ 3. Schiller.

1. Schiller; détails sur les premières années de sa vie. — 2. Les Brigands, la Conjuración de Fiesque, etc. — 3. Don Carlos : ouvrages historiques et Mémoires de Schiller. — 4. Le Visionnaire, divers écrits de critique philosophique, les Fleurs, l'Almanach des Muses, etc. — 5. Wallenstein, Marie Stuart, Jeanne d'Arc, la Fiancée de Messine, Guillaume Tell, etc. — 6. Appréciation des Brigands et de la Conjuración de Fiesque. — 7. De don Carlos. — 8. De Wallenstein. — 9. De Marie Stuart. — 10. De Jeanne d'Arc. — 11. De la Fiancée de Messine. — 12. De Guillaume Tell. — 13. Appréciation des ouvrages historiques de Schiller. — 14. Ses poésies fugitives.

1. Nous n'aurons plus désormais à nous occuper que des écrivains formés sous l'influence et presque sous les yeux de Goëthe : passons au plus célèbre de ses disciples, à celui qui eût peut-être égalé le maître, s'il lui eût été donné de voir d'aussi longs jours; e'est nommer Schiller (1).

JEAN-CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC DE SCHILLER naquit, le 10 août 1759, à Marbach, petite ville du Wurtemberg, où son père avait le grade de capitaine. Il reçut ses premières leçons chez un pasteur de village. A l'âge de neuf ans, Schiller assista, pour la première fois, à une représentation dramatique à Ludwigsburg. L'impression qu'il en ressentit fut profonde et décida pour jamais de sa vocation. Dès ce jour, tous les jeux de son enfance eurent rapport à ces premiers souvenirs; mais il lui fallut obéir aux ordres

(1) M. Loève-Veimars, *ibid.*, p. 389 et suiv.

de son père, qui le destinait à l'état de théologien. Toutefois, il obtint la permission de substituer à cette étude celle de la jurisprudence, qui ne tarda pas à lui inspirer du goût. La médecine eut son tour, et le jeune poète, tout en cherchant la carrière qu'il lui convenait de suivre, avait déjà trouvé sans y songer celle qu'il était destiné à parcourir avec tant de gloire. Klopstock et Shakespeare faisaient sa lecture habituelle, et les livres de jurisprudence et de médecine sur lesquels il s'était trouvé forcé de pâlir, se chargeaient involontairement de ses essais poétiques.

2. Cependant Schiller, entré en qualité de chirurgien dans un régiment wurtembergeois, cherchait à se soustraire aux ennuis de la profession qu'il avait embrassée. Il fit connaissance avec le baron de Dalberg, directeur du théâtre de Manheim; et, en 1781, il mit au jour sa tragédie des *Brigands*, qui produisit une si vive impression en Allemagne. L'enthousiasme que fit naître parmi la jeunesse allemande cette tragédie à la fois admirable et monstrueuse, serait difficile à décrire : on vit des jeunes gens de familles nobles, exaltés par la lecture de cet ouvrage, abandonner leurs parents et leurs études, et se jeter dans les forêts pour imiter la vie aventureuse des héros de Schiller. L'esprit de liberté, ou plutôt de licence qu'avait montré Schiller dans cette tragédie, le força de fuir du Wurtemberg et de se réfugier en Franconie, où madame de Wollzogen lui donna un asile. La *Conjuration de Fiesque*, *Cabale et Amour*, et les premières idées de *Don Carlos*, appartiennent à cette époque de sa vie. Dans l'année suivante, Schiller, cédant aux instances de Dalberg, accepta la place de *poète du théâtre* à Manheim. Il s'acquitta de son emploi avec le zèle et l'ardeur qu'il mettait à toute chose, et publia, pendant son séjour dans le Palatinat, quelques poésies détachées.

3. Schiller s'était acquis à Manheim la bienveillance universelle; mais, pour agrandir le cercle de sa vie, il se rendit, en 1785, à Leipzig et à Dresde, où il se lia avec quelques hommes remarquables (Huber, Götschen, etc.). Il

termina *Don Carlos* dans cette dernière ville, et s'y occupa de quelques travaux historiques. Les études (études partiales et protestantes) qu'il avait faites pour la tragédie de *Don Carlos*, avaient attiré son attention sur la révolution des Pays-Bas, sous Philippe II; il se mit à écrire l'*Histoire* de cette révolution et quelques ouvrages en prose. Bientôt il se lia avec Wieland, et fit insérer, dans le *Mercure* allemand, quelques morceaux remarquables (les *Dieux de la Grèce*, les *Artistes*, etc.), Enfin Goëthe, au retour de son premier voyage d'Italie, le fit nommer professeur d'histoire à Iéna. Ce fut pour remplir ces fonctions nouvelles, qu'il composa et publia quelques vues sur l'*Histoire universelle*, une collection de *Mémoires* qui s'étend depuis le ^{xv}^e siècle jusqu'aux temps modernes, et son *Histoire de la guerre de Trente Ans*.

4. A cette époque se rapportent son roman médiocre du *Visionnaire* et son étude de la philosophie kantienne, d'où naquirent ses *Traité*s sur le tragique, sur le pathétique; ses *Pensées* sur l'emploi du bas et du vulgaire dans la tragédie; ses *Lettres* sur l'éducation esthétique des hommes, et des *Essais* sur la poésie naïve et sentimentale, insérés dans le recueil des Horen (Heures). Ce recueil s'enrichit encore de nombreuses pièces de vers, l'*Empire des Ombres*, l'*Élégie* ou la *Promenade*, l'*Idéal*, etc. Il fit avec Goëthe les *Xénies*, et commença, en 1794, l'*Almanach des Muses*, qu'il continua jusqu'en 1801. Vers le même temps, Schiller, occupé de théorie, s'attacha à imiter la poésie classique, à laquelle il devait bientôt renoncer pour s'ouvrir une route nouvelle, et publia des traductions de l'*Énéide*, d'*Iphigénie en Aulide*, et de quelques scènes des *Phéniciennes* d'Euripide.

5. La guerre de Trente Ans, dont Schiller s'était fait l'historien, lui avait inspiré l'idée de composer un poëme épique dont Gustave-Adolphe eût été le héros: ce projet avorté fit naître la tragédie de *Wallenstein* (1798), à laquelle succéda *Marie Stuart* (1800), et bientôt *Jeanne d'Arc* (1801), qui lui valut au théâtre de Leipzig un triomphe plus mérité que celui de Voltaire après *Irène*. Schiller

était parvenu à l'apogée de la gloire littéraire ; elle déclina un peu dans la *Fiancée de Messine* (1803), pour se relever avec *Guillaume Tell* (1804). Quelques essais moins heureux suivirent cette dernière production ; ce furent des imitations du *Macbeth* de Shakespeare, de la *Turandot* de Gozzi et de la *Phèdre* de Racine. Après ce dernier écrit, Schiller avait entrepris une nouvelle tragédie dont le sujet était l'histoire du faux Démétrius ; mais la mort vint le surprendre au milieu de ce travail, le 5 mai 1805, à l'âge de quarante-six ans.

6. On a exalté, avec quelque raison, dans les *Brigands*, la rapidité du dialogue, les scènes fortes, terribles, attendrissantes, et surtout le caractère des héros. Mais sans compter les nombreuses invraisemblances de cette pièce, l'obscurité de quelques situations, l'inutilité du dernier crime, etc., défauts purement littéraires, c'est la tendance morale qu'il faut en blâmer de toutes nos forces. Schiller, en effet, représente la résignation aux maux nécessaires de ce monde comme impossible, la vertu comme une chimère, la vengeance comme une sainte mission. Un écrivain allemand a comparé les *Brigands*, sous le rapport de l'art, à un volcan ; aux yeux de la morale, la comparaison est également juste. Le volcan, au milieu de ses cendres et de ses scories, contient des mélanges précieux ; mais que produit-il ? la destruction.

La *Conjuration de Fiesque* offre à peu près toutes les qualités et tous les défauts littéraires des *Brigands* ; on y sent l'inexpérience de Schiller dans le monde politique. Dans *Cabale et Amour*, c'est la connaissance pratique de la société qui manque à l'auteur ; aussi cette pièce est-elle pleine, comme la précédente, de développements faux.

7. La tragédie de *Don Carlos* est une œuvre toute protestante. C'est dire que Philippe II y est fort mal traité, que l'auteur a prêté faussement à Élisabeth une passion coupable que partage don Carlos (1) ; à celui-ci, des vertus qu'il ne possédait point ; à l'ensemble de la pièce, une couleur

(1) Voy. *Histoire moderne*, règne de Philippe II, t. II.

qui n'est nullement locale. On y trouve toutefois beaucoup de situations fortes; les caractères, à part ceux de don Carlos et de Posa, son ami, sont tracés avec un rare talent, et il y a dans la marche de la pièce une dignité, et dans le langage une noble simplicité qu'on cherche en vain dans les ouvrages précédents. *Don Carlos* est écrit en vers.

8. La tragédie de *Wallenstein* (1) est partagée en trois pièces : le *Camp de Wallenstein*, les *Piccolomini* et la *Mort de Wallenstein*. Le *Camp*, précédé d'un prologue, n'est point une pièce, mais une suite de scènes, qui offrent une peinture fort animée des habitudes du soldat à cette époque, et qui n'ont entre elles aucune liaison apparente : le lien caché, c'est l'extraordinaire influence exercée par Wallenstein. Les *Piccolomini* sont, pour ainsi dire, une seconde pièce préparatoire, une longue exposition sans dénoûment. Plusieurs scènes, surtout celles entre Max (Maximilien Piccolomini), Thécla et la comtesse, sont d'une longueur démesurée; mais toutes conduisent au but et quelques-unes, comme celle entre Wallenstein, Questenberg et les généraux, sont d'une vérité de position extraordinaire. La *Mort de Wallenstein* est la véritable tragédie. Mille sentiments divers en naissent tour à tour : l'étonnement causé par l'ascendant de Wallenstein, l'horreur pour sa trahison, l'espèce d'angoisse occasionnée par sa confiance superstitieuse en Octavio Piccolomini, l'admiration pour cette armée qui abandonne son chef, qu'elle idolâtrait, quand il n'est plus qu'un traître, l'indignation contre l'infâme Butler, la pitié envers le héros du drame, etc. Ce drame a de nombreux défauts, dont le plus grand est celui du dénoûment; mais le caractère de Max, espèce de *chevalier sans peur et sans reproche*, répand sur toute la pièce un intérêt extraordinaire; rien n'est plus pathétique que les instances de Wallenstein auprès du chevalier, rien de plus attendrissant que ses re-

(1) Voy. mon *Histoire moderne*, guerre de Trente Ans, t. II.

grets; rien de plus simple et de plus touchant que le monologue de Thécla. En un mot, c'est la tragédie où le talent de Schiller brille avec le plus d'éclat et de variété.

9. On retrouve dans *Marie Stuart* les préoccupations protestantes du *Don Carlos*. Schiller y a admis, sans examen, les faiblesses de Marie, et surtout le meurtre de Darnley (1). Quelque invraisemblance dans le nœud de l'intrigue et des longueurs nuisent en outre à l'intérêt. L'humilité avec laquelle Marie écoute les duretés de sa nourrice, la scène de la confession et celle de Mortimer, méritent plus ou moins de reproches. Les beautés néanmoins l'emportent de beaucoup sur les défauts. La délibération entre Elisabeth et ses conseillers ou favoris, les transports d'allégresse que cause à Marie la jouissance de la nature, l'entrevue des deux reines, les adieux de Marie, un peu longs toutefois, toutes ces choses jointes à l'habile dessin des caractères, ont assuré le succès de la pièce.

10. *Jeanne d'Arc* est, plus encore que *Don Carlos* et *Marie Stuart*, contraire à l'histoire. Rien de plus simple dans son merveilleux que l'histoire de cette héroïne : tant qu'elle est soutenue par l'appui du ciel, elle triomphe; sa mission terminée, cet appui lui est retiré, et elle tombe. Qu'a fait Schiller? Il suppose que Jeanne d'Arc, au milieu du combat, est comme frappée d'amour pour l'Anglais Lionel. Poursuivie par le remords que lui cause cette espèce de violation de son vœu de chasteté, elle se croit indigne d'accompagner Charles VII à Reims. Son père la reconnaît, la signale, la maudit comme sorcière; elle ne se défend point, et elle est bannie. Elle est arrêtée par les Anglais; mais témoin du haut de sa prison des succès de ses ennemis, elle élève son âme à Dieu, brise ses chaînes, vole au secours de son roi, le fait triompher, et meurt de ses blessures. Qu'il y a loin de tout cela à l'explication simple, religieuse et poétique de l'histoire(2)! Cette pièce est donc

(1) Voy. mon *Histoire moderne*, règne d'Elisabeth, t. 1.

(2) Voy. mon *Hist. de France*, règne de Charles VII, t. 1.

radicalement défectueuse; mais c'est une de celles qui renferment le plus de beautés de détail.

11. La *Fiancée de Messine*, où deux frères qui se haïssent mortellement aiment passionnément la même personne, où don César tue don Manuel et se tue lui-même ensuite sur le cadavre fraternel pour accomplir l'oracle du destin, nous ramène à la fatalité antique; fatalité qui s'accorde avec le paganisme, mais que le christianisme a bannie du monde et qu'on devrait bannir des œuvres de l'art. Pour compléter la ressemblance avec les pièces des Grecs, Schiller l'a accompagnée de chœurs; mais, au lieu d'en faire un imposant intermédiaire entre l'homme et la Divinité, qui annonce les décrets du ciel et accorde sa pitié au malheur, témoin toujours impassible des passions des personnages présents sur la scène, l'auteur allemand a donné deux chœurs accompagnant chacun des deux frères, adoptant leur animosité mutuelle, et prêts une fois à fondre l'un sur l'autre.

12. *Guillaume Tell* est regardé par plusieurs auteurs comme le chef-d'œuvre de Schiller; mais le caractère du personnage principal ne nous paraît pas avoir été suffisamment relevé. Si la première scène le recommande vivement à l'intérêt des spectateurs, on ne le voit pas grandir dans le reste de la pièce et se mettre hors de ligne, ainsi que l'exigeaient l'histoire et la théorie dramatique.

13. Les écrits historiques de Schiller, quel que soit d'ailleurs leur mérite, sont plutôt l'œuvre d'un poète que d'un historien. C'est par l'intérêt de la narration et la vivacité des récits que la lecture devient surtout attachante. L'*Histoire de la guerre de Trente Ans* n'avait même, dans le principe, été destinée qu'à former une suite de morceaux pour un de ces almanachs littéraires si répandus dans l'Allemagne. On peut considérer ce morceau comme un supplément de la tragédie de *Wallenstein*. Il en est ainsi de l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, que Schiller semble avoir voulu faire servir d'introduction à son *Don Carlos*. Le roman du *Visionnaire* est indigne d'un talent si élevé.

14. Il nous reste à parler de ses *Poésies fugitives*, et l'on peut en dire surtout le mot de madame de Staël : *Sa conscience est sa muse ; ses écrits sont lui*. La plupart sont des sujets historiques ou mythologiques, des ballades, des chansons, des pièces de circonstance. Au nombre des meilleures, nous citerons les *Dieux de la Grèce*, l'*Idéal*, la *Promenade*, le *Mérite des femmes*, et surtout la *Cloche*, qui présente, dans la plus haute poésie, le rapprochement entre les différentes phases de la fusion du métal et les principales circonstances de la vie humaine, considérée sous le point de vue pratique.

§ 4. Voss, les Stolberg et Hoelty.

1. Henri Voss ; ses Odes, ses Idylles et son poëme pastoral de Louise. — 2. Ses traductions métriques des auteurs anciens et de Shakespeare. — 3. Sa Métrique et ses Lettres mythologiques. — 4. Les deux Stolberg ; idée de leur talent et de leurs ouvrages. — 5. Hoelty ; caractère de son talent, de ses écrits et de son style.

1. JEAN-HENRI VOSS, né l'an 1751 à Sommersdorf, vint s'adjoindre à la réunion de Goettingue, lorsqu'elle commençait à acquérir une grande renommée en Allemagne. Porté, comme Bürger, vers la poésie populaire, il se sentait toutefois plus exclusivement épris que ce dernier des modèles antiques qu'il avait étudiés au *séminaire philologique*, sous la direction du célèbre helléniste Heyne (1). On le voit dans les efforts qu'il fit pour s'approprier les formes poétiques de l'antiquité, par ses traductions si fidèles des poètes grecs et latins. A l'exception de Klopstock, dont Voss était l'un des plus ardents admirateurs, il n'est pas de poètes qui aient su assouplir avec plus d'art la langue alle-

(1) Ce fut la source d'une inimitié déplorable entre deux hommes faits pour s'estimer, inimitié qu'ils ont laissée trop fréquemment éclater dans leurs écrits, et qui ne cessa qu'avec la vie de Heyne.

mande. Il a partagé avec Bürger la gloire d'avoir rétabli la poésie populaire dans le Nord ; et dans ses chants en ce genre, comme en général dans toutes ses poésies lyriques, il s'est toujours montré à la fois poète national et plein d'ardeur pour la vérité. Dans ses *Odes*, Voss a constamment pris Klopstock pour modèle. Ses *Idylles*, au nombre de dix-huit, malgré la forme antique de l'hexamètre qu'il a adopté et leur couleur à la fois biblique et homérique, n'en sont pas moins l'expression fidèle et à peine idéalisée de la vierurale dans le nord de l'Allemagne ; c'est ce qui les rend uniques en leur genre. Son poème pastoral de *Louise*, en trois chants ou idylles (1795), est digne de louange. Le sujet, borné à quelques scènes de la vie patriarcale d'un pasteur de village, est traité dans le style naïf, gracieux et noble de l'*Odyssée*. Il a inspiré l'*Hermann et Dorothee* de Goëthe (1).

2. Voss a particulièrement bien mérité de ses compatriotes par ses traductions métriques des auteurs anciens ; celle d'*Homère* (1793) est un véritable *fac-simile*, et nul peuple ne peut se vanter d'en posséder une semblable. Peu content de cette gloire, l'infatigable Voss traduisit encore une partie des *Métamorphoses* d'Ovide (1798), *Virgile* (1799), *Horace* (1806), *Hésiode* et le prétendu *Orphée l'Argonaute* (1806), *Théocrite*, *Bion* et *Moschus* (1808), *Tibulle* et *Lygdamus* (1810), *Aristophane* (1821), *Aratus* (1824) ; et s'adjoignant ses deux fils, jeunes gens pleins de talent, il publia une grande partie des œuvres de *Shakespeare* (1818-1826).

3. La *Métrie* de Voss est un ouvrage qui jouit, en Allemagne, de la plus haute estime. Ses *Lettres mythologiques*, à travers un débordement d'injures contre Heyne, présentent une foule d'observations solides et lumineuses. Il n'en est pas ainsi de ses démêlés avec le comte Frédéric de Stolberg, qui s'était converti au catholicisme, et Creuzer, auteur de la *Symbolique des anciens peuples*, démêlés où Voss montra autant de déraison que d'intolé-

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 412.

rance. C'est au fort de cette dispute , honteuse à sa mémoire, qu'il mourut le 29 mars 1826.

4. Les deux frères CHRISTIAN et FRÉDÉRIC-LÉOPOLD DE STOLBERG, morts, l'un en 1821, et l'autre en 1819, partageaient aussi, dans le dernier siècle, avec leurs amis Bürger et Voss, l'enthousiasme pour la poésie nationale et l'admiration pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ils se firent connaître par des poésies pleines de charmes qui furent publiées en un seul recueil, et leur nom, déjà répandu, reçut un nouvel éclat, lorsque le comte Léopold publia sa traduction, en hexamètres, de l'*Iliade* d'Homère et des tragédies avec des chœurs à la manière antique. A la facilité et au charme de leur style, aux pensées élevées, on reconnaît dans les deux Stolberg des élèves des anciens classiques. Léopold a surpassé, dans le genre lyrique, tous les poètes allemands; il est aussi le seul dont les ballades, dans le goût populaire, méritent d'occuper une place auprès de celles de Bürger. Les tragédies des deux frères, écrites dans le même esprit, manquent quelquefois d'intérêt dramatique; mais la partie lyrique de ces ouvrages est d'une perfection telle qu'on ne peut se défendre, en les lisant, de l'admiration la plus vive. Quant à la traduction de l'*Iliade* de Léopold, elle est loin d'égaliser en mérite celle de Voss, et ne reproduit en aucune sorte la simplicité homérique. Les traductions d'*Esehyle* et de *Pindare* ont les mêmes défauts. Il réussit mieux à traduire les principaux *Dialogues* de Platon. On lui doit encore un Dialogue plein d'esprit, intitulé *Lessing*; un Traité sous ce titre : *De notre langue*; des *Iambes* à la manière d'Archiloque; la traduction d'*Ossian*; des *Idylles*; l'*Isle*, mélange de prose et de vers; la Relation d'un *Voyage en Italie*, et, comme témoignage immortel de sa conversion, des *Considérations sur les saintes Écritures*, le *Livre de la Charité*, et surtout l'*Histoire de la religion chrétienne* (quinzè volumes in-8°), l'un des plus beaux monuments que le génie ait élevés à la religion.

5. CHRISTOPHE HOELTY de Mariensee (1748-1776) fut ami des Voss, des Bürger, des Stolberg, etc. Les scènes riantes

de la nature et de la vie champêtre (*la Fille des champs*, le *Pauvre Wilhelm*), les sombres forêts et les cimetières (*Élégies au tombeau de mon père*), le retour du printemps, l'amour (à *Laure*), l'instabilité des choses humaines, la mort, lui inspirèrent tour à tour des chants tristes ou gracieux. Ses *Pressentiments d'une mort prématurée* sont un morceau achevé et bien touchant, si l'on songe qu'ils se réalisèrent bientôt après : il mourut à l'âge de vingt-huit ans. Son style se distingue en général par la facilité, par la pureté, par l'abondance des images, et, dans son genre, il est regardé comme poète classique et national.

§ 5. *Herder, Hardenberg ou Novalis et Schulze.*

1. Herder; ses ouvrages philosophiques. — 2. Ses écrits sur la littérature et les arts. — 3. Ses autres ouvrages en prose ou en vers. — 4. Hardenberg ou Novalis; ses *Disciples de Saïs*, ses *Hymnes à la nuit* et ses *Cantiques*. — 5. Schulze; sa *Cécile* et sa *Rose enchaînée*.

1. JEAN-GOTTFRIED HERDER, l'un des génies les plus originaux qu'ait produits l'Allemagne, naquit en 1744 à Mohrungen, petite ville de la Prusse. C'était le fils d'un pauvre maître d'école qui ne lui permettait d'autre lecture que celle de la Bible et du psautier (1). Le pasteur Trescho, touché de sa misère et de ses heureuses dispositions, l'admit aux leçons qu'il donnait à ses propres enfants. Herder étudia ensuite la théologie protestante à Königsberg et parvint dans la suite à opérer une grande réforme dans cette science. Il s'occupa en même temps de philosophie, d'antiquités et d'histoire, et son esprit avide s'attacha successivement à toutes les théories. A parcourir les œuvres de Herder, on reconnaît aussitôt l'universalité de cet homme extraordinaire, qui jouit à la fois d'une grande célébrité comme philosophe, comme historien, comme théologien, philologue, critique, antiquaire, poète et

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 458.

traducteur. L'ouvrage principal de Herder est intitulé : *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. « Dès mes plus jeunes années, a-t-il dit lui-même, lorsque le champ de la science se déployait devant moi avec toute la fraîcheur du matin, la pensée me vint souvent d'examiner, puisque tout dans le monde a sa philosophie, si ce qui nous intéresse le plus, l'histoire générale de l'humanité, n'a pas aussi sa philosophie et sa science : tout m'y invitait, la métaphysique et la morale, la physique et l'histoire naturelle, et surtout la religion. » Dès ce moment, Herder s'occupa de la recherche de cette philosophie qu'il attribuait à l'histoire ; et tout ce qu'il écrivit dès lors porte plus ou moins l'empreinte de cette idée. Tous ses efforts tendaient à trouver ce point dans l'infini, qui est à la fois le centre et le point de départ des idées humaines ; et pour le prouver, l'infatigable Herder parcourut sans relâche la route pénible des expériences et des analogies, l'histoire et toutes les branches des connaissances humaines, jusqu'à ce qu'il pût enfin se placer au sommet, et les embrasser d'un seul coup d'œil. C'est ainsi qu'il nous conduit sous toutes les zones, qu'il nous transporte dans tous les temps, et que le monde matériel et la vie humaine, les souvenirs du passé et les pressentiments de l'avenir, se déroulent dans son livre comme un immense panorama aux yeux étonnés de ses lecteurs. Les longs travaux de Herder sur la philosophie de l'histoire sont consignés dans plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on doit citer l'*Essai sur l'origine des langues*, les *Post-Scènes pour l'histoire de l'humanité*, les *Lettres de Persépolis*, etc. (1).

2. Dans les principaux ouvrages de Herder qui traitent de la littérature et des arts, on trouve : 1^o le *Cid d'après les romances espagnoles*, en vers allemands ; 2^o les *Légendes*, dont les martyrs, colorés par la poésie de Herder, apparaissent comme de belles images de saints créées par le pinceau de Raphaël ou du Corrège ; 3^o les *Paramythies*,

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 460.

ou légendes mythologiques; 4^o l'*Anthologie orientale*; 5^o la traduction de l'*Anthologie grecque*, des *Satires* d'Horace et de Perse, des meilleures *Odes* latines du jésuite Balde (sous le nom de *Terpsichore*); 6^o le recueil des *Chants populaires des différents peuples*. Herder a placé parmi les chants du Nord ceux du Groënland, de la Laponie, de l'Esthonie, de la Lithuanie, des Vénètes, des Tartares, des Morlaques, et particulièrement le chant de la femme d'Asan-Aga, que Goëthe s'est plu à versifier. La seconde partie de ce recueil renferme les chants du Sud; Herder y a compris les chants grecs, latins, entre autres le fameux chant des navigateurs siciliens, *O Sanctissima*; ceux de l'Espagne (1), de l'Italie, de la France, de l'Écosse, de l'Angleterre, de la Suède, et de l'Allemagne. On peut se représenter par cette seule nomenclature l'immensité de ce travail. Ces chants, imités par Herder, sont versifiés avec goût et fidélité; et l'on ne peut se faire une idée du charme que l'on trouve à parcourir ce cercle immense de traditions naïves qui expriment les sentiments intimes, les préjugés, les espérances et les haines de tant de peuples divers.

3. Les autres poésies de Herder, qu'on trouve dans ses *Feuilles éparses* (en six parties), sont solennelles et pures comme les grandes pensées qui l'animaient. *Adrastéa* est le dernier ouvrage de Herder; la mort le surprit en 1803, avant qu'il y eût mis la dernière main. *Adrastéa* est le nom de la déesse invisible qui pèse les actions des hommes, d'après les lois éternelles de la justice et de la vérité. Herder y juge des hommes et des événements les plus remarquables, ainsi que de la tendance du siècle. On lui doit encore :

1^o Des *Fragments eritiques*, ou *Considérations sur la science et l'art du beau*; 2^o de l'*Esprit de la poésie hébraïque*; 3^o des *Dialogues sur Dieu*; 4^o la *Raison et l'expérience, métaeritique sur la critique de la raison pure*, polémique animée contre Kant et ses disciples; 5^o *Kalligone*, ouvrage d'esthétique.

(1) Voy. *Hist. de la Littérature étrangère*, t. I, *Litt. espagnole*.

4. FRÉDÉRIC DE HARDENBERG, plus connu dans la littérature sous le nom de NOVALIS, naquit en Saxe dans l'année 1772 et mourut en 1801, à peine âgé de 29 ans. Il était versé dans la jurisprudence, les sciences naturelles, les hautes mathématiques et la philosophie; mais la poésie prédominait chez lui. Aussi l'imagination joue-t-elle le principal rôle dans ses œuvres, qui, malheureusement, ne sont pour la plupart que des fragments ou des matériaux. Tel est le roman d'*Henri d'Osterdingen*. Des cinq autres qu'il devait composer sur la physique, la vie civile, le commerce, la politique et l'amour, il n'en a terminé qu'un seul : *Les disciples de Saïs*. Ses *Hymnes à la nuit* sont des poésies délicieuses, où sa belle âme se révèle dans toute sa pureté. Il a fait aussi des *Cantiques*, que l'on regarde comme ce que la littérature allemande possède de plus sublime en ce genre.

5. FRÉDÉRIC SCHULZE de Celle (1789-1817), débuta, l'an 1806, à Gœttingue, par le poème de *Psyché*. La connaissance qu'il fit, dans cette ville, de Cécile ***, lui inspira, comme Béatrix au Dante, mais sous une autre forme, une épopée romantique et religieuse, la *Cécilie*, où se déploie toute la puissance de son imagination et de son talent. Il perdit son héroïne de bonne heure, et lui-même mourut prématurément d'une maladie de poitrine, pendant laquelle il composa son poème de la *Rose enchantée*.

§ 6. Gleim et Kørner.

1. Gleim : ses Fables, ses Romances, et son Grenadier prussien. — 2. Ses Traductions, ses Chansons, et son Halladat. — 3. Autres ouvrages de Gleim. — 4. Kørner : ses drames et ses chants guerriers de la Lyre et de l'Épée.

1. LOUIS GLEIM, natif d'Ermsleber au pays d'Halberstadt (1719), débuta comme étudiant à Leipzig par un *Recueil de poésies badines*, qui annonçaient l'*Anacréon allemand*. Cet essai fut favorablement accueilli (1744); mais ses poésies satiriques, qui parurent quelque temps après, firent bien plus de sensation. En 1756, il publia le premier livre de ses *Fables*, qui se recommandent par une narration facile et par la brièveté, mais surtout par le talent de lier la morale à l'action allégorique. La même année, il

donna ses *Romances*, les premières qui jusqu'alors eussent paru en Allemagne. Pendant la guerre de Sept Ans, sa réputation atteignit son plus haut degré par les chants guerriers qu'il publia sous le nom et le titre du *Grenadier prussien*, et qui peuvent se comparer aux Fragments de Tyrtée (1). Il eut un moment l'intention d'écrire l'histoire de cette guerre mémorable; mais il sentit bientôt qu'il n'était pas né pour ce genre de travail. Ses amis même lui conseillèrent d'abandonner ce projet. Rabener lui dit qu'il lui permettait d'écrire l'histoire de cette grande lutte, mais à condition que ce serait en vers anacréontiques, et que chaque chapitre serait une chanson bachique. Gleim y consentit, et composa ces chants guerriers qui, par le ton, la vivacité et la grâce poétique, sont restés jusqu'à ce jour des modèles uniques dans ce genre.

2. Gleim s'essaya ensuite dans ses imitations d'Horace et de Pétrarque, et mit en vers le *Philotas* de Lessing et la *Mort d'Adam* de Klopstock. Les chants qu'il publia au commencement de la révolution française n'offrent que çà et là quelque mérite poétique. On trouve plus de naïveté dans ses *Chansons*, datées de sa *hutte*, ainsi qu'il nomme sa maison, et fruit de ses épanchements avec les amis auprès desquels il oubliait les orages politiques. Le cœur de ce poète éprouvait vivement le besoin de l'amitié et celui d'une croyance religieuse. Le premier de ces sentiments lui avait inspiré ses chansons; l'autre donna naissance au *Halladat* ou *Livre rouge*, ouvrage religieux, écrit en vers, et dans le goût des poésies orientales. Gleim l'avait destiné pour les écoles; mais il est écrit avec un tel élan d'imagination, qu'il n'est pas susceptible d'être compris par toutes les classes de la société. Le *Halladat* fut suivi d'un petit recueil d'*Épîtres* qui ont un caractère d'originalité, et qui sont d'autant plus estimées que la littérature allemande n'est pas riche en ce genre de composition. Gleim perdit la vue deux ans avant sa mort, arrivée

(1) Voy. *Histoire de la Littérature grecque*, art. Tyrtée.

en 1803, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans; il n'avait déposé sa lyre que peu de temps auparavant.

3. Outre les ouvrages que nous avons cités, on doit à Gleim :

1^o *Le Grenadier à la muse de la guerre, après la victoire de Zorn-dorf* (1759);

2^o *L'Éloge de la vie champêtre*;

3^o *Sept petits poèmes dans le genre d'Anacréon, et chants imités de ce poète*;

4^o *Des Épigrammes*;

5^o *Le Meilleur des mondes*, composé de trois chants. Dans le premier, Gleim expose ses doutes sur le système de l'optimisme; Jacobi, auteur du deuxième, y démontre que dans ce monde le bien est toujours mélangé avec le mal; et dans le troisième, Gleim trace le tableau d'un monde idéal et meilleur. Ce poème est très-bien écrit.

6^o *Chansons pour les soldats prussiens dans les années 1778 et suivantes, jusqu'à 1790*;

7^o *Quelques fleurs sur le tombeau de Spiegel*. On connaît encore dix-huit autres élégies de Gleim sur diverses personnes.

8^o *Poésies d'après H'althar de H'ogelweide*; c'est un recueil d'imitations des anciens *Minnesængers* allemands.

9^o *Poésies nocturnes dans le printemps et dans l'été* (1802). Ce sont les derniers accents poétiques d'un vieillard frappé de cécité, et qui implore en vain le sommeil.

4. THÉODORE KOERNER, de Dresde, surnommé le *Tyrtée de l'Allemagne*, qui périt sur le champ de bataille, en 1813, à l'âge de vingt-cinq ans, dans la guerre de la Délivrance, où il servait comme volontaire, a laissé, outre plusieurs drames remarquables (*Toni, Zrini, Rosamonde*, etc.), des chants guerriers et patriotiques qui ont été rassemblés sous le titre expressif de *la Lyre et l'Épée*. Ces poésies, où se confondent les formes lyriques et épiques, les ballades, les romances et les hymnes, sont empreintes, à un degré remarquable, d'originalité; elles respirent un tendre et profond sentiment, et elles font partager, avec une force qui leur est propre, l'enthousiasme de la religion, de la patrie et de la liberté. Parmi ces pièces, nous citerons celles qui ont pour titre : *L'Hymne des hommes et des lâches, Ma patrie, Prière pendant la bataille*, et la *Chanson de gloire*, que le jeune héros composa dans sa tente, une heure avant de rece-

voir le coup mortel. Citons encore la *Chanson du mineur*, qu'anime une poésie tour à tour brillante et sombre. On croit entendre dans les vers de Kœrner l'harmonie sourde du ciseau qui déchire lentement les entrailles de la terre, quand tout à coup des mots étincelants viennent peindre à l'oreille l'or et les diamants que le génie de l'homme a arrachés aux gnomes et aux esprits étincelants de la nuit.

§ 7. Poètes dramatiques.

ART. 1^{er}. — AUTEURS TRAGIQUES :

LEISEWITZ, KLINGER, COLLIN, WERNER, MULLNER, GRILLPARZER, HOUWALD, ETC.

1. Leisewitz : son *Jules de Tarente*. — 2. Nouvelle direction donnée à l'art dramatique par la pièce de Goetz de *Berlichingen*. — 3. Klinger : ses *Jumeaux* et autres tragédies. — 4. Romans de Klinger. — 5. Collin : son *Régulus* et autres tragédies. — 6. Werner : ses divers ouvrages. — 7. Les *Fils de la Vallée*. — 8. *La Croix de la Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, et le *Vingt-quatre Février*. — 9. *Sainte Cunégonde*, la *Mère des Macchabées*, et les *Sermons de Werner*. — 10. Mullner : ses *Comédies*, et le *Vingt-neuf Février*, la *Faute*, *Yngurd*, *l'Albanaise*, tragédies. — 11. Grillparzer : *l'Aïeule*, *Sapho*, la *Toison d'Or*, et *Ottokar*, tragédies. — 12. Houwald : ses pièces de théâtre. — 13. Nidda, Uhlaud, Aufseuberg, Maltitz, Raubach, Tærring, etc., auteurs tragiques.

1. JEAN-ANTOINE LEISEWITZ, natif de Hanovre (1752-1806), fut un des bons poètes dramatiques de l'Allemagne. Sa tragédie de *Jules de Tarente* (1776) fit connaître tout son génie pour la scène. Le dialogue y est formé avec beaucoup d'art, d'après celui de Lessing dans *l'Emilia Galotti*. Cette tragédie, que l'illustre critique estimait singulièrement, que Schiller avait apprise par cœur dans sa jeunesse, est aujourd'hui totalement oubliée. Le naturel y manque dans plus d'une scène; et sans cette qualité, il n'y a pas de scène durable au théâtre.

2. L'apparition de *Goetz de Berlichingen* sur la scène allemande fit naître le plus grand enthousiasme pour les pièces nationales. Les imitateurs ne manquèrent pas, et

l'on chercha longtemps, par une foule de tentatives, à réveiller le goût des choses chevaleresques parmi les Allemands. Cette manie des drames héroïques en prose avait succédé à la fureur des drames bourgeois à la manière de Diderot et de Lessing; elle commença de cesser lorsque Lessing eut fait paraître en vers sa tragédie de *Nathan le sage*, que Goëthe eut fait sentir par son *Iphigénie* tout le prix des formes métriques dans les ouvrages dramatiques, et que Schiller eut remué ses spectateurs par les scènes si belles et si profondes qu'il traça souvent en vers lyriques assujettis à la rime. Dès ce moment, on pensa qu'il n'était plus permis d'écrire la tragédie autrement qu'en vers; et, sans pourtant en revenir à adopter le grave alexandrin, on éleva autant que possible le style de la poésie dramatique (1).

3. Un des poètes qui signalèrent les premiers, par des ouvrages d'un grand intérêt, cette direction nouvelle donnée à l'art dramatique, fut MAXIMILIEN DE KLINGER, né l'an 1753 à Francfort-sur-le-Mein, dont la tragédie des *Jumeaux* l'emporta au concours de la Société académique de Manheim sur celle de *Jules de Tarente* de Leisewitz. La haine qu'excite le droit d'aînesse divise deux jumeaux. Celui des deux qui passe pour le cadet, menacé de perdre sa part de l'héritage paternel, ne peut résister aux sentiments funestes qui s'élèvent en son âme. Après de longs combats, il revient à des idées plus calmes et se rapproche de son aîné. Les deux frères sortent ensemble à cheval : longtemps on attend leur retour ; mais le soir, le cheval de l'aîné revient seul à la maison du père : l'horreur est à son comble, et le père venge lui-même la mort de son enfant sur le fratricide. Le talent de Klinger fit encore de grands progrès depuis cet ouvrage, écrit d'un style remarquable et d'un intérêt extrême. *Elfride*, *Conradin*, le *Favori*, *Médée à Corinthe*, *Damoclès*, et quelques autres tragédies, lui assignent une place honorable parmi les dramaturges de la nouvelle école.

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 420.

4. Parmi ses nombreux romans, on distingue les *Aventures de Faust*, qu'on ne peut lire sans attendrissement; l'*Héritière de Giafar le Barmécide*, et l'*Histoire de Raphaël d'Aguilar*, qui inspirent une douce mélancolie; les *Voyages antédiluviens*, l'*Homme du monde*, le *Poète*, *Sahir et Eva*, premiers-nés dans le paradis, roman métaphysique qui embrasse toute l'existence de l'homme, etc.

5. HENRI-JOSEPH DE COLLIN, natif de Vienne (1771-1811), a laissé des tragédies qui ne furent représentées qu'après sa mort, et avec succès. Celle de *Régulus* est tout antique, toute romaine; le caractère d'Attilia, femme de Régulus, y est surtout tracé avec une grande énergie. On trouve ensuite dans les œuvres de Collin, *Coriolan*, *Polyxène*, *Balboa*, *Bianca della Porta*, *Mæon*, les *Horaces* et les *Curiaces*, le chant des *Cygnés*. Il y a quelquefois dans ces ouvrages trop d'exaltation, trop peu de variété dans les caractères; mais l'esprit religieux et l'élévation des idées les rapprochent souvent des compositions antiques (1). Collin avait aussi commencé un poème sur *Rodolphe de Habsbourg*, tige et fondateur de la maison d'Autriche.

6. LOUIS-ZACHARIE WERNER, né l'an 1768 à Königsberg, après avoir mené la vie la plus irrégulière, exalté la Réforme dans la célèbre tragédie de *Martin Luther*, et travaillé à la propagation de la Maçonnerie, abjura enfin ses erreurs, embrassa le culte catholique à Rome même, devint prédicateur du congrès de Vienne, et mourut en 1823 dans tous les sentiments de la piété. Les ouvrages de Werner sont : les *Fils de la Vallée*, la *Croix à la Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *Wanda, reine des Sarmates*, le *Vingt-quatre Février*, *Ste.-Cunégonde*, et la *Mère des Macchabées*. Tous ces ouvrages sont écrits sous une forme dramatique, bien qu'ils appartiennent plutôt au genre lyrique, et que la plupart d'entre eux ne pourraient être représentés sur la scène.

7. Les *Fils de la Vallée*, ou les *Templiers en Chypre* (1803), occupent deux volumes. Werner y décrit avec un art admirable l'intérieur de l'ordre des templiers, et l'on ne peut douter que Walter Scott n'ait souvent relu

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 423.

cet écrit avant de composer son chef-d'œuvre d'*Ivanhoé*. Le poème de Werner est plein d'une imagination brillante; et si l'on en croit ses confessions, il eut pour but secret de réveiller le zèle des maçons, et de contribuer à la propagation de l'*Église invisible*.

8. La *Croix à la Baltique* parut en 1806, ainsi que *Martin Luther*, grand tableau dramatique qui peint, en la louant, l'époque de la Réforme; il y règne une teinte mystique. *Attila* est une tragédie romantique; *Wanda* lui est inférieure. Le *Vingt-quatre Février* repose sur le dogme de la fatalité : le destin exécute l'un de ses arrêts les plus terribles dans une cabane des Alpes presque inabordable, où le spectateur assiste à la fin des derniers membres d'une pauvre famille de paysans, chargée de la malédiction du ciel. Kunz-Kuruth, laboureur de la Suisse, et Trude, sa femme, poussés par le besoin et la misère la plus profonde, assassinent, sans le connaître, leur fils Kurt, qui revient à la maison paternelle après une longue absence, pour faire cesser la détresse de ses parents. Ce crime a lieu le 24 février, jour où, à chaque génération de cette famille, il se commet quelque grand attentat.

9. *Ste.-Cunégonde* est fortement empreinte de mysticisme. La *Mère des Maccabées*, que Werner composa étant prêtre, offre un singulier mélange d'inspiration religieuse et d'un comique trivial. Quant à ses *Sermons*, il y règne un ton populaire et une vivacité d'expression qui devaient produire et produisirent beaucoup d'effet.

10. ADOLPHE MULLNER, neveu de Bürger, né l'an 1774 à Langendorf, avait composé quelques comédies (les *Confidants*, les *Grands Enfants*) pleines de facilité et versifiées avec élégance, lorsque excité, par l'exemple de Werner, il fit, en 1812, une tragédie intitulée *le Vingt-neuf Février*, qui repose également sur le fatalisme. Le plus grand défaut littéraire de cette pièce est d'être une œuvre d'imitation, bien que l'auteur s'en défende fortement dans sa préface. On trouve un intérêt bien supérieur et une poésie plus forte dans sa grande tragédie intitulée *la Faute*. En 1813, Mullner donna le *roi Yngurd*, sujet tiré des légendes.

des fabuleuses du Nord , et en 1820 , l'*Albanaise*. Ces tragédies se distinguent par le plan , en général bien conçu , par un grand usage du monde , par une diction noble , élégante , riche de formes brillantes , mais souvent trop épigrammatiques.

11. FRANÇOIS GRILLPARZER , né vers la fin du dernier siècle , débuta , en 1816 , par un ouvrage dramatique qui annonçait une vive imagination , mais en même temps des idées peu arrêtées sur le genre tragique : ce fut l'*Aïeule* , dont l'idée principale est prise du *Vingt-neuf Février* , et dans laquelle un revenant joue le premier rôle. Quoique bizarre et extravagante , cette tragédie excite l'effroi au théâtre , et inspire un grand charme à la lecture , par les beautés poétiques qu'elle renferme. Grillparzer a donné plusieurs autres tragédies : *Sapho* , la *Toison d'or* , le *Bonheur et la fin du roi Ottokar* , etc. *Sapho* ne le cède en rien à son premier essai , quant à la beauté de la poésie ; mais elle est entièrement défectueuse sous le rapport du plan. La *Toison d'or* est une trilogie , comme le *Wallenstein* de Schiller : la première partie est l'histoire de Phrixus , assassiné en Colchide ; la deuxième , en quatre actes , renferme les événements de l'expédition des Argonautes ; et toutes deux servent en quelque sorte d'introduction à la partie en cinq actes , dont le sujet est Médée à Corinthe. Les beautés poétiques du premier ordre abondent dans cet ouvrage comme dans tous ceux de Grillparzer , et le personnage de Médée surtout , dont il a pris le type dans Valérius Flaccus , est d'une force et d'un coloris admirables. La tragédie d'*Ottokar* est supposée se passer dans un espace de dix-huit ans : l'auteur ouvre la scène au retour du roi de Bohême , Ottokar II , de son expédition contre Bela IV , roi de Hongrie , qu'il vainquit à la bataille de Kroissenbrunn en 1260 , et opère son dénouement à la mort d'Ottokar , qui eut lieu en 1278 , dans la bataille de Wiedenbach , livrée à l'empereur Rodolphe. Grillparzer a été évidemment remué par le désir de composer une pièce patriotique , à l'imitation de *Goetz de Berlichingen* ; mais il a substitué aux moyens si simples et aux détails si naïfs de Goëthe , un mélange

de scènes d'une magnificence barbare et d'une vulgarité triviale, imitée de Shakspeare (1).

12. Christophe Erntt, baron de HOUWALD, né l'an 1778 à Straupitz, composa, à l'âge de treize ans, une tragédie en cinq actes, intitulée : *La mort du général suédois Lilienhock*. Depuis cette époque, outre les *Accords romantiques*, l'*Ami des orphelins*, etc., il a donné plusieurs pièces de théâtre, qui, pour la plupart, ont obtenu beaucoup de succès, telles que l'*État libre*, l'*Apparition* (das Bild) ou le *Portrait*, le *Retour dans la patrie*, la *Tour du fanal*, la *Malédiction et la Bénédiction*, le *Prince et le bourgeois*, les *Ennemis*, etc. Houwald a retracé, avec beaucoup de vérité, les mœurs et les usages du grand monde ; ses dialogues sont vifs, remplis de traits piquants ; sa poésie est harmonieuse, et a une teinte de mélancolie qui conduit insensiblement à la rêverie.

13. Faute de pouvoir nous étendre davantage sur la situation actuelle du théâtre tragique allemand, nous ne ferons que rappeler la *Bataille des Hongrois*, de NIDDA (né en 1776) ; l'*Ernest, duc de Souabe*, Louis le Bavaïois, etc., de LOUIS UHLAND (né en 1787) ; les Drame historiques d'AUFFENBERG ; les traductions de plusieurs tragédies de Racine et de Voltaire par FRÉDÉRIC MALTITZ ; le *Timoléon* de RAUBACH ; l'*Agnès de Bernau* de TOERRING, etc.

ART. II. — AUTEURS COMIQUES :

IFFLAND, ENGEL, KOTZEBUE, SPRICKMANN, KIND, TIEK, ETC.

1. Iffland : caractère de son théâtre. — 2. Engel : son théâtre et ses autres ouvrages. — 3. Kotzebue : détails sur sa vie et ses ouvrages. — 4. Fécondité de Kotzebue et caractère de son talent. — 5. Ses tragédies et ses comédies ; Kotzebue, romancier et nouvelliste. — 6. Sprickmann, Kind, Tiek, Mahlmann, Klingemann, Weissenthurm, etc.

1. Lorsque les pièces chevaleresques eurent perdu leur vogue en Allemagne, le public prit un goût très-vif pour les comédies larmoyantes ou les drames. AUGUSTE-GUILLAUME IFFLAND de Hanovre (1759), l'un des plus célèbres comédiens de son temps, qui mourut en 1814, directeur

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 434.

du théâtre national de Berlin, contribua beaucoup, par ses nombreuses productions, à entretenir ce goût. Le *Crime par point d'honneur*, les *Chasseurs*, les *Amis de la maison*, le *Joueur*, et ses autres drames, furent représentés dans toute l'Allemagne avec le plus grand succès, jusque vers la fin du xvin^e siècle, où une critique sévère lui ravit la faveur du public. Les défauts qu'on reprochait aux pièces d'Iffland portent plutôt sur le genre du drame que sur la manière de l'auteur. Iffland se borne à représenter la nature telle qu'elle se produisait à lui dans des scènes journalières, qu'il graduait selon l'intérêt dramatique, et qu'il animait de manière à les exposer dans un but moral. Iffland a donc exécuté, et avec beaucoup d'art, ce qu'il s'était proposé, savoir, de peindre dans ses ouvrages la vie domestique de ses compatriotes avec une telle vérité, que les historiens futurs pourront puiser à ces sources, et y retrouver le monument le plus fidèle des opinions, des mœurs et des caractères de cette époque. Les *Mémoires* d'Iffland prouvent aussi qu'il avait profondément médité sur l'art du comédien.

2. J.-J. ENGEL de Parchim (1741-1802) obtint aussi, dans ce temps, des succès sur la scène comme auteur comique. Ses comédies du *Jeune noble* et du *Fils reconnaissant* firent longtemps les délices du public.

Outre ses œuvres dramatiques, Engel a donné : 1^o le *Philosophe du monde*, recueil de morceaux intéressants sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature ; 2^o la *Théorie de la mimique* ; 3^o le *Miroir des princes* ; 4^o *Lorenz Stark*, roman que l'auteur composa à l'âge de soixante ans, et dans lequel se trouvent réunies au plus haut degré les différentes qualités qui distinguent Engel : diction pure, caractères bien tracés et surtout admirablement soutenus, observations fines, et morale excellente.

3. Le théâtre comique, qui n'a jamais été porté en Allemagne à un haut degré de perfection, parce qu'il n'est pas en harmonie avec le génie de la nation, serait bien peu digne d'attention, sans les ouvrages dramatiques que composa en si grand nombre AUGUSTE KOTZEBUE, neveu du célèbre Musæus. Cet homme, devenu si fameux, naquit en 1761 à Weimar, et fut nommé en 1783 conseiller

près le gouvernement de la province d'Esthonie. Il revint en 1798 en Allemagne, où il occupa l'emploi de poète du théâtre de Vienne. Il eut quelques difficultés avec le directeur de ce théâtre, et retourna en Russie, patrie de sa femme, dans l'année 1800 ; mais à peine eut-il passé les frontières, qu'il fut arrêté et transporté en Sibérie ; violence encore inexpiquée, et dont la victime a laissé le récit dans son ouvrage intitulé *l'Année la plus mémorable de ma vie*. Paul I^{er}, après la lecture d'une de ses pièces, qui avait pour titre *le Cocher de Paul I^{er}*, et qui contenait un panégyrique de ce prince, le fit mettre en liberté et le nomma conseiller aulique. Kotzebue quitta l'année suivante la Russie, et visita l'Italie et la France ; à son retour en Allemagne, il publia deux écrits : *Mes souvenirs de Paris*, *Mes souvenirs de Rome et de Naples*, où les Français et les Italiens ne sont pas ménagés. Il rédigea ensuite, de concert avec Merckel, un journal intitulé *le Franc Parleur* ; mais s'étant brouillé avec son collaborateur, il continua, dans la *Feuille hebdomadaire*, la polémique qu'il avait commencée contre l'association littéraire de Weimar, et s'occupa de la composition d'une *Histoire de la Prusse ancienne*. Kotzebue vivait depuis l'année 1807 dans ses terres, en Esthonie, lorsqu'en 1813 on le vit revenir, à la suite de l'armée russe, à Berlin, où il se mit à publier la *Feuille populaire russe-allemande*. A la fin de la guerre, on lui donna la place de consul de Russie à Königsberg ; et, en 1817, le gouvernement russe, auprès duquel il venait de se rendre, le chargea de lui fournir des renseignements périodiques sur la situation de l'Allemagne. Il alla remplir ces fonctions à Manheim, et y publia en même temps la *Semaine littéraire*, où il tournait en dérision les utopistes libéraux de l'Allemagne. Un jeune étudiant fanatique, nommé Sand, membre des sociétés secrètes de *Teutonie* et d'*Arminie*, l'assassina dans sa propre maison, le 23 mai 1819.

4. Kotzebue fut l'un des écrivains les plus féconds qu'ait à montrer l'histoire littéraire de toutes les nations. Il a laissé plus de trois cents pièces de théâtre. Il règne dans

ses ouvrages, le plus souvent médiocres, mais pleins de finesse et brillants d'esprit, une extraordinaire variété. Ses dialogues sont remarquables par la vivacité, et il savait parfaitement caleuler les effets de la scène. On peut même remarquer que tandis que Goëthe et Schiller avaient bien moins en vue dans leurs conceptions dramatiques l'effet de la représentation que celui de la lecture, d'où il est arrivé que la plupart de leurs ouvrages ne sont pas susceptibles d'être mis en scène, Kotzebue au contraire avait toujours la représentation en perspective lorsqu'il composait ses pièces; aussi peut-il être regardé comme le véritable fondateur du théâtre allemand.

5. Ses tragédies les plus remarquables sont : *Gustave Wasa*, *Oétavie*, le *Siège de Nauenbourg* ou les *Hussites*, les *Croisés*, *Hugo Grotius*, *Jeanne de Montfaucon* et la *Prêtresse du soleil*, à laquelle font suite les *Espagnols au Pérou* ou la *Mort de Rolla*, etc. Parmi ses drames, nous citerons la *Réconciliation* ou les *Deux Frères*, *Misanthropie et repentir*, qu'on a traduits dans presque toutes les langues. Ses comédies, qui diffèrent peu des nôtres, n'ont pas eu un succès moindre; et sa *Petite ville d'Allemagne*, que madame de Staël a si ingénieusement comparée à celle de Picard, est une des meilleures comédies que possède l'Allemagne. Sous le nom de *farees*, Kotzebue a donné un grand nombre de pièces qui ne méritent pas d'être mentionnées; lui-même a montré le peu de cas qu'il faisait de la plupart d'entre elles, en ajoutant au nom de *farees* ces mots : *pour la digestion*.

Comme romancier et nouvelliste, Kotzebue s'est acquis également une réputation qu'on ne saurait lui contester; nous ne mentionnerons toutefois que *Les malheurs de la famille d'Okenberg*, son *Recueil de petits écrits*, et *Les plus jeunes enfants de ma fantaisie*.

6. On peut citer encore dans le genre comique, les *Comédies* de SPRICKMANN (né en 1749), le *Van-Dyck* de KIND (1768), auteur du mauvais canevas du *Freyschütz* que Weber a rendu si célèbre par sa musique; quelques pièces de TIEK (1773), auteur des *Feuilles dramatiques*, et dont l'influence littéraire fut très-grande; les *Parodies* de MAHLMANN; le *Faust* et autres pièces de KLINGEMANN (1777); les *Comédies* de madame de WEISSENTHURN, etc.; mais la plupart de

ces ouvrages ont été empruntés, soit entièrement, soit en partie, au théâtre français; et d'ailleurs ces auteurs vivent encore, ou sont morts depuis trop peu de temps pour qu'il soit possible de les juger en parfaite connaissance de cause.

§ 8. *Autres poètes du XVIII^e et du XIX^e siècle.*

1. Poètes du XVIII^e siècle. — 2. Poètes vivant encore en 1828.

1. Il serait trop long d'énumérer avec détail toutes les réputations plus ou moins notables de cette époque : franchissons le *Théâtre populaire* de KRUGER (1750); les *Drames* imités des étrangers de MYLIUS (1754); les *Poésies morales et didactiques* de SACRO (1756); les *Épigrammes* et les *Chansons* d'EWALD (1767); les *Poésies burlesques* de SCHIEBELER (1771); les *Satires, Épîtres, Fables*, etc., de BENJAMIN MICHAËLIS (1772); les *Poésies lyriques* de DAVID HARTMANN (1775); les *Comédies* écrites en style correct de ROMANUS (1787); les *Contes* et les *Élégies* de GEMMINGEN (1791); les pièces de théâtre (*l'Intendant*, etc.) de LENZ (1792), imitateur de Shakspeare; les *Poésies lyriques religieuses* et les *Sermons* de MUNTER (1793); les *Épîtres* et les *Chansons* d'ÉBERT (1795); les poésies sacrées (*Cantiques, Jeunesse de S. Blaise*, etc.) d'ARNOLD SCHMID (1789); les *Idylles orientales, Tableaux* et *Cantiques* de FRÉDÉRIC SCHMIDT (1796); les *Poésies* élégantes et faciles de GOTTER (1797); le *Théâtre comique* de JUNCER (1797), imitateur des Anglais; les *Farees*, entre autres *Pas plus que six plats*, de GROSSMANN (1796); les *Poésies* de GALLISCH (1795) et de MASTALLIER (1795), imitateurs de Ramler et de Denis; les *Fleurs sur l'autel des Grâces* de SCHATZ (1795); les *Poésies* de ZAUPSER (1795); les *Epopées* d'ALZINCER (1797), imitateur de Wieland; les *Chansons*, les *Romances populaires* et l'*Énéide travestie* de BLUMAUER (1798); la *Vesta* et autres poésies d'HEIDENRICH (1801); l'*Ethelwolf*, le *Tribunal occulte*, etc., de FERDINAND HUBER (1804); le *Richard Cœur de Lion* de FR. A. MULLER (1807), autre imitateur de Wieland; les *Épigrammes* et les *Poésies lyriques* de KRITSCHMANN (1809); les *Fables, Odes* et *Contes* de CONRAD de PFEFFEL (1809); les *Poésies diverses* de SEUME (1810); la *Famille de Schroffenstein*, la *Penthelisea*, la *Kætchen* (Catherine) d'*Heilbronn*, la *Bataille d'Hermann*, etc., du dramaturge HENRI DE KLEIST (1811), imitateur de Schiller; les *Petites chansons* et *Poésies diverses* de BEYER (1814); les *Opéras* de GEORGE JACOBI (1814), frère du philosophe de ce nom; les *Œuvres complètes du messager de Wandsbeck*, en vers et en prose, de MATH. CLAUDIUS, dit ASMUS (1815), poète populaire et instructif; le *Théâtre* et *Comédies* de SCHRODER (1816); la *Wilhelmine*, l'*Inoculation*, et le *Voyage au midi de la France*, de THUMMEL (1817), poète et prosateur classique; les *Idylles*, les *Légendes*, la *Poétique*, la *Cinquantième année*

de ma vie, les *Chants patriotiques* de KOSEGARTEN (1818), imitateur de Schiller; les *Comédies*, *Caricatures* et *Tragédies* d'AYRENNOFF (1819), auteur plein d'originalité; les *Fables*, *Contes*, *Élégies*, *Épîtres*, *Drames*, du Strasbourgeois NICOLAY (1820), imitateur de Wieland; les *Comédies* et *Bagatelles* de CHRÉT. LEBERECHT HEYNE ou ANT. WALL (1821); les poésies d'OVERBEK (1821); les drames chevaleresques et autres (*Olhon de Wittelsbaeh*, les *Romains en Allemagne*, etc.) de MARIE BABO (1822); le *Don des dieux*, le *Jugement des dieux*, la *Harpe de Stein*, les *Feuilles et fleurs romantiques*, etc., de LOUISE BRACKMANN (1822), surnommée la *Sapho allemande*, et qui, comme la Sapho grecque, périt victime de ses passions; les *Chansons de chasseurs*, etc., de WILDUNGEN (1822), etc.

2. Arrivés à la littérature de nos jours, si féconde et si variée, nous ne pouvons guère que citer des noms, en les classant dans les divers genres auxquels ils appartiennent.

Parmi les poètes épiques et didactiques nous mentionnons :

FRÉDÉRIC MULLER de Creutznaeh (né en 1750), peintre et graveur, dont les poésies offrent des Idylles admirables, telles que *Ulriess de Kolheim*, la *Tonte des Brebis*, etc., et des poèmes, *Niobé*, *Faust*, *Sainte Geneviève*, remarquables par les grâces de la poésie et la peinture fidèle des passions.

C. AUGUSTE TIEDGE de Gardeliben (1752), auteur d'*Uranie*, poème lyrique et didactique, qui se distingue plutôt par les agréments des détails que par le plan; du *Miroir des femmes*, qui se rapproche du genre épistolaire tant par la forme que par le style; d'*Élégies* et de *Mélanges poétiques*, où l'on remarque l'*Écho*, l'*Arbre chantant*, les *Deux couronnes*, etc.

HERMÈS NIEMEYER de Halle (1754), théologien et poète sacré, très-estimé en Allemagne, et dont les *Poésies religieuses* méritent leur réputation.

FR.-XAVIER BRONNER d'Hoehstædt (1758), qui a réussi, même après Gessner, dans le genre pastoral : *Idylles et Contes sur la pêche*, *Caïn*, etc.

FRÉDÉRIC WEISSER (1768), auteur des *Lis et Roses*, poème gracieux, et de plusieurs autres écrits.

J.-DANIEL FALK de Dantzic (1770), écrivain bizarre à qui l'on doit le poème des *Héros*, remarquable par la vigueur et la beauté de l'exposition; les *Tombeaux sacrés à Kom* et les *Prières*, satires trop mordantes et trop personnelles; ses *Uhns*, où l'on distingue l'*Hymne sur le XIX^e siècle*, la *Résurrection des morts*, les *Aventures de Jean de la Baltique*, le *Forgeron d'Apollon*, etc.

C. STRECKFUSS (1779), traducteur estimé du Tasse.

FRANÇOIS HORN de Berlin (1781), auteur du *Chemin de la mort*.

Dans le genre lyrique et autres, nous trouvons :

L. F. G. DE GOEKING (né en 1748), qui, par ses *Chants de deux amants*, appartient à l'école sensuelle de Wieland.

JEAN-PIERRE HEBEL (1760), dont les *Poésies pour les amis de la nature et des mœurs champêtres*, en un petit volume, vivront autant que la langue allemande. Sous les formes de la vie simple et vulgaire, dont la reproduction est déjà une source de plaisir, Hebel place les grands intérêts de l'humanité, et les sentiments les plus touchants que puisse inspirer le christianisme. De là l'étonnante puissance que ces poèmes exercent sur l'âme, en ramenant le génie poétique à son caractère primitif d'imitation fidèle et de haut enseignement. Woss, dans le nord de l'Allemagne, avait déjà porté une rude atteinte au crédit des Philis, des Daphné; Hebel, dans le midi, acheva de discréditer ces bergeries de convention. Aussi le retour de la poésie bucolique allemande vers la nature est-elle en grande partie son ouvrage.

FRÉDÉRIC HAUG (1761), renommé par ses *Chansons* et ses *Épigrammes*.

FRÉDÉRIC MATTHISSON (1761), dont les *Poésies lyriques* sont extrêmement remarquables, entre autres les *Prieurs* (*Die Betende*, ceux qui prient).

PH. CONZ (1762), traducteur d'*Eschyle* et auteur de *Poésies diverses*.

GAUDENZ DE SALIS (1762), connu par ses *Élégies*.

C. FR. MÜCHLER de Stuttgart (1763), célèbre par ses *Chants populaires*.

DAVID GRETER, de Halle (1763), rédacteur des *Fleurs du Nord*, recueil des chants mythologiques de l'Edda et de plusieurs autres poésies scandinaves.

F. A. KRUMMACHER (1768), auteur de *Paraboles*.

ÉLISA BURGER (1769), à qui l'on doit des *Drames* estimés.

C. F. RASSMANN de Wernigerod (1772), auteur du *Bosquet*.

Enfin, GUILL. MÜLLER de Dessau (1794), dont les *Chants de la Grèce* offrent des beautés lyriques du premier ordre.

II^e SUBDIVISION. — PROSE.

§ 1^{er}. *Romanciers, conteurs, nouvellistes, etc.*

1. Jünger : caractère de ses romans. — 2. Knigge : le Commerce des hommes, et le Roman de sa vie. — 3. Moritz : ses romances et autres écrits. — 4. Miller : ses romans, entre autres Siegwart. — 5. Hoffmann : ses divers ouvrages, ses romans et ses contes fantastiques. — 6. Auguste Lafontaine : ses romans d'intérieur. — 7. Meisner : ses romans historiques. — 8. Wächter : ses Légendes du moyen âge. — 9. Lamotte-Fouqué : ses romans chevaleresques. — 10. Autres romanciers de l'Allemagne.

1. FRÉDÉRIC JÜNGER de Leipzig (1759-1791), après avoir

été précepteur de deux princes, se rendit à Vienne en 1787, et, deux ans après, il fut nommé poète du théâtre de la cour; mais il s'était déjà fait connaître précédemment comme romancier et comme auteur dramatique. Le roman d'*Huldreich Wurmsamen de Wurmfeld* commença sa réputation (1781); il fut suivi du *Petit César*, du *Cousin Jacob Launen*, de *Marianne et Charlotte* ou l'*Apparence est trompeuse*, de *Nelchchine* ou les *Dangers de l'inexpérience*, et du célèbre *Fritz*, qui clôt cette liste. Ces ouvrages se distinguent par une exposition agréable et facile, quoiqu'ils manquent en général d'esprit comique et d'énergie. Jünger a montré plus de talent pour le théâtre : s'il n'eut pas le génie de l'invention, il posséda la plus grande habileté pour s'approprier les matériaux tant indigènes qu'étrangers, qu'il savait embellir par un style agréable et facile, comme par un dialogue spirituel et comique. Ses œuvres dramatiques forment trois recueils : le premier, sous le titre de *Comédies*; le deuxième, sous celui de *Théâtre comique*; et le troisième, sous celui de *Théâtre posthume*, en tout dix volumes.

2. Le baron de KNIGGE (1747-1796) se fit connaître par plusieurs ouvrages sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature, qu'il traitait ordinairement avec plus de facilité que de profondeur. Son traité intitulé *du Commerce des hommes* a joui longtemps d'une grande vogue en Allemagne. Comme auteur de romans, il n'a pas moins de réputation : parmi ses ouvrages en ce genre, on distingue surtout le *Roman de sa vie*, plein d'originalité.

3. PHILIPPE MORITZ, natif d'Hameln (1657-1793), esprit bizarre que rien ne pouvait fixer, ni les bienfaits, ni l'amitié, ni le devoir, et qui toute sa vie changea de lieu, de caractère, de sentiments, pour mourir du spleen, a raconté lui-même les singularités de son caractère et les aventures de sa vie dans deux romans : *Antoine Reiser* ou le *Voyageur*, et la *Vie du pasteur André Hartknopf*. Ses nombreux travaux sur la langue allemande sont fort estimés, et l'on peut dire de cet écrivain qu'il joint le précepte à l'exemple : son style est pur, naturel, et d'une élégante simplicité. Son *Traité de la prosodie* est un modèle. Ses ouvrages sur les antiquités manquent d'érudition; mais on les lit avec plaisir, surtout *Anthousa*, description des fêtes religieuses chez les anciens Romains, où la pureté du style couvre la légèreté du fond. Ses *Voyages en Angleterre, en Italie*, etc., ont le même défaut et les mêmes

qualités. L'auteur a parcouru rapidement les contrées qu'il décrit ; sa narration intéresse par un style vif, concis, et toujours égal dans sa marche.

4. JEAN-MARTIN MILLER, né à Ulm en 1750 et mort en 1814, se distingua d'abord dans le genre élégiaque ; mais ses romans, *Charles de Burgheim*, la *Correspondance de trois amis d'université*, etc., furent plus estimés que ses poésies. On distingue surtout celui qui a pour titre *Siegwart* ou *Histoire d'un cloître*, qui ne contribua pas peu à répandre en Allemagne le genre sentimental. Ce roman, qui trouva presque autant de lecteurs que le *Werther* de Goëthe, et qui fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, devint, après quelques années, un objet de ridicule, et ne tarda pas à tomber dans l'oubli. On conserva tout aussi peu de mémoire pour les poésies de l'auteur, dont quelques-unes méritaient peut-être un meilleur sort.

5. ERNEST-THÉODORE-AMADEUS HOFFMANN, né l'an 1776 à Königsberg, après avoir étudié la jurisprudence, se laissa entraîner par son goût pour la musique et la poésie. Dès ce moment sa vie fut presque toujours errante, dissipée, bizarre. Varsovie, Berlin, Bamberg, Dresde, le virent tour à tour professeur de musique ou directeur de théâtre. Il fit des opéras, texte et musique, tels qu'*Undine*, composa des morceaux de littérature, entre autres le *Dialogue du poëte et du compositeur*, publia la *Vision sur le champ de bataille près de Dresde*, puis la *Bataille de Leipzig*, et ensuite l'*Élixir du diable*, roman qui, malgré beaucoup d'intérêt et les agréments du style, est d'une diffusion qui en rend la lecture fatigante. Mais c'est par ses *Contes fantastiques* qu'Hoffmann s'est surtout rendu célèbre. Le merveilleux à côté de la vie bourgeoise ; des fantômes, des sylphes, à côté d'étudiants et de boutiquiers ; les plus gracieux mystères du monde fantastique à côté des routines et du commérage de petites gens : voilà le contraste qu'Hoffmann excelle à représenter. Il a un talent singulier pour découvrir le merveilleux où nous le soupçonnons le moins ; il lui suffit d'un mot, d'une circonstance indifférente, pour éveiller notre imagination. Tout ce que nous gardons, en dépit de la raison, de penchants crédules, de dispositions

peureuses, de sentiments superstitieux; le frissonnement involontaire que nous éprouvons à traverser, le soir, une forêt, un cimetière, à visiter des ruines; la rêverie où nous jette, pendant la nuit, le son lointain d'une musique ou l'aspect d'un lac tranquille; tout ce qui enfin est du ressort de l'imagination et de la fantaisie, tout cela est le domaine d'Hoffmann. Ce domaine est vaste; car tous les sentiments, toutes les idées où la réflexion et la raison n'ont point de part, lui appartiennent. Ainsi, dans le *Majorat*, l'intérêt vient d'une apparition surnaturelle; dans le *Sanctus*, le sujet, c'est la puissance de la musique et de l'enthousiasme indéfinissable qu'elle inspire; dans *Salvator Rosa*, l'imagination vive et hardie de l'homme de génie; dans la *Vie d'artiste*, c'est encore le pouvoir singulier de la musique; dans le *Violon de Crémone*, c'est la liaison et la sympathie mystérieuse qui existent entre la vie d'une jeune fille et une espèce de violon magique; dans *Marino Faliero*, c'est tout ce qu'il y a d'aventureux dans les passions amoureuses; dans le *Bonheur au jeu*, le hasard et ce que sa faveur a de fatal; dans le *Choix d'une fiancée*, un personnage mystérieux qui tient du diable et du Juif errant; dans le *Spectre fiancé*, le magnétisme; dans le *Pot d'or*, les sylphes, les gnomes, et toute la magie orientale; dans *Mademoiselle de Scudéry*, l'horreur profonde qu'inspirent les grands crimes, comme le meurtre, l'empoisonnement: les œuvres d'Hoffmann enfin sont, pour ainsi dire, un cours complet de toutes les impressions instinctives de notre âme. Hoffmann mourut en 1823, épuisé par les excès et par le travail.

6. A la tête des romanciers allemands qui se sont attachés à tracer des tableaux d'intérieur, il faut placer AUGUSTE LAFONTAINE, né l'an 1758 à Brunswick, de réfugiés français, et l'un des plus féconds écrivains de l'Allemagne. Ses *Tableaux de famille* ont une réputation européenne. Parmi ses autres romans, on distingue les *Nouveaux contes moraux*, *Aristomène*, *Aline de Riesenstein*, *Charles et Emma*, les *Deux fiancées*, *Raphaël*, *Amélie*, le *Comte de Waldheim*, *Blanche et Minna*, la *Ferme aux*

abeilles, *Walther*, les *Aveux au tombeau*, le *Bal masqué*, *Falkenberg*, *Marie Menzieoff*, *Herwey*, *Ludwich d'Eisaeh*, *Roland*, la *Famille en fuite*, le *Hussard*, *Bernold*, *Rodolphe et Marie*, *Agathe*, les *Séductions*, le *Spectre des ruines*, le *Dernier tableau de famille*, etc. On trouve dans ses nombreux ouvrages du naturel, beaucoup de sensibilité, de la gaieté, et de la critique sans aigreur, des portraits d'une originalité piquante. Ce nombre considérable de romans ou de nouvelles n'est pas, chez cet auteur, la facile surabondance de la médiocrité, mais la fécondité même du talent. Habile observateur et doué d'une imagination heureuse, Auguste Lafontaine est regardé, dans ce genre, comme le fondateur d'une école. Il excelle moins dans l'art de peindre les caractères que dans celui de distinguer et de caractériser les habitudes. Le ridicule ne lui échappe pas ; mais sa raillerie est plus ingénieuse que maligne. On lui a reproché un excès de sensiblerie que ses imitateurs ont encore outré ; mais il serait injuste de ne pas reconnaître ses plus anciens romans, l'*Original*, *Quinctius Flamming*, la *Famille de Halden*, comme des peintures achevées, dont les couleurs n'ont pas encore pâli auprès des productions si brillantes et quelquefois un peu bigarrées de Walter Scott et de son école.

7. GOTTLIEB MEISSNER de Bautzen (1753-1807) a été longtemps le soutien d'un genre de romans historiques, plutôt à la manière de Saint-Réal qu'à celle de Walter Scott. On trouve beaucoup d'art dans ses plans, et beaucoup d'imagination ou d'esprit dans l'exécution. Il n'avait pas autant de goût peut-être que de moyens naturels : quelquefois sa diction paraît recherchée. On regarde comme ses principaux ouvrages, les *Esquisses*, la *Famille Frink*, les *Contes et dialogues*, la *Vie de Schænberg*, la *Vie du maître de chapelle Neumann*, les *Fables d'après Holzmann*, *Aleibiade*, *Bianeo Capello*, *Masaniello*. Il faut y joindre les monographies de *Spartaeus*, de *Jules César*, d'*Épaminondas*, composées en ce genre ; l'*Éloge de la musique*, poème, et quelques pièces de théâtre, parmi lesquelles on a remarqué le drame intitulé *Jean de Souabe*.

8. LÉONARD WÆCHTER d'Ulzen (1762-1821) a publié, sous le vieux nom célèbre de VEIT WEBER, un autre genre de roman historique mêlé également de dialogues dramatiques, mais qui s'offre en contraste parfait avec ceux de Meissner. Meissner cherche à rendre son style coulant et facile; Wæchter s'efforce de donner de la rudesse au sien, et de se mettre en harmonie avec le temps qu'il décrit, à l'aide d'une foule de vieux mots qu'il arrache à la poudre des chroniques. Ses *Légendes du moyen âge*, à part quelques traits exagérés, se font lire avec intérêt. Quelques-unes des scènes qu'il y retrace font pâlir d'horreur : on ne peut surtout se défendre d'effroi en lisant celle où il montre le parricide Conrad de Wolsffstein cherchant, dans son délire, un asile auprès des émissaires du tribunal secret, rassemblés autour d'un feu dans un bois (1). Wæchter est encore auteur d'un *Tableau des temps modernes de l'Allemagne* (1787).

9. De tous les romanciers allemands modernes, le plus véritablement épris des temps chevaleresques est le baron FRÉDÉRIC de LAMOTTE-FOUQUE, né vers 1777, de réfugiés français. L'enthousiasme guerrier n'est pas une vaine utopie chez Lamotte-Fouqué, que Jean-Paul nomme quelque part le *Vaillant*. Il servit sous les drapeaux de la Prusse, dans la guerre de la Délivrance, et combattit dans presque toutes les batailles livrées contre ses anciens compatriotes. On peut dire qu'il a idéalisé les grotesques de Wæchter. Il a surtout bien mérité des lettres nationales par les soins infinis qu'il a apportés à la recherche des vieux chants populaires, des chroniques et des légendes. On peut se faire une idée de ses travaux en lisant *Sigurd*, et la trilogie dramatique dans la quelle il retrace l'histoire des *Nibelungen* d'après les traditions scandinaves. L'*Anneau magique*, et *Ondine*, renferment aussi des pages charmantes; *Ondine* est surtout le chef-d'œuvre des féeries, et il est difficile de tracer un tableau plus frais et plus gracieux. Lamotte-Fouqué réussit particulièrement à peindre toute la rudesse

(1) M. Loève-Veimars, *ib.*, p. 453.

de la nature du Nord ; ses romans de *Théodoff* et de *Sin-tram* offrent des tableaux achevés en ce genre (1).

10. L'espace nous manquerait même pour citer les noms des innombrables romanciers que possédait naguère ou que possède encore l'Allemagne ; aussi, nous nous contenterons d'indiquer comme les principaux : FRÉDÉRIC SCHULZ (1798), dont les *Petits romans* nous montrent un narrateur agréable ; HENRI SPIESS (1799), auteur de romans intitulés *Biographie des suicides, des aliénés*, etc. ; N. HEINSE (1749-1803), connu par les romans de *Laideon, Ardinghello, Hildegard*, etc. ; SOPHIE BRENTANO (1806) et SOPHIE LAROCHE (1807), auteurs de *Contes moraux* ; FRÉDÉRIC NICOLAÏ (1811), qui a laissé des romans religieux, tels que la *Vie et les opinions de maître Sébastien Nothanker* ; ERNST WAGNER (1812), dont les *Réflexions de Wilibald sur la vie*, les *Peintres voyageurs*, etc., appartiennent à l'école de Goëthe et des frères Schlegel ; GOTTLIEB SCHUMMEL (1814), à qui l'on doit le *Voyage sentimental en Allemagne*, le *Petit Voltaire*, etc., romans satiriques ; HENRIETTE UNGER (1814), auteur de *Juliette Grünthal*, etc. ; HENRI JUNG ou STILLING (1817), qui a composé des romans moraux, comme *Jeunesse et Voyages de Stilling*, *Rosée du matin*, etc. ; GOTTLIEB CRAMER (1819), auteur d'*Erasmus Schleicher*, d'*Alcibiade*, de *Paul Ysop*, etc., romans critiques ; BÉNÉDICTE NAUBERT, femme d'un talent remarquable, qui a écrit *Walter de Montbarrey*, *Conradin de Souabe*, les *Histoires de famille*, etc. ; FRÉDÉRIC SINTENIS (1819), auteur de romans moraux, *Veit Rosenstock*, l'*Heureuse soirée d'Hallo*, l'*Heureuse matinée de Théodore*, *H. de Flemming*, etc. ; FR. BERNHARDI (1820), qui, par ses *Bambocciades*, appartient à la même école que Wagner ; TIMOTHÉE HERMES (1821) et DEMME (1822), dont nous avons les *Contes de Charles Stille* ; STRECKEFFUSS, KIND, VULPIUS, et surtout ce VAN-DEVELDE (1827), surnommé à juste titre le *Waller Scott* de l'Allemagne, et qui, dans ses romans des *Patriciens*, des *Anabaptistes*, des *Hussites*, d'*Arwed Gyllenstierna*, de *Christine*, a fait preuve d'un talent admirable et d'une originalité profonde. A ces noms joignons ceux de FESSLER (né en 1756), avec ses *Romans historiques* ; du comte BENZEL STERNAU (1759), de LANCKEIN (1759), avec ses *Facéties* et *Contes* ; de STARKE (1762) et de SCHREIBER (1762), avec leurs *Contes* ; de F. G. SCHILLING (1766), d'ENCLEHARD (1769), de ROCHLITZ (1770), de SCHULZE ou LAUN (1770), de ZSCHORKE (1771), historien et romancier ; de TROEMLITZ (1773), de LINDAU (1774), de JULIEN DE VOSS (1775), auteur d'*Inis*, etc. ; du baron de MILLITZ (1780), du comte de LOEBEN (1780), auteur du *Guido*, etc. ; ainsi que ceux de plusieurs femmes : CAROLINE PICHLER (née en 1769), JOHANNA SCHLOPPENHÄNER (1770), la baronne de LAMOTTE-FOUQUÉ (1773), HELMINA DE CHIEZY (1783), épouse du professeur et académicien de Paris, AGNÈS FRANZ (1795), etc.

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 456.

§ 2. *Historiens, annalistes, mémorialistes, biographes, etc.*

1. Schmidt : son Histoire des Allemands, continuée par Milbiller. — 2. Gatterer : ses Abrégés d'histoire universelle. — 3. Schlæzer : ses travaux sur l'histoire du Nord. — 4. Gebauer et Heilmann. — 5. Pulter : son Histoire de l'Empire. — 6. Mæser : son Histoire d'Osnabruck. — 7. Abbt : son Histoire du Portugal et autres écrits. — 8. Schræckh : ses Biographies, son Histoire ecclésiastique, sa Biographie universelle et son Histoire universelle pour les enfans. — 9. Jean de Muller : détails sur sa vie et ses ouvrages. — 10. Son Histoire de la confédération suisse et son Histoire universelle. — 11. Posselt : ses divers ouvrages historiques. — 12. Autres historiens du XVIII^e siècle. — 13. Historiens du XIX^e siècle.

1. MICHEL-IGNACE SCHMIDT d'Arnsten en Bavière (1736-1794), prêtre catholique, publia, en 1778, le premier volume de son *Histoire des Allemands*. Le titre seul de cet ouvrage devait faire sensation. Il n'existait pas encore une histoire d'Allemagne, et moins encore de la nation allemande. Depuis longtemps on s'attachait à débrouiller, autant qu'il était possible dans une constitution aussi compliquée, l'histoire du droit public, et le résultat des démêles entre les empereurs, le pape et les états ; mais Schmidt, d'après une idée plus lumineuse, considéra les peuples germaniques comme formant une seule nation, soit par la conformité du langage et des mœurs, soit même par quelque analogie de lois et de maximes. Dès lors, il dut se montrer moins publiciste qu'historien, et s'attacher moins aux détails qu'aux principaux événements. Son style n'est pas remarquable par l'élégance ; mais il est clair, coulant, grave, et généralement correct. Ses récits sont simples et ses tableaux vrais ; ses réflexions naissent des faits, et si elles ne sont pas profondes, elles sont sages et philosophiques. Le travail de Schmidt était neuf ; aussi ne put-il aller que lentement, et c'est un an avant sa mort qu'il publia le onzième volume, qui s'arrête à l'année 1686. On trouva dans ses papiers les matériaux des volumes suivants ; mais il fallut une main habile pour les mettre en

ordre et pour remplir les lacunes qu'il avait laissées. Un écrivain distingué, Jos. MILBILLER, mort en 1816, acheva cette tâche pénible, à la satisfaction du public. Le tome vingt-deuxième va jusqu'en 1806, et renferme la table de tout l'ouvrage.

2. Si les sciences historiques se ressentirent un peu en Allemagne du mouvement des esprits dans cette période, elles reçurent du moins en théorie des bases plus larges, par l'extension donnée à la critique historique, lorsque Gatterer et Schlœzer, appelés à Göttingue en qualité de professeurs, y publièrent leurs savantes recherches. GATTERER (1797-1799) a donné successivement sept *Abrégés d'histoire universelle*, dont aucun n'a été achevé.

3. Louis de SCHLÖEZER (1737-1809), que le désir de visiter l'Orient poursuivait toujours, sans qu'il pût l'accomplir, et qui, après avoir passé quelques années en Russie avec l'historiographe Muller, revint professer la politique à Göttingue (1767), a laissé de nombreux ouvrages qui témoignent de son zèle et de son érudition (il possédait seize langues). On peut le regarder comme le créateur de l'histoire ancienne du Nord, qui n'était, avant lui, qu'un tissu de fables. Il en posa les fondements dans son *Introduction à l'histoire du Nord* (1771), et la développa dans l'*Histoire scandinave* (Danemark, Norwège, Islande, Suède, Normands), dans l'*Histoire slavonne* (Russes, Polonais et Silésiens, Bohémiens et Moraves, Wendes, Illyriens), enfin dans l'*Histoire lettone* (Lithuaniens, Prussiens, Livoniens et Courlandais); en tout vingt volumes in-4°, qui font suite à l'*Histoire universelle anglaise*. On lui doit encore divers écrits spéciaux sur la Russie, la traduction de l'annaliste russe *Nestor* jusqu'en 980, des *Lettres*, le recueil des *Annonces politiques*, etc. Schlœzer ne sut pas toujours se préserver du paradoxe, et son style est parfois acerbe jusqu'à blesser le bon goût.

4. La traduction de la grande *Histoire universelle anglaise*, bien que la composition originale soit répréhensible de conception et médiocre d'exécution, contribua

néanmoins à améliorer les goûts historiques des lecteurs allemands. Cette traduction fut l'ouvrage du professeur GEBAUER.

On remarqua aussi à cette époque la traduction de *Thucydide* que publia le professeur HEILMANN, ouvrage qui appartient encore aujourd'hui aux meilleurs en ce genre.

5. Il est à regretter que l'histoire nationale, abandonnée aux mains des juriconsultes, qui ne songeaient qu'à en tirer des monuments judiciaires, n'ait pas été traitée dans ce temps sous une forme pragmatique, ou présentée sous un aspect populaire. Quelque médiocres qu'eussent été de semblables essais, ils nous paraîtraient infiniment préférables à ces indigestes annales de jurisprudence, rédigées en style de chancellerie, c'est-à-dire, dans la prose la plus misérable qu'ait jamais subie le langage de l'Allemagne. Le savant et profond PULTER de Göttingue fut le seul historien de cette époque qui, dans son *Histoire de l'Empire*, daigna accorder quelques soins aux formes du style et au choix de l'expression.

6. Dans cette pénurie d'annalistes, deux hommes se distinguèrent toutefois par l'étendue de leurs vues historiques : ce furent Møser et Abbt. L'*Histoire d'Osnabruck* de JUSTIN MØSER (1794), auteur des *Rêves patriotiques*, s'est placée très-haut dans l'estime des critiques et des savants ; mais l'historien s'était circonscrit lui-même dans son plan, en se bornant à ne vouloir qu'éclaircir les travaux législatifs des âges précédents, et en rattachant seulement à ce travail le tableau des mœurs, des coutumes et des opinions des anciens Allemands. On ne pouvait donc exiger de Møser ces grands aperçus politiques et cet art du narrateur, qui consiste à disposer les masses, à les isoler selon l'importance du sujet, et à les faire mouvoir avec ordre et vivacité.

7. Le fragment de l'*Histoire de Portugal jusqu'à la fin du xv^e siècle*, que nous a laissé THOMAS ABBT (1766), est remarquable comme le premier essai d'imitation de la manière de Tacite qui se présente dans la littérature allemande ; mais l'auteur ne suit que de loin en loin les traces

de son modèle, et la valeur historique de ce petit ouvrage n'est que d'une médiocre importance. Abbt a mieux réussi dans son *Traité du mérite*, rempli d'observations fines et de sentiments élevés. Parmi ses autres ouvrages, on doit remarquer celui qui a pour titre : *De la mort pour la patrie*, et son *Traité de l'influence du beau sur les sciences*.

8. Vers la fin de cette époque, les sciences historiques firent encore quelques pas, dus aux travaux du laborieux JEAN-MATHIAS SCHRÖECKH, qui naquit à Vienne en 1733, dans la religion évangélique. Après avoir étudié la théologie à Göttingue, il fut nommé professeur de poésie, puis d'histoire, à Wittemberg, où il mourut en 1808, âgé de soixante-seize ans. A coup sûr, Schrœckh ne saurait passer pour un grand historien : son esprit ne jetait pas de vives lumières sur les objets qu'il avait embrassés ; ses portraits ne décèlent pas une connaissance bien approfondie de la nature humaine, et son style n'offre pas le coloris et le mouvement qui animent les tableaux d'un peintre habile ; mais il est le premier historien allemand qui ait véritablement compris ce qui manquait en Allemagne aux travaux historiques, et il fit tout ce qui était en lui pour donner à cette science une forme plus attrayante, plus précise, plus arrêtée ; il le fit même sans sacrifier l'exactitude de l'annaliste à l'ambition de briller comme écrivain. Les *Biographies des célèbres savants*, les premiers volumes de son *Histoire ecclésiastique*, qui s'étendit plus tard jusqu'à trente-cinq volumes, ainsi que sa *Biographie universelle*, étaient, à l'époque où ces ouvrages furent publiés (1764-1770), les écrits de ce genre les plus remarquables que pût offrir la prose allemande. Bientôt, lorsque les sciences historiques prirent un essor rapide, Schrœckh se trouva dépassé par des hommes remarquables ; mais il n'en continua pas moins sa route, et on le vit ramasser toutes ses forces pour ne pas demeurer en arrière. La popularité et la clarté naïve de son style lui donnèrent jusqu'à sa mort un grand nombre de lecteurs. Schrœckh a bien mérité aussi de la jeunesse de son pays, par son *Histoire universelle pour les enfants*, en six vo-

lumes, ouvrage facile à retenir, facile à comprendre, et qui intéresse à la fois le cœur et l'imagination.

9. JEAN DE MULLER, né l'an 1752 à Schaffhouse, s'annonça dès son enfance comme le futur historien de sa patrie. Destiné par son père à l'étude de la théologie, il vint en 1769 à Gœttingue, où il s'occupa surtout de l'histoire ecclésiastique. Il y publia son premier ouvrage, une dissertation latine qui fut suivie d'un ouvrage, également en cette langue, *sur la Guerre Cimbrique* (1772). En 1780, après huit années de profondes recherches, il publia la première partie de son *Histoire de la confédération helvétique*, que suivirent des *Essais historiques* (1781) et son *Histoire universelle*, en vingt-quatre livres (1797). Ces ouvrages le placèrent au rang des premiers écrivains de l'Allemagne(1). Les honneurs l'atteignirent de toutes parts; et le simple Muller, appelé auprès de Frédéric-Charles-Joseph, électeur de Mayence, fut nommé conseiller privé, directeur des archives du cercle du Rhin, et créé, par l'empereur, chevalier de Muller de Sylvelden, et membre de la noblesse de l'Empire. Muller, jeté depuis cette époque dans les affaires politiques de l'Allemagne, publia plusieurs écrits dans lesquels il plaide la cause de sa patrie adoptive, et que les Allemands comparent aux Philippiques de Démosthène. Enfin, se trouvant à Berlin lorsque les Français y entrèrent, il y fut traité avec tant d'estime par Napoléon, que la reconnaissance lui dicta un discours français, intitulé *De la gloire de Frédéric*, dans lequel il comparait le vainqueur au héros de la Prusse. Bientôt après, il se rendit auprès du roi de Wurtemberg, qui lui avait accordé une place de professeur à l'université de Tubingen; mais tandis qu'il était en route pour cette ville, il reçut de Napoléon sa nomination au poste de ministre d'État du roi de Westphalie (Jérôme). Muller occupa quelque temps cet emploi à Cassel. Il venait d'y être nommé, depuis peu de mois, directeur général de l'instruction publique, et il s'occupait activement

(1) M. Loève-Veimars, *ib.*, p. 469.

de la réorganisation des études dans ce royaume, lorsque la mort le surprit en 1809.

10. L'*Histoire de la confédération suisse* est l'œuvre capitale de Muller, quoiqu'elle ne s'étende que jusqu'à 1489. Une philosophie profonde et un sentiment indéfinissable de la vérité, qui fait découvrir jusque dans des sources décriées de précieuses lumières, s'unissent au feu, à la dignité et à l'originalité du style. La connaissance de l'art de la guerre, que possédait Muller, et la vie dont il sait animer ses récits de bataille; le talent avec lequel il dépeint d'un mot le théâtre des événements, les mœurs et les progrès sociaux des peuples; cette société tout entière qu'il évoque et qu'il fait revivre, tout cela est assurément unique, et ne se trouve en telle abondance que dans les livres du Thucydide moderne. C'est dans cet esprit que Muller voulut composer son *Histoire universelle*. Les siècles passés s'étaient rangés dans sa mémoire avec un ordre prodigieux, et sa tête renfermait un monde entier de dates et de faits. Il commença, à la fin de l'année 1781, à lire, dans les originaux, tous les anciens, depuis Moïse et Homère, afin d'en extraire des matériaux historiques. Au milieu des affaires et des distractions de toute espèce, il suivit imperturbablement cette marche qu'il s'était tracée; et il avait parcouru les littératures hébraïque, grecque et romaine, tous les Pères de l'Église et les écrivains du moyen âge en Orient et en Occident, et s'était avancé dans cette route pénible jusqu'à l'époque de la Réforme, lorsque la mort brisa sa plume. Cette affaire principale de sa vie ne fut pas achevée; mais ce qui nous est resté est un monument impérissable de l'esprit le plus étendu et de l'érudition la plus extraordinaire. Woltmann, dans un écrit sur Muller, ne lui a pas rendu justice; mais Heeren, dans son livre intitulé *Muller l'historien*, a su apprécier cette grande réputation, qui s'élève aujourd'hui au-dessus de toutes les critiques dont elle a été longtemps l'objet en Allemagne.

11. ERNEST-LOUIS POSSELT (1763-1804), professeur d'éloquence au gymnase de Carlsruhe, conçut et exécuta

l'idée de reproduire l'éloquence oratoire des auteurs anciens, en l'appliquant aux intérêts de sa patrie. C'est ainsi qu'il prononça des discours d'apparat sur les personnages les plus distingués de l'Allemagne, sur les traits héroïques qui honorent le plus ses habitants (*A Frédérie le Grand*, la *Mort patriotique des quatre cents bourgeois de Pforzheim*, etc.). De là, à la composition d'ouvrages historiques, il n'y avait qu'un pas. Posselt entra dans cette nouvelle carrière, et la parcourut avec honneur. On lui doit en ce genre l'*Histoire des Allemands*; l'*Histoire de Gustave III, roi de Suède*; l'*Almanach de l'histoire des derniers temps*; les *Annales européennes*, etc. Posselt est un des meilleurs écrivains allemands : ses écrits annoncent de l'originalité, de la profondeur, une grande facilité, mais trop de penchant à l'enthousiasme.

12. Parmi les autres historiens du XVIII^e siècle, nous citerons :

L. T. SPITTLER de Stuttgard (1810), auteur d'une *Histoire ecclésiastique* et d'une *Histoire des États d'Europe*.

WILHELM ARCHENHOLZ (1745-1812), connu par divers ouvrages, l'*Angleterre et l'Italie*, l'*Histoire de la guerre de Sept Ans*, l'*Histoire de Gustave Wasa* et la *Minerve allemande*.

HERMANN HEGEWISCH (1746-1812), à qui l'on doit des travaux historiques importants.

GABRIEL-GODEFROY BREDOW de Berlin (1773-1814), qui a laissé plusieurs écrits remarquables d'histoire et de chronographie, tels que le *Manuel de l'histoire ancienne*, la *Chronique du XIX^e siècle* (1805), des *Tableaux synoptiques littéraires*, etc.

LOUIS WOLTMANN d'Oldenbourg (1770-1817), qui perfectionna singulièrement la prose allemande. On lui doit entre autres ouvrages : l'*Histoire primitive du genre humain*, l'*Histoire de la paix de Westphalie*, l'*Histoire de France*, l'*Histoire de la Réformation considérée sous le point de vue de son influence politique*, l'*Histoire de Bohême*, les *Mémoires du baron de S.-A.*, où l'auteur met en scène, sous des noms supposés, les personnages les plus remarquables de l'époque ; c'est peut-être, quant au style, le chef-d'œuvre de la littérature allemande.

WILHELM DORM (1751-1820), auteur d'un écrit intitulé *Événements remarquables de mon temps* (1814).

J. GEORGE MEUSEL (1743-1820), historien et bibliographe infatigable, auteur de l'*Allemagne littéraire*, du *Dictionnaire des auteurs allemands morts de 1750 à 1800* (quinze vol. in-8°), etc., etc.

H. F. DE SCHLICHTEGROLL (1764-1822), numismate célèbre, à qui

l'on doit les *Annales numismatiques* et le *Nécrologe des Allemands* (trente-quatre vol. in-8°).

Les historiens au XIX^e siècle abondent en Allemagne plus que toute autre espèce de littérateurs, si l'on excepte les philologues. L'*Histoire universelle* nous présente les noms de EICHORN (1752), BECK (1757), BECKER, BREYER, DRESCH, KOEPPEN, LUDEN, ROTTECK, SCHNELLER, SCHOELL, etc. On doit y joindre HEEREN, dont les *Manuels d'histoire ancienne et d'histoire moderne* ont été popularisés parmi nous.

L'*Histoire grecque* nous offre MULLER de Göttingue; l'*Histoire romaine*, NIEBUHR avec ses recherches et ses rêves; l'*Histoire d'Autriche*, KURZ et SCHROETTER; l'*Histoire de Bavière*, CHARLES D'ARETIN, GEMEINER, MANNERT, WESTENRIEDER, WOLF; l'*Histoire du Hanovre*, SPITTLER; l'*Histoire de la Hesse*, ROMMEL et SCHMIDT; l'*Histoire du Mecklembourg*, HANE et RUDLOFF; l'*Histoire de Prusse*, BACZKO, GOERZ, HENNING, PAULI, POELITZ, REITEMEIER, DEHNERT et OELRICHS; l'*Histoire de la Silésie*, KLOEBER, KLOSE et POCHALI; l'*Histoire de Saxe*, HEINRICH, SCHULTES, WEISSE, etc.; l'*Histoire de Suisse*, MEISTER, WOECELIN et ZSCHOKKE; l'*Histoire des villes hanséatiques*, KIRCHNER et SARTORIUS; enfin, l'*Histoire du Wurtemberg*, CLESS, PFISTER et SPITTLER.

§ 3. Écrivains humoristiques : Richter ou Jean-Paul, et Hippel.

1. Richter ou Jean-Paul; caractère de son génie. — 2. Principaux écrits de Jean-Paul. — 3. Hippel; ses ouvrages humoristiques.

1. FRÉDÉRIC RICHTER, plus connu dans la littérature allemande sous le nom de JEAN-PAUL, naquit en 1765 à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth. Il appartient à la classe des écrivains que l'on appelle *humoristes*, expression empruntée à l'Angleterre, et particulièrement employée pour désigner l'esprit de Sterne et d'Addison. Mais les incroyables digressions qui constituent en grande partie l'originalité de l'auteur de *Tristram Shandy* ont une sorte de régularité, en ce qu'elles naissent du sujet matériel, et qu'elles y ramènent. Jean-Paul va plus directement à son but; mais il procède par des bonds si irréguliers en franchissant avec une inconcevable rapidité tant d'idées intermédiaires, en s'appuyant, comme points de comparaison et d'éclaircissement, de mots tellement subits, de pensées

tellement abstraites, ou si en dehors du cercle de nos habitudes intellectuelles, qu'il faut tout le charme d'un esprit comme le sien, pour que le lecteur se décide à parcourir une seule de ses pages (1). Il est aussi impossible de qualifier son génie que de traduire ses œuvres; et en cela il est assez semblable à ses livres, dont les titres bizarres n'indiquent jamais le contenu.

2. Les plus connus de ses nombreux écrits sont : le *Procès Groënlandais*, espèce de tableau statistique; le *Choix des papiers du diable*, la *Loge invisible*, l'*Hespérus*, *Quintus Fixlein*, l'*Avocat Siebenkœss*, les *Variantes biographiques*, la *Vallée des compassions*, les *Palingénésies*, ses *Lettres* et sa *Vie future*, tous ouvrages qui parurent dans le XVIII^e siècle. De 1800 à 1805, il publia *Titan et les Flegetgahte* ou *Six années de prospérité*; c'est un ouvrage biographique et son chef-d'œuvre. On lui doit encore : le *Voyage de Kazenberger aux bains*, et le *Voyage de l'aumônier Schmæbzle à Flætz*; une *Introduction à l'Esthétique* (1809); *Levana* (1807), à l'usage des mères de famille; la *Succession au trône de Murs et Phébus*; les *Scrmons de Carême potitique*; la *Comète Hestoni plaisantée* (1820). Jean-Paul mourut en 1825.

3. Nous devons une mention particulière à GOTTLIEB HIPPEL de Ferdauen (Prusse orientale, 1741-96). Avocat, administrateur, diplomate, il publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages qui comptent parmi les productions les plus originales et les plus spirituelles de la littérature allemande; ils tiennent du moins le premier rang parmi les ouvrages *humoristiques*. Ils abondent en expressions vives et brillantes, en images, extraits caustiques, mêlés d'observations philosophiques sur l'humanité, de portraits bien tracés d'un grand nombre de ses contemporains. Les principaux écrits d'Hippel sont :

1^o *Sur le mariage, de l'amélioration civile et de l'éducation des femmes.*

2^o *La vie des hommes en ligne ascendante, avec pièces à l'appui,*

(1) M. Loève-Weimars, *ib.*, p. 450.

cotées A, B, C. Cette œuvre fit beaucoup de bruit dans le temps, mais elle renferme un grand nombre de passages dont le sens a échappé jusqu'ici.

3° *Autobiographie de Hippel*.

4° *Les voyages en long et en large du chevalier A. de Z.* (variante : *Croisade des chevaliers A jusqu'à Z*).

5° *Zimmermann Ier et Frédéric II, par Jean-Henri-Frédéric Quittembaun* (cognassier), *sculpteur en bois de Hanovre*. Ces deux derniers écrits se composent de satires amères contre plusieurs hommes politiques du temps.

Hippel s'est aussi essayé avec succès dans la poésie. On a de lui plusieurs *Comédies*, des *Cantiques* et autres morceaux, parmi lesquels on distingue ses *Dessins idylliques d'après nature*.

§ 4. *Philosophes, moralistes, théologiens, etc.*

1. Kant; caractère de sa philosophie; sa *Critique de la raison pure*, etc. — 2. Fichte; sa Doctrine de la science. — 3. Schelling et Hegel; le système de l'idéalisme transcendantal et le système de la science. — 4. Cramer; ses Sermons et autres ouvrages. — 5. Koestner; ses divers écrits, entre autres sa Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme. — 6. Autres philosophes, moralistes et théologiens du XVIII^e et du XIX^e siècle.

1. Après Leibnitz, après Wolf et leurs disciples, arriva un grand destructeur, EMMANUEL KANT (1724-1804). Fils d'un corroyeur de Königsberg, ce ne fut qu'à l'âge de quarante-six ans qu'il s'abandonna tout à fait à l'impulsion de son génie, qui le portait à l'examen des questions les plus générales et les plus abstraites. Son système philosophique, consigné dans la *Critique de la raison pure*, dans la *Critique de la raison pratique*, dans la *Critique du jugement*, est tout négatif. Il y fait, comme l'annoncent ces titres, la critique de l'entendement, à qui Wolf avait donné de si hautes prérogatives, et il lui prouve que ses prétentions à connaître Dieu sont mal fondées. L'entendement, dans Kant, n'est plus que la science des objets finis; or, Dieu n'étant pas un objet fini, voilà Dieu hors du domaine de l'entendement. La raison seule est la science de l'infini. C'est de cette distinction entre l'entendement et la raison que jaillit toute la philosophie moderne des Allemands.

Ce qui est curieux et ce qui explique le caractère de la philosophie kantienne, c'est qu'après elle il y eut en

Allemagne quelques conversions éclatantes au catholicisme. La chose devait arriver ainsi : l'entendement, le seul appui de l'homme, la seule manière de retrouver Dieu, selon Wolf, ne le peut plus selon Kant. Comment donc retrouver Dieu ? Avec la raison ? Non, pas plus qu'avec l'entendement : la raison n'a pas encore été examinée, étudiée, approfondie. De là, il arriva qu'en désespoir de cause, on se rejeta vers l'autorité catholique. Kant, ayant déshérité l'entendement du droit de connaître Dieu, fit rentrer au sein de l'Église catholique beaucoup d'hommes qui ne voulaient pas rester privés de Dieu ; et c'est là, sans doute, le plus grand service que sa philosophie nous ait rendu.

2. A Kant succéda JEAN-THÉOPHILE FICHTE, natif de la Lusace (1762-1814). Son père fabriquait des rubans et faisait un petit commerce de mercerie, qui ne lui permit pas de donner à son fils une éducation soignée ; mais il dut ce bienfait à un protecteur de la famille, qui le fit étudier à Wittemberg et à Leipzig. Il professa successivement, avec succès, à Iéna (1793-99), Erlangen (1805) et Berlin (1811). Fichte ne s'adressa ni à l'entendement ni à la raison pour retrouver Dieu ; il le chercha dans la conscience de l'homme, dans le *moi* ; il disait, avec cette témérité qui le caractérisait : *Dans la leçon prochaine, nous ferons Dieu*. Et voici comment il le faisait dans sa *Doctrine de la science* :

« Il n'y a dans le monde, disait Fichte, que le *moi*. Jusqu'ici nous croyions qu'il y a des objets, un monde extérieur. Point. Le monde extérieur n'existe pas (philosophiquement parlant, bien entendu) ; c'est une illusion, une erreur, c'est un préjugé dont il faut nous défaire : il n'existe que le *moi* ; le *moi*, seul souverain du monde, despote absolu, mais qui n'a pas de sujets ; le *moi*, libre et indépendant. Cependant ce *moi* rencontre des obstacles : ces obstacles ne lui viennent pas du monde extérieur ; le monde extérieur est détruit par arrêt de la philosophie. D'où lui viennent donc ces obstacles, puisqu'il n'y a dans le monde que le *moi* ? Ils ne peuvent venir que du *moi* ;

c'est le *moi* qui doit se créer à lui-même ses propres obstacles et ses propres limites : aussi n'y manque-t-il pas. Le *moi* a des passions, des appétits ; ce sont ces passions, ces appétits qui sont les obstacles à l'indépendance et à la liberté du *moi*. La destinée et le devoir du *moi*, c'est de s'affranchir de plus en plus de ces obstacles, c'est de rompre ces entraves et de parvenir à sa pleine et entière liberté. Mais quand les *moi* sont parvenus à cette pleine et entière liberté, qu'arrive-t-il ? Étant tous parfaitement libres, ils sont tous égaux par cette liberté, ils sont identiques l'un à l'autre ; ils ne font plus qu'un. Ainsi l'accomplissement de l'ordre moral et du devoir imposé à chacun de nous, c'est de s'affranchir des obstacles que lui opposent les passions et les appétits. Cet affranchissement obtenu, nous arrivons à l'identité du *moi*. L'identité du *moi*, c'est, selon le monde, la civilisation ; selon la religion, c'est la *communion des saints*, et cet ordre moral ainsi accompli, c'est Dieu. L'accomplissement de l'ordre moral dans le monde, le monde arrivant à sa perfection par la vertu de chacun de nous, c'est Dieu ; car la perfection absolue, c'est Dieu. » Voilà comment Fichte créait Dieu, par la morale.

3. L'entendement et la morale ayant été examinés et sondés, il ne restait plus que la raison pour y retrouver Dieu, la raison qui ne dépend pas de nous, qui est en nous, mais en même temps hors de nous. C'est là que les derniers philosophes, SCHELLING (né en 1775) et HEGEL (1770) ont cherché et trouvé l'infini, c'est-à-dire Dieu. Un simple mot sur ce système.

Dans le *Système de l'idéalisme transcendantal* de Schelling, dans le *Système de la science* de Hegel, la raison est tout. Les lois de la mécanique, les lois de la morale, de la politique, de la religion, tout enfin est dans la raison (1). La raison est une encyclopédie ; c'est le monde, c'est l'univers. La logique, c'est-à-dire, l'explica-

(1) On pourrait ajouter : hors la raison elle-même.

tion de la raison, est le système général du monde. Il n'y a rien au monde qui ne soit compris dans la raison ; et la raison étant tout, c'est Dieu. Tout ce qu'on peut dire de telles doctrines, c'est que ce sont des hypothèses qui ouvrent la porte à tous les prestiges, et qui la ferment à toute instruction véritable. La véritable instruction, la véritable science, la vérité philosophique est toute dans la religion ; elle n'est que là, et qui la cherche ailleurs s'égare.

4. JEAN-ANDRÉ CRAMER, né l'an 1738 à Josepstadt, en Saxe, vécut près de dix ans à Copenhague, dans la société de Klopstock. Les grands changements qui s'opérèrent à la cour de Danemark après la mort de Frédéric V lui firent perdre la place de prédicateur du roi, qu'il occupait depuis de longues années. Cramer passa à l'université de Kiel, en qualité de professeur de théologie, place dont il remplit les fonctions jusqu'à sa mort en 1788. La renommée de Cramer se fonde également sur ses sermons, sur ses écrits en prose et sur ses poésies. Ces derniers ouvrages appartiennent en partie au genre lyrique, en partie au genre didactique. Le sujet en est toujours religieux ou moral. Le style est plein de noblesse et de pureté ; mais il règne un peu de monotonie dans les pensées. Sa traduction des *Psaumes* reproduit le coloris oriental sans altérer la pureté du texte sacré. Les *Sermons* de Cramer (vingt-deux vol. in-8°) ne sont pas sans mérite, et l'on peut louer sa traduction des *Homélies* de S. Jean Chrysostome. Il traduisit également avec succès le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet ; mais on n'en saurait dire autant de la *Continuation* qu'il prétendit donner à cette œuvre unique. Sous la plume de Cramer, ce n'est plus qu'une chronique monacale, où l'on ne trouve ni l'écrivain didactique, déjà connu par la grâce de son style (le *Speetateur du Nord*), ni même l'orateur sacré, qui souvent avait fait preuve d'éloquence dans la chaire.

5. GOTTFRIED KOESTNER de Leipzig (1719-1800), savant mathématicien et tout à la fois poète satirique, contribua puissamment aux progrès des sciences mathématiques en Allemagne, tant par ses cours que par ses nombreux écrits (plus de deux cents), qui se distinguent par le savoir et par l'élégance. Outre ces ouvrages scientifiques, il a laissé un grand nombre d'*Épigrammes* qui souvent ont jeté le trouble dans ses relations civiles et littéraires ; on lui doit encore une *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, morceau non moins remarquable par la profondeur du raisonnement que par la sublimité des pensées et l'énergie du style.

6. Parmi les philosophes, les moralistes et les théologiens, nous citerons encore :

FRANZ IRWING de Berlin (1801), qui a laissé, entre autres ouvrages,

un *Traité sur les méthodes d'enseignement de la philosophie*, des *Fragments de la morale naturelle*, des *Expériences et recherches sur l'homme*, etc.

HANS-GASPARD HIRZEL de Zurich (1725-1803), auteur d'écrits célèbres, tels que l'*Économie domestique d'un cultivateur philosophe*, le *Portrait d'un vrai patriote*, le *Marchand philosophe*, etc.

JOACHIM SPALDING de Triebssess (Poméranie suédoise, 1714-1804), l'un des auteurs classiques les plus distingués de la littérature allemande, connu par la *Destination de l'homme*, la *Théorie de la morale*, la *Religion*, des *Sermons*, etc.

NICOLAS TETENS (1807), auteur de divers ouvrages, entre autres d'un *Essai philosophique sur la nature humaine*.

ERH. WESTPHAL (1808), peintre satirique des mœurs de l'Allemagne dans ses *Portraits*, etc.

AUG. EBERHARD (1809), auteur d'une *Nouvelle apologie de Socrate*.

F. V. REINHARD (1812), de qui l'on a plus de quarante vol. de *Sermons*.

ANT.-MARIE DALBERG (1746-1817), grand électeur, primat de l'Empire, théologien et moraliste, qui s'est distingué par plusieurs écrits : sur l'*Univers*, *Morale et politique*, etc.

HENRI CAMPO de Deussen (1746-1818), si connu par ses ouvrages de morale et d'éducation, tels que *Robinson Crusœ* en dialogue, la *Petite bibliothèque des enfants*, la *Découverte de l'Amérique*, *Théophrone ou le Guide des jeunes gens*, *Conseils à ma fille*, *Bibliothèque géographique*, etc.

ERNST PLATNER de Leipzig (1744-1819), dont les *Aphorismes philosophiques* se distinguent par un style précis, presque toujours élégant et parfois même gracieux. Il essaye d'y concilier les doctrines si opposées de LEIBNITZ et de KANT.

J. G. H. FEDER de Bayreuth (1821), auteur du *Nouvel Émîle*, de la *Volonté humaine*, etc.

HENRI PESTALOZZI de Zurich (1746-1827), célèbre par son système de réforme dans l'instruction élémentaire, dont il a consigné les principes dans son roman populaire et moral de *Léonard et Gertrude*, dans les diverses *Continuations* de cet ouvrage, dans *Christophe et Élisabeth*, autre roman du même genre, et dans une foule d'autres écrits qu'il serait trop long de nommer.

§ 5. Savants, érudits, critiques, littérateurs, etc.

1. Adelung et Heyne. — 2. Autres philologues allemands. — 3. Ouvrages périodiques : Unzer. — 4. Bouterwek, les Humboldt. — 5. Les Schlegel et les Grimm.

1. JEAN-CHRISTOPHE ADELUNG (1739-1806) est auteur d'un *Dictionnaire grammatical et critique de la langue allemande*,

d'une *Grammaire allemande*, d'*Idées sur les facultés humaines*, et du *Mithridates* ou *Traité universel des langues* (près de cinquante langues ou idiomes).

CHRÉTIEN-GOTTLÖB HEYNE de Chemnitz (1729-1812), professeur à Göttingue, eut, par ses savantes leçons comme par ses ouvrages, la plus grande influence sur les études. Ses *Commentaires sur Homère*, *Pindare* et *Apollodore* sont fort estimés ; son *Virgile* est un chef-d'œuvre de critique et d'érudition. Parmi ses autres productions, on remarque ses *Opuscules académiques* et son *Introduction à l'étude des antiquités*.

2. Les autres philologues allemands sont innombrables : NAST (né en 1751), GURLITT, MARTYNI-LAGUNA, BECK, DÆRING, AUG. WOLF, éditeur d'*Homère* ; RUPERTI, WAGNER, HUG, MANSO, MITSCHERLICH, HUSCHKE, BOETTIGER, STURZ, GRODDECK, ILGEN, BUTTMANN, FR. JACOBS, SCHÆFFER, GOERENTZ, KOENIG, SCHMIEDER, MATHIE, auteur d'une célèbre *Grammaire grecque* ; AHLWARDT, SIEBELIS, SCHLEIERMACHER, MORGENSTERN, EICHSTÆDT, CRUZER, auteur de la *Symbolique* ; HERMANN, BREMI, HEINRICH, LANGE, LÜVERN, GERNHARD, AST, SARPE, BEKKER, PASSOW (1786), MEINECKE, WELCKER, et beaucoup d'autres cités par Waehler (t. IV, édit. de 1824).

3. L'Allemagne, dans cette période, fut richement dotée d'un genre d'écrit qui tient le milieu entre les lettres et les sciences. Des ouvrages périodiques, plus ou moins calqués sur le modèle du *Spectateur anglais*, se répandirent en grand nombre dans le Nord, après que Bödmer et Gottsched en eurent donné l'exemple, l'une par ses *Discours des peintres*, et l'autre par ses feuilles intitulées *Critiques raisonnables*. Les *Amusements de la raison et de l'esprit*, et la *Contribution de Brême*, avaient déjà donné le goût des ouvrages périodiques ; bientôt des écrits semblables, qui avaient pour la plupart un but critique ou moral, et qui servaient à répandre des connaissances utiles sous une forme agréable, furent publiés, sous différents titres, par Ébert, par Cramer, par Mylius. Une de ces publications portait le titre du *Médecin*. Cette feuille était l'ouvrage d'AUGUSTE UNZER (1799), l'un des praticiens les plus instruits et les plus habiles de son temps, qui résidait à Altona. Elle a particulièrement contribué à simplifier le langage de la science, et à rendre à la prose allemande les formes naturelles que les ouvrages purement poétiques ou purement scientifiques lui avaient fait si longtemps perdre.

4. FRÉDÉRIE BOUTERWEK (1766) est un littérateur distingué, à qui l'on doit une *Histoire de la poésie et de l'éloquence* en douze vol., l'*Histoire de la littérature espagnole et portugaise*, *Pautus septimus* ou le *Dernier mystère d'Eleusis*, etc.

GUILLAUME DE HUMBOLDT de Berlin (1767) est auteur d'excellentes recherches philologiques sur *Pindare*, sur *Eschyle*, et spécialement sur la langue basque, dont il a publié un Dictionnaire.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT (1769), frère du précédent, a été surnommé le *Buffon de l'Allemagne*, à cause de ses nombreux et beaux ouvrages sur l'Histoire naturelle, la Physique, la Statistique, la Géologie, etc.

5. AUGUSTE-GUILLAUME SCHLEGEL de Hanovre (1767) fut à la fois poète, critique, philologue, écrivain politique. Collaborateur de Schiller aux *Horen*, où l'on remarque des études profondes sur le *Dante*, des *Réflexions sur la langue*, la *poésie et le mètre*, un article sur *Shakspeare*, il traduisit, en huit volumes, les plus belles pièces de ce poète (1797-1801), fonda l'*Athenæum*, journal de critique littéraire, publia avec son frère les *Caractéristiques et les critiques*, donna, vers 1803, en allemand, cinq *Pièces de Caldéron*; en 1804, une *Anthologie italienne, espagnole et portugaise*, et successivement *Arion*, *Pygmalion*, *S. Lueas*, l'*Alliance de l'Eglise et des beaux-arts*, la *Chapelle de Kusunacht* et l'*Élégie de Rome* (1805). Depuis longtemps ami de madame de Staël, il devint écrivain français, et publia, en 1807, sa partielle *Comparaison entre la Phèdre d'Euripide et celle de Racine*. Après cet ouvrage parurent, soit en allemand, soit en français, son *Cours de littérature*, une édition des *Nibelungen*, le *Musée allemand*, les *Annales de Heidelberg*, le *Système continental* (1814), la *Vie de M. Necker*, l'*Essai sur la langue et la littérature provençale*, la *Bibliothèque indienne*, l'*Histoire générale des beaux-arts*, etc., etc.

FRÉDÉRIC SCHLEGEL (1772), frère du précédent, fut comme lui poète, philologue, critique; on lui doit la *Poésie des Grecs et des Romains*, *Lucinde*, création déréglée, comme la *Fiammetta* de Boccace (1), une foule d'articles

(1) *Histoire de la Littérature étrangère*, t. 1^{er}, *Littérature italienne*, art. Boccace.

critiques, dans l'*Athenæum* et autres journaux; *Hercule Musagète*, poème dans le genre grec; l'*Europa*, journal; l'*Histoire chevaleresque de Lothar et Muller* (1805); l'*Almanach* ou *Taschenbuch*; le *Marteau du poète*, le *Printemps*, la *Sentence*, les *Deux rossignols*, les *Étoiles*, l'*Éloge des femmes*, le *Songe*, l'*Enfant et la mère*, le *Vieux pèlerin*, la *Folie*, etc., poésies extrêmement remarquables. Converti en 1805 au catholicisme, Frédéric écrivit sur l'*Église*, seule source de salut, comme il le disait, et donna successivement son célèbre *Cours de littérature* (1811-12), son *Cours d'histoire moderne*, la *Concordia* (1820), son *Cours de philosophie populaire* (1827), sa *Philosophie de l'histoire*, enfin la *Vie de l'âme et son élévation progressive*; ce fut le chant du cygne : il mourut en 1829. Les deux frères Schlegel étaient appelés en Allemagne les *Dioscures littéraires*.

Deux autres frères, J. L. C. GRIMM (1785) et W. C. GRIMM (1786), se sont distingués, dans notre siècle, comme critiques et littérateurs. On leur doit des *Fables*, des *Critiques*, etc.

HISTOIRE

DES LITTÉRATURES

DU NORD DE L'EUROPE.

DEUXIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE DES LANGUES SLAVES.

DIVISION DES LANGUES SLAVES.

Depuis les environs d'Udine en Italie, depuis Sillian dans le Tyrol, et le Böhmenwaldgebürg au centre de l'Allemagne, jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Europe et de l'Asie, jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, des peuples d'*origine slave* sont répandus ou dominent sur cette immense étendue de pays, qui forme environ le sixième de la surface habitable du globe.

Les langues slaves se partagent en trois grandes divisions :

I. La RUSSO-ILLYRIENNE ou division orientale, comprenant : 1° la langue SLAVONNE ou ILLYRIENNE, qui se subdivise en deux branches, le Russe Ancien et le Slavon proprement dit; 2° le Russe Moderne; 3° le Croate, dont la littérature est extrêmement pauvre.

II. La BOHÉMO-POLONAISE ou division occidentale, comprenant : 1° la langue BOHÈME ou TCHEKKE; 2° le Polonais; 3° le Serbe ou Sorabe, dans la haute Lusace, presque entièrement sans littérature jusqu'au XVIII^e siècle, et comptant aujourd'hui des *Dictionnaires*, des *Grammaires*, des *Poésies nationales*, des *Traductions* (la *Messiede*, etc.).

III. La WENDO-LITHUANIENNE ou GERMANO-SLAVE, comprenant : 1° le Lithuanien, ancien idiome des nations lithuaniennes,

aujourd'hui langage du peuple ; les hautes classes parlent le polonais et le français : plusieurs *Grammaires* et *Dictionnaires*, des *Traductions de la Bible*, des *Catéchismes* et quelques *Livres de piété*, sont tout ce qui forme la littérature de cette langue ; 2° le LETTE ou LETTONIEN, langue de la masse du peuple dans les gouvernements de Mittau, de Riga, etc. : la traduction de quelques *Cantiques*, faite en 1530 par le pasteur NICOLAS RAMM, en est le premier essai littéraire ; viennent ensuite la traduction de la *Bible* par GLUCK en 1680, et une foule de *Petites histoires* tirées des Saintes Écritures, de *Narrations*, de *Fables*, d'*Instructions* sur divers objets de géographie, d'histoire naturelle ; des *Livres ascétiques*, des *Grammaires* et des *Dictionnaires*.

I^{re} SECTION. — LITTÉRATURE SLAVONNE PROPREMENT DITE.

1. Branches principales de la littérature slavonne. — 2. Monuments de cette littérature.

1. La littérature SLAVONNE, SERBE OU ILLYRIENNE se divise en deux branches principales : celle du *slavon* ou *russe ancien* (littérature russe, première période) et celle du *slavon proprement dit* ou langue des Slaves du sud, sujets des empires d'Autriche et de Turquie.

2. Outre les nombreuses *Poésies nationales* qui se conservent depuis des siècles par tradition orale, la traduction de la *Bible* et des *Livres liturgiques*, avec l'*Histoire de la Dalmatie*, composée par un PRÊTRE ANONYME de Dioclea vers 1170, sont les plus anciennes productions de la langue slavonne proprement dite. La littérature slavonne possède encore plusieurs *Grammaires* et *Dictionnaires*, entre autres celui de WUK, riche de trente mille mots ; des *Poèmes épiques*, des *Drames*, des *Tragédies*, des *Comédies* originales, outre beaucoup de *Traductions* du grec, du latin, de l'italien et de l'allemand, sur presque tous les sujets, même dans les sciences. Mais ces productions, qui sont dues presque toutes aux Ragusains et aux Serbes de l'Autriche, ne datent que du xiv^e siècle pour les premiers, et de beaucoup plus tard pour les seconds.

II^e SECTION. — LITTÉRATURE BOHÈME.

1. Vicissitudes de la littérature bohème. — 2. Monuments de cette littérature.

1. La littérature bohème, très-ancienne et jadis plus riche que la littérature slave-polonaise, a eu son âge d'or sous Charles IV et les

empereurs de la maison de Luxembourg, rois de Bohême. Le bohème a été pendant quelque temps la langue savante et diplomatique de toute l'Allemagne, lorsque Charles IV eut ordonné, dans la *Bulle d'or*, que chaque électeur eût à apprendre cette langue. Elle fut protégée et encouragée par l'empereur Rodolphe II, et sa décadence ne commença qu'à la suite des querelles religieuses et des guerres civiles qui agitérent la Bohême au temps des Hussites et au xvi^e siècle. Un grand nombre d'ouvrages en cette langue furent alors brûlés ou détruits.

2. Rendue à une nouvelle vie par la protection qu'elle a reçue de l'empereur d'Autriche François II, la littérature bohème s'est plus enrichie dans cette courte période que pendant les deux siècles qui l'ont précédée. Elle compte maintenant, outre un grand nombre de traductions, des productions originales dans tous les genres. Ses monuments les plus anciens sont : un *Hymne* composé vers 990 par l'évêque ADALBERT, et le fameux *Psautier latin-bohème* de Wittemberg, que l'on faisait passer pour la pièce la plus ancienne écrite en polonais. On le croit du xi^e ou xii^e siècle, comme le manuscrit sur parchemin trouvé dernièrement à Kœniginhof, dans le cercle de Kœniggratz, et remarquable par ses belles *Poésies historiques*. Viennent ensuite la *Chronique de Dalemil*, écrite en vers (1310), la traduction de la *Bible*, et plus de trois cents *Chansons populaires*, dont quelques-unes sont d'une très-haute antiquité.

III^e SECTION. — LITTÉRATURE HONGROISE ET FINLANDAISE.

1. Langue et littérature hongroise. — 2. Divers auteurs hongrois dans les différents genres. — 3. Langue et littérature finlandaise.

Disons quelques mots de la littérature hongroise et de la littérature finlandaise, et nous aurons déblayé le terrain pour produire avec quelques détails de la littérature russe et de la littérature polonaise.

1. La langue hongroise appartient à la catégorie des langues ouraliennes. Les plus anciens monuments de cette langue sont des *Chants populaires*, attribués à des moines. Sous le règne de Louis le Grand, de la maison française d'Anjou (1301-1312), elle fut cultivée avec quelque succès, et surtout à la cour. La *Bible* fut alors traduite pour la première fois, et JEAN PANNONIUS donna la première *Grammaire hongroise*. Au xvi^e siècle, la langue et la littérature nationale firent des progrès; KOVATS donna un *Dictionnaire latin-hongrois*. L'*Encyclopédie* de TSERE APATZAI (1653) est un monument remarquable, ainsi que les travaux du même auteur sur la *Langue hongroise* (1656). En 1708, PARIZPAPAI publia un *Dictionnaire de la langue hongroise*, et MATTHIEU BATH, vers le même temps, fonda le premier *Journal*

hongrois à Presbourg. Après la mort de Joseph II, la langue hongroise prit un essor brillant : on l'enseigna dans les écoles, on l'employa dans les actes publics ; un théâtre hongrois s'établit à Ofen, à Pest ; et la littérature nationale se développe de jour en jour, par la protection que lui accordent les empereurs d'Autriche.

2. Nous citerons ici les différents genres cultivés dans la littérature hongroise, avec les noms des principaux auteurs.

Poésie populaire et chants militaires : TINODI, 1540 ; KAKONYI, 1549 ; TSANADI, 1577 ; VALKAI, 1572 ; TSAKTORNYI, 1592 ; TSERENYI, SZEGEDI, ILLYEFALVI, SZTARAY, FAZEKAS, 1577 ; BALASSA, ILLOSVAI, GOSARVARI, VARÈS, ENYEDI, SZOELLOESI, 1580, etc.

Poésie épique : comte NICOLAS ZRINYI, 1652 ; LISSTHI, 1653 ; PASKO, 1663 ; KOHARY, 1699 ; GYOENGYOESI, 1734.

Poésie lyrique : RIMAI, BALASSA, BENITZKY, 1664-1734.

Poésie sacrée : SZEKELY, BORNEMISZA, BATIZI, PETSI, UJFALVI, SKARITZAI, FABRICIUS, FAZEKAS, MOLNAR, GELEI, DAJKA, MEGYESI.

Poètes remarquables (xviii^e et xix^e siècle) : SZABO, RAJNIS, DAIKA, ARANKA, DOEME, BATSANYI, TAKATS, HORVAT, TELEKI, FEKETE, MATYASI, RAGY, VERSEGI, KOVATS, VIRAG, KIS, KISFALUDI, DOEBROENTEI, SZEMERE, CSOKONAI, TOT, VERZSENYI, VITKOVITS, etc.

Chroniqueurs remarquables : Premières chroniques en latin, telles que celle de *Anonymus Bale regis Notarius* et autres ; parmi les chroniques hongroises : SZEKELY, 1559 ; TEMESVARI, 1569 ; HELTAI, 1572 ; PETTHOE, 1660 ; BARTHA, 1664 ; SISNYAI, 1692.

Prosateurs remarquables (xviii^e et xix^e siècle) : DUGONITZ, KAZINCZY, VIRAG, BATSANYI, VERSEGI, BUDAI, PAPAI, TOT, BATTHORI, FEIER, MARTHON, ERTSEI, SARVARI, TAKATS, ENDROEDI.

3. La langue et la littérature des *Finois* ou *Finlandais* le disputent en richesses à celles des Hongrois. Les plus anciens monuments de cette langue sont les *Runots*, vieilles chansons publiées par Schrœtter en 1819, et la Collection des *Proverbes*. On y trouve aussi la Traduction de la *Bible* et des *Livres de piété*, des *Grammaires*, des *Dictionnaires*, la traduction du *De civilitate* d'Érasme, du *Code suédois*, etc.

IV^e SECTION. — LITTÉRATURE RUSSE.

DIVISION DE LA LITTÉRATURE RUSSE.

L'histoire de la littérature russe se partage en quatre périodes :

1^o Depuis l'origine de l'empire russe jusqu'à l'invasion des Tatars-Mongols (862-1224). C'est l'époque de Rurik et de Jaroslaf.

2° Depuis l'invasion et la domination des Tatars-Mongols-Russes jusqu'à l'avènement de la maison de Romanoff (1223-1613). C'est l'époque d'Iwan III et d'Iwan IV.

3° Depuis l'avènement de la maison de Romanoff jusqu'à l'avènement de Catherine II (1613-1762). C'est l'époque de Pierre le Grand et de Lomonosoff.

4° Depuis l'avènement de Catherine II jusqu'à nos jours (1762-1840). C'est l'époque de Catherine II, d'Alexandre et de Nicolas.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS L'ORIGINE DE L'EMPIRE RUSSE JUSQU'A L'INVASION DES TATARS-MONGOLS (862-1224).

1. La langue russe. — 2. Méthodius et Constantin ou Cyrille, traducteurs des Évangiles, des Actes des apôtres, etc. — 3. Résumé de l'histoire russe depuis Rurik jusqu'à l'invasion des Tatars-Mongols. — 4. Monuments littéraires de cette époque.

1. La langue russe appartient à la nombreuse famille des langues slaves. On appelle vulgairement langue slave ou slavonne celle qui a servi à la traduction de l'Évangile et autres livres sacrés en Russie ; mais ce n'est qu'une ramification de la langue primitive, qui se perd dans la nuit des temps (1).

2. Deux moines grecs, MÉTHODIUS et CONSTANTIN ou CYRILLE, envoyés l'an 863 de Constantinople en Moravie, pour y enseigner la religion chrétienne, inventèrent, à cette occasion, l'alphabet slavons, et traduisirent dans la langue slavonne l'*Évangile*, les *Actes des Apôtres*, et quelques autres parties de la *Bible*. La plus ancienne copie de ces traductions date de l'an 1056. Depuis cette époque, ces traductions ont éprouvé beaucoup de changements, tant par l'ignorance des copistes que par la tendance du clergé russe à rapprocher la langue des Livres Saints de la langue russe proprement dite. La langue slavonne, telle qu'elle s'est conservée dans cette traduction, ressemble

(1) *Coup d'œil sur l'histoire de la langue slave et sur la marche progressive de la civilisation et de la littérature en Russie*, par M. Bakhtin, dans l'*Atlas ethnographique du globe*, de M. Balbi.

beaucoup à la langue qu'on parle maintenant en Servie.

Quant à la langue russe, elle en diffère par les formes grammaticales, et même par une grande quantité de mots; néanmoins un Russe, avec un peu d'attention, peut comprendre ces ouvrages écrits en langue slavonne. La langue russe la plus pure est celle qu'on parle à Moscou et dans ses environs; d'autres provinces ont leur dialecte particulier; mais, si l'on en excepte celui de la petite Russie, qui tient le milieu entre le russe et le polonais, tous ces dialectes se ressemblent, au point qu'un habitant d'Arkhangel, un de Moscou, et un d'Astrakhan, qui se rencontrent, peuvent causer facilement ensemble. On attribue cette conformité de langage, dans des provinces si distantes les unes des autres, à la lecture des Livres Sacrés, qui sont les mêmes pour toute la Russie, et à l'emploi universel de la langue slavonne dans le service divin.

3. L'empire russe doit son origine aux aventuriers varaiques ou normands qui, des bords de la Baltique, vinrent, en 862, avec leurs chefs, Rurik et ses deux frères, Sinav et Trouvor, s'établir parmi les Slavons qui habitaient le pays entre Novogorod et Kiev. Les descendants de Rurik, poussant leurs excursions guerrières jusqu'aux portes de Constantinople, en revenaient chargés de riches dépouilles. Bientôt le christianisme parvint à adoucir les mœurs des Russes. Le grand prince Vladimir, fils de Sviatoslaf et arrière-petit-fils de Rurik, se fit baptiser en 988, et rendit la religion chrétienne dominante en Russie. Plusieurs moines grecs y apportèrent les traductions slavonnes des Livres Sacrés, dont il a été parlé plus haut. C'est aussi à Vladimir qu'appartient l'honneur d'avoir établi la première école russe. Son fils Jaroslaf (1015-1054) porta la splendeur de la Russie à un point que rien n'égala de son temps. Au commencement du xi^e siècle, lorsque l'Europe entière était encore plongée dans les ténèbres, la Russie entretenait des rapports continuels avec l'empire d'Orient, seule contrée où les lettres, les sciences et les arts eussent encore un asile.

Jaroslaf, en mourant (1054), eut la fatale idée de par-

tager ses États entre ses fils. Depuis ce temps, les guerres intestines affaiblirent la nation jusqu'à l'arrivée des terribles Mongols ou Tatars (1224), dont la domination, qui dura plus de deux siècles, replongea la nation russe dans l'ignorance et la barbarie des premiers âges.

4. Ces siècles déplorables léguèrent peu de monuments littéraires à la postérité, et détruisirent même la plupart de ceux qu'avaient laissés les siècles antérieurs. On en cite pourtant quelques-uns qui ne sont pas indignes d'attention, tels que :

1° La *Vérité russe* (Rouskaïa Pravda), ou Code de lois attribuées à JAROSLAF et à ses fils, curieux sous le double rapport de la langue et du système judiciaire établi au XI^e siècle dans tous les pays habités par les Normands-Russes.

2° La *Chronique* de NESTOR (1100?) sur les origines de la nation russe, jusqu'au XII^e siècle; monument précieux pour tous les peuples de la famille slavonne, avec des continuations, jusqu'au XVII^e siècle, par des auteurs inconnus. Cette Chronique fut éditée par le savant Schloezer (p. 201).

3° Le Poème ou *Discours sur l'armée d'Igor*. L'auteur y chante la bravoure d'Igor, prince de Novogorod-Seversky, sa défaite par les Polovtsi des bords du Don, sa captivité chez ce peuple barbare, et son retour en Russie. Ce poème est remarquable par son originalité, la hardiesse des images et la richesse d'imagination qui distinguent la poésie de toutes les jeunes nations. L'auteur est inconnu. On cite encore un poète plus ancien, BOÏANE, dont les ouvrages ont été perdus.

DEUXIÈME PÉRIODE.

DEPUIS L'INVASION ET LA DOMINATION DES TATARS-MONGOLS
EN RUSSIE JUSQU'À L'AVÈNEMENT DE LA MAISON DE ROMANOFF
(1223-1613).

1. Chansons anciennes du peuple russe. — 2. Auteurs principaux de cette période. — 3. Coup d'œil sur l'histoire russe depuis Ivan III jusqu'au XVII^e siècle.

1. La tradition a conservé parmi le peuple russe une foule de *Chansons* que l'on fait remonter avant l'établissement du christianisme, mais dont le style a été rajeuni.

Quelques-uns de ces chants, pleins de naïveté et de sentiment, sont entremêlés de refrains qui ont rapport à des rites et à des divinités du paganisme, telles que *Did* et *Lada*, etc.; d'autres célèbrent la pompe de la cour de Vladimir et les gestes de ses compagnons d'armes, comme les romans du moyen âge le font à l'égard du règne de Charlemagne.

2. Outre ces chansons, on ne trouve, dans la deuxième période de la littérature russe, que des auteurs et des ouvrages peu importants, tels que :

AFANASSII-NIKITIN (1470?), marchand de Tver, qui, après avoir voyagé aux Indes, publia, à son retour, la *Relation de son voyage*.

RYLO ou VASSIAN (1581), archevêque de Rostoff, orateur et biographe, à qui l'on doit une *Vie de Paphnuce* (de Borosk), son précepteur.

AGATHON (1540), moine de Novogorod, qui a laissé une *Chronologie pascale*.

LEORGHII (1550), moine de Sergheef, dont nous avons une *Histoire chronologique de Russie*.

MAKARI (1564), archevêque, métropolitain de Moseou, qui composa une *Histoire de Russie* (jusqu'à Iwan Wasiliewitch).

Le prince KOURBSKY (1565), connu par une *Histoire du tsar Ivan Wasiliewitch*.

KOROBÉÏNIKOFF et GREKOFF (1583), deux marchands de Moseou qui visitèrent l'Égypte, la Palestine, etc., et publièrent la *Relation de leur voyage*.

JOVE (1607), premier patriarche de Russie, qui écrivit l'*Histoire du tsar Théodore* (Féodor).

3. Sur ces entrefaites, les Russes s'étaient affranchis, sous Iwan III (1462-1505), de la domination tatare; mais ce prince les isola de toutes les nations civilisées de l'Europe. Le règne d'Iwan IV (1534-1584) ne fut guère plus favorable aux lettres, quoique la Russie lui doive sa première imprimerie (1553). Boris Godounoff (1598-1606), usurpateur du trône, attira les savants étrangers à sa cour; il envoya dans leurs pays de jeunes nobles russes pour y faire leurs études, et donna à son fils, qui, après lui, ne régna que quelques jours, une éducation digne du souverain d'une grande nation. Cette aurore fut suivie d'une profonde nuit. Les *Faux Dmitri* livrèrent de nouveau la Russie à toutes les horreurs des guerres intestines. Les Polonais et les Suédois, profitant de cette occasion, s'empa-

rèrent de plusieurs provinces ; les premiers entrèrent même à Moscou ; mais ils en furent chassés par le courage du prince Pojarsky et du bourgeois Minine.

TROISIÈME PÉRIODE.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE LA MAISON DE ROMANOFF, JUSQU'À L'AVÈNEMENT DE CATHERINE II (1613-1762).

1. Avènement de la maison de Romanoff. — 2. Écrivains principaux depuis cet avènement jusqu'à la mort d'Alexis. — 3. Influence du clergé de la petite Russie et de la Russie Blanche sur la langue et la littérature russe. — 4. Académie ecclésiastique de Kiev et de Moscou : le moine Siméon et la princesse Sophie. — 5. Origine du théâtre russe. — 6. La Russie sous Pierre le Grand. — 7. La Russie sous Catherine et Anne. — 8. Le métropolitain Démétrius. — 9. Khilkoff, Yavorsey et Pierre I^{er}. — 10. L'archevêque Théophanes. — 11. Le prince Kantemir et autres auteurs de la première moitié du xviii^e siècle. — 12. Lomonossoff ; détails sur sa vie. — 13. Divers écrits de Lomonossoff. — 14. Popofsky et Barkoff. — 15. Auteurs dramatiques : Soumarokoff et Volkoff. — 16. Changement opéré dans la versification russe ; Trédiakofsky et ses divers ouvrages.

1. Enfin , la famille de Romanoff fut élevée sur le trône russe en la personne du tsar Michel , élu en 1613 par les états assemblés à Moscou. Son fils, le tsar Alexis (1645-1676), commença à ébaucher l'ouvrage que Pierre le Grand devait achever. Il forma des troupes régulières, établit plusieurs fabriques, fit venir des officiers et des artisans étrangers ; mais les Russes continuèrent de fuir leur société. Le plus grand événement de son règne fut la réunion à la Russie de Kiev, de Smolensk, de Polotsk, etc.

2. Depuis l'avènement des Romanoff jusqu'à la mort d'Alexis (1613-1676), on trouve, parmi les écrivains les plus remarquables :

PALITZIN (1621 ou 1629), compagnon de Pojarski et de Minine, qui a laissé une *Histoire de son temps*.

SERGE KOUBASSOFF de Tobolsk, à qui l'on doit une *Chronographie* (depuis la création du monde jusqu'au xvii^e siècle).

Le prince CHAKHOFSKY, qui écrivit la *Relation de son ambassade* (en Perse).

NICON, sixième patriarche de Russie, continuateur de Nestor, dont les œuvres ont été publiées en huit volumes (1792-6); on y remarque surtout l'*Histoire religieuse de Russie*.

SLAVINITSKY (1666), moine de Kiev, auteur de *Vies des saints* et d'un *Dictionnaire grec-slavon-latin*, mss.

GRIBOÏÉDOFF (1676), dont nous avons une *Histoire abrégée de Russie*.

3. Cette époque est surtout remarquable dans l'histoire littéraire de la Russie par l'influence que le clergé de la petite Russie et de la Russie Blanche, plus instruit que celui de la Russie proprement dite, exerça depuis cette réunion jusque vers le milieu du siècle suivant sur la langue et la littérature russe; influence utile à la littérature, mais nuisible à la langue, dont la pureté fut altérée par une foule de mots pris dans les dialectes de ces provinces, et même dans la langue polonaise.

4. Lors de sa réunion avec la mère-patrie, Kiev possédait déjà une académie ecclésiastique qui jouissait d'une certaine réputation. Une pareille académie ne fut établie à Moscou que l'an 1682, sous le règne du tsar Féodor. Ce prince aimait beaucoup la poésie et la musique. Son instituteur, le moine SIMÉON, natif de Polotsk, fut un des meilleurs poètes de son temps. Il est aussi l'auteur des drames joués à la cour par la princesse Sophie, sœur du tsar, et par les jeunes seigneurs et dames de la suite. SOPHIE elle-même enrichit de ses *Tragédies* le répertoire de son théâtre.

5. L'art dramatique fut connu en Russie peu avant cette époque. Les étudiants de l'Académie de Kiev en donnèrent la première idée, en parcourant, pendant les vacances, les provinces méridionales de la Russie, et en y représentant des drames dont les sujets étaient tirés de l'Écriture sainte. De semblables représentations eurent bientôt lieu à l'Académie de Moscou. Telle était la situation des lettres, en Russie, à l'avènement de Pierre le Grand.

6. Monté sur le trône, conjointement avec sa sœur Sophie et son frère Iwan, Pierre ne tarda pas à se débarrasser de l'une et de l'autre (1689) : Sophie, comme la plus dangereuse, fut enfermée dans un cloître. Pierre, libre de

toute tutelle, voulut voir de ses propres yeux les pays qui désormais devaient servir de modèles au sien (1698-99). Dans ses voyages, il étudia particulièrement la médecine, l'architecture, les mathématiques, et surtout l'art de construire les vaisseaux. De retour dans sa patrie, le tsar Pierre s'appliqua à la réformer, et les trente-six années de son règne (1689-1725) virent la Russie régénérée dans toutes ses parties. L'alphabet fut modifié; plusieurs imprimeries furent établies à Saint-Pétersbourg; des écoles, ouvertes dans les principales villes de l'empire et pour les différentes classes de l'État, etc.

7. Quelques mois après la mort de Pierre, Catherine I^{re}, son épouse et son héritière (1725-1727), fonda une Académie des sciences, où elle appela des savants qui l'illustrèrent à jamais.

Le règne de la tsarine Anne (1730-1740) fait époque dans l'histoire de la civilisation russe par l'établissement d'une école connue sous la dénomination du *Corps des Cadets* (1732), qui longtemps occupa la première place parmi les établissements d'instruction, et qui a donné à la nation des généraux, tels que le maréchal Roumiantzoff, et des poètes, tels que Soumarokoff et Oziroff.

8. On a vu que, dans le milieu du xvii^e siècle, les auteurs natifs de la petite Russie et de la Russie Blanche avaient exercé sur la langue russe une funeste influence. Peu d'auteurs de ce temps sont exempts de ce reproche. Il faut en excepter DÉMÉTRIUS (1651-1709), métropolitain de Rostoff, cité comme un modèle de pureté et d'élégance dans ses *Vies des Saints*, en langue slavonne, et qui a laissé des drames spirituels (la *Naissance de J.-C.*, la *Résurrection*, etc.), représentés dans son diocèse par les étudiants en théologie.

9. Après Démétrius, nous trouvons le prince KHILKOFF (1718), auteur d'une *Histoire de Russie* (jusqu'au règne de Pierre I^{er}); ÉTIENNE YAVORSCY (1722), dont les *Écrits ecclésiastiques* ont quelque réputation; et PIERRE I^{er} lui-même, qui a laissé un *Journal de ses campagnes*, publié sous Catherine II (1773), des *Lettres* et plusieurs *Traductions*.

10. Le chaos règne dans tous les éerits du eommencement du XVIII^e siècle. Le saint archevêque de Novogorod, THÉOPHANES (1681-1736), ne sut pas s'en garantir entièrement, quoiqu'il soit regardé en Russie comme le *Père de l'éloquence de la chaire*. Ce prélat composa aussi quelques *Poésies*, maintenant oubliées, si ce n'est son *Épître* adressée au prince Kantemir, et qui a dû sa eonservation à la gloire poétique de ce dernier.

11. Le prince KANTEMIR, né l'an 1709 à Constantinople et mort en 1743, était fils de Démétrius, descendant de Tchingis-Khan et prince de Moldavie. Après avoir fait ses études à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, il fut successivement ambassadeur à Londres (1732) et en France (1738), où il devint l'ami de Montesquieu. On a de lui des *Satires*, des *Odes*, des *Fables*, et plusieurs *Traductions*. Ses *Satires*, au nombre de sept, imitées d'Horace et de Boileau, sont le plus beau monument de la poésie russe à eette époque.

Après Kantemir, nous pouvons citer BASILE TATISCHEFF (1686-1750), qui se distingua comme historien et géographe; KRACHENINNIKOFF (1713-1755), auteur d'une *Description du Kamtschatka* et d'une *Traduction de Quinte-Curce*; SIMÉON de Polotsk, traducteur en vers russes des *Psaumes de David*, auteur d'un *Éloge* (en vers) *du tsar Alexis Mikhaïlowitch*, et de plusieurs drames spirituels (*Nabuchodonosor*, etc.).

12. Tel était l'état de la littérature russe quand Lomonossoff parut. MICHEL LOMONOSSOFF (1711-1765), dit Lévesque dans son Histoire de Russie, suffirait seul pour illustrer un siècle entier. Né sous le ciel glacial d'Arkhangel, dans la cabane d'un pêcheur, il aidait son père dans les travaux de son état. Le hasard voulut qu'il rencontrât un bon ecclésiastique qui lui apprit à lire. Les *Psaumes de David*, traduits par Siméon, excitèrent l'imagination poétique du jeune pêcheur. Il abandonna la cabane de son père, et se rendit à Moscou pour s'y livrer aux études. En 1736, il fut envoyé, par son gouvernement, auprès de Wolf le philosophe, et s'y occupa de ehimie, de minéralogie, etc. Ce fut pendant son séjour en Allemagne que la

première production de sa muse, une *Ode sur la prise de Khotin par les armées russes* (1739), excita l'enthousiasme de la cour : on admira l'harmonie de ses iambes, la beauté et la pureté du style, le transport qui anime presque toutes les strophes. De retour à Saint-Petersbourg (1741), il entra à l'Académie des sciences, et y professa les sciences naturelles jusqu'à sa mort (1765).

13. Cet homme extraordinaire a laissé plusieurs ouvrages physiques, chimiques, géognostiques, astronomiques ; mais les progrès que les sciences ont faits depuis les ont rendus inutiles. Aujourd'hui, il n'est honoré que pour les services qu'il a rendus à la langue et à la littérature russe. Ce fut lui qui publia la première *Grammaire russe* ; jusque-là, on n'avait eu que des grammaires slavonnes. Ce fut encore lui qui ramena la langue russe à sa pureté, en faisant voir que la langue slavonne en doit être la base, et en donnant des règles pour les différents styles (*Traité de l'éloquence, Règles de la versification russe*). Comme poète, Lomonossoff brille surtout dans le genre lyrique (la *Bataille de Pultawa, A la Paix*, etc.) ; et, comme prosateur, dans le genre académique (*Éloge de Pierre le Grand*). Il fit aussi quelques essais dans l'épopée (la *Péridde*, inachevée) et dans la tragédie (*Tamire et Sélim, Démophoon*) ; mais ses efforts n'y furent pas couronnés des mêmes succès qu'il obtint dans ses odes et dans ses imitations des Psaumes.

14. Le seul poète qui, du vivant de Lomonossoff, sut l'imiter, fut NICOLAS POPOFSKY (1730-1760), dont le chef-d'œuvre est sa traduction en vers de l'*Essai sur l'homme*, par Pope. A la même époque, on trouve IVAN BARKOFF (1768), traducteur en vers des *Satires* d'Horace ; on lui doit encore une *Histoire du prince Kantemir*, une *Histoire de Russie* jusqu'à Pierre I^{er}, etc.

15. C'est sous le règne d'Élisabeth (1741-1761) que commença le théâtre russe. Depuis le règne d'Anne, le théâtre allemand et l'italien avaient suffi aux plaisirs de la cour. Les élèves du Corps des Cadets, guidés par ALEXANDRE SOUMAROKOFF (1718-1777), eurent les premiers l'idée

de représenter devant la tsarine une pièce dans la langue du pays (1748); et, vers la même époque, le fils d'un marchand de Kostroma, THÉODORE VOLKOFF († 1763), élevait un théâtre à Jaroslaf, et y représentait des drames spirituels de Démétrius. Appelés par Élisabeth à Saint-Petersbourg, Volkoff et ses compagnons y établirent un théâtre russe (1556), sous la direction de Soumarokoff. Un pareil théâtre fut créé à Moscou en 1759. Les *Tragédies*, *Comédies*, *Drames* et *Opéras* de Soumarokoff occupèrent longtemps la première place dans le répertoire russe. La plupart de ses sujets sont pris dans l'histoire nationale, et travaillés d'après les règles du théâtre français.

16. La versification de Kantemir, comme celle de tous les poètes ses prédécesseurs, était basée sur le nombre des syllabes de chaque vers. Un des premiers qui essayèrent d'introduire dans les vers russes des rythmes imitant ceux des Grecs et des Latins, ce fut TRÉDIAKOVSKY (1703-1779), laborieux disciple de notre bon Rollin, qui donna à son élève la science et l'amour du travail, mais non le génie. Il eut la patience de traduire deux fois en entier l'*Histoire romaine* de son maître, sa première traduction ayant péri dans un incendie. On lui doit en outre l'*Histoire des Tatars*; un *Traité de versification russe*; la tragédie de *Déidamie*, et le *Telemakhida* (traduction de *Télémaque* en vers russes). Un seul trait fera juger de son mérite comme poète. Catherine II, quelque temps après sa mort, imposait comme une peine, à des personnes de sa société privée qui commettaient des inconséquences, l'obligation d'apprendre par cœur et de réciter un certain nombre de vers du *Telemakhida*.

QUATRIÈME PÉRIODE.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE CATHERINE II JUSQU'À NOS JOURS
(1762-1840).

§ 1^{er}. *De la littérature russe sous le règne de Catherine II.*

1. État général de la littérature russe depuis Catherine II jusqu'à l'avènement d'Alexandre 1^{er}. — 2. Pétroff; ses Odes et sa traduction de l'Énéide. — 3. Derjavine; caractère de ses poésies lyriques et de son talent. — 4. Poésie épique; essais de Lomonossoff. — 5. Khéraskoff; sa Rossiade, son Vladimir et autres poésies. — 6. Kostroff; traduction de l'Iliade et d'Ossian. — 7. Maïkoff et Bogdanovitch; leurs épopées comiques. — 8. Poésie dramatique: Khéraskoff, Kniaïjoin et Nicoleff. — 9. Von-Visin; ses comédies en prose et autres écrits. — 10. Comédies de Klouchine et d'Efimïeff. — 11. Opéras de Kniaïjoin et d'Ablessimoff. — 12. Khemnitzer; ses Fables. — 13. Formation de la prose russe: Scherbatoff, Boltin, Golikoff et Mouravïeff. — 14. Le métropolitain Platon et autres prédicateurs.

1. Élisabeth avait fondé l'université de Moseou (1755) et l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg (1758). Catherine II (1762-1796), si fameuse au dehors par sa politique et ses conquêtes, ne le fut pas moins dans la Russie par la protection qu'elle accorda aux lettres, aux sciences et aux beaux-arts. Aux établissements littéraires, tels que l'université de Moseou, le Corps des Cadets, l'École d'artillerie, etc., elle ajouta l'Académie de la langue russe, l'École des mines, celle de chirurgie, le Corps des Pages, et plusieurs écoles publiques dans différentes villes. L'Académie signala bientôt son existence par un *Dictionnaire* et une *Grammaire russe*. Enfin, en accordant à tout individu le droit d'établir des imprimeries, privilège jusqu'alors réservé au gouvernement, Catherine fit pour la civilisation de la Russie plus que tous ses prédécesseurs. Elle encourageait les littérateurs par son propre exemple. Dans un de ses voyages, elle traduisit, avec les premiers de la

cour, le *Bélisaire* de Marmontel (1768). Ses *Mémoires sur l'histoire de Russie* ne doivent pas être passés sous silence. Avant cette princesse, l'histoire nationale était regardée comme un secret d'État. La Russie possédait un grand nombre de chroniqueurs, et même quelques historiens, tels que Khilkoff et Tatischeff (1686-1750); mais leurs ouvrages restaient inédits. Catherine donna ordre aux savants Miller et Schloezer de publier ces ouvrages, et encouragea Scherbatoff, Boltin et Golikoff à s'occuper de l'histoire de leur pays.

Depuis l'avènement de Catherine (1762) jusqu'au règne d'Alexandre (1801), la littérature russe fit les progrès les plus rapides; et, par le moyen de ses traductions surtout, elle se mit au niveau des autres littératures de l'Europe. Cette période, qui vit les dernières années de Lomonossoff et de Soumarokoff, vit fleurir aussi une foule d'auteurs distingués, sur lesquels nous allons donner quelques détails.

2. Lomonossoff en mourant avait légué sa lyre à Pétroff. WASSILI PÉTROFF, de Moscou (1736-99), fils d'un pope (prêtre), et bibliothécaire de l'impératrice, ne sut pas manier la harpe russe aussi bien que son prédécesseur. Son goût se trompe quelquefois dans le choix des expressions, et son oreille ne l'avertit pas toujours de la dureté des sons qui échappent à sa lyre. Mais il mit plus de variété dans les formes de ses *Odes* : il ne se borna pas, comme Lomonossoff, à la louange exclusive de sa souveraine : il chanta les hauts faits de ses concitoyens. En s'ouvrant ainsi une carrière plus large, il trouva de nouvelles sources pour les sentiments et les idées poétiques; aussi sa muse paraît-elle avoir été plus souvent animée du transport lyrique, et ses vers brillent d'images énergiques et neuves. Sa traduction de l'*Énéide* ne lui fit pas moins d'honneur que ses poésies lyriques.

3. Pétroff eut un adversaire redoutable dans GABRIEL DERJAVINE de Kasan (1743-1816). L'éducation de celui-ci fut malheureusement négligée, et l'on dit qu'il fit longtemps des vers où les règles de la versification étaient mal

observées. Bientôt la lecture, la société, les honneurs (il fut ministre de la justice en 1802), formèrent Derjavine; mais le manque d'instruction première se fit toujours sentir dans ses productions. Malgré ce défaut, Derjavine occupe une des premières places parmi les poètes lyriques modernes. Sa qualité distinctive est une richesse inépuisable d'imagination. Au nombre de ses odes les plus fameuses, nous citerons : *Félicie*, la *Cascade*, l'*Ode aux Russes après la prise d'Ismailoff*, *Sur la mort du prince Mestchersky*, l'*Ode sur Dieu*, dont nous avons hasardé ailleurs la traduction (1), et la *Naissance d'Alexandre I^{er}*. Derjavine commence cette dernière ode en décrivant les ravages causés par Borée. Ce prince étant né vers l'époque où le soleil quitte le tropique du Capricorne pour se rapprocher de l'équateur, le poète en profite pour dire qu'à sa naissance l'astre du jour se tourna vers le printemps, et que la nature commença à revivre. Ensuite, il décrit les différents génies qui descendent du ciel pour orner le nouveau-né de toutes les qualités nécessaires à former un bon souverain, et l'ode finit en représentant la Russie agenouillée, recevant dans ses bras l'enfant chéri, et faisant des vœux pour son avenir. — Un autre mérite de Derjavine est d'avoir su revêtir la morale des formes poétiques. En général, ses poésies sont très-originales, et ce n'est pas une faible gloire dans une littérature qui est presque toute d'imitation.

Après Derjavine, nous nommerons WASSILI KAPNISTE, son cousin et son imitateur. Il n'a pas dans ses *Odes* le génie de son ami; mais le travail et la connaissance de la littérature ancienne et de la moderne suppléèrent en lui aux dons de la nature. Il mourut en 1823. En 1789, il avait donné une comédie intitulée la *Chicane*, qui eut du succès; son essai dans le genre tragique, *Antigone* (1815), a été moins heureux.

4. La poésie épique fut aussi cultivée à cette époque glorieuse pour la littérature russe.

(1) Voy. mon *Traité de Littérature, Style et Composition*.

Lomonossoff avait fait le premier essai dans ce genre. Frappé d'admiration pour les travaux de Pierre le Grand, il voulut les chanter dans sa *Pétridde*; mais probablement il sentit lui-même que ce sujet, presque contemporain, donnait trop peu de latitude à l'imagination du poète, et il ne fit que les deux premiers chants de ce poème.

5. MICHEL KHÉRASKOFF osa marcher sur la route où Lomonossoff s'était égaré. Ce laborieux auteur publia pendant sa longue vie (1733-1807) plusieurs grands poèmes, entre autres la *Rossiade* en douze chants, et *Vladimir* en dix-huit. Le sujet de la *Rossiade* est la conquête de Kasan par le tsar Ivan IV; et celui de *Vladimir*, l'introduction de la religion chrétienne en Russie par le prince de ce nom. Ces deux poèmes furent prônés à l'excès par les contemporains, et comparés à tout ce que l'antiquité nous offre de mieux en fait d'épopée; mais la postérité les a déjà appréciés à leur juste valeur. Il en résulte que la littérature russe ne possède pas encore de poème épique. Les autres écrits de Khéraskoff, tels que le *Triomphe des sciences*, poème didactique; *Pojarski*, tragédie nationale; ses *Comédies*, ses *Odes*, ses *Poésies diverses*, ont eu à peu près le même sort que ses épopées.

6. Vers le temps où les poèmes de Khéraskoff faisaient tant de bruit, parut la traduction des premiers chants de l'*Iliade* (1787), par ERNILE KOSTROFF, fils d'un paysan de la couronne, dans le gouvernement de Viatka. Elle fut reçue froidement par les contemporains; mais la postérité n'a pas confirmé ce jugement. L'énergie du style doit y faire oublier quelques expressions dures et peu harmonieuses. Kostroff donna aussi une traduction des *poésies d'Ossian* (1792), que l'on regarde en Russie comme un chef-d'œuvre de prose poétique. Kostroff mourut en 1796.

7. Passant de l'épopée sérieuse à l'épopée comique, nous ne nous arrêterons pas sur les poèmes de MAÏKOFF (1778), intitulés *le Bacchus furieux* et *le Joueur*, dont le premier surtout se distingue par son originalité et sa gaieté, malheureusement quelquefois trop grossière. HIPPOLYTE BOG-

DANOVITCH de Perevolotschna (1763-1803) mérite plus d'attention. Acteur à quinze ans, secrétaire d'ambassade à Dresde en 1761, puis archiviste en 1788, il publia en 1768 sa *Douchinka* ou *Psyché*, poème célèbre en trois chants. On reproche à cet ouvrage le mélange de la mythologie ancienne avec le merveilleux des contes russes populaires; mais ce défaut dans le plan est compensé par une narration pleine de charme et de naïveté, par une versification facile et gracieuse, quoique quelquefois incorrecte. Bogdanovitch a laissé beaucoup d'autres poésies dans différents genres, entre autres la traduction du *Désastre de Lisbonne*, par Voltaire.

8. L'art dramatique fit quelques progrès à cette époque, surtout dans la comédie. Quant à la tragédie, les travaux de KHÉRASKOFF, de KNIAJNIN (1732-1781) et de NICOLEFF, grossirent le répertoire russe, sans faire faire à l'art de nouveaux pas vers la perfection. Kniajnin, dont le style est plus pur que celui de Soumarokoff, est inférieur à son devancier sous tous les autres rapports. Il mérite surtout le blâme pour avoir pillé les auteurs français sans aucun ménagement, et souvent gâté les plus beaux morceaux de Racine et de Voltaire, en les plaçant mal à propos dans la bouche des personnages de ses tragédies (*Didon*, *Sophonisbe*, etc.). S'il ne fut pas plus scrupuleux dans ses comédies, du moins il sut faire un meilleur usage de ses emprunts. Quelques-unes de ses pièces sont restées au théâtre, entre autres le *Fanfaron*, en cinq actes et en vers, imité de l'*Important*, de Brueys. On y trouve quelques caractères vrais et comiques, ainsi que quelques traits d'esprit dont il n'est pas redevable à l'auteur français.

9. C'est surtout dans les deux comédies en prose de VON-VISIN, natif de Moscou (1745-92), le *Brigadier* (1763) et le *Mineur* (1782), traduit en français sous le nom du *Dadaïs*, qu'il faut chercher la vraie peinture des mœurs de cette époque. Le *Mineur* est sans contredit la meilleure de toutes les comédies originales que possède la littérature russe. Elle eut le rare avantage de contribuer fortement à corriger le défaut qu'elle attaque, tant les traits que

l'auteur y lance sont caustiques et mordants. On doit encore à Visin la traduction de l'*Alzire* de Voltaire, du *Joseph* de Bitaubé, et de l'*Éloge de Marc-Aurèle* de Thomas, qui se distingue par l'élégance et la pureté du style. Ses *Contes* originaux, et traduits du français, serviront toujours de modèles aux narrateurs, comme quelques-unes de ses *Lettres aux épistolographes*.

10. Il reste encore de cette époque deux comédies qu'on ne saurait oublier sans injustice : ce sont le *Rire et le chagrin*, de KLOUCHINE; et le *Criminel par amour du jeu*, d'EFIMIEFF (1804), qui a laissé aussi le *Voyageur*, etc. Ces pièces sont en vers.

11. L'opéra doit aussi beaucoup à KNIAJNIN. Quelques-unes de ses productions en ce genre, telles que la *Clémence de Titus* (traduite de Métastase), *Roslaff*, etc., occupèrent longtemps la première place sur la scène russe. Il eut beaucoup de compétiteurs; mais nous ne parlerons ici que d'un seul ouvrage de ce genre, c'est le *Meunier*, d'ALEXANDRE ABLESSIMOFF (1784), qu'on regarde en Russie comme le premier vaudeville par l'ordre des dates, et peut-être même par celui du mérite littéraire. Quoi qu'il en soit, c'est un tableau fidèle des mœurs villageoises russes, et ce tableau n'est pas moins gai qu'original.

12. JEAN KHEMNITZER (1744-1784), originaire de Saxe, s'illustra comme fabuliste. A l'amour de tout ce qui est beau et généreux, à la morale pratique la plus saine, il joignit dans ses écrits cette bonhomie, cette simplicité qui fait prendre pour des observations naturelles et communes le résultat d'une longue méditation sur tous les rapports sociaux et sur les mœurs de son pays. Quant au style de ses *Fables*, il est quelquefois incorrect, mais généralement assez pur et naïf. Sa versification est la partie la plus faible de ses écrits, et encore n'est-elle pas tout à fait sans mérite.

13. La prose ne commença que vers cette époque à se former. Le prince MICHEL SCHERBATOFF (1733-1790) et JEAN BOLTIN (1735-1792), historiens, écrivirent avec une certaine élégance. Sur leurs traces marcha IVAN GOLIKOFF

(1735-1801), auteur d'une *Histoire de Pierre I^{er}*, en douze volumes, avec *Suppléments* jusqu'en 1798, en six volumes. Dans le genre historique se distingua encore MOURAVIÉFF (1757-1816), instituteur de l'empereur Alexandre, et puis son conseiller dans l'administration de l'État. Cet auteur, à qui la Russie a plus d'une obligation, se forma en étudiant la langue slavonne et les grands maîtres de l'antiquité, c'est-à-dire en suivant l'exemple donné par Lomonossoff.

14. Vers le même temps, la chaire vit le métropolitain PLATON (1737-1812) porter l'éloquence sacrée à un degré de perfection qui découragea ses successeurs. Quelques-uns des prédicateurs modernes, n'osant marcher sur ses traces, au lieu d'émouvoir les auditeurs, ne veulent que les convaincre; et, donnant malheureusement trop dans la théologie, ils deviennent inintelligibles et froids.

§ 2. *Décadence de la littérature russe.*

1. Décadence dans toutes les branches de la littérature russe : exceptions à faire. — 2. Karamsin ; son *Histoire de Russie* et autres ouvrages. — 3. Ozeretskofsky et Anastasewiez. — 4. Bobroff, Krioukofsky, Dolgorouki, Glinka et Dmitrief. — 5. Paneratius Soumarokoff.

1. Tel était l'état de la littérature russe, quand, vers les dernières années du xviii^e siècle, de jeunes auteurs, trouvant trop pénible le chemin tracé par Lomonossoff, voulurent s'en frayer un autre. Ne sachant de la langue slavonne que quelques mots vieillis, ils s'en égayèrent à tout propos, et proclamèrent hautement que toute étude de cette langue était inutile pour les auteurs russes. Ainsi, d'un côté sapant la langue russe dans son fondement, de l'autre ils altérèrent sa pureté par une quantité de mots et de tours étrangers dont ils crurent l'enrichir. A cette altération de la langue, ils joignirent encore dans leurs écrits une fausse sensibilité qui sut plaire un moment, surtout aux femmes; mais comme elle ne venait pas du fond du cœur, elle ne tarda pas à devenir ridicule. Ces

deux causes amenèrent une décadence dans toutes les branches de la littérature. Le nombre des littérateurs n'en fut que plus grand, comme il arrive toujours; mais leurs noms et leurs écrits sont tombés dans un profond oubli. Il faut en excepter Karamsin, Ozeretskofsky et Anastasewicz, comme prosateurs; et Bobroff, Krioukofsky, Dolgorouki, T. Glinka, Dmitrieff et Pancratius Soumarokoff, comme poètes.

2. NICOLAS KARAMSin, né l'an 1765 à Simbirsk, bibliothécaire et historiographe d'Alexandre, doit sa réputation européenne à son *Histoire de Russie*, en douze volumes in-8°. Jeune, il s'égara, et fut peut-être une des principales causes de l'égarement des autres; mais, s'arrêtant tout à coup dans sa marche, il se livra à l'étude des anciens chroniqueurs russes, et par conséquent de la langue slavonne, médita dix ans son style, et publia enfin un ouvrage qui, traduit en français et en allemand, fait encore aujourd'hui sa gloire. Karamsin est mort en 1827.

Avant cette grande œuvre, KARAMSin avait donné : 1° la traduction du *Jules César* de Shakspeare, de l'*Emilia Galotti* de Lessing, et de l'*Origine du mal* de Haller; 2° *Mes bagatelles* (1792), recueil de contes et autres poésies; 3° les *Aonides*, recueil de poésies de plusieurs auteurs; 4° le *Panthéon de la littérature étrangère*, où se trouvent traduits des morceaux de Buffon, de Barthélemy, etc.; 5° *Entretien sur le bonheur*; 6° *Julie*; 7° *Éloge de Catherine la Grande*; 8° *Lettres d'un voyageur russe*, etc., etc.

3. NICOLAS OZERETSKOFSKY (1750-1827) a laissé une traduction de *Salluste* qui passe pour une œuvre remarquable.

BASILE ANASTASEWICZ, né l'an 1775 à Kiev d'une famille polonaise, est regardé comme l'un des prosateurs les plus distingués de notre époque. On lui doit, entre autres écrits, une traduction russe de la *Phèdre* de Racine.

4. SEMEN BOBROFF, mort en 1810, s'est fait connaître par le poème descriptif de la *Tauride*; MATTHIEU KRIOUKOFsky (1781-1811), par sa tragédie de *Pojarsky*; JEAN DOLGOROUKI (1764-1813), par ses *Poésies diverses*; et THÉOD. GLINKA, par ses *Élégies* et ses *Lettres d'un officier russe*. Mais ils sont loin d'égaler en réputation comme en mérite J. DMITRIEFF, né l'an 1760, dans le gouvernement de Simbirsk. Il excelle dans le conte, et surtout dans la

fable. Imitateur de La Fontaine, il égale souvent son modèle dans sa naïveté, son naturel, et le bonheur de ses expressions. Outre ses *Contes* et ses *Fables*, on lui doit encore des *Épîtres*, des *Satires*, le poëme d' *Yermak*, conquérant de la Sibérie, des *Odes*, etc. Ses poésies lyriques ne sont pas moins estimées en Russie que ses apologues, parce qu'il est le premier des poètes russes, après Pétroff, qui ait pris pour ses odes des sujets dans l'histoire nationale.

5. PANCRATIUS SOUMAROKOFF appartient à cette époque par la date de ses écrits ; mais, par son style et par son goût, il ressemble plutôt aux poètes de l'époque précédente. Dans sa jeunesse, il eut le malheur d'être convaincu de complicité dans un crime de faux-monnayage, et d'être envoyé en Sibérie. Là, il expia sa faute par une conduite sans reproche ; et, pour charmer ses ennuis, il se livra à la poésie. Il publia à Tobolsk, pendant plusieurs années, un journal intitulé *l'Irtich se métamorphosant en Hippocrène*. Le bruit de ses talents parvint aux oreilles de l'empereur Alexandre, qui lui accorda son pardon. Soumarokoff a laissé plusieurs poésies, dont le conte de *l'Amour aveuglé par la Folie* est surtout très-estimé. Il y a aussi de lui une ode burlesque, dans laquelle il se moque avec beaucoup d'esprit du goût sentimental de son temps.

§ 3. De la littérature russe sous Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}.

1. Chischkoff et Chakhofsky arrêtent la décadence de la littérature russe. —
2. Nouvelle organisation de l'instruction publique sous Alexandre I^{er}. —
3. Encouragements donnés à la littérature par Nicolas I^{er}. — 4. Vostokoff ; ses poésies lyriques. — 5. Joukofsky et Batuchkoff ; leurs diverses poésies. —
6. Chikmatoff ; ses poëmes. — 7. Katenin ; caractère de son talent — 8. Les deux Pouchkin ; leurs poésies lyriques et autres. — 9. Gneditch ; ses diverses poésies. — 10. Chischkoff et Merzliakoff, traducteurs de la Jérusalem délivrée : autres ouvrages de Merzliakoff. — 11. Art dramatique : Ozeroff ; ses tragédies et autres ouvrages. — 12. Grouziotzoff, Krioukofsky, Wiskovatoff. —
13. Les meilleurs traducteurs d'ouvrages dramatiques : Katenin, Gendrè, Gneditch, Lobanoff, Chakhofsky, etc. — 14. Poètes comiques : Chakhofsky,

Kryloff et Zagoskin, etc. — 15. Opéras et vaudevilles : Chakhofsky, Il'in et Nevakhovitch. — 16. Poésie didactique : Milonoff et Kryloff. — 17. Autres poètes en différents genres. — 18. Prose : prédicateurs et historiens. — 19. Narrateurs et Critiques. — 20. Dames russes : poètes ou prosateurs.

1. La décadence prématurée de la littérature russe fut arrêtée par ALEXANDRE-SEME NOVICH CHISCHKOFF, né en 1754, président de l'Académie russe et ministre de l'instruction publique. Il publia en 1802 un *Traité sur l'ancien et le nouveau style*, où il s'efforça de prouver que les nouveaux auteurs suivaient de faux principes, et voulut les ramener aux anciens. L'ouvrage de Chischkoff, quoique vrai dans le fond, n'est pas tout à fait exempt de défauts dans les détails. Ce furent ces défauts que les adeptes de la nouvelle école lui reprochèrent amèrement ; mais la raison triompha de tous leurs efforts. Peu à peu, la plupart renoncèrent à leurs principes, ou bien même à la carrière littéraire. Enfin le prince ALEXANDRE CHAKHOFSKY, né l'an 1777 à Smolensk, leur porta le dernier coup dans une comédie intitulée *le Nouveau Sterne*, en y tournant en ridicule leur fausse sensibilité. Chakhofsky est encore l'auteur des *Pelisses enlevées*, poème héroï-comique, qui rappelle trop souvent celui de Boileau, mais qui n'en est pas moins bien versifié.

2. Pendant que la langue russe éprouvait ces vacillations, l'instruction publique recevait une nouvelle organisation qui signala l'avènement d'Alexandre 1^{er}. L'empire russe fut partagé en six arrondissements, dont chacun devait avoir une université. Trois universités nouvelles, *Kharkoff*, *Kasan*, *Saint-Petersbourg*, furent ajoutées à celles de *Moscou*, fondée par Élisabeth ; de *Wilna*, fondée en 1578, et réunie à la Russie sous Catherine II ; de *Dorpat*, fondée par Paul 1^{er}. Dans la suite, celles d'*Abou*, en Finlande, et de *Varsovie*, en Pologne, furent également réunies à l'empire. Chacun des six arrondissements sus-nommés fut divisé en plusieurs gouvernements, qui le furent à leur tour en districts. D'après la nouvelle organisation, tout chef-lieu de gouvernement devait avoir un *gymnase*, et tout chef-lieu de district, une *école de*

district. Pour engager la jeunesse russe à se livrer aux études, les différents degrés de la hiérarchie savante reçurent des privilèges plus ou moins considérables : celui de docteur, par exemple, dans chaque faculté, fut assimilé à un rang qui donne en Russie la noblesse héréditaire.

3. Le tsar Nicolas I^{er}, frère et successeur d'Alexandre (1825), marche sur les traces de ce prince. La littérature en général, et le professorat en particulier, en reçoivent chaque jour de nobles encouragements.

4. VOSTOKOFF est un de ceux qui les premiers se sont écartés de la route tracée par les auteurs de l'époque précédente. Ses *Poésies lyriques* sont surtout remarquables par la variété des rythmes, dont plusieurs étaient inconnus avant lui dans la versification russe.

5. Vers le même temps (1805), JOUTKORSKY, né en 1783, débuta dans la carrière poétique par une imitation de la *Lenore* de Burger. Depuis, il continua à essayer ses forces en luttant avec Schiller, Goëthe, Goldsmith, Byron, Walter Scott, etc. Les meilleures et les plus heureuses de ses traductions sont sans contredit celles de la *Jeanne d'Arc*, de Schiller, et le *Prisonnier de Chillon*, de Byron, où il a poussé la fidélité jusqu'à rendre les différents mètres employés par l'auteur en vers de même mesure. Ses productions originales, en quatre volumes, se composent de *Poésies lyriques*, de *Romances*, de *Ballades*, d'*Épîtres*, d'*Élégies*, etc. Sa diction est concise, hardie et énergique. Il est profond, et il a le talent d'exprimer avec force ce qu'il sent vivement. Il possède la langue poétique à un degré éminent, et il est toujours harmonieux, toujours plein de couleur et de vie.

Ses pièces les plus remarquables sont : 1^o le *Chant du barde sur la tombe des Slaves vainqueurs* ; 2^o le *Poète au camp des guerriers russes dans la guerre de 1812*, où il servit dans les milices de Moscou ; 3^o le *Poète au Kremlin* ; 4^o une *Épître à l'empereur Alexandre* ; 5^o plusieurs ballades dans le genre anglais et allemand, entre autres la *Svetlana*, morceau entièrement original, revêtu

de couleurs locales, riche d'inspirations, renfermant les tableaux les plus agréables, présentés en vers les plus harmonieux. C'est à Joukofsky que la Russie doit le goût romantique, qui, de jour en jour, y fait de nouveaux progrès ; mais comme ce goût n'est que d'imitation, sans avoir rien de national, il perdra tôt ou tard la littérature, comme il l'a fait en France.

CONSTANTIN BATUCHKOFF, né l'an 1787 à Vologda, neveu du savant Mouraviëff, est placé par les critiques russes à côté de Joukofsky. Il le surpasse par la pureté du style ; mais il a moins d'énergie, surtout moins d'originalité. Sa meilleure production originale est une *Élégie sur la mort du Tasse*. Ses *Essais*, prose et vers, ont été publiés en deux volumes.

6. Tandis que ces deux poètes attiraient tous les suffrages, un auteur plein d'originalité fut méconnu par la multitude. S'attachant peut-être trop à la langue slavonne, le prince S. CHIKMATOFF tomba dans le défaut reproché à Pétroff et à Kostroff, défaut plus que compensé du reste par la force et les beautés mâles de son style. Depuis quelque temps on commence à lui rendre plus de justice, et l'on admire avec raison ses poèmes de *Pierre le Grand* et de *Pojarsky*, ainsi que sa traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope.

7. Un autre poète, objet de critiques encore plus amères et non moins imméritées, c'est le colonel KATENIN, né en 1792, et qui, dans ses productions lyriques, à l'originalité si rare dans la littérature russe, réunit le mérite d'un style toujours correct, et tantôt gracieux, tantôt énergique, selon les sujets qu'il traite. On lui reproche avec raison de négliger sa versification ; mais nous croyons que sa dernière production lyrique, intitulée *le Monde du poète*, est à l'abri de ce blâme. Ce morceau de vers offre de grandes beautés. L'idée en est éminemment poétique, et l'exécution ne laisse presque rien à désirer.

8. Comme poètes lyriques, nous nommerons encore les deux РОУСКИН, Basile, né à Moscou en 1770, et Alexandre, à Saint-Petersbourg en 1799. Le premier séjourna à Paris, où il devint l'ami de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, etc.,

il traduisit en vers français des *Chansons russes*, et donna en langue russe des *Odes*, des *Fables*, etc. Le second se fit l'imitateur de Byron, et donna, comme lui, des poèmes romanesques : tel est son *Prisonnier du Caucase*. Une versification facile, harmonieuse, des descriptions vraies et poétiques, telles sont les beautés de sa poésie ; le manque de plan et d'ensemble, la monotonie des sentiments surtout, et la répétition de quelques expressions favorites, tels en sont les défauts. Outre la *Fontaine de Bakhtchi-Sarai*, la meilleure production d'Alexandre Pouchkin est son poème de *Rouslan et Ludmila*, dont le sujet est tiré des traditions fabuleuses du temps de Vladimir, ce Charlemagne des Russes.

9. NICOLAS GNEDITCH, né l'an 1784 à Pultawa, débuta par la traduction en prose du roi *Lear* de Shakspeare, et celle en vers du *Tancrède* de Voltaire, dont il a souvent égalé les beautés. Bientôt il prit un vol plus élevé dans son poème de la *Naissance d'Homère*, en deux chants : l'idée principale en est neuve, et lui appartient tout entière ; on y remarque dans les vers une harmonie, et dans les pensées une force vraiment homérique. Sa traduction de l'*Iliade* en vers hexamètres passe pour son chef-d'œuvre. L'hexamètre russe, que Gneditch a rendu classique, diffère de l'hexamètre grec, en ce que les *spondées*, qui n'existent point dans la langue russe, sont remplacés par les *chorées* ; mais ces mètres, en variant le mouvement poétique, conservent au russe le caractère distinctif des vers polymétriques. La traduction de Gneditch, indépendamment de l'harmonie et de l'élégance du style, offre le mérite d'une religieuse fidélité au style : la langue russe, essentiellement prosodique, jouissant d'une liberté presque illimitée dans les inversions, et autorisant les mots composés à la manière des Grecs, fournit à l'habile traducteur les moyens de rendre l'original vers pour vers et souvent mot pour mot. Gneditch s'est aussi exercé dans l'idylle : celle des *Pêcheurs* est remarquable en ce qu'il eut l'heureuse idée de rendre l'idylle nationale aux Russes en y introduisant des pêcheurs de la Newa,

dont il a représenté la vie sous un aspect vrai et poétique.

10. Il manquait à la littérature russe une traduction de la *Jérusalem délivrée*. L'époque actuelle en a eu deux : la première, en prose, par CHISCHKOFF (p. 240), et la seconde, en vers alexandrins, par MERZLIKOFF (né en 1778). Outre cette traduction, médiocrement estimée, Merzlikoff a donné celle de l'*Art poétique* d'Horace, des *Églogues* de Virgile, des *Idylles* de madame Deshoulières, etc. On lui doit encore un *Cours complet de littérature*, résultat des leçons qu'il a faites à l'université de Moscou, et qui le place au premier rang parmi les théoristes et les critiques de son pays.

11. L'art dramatique a fait aussi quelques progrès dans l'époque qui nous occupe ; mais sa marche paraît lente, en comparaison des autres parties de la littérature.

WLADISLAF OZEROFF (1760-1816) fut le premier qui donna à la Melpomène russe une élocution majestueuse, noble, harmonieuse, et digne du cothurne. On n'a de lui que quatre tragédies, données de 1804 à 1809 : *OEdipe à Athènes*, *Fingal*, *Dmitri Donskoy*, et *Polyxène*. La première et la dernière sont imitées du français ; les deux autres sont originales, et tout à la fois les meilleures. *Fingal*, sujet emprunté à Ossian, est brillant de la poésie de cet Homère du Nord, qu'Ozeroff a su transporter dans sa langue. Dans *Dmitri Donskoy*, il a retracé cette époque glorieuse de l'histoire russe, où Dmitri, grand-prince de Moscou, tira le premier l'épée pour briser le joug des Tatars, et détruisit les forces innombrables du terrible Mamaï. Ce sujet national a été traité pour la première fois par Ozeroff : tout y appartient à son génie, invention, plan et couleurs. On lui doit encore des *Poésies lyriques*, et une traduction de l'*Épître d'Héloïse à Abélard*, de Colardeau.

12. Ozeroff eut beaucoup d'émules, tels que GROUZINTZOFF, KRIOUKOFKY, WISKOVA TOFF, traducteurs de plusieurs pièces de Crébillon et de Ducis, etc. ; mais il les laissa tous en arrière. Nous citerons pourtant ici l'*OEdipe roi* de Grouzintzoff, à cause de son plan, d'une beauté tout à

fait antique et sans exemple dans la littérature russe, et le *Pojarsky* de Krioukofsky, pour sa belle versification.

13. Les meilleurs traducteurs d'ouvrages dramatiques sont KATENIN (p. 242), GENDRE, GNEDICHT (p. 243), LOBANOFF, CHAKHOFSKY (p. 240), et plusieurs autres. Ils traduisirent tous du français. Le théâtre italien, l'anglais et l'allemand, sont presque étrangers à la scène russe. La *Jeanne d'Arc* de Joukofsky n'a point été représentée.

14. Si le prince CHAKHOFSKY n'occupe pas une place très-distinguée parmi les tragiques, il tient le premier rang parmi les comiques ses contemporains. Le mérite de ses comédies (la *Leçon aux coquettes* ou les *Eaux de Lipezk*, le *Demi-Seigneur*, *Aristophane*, etc.), consiste dans la vérité de quelques caractères, et dans le comique des situations. La versification en est un peu négligée, et les plans en sont quelquefois brusqués.

Les autres auteurs comiques de cette époque sont KRYLOFF, né l'an 1781 à Moscou, qui, après quelques essais heureux, a abandonné ce genre ; et ZAGOSKIN, dont les pièces offrent beaucoup de comique et d'originalité. Quant aux traductions de comédies étrangères, les meilleures sont celles de KHMELNITZKY, KATENIN, GENDRE, GRIBOÏEDOFF, KOSCHKIN, ALEXIS TOUCHKIN, etc.

15. L'opéra et le vaudeville ont, de même que la comédie, de grandes obligations à CHAKHOFSKY. Quelques-unes de ses productions en ce genre sont peut-être les chefs-d'œuvre de cet auteur. Le drame a été cultivé avec succès par ILIIN (le *Recrutement*, *Louise*, etc.), et par NEVAKHOVITCH.

16. La poésie didactique n'a pas été moins heureuse dans cette époque. Le prince MICHEL MILONOFF (1772-1821) a laissé de nombreuses *Satires* qui sont estimées. Les deux *Satires* de CHAKHOFSKY sont peut-être ce que la littérature russe a de mieux en ce genre. Enfin KRYLOFF, l'auteur comique, a fait des *Fables*, où, à toutes les belles qualités de Khemnitzer, il a joint de grandes beautés poétiques ; mais quelques-unes de ses fables pèchent par une morale trop recherchée, et par un style ampoulé.

17. La poésie compte encore dans différents genres :

DENIS DAVIDOFF, né l'an 1784, à Moscou, auteur du *Chant d'un vieux houzard* et du *Jour de garde* ;

ALEXANDRE ISMAÏLOFF, fabuliste remarquable ;

JEAN KOZLOFF, devenu aveugle à trente-trois ans, et auteur d'un poème très-touchant *Sur ses souffrances*, d'un autre sur la *Princesse Nathalie Dolgorouki*, etc. ;

APOSTOL MOURAVIEFF, traducteur des *Épîtres* et des *Salires* d'Horace ;

OLIN, auteur de deux élégies *A la mémoire d'une épouse inoubliable*, etc.

ALEXANDRE VOEYKOFF, né l'an 1773 à Moscou, auteur d'*Épîtres* remarquables, d'une traduction très-estimée des *Jardins* de Delille, des *Géorgiques* de Virgile, d'un poème didactique intitulé *Les sciences et les arts*, etc.

A ces noms on pourrait en joindre encore un assez grand nombre d'autres, tels que ceux du comte KHVASTOFF, doyen des poètes russes ; de BARATINSKY, CHALIKOFF, DELVIG, KALAÏDOVITCH, NÉLIDINSKY, ODOÏFSKY, PANAEFF, PODCHIVALOFF, SERGE POLTARATSKY, POLEVOÏ, SIMONOFF, SOKOLOFF, SVIGNIN, STROEFF, VIAZEMSKY, etc., qui tous ont donné des gages et des espérances aux amis de la littérature russe.

18. La prose, laissée en proie, dans l'époque précédente, au mauvais goût et aux faux principes, reprit, au commencement du XIX^e siècle, une marche plus sûre et fit des progrès très-rapides, surtout dans le style historique et le style didactique.

Le seul prédicateur de l'époque actuelle qu'on puisse nommer après le métropolitain Platon, c'est l'archevêque AUGUSTIN, son successeur au diocèse de Moscou.

Parmi les historiens, nous citerons l'archevêque EUGÈNE, DÉMÉTRIUS BOUTOURLIN (*Campagne de 1812*, *Histoire militaire de Russie*, etc.), KATCHENOFKY, SERGE GLINKA (*Histoire de Russie*, etc.). En parlant de l'histoire russe, on ne saurait oublier les travaux de MALINOFKY, KALAÏDOVITCH et STROEFF, qui, par la découverte de plusieurs anciens manuscrits, ont éclairci plus d'un point douteux.

19. Les meilleurs narrateurs de l'époque sont KATCHENOFKY, BATACHKOFF, JOUKOFKY et NAREJNY, dont les *Soirées slaves* mériteraient d'être plus connues qu'elles ne le sont ; BOULGARIN, Polonais établi en Russie, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres le *Gil Blas russe*, les *Mœurs des Russes* au XIX^e siècle.

Parmi les auteurs qui se sont distingués en travaillant pour la théorie de la langue russe et pour la critique des ouvrages, nous citerons

CHISCHKOFF, MERZLIÄKOFF, KATCHENOFKY, et GRETSCH, auteur d'un *Essai sur l'histoire de la littérature russe* (1).

20. Enfin citons, pour terminer, les noms de quelques dames russes, poètes ou prosateurs : MELB. BEDRIAGA, ANNE BOUNIN (*Poésies lyriques et didactiques*, traduction des *Principes de littérature* de Bateux), POUTSCHOFF, MAGNITDSKY, OUBOUSOFF, SYIGNIN, VOLKOFF.

D'autres dames ont écrit des poésies et des romans en français; ce sont la princesse MICHEL GALITZIN, la comtesse NATHALIE GOLOVKIN, la princesse ZÉNÉIDE VOLKONSKY, etc.

V^e SECTION. — LITTÉRATURE POLONAISE.

DIVISION DE LA LITTÉRATURE POLONAISE.

L'histoire de la littérature polonaise se partage en cinq périodes principales :

1^o Depuis l'introduction du christianisme en Pologne sous Mieczyſlas jusqu'à Casimir III le Grand (962-1333);

2^o Depuis l'avènement de Casimir le Grand jusqu'à celui de Sigismond I^{er} (1333-1506);

3^o Depuis le règne de Sigismond I^{er} jusqu'à l'établissement des écoles des jésuites à Cracovie (1506-1622);

4^o Depuis l'établissement des écoles des jésuites jusqu'au temps de Konarski (1622-1760);

5^o Depuis le temps de Stanislas Konarski (1760) jusqu'à l'érection du grand duché de Varsovie par Napoléon (1807) et jusqu'à la révolution de Pologne (1830).

PREMIÈRE PÉRIODE (962-1033).

1. Stérilité de la première période. — 2. Chroniqueurs et poètes latins.

1. La première période est celle de la civilisation naissante en Pologne; aussi n'offre-t-elle guère que quelques chroniqueurs, quelques poètes latins, dont il nous suffira de citer les noms.

(1) Cet *Essai* nous a guidé, comme celui de Bakhtin, dans la rédaction de ce rapide aperçu.

2. Après l'ANONYME, auteur d'une *Vie de saint Albert*, nous trouvons :

Un Français, réfugié en Pologne de 1100 à 1135, désigné sous le nom de MARTIN GALLUS (Français);

JEAN (1165), archevêque de Gnesne;

MATHIEU CHOLEWA (1166), évêque de Cracovie;

KADLUBEK (1223), dont Ossolinski a publié la vie en 1819;

BOGUFAL (1253), évêque de Posen, et BASZKO (1271), son continuateur;

STRZENBSKI (1279), archevêque de Gnesne, dit MARTINUS POLONUS;

CIOLEK VITELLIO (1300), savant distingué;

OPALINSKI, autrement JEAN DE BNIN ou DE KEMPA (1366), le plus ancien poète latin de Pologne (*Hymnes*, etc.);

JEAN (1359), auteur d'une *Chronique* latine de Pologne.

DEUXIÈME PÉRIODE (1333-1506).

1. Coup d'œil sur la seconde période. — 2. Écrivains de la deuxième période.

1. Avec la deuxième période commence la littérature polonaise. Casimir III le Grand (1333-1370), législateur de la Pologne, surnommé le *Roi des paysans*, protégea en même temps l'agriculture et les lettres. Il fonda l'Académie de Cracovie (1347). Le règne de Louis le Grand, de Hongrie, fut peu favorable aux lettres, qui retrouvèrent un protecteur dans Wladislas-Jagellon (1386-1434). Hedwige d'Anjou, épouse de ce prince, fit traduire l'Écriture sainte en polonais. Plusieurs savants sortirent de l'Académie de Cracovie. Dlugosz propagea l'étude des classiques grecs et latins. En 1465, l'imprimerie fut introduite en Pologne. Sous le roi Jean Olbracht ou Albert (1492-1501), la littérature resta stationnaire, et sous Alexandre (1501-6), on publia les lois polonaises recueillies par Jean Laski.

2. Parmi les écrivains de cette période, nous mentionnerons :

ADAM SWINKA (1400), auteur d'un poème latin sur *Casimir II*, et VITELLIO CIOLEK (1438), premier poète polonais satirique en latin ;⁴

DZIERŻWA (1420), ROSITIUS (1470), S. KANTY (1473), DŁUCOSZ (1480) et BUONACORSI (1496), historiens;

J. DE STOBNICA (1500), philologue; GŁOGOWCZYK (1507), grammairien; et BRUDZEWKI (1510), célèbre maître du grand Copernic;

Enfin, le dominicain POZNANCZYK (1510), qui traduisit en vers polonais les *Psaumes de David*.

TROISIÈME PÉRIODE (1506-1622).

1. Coup d'œil général sur la troisième période. — 2. Poésie nationale : Olesnicka et autres poètes jusqu'à Trzecieski. — 3. Kochanowski, le Pindare polonais; ses trois frères. — 4. Autres poètes de cette période. — 5. Poètes latins : Korwin, Krosnianin, Iawicki, Ruiz, Niegoszewski, etc. — 6. Prose polonaise : Ozechowski, Bielski, Hosius, et beaucoup d'autres. — 7. Copernic et Toienski.

1. Cette période est marquée par les progrès rapides et brillants des lettres, des sciences et des beaux-arts. C'est le siècle d'or de la littérature nationale. Sigismond I^{er}, contemporain de Léon X et de François I^{er}, accorda, comme eux, aux lettres une éclatante protection, et la langue polonaise fut portée à son plus haut point de perfection. Les premières familles de la noblesse suivirent l'exemple de ce prince. Sigismond-Auguste (1548-72), son successeur, donna un asile dans ses États aux bannis de toute nation pour opinion religieuse; et l'histoire littéraire de la Pologne s'enrichit des travaux d'un grand nombre d'étrangers.

Vainqueur des Moscovites, vaillant guerrier, sage législateur, protecteur des lettres, des sciences et des arts, le roi Étienne Bathory (1575-1586) favorisa en Pologne l'établissement de la société des jésuites, et sous Sigismond III (1586-1632) les lettres continuèrent à briller de leur ancien éclat.

2. La poésie nationale, au xvi^e siècle, compte d'abord une femme, SOPHIE OLESNICKA (1560), la première qui soit citée dans l'histoire de la littérature polonaise. On voit ensuite NICOLAS REY de Naglovic (1515-1568), surnommé le *Père de la poésie polonaise*; il est l'auteur de diverses poésies célèbres, et d'une traduction en vers polonais des

Psaumes de David. Après Rey, viennent JOSEPH STRUT ou STRUS (1568), médecin célèbre et poète; BENOÎT KOZMINCZYK (1569), protecteur des lettres et poète distingué lui-même; LUBELCZYK (1570), autre traducteur des *Psaumes de David*; STANISLAS PSZONKA (1570), fondateur de la célèbre société satirique, dite la *République de Babin*; PHILIPPE PADNIEWSKI (1572), poète, historien et orateur; GRÉGOIRE SAMBORCZYK (1573), dont les *Poésies* sont très-remarquables; SEMI-SZARZENSKI (1581), son rival; IAKUBOWSKI (1582), qui ne le cède point aux précédents; ANDRÉ TRZECIESKI (1584), en qui la qualité d'historien le dispute à celle de poète.

3. A cette époque brillait de tout son éclat JEAN KOCHANOWSKI, né l'an 1530, surnommé le *Pindare polonais* et le *Prince des poètes de la Pologne*. Après ses premières études, faites dans sa patrie, il alla les continuer en Allemagne, puis à Paris, où il séjourna sept ans; de là il passa à Rome, et de Rome à Padoüe, où il connut le célèbre chancelier Zamoyski, qui devint dès lors son zélé protecteur. De retour en Pologne, il fut nommé secrétaire de Sigismond-Auguste; mais il refusa la dignité de castellan de Polaniec que lui offrait Zamoyski, et vécut retiré et tranquille, jusqu'en 1584, dans sa modeste campagne de Czarnylas, cultivant la poésie nationale. Ses principales traductions en vers polonais sont : le *Psautier de David*, les *Phénomènes d'Aratus*, *Pâris et Ménélas* (troisième chant de l'*Iliade*), les *Échecs* de Vida, les *Poésies d'Anacréon et d'Horace*. Parmi ses pièces originales en polonais, on remarque trois livres d'*Épigrammes*, trois livres de *Poésies lyriques*, des *Satires* et des *Thrènes* (ou *Élégies*) sur la mort de sa fille, etc. Kochanowski a passé, jusqu'au milieu du xvi^e siècle, pour le premier des poètes polonais; et quoique Naruszewicz, Krasicki, Trembecki, et d'autres modernes, aient donné des formes plus belles et plus attrayantes à leur poésie, néanmoins on trouve souvent dans les vers de Kochanowski un charme original et particulier que n'ont pas ceux de ses successeurs.

Jean eut trois frères, tous trois poètes : ANDRÉ, traducteur de l'*Énéide*; NICOLAS, auteur de *Vers adressés à ses enfants*; et PIERRE, traducteur de la *Jérusalem délivrée* et du *Roland furieux*.

4. Après un assez long intervalle, nous rencontrons ANDRÉ ZBYLITOWSKI (1605), poète d'une élégance remarquable; THOMAS TRETER (1610), secrétaire des rois Bathory et Sigismond III, diplomate, poète et graveur; JEAN RYBINSKI (1610), poète couronné; KMITA (1620), premier poète héroï-comique en Pologne; et MIASKOWSKI (1620), qui termine honorablement cette période.

5. Parmi les poètes latins, nous voyons d'abord LAURENT KORWIN (1530), plus connu sous le nom de *Neoforiensis*; PAUL KROSIANIN (1530), auteur d'un *Art poétique*, etc.; CLÉMENT IANICKI (1516-1543), que ses *Poésies latines* firent surnommer le *Calulle* et le *Tibulle polonais*; P. RUIZ (1571), Espagnol d'origine, dont on estime les *Poésies latines*; STANISLAS NIEGOSZWESKI (1596), poète couronné et célèbre improvisateur en langue latine. A Venise, il improvisa le 2 février 1584, sur la théologie, la philosophie d'Aristote et les mathématiques, en vers latins hexamètres et pentamètres; publia, dans cette même ville, un poème latin en l'honneur de Zamoyiski, et le fit suivre de six dithyrambes en hébreu, grec, latin, espagnol, italien et polonais. On voit ensuite JEAN-DÉMÉTRIUS SOLIKOWSKI (1603), archevêque de Léopol, prosateur et auteur de *Poésies latines*; SÉBASTIEN KLONOWICZ (1551-1608), autrement *Acernus Sulmiricensis*, souvent comparé à Ovide, et auteur de poésies latines, entre autres la *Victoire des dieux*, poème en quarante-quatre chants.

6. La prose nous présente d'abord STANISLAS ORZECZOWSKI (en latin *Orichovius*), surnommé le *Démoslhène polonais*, à cause de son *Oraison funèbre du roi Sigismond I^{er}*. On lui doit en outre les *Annales de Pologne sous le règne de Sigismond-Auguste*. Il mourut vers la même époque que ce prince.

On voit ensuite MARTIN BIELSKI (1575), historien remarquable; STANISLAS HOSIUS (1504-1579), prince-évêque de Warmie, président du concile de Trente, littérateur célèbre, surtout par ses *Écrits de controverse* contre les luthériens, tels que la *Confession de foi catholique*, traduite dans presque toutes les langues; MARTIN KROMER (1589), fils d'un paysan, qui succéda à Hosius, et que ses ouvrages historiques ont fait surnommer le *Tite-Live polonais*; FRYCZ MODRZEWSKI (1590), publiciste célèbre; CHRISTIAN et STANISLAS WARSZEWICKI (1590, 1591), l'un, orateur, historien et diplomate, et l'autre, littérateur distingué en plusieurs genres; MATTHIEU STRYKOWSKI (1590), chroniqueur remarquable; LUCAS GORMICKI, non moins renommé comme orateur que comme historien; BLDNA-BIENIACZ (1605), prosateur distingué; JEAN ZAMOYSKI (1605), surnommé le *Grand*, homme d'État, guerrier, savant, et protecteur des lettres, des sciences et des arts; GOSLICKI (1607), dont les talents oratoires ont fondé la réputation; le prince DORONOSTAYSKI (1611), dont la prose se lit encore avec intérêt; le jésuite SKARGA PAWENSKI (1612), prédicateur célèbre; JEAN IANUSZONSKI (1613),

typographe et prosateur ; enfin PAPROCKI (1614), généalogiste et historien.

7. NICOLAS COPERNIC de Thorn (1473-1543), l'immortel auteur du *Système du monde*, fut à la fois astronome, mathématicien, philosophe et littérateur. On lui doit, outre ses *Révolutions des corps célestes*, en six livres, et d'autres ouvrages scientifiques, une traduction latine des *Lettres de Théopylacte Simocatta* (1).

PIERRE STOIENSKI (1600), qui, natif de Thionville, fut naturalisé noble polonais, et se fit un nom dans sa patrie adoptive, comme grammairien.

QUATRIÈME PÉRIODE (1622-1760).

1. Coup d'œil général sur cette période. — 2. Szymonowicz et Zimorowicz. — 3. Grochowski et autres poètes avant Sarbiewski. — 4. Sarbiewski. — 5. Autres poètes après Sarbiewski. — 6. Prosateurs de la quatrième période.

1. Les jésuites, protégés par Sigismond III, obtinrent la direction de toutes les écoles de la Pologne. Si la langue polonaise perdit quelque chose de sa pureté par son mélange avec la langue latine, la littérature prit un caractère plus grave, plus religieux ; mais les guerres civiles, les guerres étrangères, les guerres religieuses, suscitées par les hérétiques, détruisirent ou dispersèrent les monuments des lettres et des arts, ruinèrent les bibliothèques et les divers établissements d'instruction publique, à tel point que, malgré les efforts de la Société, les lettres polonaises tombèrent dans une décadence absolue.

2. La décadence ne se fit pas sentir aussitôt. On voit d'abord plusieurs poètes, encore aujourd'hui célèbres, tels que Szymonowicz, Zimorowicz, etc.

SIMON SZYMONOWICZ ou SIMONIDES (1558-1629), poète couronné, a reçu le surnom de *Théocrite polonais*. Ses *Églogues* sont encore jusqu'ici les meilleures de la langue polonaise : le naturel, la douceur et la sensibilité les distinguent éminemment. Ses *Églogues latines* ne sont pas moins remarquables. On a encore de lui des *Rondeaux polonais*.

SIMON ZIMOROWICZ, né l'an 1605 à Leopold (Lemberg), et mort à l'âge de vingt-cinq ans, marcha sur les traces de Szymonowicz en chantant dans une langue (la

(1) Voy. mon *Hist. de la littérature grecque*, p. 402.

ruske ou le russe ancien) qui, comme celle des troubadours, se prête facilement aux tours d'une poésie simple et naturelle, ainsi qu'aux charmes de la poésie pastorale. On a de lui les *Roxolanes*, ou *Dames ruskes*, et des *Rondeaux*; ces rondeaux sont d'un abandon, d'une gaieté originale, et d'une douceur d'expression qu'on ne trouve pas toujours dans ceux de Szymonowicz. On doit à BARTHELEMI ZIMOROWICZ, son frère, un poème héroïque *sur la guerre des Turks* en 1621, poème qui se recommande par la noblesse des pensées et par l'exactitude de la versification.

3. STANISLAS GROCHOWSKI (1644), évêque de Léopol, se distingua par sa fécondité; ses œuvres poétiques comprennent des *Hymnes sur divers textes du premier livre de Thomas A-Kempis*, un Recueil de *Poésies sur divers sujets*, les *Nuits de Thorn*, *Rome moderne plus heureuse que l'ancienne*, etc. Après lui, nous trouvons :

H. CHELCHOWSKI, auteur de *Poésies pastorales* remarquables;

JEAN CYNERSKI ou POPIOLEK (1650), auteur d'*Élégies* renommées;

SIGISMOND LAUXMIN (1650), Samogitien, qui a laissé des poésies polonaises, latines et grecques;

VAL. OTFINOLWSKI (1650), traducteur d'*Ovide* et de *Virgile* en vers polonais;

ZAEOROWSKI (1650), dont la traduction polonaise d'*Ovide* est restée classique;

Les deux OPALINSKI (1655, 1662), poètes et protecteurs des lettres;

SAMUEL TWARDOWSKI (1660), poète d'une fécondité remarquable, à qui l'on doit : un poème sur *Uladislas IV*, *Daphné changée en laurier*; la *Guerre domestique* (avec les Cosaques, les Tatars, les Moscovites, les Suédois, les Hongrois, etc.); des *Poésies diverses*; l'*Histoire de la belle Pasqueline*, des *Odes* dont plusieurs sont traduites de Sarbiewski, etc.;

Les deux MORSZTYN (1676, 1710), traducteurs, l'un du *Cid*, et l'autre de plusieurs tragédies de Racine;

GAWINSKI (1695), auteur de *Pastorales* célèbres;

CHROSCINSKI (1700), traducteur d'*Ovide* et de *Lucaïn*;

RAPHAEL LESZCINSKI (1703), père du roi Stanislas et auteur de divers écrits estimés;

STANISLAS LESZCINSKI (1705), dit le Bieofaisant, qui a laissé des vers et de la prose tant en polonais qu'en français (*OEuvres du Philosophe bienfaisant*, en quatre volumes in-octavo);

BARDZINSKI (1706), traducteur de *Lucaïn* et de *Sénèque le tragique*;

MALICKI (1720), couronné poète à Krakovie, auteur d'une *Grammaire polonaise* et d'un *Dictionnaire polonais-français*;

Enfin JABLONOWSKI (1731), traducteur en vers polonoais des *Fables d'Ésope*, de quelques *Fables de la Fontaine* et du *Télémaque*.

4. MATTHIEU-CASIMIR SARBIEWSKI, né l'an 1595 au château de ce nom, en Mazovie, jésuite en 1613, et couronné poète à Rome par Urbain VIII, a été surnommé l'*Horace polonais*. On a de lui quatre livres d'*Odes*, un d'*Épodes*, un de *Dithyrambes*, un d'*Épigrammes*, et un de *Poésies diverses*. Les critiques reprochent à ses odes quelques incorrections et des écarts déplacés; mais elles ont de la chaleur et de l'élévation, parce qu'il y règne toujours un sentiment religieux. Ses épigrammes manquent de sel, et ses vers dithyrambiques, de goût et d'élégance. Parmi ses poésies diverses, on distingue les *Silviludia*, pièces où il a consacré les souvenirs des chasses du roi Wladislas, et la *Lechiade*, poème en douze chants, ainsi nommé de Leckh, l'un des premiers héros de la Pologne. Sarbiewski a laissé aussi plusieurs ouvrages en prose pleins de mérite, tels que neuf livres *sur la poésie*, trois *sur les caractères du genre lyrique*, etc.

5. Après Sarbiewski, nous trouvons SMOGULECKI (1640), poète, savant, et missionnaire en Chine; NAYMANOWICZ (1640), philologue et poète, couronné à Paris, et seize fois recteur de l'Académie krakovienne; H. PIOTRKOWCZYKOWA (1670), dont les *Poésies latines* méritent d'être mentionnées; STANISLAS-HÉRACLIS LUBOMIRSKI (1702), protecteur des lettres, littérateur et poète, dont on a le *Théomusa*, espèce de catéchisme en vers latins et polonais.

6. Parmi les prosateurs de la quatrième période, nous citerons :

MOSKORZOWSKI (1625), littérateur distingué, qui eut le malheur de propager l'arianisme en Pologne; et son fils, orateur célèbre, non moins que remarquable écrivain;

SÉBASTIEN PETRYCY (1626), philosophe et politique remarquable;

SIMON STAROWOLSKI (1630), de qui l'on a plus de cinquante ouvrages de droit et de politique;

ANDRÉ PIOTRKOWCZYK (1645), littérateur et philosophe de mérite;

JEAN BROSKI ou BROSCIUS (1652), philosophe, mathématicien et poète;

JOACHIM PASTORIUS (1670), historiographe de Sigismond III, à qui l'on doit un *Abrégé de l'histoire polonaise* (550-1570), une *Histoire de Pologne depuis la mort d'Uladislas IV jusqu'à l'année 1651*, et quelques autres ouvrages latins, tant en prose qu'en vers;

MAXIMILIEN FREDRO (1679), historien, philosophe et littérateur;

JACOB SOBIESKI (1690), père du fameux roi de ce nom (1673-1693), et qui, à la qualité de guerrier, joignait celle d'historien (*Commentarius belli Chotinensis*).

CINQUIÈME PÉRIODE (1760-1830).

1. Régénération littéraire. — 2. Effets produits sur la littérature polonaise par le partage de la Pologne. — 3. Sort fâcheux de la langue polonaise. — 4. La Société de Varsovie et la Chambre d'éducation. — 5. La Pologne sous Alexandre 1^{er} et Nicolas 1^{er}. — 6. Poètes de la cinquième période jusqu'à Kniaznin. — 7. Kniaznin; ses diverses poésies. — 8. Krasicki, le Voltaire polonais; ses divers ouvrages. — 9. Autres poètes de la cinquième période. — 10. Poètes vivants en 1830. — 11. Prosateurs : Konarski et autres écrivains jusqu'à Naruszewicz. — 12. Naruszewicz, prosateur et poète. — 13. Autres prosateurs de la cinquième période. — 14. Prosateurs vivants en 1830.

1. Avec Stanislas Konarski, la littérature et le bon goût renaquirent en Pologne. Konarski contribua puissamment à cette renaissance par ses écrits, et par ses efforts pour l'établissement des écoles. La congrégation des Piaristes le seconda. Stanislas-Auguste IV (Poniatowski), dont le règne devait être si fatal à la Pologne (1764-95), se montra très-favorable aux lettres et aux sciences. Une réforme générale fut opérée dans le système de l'éducation nationale, au milieu des agitations et des guerres. La langue polonaise épurée fut assujettie à des règles fixes. De nombreux ouvrages qui parurent dans cette période ne se distinguent pas moins par la correction et la pureté du langage, que par la clarté et l'élégance du style.

2. Mais ces commencements heureux de régénération littéraire s'arrêtèrent bientôt. Morcelée par les deux premiers partages (1772-1793), la Pologne devient, en 1795, la proie des puissances coenvahissantes. Dès lors le système d'éducation introduit par le dernier roi fut abandonné, et chaque province polonaise subit tous les changements qui paraissaient conformes à la politique des vainqueurs.

3. La langue polonaise eut le plus à souffrir dans les parties de la Pologne occupées par la Prusse, où tous les employés du gouvernement étaient Allemands, et où toutes les formes de procédure prussienne, en langue allemande, furent imposées aux vaincus. Dans la Gallicie, partie de la Pologne livrée à l'Autriche, la langue allemande fut aussi

imposée par la conquête. Le lot qui échet aux Russes fut le moins malheureux. Les anciennes lois polonaises y furent maintenues, et dans les plaidoyers, dans les jugements civils et criminels, on conserva la langue polonaise. Wilna devint le refuge et l'asile des Muses polonaises, et c'est en Lithuanie que la littérature nationale continua à être cultivée avec le plus de succès. Le prince Adam Czartoryski, fils d'Adam Kasimir, l'ami personnel de l'empereur Alexandre I^{er}, contribua à soutenir l'éclat de l'université de Wilna, qui fut puissamment protégée. Le savant et illustre Czaski, de son côté, fondait un gymnase à Krzemieniec et cent vingt écoles en Wolhynie. Dans la suite, l'empereur Alexandre ordonna que des écoles publiques, dépendantes de l'université de Wilna, fussent établies dans les gouvernements et les districts de l'ancienne Pologne.

4. Cependant les Polonais luttèrent partout pour la conservation de leur langue et de leur littérature nationale. Ce fut le principal objet de la *Société* fondée, en 1801, à Varsovie. En 1807, une partie de la Pologne recouvra son existence politique sous le nom de Grand Duché de Varsovie. Stanislas Kostka Potocki fut mis à la tête de l'éducation publique, et fit de généreux efforts pour relever la gloire littéraire de sa patrie. La *Chambre d'éducation*, créée en 1775, fut changée (1802) en *Direction de l'instruction publique*; et la langue, la littérature, les sciences et les arts, retrouvèrent leur ancienne splendeur.

5. La régénération du royaume de Pologne par l'empereur Alexandre I^{er}, en 1815, fut suivie depuis par la création de l'université de Varsovie. Une noble ardeur s'empara de la jeunesse polonaise. Une nouvelle ère sembla commencer pour la Pologne littéraire; Nicolas I^{er} y favorisa les lettres, et tout y promettait d'heureux fruits, lorsque l'insurrection sanglante de 1830 attira sur ce pays une longue suite de malheurs.

6. La cinquième période s'ouvre par le nom de deux femmes poètes. ELISABETH DRUZBACKA (1760), dont les *Poésies* jouissent encore d'une grande célébrité; et FRANÇOISE RADZIWIŁŁ (1760), qui composa des *Tra-*

gédies et des *Comédies* estimées. Nous voyons ensuite WENCESLAS RZESUKI (1705-1779), grand général de la couronne et littérateur distingué, qui, outre sept *Discours sur la religion*, un *Cours de rhétorique*, des *Tablettes chronologiques*, etc., a laissé, en vers, l'*Oraison funèbre du roi Auguste II*, deux tragédies (*Zotkewiski* et *Wladistas à Varna*), deux comédies (le *Fâcheux* et le *Capricieux*), les traductions des *Odes* d'Horace et des *Psaumes* de David, etc.; FRANÇOIS BOHOMOLEC (1780), jésuite, auteur de *Comédies* estimées; THOMAS-GAÉTAN WENGIERSKI (1787), auteur d'un joli poème, les *Orgues*, à l'imitation de Boileau, et traducteur des *Lettres persanes* (Montesquieu), de *Pygmalion* (J.-J. Rousseau), de *Bélisaire* (Marmontel), de plusieurs *Épîtres philosophiques* (Voltaire), etc.; enfin ÉPIPH. MINASOWICZ (1796), poète, et auteur de quarante-cinq ouvrages divers.

7. FRANÇOIS-DENIS KNIAZNIN, mort en 1800, a laissé diverses poésies qui lui assurent une des premières places sur le Parnasse polonais. Ce sont quatre livres d'*Odes* et cinq d'*Érotiques*; les *Thrènes d'Orphée*, en vingt-deux chants; trois livres de *Fables et Contes*; le poème de la *Mère à sa fille sur la vertu*; des *Idylles*; les *Triples noces*, pastorales; le *Ballon*, poème en dix chants; le *Grand gala*, suite du précédent; le *Romarin*, poème lyrique; deux opéras (la *Mère spartiate* et les *Bohémiens*), etc. Kniaznin a traduit en outre une partie des œuvres d'Homère et de Claudien (le *Rapt de Proserpine*).

8. IGNACE KRASICKI (1731-1801), prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne, se retira à Berlin après le premier partage de la Pologne. Il est moins nerveux que plusieurs de ses contemporains; mais il se distingue par le goût, l'agrément et la facilité. Il excelle surtout dans la peinture du ridicule. On a de lui: 1^o les *Aventures de Doswiadczynski* et *M. le Podstoli*, roman de mœurs où sont tracés les travers de ses contemporains; 2^o la *Miekéide* (Myszeides), poème héroï-comique en dix chants, sur l'aventure du roi Popiel mangé par les rats, au rapport d'une ancienne chronique; 3^o la *Monomachie* ou la *Guerre des moines*, et l'*Anti-Monomachie*, poème en six chants, dont le premier fut fait à la sollicitation de Frédéric II, roi de Prusse; c'est ce qui sans doute a valu à Krasicki le surnom de *Voltaire polonais*; 4^o plusieurs livres de *Fables*; 5^o des imitations des poèmes de *Fingal*.

et de *Selma*; 6^o des *Lettres et mélanges en prose et en vers*; 7^o une *Encyclopédie élémentaire*; 8^o l'*Histoire partagée en deux livres*; 9^o la *Guerre de Choczim*, premier poème épique qui ait paru en Pologne : le sujet est tiré des victoires remportées sous le règne de Sigismond III par Chodkiewicz sur le sultan Osman; 10^o des *Satires* qui se distinguent par un esprit et une verve très-piquante; 11^o la *Vie des grands hommes d'après Plutarque*.

9. Parmi les autres poètes de la cinquième période, nous citerons :

JOSEPH SZYMANOWSKI (1801), auteur d'une traduction célèbre, en vers, du *Temple de Gnide* de Montesquieu et des *Contes* de Voltaire;

Les deux WOLSKI (1802, 1810), l'un, auteur d'un poème de l'*Astronomie*, et traducteur du *Mariage de Figaro*; l'autre, traducteur d'*Iphigénie*, de *Zaïre*, de *Mérope*, etc;

IGNACE TANSKI (1805), poète et littérateur;

FR. XAVIER DMOCHOWSKI (1808), auteur d'un *Art poétique* et traducteur excellent de l'*Iliade*, de l'*Énéide*, d'*Horace*, de *Milton* et d'*Young*, en vers polonais;

JEAN DROZDOWSKI (1810), et THÈCLE LUBIENSKA (1810), auteurs dramatiques;

IGNACE NAGURCZEWSKI (1811), traducteur de l'*Iliade* d'Homère, des *Bucoliques* de Virgile et des *Philippiques* de Démosthène;

MARTIN EYSYMONT (1735-1812), poète distingué, dont on cite : *Palémon* et *Galatée*, le *Manuel d'un honnête homme*, etc.;

MICHEL TREMBECKI (1812), de qui l'on a des *Odes*, des *Épîtres*, des *Fables*, de petits poèmes, une traduction du quatrième livre de l'*Énéide*, celle de l'*Enfant prodigue* de Voltaire, etc. Tous ces morceaux respirent un enthousiasme vraiment lyrique, et se recommandent par l'originalité des pensées, non moins que par la vivacité des images et le coloris du style;

EUSÈRE SLOWACKI (1814), poète et littérateur;

IGNACE DEMBOWSKI (1815), traducteur de la *Henriade* de Voltaire;

RAIMOND KORSAK (1807), auteur d'un poème sur l'*Amour de la patrie*, que les événements politiques ne lui permirent ni d'achever, ni de publier; d'*Odes* et d'*Épîtres* très-estimées; de la *Bibéide*, poème héroï-comique, où il entreprit de représenter les vertus, les défauts et les préjugés

de ses ancêtres; des *Réflexions poétiques sur la mort*, petit poème comique où il livra à la risée publique la versification du médiocre poète Baka, etc. Dans tous les ouvrages de Korsak brillent les idées élevées, à côté d'une clarté rare et d'une heureuse simplicité dans l'expression : il avait l'art d'être à la fois hardi et touchant ;

THADÉE MATUSZEWIC (1817), homme d'État, orateur et poète. On lui doit entre autres poésies une traduction du poème de l'*Imagination* de Delille, dont les beaux vers sont rendus avec tant de perfection, que la copie, dans beaucoup de passages, pourrait être prise pour l'original. Son fils, André-Joseph (MATOUCHEWITZ), a remporté le *prix d'honneur*, au concours général des lycées de Paris, en 1812 ;

CONST. TYMIENIECKI (1817), traducteur des *Saisons* de Thompson ; et PRZYBYLSKI (1819), de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de l'*Énéide*, etc. ;

ALOÏSE FELINSKI (1822), auteur de *Barbe Radziwill*, excellente tragédie nationale, et traducteur de l'*Homme des champs* de Delille, du *Rhadamisthe* de Crébillon, de la *Virginie* d'Alfieri, etc. ;

GORCZYCZESKI (1822), auteur de *Satires*, et traducteur de celles de Boileau ;

ALOÏSE ZOLKOWSKI (1822), acteur et auteur dramatique ;

JEAN KHODANI (1823), traducteur de la *Henriade* de Voltaire ;

FRANÇOIS KARPINSKI (1823), poète et prosateur distingué ;

FRANÇOIS ZABLOCKI (1823), poète dramatique remarquable ;

DISMAS TOMASZEWSKI (1826), poète épique assez renommé ;

MALCZESKI (1827), dont le célèbre voyage au mont Blanc est consigné dans ses *Poésies*.

10. Enfin, nous citerons les noms de quelques poètes vivants en 1830 :

BRODZINSKI, CHODZKO, CZAYKOWSKI, CZFCZOT, DMOCHOWSKI, KOZMIAN, KRUSZYNSKI, MORAWSKI, ODYNIEC, OSINSKI, OSTROWSKI, SIENKIEWICZ, SZYDLÓWSKI, TYMOWSKI, WENZYK, WITWICKI, WORONICZ, ZALESKI et ZAN, auteurs de poésies diverses ; AL. FREDRO HUMNICKI, KOWALSKI, KROPINSKI et STARZYNSKI, auteurs dramatiques ; GORECKI et IACHOWICZ, fabulistes ; KOWALESKI, traducteur de Pindare ; LIPINSKI, auteur de pastorales ; IUDAM MICKIEWICZ, auteur de poésies nationales ; URSIN NIEMCEWICZ, aide de camp de Kosciuszko, poète et prosateur.

11. Parmi les prosateurs de la cinquième période, nous nommerons d'abord STANISLAS KONARSKI (1700-1775), pu-

bliciste, jurisconsulte et littérateur célèbre, que l'on regarde comme le restaurateur des lettres en Pologne. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Poésies*, et un traité intitulé *De emendandis eloquentiæ vitiis*.

Après Konarski, paraissent le prince ALEXANDRE-JOSEPH JABLONOWSKI (1772), illustre protecteur des lettres, et auteur de divers ouvrages tant en prose qu'en vers (*Vie de douze grands généraux de la couronne*, etc.); TYZENHAUZ (1785), surnommé le *Colbert polonais*; la princesse SANGUSZKO (1790), qui traduisit le *Comte de Valmont* de l'abbé Gérard; l'ecclésiastique WŁODEK (1790), littérateur remarquable; ANDRÉ ZAMOYSKI (1792), homme d'état et jurisconsulte (*Code des lois judiciaires d'après la constitution de 1776*, etc.); CHARLES WIRWICZ (1793), publiciste et géographe très-distingué.

12. ADAM-STANISLAS NARUSZEWICZ de Lithuanie (1733-1795), mérite une mention particulière. Évêque de Luck et favori du roi Poniatowski, Naruszewicz, à son instigation, entreprit une *Histoire de la nation polonaise*, en dix-sept volumes, dont le dernier finit à l'année 1386, époque du couronnement de Wladislas Auguste. La marche de l'auteur est ferme et assurée; ses réflexions sont sages, et toujours amenées à propos; son style est pur et brillant. L'*Histoire de Jean-Charles Chodkiewicz, palatin de Wilna et grand général de Lithuanie*, est un chef-d'œuvre de style. On lui doit encore la *Tauride* ou l'*Histoire ancienne et moderne de la Crimée*; le *Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniew en 1786*, et la *Traduction des œuvres complètes de Tacite*, qu'on peut mettre au premier rang parmi toutes les traductions en langues modernes.

Naruszewicz s'est aussi fait un nom comme poète. Ses poésies comprennent deux livres de *Poésies lyriques*, une traduction en vers des *Odes d'Anacréon et d'Horace*, onze *Fables*, les *Récréations utiles et agréables*, des *Églogues*, des *Épîtres* et des *Tragédies*. On peut reprocher à ses dernières productions dramatiques de l'enflure et une recherche de mots inusités, qui dégénèrent souvent en négligence; mais il a en revanche la force, la vigueur d'expressions et d'idées qui constituent le véritable poète.

13. Nous trouvons ensuite FÉLIX LOYKO (1800), savant et statisticien, dont les recherches ont souvent été mises à profit par Narnszewicz. Son principal ouvrage a pour titre : *Essai historique pour démontrer la nullité des prétentions des puissances étrangères sur les possessions de la république de Pologne* ;

SALOMON MAÏMON (1800), philosophe remarquable parmi les Juifs polonais ; il a laissé près de trente ouvrages, dont le meilleur a pour titre : *Recherches critiques sur l'esprit humain*, ou *Tableau des facultés de connaître et de vouloir*. C'est un résumé de la philosophie de Wolf ;

GRÉGOIRE PIRAMOVICZ (1733-1801), qui a laissé divers ouvrages de littérature et de critique, fort estimés en Pologne, tels que le *Dictionnaire de l'antiquité*, le *Traité de l'éloquence*, la *Science morale pour le peuple*, etc. ;

THÉODORE OSTROWSKI (1750-1802), érudit et juriconsulte, à qui l'on doit le *Droit civil de la nation polonaise*, les *Droits et l'histoire de l'Église en Pologne*, etc. ;

GAÉTAN SKRZETUSKI (1806), et JEAN ALBERTRANDY (1806), tous deux historiens de mérite ;

CYPRIEN GODEBSKI, mort en 1809 sur le champ de bataille, auteur de divers écrits en prose et en vers, tels que le *Grenadier philosophe*, nouvelle historique ; l'*Éloge de Confucius* ; la *Vie et la mort de Soerate* ; *Démocratie*, conte philosophique ; les *Temps patriarcaux* ; une *Ode adressée aux légions polonaises*, etc. ;

Les trois POTOCKI (Ignace (1809), Stanislas Kostka (1821) et Jean (1815) : le premier, littérateur distingué ; le second, orateur et rhéteur remarquable ; le troisième, voyageur célèbre, de qui l'on a de nombreux ouvrages : *Essai sur l'histoire universelle*, *Histoire primitive de la Russie*, *Voyages*, etc. ;

ZALKIND HURWICZ (1812), Juif polonais, savant distingué, dont on cite l'*Origine des langues* et la *Polygraphie* ;

HUGUES KOLLONTAY (1812), l'un des rédacteurs de la *Constitution polonaise de 1794*, publiciste et littérateur, à qui l'on doit l'*Ordre physique et moral*, et d'autres écrits estimés ;

THADÉE CZACKI (1813), protecteur et propagateur des lettres et des sciences, juriconsulte, philosophe et historien célèbre, dont le plus important ouvrage a pour titre : *Sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie*, etc. C'est une vraie encyclopédie des sciences historiques pour les annales polonaises ; c'est un trésor où doit puiser tout homme qui veut approfondir l'histoire de la Pologne ;

La princesse MOSTOWSKA (1815), dont les *Romans* sont estimés ;

KOPCZYNSKI (1816), célèbre grammairien et littérateur ;

JÉRÔME STROYNOWSKI (1816), prosateur remarquable ;

XAVIER BOHUSZ (1820), connu par son importante *Dissertation sur la nation lithuanienne*, et le *Philosophe sans religion* ;

JOSEPH WYBICKI (1821), littérateur ;

ADAM-KASIMIR CZARTORYSKI (1823), homme d'État et littérateur, dont les ouvrages se distinguent par un style pur et élégant, par le goût et une critique judicieuse ;

LAURENT SUROWIECKI (1823), savant et statisticien ;

STANISLAS STASZIC (1825), homme d'État, littérateur, philosophe, géologue, et protecteur des sciences ;

MAXIMILIEN OSSOLINSKI (1826), littérateur estimable ; et SIESTRZENCOWICZ-BOHUSZ (1826), historien de mérite.

14. Enfin, citons les noms de quelques prosateurs vivants :

G. S. BANDTKIE, BENTKOWSKI, GOLEMBIOWSKI, KWIATKOWSKI, LELEWEL, OGINSKI, ONACEWICZ, PRAZMOWSKI, SIARCZYNSKI et SWIENCKI, historiens ; J. V. BANDTKIE, DANIŁOWICZ, SŁOTWINSKI et SZANIAWSKI, juriscousultes ; CIAMPI et RAKOWIECKI, antiquaires ; IEZOWSKI, LINDE et ALOÏSE OSINSKI, philologues ; MROZINSKI, grammairien ; SENKOWSKI, orientaliste ; BERNATOWICZ, BRONIKOWSKI et SKARBK, romanciers ; BOGUSŁAWSKI et DMUSZEWSKI, acteurs et auteurs dramatiques ; BOBROWSKI, DZIAŁYNSKI, GOLUCHOWSKI, KAMINSKI, KONTRYM, PLATER, RACZYNSKI, SOLTYSKOWICZ et SZYRMA, littérateurs, etc.

Quelques dames polonaises se sont aussi fait, de nos jours, un nom dans les lettres, telles que mesdames BIALOPIOTROWICZ, CHOÏSEUL-GOUFFIER, CZARTORYSKA, et sa fille, princesse de Wurtemberg, KORZENIOWSKA, MAŁECKA, RZEWUSKA, TANSKA, WIDULINSKA, etc.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES DU NORD DE L'EUROPE.

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE SCANDINAVE.

La littérature scandinave se partage en trois sections , qui comprennent : 1^o la *littérature islandaise* ; 2^o la *littérature danoise* ; 3^o la *littérature suédoise*.

1^{re} SECTION. — LITTÉRATURE ISLANDAISE.

§ 1^{er}. *De la Scandinavie et de la mythologie scandinave.*

1. La Scandinavie : les Finnois, les Goths et les Ases. — 2. Premier développement de la nationalité et de la littérature scandinave en Islande. — 3. Idée de la mythologie scandinave.

1. La Scandinavie , primitivement habitée par les *Finnois* , le fut ensuite par des populations de race germanique. Des conquérants germains , les plus anciennement établis en Danemark et dans le sud de la Suède , portaient le nom de *Goths*. Après les Goths parurent de nouveaux

envahisseurs, appelés les *Ases*, c'est-à-dire, les forts, les dieux. Leur chef portait le nom d'Odin, l'une des principales divinités de la mythologie scandinave. Tandis que les Goths étaient en possession de la Suède méridionale, les Ases établirent, sur les bords du lac Melarn, vers le point où fut bâtie Stockholm, le centre d'un pouvoir théocratique et guerrier, reléguèrent les nations finnoises dans la Laponie ou dans la Finlande, et prirent, comme les Goths, le nom de Suédois (*Svithiod*).¹

2. Toutefois, ce n'est ni dans la péninsule qui comprend la Suède et la Norvège, ni dans les îles ou la Chersonèse danoise, que se développa, de la manière la plus complète, la nationalité scandinave. C'est dans l'Islande, cette terre de glace et de feu, que se conservèrent le plus fidèlement la langue, la religion, les traditions poétiques des populations scandinaves. Cette île, découverte vers 861 par des navigateurs norvégiens, fut peuplée, quinze ans plus tard, par suite d'une révolution qui s'opéra presque en même temps en Norvège, en Suède et en Danemark. Les fugitifs, conduits par Ingulf, y apportèrent avec eux la vieille religion du Nord, et créèrent une sorte de république patriarcale, gouvernée par un président nommé *lag-man* (l'homme de la loi). Cet état de choses dura quatre siècles (jusqu'en 1261). Grâce aux diverses circonstances qui favorisèrent le penchant naturel de l'Islandais pour les chants et les récits, leur île devint bientôt le foyer de la littérature scandinave (1); et c'est ainsi que cette littérature, et la langue dans laquelle elle existe, ont été nommées indifféremment scandinaves ou islandaises.

Pour comprendre cette littérature primitive, il faut connaître la mythologie sur laquelle elle est fondée.

3. Au commencement il n'y avait ni ciel, ni terre, ni flots, mais l'*abîme béant*; au nord de l'abîme était le

(1) ISLEIF (1052), premier évêque de Skaalaholt, élevé dans un couvent d'Erfurt, apporta en Islande le goût des lettres. Ses ouvrages sont perdus.

monde des ténèbres, et au sud, le monde du feu. D'une source qui jaillissait du premier, découlaient douze fleuves qui roulaient un poison vivant. Ces tristes eaux se gelèrent; la vapeur que distillait le poison se condensa en givre; cette glace et ce givre tombèrent dans l'abîme. Les étincelles qui jaillissaient du second monde rencontrèrent cette glace et la fondirent, et les gouttes qui s'en détachèrent produisirent le corps du géant *Ymir*. Ce géant dormit, et pendant son sommeil il naquit, de la sueur de sa main gauche, un homme et une femme; et l'un de ses pieds produisit, avec l'autre, un fils qui avait six têtes. De lui est sortie la race hideuse et malfaisante des *Géants de la Gelée*.

Après *Ymir*, était née, des gouttes de la glace fondue, une vache merveilleuse, nommée *Audhumbla*; quatre fleuves de lait coulaient de ses mamelles, et abreuyaient le géant: elle-même se nourrissait en léchant le givre dont les rochers étaient couverts; il en résulta, le premier jour, vers le soir, une chevelure d'homme; le lendemain, une tête; le troisième jour, un homme tout entier. Il s'appelait *Buri*. Son fils *Bor* eut de la fille d'un géant trois fils: *Odin*, *Vili* et *Vé*, qui gouvernèrent le ciel et la terre. *Odin* et ses frères tuèrent *Ymir*; ce qui causa un déluge de sang, dans lequel périrent les Géants de la Gelée: un seul, *Bergelmer*, se sauva avec sa famille dans un bateau, et fut le père de la nouvelle race des Géants.

Alors les petits-fils de *Buri* jetèrent le corps d'*Ymir* dans l'abîme, et ils en formèrent le monde. De sa chair, ils firent la terre; de son sang, la mer qui l'entoure comme une bague; de ses os, les montagnes; de ses cheveux, les forêts; de son crâne, la voûte du ciel, qui repose sur quatre piliers; et de son cerveau, les brumes pesantes. Puis ils prirent les étincelles qui voltigeaient dans la région du feu, et les placèrent au milieu du ciel pour l'éclairer. Des vers qui s'étaient développés dans la chair corrompue d'*Ymir*, ils firent les *Nains*, race malfaisante et habile comme les Géants. L'homme et la femme sont nés de deux arbres, le frêne et l'aune. *Odin* leur donna le

souffle; un autre, l'intelligence; un autre, le sang et un beau visage. L'homme fut nommé *Aske*, et la femme, *Embla*.

Après que le monde, les Géants, les dieux, les nains et les hommes ont été formés, eommenee le grand eyele de la destinée des êtres erées.

D'abord les dieux eonstruisent Asgard l'aneien : là, Odin les charge de présider au sort des hommes. Ils vivent un temps au sein du bonheur et de l'abondanee : c'est l'âge d'or des dieux; mais ee bonheur est bientôt troublé : les filles des Géants arrivent; les Géants menaeent les dieux; les prédietions sinistres eommeneent; en vain les Ases mettent à mort une *Vola* (prophétesse), les oraeles funestes se renouvellent, et la *première guerre a lieu*. *Loki*, eelui qui trompe, tente et raille les dieux, met au monde différents monstres : *Héla* (la Mort), moitié blanche et moitié bleue, qu'on préecipite dans les ténèbres; le grand serpent, qu'on jette dans la mer, où il demeure plongé, entourant toute la terre de ses replis; et le loup *Feuris*, qu'on enehaine, et dont les mâchoires, en s'ouvrant, touchent à la terre et au eiel. Les dieux eherchent ainsi à se garantir de ees êtres funestes, dont ils savent qu'ils ont tout à redouter. La perspective des dangers qui les attendent, de la fin qui les menae, eommenee à troubler les joies du Valhalla. Chaque jour ees eraintes augmentent, ees dangers approchent, eette fin s'avance. Les Géants tendent sans eesse des pièges aux dieux; ils eherehent à enlever le Soleil et la Lune, que poursuivent toujours, pour les dévorer, deux loups de la race de *Feuris*; ils troublent l'air de sang et de poison; en vain *Thor* l'épure avec ses foudres; la lutte eontinue : les Géants enlèvent *Iduna*, l'Hébé scandinave (1), qui eonserve aux dieux leur jeunesse; et ils eommençaient déjà à vieillir et à s'affaiblir quand elle leur est rendue.

(1) Épouse de *Bragi*, dieu du vin; ce qui exprime la jeunesse éternelle de la poésie, et la renommée qu'elle donne.

Cependant la puissance des dieux est assurée tant que vivra le dieu de l'éloquence, le bon *Balder*, fils d'*Odin* et de *Frigga*, le plus doux, le plus sage des Ases ; il est si brillant que tout tient de lui sa lumière ; ses jugements sont irréprochables, et il ne souffre rien d'impur en sa présence. Mais ce dieu, l'amour du ciel et de la terre, est particulièrement menacé d'un sort funeste : ses propres songes l'en avertissent. *Odin* va dans le royaume d'*Héla* réveiller une vieille magicienne endormie dans son tombeau : elle lui prédit la mort de *Balder*. Cette nouvelle attriste et inquiète les dieux. *Frigga* s'adresse à toutes les créatures, et leur demande d'épargner son fils. Tous le promettent, tant la nature entière semble avoir d'amour pour le bon *Balder* (1) ; mais *Loki* rend, par ses artifices, toutes les précautions inutiles ; *Balder* périt de la main de l'aveugle *Hoder*, son frère. Les dieux, las des outrages de *Loki*, l'enchaînent sur des rochers, où un serpent suspendu au-dessus de sa tête distille un venin dont les gouttes ruissellent continuellement sur son visage.

Mais sa délivrance approche : voici la nuit des dieux, leur dernier combat contre les Géants, leur destruction et celle de l'univers. D'abord vient le grand hiver, composé de trois hivers sans intervalle d'été ; alors partout règnent la guerre et la soif du sang. Toutes les mauvaises puissances sont déchainées ; elles marchent conduites par *Surtur* (le noir), qui porte un glaive de flammes étincelantes ; les dieux et les héros, ayant *Odin* à leur tête, s'avancent pour les combattre. Hommes et dieux succombent ; *Surtur* jette le feu sur le monde ; le ciel et la terre périssent dans un grand embrasement ; mais une autre terre sort du sein des flots, les fils d'*Odin* et de *Thor* remplacent leur père. *Balder* et son frère *Hoder* reviennent des sombres demeures d'*Héla* s'asseoir en paix dans les salles renouvelées d'*Odin* ; une nouvelle ville s'élève là où était *Asgard* l'ancien ; un couple humain a échappé au grand incendie ; ce

(1) Voy. la tragédie d'*Oelenschlæger*.

couple pur se nourrit de rosée : il recommencera la race des hommes (1).

§ 2. *Monuments de la littérature islandaise.*

1. Les Eddas : Edda de Snorri Sturleson; idée de ce recueil. — 2. L'ancienne Edda de Sæmund Sigfusson; poèmes dont elle se compose : sa partie mythologique. — 3. Partie héroïque de l'ancienne Edda. — 4. Les Sagas et leurs diverses espèces. — 5. Poésies lyriques des scaldes.

1. La mythologie scandinave se trouve consignée dans les monuments connus sous le nom d'*Eddas*.

Il existe deux recueils qui portent le nom d'*Edda*, mais qui sont d'une nature et d'une composition tout à fait différentes. La moins ancienne est un ouvrage du dernier grand homme de l'Islande, de SNORRI-STURLESON, mort au milieu du ^{xiii}^e siècle (1241), à l'âge de soixante-trois ans. Cette *Edda* se compose de plusieurs traités en prose sur la mythologie et sur la langue figurée, employées par les *scaldes* ou poètes scandinaves. La première partie contient, sous forme de dialogue, une exposition scientifique de la mythologie scandinave, faite longtemps après qu'on n'y croyait plus, et dans un but purement littéraire. La seconde partie contient un choix de locutions poétiques inventées par les *scaldes*, de périphrases consacrées parmi eux, assez semblables à ce qu'on trouve dans un *Gradus ad Parnassum*. Ce recueil avait pour but de faciliter à ceux qui prenaient plaisir à la lecture des poésies nationales, et qui continuaient à se servir pour les leurs de l'ancien merveilleux scandinave, l'intelligence et l'emploi du langage des *scaldes*. Enfin, à ces deux parties, l'auteur a ajouté un traité de grammaire, de rhétorique et de prosodie, que termine un poème bizarre, où sont renfermées toutes les formes de la poésie scandinave, espèce de métrique en exemples, et que l'auteur a intitulé *Clef prosodique* (2).

(1) M. J.-J. Ampère, *Littérature et Voyages*, p. 394 et suiv.

(2) On doit encore à Snorri une grande histoire des rois de Norwége,

2. Telle est l'*Edda* de Snorri, nommée aussi l'*Edda* en prose, la *Nouvelle Edda*, la seule dont une partie ait été traduite en prose par Mallet; compilation précieuse par les faits qu'elle contient, mais sans intérêt et sans valeur poétique, et qui ne ressemble pas plus à l'autre *Edda*, à l'*Edda* en vers, à la vieille et véritable *Edda*, que la bibliothèque d'Apollodore ne ressemble aux poésies d'Homère.

Cette ancienne *Edda* est une collection de poèmes et de fragments de poèmes mythologiques, gnomiques, héroïques, recueillis, au XI^e siècle, par un Islandais nommé SOEMUND-SIGFUSSON (1056-1133) (1). Les auteurs en sont inconnus, les dates difficiles à déterminer; elles remontent, au moins quelques-unes, à plusieurs siècles avant l'époque où ils furent recueillis.

Les poèmes mythologiques renferment les dogmes de la religion sombre et guerrière des anciens Scandinaves. Souvent ils sont empreints, comme elle, d'une majesté lugubre et d'une tristesse sublime. Telle est la *Voluspá* (*Volu-Spa*) ou *prophétie de la Vola*, le plus important des poèmes mythologiques de l'*Edda*, débris d'une cosmogonie perdue, qui commence par la formation de l'univers, et se termine par l'embrasement dans lequel il doit périr : c'est

Heimskringla, etc., divisée en *sagas* (histoire ou chronique), dont la première, *Ynglinga saga*, renferme l'histoire ancienne et mythique du Nord, commençant à Odin jusqu'à Halfdan le Noir, contemporain de Charlemagne. Les *sagas* suivantes jusqu'en 1177, avec continuation jusqu'en 1223, sont de divers auteurs.

Des deux neveux de Snorri, OLAV-SWITAS-SKALLD († 1259) et STURLA-HINN-FRODI († 1284), le dernier, selon Grimm, est auteur d'une partie de la *Sturlunga saga* (histoire de la famille Sturla).

(1) Après Sœmund, on trouve : 1^o MAGNISIUS ARI-HINN-FRODI, né en 1068, le plus ancien historien de l'Islande. Son grand ouvrage historique est perdu; on n'en a conservé qu'un extrait sous le nom de *Islandigabok* (livre islandais); 2^o HAAL-TAIISSON (1149), évêque de Skaalaholt, dont les ouvrages sont perdus; 3^o GISSUR-HALSON (1206), auteur d'un ouvrage non encore imprimé : *Flos peregrinationis*; 4^o BRAND-JONSSON (1254), évêque très-célèbre par son savoir; 5^o enfin une Islandaise, HINGUNNA, citée comme grammairienne et humaniste.

l'expression voilée des mystères et des oracles ; c'est une vision confuse, gigantesque et terrible ; c'est à la fois la *Genèse* et l'*Apocalypse* du Nord.

Il y a loin de là à ces poèmes burlesquement satiriques qui se trouvent aussi dans la partie mythologique de l'*Edda*, et dans lesquels les divinités scandinaves paraissent sous un jour grotesque, où le malin Loki persifle sans pitié la bravoure des dieux et la chasteté des déesses, où le maître de la foudre est devenu un personnage stupide et vorace ; il y a entre ces deux ordres de poésies toute la distance qui sépare la théogonie d'Hésiode et les railleries de Lucien.

Un poème sententieux, le *Hava-Mal*, contient les adages de la sagesse antique des nations scandinaves : c'est un précieux dépôt de cette morale traditionnelle que recueille l'expérience naissante des âges primitifs, que les siècles suivants se transmettent, qui plus tard se conserve si longtemps, et voyage si loin sous la forme vivace et populaire du proverbe : à côté sont les enseignements de la magie, de cette science des Runes qu'on pourrait appeler la cabale du Nord.

Un autre poème de l'*Edda*, le *Chant de Rig*, contient, sous l'enveloppe d'un mythe symbolique, l'histoire de l'origine de la société scandinave, et y montre la naissance des ordres dans ce qui fut ailleurs celle des castes, dans la distinction des races.

Nous négligeons d'indiquer plusieurs portions curieuses de l'*Edda*, pour dire un mot de ce singulier *Chant du Soleil*. C'est le seul morceau chrétien que l'*Edda* renferme ; c'est un récit du monde invisible, que Sœmund prononça, dit-on, réveillé pour un moment du sommeil de la mort ; un récit où les dogmes les plus menaçants du catholicisme font avec les mythes odiniques une étrange alliance ; où l'on voit un Islandais du ^{xiii}^e siècle, inspiré peut-être par ces peintures des supplices éternels qui dès lors remplissaient les imaginations méridionales, les rembrunir encore des noires couleurs de son ciel et du sanglant reflet de ses traditions, et, empruntant aux deux religions leurs ter-

reurs, créer un enfer où se mêle à des souvenirs de la *Volsunga* un pressentiment du Dante.

3. La partie héroïque de l'Edda en est la partie la plus intéressante. Tous les poèmes qui la composent, à l'exception d'un seul, se rapportent à un vaste ensemble de faits commençant tous l'histoire d'une famille, celle des Volsungs, et principalement la destinée d'un guerrier nommé Sigurd. Sigurd est le héros du Nord. Une grande gloire, une fin triste et prompte, c'est là sa destinée; c'est aussi celle d'Achille; et il est remarquable que, dans la Scandinavie comme dans la Grèce, une même pensée mélancolique se soit associée à celle de la vaillance et de la gloire; que, chez les deux peuples, le héros par excellence périsse dans l'éclat de la jeunesse et du triomphe. L'idée de la vie humaine leur a semblé de même une carrière brillante et courte, sans déclin, sans vieillesse, laissant après elle de longs regrets, une longue renommée; dans le Nord, on y a joint de longues vengeances. Ainsi, lorsque Sigurd a péri par la main d'un traître, et que la femme qui a demandé sa mort se tue pour le suivre, sa veuve épouse un roi des Huns qui s'appelle Atli : c'est le terrible Attila. Dès lors, les horreurs s'enchaînent aux horreurs. Pour venger ses frères mis à mort par Atli, l'implacable Gudruna l'égorge, après lui avoir offert le festin d'Atrée. Enfin, la figure d'Hermanrik, de ce puissant roi des nations gothiques, dont l'empire s'étendait de la mer Noire à la mer Baltique, clôt cette série de personnages fournis à la poésie, les uns par la mythologie, les autres par l'histoire (1).

4. Les *Sagas* ne sont point des poèmes, comme on a paru souvent le croire. Ce sont des récits en prose qui peuvent être rangés sous diverses catégories : les *sagas épiques* qui reproduisent et complètent dans plusieurs points le cycle de l'Edda et celui des *Niebelungen*; les *sagas héroïques*, qui racontent les destinées pleines de meurtre et d'inceste

(1) M. J.-J. Ampère, *ib.*, p. 365 et suiv. — Le poème des *Niebelungen*, dont nous avons parlé p. 19 et s., est une autre version du même récit, une autre édition du même cycle.

de quelques familles, dont la célébrité tragique fut semblable à celle qui s'attacha, dans la Grèce, au nom des Atrides et des Labdacides; les sagas *historiques*, qui contiennent tantôt de piquantes biographies d'individus, tantôt de curieuses annales de famille, comme la *Saga d'Egill*; quelquefois le récit d'événements mémorables, tels que la colonisation ou la conversion de l'Islande (la *Kristni-Saga*), la découverte du Groënland ou celle de l'Amérique, quatre siècles avant Colomb, et qui offrent toujours un tableau fidèle et vivant de l'ancienne vie germanique, des vieilles mœurs du Nord; enfin, les sagas *romanesques* et merveilleuses, où l'on voit les caprices de la fantaisie et les extravagances de la crédulité populaire envahir peu à peu, et finir par supplanter complètement les traditions de la mythologie et les récits de l'histoire.

5. La poésie lyrique des scaldes, d'un âge postérieur à celle de l'Edda, n'en a pas la grandeur et la simplicité. On y voit que, dès le x^e siècle, l'époque de la décadence et du faux goût avait commencé pour la littérature islandaise. Chose bizarre! ces pirates de l'Hécla poussaient la haine du mot propre et l'amour de la périphrase bien autrement loin que les Précieuses de Molière. C'est une preuve que les raffinements de la littérature n'attendent pas toujours ceux de la civilisation, et que la barbarie ne préserve pas de la recherche.

En effet, ces poètes, qui contournaient si industrieusement leur pensée et leur expression, étaient la plupart des guerriers indomptables et quelquefois féroces; et à travers ce tissu artificiel se fait jour, en plus d'un endroit, un enthousiasme de la guerre, une joie de la douleur et de la mort, un goût de sang et comme une odeur de carnage, dont n'approche nulle autre poésie. Un pareil contraste empreint celle-ci d'un caractère à part, qui suffirait pour intéresser, quand même elle n'offrirait pas fréquemment des traits sublimes, comme le chant célèbre de Regnar Lodbrog (1).

(1) M. J.-J. Ampère, *ib.*, p. 375. Voy. mon *Traité de littérature, Poétique, Exemples*.

§ 1^{er}. *De la littérature danoise depuis son origine jusqu'au xvi^e siècle.*

1. Les Scaldes et le recueil du Kæmpo-Viser. — 2. Vicissitudes du Kæmpo-Viser. — 3. Caractère de ces poésies populaires du Nord. — 4. Partie la plus remarquable du Kæmpo-Viser. — 5. La culture intellectuelle ne commence en Danemark qu'avec le christianisme. — 6. Premières écoles et premiers écrivains danois. — 7. État des études, du xiii^e au xvi^e siècle. — 8. Faibles progrès de la langue danoise. — 9. Les plus anciens monuments de la langue danoise. — 10. La langue danoise reste plusieurs siècles à passer à l'état de langue littéraire. — 11. Premières lettres royales en danois, et les deux plus anciens monuments de la poésie danoise : Lolle et Niel. — 12. Le prêtre Mikkel. — 13. Chrétien Hausen, fondateur du théâtre danois. — 14. Première traduction de romans chevaleresques en danois.

1. Les *scaldes* étaient une classe de poètes que les chefs d'armée, chez les Scandinaves, menaient avec eux sur le champ de bataille, et que les rois, les princes, les jarls de chaque contrée accueillaient avec honneur. C'étaient les historiens de leurs tribus, les pontifes poétiques chargés de consacrer par leurs vers l'éclat d'une victoire, la renommée d'un héros : mais la poésie n'était point exclusivement confiée à leur génie; elle appartenait au peuple, elle voguait avec le pirate sur le bateau, elle s'arrêtait avec le chasseur au milieu de la forêt, elle animait chaque tente de soldats, elle avait sa place réservée à chaque veillée d'hiver (1). Ainsi par les scaldes et par le peuple même il se forma une suite de chants nationaux qui embrassaient à la fois le cycle des dieux, des héros fabuleux et des hommes : de là le recueil célèbre connu sous le nom de *Kæmpo-Viser*. Les chants du Kæmpo-Viser ont été rassemblés en Danemark et écrits en danois; mais ils appartiennent à toute la Scandinavie. Ils paraissent en effet avoir été primitivement composés vers le v^e ou le vi^e siècle, c'est-à-dire à une époque où dans les trois royaumes de

(1) M. X. Marmier, *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède*, p. 53.

Suède, de Danemark et de Norwége, la langue était encore à peu près la même.

2. Les chants danois, tels que nous les possédons aujourd'hui, ont subi une nouvelle rédaction qui paraît remonter au ^{xiii}^e siècle, ou du moins après l'introduction du christianisme dans le Nord. Vers la fin du ^{xvi}^e siècle, Sorenson Wedels les avait rassemblés pour servir à son Histoire de Danemark; il en publia cent en 1591. En 1695, Pierre Syvs l'augmenta de cent autres chants qu'il avait recueillis par la tradition orale et dans des manuscrits. En 1780, Sandvig publia un nouveau recueil sous le titre de *Levninger af Middel-Alderens Digtkunst* (Restes de la poésie du moyen âge). Le plus complet de ces recueils est celui de MM. Abrahamson, Nyerup et Rahbek, en cinq volumes in-8° (1812-13-14). On pourrait cependant y joindre encore plus de cent pièces inédites, que M. Thide a découvertes dans les manuscrits de la bibliothèque de Copenhague et d'Odensée.

3. Il ne faut pas chercher beaucoup d'art dans ces poésies populaires du Nord. C'est une poésie âpre et sauvage comme les mœurs qu'elle représente et les hommes auxquels elle s'adresse. Un rythme monotone et facile, des strophes de deux longs vers, qui tombent l'un après l'autre comme deux coups de marteau; point de recherche dans les détails, point de nuances dans les couleurs; une poésie, enfin, qui s'ignore elle-même, et raconte naïvement, grossièrement, les choses qu'elle a apprises. Le caractère sombre du Nord la domine du reste complètement; les images riantes y sont rares, et les images de deuil y reviennent sans cesse.

4. Mais ce qu'il y a de beau dans ces chants du Danemark, quelque grossiers qu'ils puissent être, c'est la peinture si rude et si vraie des peuples du Nord. Il y a là des tableaux de mœurs et des tableaux de guerre, où l'on chercherait en vain la touche délicate de l'art; mais tous les personnages qui y ont pris place sont comme des figures monumentales, taillées à grands coups de ciseau dans un rocher de granit. Leurs récits de combats ressemblent à des

épopées, et leurs guerriers sont hauts de dix coudées (1). Tels sont les combats, telle est la taille (poétique) d'Hagen et de Grimild, de Dietrich et d'Ogier le Danois, du même Dietrich et du dragon. Parmi les ballades terribles ou gracieuses, nous citerons celles de *Vonved*, de *Christel*, d'*Axel et Valdborg*; d'autres pièces méritent aussi d'être mentionnées, comme le *Moine*, le *Marteau de Thor*, la *Mère dans le tombeau*, etc.

5. Si l'on en excepte les chants populaires dont nous venons de parler, la culture intellectuelle ne commença, dans le Danemark, qu'avec l'introduction du christianisme. EBBO, archevêque de Reims, en vertu d'une bulle de Pascal I^{er}, y fit les premières conversions. Après lui parut ANSGARD, moine de Corbeil, qui n'eut, comme Ebbo, que des succès passagers. Toutefois, malgré l'indifférence ou l'aversion du peuple pour la loi de l'Évangile, malgré les entraves opposées au zèle des missionnaires, leur voix avait pénétré peu à peu dans la nation, et leurs leçons avaient trouvé des partisans. Aussi lorsqu'en l'année 1014 Canut le Grand monta sur le trône, on peut dire que la religion chrétienne était établie en Danemark. Ce prince bâtit des églises et fonda des couvents; ses successeurs défendirent avec le même zèle les intérêts du christianisme; c'étaient ceux de la civilisation. On oublia la religion d'Odin. Les prêtres devinrent en Danemark, comme dans les autres contrées de l'Europe, les instituteurs du peuple; et là aussi ce fut des cloîtres que sortit la civilisation.

6. Pendant son épiscopat, saint Ansgard avait fondé une école à Hambourg, où il fit entrer douze jeunes Danois. C'est la plus ancienne école dont il soit question dans l'histoire du Nord. Au XII^e siècle, on en voit une autre à Lund; au XIII^e, une à Odensée, une à Ribe, une à Roskild; c'étaient là les écoles épiscopales; mais il y en avait encore d'autres dans les cloîtres, à Esrum, à Sorø, etc. Avec les écoles s'élevèrent des bibliothèques; et de la foule déjà nombreuse des étudiants sortirent plusieurs hommes distingués, tels que

(1) Voy. d'intéressants détails, Id., *ib.*, p. 59 et s.

SUENO ANGESON (1186), auteur d'une *Histoire abrégée des rois de Danemark*, depuis l'an 300 jusqu'en 1186 ; et SAXO GRAMMATICUS (le GRAMMAIRIEN) ou LANG (1203), né à Schonen, auteur d'une *Histoire danoise* (en latin), et de *Recueils d'anciennes traditions et de chants populaires*.

7. Vers la fin du xiii^e siècle, toutes les traces d'érudition qu'on avait pu remarquer sous Valdemar I^{er} et Canut VI disparurent, pour faire place, pendant plus de deux cents ans, aux études subtiles de la scolastique. En 1479, l'université de Copenhague fut fondée ; mais elle dépérit rapidement, et ne se releva que vers le milieu du xvi^e siècle, pour jeter alors le plus vif éclat.

8. Au milieu de ces études scolastiques, la langue danoise n'avait fait que peu de progrès. Du xi^e ou du xii^e siècle date sa séparation de la langue islandaise ; séparation que Gram a même fait remonter beaucoup plus haut, prétendant qu'il a toujours existé quelque différence entre les trois dialectes scandinaves réunis sous le nom générique de *Norrœna Tungu* ou de *Danska Tungu*.

9. Les plus anciens monuments de la langue danoise ne datent que du xii^e siècle : tels sont la *Loi ecclésiastique de Scanie* de 1141, et la *Loi de Seeland* de 1170. A la fin du xiii^e siècle, HENRI HARPESTRENG écrivit un livre *Sur la médecine*. Dans ces premiers essais de la jeune langue, l'élément islandais domine encore à un haut degré. Ce sont les mêmes terminaisons de mots, les mêmes formes de style ; c'est presque de l'islandais pur, quant à l'essence même de la langue ; mais l'orthographe a subi un grand changement. Quand la langue moderne du Danemark voulut s'écarter des règles traditionnelles, elle se soumit à l'influence de l'Allemagne : elle emprunta à l'allemand, et surtout au bas allemand, de nouvelles formes, de nouveaux mots ; et c'est là ce qui la distingue particulièrement aujourd'hui de l'islandais (1).

10. Plusieurs siècles s'écoulèrent avant qu'elle devînt ce qu'on appelle une langue littéraire.

(1) M. Marmier, *ib.*, p. 26.

Les anciens rois n'avaient à leur cour que des scaldes et des voyageurs qui leur chantaient des vers islandais, ou leur récitaien des sagas. Les prêtres, les religieux, n'entendaient, ne cultivaient que le latin. Plus tard les rois oublièrent l'islandais et adoptèrent l'allemand. La langue allemande se répandit dans toutes les classes de la société ; et les savants conservèrent l'usage du latin. Saxo le Grammairien composa, comme on l'a vu, l'histoire de Danemark en latin ; et comme les hautes fonctions de l'État furent souvent confiées à des ecclésiastiques, c'est en latin qu'au ^{xiii}^e siècle les lois étaient encore rédigées.

11. Les premières lettres royales, écrites dans l'idiome du pays, datent du ^{xiv}^e siècle. Ce n'est qu'au ^{xv}^e que l'on commença à employer dans les couvents des calendriers et des livres de prières en langue danoise.

De cette époque datent aussi deux des plus anciens monuments de la poésie danoise : les *Proverbes nationaux* de PIERRE LOLLE ou LAALAND, et la *Chronique rimée* de NIEL. Le premier vivait au ^{xv}^e siècle : il recueillit autour de lui, dans les lois, dans les traditions populaires, ces sentences morales, ces maximes de la vie pratique, ces leçons proverbiales qu'on trouve dans toutes les littératures naissantes. Il y a dans ces Proverbes un grand mérite de concision et de naïveté. L'idée morale y est renfermée quelquefois dans un seul vers, quelquefois dans deux vers rimés. Pierre Lolle les traduisit ensuite dans un latin grossier, et les disposa par ordre alphabétique. Ce livre obtint, dès son apparition, une grande vogue : on l'admit dans toutes les écoles, où il devint l'objet d'un cours particulier.

Niel, auteur de la *Chronique rimée* (*Den danske Rimekrønike*), était un moine de Sorø, qui vivait à la fin du ^{xv}^e siècle. Voulant faire une histoire du Danemark plus populaire que toutes les autres, il s'attacha d'abord à celle de Saxo Grammaticus, qu'il suivit d'un bout à l'autre. Lorsque celle-ci vint à lui manquer, il recourut aux annales latines ; mais au lieu de raconter comme ses devanciers les événements sous la forme ordinaire de l'histoire, il

voulut leur donner une tournure plus dramatique : chaque roi y est amené tour à tour comme un acteur sur la scène, et là il raconte sa vie, ses projets, ses exploits. Il y a dans cette sorte de monologue un certain mouvement qui plaît au premier abord, mais qui devient ensuite monotone et fatigant.

12. Un prêtre d'Odensée, nommé MIKKEL, obtint à cette époque quelque renom par ses compositions religieuses. On lui doit plusieurs poèmes, dont l'un, assez long, *sur le Rosaire*. Mikkel avait un talent assez remarquable de composition. Ses vers sont nets et coulants, et sa langue est plus correcte que celle de ses prédécesseurs.

13. Vingt ans plus tard, la même ville d'Odensée produisit un autre poète, dont le nom mérite d'être cité parmi ceux qui ont ouvert une nouvelle route et indiqué un nouveau genre : c'est le maître d'école CHRÉTIEN HANSEN, qui le premier essaya de fonder un théâtre danois. Il composa trois pièces dramatiques, moitié plaisantes, moitié sérieuses, imitées sans doute de l'ancien théâtre allemand, et dont toute la composition décèle, par sa naïveté, l'enfance de l'art. La première est intitulée *Histoire d'un homme qui, au moyen d'un chien, trompe une femme*; la seconde, *le Jugement de Pâris*; la troisième, *la Vie et la mort de sainte Dorothee*, mystère calqué sur une pièce qui se jouait en France et en Allemagne au xvi^e siècle. Ces œuvres dramatiques n'ont pas un grand mérite d'invention; mais on y trouve çà et là quelques traits de mœurs intéressants, et quelques réflexions assez piquantes. Ses vers sont généralement bien tournés, et son style indique un progrès dans le développement de la langue.

14. Vers la même époque, un auteur dont on ignore le nom translatait en danois des romans de chevalerie et des contes plaisants, tels que l'histoire de *Ruus* et celle de *Flores et Blantzeflor* (Fleur et Blanchefleur) (1). Ruus, dit M. Marmier, est une de ces satires amères que le

(1) Voy. *Histoire de la Littérature française*, t. 1^{er} (moyen âge).

moyen âge lançait, de temps à autre, contre les moines : c'est un cri d'incrédulité au milieu d'un siècle de foi. Quant au roman de *Flores et Blantzeflor*, c'est une histoire galante, dans le genre de celles de Boccace. L'écrivain danois n'a fait que la reproduire dans une traduction rimée assez plate.

§ 2. De la littérature danoise, du XVI^e au XVIII^e siècle.

1. Au XVI^e siècle, le clergé seul sauve de l'oubli la littérature nationale : traduction de la Bible et le drame de *Suzanne*. — 2. Comédies bibliques et drames religieux : leur source principale. — 3. Nombreux poètes de cette époque : Arreboe. — 4. Bording. — 5. Les deux Pontoppidan. — 6. Schested, Helt et les deux Kingo. — 7. Sorterup. — 8. Prosateurs et savants : Tycho-Brahé, Romer, Ranzau, etc.

1. Au XVI^e siècle le roi et les nobles ne parlaient qu'allemand, les professeurs de l'université n'écrivaient qu'en latin. Il ne restait à la littérature nationale que les prêtres ; ce fut le clergé qui la sauva de l'oubli où elle menaçait de se perdre. Pendant le XVI^e et le XVII^e siècles, à deux ou trois exceptions près, il n'y eut pas d'autres poètes en Danemark que des prêtres ; la poésie resta dans le cercle religieux. Ses soupirs furent des prières, et ses chants habituels, des psaumes. Avant la Réforme, dit M. Marmier, toute cette poésie s'occupait de légendes et de croyances catholiques. Après Luther et Tausen, elle conserva le même esprit, mais avec des modifications. Elle quitta la tradition mystique pour le sermon austère, et le martyrologe pour la Bible. En 1550, la Bible fut traduite en danois par un ANONYME, et, comme en Allemagne, elle devint la lecture privilégiée de toutes les familles. Ce fut dans la Bible que les poètes puisèrent leurs hymnes (1) et leurs sentences, leurs récits édifiants et leurs pièces de théâtre. La composition d'un drame était alors une œuvre d'une merveilleuse simplicité. On prenait un chapitre de la Bible, on le divisait par

(1) Tels que les *Chants d'Église* de J. THOMÆUS (1569).

actes, on le découpait par scènes, on mettait le dialogue à la place du récit, et tout était dit. Au xvi^e siècle, les élèves de l'école de Ribe représentèrent, devant Frédéric II, un drame de *Suzanne* écrit par HEGELUND. La seule licence que le poète osa prendre dans cette pièce, ce fut d'y ajouter un personnage, la *Calomnie* (*Calumnia seu Diabola personata*) (1).

Un autre poète, nommé RAUCH, écrivit un drame de *Suzanne*, dans lequel il introduisit cinq diables costumés selon les traditions monastiques. Il écrivit aussi une pièce intitulée *Karing - Niding*, dont l'idée burlesque offre un point de vue assez comique sur l'avarice.

2. La plupart des comédies bibliques et des drames religieux de cette époque, *Suzanne*, *Samson*, *Job*, *David*, dérivent de la même source. Ils étaient traduits de l'allemand ou du latin. On traduisait aussi de l'allemand des romans chevaleresques, des histoires de magie, des légendes pieuses, des moralités, les romans de Charlemagne et de ses douze pairs, la tradition du docteur Faust, la légende de sainte Geneviève, le poème de la Danse des morts, le roman du Renard, les contes du cordonnier de Nuremberg, Hans Sachs, les pastorales du poète écossais Lindsay, les idylles morales du Hollandais Cats, et quelques poèmes français.

3. Dans les œuvres de ces nombreux poètes (Rahbek et Nyerup en citent plus de cent), on ne trouve que des poésies de circonstance ou des imitations; pas une pensée indépendante, pas un mouvement hardi. Dans un tel état de choses, il faut tenir compte, au moins, de ceux qui ont employé la forme la plus correcte, et revêtu le plus habilement leurs idées d'emprunt. Tels sont Arreboe, Bording, Pontoppidan, Schested, Halt, Kingo et Sorterup.

ANDERS-CHRISTENSON ARREBOE, né l'an 1587, étudia à l'université de Copenhague, devint prêtre, et fut nommé à l'âge de trente ans évêque de Drontheim. Mais là il se fit des ennemis puissants, qui l'accusèrent d'avoir manqué à

(1) Voy. pour les détails M. Marmier, *ib.*, p. 94.

ses devoirs. Il perdit son évêché, se retira à Malmoe, et traduisit les *Psaumes de David*. En 1626, le roi lui rouvrit le ministère ecclésiastique : il obtint un presbytère de campagne, et mourut en 1637. Son œuvre capitale a pour titre *Hexaameron* (les six jours), poème didactique imité de la *Semaine* de du Bartas (1). Arreboe se distingue par les qualités de son style. Il y a de l'élégance et de l'harmonie dans ses vers, de la variété dans sa diction, de la richesse dans ses images.

4. ANDERS BORDING, né en 1619, était doué d'une rare facilité, d'une verve abondante, légère, et tournant aisément à la satire. Il a écrit plusieurs *Poèmes* imités d'Ovide ou de divers auteurs allemands, et une foule de *Pièces de circonstance*. En 1666, le roi lui confia la direction du *Mercur danois*. C'est le premier journal politique qui ait été publié en Danemark, et ce journal était en vers. Il paraissait chaque mois par demi-feuille in-4°. Le malheureux Bording y rima pendant dix ans toutes les nouvelles de France, d'Allemagne, d'Angleterre et du monde entier, et il trouva encore le temps de chanter les jours de naissance, de mariage, de mort de tous ses parents, de tous ses amis. Aussi n'est-il resté de lui que le souvenir d'un homme qui aurait pu, avec sa souplesse d'esprit, avec sa vive et facile pénétration, produire des œuvres savantes, durables, et qui s'est noyé dans un déluge de vers. Il s'était d'abord consacré à l'étude de la théologie. En 1664, il était professeur à Ribe. La poésie lui fit quitter la chaire, et la politique étouffa sa poésie. Il mourut en 1677, ayant rédigé sans interruption son *Mercur danois* (2).

5. ÉRIC ÉRICSON PONTOPPIDAN, théologien, poète et philologue, naquit en 1616 dans l'île de Fionie. A l'âge de dix-neuf ans, il donna, en vers danois, une comédie intitulée *le Mariage du jeune Tobie*. Devenu évêque de

(1) Voy. *Hist. de la Littér. française*, Renaissance et Siècle de Louis XIV, art. du Bartas.

(2) M. Marmier, *ib.*, p. 101.

Drontheim, il illustra ce siège par ses vertus et par ses talents jusqu'à l'époque de sa mort (1675). On a de lui : 1^o une *Grammaire danoise*, des *Méditations spirituelles* et plusieurs *Ouvrages ascétiques* en danois ; 2^o des poésies latines, telles que des *Épigrammes sacrées*, des *Bucoliques sacrées*, etc.

LOUIS PONTOPPIDAN (1648-1706), son neveu, a laissé, en danois, des *Cantiques de Noël*, le *Combat de la vertu avec la mort* et le *Couronnement de la vertu après la mort*, la *Couronne triomphale du clergé*, etc. ; en latin : le *Théâtre de la noblesse danoise*, etc., en 2 volumes in-folio.

6. Après SEHESTED (1698), auteur de *Descriptions de paysages*, et H. HALT (1703), à qui l'on doit des *Chants populaires*, nous trouvons THOMAS KINGO, né l'an 1643 à Slagerup. Son père était tisserand, et son grand-père tapisier. La poésie lui donna la fortune et la considération. Il étudia à Copenhague, et devint prêtre. En 1677, il fut nommé évêque en Fionie. Docteur en 1682, anobli l'année suivante, il prit pour armes un Pégase et trois étoiles. Il mourut en 1703, comblé d'honneurs, et célébré dans tout le Danemark comme le régénérateur de la poésie. Kingo était en effet un véritable poète, plein de verve et de sentiment, qui savait allier la grâce avec l'énergie. Il a écrit des *Psaumes* pour toutes les circonstances de la vie : quelques-uns d'entre eux sont des espèces d'élégies qui se relisent encore avec plaisir ; d'autres ont été insérés dans le Psautier danois. Kingo est auteur du chant dont les gardes de nuit de Copenhague chantent un couplet à chaque heure qui sonne. S'il ne sut ou ne put se soustraire aux incorrections, aux grossièretés de style si ordinaires alors, du moins il donna généralement dans ses poésies l'exemple d'un goût meilleur, d'une forme plus pure, d'une versification plus habile et plus harmonieuse : aussi l'a-t-on surnommé justement le *Père de la poésie lyrique danoise*.

Un autre KINGO (Nicolas), mort vers le même temps, chanta les *Hauts faits des rois de Danemark* (1690), etc.

7. SORTERUP, né vers la fin du xvi^e siècle, et mort en 1712, précepteur dans une famille noble, puis prêtre, ne possédait ni le sentiment profond, ni le talent d'expression de Thomas Kingo ; mais il est un des premiers qui aient renoncé aux imitations banales de l'allemand. On lui doit un recueil de *Chants héroïques* (Helsesange), où les batailles navales de Slessted et les victoires de Frédérie IV sont célébrées tour à tour. Ces chants sont comme un écho affaibli du Kampo-Viser. On y voit un retour à la poésie naturelle ; et quoique Sorterup n'ait pas souvent égalé les chants populaires qui lui servaient de modèles, il en a reproduit souvent avec bonheur la naïveté et la force.

Sorterup est encore auteur de *Satires* estimées ; mais, dans ce genre, il cède la palme à TÆGER RECABERG (1656-1762), dont les *Satires*, les *Épîtres* et autres *Poésies* fourmillent de plaisanteries spirituelles, et à CHRIST. FALSTER (1752), dont les *Satires* mordantes jouissent d'une réputation méritée.

8. A la fin du xvi^e siècle, les études universitaires de Copenhague prirent une direction plus large et plus indépendante. Les sciences avaient trouvé là ce qui manquait à la poésie, un point d'appui, un centre de réunion. Les sciences astronomiques y jetèrent bientôt de vives clartés. TYCHO-BRANÉ de Knudsterp (1546-1601), dont le fameux observatoire, dit *Uranienborg*, se trouvait dans l'île de Hveen, enseigna ses théories à Copenhague, et y publia en latin ses *Phénomènes du monde éthéré* ; après lui, brilla ROMER, l'élève de notre célèbre astronome Picard. Les sciences naturelles s'y développèrent rapidement, et les sciences historiques y furent cultivées avec zèle et persévérance. Le comte HENRI DE RANZAU (1526-1598), auteur d'*Épigrammes* et de *Poésies diverses* en latin, écrivit le *Catalogue des empereurs, rois et princes protecteurs de l'astrologie, l'Horoscopographie, le Calendrier ranzovien*, etc. PIERRE CLAUSEN traduisit les *Chroniques norwégiennes* de Snorri-Sturleson, et VEDEL l'*Histoire danoise* de Saxo Grammaticus. ARNGRIM JONSSON commença ses *Recherches sur l'Islande*. OLE WORM et BARTHOLIN étudièrent les *Antiquités scandinaves*, et TORFESON soumit à une critique sévère toute l'*Histoire primitive du Nord*. A. HUITFELD (1550-1609) laissa, comme un monument remarquable de la langue danoise, une *Chronique de Danemark* d'un grand intérêt historique. ÉRIC PONTOPPIDAN (1668-1764), fils de Louis Pontoppidan (p. 282), précepteur du duc de Holstein-Ploen (1721), professeur de théologie à Copenhague, puis évêque de Bergen (1749), com-

posa un grand nombre d'ouvrages, tels que le *Tableau du Danemark ancien et moderne*, l'*Histoire de la réformation de l'Église danoise*, les *Annales de l'Église danoise*, le meilleur livre que l'on ait sur ce sujet, etc. Tous ces ouvrages sont en latin. En danois, il a donné le *Vrai manuel de la piété*, le *Prince asiatique Menozza*, écrit de morale religieuse, un *Essai sur l'histoire naturelle de Norwège*, *Copenhague dans son état primitif* (jusqu'au commencement du XVIII^e siècle), l'*Atlas danois*, etc., etc. Terminons cette nomenclature d'écrivains, en citant SCHNEEDORF (1722-1764), auteur du *Speclateur patriotique*, et JOENS KRAFT (1720-1765), prosateur distingué, dont le principal ouvrage a pour titre : *Kort fortaelling*, ou *Sur les idées et les mœurs des peuples sauvages*.

§ 3. De la littérature danoise pendant le XVIII^e siècle et jusqu'à nos jours.

1. Double caractère de la littérature danoise au XVIII^e et au XIX^e siècle. — 2. Holberg; détails sur sa vie et ses voyages. — 3. Son début dans la carrière littéraire. — 4. Holberg, professeur de métaphysique; son *Pierre Pors*. — 5. Ses Satires. — 6. Ses premières comédies originales ou traduites. — 7. Son nouveau voyage à Paris. — 8. Ses Métamorphoses, sa Statistique danoise et autres ouvrages historiques. — 9. Autres comédies d'Holberg et ses Voyages souterrains de Niel. — 10. Derniers Voyages et derniers écrits d'Holberg. — 11. Jugement général sur Holberg. — 12. Son Histoire de Danemark. — 13. Idée des Voyages souterrains de Niel Klimm. — 14. C'est au théâtre qu'Holberg doit surtout sa réputation. — 15. Le Danemark devient presque tout français au milieu du XVIII^e siècle. — 16. Règne de Frédéric V; fondation de diverses académies. — 17. Trois influences, française, allemande, anglaise, en Danemark. — 18. Tullin, disciple de l'école anglaise. — 19. Wessel, disciple de l'école française. — 20. Ewald, disciple de l'école allemande; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 21. Autres poètes après Ewald et Wessel. — 22. Pram; détails sur sa vie et ses écrits. — 23. Rabbek; ses différents ouvrages de théâtre et de critique. — 24. Prosateurs les plus remarquables de cette époque. — 25. Les deux Heiberg. — 26. Ingemann, poète lyrique. — 27. OEhlenschlaeger : détails sur sa vie et ses ouvrages jusqu'en 1810. — 28. Caractère de son génie. — 29. Ses divers poèmes sur la mythologie scandinave. — 30. Autres poèmes dramatiques d'OEhlenschlaeger. — 31. Popularité de ces divers poèmes. — 32. Autres ouvrages d'OEhlenschlaeger. — 33. Baggesen; ses premiers écrits jusqu'à son retour en Danemark. — 34. Œuvres de Baggesen jusqu'en 1806. — 35. Dernières années et derniers écrits de Baggesen.

1. Depuis la Réforme, on peut remarquer dans la littérature danoise deux espèces de caractères qu'elle a toujours conservées, et qui correspondent à deux genres d'écrits, les satires et les psaumes. D'une part, une humeur

comique et railleuse ; de l'autre , une tendance religieuse , exaltée , mystique . La première fut représentée au XVIII^e siècle par Holberg et Wessel ; la seconde , par Ewald et OEhlenschlaeger ; toutes deux , combinées d'une manière bizarre , ont produit le talent moqueur et enthousiaste du pauvre Baggesen .

2. LOUIS HOLBERG est regardé comme le fondateur du théâtre national et comme le père de la littérature moderne en Danemark . Né l'an 1684 à Bergen , il parvint à l'âge de trente ans sans se donter de sa vocation poétique . Durant cette période de sa vie , qui , à son insu , préparait l'avenir de son talent , sa destinée fut constamment incertaine , errante , agitée . Il commença par être caporal , et finit par être professeur de métaphysique : singulier chemin pour devenir le *Molière du Nord* .

En lisant la piquante biographie d'Holberg , écrite par lui-même sous le titre de *Lettres à un grand seigneur* (1727-1763) , on voit que l'unique passion de sa jeunesse fut un besoin irrésistible de voyager . A vingt ans , la lecture d'un journal de voyage lui fit quitter brusquement une situation assez avantageuse à Bergen et sa patrie , malgré les représentations de ses amis et la colère de ses parents . Il va à Amsterdam , n'ayant que soixante écus pour toute ressource : il est bientôt obligé de revenir en Norwège , et d'y enseigner à Christiansand quelque chose qui passait pour du français . Mais son humeur errante ne tarde pas à le reprendre , et le voilà parti pour l'Angleterre , à peu près aussi bien en fonds que la première fois . Après être resté quelques mois à Oxford , toujours curieux , toujours occupé , la nécessité le ramena en Danemark , où il essaya de tirer parti , pour son existence , de l'instruction qu'il avait acquise dans ses voyages . Il fit pompeusement annoncer un cours dans lequel il devait en communiquer les fruits . On y accourut en foule , mais on ne le paya point . Enfin , il trouva un poste qui lui convenait d'autant mieux qu'il lui offrait une occasion de voyager . Il partit pour l'Allemagne avec un jeune homme qu'il était chargé d'y accompagner .

3. Ce fut à son retour à Copenhague après ce troisième voyage, qu'il débuta dans la carrière littéraire par son *Introduction à l'histoire d'Europe*. Ce livre n'obtint pas un grand succès; mais Holberg fut attaché à l'université, et il profita d'une commission qu'elle lui donna d'examiner les hautes écoles luthériennes de Hollande, pour entamer une nouvelle excursion, qui, de proche en proche, le conduisit à Paris et à Rome. Dans ce voyage, Holberg se montre toujours le même, toujours entraîné par son ardeur de connaître, surmontant toutes les difficultés, se résignant à toutes les privations, et parfois se jetant dans les plus grands embarras pour les satisfaire; de plus, sans cesse malade, et traînant à travers la France et l'Italie une fièvre dont à son retour il fut subitement guéri par un concert. Au milieu de ses misères, de ses périls, on le voit constamment soutenu par le désir d'observer la nature humaine, et surtout d'en saisir le côté ridicule : dans toutes ses vicissitudes, il est toujours occupé de l'effet comique qu'on fait sur lui ou qu'il fait sur les autres; il se laisse distraire d'une infortune réelle par une scène, une situation qui lui semble plaisante; il se raconte et se raille lui-même; la vie est pour lui une comédie dans laquelle il se voit jouer un rôle bizarre, souvent triste, mais dont la représentation l'amuse toujours.

4. Après sa dernière excursion, plus longue et plus lointaine que les autres, Holberg revint attendre qu'une chaire vauquât par la mort d'un professeur. Enfin la chose arriva; mais le sort, qui voulait mettre de la comédie dans la vie d'Holberg, l'appela à professer la métaphysique. Cette prétendue métaphysique n'était que la logique barbare des écoles, qui n'avait aucun attrait pour l'esprit vif d'Holberg, et son bon sens cultivé par l'expérience. Il se jeta dans les travaux historiques, pour lesquels il avait plus de goût. Il ignorait sa vocation de poète. Il avait même, dit-il, si peu de goût pour les vers, qu'il ne pouvait en lire vingt de suite. Cependant, à force d'entendre parler de poésie, l'idée lui vint d'apprendre à la connaître par lui-même. Il choisit, pour son premier thème d'élève

en poésie, la sixième satire de Juvénal, la plus âpre, la plus effrénée de toutes ; il y mit toute sa verve et tout son esprit. Mais son travail fourmillait de fautes de versification. Un de ses amis le lui fit observer. Il étudia la prosodie, et le début de ce novice fut, en 1719, *Pierre Pors* (Peter Poors), poème héroï-comique, où sont racontées avec une pompe homérique les aventures d'un artisan danois, qui fait une traversée de quelques lieues pour aller voir sa fiancée. La sensation que produisit cette Odyssée burlesque fut prodigieuse. *Pierre Pors* fut, dans l'espace d'un an et demi, réimprimé trois fois, ce qui n'était encore arrivé à aucun ouvrage danois. Les critiques, l'envie, les tracasseries de tout genre, ne manquèrent pas à l'homme qui venait de donner à sa patrie le premier monument littéraire qu'elle pût opposer à l'Angleterre, à la France, à l'Italie et à l'Allemagne, qui avaient la *Boucle de cheveux enlevée*, le *Lutrin*, la *Secchia rapita* et le *Renommist*. Les raconter en détail, ce serait écrire une autre épopée comique plus longue, mais moins amusante, que celle d'Holberg (1).

5. Holberg publia ensuite (1719) ses *Satires*, au nombre de cinq, qui, en ajoutant à la réputation naissante du poète, soulevèrent contre lui d'amères récriminations. Effrayé des reproches de ses collègues et de la colère des critiques, il reprit un travail autrefois commencé sur la constitution ecclésiastique et civile du Danemark et de la Norwège. Mais, au milieu de ses recherches, le génie comique se réveilla en lui dans toute sa plénitude, et il conçut la pensée de donner à son pays un théâtre national.

6. A cette époque, le théâtre danois n'existait pas. Il n'y avait à Copenhague qu'une troupe d'acteurs français qui avaient le privilège exclusif de la comédie, des danses et même des marionnettes. Enfin, on voulut avoir une scène nationale; la première représentation eut lieu en 1722. On joua une traduction de l'*Avare* de Molière. La même

(1) Voy. pour plus de détails, M. J.-J. Ampère, *Littérature et Voyages*, p. 217 et suiv.

année, Holberg fit jouer son *Potier d'étain politique*, qui obtint un prodigieux succès. Il écrivit en peu de temps quatorze autres pièces qui furent accueillies avec enthousiasme : la *Capricieuse*, *Jean de France* ou les *Jeux innocents*, le *Jeppe du Mont* ou le *Paysan métamorphosé en seigneur*, le *Babillard* ou *Maître Gérard le Barbier*, le *Onze Juin*, la *Chambre de l'Aeeouchée*, la *Poudre d'Arabie*, la *Veillée de Noël*, la *Mascarade*, le *Rodomont* ou *Jaeques de Thye*, *Ulysse prince d'Ithaque*, le *Voyage au Parc* et *Métampe*. Le peuple aimait beaucoup cette comédie nationale, qui venait de lui être révélée si subitement ; mais la haute société conservait son goût pour le théâtre français. Les pièces traduites de Molière alternaient avec celles d'Holberg ; et lorsqu'en 1723 les acteurs furent appelés à jouer pour la première fois au château, on choisit pour cette représentation solennelle le *Bourgeois gentilhomme*, de notre grand comique.

7. De 1723 à 1725, Holberg publia en trois volumes ses quinze comédies. Épuisé par ce travail rapide, il partit pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, et de là vint de nouveau à Paris. Cette fois, ses affaires en meilleur état lui permettaient de fréquenter les beaux esprits du café Marion, dont Lamothe présidait les réunions, et de visiter quelques savants, tels que Montfaucon, le P. Hardouin, le P. Tournemine, avec lesquels il aimait à discuter des points d'antiquité ou de théologie ; Fontenelle enfin, qui, probablement par politesse plutôt qu'avec connaissance de cause, lui témoigna, dit-il, un grand respect pour les mérites des Danois dans les sciences.

8. De retour à Copenhague, Holberg écrivit son poème satirique des *Métamorphoses* (1726). C'est une sorte de contre-partie des Métamorphoses d'Ovide. Les plantes et les animaux sont changés en personnages humains qui conservent dans leur caractère l'empreinte de leur origine ; le tout avec une intention satirique. Ainsi un bouc est changé en philosophe, à cause de sa barbe et de sa disposition batailleuse. Ce poème, où la raillerie est quelquefois ingénieuse, mais en général froide et bizarre, souleva de

nouveau, contre Holberg, un déluge d'attaques plus violentes et plus étranges les unes que les autres. Alors il se dégoûta de la satire, et se remit à l'histoire. En 1729, Holberg commença sa *Statistique danoise*, qui se prolongea jusqu'en 1749. De 1732 à 1735, il publia l'*Histoire de Danemark*; en 1738, une *Histoire ecclésiastique universelle*, depuis J. C. jusqu'à Luther; en 1739, des *Vies parallèles de quelques hommes illustres*; en 1742, une *Histoire générale des Juifs*; en 1745, les *Vies parallèles de quelques femmes illustres*.

9. Au milieu de ces nombreuses publications, Holberg composa beaucoup de comédies : *Sans tête ni queue* ou les *Frères antipodes*, le *Fanfaron* ou *Diderik la Terreur*, *Henri et Pétronille*, le *Jeune paysan mis en gage* ou le *Faux prince*, l'*Oisif affairé* ou l'*Homme qui n'a jamais le temps*, *Pétronille* ou la *Soubrette prise pour la maîtresse*, *Érasme Montanus* ou le *Jeune savant*, les *Invisibles*, l'*Honnête ambition*, l'*Heureux naufrage*, les *Soreiers* ou la *Fausse alarme*, *Don Ranudo de Colibrados* (1744). Ces travaux historiques et dramatiques ne furent interrompus en 1740 que par la publication des *Voyages souterrains de Niel* (Nicolas) *Klimm*, qui parurent en latin en 1741. C'est l'un des ouvrages les plus singuliers d'Holberg, et le dernier produit de sa veine satirique, qui coulait en dépit de lui.

La même année (1741), il édita pour la troisième fois son *Droit de la nature et des gens*; en 1749, il donna ses *Réflexions morales*, des *Épîtres* et des *Fables*; quatre ans après, il osa lutter contre Montesquieu dans un ouvrage *Sur la grandeur des Romains*. Il ne négligeait pas non plus le théâtre, et depuis 1744 il composa : *Plutus* ou le *Procès entre la richesse et la pauvreté*, le *Voyage de Sganarelle au pays des philosophes*, *Abraecadabra* ou le *Revenant*, le *Philosophe imaginaire*, la *République* et le *Marié métamorphosé*.

10. Sur ces entrefaites, la fortune d'Holberg avait grandi avec sa réputation. Il avait été nommé professeur d'éloquence et membre du consistoire. Plus tard, il fut élu questeur de l'université. Ses ouvrages ne lui rapportaient pas, à beaucoup près, ce qu'ils lui eussent rapporté en France ou en Angleterre; mais il dépensait peu et amassait sans cesse. Il acheta, dans une des plus riantes parties de la Seelande, une belle terre où il allait passer l'été. Quand il se vit ainsi riche, puissant, considéré, il lui vint la fantaisie, à lui qui avait fait une imitation du

Bourgeois gentilhomme, de vouloir ajouter un titre à son nom. Le roi le fit baron. Il ne survécut pas longtemps à cette nouvelle faveur ; il mourut le 27 janvier 1754, et fut enterré à Sorœ.

11. Holberg avait, dans sa première jeunesse, étudié Plaute, Térence, Aristophane, et les autres poètes grecs et latins. Plus tard, il s'éloigna des œuvres littéraires et se consacra aux études historiques. Il est surtout célèbre comme poète, et tous les efforts de son intelligence s'étaient tournés du côté de l'histoire. Il fut poète par moments, il fut historien toute sa vie. Il écrivit, dans l'espace de quelques années, ses satires, ses principales comédies, son *Peter Poors*, et travailla presque sans cesse à quelques œuvres d'histoire. Plusieurs de ses travaux en ce genre n'ont pas eu un grand succès, et sont maintenant fort peu lus. Ils sont faits avec talent et habileté, mais ils manquent de profondeur et d'érudition. Holberg comprenait avec une rare facilité le sens philosophique d'une idée, la portée morale d'un fait ; mais il se laissa trop séduire par cette facilité, et négligea les recherches sérieuses (1).

12. Holberg a pourtant doté son pays d'une œuvre excellente, son *Histoire de Danemark*. Il n'y avait rien eu de semblable avant lui, il n'y a rien eu de meilleur depuis. Les siècles du paganisme et du moyen âge y sont, il est vrai, traités fort légèrement : Holberg n'estimait guère les antiquités ; il ignorait la langue islandaise ou scandinave ; et d'ailleurs les grandes recherches de Shœning, de Suhm, d'Ihre, n'avaient pas encore éclairci les origines de la Scandinavie ; mais dans l'histoire des temps modernes, surtout dans celle des derniers règnes, l'auteur, appuyé sur de nombreux documents authentiques, mérite la plus grande confiance. Il y a de l'art dans son exposition, de l'habileté dans son récit, de la vérité dans ses jugements sur les hommes et les choses.

13. Nous avons dit le sujet de *Peter Poors*. Les *Voyages*

(1) M. Marmier, *Hist. de la litt. en Danemark et en Suède*, p. 126.

souterrains de Nicolas Klimm, c'est la plaisanterie de Swift (l'auteur de *Gulliver*) poussée à l'extrême, c'est une audace de fiction philosophique. Un bachelier norvégien est le héros de cet étrange récit. Cédant à sa curiosité, il se fait descendre, au moyen d'une corde, dans un trou qu'il découvre au milieu des rochers de la Norvège. La corde casse, et le pauvre Klimm tombe dans un monde souterrain, où l'attendaient des merveilles plus bizarres qu'ingénieuses. Le style de ce roman est plein de grâce et de chaleur. Holberg l'écrivit en latin, par peur de la censure; et ce ne fut qu'en 1787 que Baggesen le traduisit en danois.

14. *Peter Poors* et *Niel Klimm* sont deux des meilleurs ouvrages d'Holberg, et pourtant c'est à ses comédies qu'il doit presque toute sa renommée. Holberg, dit M. Marmier, a emprunté au théâtre français l'idée de plusieurs situations et de plusieurs rôles, l'idée, par exemple, de toutes ces femmes de chambre habiles à conduire une intrigue, de tous ces valets confidents de leurs maîtres, de toutes ces Lisette, de tous ces Frontin, mis en scène par Molière, Regnard et Destouches. Il emprunta le sujet de plusieurs pièces à l'Allemand Biedermann, à l'Italien Gherardi. Il prit en un mot, çà et là, selon le caprice ou l'occasion, l'élément primitif de son œuvre; et ce canevas une fois trouvé, il s'abandonna à sa verve, à son esprit humoriste, à son talent exquis d'observateur. Une conception sage et souvent ingénieuse, surtout dans les dénouements, une grande entente de la scène, un dialogue plein de naturel, de verve et de gaieté; des mœurs locales d'une vérité étonnante, une imagination riche et originale dans les plaisanteries, une philosophie hardie et profonde dans les réflexions: voilà ses bonnes qualités. Mais on peut lui reprocher des défauts non moins grands: des exagérations burlesques, quelques fables sans intérêt ou sans vraisemblance, plusieurs négligences dans l'arrangement des petits détails, un langage incorrect, comme on le parlait de son temps, et surtout une extrême licence dans les expressions, qui va quelquefois jusqu'à l'obscénité.

15. Vers le milieu du xviii^e siècle, et malgré l'influence d'Holberg, le Danemark était devenu presque tout français : les palais et leurs jardins, les maisons et les modes, le langage et la littérature, tout était calqué sur la France. La poésie danoise, privée d'encouragements, se retira, comme par le passé, dans les presbytères, au lieu de se mêler au tumulte des villes ; et au lieu de rester originale, elle vécut d'imitation. La poésie tomba dans une entière décadence, comme on peut en juger par le recueil de poésies élégiaques publiées à la mort de Christian VI. Chaque poète y apporta son œuvre, et chacune de ces œuvres est un modèle de mauvais style autant que de mauvais goût.

16. Le règne de Frédéric V (1746-66) s'ouvrit sous de meilleurs auspices. Ce prince, ami des lettres et des arts, releva l'école déchue de Sorø, fonda l'Académie de Drontheim, et celle des belles-lettres de Copenhague ; ce fut lui qui envoya en Arabie l'expédition scientifique dont Niebuhr a écrit l'histoire ; ce fut lui enfin qui établit le premier théâtre danois à Copenhague.

Holberg avait institué dans sa vieillesse quelques prix de poésie ; Pontoppidan, son adversaire, voulut l'imiter. Ces prix n'étaient que de vingt à trente écus ; mais ils firent naître une heureuse émulation. Quelques fondations du même genre furent faites par l'Académie des belles-lettres, ainsi que par deux autres sociétés, l'une composée d'écrivains norvégiens, et l'autre, d'écrivains danois. Mais ces deux sociétés, rivales l'une de l'autre, et dominées par un esprit de patriotisme trop exclusif, s'occupèrent trop souvent de personnalités. Ainsi, la société norvégienne poussa l'aveuglement jusqu'à méconnaître le mérite du Danois Ewald, et la danoise ne montra guère moins d'injustice envers le Norvégien Wessel.

17. La *Messiede* et son auteur Klopstock (p. 96) exercèrent, vers le milieu du xviii^e siècle, une influence notable sur la poésie danoise ; et l'on ne saurait douter qu'Ewald, le plus grand poète danois de ce temps, n'appartint à son école. Dans le même temps, on se mit aussi à étudier la littérature anglaise, Milton, Young,

Pope, etc. Ainsi, le Danemark obéissait à trois influences littéraires : l'influence française, qui sacrifiait la pensée à la forme ; l'influence allemande, qui sacrifiait la forme à la pensée ; et l'influence anglaise, qui paraissait opérer entre elles une heureuse alliance. Tel fut le sujet de la grande querelle engagée entre Gottsched, le partisan du théâtre français, et Bodmer, le champion de la littérature britannique.

18. Bodmer commençait à triompher en Danemark, lorsque parut un jeune homme dont on n'avait pas encore prononcé le nom, CHRISTIAN BRAUMANN TULLIN. Né l'an 1728 à Christiania, où il mourut directeur des douanes en 1785, Tullin publia un poème intitulé *le Jour de mai*. C'était une description de la nature habilement tracée ; c'était une œuvre de sentiment revêtue d'une forme pure et élégante, un peu maniérée en certains endroits, et visant à de faux effets d'harmonie imitative ; mais du reste extrêmement remarquable par l'expression, par une poésie tendre et religieuse. Quelques années après (1764), l'Académie des belles-lettres couronna deux autres poèmes de Tullin : la *Navigation* et la *Création*. C'est la même pureté de langage que dans le *Jour de mai*, la même grâce de style, appliquée à une pensée plus forte, à un sujet plus élevé ; quelquefois seulement la description est un peu trop longue et la phrase un peu trop pompeuse, comme dans Young, son modèle. Les autres poésies de Tullin ne valent pas ces trois pièces : ce sont des *Poésies de circonstance* qui sentent la gêne et l'effort, des *Odes érotiques*, coquettes et maniérées, et des *Idylles* qui ne sont qu'une maladroite imitation de la Grèce (1).

19. Dans le même temps, un autre Norvégien, d'un talent facile et d'une humeur légère, s'abandonnait à toutes les fantaisies de son esprit : c'était J. HERMANN WESSEL. Né l'an 1742 à Westby, il vint, à dix-neuf ans, étudier à l'université de Copenhague ; il y apprit quelques langues vivantes et donna des leçons. Son temps d'études achevé,

(1) M. Marmier, *ib.*, p. 156.

il entra, comme précepteur, chez le conseiller Bornemand, et ne pensa plus à l'avenir. Sa vie fut, comme ses œuvres, insouciance, railleuse et dérégée; il mourut à quarante ans, ne laissant que deux petits volumes, où l'on ne trouve que deux pièces sérieuses. Le reste se compose de *Contes plaisants*, de *Chansons bachiques*, d'*Épigrammes*, et d'une tragédie-parodie, intitulée *l'Amour sans bas*. C'est une critique de notre théâtre, et l'une des meilleures parodies qui jamais en aient été faites. Du reste, elle est remarquable par la versification. Wessel, tout en se moquant de l'école française, en avait appris la cadence du vers et le soin du style. Il en était ainsi tout à la fois et le disciple et l'adversaire.

20. L'école allemande eut son disciple en la personne de JEAN EWALD (1743-81). Ewald fut le contemporain et le concitoyen de Wessel; mais l'un et l'autre ne purent se comprendre ni s'aimer. La taverne aurait dû les rapprocher, car ils furent tous deux également buveurs, également pauvres. Mais Wessel jouait avec sa misère, et Ewald était d'un caractère sérieux qui ne lui permettait pas de tourner au sarcasme. Il était doué d'une nature tendre, enthousiaste. A la lecture des légendes, il voulait se faire missionnaire et martyr; à celle de Robinson, il voulait aller vivre dans une île déserte. Une passion malheureuse qu'il conçut pour une jeune fille nommée Arense le fit soldat; il espérait arriver par là à la fortune, et mériter la main d'Arense. Il fut d'abord tambour, puis il devint sous-officier, et fit plusieurs campagnes en Bohême, sans monter plus haut; alors ses parents le rachetèrent. Mais Arense en épousa un autre, et ce fut pour Ewald un deuil de toute sa vie, et la source de tous ses désordres bachiques.

Cependant Ewald reprit un peu d'empire sur lui-même, et alors il chercha des consolations dans le travail. Il composa le *Temple de la Fortune*, allégorie pleine d'esprit qui fut insérée dans le recueil de l'Académie des belles-lettres. La *Cantate* qu'il fit, en 1766, sur la mort de Frédéric V, obtint la préférence sur toutes les autres; et dès lors il se

crut le plus grand poète du Danemark. Mais le demi-succès de son drame d'*Adam et Ève* le ramena à des sentiments plus modestes. Pendant deux ans, sans rien écrire, il relut les auteurs latins, les classiques français et les écrivains anglais, surtout Shakspeare et Ossian. Klopstock, qui l'aimait, le détourna de l'école française, et l'engagea à chercher dans l'histoire nationale un sujet de tragédie. Ewald remonta jusqu'à la race des héros païens, et choisit *Rolf Krage*, dont il fit un drame en prose poétique (1770). C'était la première tragédie nationale écrite en danois, une œuvre neuve et forte, tout étincelante de poésie; mais l'Académie ne l'accueillit pas avec faveur, et la pièce ne fut pas représentée.

En 1774, Ewald, remontant encore plus haut dans l'histoire du Nord, prit le mythe de Balder, et en fit un drame en vers mêlé de chants, sous le titre de *Baldurs Dæd*. L'action de ce drame est fort simple, dit M. Marmier: un seul sentiment d'amour en forme la base; une mort fatale lui sert de dénoûment. Dans le développement des scènes, dans la peinture des caractères, Ewald a suivi assez fidèlement la tradition mythologique; mais il l'a revêtue de toutes les brillantes couleurs de sa palette poétique, de toutes les richesses de son imagination. On n'avait pas encore vu en Danemark une œuvre aussi parfaitement écrite et d'un genre aussi élevé. Le succès de *Balder* fut complet; mais, pour tout bénéfice, il rapporta à Ewald une pension de cent écus.

Quatre ans après, l'héroïsme de quelques pêcheurs d'Hornbek qui sauvèrent, au péril de leurs jours, un capitaine anglais naufragé sur la côte, fournit à Ewald le sujet d'un drame plus simple et d'une nature presque pastorale, sous le titre des *Pêcheurs*. Il avait composé, dans l'intervalle, la pastorale de *Philémon et Baucis*, et trois comédies, le *Brutal claqueur*, *Arlequin patriote* et le *Célibataire*, qui eurent peu de succès, quoiqu'elles fussent spirituellement écrites.

La pièce des *Pêcheurs* fut la dernière œuvre importante d'Ewald. Jeune, il avait cherché dans le vin l'oubli de ses

premières illusions ; et ce qui n'était d'abord pour lui qu'un besoin passager devint une habitude, une passion. La goutte ne l'empêchait point de s'y livrer ; de là la misère, et une mort prématurée. Outre les ouvrages que nous avons cités, Ewald a laissé la *Félicité de Rongsted*, des *Odes* encore célèbres, des *Élégies* touchantes, telles que l'*Espérance et le Souvenir*, etc.

21. Après Ewald et Wessel, on vit paraître encore plusieurs poètes distingués : JENS ZETLITZ, dont les *Chansons* indiquent dans la poésie lyrique une nouvelle tendance, une philosophie joyeusement humoriste ; NIELS WEYER (1788), mort à vingt-deux ans, et dont les *Essais* annonçaient un poète de grande espérance ; EDWARD STORM (1749-1794), qui exprima dans le langage simple et harmonieux de ses *Poésies didactiques et satiriques* les émotions d'une âme douce et honnête ; OLE JOHANNES SAMSOE (1759-96), qui écrivit sur *Dyveke*, favorite de Christian II, une tragédie remarquable, et mourut la veille du jour où elle fut jouée aux applaudissements du public ; JEAN CLAM TODE de Hambourg (1736†1806), qui cultiva avec succès la littérature danoise, et laissa des *Épîtres*, des *Contes*, des *Fables* et des *Comédies* ; ENEWOLD DE FALSEN (1755-1808), auteur comique distingué ; H. CH. SANDER (1812), auteur dramatique à qui l'on doit la tragédie d'*Ebbensen*, des *Opéras-comiques* et un choix de *Comédies danoises* ; J. NORDAHL BRUNN (1816), évêque de Bergen, auteur d'une tragédie de *Zarine* et de *Petits poèmes lyriques* ; V. GN. HJORT (1819), évêque de Rippen, auteur de *Chants populaires* et de *Chants sacrés* ; TROIEL, qui publia quelques *Satires* spirituelles ; THOMAS THAARUP (1749-1821), dont on cite l'*Hymne à Dieu*, les *Chants patriotiques*, les opéras de *Cora* et *Atine*, la *Fête de la moisson*, où il chanta le mariage du roi en 1792 et l'émancipation des paysans ; JENS MELCH. HERZ (1825), évêque de Rippen, qui introduisit avec succès l'hexamètre dans son épopée d'*Israël délivré* ; CONRAD MALTIE-BRUNN, en français, MALTE-BRUN, né l'an 1775 en Jutland et mort en 1827 à Paris, l'un des plus grands géographes modernes, rédacteur au *Journal des Débats* (1806-27), et poète danois remarquable (*Ode à la marine danoise, sur le bombardement de Tripoli*).

22. Au milieu de cette foule d'écrivains, deux hommes se firent remarquer par la variété de leurs études et l'étendue de leurs travaux : PRAM et RAHBK.

CHRISTIAN PRAM de Norwège, mort en 1821, composa des *Odes*, des *Contes*, des *Opéras*, un *Poème épique*, et des *Dissertations* sur la statistique et les finances. Ses odes sont généralement froides, sans mouvement, inspiration.

Ses opéras, *Damon et Pythias*, *Frode et Fingal*, s'en font mieux soutenir à la lecture qu'au théâtre. Son poème épique, en quinze chants, eut plus de succès. C'était la première œuvre de ce genre que l'on voyait paraître en Danemark (1785). Depuis, il est tombé dans l'oubli, et sans doute il y restera. Le héros de ce poème est *Stærkodder*, cet intrépide homme du Nord, dont les exploits et les aventures ont été chantés par les scaldes. C'était un beau et grand sujet, dit M. Marmier ; mais, pour le traiter convenablement, il fallait pénétrer dans les traditions scandinaves, étudier les Sagas, comprendre la physionomie, le caractère, la rude et sauvage énergie de ces guerriers du Nord, qui s'en allaient, comme *Stærkodder*, errer l'été sur toutes les côtes, et revenaient l'hiver au foyer du Jarl, boire le *mied* écumant et conter leurs batailles. Pram ne se soucia pas de faire une telle étude : il prit dans une page de Saxo le Grammairien son thème poétique, et le broda à sa façon. Son *Stærkodder* est un personnage imaginaire, peint avec un certain talent, mais sous des couleurs qui n'appartiennent ni au temps où il vivait, ni à la physionomie qu'il devait avoir. A ce défaut, Pram joignit celui d'imiter l'*Obéron* de Wieland, dans son récit demi-sérieux, demi-plaisant ; forme mixte qui pouvait très-bien s'adapter à une création fabuleuse, mais non pas à des traditions historiques.

Sous ce rapport, Pram a mieux réussi dans ses contes en prose. La nature de ses récits comportait ici le ton plaisant, et ils tirèrent un nouveau relief de la teinte humoriste qu'il y jeta par intervalle. Pram fonda aussi un journal littéraire, la *Minerve*, qui influa sur la littérature danoise, et donna un nouvel essor aux publications périodiques. En 1798, une société littéraire publia le *Musée scandinave* ; à la même époque, une autre société fit paraître le *Journal de la vérité*. Plus tard Rahbek publia son *Spectateur*, Molbech son *Athénée*, OEhlenschlaeger son *Prométhée*. Aujourd'hui la plupart de ces recueils périodiques ont disparu, pour être remplacés par la *Revue mensuelle* de Reitzel.

23. RAHBÉK, qui pendant un demi-siècle brilla dans la littérature danoise, naquit en 1760 à Copenhague. Dès sa jeunesse, il montra un goût décidé pour le théâtre; un défaut d'organe ne lui permettant pas d'être acteur, il se fit critique. Il étudia à fond l'art dramatique, et écrivit sur ce sujet de nombreux articles, réunis sous le titre de *Lettres d'un vieux comédien*. A vingt-cinq ans, ses parents, pour l'arracher à la scène, l'envoyèrent voyager en Allemagne; mais il ne vit et n'étudia que les théâtres. De retour à Copenhague, il obtint la chaire d'esthétique à l'université, où il fit d'intéressantes *Leçons* sur la littérature du Danemark, en même temps qu'il écrivait des *Contes* et des *Poésies* qu'on lit encore avec plaisir. Le *Spectateur danois*, imité du *Spectateur anglais*, et qu'il rédigea pendant plus de quinze ans, est un de ses meilleurs ouvrages. Nommé directeur du théâtre, il put mettre en pratique les théories consignées dans ses écrits. Il appartenait à l'école de Diderot et de Lessing; mais il ne dédaignait pas les beautés de notre théâtre classique. Comme poète, Rahbek ne doit être placé qu'au second rang; mais il a un talent aimable et plein d'enjouement. Comme critique, il n'offre point d'aperçus élevés, ni d'idées profondes; mais il a un coup d'œil juste, un jugement sûr. De plus, il montre partout un esprit souple et facile. On lui doit une foule de *Notices*, de *Biographies* et de *Dissertations*. Il traduisit et commenta plusieurs ouvrages étrangers, et ce fut lui qui amassa avec Nyerup les premiers matériaux d'une histoire de la littérature danoise. En un mot, il courut çà et là, selon son caprice ou l'occasion, joignant, dans la discussion, le tact à la fermeté. Ce fut ainsi qu'il parvint à réveiller le goût public, à le corriger sur quelques points, et à le fixer sur plusieurs autres. Rahbek mourut en 1830, à l'âge de soixante et dix ans.

24. Parmi les prosateurs du XVIII^e et du XIX^e siècle, nous avons un grand nombre de noms remarquables à citer, tels que :

GERHARD SCHOENING (1722-80), à qui l'on doit les *Premiers temps du peuple norvégien*, l'*Histoire de Norwege*, etc.;

TYGE ROTHE (1731-1795), auteur de *Considérations historiques*, et de *l'Effet du christianisme sur l'état des peuples de l'Europe* ;

GOTTLIEB BIRKNER (1756-1798), auteur d'*Écrits dogmatiques* estimés ;

FRED. VON SUHM (1728-1798), historiographe royal et littérateur distingué, de qui l'on a : un *Dialogue* imité de Lucien ; la *Défense de la comédie danoise* (1749) ; le *Caractère du XVIII^e siècle* (1752), *Sigur et Aabor*, les *Trois amis*, et autres romans historiques ; des *Essais littéraires* (portrait d'Holberg, éloge de Lundorff) ; une *Introduction à l'histoire critique du Danemark*, en cinq parties, contenant un *Essai sur l'origine des peuples anciens et modernes*, une *Histoire critique du Danemark*, une *Histoire du Danemark*, etc. ;

JACOB BADEN (1735-1804), auteur du *Journal critique*, qui exerça une grande influence littéraire, et contribua à épurer et à fixer la langue ;

OVE GULDBERG († 1805), adversaire de la philosophie voltairienne, théologien et historien très-estimé, auteur d'une *Histoire du monde* ;

C. H. SEIDELIN (1811) et CH. BASTHOLM (1819), écrivains dogmatiques et libéraux ;

CHRISTIAN OLUFSEN (1760 ou 70-1827), auteur dramatique et professeur d'économie politique, à qui l'on doit *Gulddaaen* (la Boîte d'or), comédie estimée en prose ; un *Traité d'économie politique*, et un écrit sur l'*Industrie nationale du Danemark* ;

RASMUS NIERUP, savant bibliothécaire de l'université, qui a publié des travaux importants sur l'histoire littéraire, sur les monuments de l'ancienne littérature danoise, etc. ;

NIELS TRESCHOW, dont les *Ouvrages philosophiques* ont exercé une grande influence en Danemark ;

FR. MUNTER, évêque de Copenhague, membre de presque toutes les sociétés littéraires connues, auteur de nombreux ouvrages en danois et en allemand, tels qu'une *Histoire ecclésiastique*, des *Mémoires sur les religions des anciens*, un *Voyage en Sicile*, etc.

25. PIERRE-ANDRÉ HEIBERG, né l'an 1758 dans l'île de Seeland, résida longtemps à Paris. Le théâtre danois lui doit un grand nombre de comédies (les *Sept tantes*, *Heckingborn*, les *Messieurs de* ou les *Soi-disant nobles*, etc.), et plusieurs opéras-comiques, les *Matelots chinois*, l'*Entrée solennelle*, qui se distinguent par une profonde connaissance de la nature des hommes, un style facile, des traits piquants, et surtout par le mérite de l'invention ; mais ses satires, souvent mordantes, donnent à son langage une couleur épigrammatique qui n'est pas toujours celle de la bonne comédie.

JEAN-LOUIS HEIBERG, son fils, né l'an 1791 à Copenhague, introduisit au théâtre de cette capitale le vaudeville,

qui, jusqu'alors, y était tout à fait inconnu. Il en a publié une dizaine, presque tous originaux, et dont les plus remarquables sont les *Poissons d'avril* et les *Inséparables*. Heiberg est le fondateur et le rédacteur principal de la *Poste volante de Copenhague*, journal littéraire, qui paraît deux fois par semaine.

26. BERNARD-SEVERIN INGEMANN, né l'an 1789, se fit surtout remarquer dans la poésie lyrique, par la fraîcheur des images, les grâces de la poésie et la pureté du style. Ses *Chants patriotiques* respirent un véritable enthousiasme. Son épopée en neuf chants, le *Chevalier noir*, dans le genre du *Fairy queen* de Spenser, perd beaucoup par l'alliance que le poète y a introduite, de deux genres entièrement incompatibles en poésie, le romantique et l'allégorie. Dans ses poésies dramatiques, Ingemann a pris Oehlenschlaeger pour modèle; ses tragédies sont : *Mithridate*, *Turnus*, *Masaniello*, la *Reine Blanche*, la *Voix dans le désert*, *Renaud*, le *Berger de Tolosa*, le *Chevalier du lion*. On lui doit encore des *Contes*, et, dans une série de petits poèmes, ses *Voyages en Allemagne, en France et en Italie*.

CH. WINTHE a laissé deux *Recueils de poésies* d'une grâce naïve et touchante; et HAUCK a raconté, avec un vrai talent de romancier, l'*Histoire de Dyveke* (p. 296)

27. ADAM OEHLenschlaeger naquit en 1779 à Frédérikssberg, résidence royale près de Copenhague, dont son père était intendant. A l'âge de neuf ans, poussé par un instinct poétique précoce, il écrivit un *Psaume*. Enhardi par cet essai, il voulut, comme Holberg, écrire des pièces de théâtre; il en fit qu'il jouait dans une salle du château, avec sa sœur et un ami. Au sortir de la Realskole (l'École royale), comme il avait conservé ses goûts de théâtre, il se fit acteur; mais il ne tarda pas à se dégoûter de la vie de comédien, et il étudia le droit sous OErsted, l'un des juriconsultes danois les plus célèbres. Cette étude céda au goût de la poésie. La poésie islandaise devint sa passion, et bientôt il eut pénétré fort avant dans l'esprit des traditions septentrionales. Les *Ballades*, qui

datent de cette époque, en font foi. En 1803, il fit paraître un recueil de *Poésies* qui eut du succès. Ce sont des contes relatifs à des superstitions populaires, des romances guerrières ou érotiques, quelques traditions, et une espèce de comédie satirique qui a pour titre : *La nuit de la Saint-Jean*. L'année suivante, il publia un nouveau recueil, les *Poésies du Nord*, dédié au prince royal, qui lui accorda un *rieses stipende* (traitement de voyage). OEhlenschlaeger traversa la Prusse et la Saxe, s'arrêta à Weimar, puis à Paris, où il écrivit sa tragédie de *Palnatoke*, et la mit au jour avec *Hakon Jarl* et d'autres poésies inédites. Le produit de cette publication lui permit de se mettre en route pour l'Italie. Il passa par la Suisse, s'arrêta plusieurs mois chez madame de Staël, et visita Turin, Parme, Florence, Rome, Bologne, etc. Ce voyage sur la terre classique adoucit ce qu'il y avait de trop âpre dans sa nature d'homme du Nord, et lui fit entrevoir dans la poésie de nouveaux aspects qu'il ne soupçonnait pas, et dont il fit par la suite un habile usage. De retour à Copenhague, il se maria, et obtint une chaire à l'université (1810).

28. Peu d'hommes, dit M. Marmier, ont été doués d'un génie aussi fécond, aussi facile, qu'OEhlenschlaeger. Aussi s'est-il exercé dans tous les genres, et presque toujours avec succès. Il a composé des drames, des comédies, des opéras, des romans, des poèmes lyriques et des poèmes mystiques. Comme il trouvait son public danois trop restreint, il s'est lui-même traduit en allemand, et il a traduit, dans la même langue, toutes les œuvres d'Holberg. Jamais il n'a connu ni l'effort ni la fatigue du travail. Les vers tombent de sa plume comme l'eau coule d'une source; ils se suivent, se succèdent et se renouvellent sans cesse. De là vient qu'il a un style charmant de grâce, de flexibilité, d'abandon, mais souvent très-négligé; de là vient aussi qu'il entremêle à ses belles compositions des pages inégales, qu'un goût plus sévère aurait corrigées ou fait disparaître.

29. Toute l'histoire ancienne du Danemark réside, comme on le sait, dans les Sagas islandaises, et toute sa mythologie dans l'Edda. OEhlenschlaeger s'est approprié

toutes ces traditions, il a reproduit tous ces mythes, tous ces récits héroïques, d'une manière aussi fidèle qu'originale. Quelques-unes de ses compositions, telles que la *Mort de Balder* et les *Dieux du Nord* (Nordens Guder), sont pleines de majesté. Quelques autres, comme la saga de *Hroar* et celle de *Vanlundur*, ne sont autre chose que le récit exact et suivi de plusieurs faits décousus et racontés en divers lieux.

C'est dans ses drames surtout qu'OEhlenschlaeger a dépeint le caractère audacieux, la vie aventureuse des anciens hommes du Nord.

La tragédie de *Stærkodder* ou *Starkother* se rapporte aux temps héroïques des Scandinaves. Stærkodder est une espèce d'Achille ou d'Hercule du Nord, d'une force et d'une valeur prodigieuse, très-célèbre dans les vieux récits scandinaves. Saxon le Grammairien lui attribue plus de deux cents ans de vie. Dans *Hakon Jarl*, il s'agit de la lutte du christianisme et de la religion d'Odin; le dernier défenseur de cette religion lugubre est le farouche Hakon, ce puissant Jarl de Norwège, presque roi, qui lutte contre le roi Olaf, partisan de la religion chrétienne. L'auteur a peint d'une manière admirable ce vieux guerrier avec ses violentes passions, son courage féroce, son attachement sombre à ses dieux de carnage, et le pressentiment, contre lequel il se débat en vain, de la chute de leurs autels (1).

Dans *Palnatoke*, OEhlenschlaeger a mis en scène le fameux *Roi de mer* (pirate) qui, dans le x^e siècle, ravagea les côtes de la Baltique. Le sujet d'*Axel et Valborg* est emprunté à l'un des chants les plus universellement répandus en Scandinavie, et qui date de l'époque de la féodalité et de la chevalerie.

30. OEhlenschlaeger, dans ses travaux dramatiques, ne s'est pas exclusivement borné aux anciennes traditions scandinaves. On lui doit une tragédie sur *Charlemagne*, une autre sur un chevalier allemand *Hugo de Rheinberg*,

(1) OEhlenschlaeger a écrit sur *S. Olaf* une tragédie encore inédite, qui offre le tableau d'une époque de troubles religieux et d'agitations politiques dans le Nord. On la dit au moins l'égal d'*Hakon Jarl*.

une autre sur la *Mort de Corrége*, et sur deux princes de Danemark, *Erik* et *Abel*, et sur *Tordenskjold*, cet homme d'audace et de génie, qui, du rang de simple matelot, s'éleva en peu de temps au grade d'amiral, et fut tué à trente-cinq ans, dans un duel.

Ces tragédies, dit M. Marmier, sont parfois un peu longues et un peu froides. Le public français aurait de la peine à admettre tant de conversations sentencieuses, tant de scènes élégamment tracées, mais dépourvues d'action. Il lui faut, dans un drame, du mouvement et de la vie. Les hommes du Nord sont d'une autre trempe. Ils aiment de longs discours qui ressemblent à des dissertations de professeur. Ils vont au théâtre comme à un cours d'esthétique; et peu leur importe quand le drame arrive et comment il arrive, pourvu qu'ils y trouvent une portion suffisante de maximes philosophiques et de poésie. Mais les pièces d'OEhlenschlaeger sont écrites dans un style simple, vrai, montant sans effort du ton habituel de la conversation à la période majestueuse : il a un grand art pour disposer les diverses péripéties de ses drames, pour faire mouvoir ses personnages, et il entremêle habilement des scènes de bonne comédie et des situations tragiques. C'est dire assez qu'il est de la nouvelle école.

Outre ses tragédies, OEhlenschlaeger a écrit deux comédies : l'*Autel de Freya* et l'*Enfant du berger*; et cinq opéras : *Faruse*, le *Château des brigands*, la *Fiancée du chasseur*, le *Fils de la forêt* et la *Caverne de Ludlam*.

31. Les *Poèmes* d'OEhlenschlaeger ont acquis la popularité de ses drames. Celui qui est intitulé *Helge* est une histoire empruntée aux Sagas, l'histoire d'une nymphe des eaux, d'un guerrier, d'une femme qui le trompe, et d'une jeune fille qu'il épouse sans savoir que c'est sa fille. Ce poème, l'un des meilleurs du poète, se compose d'une suite de chants irréguliers, tantôt lyriques, tantôt épiques. On y trouve des tableaux gracieux et des scènes de voyage, de sentiment, de douleur, retracées avec un talent plein de charme et d'originalité.

Aladdin ou la *Lampe merveilleuse* est le conte des *Mille et une Nuits* développé et embelli par le poète. Cette fois, OEhlenschlaeger a renié son ciel du Nord. Il a voyagé sur les ailes de cette déesse capricieuse qu'on appelle *Fantaisie*; et avec sa faculté puissante d'intuition il a compris, comme un homme de l'Orient, la couleur, la vie, le prestige de l'Orient (1).

32. OEhlenschlaeger a publié encore un *Voyage raconté en lettres* (1817), les *Iles de la mer du Sud*, roman en quatre volumes (1826), et trois volumes de *Poésies lyriques*, dont la plus belle partie est celle des anciennes ballades. Là reparaissent les histoires poétiques gardées dans le souvenir du peuple, et reproduites par le poète d'une manière inimitable. Ainsi, il a chanté tour à tour et l'homme de mer, avec sa barbe verte, qui ravit les jeunes filles; et le *Valravn*, qui se bat contre les sorciers; et les *trolles*, qui dansent le soir sur les montagnes; et la cigogne du foyer, qui apporte à une pauvre mère des nouvelles de son fils. Plusieurs de ses ballades rappellent toute la naïveté et tout le charme du *Kæmpo-Viser*; ce sont des modèles de style poétique; et celle d'*Uffe le taciturne* est peut-être la plus belle romance qui ait été écrite en danois (2). La ballade d'*Agnète* la suit en mérite: c'est le récit d'une tradition répandue dans tout le Nord. On la raconte encore à la veillée, on la chante dans les familles.

Quoique âgé de soixante-quatre ans, OEhlenschlaeger travaille encore avec l'ardeur de la jeunesse. Madame de Staël disait de lui: « C'est un arbre sur lequel il croît des tragédies. » L'arbre a gardé toute sa force, dit M. Marmier, et nous espérons y voir mûrir encore plus d'un fruit poétique.

33. BAGGESEN, né l'an 1764 à Korsœ, publia, à vingt-deux ans, un recueil de *Contes* en vers qui lui valurent de puissantes protections. En 1788, il fit jouer son opéra d'*Ogier le Danois*. Cette pièce, accueillie froidement, ne

(1 et 2) V., pour les détails, M. Marmier, *ib.*, p. 227 et suiv.

put se relever du coup qu'Heiberg lui porta par sa parodie d'*Ogier l'Allemand*. Cet échec le fit voyager : il visita une grande partie de l'Allemagne, de la Suisse, et séjourna quelque temps à Paris. En 1790, il épousa à Berne une petite-fille de Haller, et revint à Copenhague, où il publia, sous le titre de *Labyrinthe*, le récit de ses voyages, l'un de ses meilleurs écrits en prose, et, sous le titre de *Travaux de jeunesse*, un recueil de poésies dont le succès alla toujours croissant.

Bientôt le duc d'Augustembourg, l'un de ses protecteurs, lui fit donner la mission d'étudier les écoles et les universités d'Allemagne; mais Baggesen n'étudia que la poésie, ne visita que les poètes, et s'infatua de la langue allemande, qu'il devait dans la suite adopter pour écrire son *Adam* et sa *Parthénaïs*. A son retour, il obtint une place à l'université de Copenhague. Mais, peu de temps après, la mauvaise santé de sa femme le força à faire un troisième voyage. Sa femme étant morte à Kiel, Baggesen continua sa route, et se maria à Paris avec la fille d'un pasteur genevois. Revenu en 1798 à Copenhague, il fut adjoint à la direction du théâtre. Il fit représenter un drame intitulé *Erik Enejod*, qui fut accueilli favorablement, et publia quelques *Poésies danoises* qui obtinrent un grand succès. En 1800, il entreprit un quatrième voyage, retourna en France, et s'arrêta longtemps en Allemagne. Il publia, à Hambourg, deux volumes de *Poésies allemandes* que plusieurs journaux critiquèrent sévèrement; mais il répara en partie cet échec par sa *Parthénaïs*, œuvre de talent, sans doute, mais où il y a trop d'artifice et de parure.

34. Baggesen ne revint qu'en 1806 en Danemark. Pendant son absence, la littérature danoise, qu'il avait laissée sous l'influence romantique de Wieland, était tombée sous l'influence voltairienne de Goëthe. Effrayé de ce changement, il essaya de transiger avec le public. Dans une nouvelle édition qu'il donna de son *Labyrinthe*, il annonça que sa nature n'était pas, comme on le croyait, légère et enjouée, qu'il avait un grand penchant pour la poésie grave, et que désormais il donnerait un caractère sérieux

à toutes ses œuvres. Mais bientôt il oublia le rôle dont il voulait se charger. Il écrivit une autre *Satire* contre la nouvelle école, et retourna en France. Il y était quand les Anglais arrivèrent sur la côte de Seeland, quand Copenhague fut assiégé et la flotte danoise enlevée; et cet homme, qui se disait doué d'un si grand penchant pour la poésie sérieuse, écrivit des strophes plaisantes sur le bombardement de Copenhague, et sourit dans ses vers, tandis que le Danemark était livré au pillage et à la dévastation. Il composa, il est vrai, plus tard, des *Chants de guerre* et des *Élégies*; mais ces élégies étaient bien au-dessous du sentiment qui avait agité l'âme de tout vrai Danois pendant la fatale guerre de 1807, et ses chants de guerre étaient trop emphatiques pour pouvoir produire quelque émotion. Tout bien considéré, il valait encore mieux en revenir à ses Odes coquettes et rieuses, car c'était là sa vraie nature (1).

35. De 1807 à 1811, Baggesen resta, tantôt en France, tantôt en Allemagne, écrivant des *Épigrammes*, des *Élégies*, et publiant des *Almanachs poétiques* dans lesquels il outrageait le génie de Goëthe. De retour à Copenhague, il passa sept années à guerroyer contre OEhlenschlaeger, contre Brunn et Rahbek, contre tous ceux qui voulaient innover en poésie. Mais, se sentant le plus faible, il retourna à Paris, où il vécut gêné et souffrant. Tout malade qu'il était, il éprouvait encore le besoin des voyages. Dans le cours de 1825 et de 1826, il s'en alla à Berne, à Dresde, à Carlsbad; mais quand il sentit approcher sa fin, il éprouva un désir ardent de revoir son pays natal. Il se mit en route: ses forces ne purent le soutenir jusqu'au terme de son voyage, et il mourut à Hambourg le 3 octobre 1826. De tous les écrivains danois, Baggesen est celui qui a déployé dans son style le plus de souplesse, d'élégance et de correction; sa prose est, comme ses vers, d'une pureté admirable. Sa traduction de Niel Klimm, et son *Labyrinthe*,

(1) M. Marmier, *ib.*, p. 188.

peuvent être considérés comme deux modèles de langage. Il avait infiniment d'esprit, et, malgré cet esprit, il fut l'un des meilleurs poètes lyriques. On lira toujours avec plaisir ses *Chants du matelot* et son *Alleluia de la création*, qui mérite, dit M. Marmier, d'être mis à côté d'une des belles Harmonies de M. de Lamartine.

III^e SECTION. — LITTÉRATURE SUÉDOISE.

§ 1^{er}. *Coup d'œil sur les premiers développements de la littérature suédoise.*

1. Développement tardif de la littérature en Suède. — 2. Le christianisme et le clergé suédois. — 3. Les cloîtres offrent seuls des traces de culture intellectuelle. — 4. Premières écoles de Suède; université d'Upsal. — 5. Vicissitudes et caractère de la langue suédoise.

1. La littérature s'est développée plus tard en Suède qu'en Danemark : l'histoire même du pays l'explique. La première époque de cette histoire, l'époque païenne, et celle de l'union de Calmar jusqu'à l'avènement de Gustave Wasa, ne nous offrent qu'une série continuelle de discordes intestines, de guerres passionnées et de calamités publiques. Dans cet état permanent d'anarchie, dans cette misère de tout un peuple qui ne trouvait encore dans son commerce et son agriculture qu'une ressource insuffisante à ses besoins, les lettres, les arts, les institutions pacifiques ne pouvaient que surgir avec peine, et se développer avec lenteur.

2. Le christianisme, prêché par saint Ansgard au ix^e siècle, ne s'enracina en Suède qu'au xii^e. Au xi^e, les païens offraient encore, dans le temple d'Upsal, des sacrifices aux dieux de la Scandinavie. Mais lorsque les missionnaires eurent enfin vaincu le culte sanguinaire d'Odin, lorsqu'ils eurent converti les nobles et le peuple, ils fondèrent, comme partout, des cloîtres et des écoles. Mal-

heureusement ces écoles étaient mal gouvernées et peu fréquentées. Le cri de guerre résonnait trop souvent à la porte des couvents pour ne pas réveiller, dans leur retraite, l'humeur belliqueuse de tous ces hommes issus d'une race de pirates et de soldats. Les moines, les prêtres eux-mêmes, portaient la cotte d'armes ; les évêques montaient à cheval, la lance au poing, et conduisaient leurs vassaux au combat.

3. Toutefois, on ne trouvait autre part ailleurs que dans les cloîtres quelques traces de culture intellectuelle. C'étaient les religieux qui exerçaient la médecine, qui s'occupaient de chimie, de mécanique, d'astronomie. Des moines, dont on ignore le nom, écrivirent, au ^{xiv}^e siècle, un livre *Sur la nature des plantes et des pierres*, un autre *Sur la médecine*, un troisième *Sur la vertu des simples*, un quatrième *Sur la structure du corps humain et sur la digestion*. Au ^{xv}^e siècle, un moine de Wadstena construisit, à Upsal, un globe sphérique, où l'on voyait le mouvement de la lune et des planètes. Un autre enfin composa un *Calendrier ecclésiastique* dont on se servit longtemps en Suède.

4. Les premières écoles dont il soit fait mention dans les annales de la Suède datent du ^{xiii}^e siècle : ce sont celles de Linköping et d'Upsal. Plus tard, chaque chapitre métropolitain, chaque couvent eut la sienne. Mais elles étaient encore inférieures à celles du Danemark. En 1478, Sten Sture fonda l'université d'Upsal ; mais tous ses efforts ne purent lui donner qu'une existence très-incertaine. Elle languit faute de ressources, faute de maîtres habiles, et ne se releva que cent cinquante ans plus tard, sous Gustave-Adolphe (1).

5. L'usage de la langue islandaise subsista longtemps à Upsal ; aussi la langue suédoise fut-elle lente à se développer. D'un côté, les prêtres et les moines la négligeaient pour le latin ; de l'autre, les rois et les hommes de leur

(1) M. Marmier, *ib.*, p. 260.

cour employaient encore le vieil idiome scandinave. Au ^{xiv}^e siècle, sous le règne d'Albert de Mecklembourg, il subit notablement l'influence de l'Allemagne, et depuis la célèbre Marguerite, et l'influence du Danemark; mais, à tout prendre, elle est restée beaucoup plus près de l'islandais que la langue danoise.

§ 2. *De la littérature suédoise du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle.*

1. Premier monument de la prose suédoise. — 2. Les Légendes des saints et la poésie populaire. — 3. Le *Folk-Visor*, comparé au *Kæmpo-Viser*. — 4. Sources de la poésie populaire en Suède. — 5. Le *Lek*. — 6. Époque où les chants populaires ont été composés. — 7. La littérature suédoise au ^{xvi}^e siècle. — 8. La littérature suédoise au commencement du ^{xvii}^e siècle. — 9. Cronander et les trois Messénus. — 10. Gustave-Adolphe. — 11. Influence de la guerre de Trente Ans sur la littérature suédoise. — 12. La reine Christine et Bureus. — 13. Stagnation de la littérature après Christine. — 14. La poésie dramatique et la poésie lyrique. — 15. Sjerulhielm, Rosenbane et Spegel. — 16. Progrès de l'étude des sciences. — 17. Nouvelle et meilleure direction des sciences historiques.

1. On regarde comme le premier monument de la prose suédoise une *Lettre* de six pages, écrite par une religieuse du couvent de Wadstena (1498). Cette lettre, de sœur INGRIDE, est un naïf mélange de tendresse profane et de piété mystique. Ce n'est point un heureux début pour une littérature.

2. Les *Légendes des saints* nous offrent quelques pages de prose assez bonnes. La poésie écrite n'était pas encore cultivée. Mais il existait alors, comme en Danemark, en Écosse, en Allemagne, la poésie traditionnelle, la poésie populaire, qui se perpétuait d'une génération à l'autre par le récit ou par le chant. Le recueil suédois, le *Svenska Folk-Visor*, renferme plusieurs pièces que l'on dirait calquées, dit M. Marmier, sur celles des *Borders Minstrelsy* de Walter Scott, des *Reliquies* de Percy, du *Wunderhorn* de Brentano, et du *Kæmpo-Viser* de Syvs.

3. Cependant le *Folk-Visor*, comparé au *Kæmpo-Viser*,

nous présente une teinte moins sombre, quelque chose de plus tendre et de plus humain. Ce qui apparaît souvent dans cette poésie du peuple suédois, c'est le tableau de l'amour; quelquefois l'idée barbare l'emporte sur tout le reste, et la scène la plus dramatique est racontée avec le plus grand sang-froid. Il y a aussi çà et là quelques jolies fictions de sentiment cachées sous une allégorie (1).

4. La Suède a puisé, comme le Danemark, sa poésie populaire à plusieurs sources. Elle a gardé du paganisme, dit M. Marmier, la tradition du marteau de Thor, des perfidies de Loki, des Elfes qui dansent dans les forêts, des *Hægspelare*, des *Stræmkarle*, qui soupirent dans les fontaines et chantent dans les cascades. Le christianisme lui a donné ses légendes de saints. L'Islande lui a appris ses histoires de guerre et de pirates; l'Allemagne, ses contes de chevalerie. Elle a chanté elle-même les événements qui se passaient autour d'elle, les rois dont on voulait célébrer la sagesse, les héros dont elle admirait le courage. Elle a chanté ses joies et ses douleurs. C'est tantôt un tableau de mœurs, fidèle et intéressant, tantôt une scène fictive, riche de sentiment et de poésie, tantôt la peinture d'un caractère, le récit d'un fait, qui peuvent servir à l'historien.

5. Dans leur poésie populaire, les Suédois ont de plus que les Danois un chant particulier, connu sous le nom de *Lek*, et où l'on trouve des intentions de jeu scénique. Le lek n'est parfois qu'un morceau fort court, destiné seulement à rassembler plusieurs personnages et à peindre diverses situations. C'est une espèce de *libretto* complété par la danse, par la pantomime, par la musique. Une société suédoise le prend, et se distribue les rôles. Chacun est acteur dans cette comédie de famille; car ceux qui n'ont point de part au dialogue s'associent au chœur qui répète le refrain du lek, ou aux danses qui l'accompagnent.

6. Les chants populaires de la Suède datent, comme ceux du Danemark, de diverses époques. Les uns remon-

(1) Voy. là-dessus d'intéressants détails de M. Marmier, p. 275 et 5.

tent, par la tradition, jusqu'aux plus anciens souvenirs scandinaves; d'autres se rapportent au temps de la Réforme, sous Gustave Wasa. Le style en est simple, uniforme, et ils sont partagés ordinairement en strophes de quatre vers. On ne sait, du reste, quel en est ou l'auteur ou la date précise. En 1814, MM. Geyer et Afzelius, tous deux poètes, en ont publié un recueil, sous le titre de *Svenska Folk-Visor*, en trois volumes, avec musique. M. Ardwisson en a édité, en 1838, un autre tout nouveau et plus étendu, intitulé *Svenska Fornsaenger*.

7. L'histoire de la Suède, au xvi^e et xvii^e siècle, nous présente une suite remarquable de rois : Gustave Wasa, Gustave-Adolphe, Christine, Charles X, Charles XI, Charles XII. C'est sous le premier que la Réforme pénétra dans le pays, avec deux frères, Olaüs et Laurentius Petri. Cette Réforme, dont on attendait tant d'effets littéraires, fut d'abord presque stérile. LAURENT ANDRÆE (1526) avait précédemment traduit le *Nouveau Testament*; LAURENTIUS PETRI traduisit toute la *Bible* (1541); OLAÜS PETRI écrivit la première pièce de théâtre qui ait paru en Suède; elle est intitulée *la Comédie de Tobie*. Ce n'est autre chose que le récit de la Bible, froidement amplifié, mis en scène et en dialogue. Les deux Petri composèrent aussi plusieurs *Traités* de polémique religieuse, des *Sermons*, et une *Chronique suédoise*, restée inédite. Le sort de ces deux frères a été, du reste, bien différent : Laurentius devint archevêque d'Upsal; Olaüs, accusé de complicité dans un complot contre le roi, mourut dans les fers.

8. Il faut traverser plus d'un demi-siècle pour arriver, sous le règne de Charles IX (1600-1610), à quelque trace de littérature. Ce prince aimait les lettres; il était poète, et l'on a de lui plusieurs *Pièces de vers* remarquables par leur énergie. Il était passionné pour le théâtre, et souvent il appela les élèves des gymnases à venir jouer devant lui des *Drames* suédois. Ces drames n'étaient que de simples histoires de la Bible, accompagnées d'un prologue et d'un épilogue, coupés par quelques intermèdes et dépourvus de toute invention.

9. JACQUES CRONANDER tenta d'élargir le cercle étroit où le drame était enfermé. Il composa deux *Comédies* qui ressemblent à deux moralités : ces pièces, après avoir été jouées quelquefois, tombèrent dans un oubli complet. Un autre poète, JEAN MESSÉNIUS (1584-1637) porta ses vues plus haut. Il n'entreprit rien moins que d'écrire toute l'histoire de Suède en cinquante *Tragédies* et *Comédies*. Il en a composé six qui ne peuvent faire regretter les autres. On n'y trouve ni esprit, ni imagination, ni vérité locale, et quelquefois elles sont entachées de repoussantes grossièretés. Messénus s'est fait plus d'honneur par ses écrits historiques : la *Seondia illustrata*, en quatorze volumes in-folio ; la *Chronique des évêques*, de 835 à 1611 ; l'*Histoire des cinq plus anciennes villes de Suède* (Upsal, Sigtuna, Skara, Birka et Stockholm), etc. Il eut pour collaborateur ARNOLD MESSÉNIUS, son fils. Son petit-fils, JEAN MESSÉNIUS, fut décapité en 1651, avec Arnold, pour un *Libelle* contre Christine.

10. GUSTAVE-ADOLPHE, fils et successeur de Charles IX (1611-1632), joignit l'esprit de l'écrivain à l'habileté du capitaine, et à la sagesse de l'homme d'État la bravoure du soldat. On conserve à Stockholm, dans la précieuse bibliothèque des comtes de Brahé, quelques *Pièces de vers* touchantes et gracieuses, adressées à cette Ebba Brahé, dont il fut longtemps épris. Il écrivit en allemand et en suédois un *Psaume* qui est, sans contredit, l'un des plus beaux qui aient été faits au temps de la Réforme. On a encore de ce prince des *Fragments de l'histoire de sa vie*.

11. La guerre de Trente Ans procura à la Suède une foule de livres précieux, que les officiers de l'armée suédoise pillèrent dans les cloîtres et les villes où ils passèrent ; mais, en améliorant ses moyens de culture, elle altéra aussi son caractère de nationalité. Les généraux, les officiers, les soldats, après avoir passé de longues années en Allemagne, en rapportèrent les idées dans leur patrie ; et la langue suédoise, encore trop faible pour résister à cette invasion, adopta un grand nombre de mots allemands, qui, du domaine habituel de la vie, passèrent

promptement dans les compositions littéraires et poétiques. C'est aussi de cette époque que datent les relations de la Suède avec la France, relations toutes politiques d'abord, mais qui plus tard devinrent littéraires, et dont l'influence se fait sentir encore.

12. CHRISTINE seconda l'impulsion donnée par Gustave-Adolphe. La vie de cette reine est trop connue (1) pour que nous la retracions ici. La Suède peut lui adresser un reproche, c'est d'avoir oublié que son devoir était de rester, avant tout, Suédoise, et de maintenir dans les lettres un sentiment de nationalité, au lieu de se laisser subjuguier par l'influence étrangère. Le latin et le français étaient ses langues favorites. Elle adopta le goût, l'esprit, les mœurs de la France. La cour suivit son exemple, et le reste de la nation s'attacha à faire comme la cour. Christine, que Ménage, dans une galante églogue, a surnommée la *Minerve du Nord*, a laissé quelques ouvrages, où son caractère se peint comme dans sa conduite. Ce sont :

1° *L'Ouvrage de loisir* ou *Maximes et Sentences*, qui, sans avoir la profondeur et la précision de celles de la Rochefoucauld, offrent des idées et des observations neuves, exprimées d'une manière originale;

2° *Réflexions sur la vie et les actions d'Alexandre*; c'est un panégyrique de ce roi, qui était un héros de Christine;

3° Les *Mémoires de sa vie*, dédiés à Dieu! Elle s'y juge avec une impartialité remarquable;

4° *Endymione*, pastorale en italien, dont la reine donna le plan et quelques strophes, et dont Alex. Guidi fit le reste.

Sous le règne de Christine, on ne trouve qu'un poète remarquable, JOHN THOMASSON BUREUS (1568-1652), auteur d'un poème intitulé *Nymærevisor*.

13. A Christine succédèrent trois hommes qui ne furent occupés que de combats : Charles X, Charles XI et Charles XII. Sous les règnes plus pacifiques d'Ulrique-Éléonore, de Frédéric I^{er} et d'Adolphe-Frédéric, les let-

(1) Voy. mon *Hist. moderne*, troisième édition, t. II, p. 322 et s. — Christine, née en 1626, reine en 1632, gouverna en 1642, et abdiqua douze ans après. Elle vécut jusqu'en 1689.

tres et les sciences, paralysées par les calamités publiques, ne purent que reprendre un peu de leur ancienne activité. Dans cet espace de deux siècles, illustré par tant d'actions héroïques et tant de magnifiques victoires, à peine trouve-t-on quelque œuvre littéraire digne d'attention et d'étude.

14. La poésie dramatique avait renoncé aux histoires de la Bible et de Messénus, pour adopter une espèce de divertissement, où la tâche du poëte s'effaçait devant celle du chorégraphe et du musicien. Encore ces divertissements ne se jouaient-ils qu'à la cour. Le peuple gardait ses danses et ses *lek* anciens.

La poésie lyrique resta confuse et dépourvue d'harmonie ; mais, dans d'autres genres, on vit alors se distinguer trois hommes : Stjernhielm, Rosenhane et Spegel.

15. STJERNHIELM (1598-1672), dit le *Père de la poésie suédoise*, écrivit plusieurs de ces *Ballets* qui divertissaient la cour, surtout au temps de Christine. Il écrivit aussi, comme tous les poètes du XVII^e siècle, quelques *Vers de circonstance* et des *Épigrammes*. Son œuvre principale est un poëme didactique, en vers hexamètres, intitulé *Le choix d'Hercule*. C'est le récit de l'allégorie inventée par Prodicus et reproduite par Xénophon (1), où Hercule vit apparaître à ses yeux la Volupté et la Sagesse, qui, toutes deux, cherchaient à l'entraîner, l'une par ses riantes images, l'autre par ses graves promesses. Moins moral que l'auteur grec, l'auteur suédois laisse Hercule et le lecteur indécis entre les deux déités. La versification de Stjernhielm est un peu maniérée, mais ferme et correcte. Ce sujet a été renouvelé avec plus de moralité par Silverstolpe, en 1808.

GUSTAVE ROSENHANE (1619-1684) a laissé un recueil de *Sonnets*, dont quelques-uns se font remarquer par la simplicité du style et la fraîcheur du sentiment. On regrette d'y voir régner l'imitation des Italiens et de Ronsard ; car, comme il arrive presque toujours en pareil cas, les défauts du maître ont été outrés par le disciple.

(1) Voy. mon *Hist. de la litt. grecque*, art. Xénophon.

HAGUIN SPEGEL (1645-1714) a imité en vers corrects et quelquefois élégants la *Semaine* de du Bartas, qu'Arreboe avait déjà imitée en danois.

16. Après ces poètes, on ne trouve plus, au xvii^e siècle, dans la littérature suédoise, que de plates épigrammes, ou quelques mauvaises pièces de circonstance sur des jours de naissance et les enterrements, pour les fiançailles, pour les anniversaires, pour les querelles et les réconciliations, etc. Mais tandis que la poésie s'annulait ainsi dans ces frivolités, on voyait figurer dans les écoles des hommes instruits, et l'étude des sciences faisait des progrès. Spegel et Stjernhielm brillaient autant par leur érudition et leurs connaissances philologiques que par leurs vers. Le premier rédigea un *Dictionnaire de la langue suédoise*, étendu depuis par Ibre; le second publia, avec une traduction, le *Codex argenteus*, contenant quelques fragments des quatre Évangiles traduits par l'évêque Ulphilas (360-380) en langue mœso-gothique (langue morte).

17. A cette époque, si malheureuse pour la poésie, les sciences historiques prirent une nouvelle et meilleure direction. Au lieu de s'en tenir à de froides et fautives chroniques, on remonta aux monuments scandinaves, à l'islandais. Tandis que VÉRÉLIUS, GUDMUND OLAFSSON, BIOERN, traduisaient les Sagas, JEAN PERINGSKIOELD (1654-1720) publiait ses recherches archéologiques (*Heimskringla*, *Vie de Théodoric*, *Monuments d'Upland*), et GOERANSSON essayait d'interpréter l'Edda. Au-dessus de ce cercle de savants, réunis par une même pensée et dans un même but, s'élevait, dit M. Marimier, le célèbre OLAF RUBECK (1702), l'auteur immortel de l'*Atlantica* (origine de la nation suédoise), qui se laissa tromper, il est vrai, par une fausse idée de patriotisme, mais qui employa une érudition immense à soutenir ses fabuleuses théories

§ 3. *De la littérature suédoise au XVIII^e siècle, et jusqu'à nos jours.*

1. Au XVIII^e siècle, la littérature suédoise se développe sous l'influence de la littérature française. — 2. Gustave III, considéré comme auteur. — 3. Von Dalin; ses ouvrages en vers et en prose — 4. Madame de Nordenflycht; ses poésies érotiques et élégiaques. — 5. Rudbeck, Wellander, Crentz et autres poètes. — 6. Lidner; détails sur sa vie et caractère de ses ouvrages. — 7. Bellmann, écrivain d'un genre tout opposé à celui de Lidner. — 8. Kellgren, poète et critique. — 9. Chorans, Lilljestråle, Hallmann, et autres poètes. — 10. Léopold, disciple dévoué de l'école française. — 11. Franzen, partisan de l'école allemande. — 12. Introduction du romantisme en Suède : les Phosphoristes. — 13. La société d'Iduna. — 14. Les principaux rédacteurs du Journal classique et ceux de l'Iduna. — 15. Atterbom; caractère de ses ouvrages. — 16. Stagnelius; sa fécondité. — 17. Sjöberg ou Vitalis; ses diverses poésies. — 18. Tegner; ses différents ouvrages. — 19. Geijer; ses divers écrits. — 20. Cessation de l'Iduna; écrivains qui se rattachent à l'époque de ses hostilités littéraires. — 21. Écrivains-poètes de la génération présente. — 22. Prosateurs du XVIII^e et du XIX^e siècle.

1. Le règne de Gustave III (1772-1792) est l'un des plus remarquables de la Suède : sous le rapport politique, il fut toujours environné d'une sorte de prestige chevaleresque et d'une auréole de gloire; sous le rapport littéraire, il doit être rangé au nombre de ces époques brillantes et fécondes qui illustrent une nation. Sous les règnes précédents, la littérature était à peine sortie de l'enfance; sous celui-ci, elle se développa sous l'influence de l'école française. Mais elle n'adopta souvent que le côté le plus superficiel, le côté le moins louable de notre littérature : les madrigaux du *Mercure de France* la séduisirent presque autant que les vers solennels de Corneille; les œuvres laborieuses de l'académicien Thomas rivalisèrent, à ses yeux, avec les magnifiques pages de Bossuet; et quand parfois elle tâcha d'imiter les hommes qui méritaient d'être imités, elle le fit maladroitement. Toutefois, on ne saurait nier que si ce travail d'imitation fut un mal, ce fut un mal nécessaire. La langue suédoise était à peine formée; la poésie n'avait fait entendre que quelques accents fugitifs, puis elle était retombée dans le silence; il

fallait des modèles à ce pays qui s'acheminait si tard dans la voie littéraire. La France était pour lui ce que la Grèce avait été pour l'Italie : il y chercha son Homère et son Aristote ; mais , à la suite de ses études , il n'enfanta point de Virgile ni d'Horace. Sa poésie fut coquette et frivole : elle se couvrit de paillettes et s'habilla de clinquant. Il faut le dire , les poètes les plus renommés de cette époque ne sont pas de grands poètes , et les œuvres dont la cour de Gustave III était enthousiaste sont peu lues aujourd'hui ; mais jamais les muses de Suède ne furent plus diligentes , jamais on ne vit apparaître tant de vers ; on en faisait à la cour , on en faisait à la ville et dans les provinces (1) ; c'était une espèce d'épidémie.

2. GUSTAVE III protégeait la poésie comme roi , il l'aimait comme poète : c'était à la fois l'un des esprits les plus élevés de son époque et l'un des écrivains les plus corrects. Son éducation fut toute française : dès son enfance il ne parla que français , il ne lut que des ouvrages français. C'était la seule langue qu'il aimât après sa langue naturelle , et la seule dans laquelle il cherchât des préceptes de goût et des modèles. Les *Drames* qu'il a composés portent l'empreinte des principes littéraires qu'il avait reçus de Dalin et du comte de Tessin. Mais toujours Suédois de cœur , quand il voulut faire un panégyrique il choisit un des enfants de la Suède , un des compagnons d'armes de Gustave-Adolphe , le célèbre Torstenson (2). Quand il fit des drames , il prit encore ses sujets dans l'histoire de Suède. Le même sentiment de patriotisme lui fit fonder plusieurs institutions scientifiques et littéraires : il donna plus d'extension au théâtre permanent qu'avait établi son prédécesseur , Adolphe-Frédéric ; il restaura sur de nouvelles bases (1786) l'Académie de Stockholm , dont la Suède était redevable à la reine Louise-Ulrique ; il fonda en même temps l'Académie littéraire des Dix-huit ; lui-même en fit l'ouverture par

(1) M. Marmier, *ib.*, p. 330.

(2) Voy. mon *Histoire moderne*, t. II, Guerre de Trente Ans.

un discours écrit avec talent, et y remporta le prix, quand elle mit au concours l'*Éloge de Torstenson*. Les examinateurs, en lisant son discours, en ignoraient, dit-on, l'auteur.

3. OLAF VON DALIN, secrétaire de l'Académie d'Ulrique, est le premier des poètes suédois qui dut sa fortune à ses succès littéraires. Né l'an 1708 à Winberg, où son père était prêtre, il devint précepteur du prince royal (Gustave III), fut anobli en 1751, et mourut en 1763 chancelier de la cour. Il avait commencé par publier, sous le voile de l'anonyme, un journal hebdomadaire, intitulé *Argus* (1733), qui renfermait des nouvelles, des aperçus critiques, des contes en vers et en prose. Dalin, qui ne s'était pas encore fait connaître, révéla bientôt son talent par le *Chant de la liberté suédoise*, que quelques critiques ont regardé comme le chef-d'œuvre de la poésie lyrique en Suède (1742). Aussi le sénat le chargea-t-il d'écrire l'histoire de Suède.

L'*Histoire de Suède* parut quelques années après (1747), et la réputation de Dalin s'accrut encore. Cette histoire n'a pourtant ni science, ni profondeur ; mais elle est écrite avec élégance. Les Suédois l'ont citée longtemps comme leur meilleure histoire : de nos jours, Geyer, Fryxell, Strinholm, ont prouvé qu'elle pouvait être surpassée.

Dalin, qui désirait briller dans tous les genres, écrivit une comédie, l'*Envieux*, où l'on trouve de l'esprit et du comique. Il composa ensuite une tragédie, intitulée *Brunilde*, qui n'eut aucun succès. Les œuvres de Dalin, dit M. Marmier, manquent de mouvement et de vie. Il était doué d'un esprit facile, d'un style brillant ; mais il n'avait ni l'imagination qui enfante une grande idée, ni le souffle poétique qui l'anime.

On a publié après sa mort (1782) deux volumes de *Poésies lyriques*, qui lui font aussi peu d'honneur sous le rapport de la pensée que sous celui du style. Ce sont des *Madrigaux* maniérés, des *Impromptus* et des *Bergeries*, des *Épîtres* dans lesquelles l'auteur court après le bon mot, des *Vers de circonstance*, à propos d'une feuille de pa-

pier gris ou de la mort d'un chien, à propos d'une montre ou d'un fourneau, et autres futilités pareilles.

4. Vers le même temps, l'attention du public se porta sur quelques élégies écrites dans un style simple et vrai; l'auteur en était madame de NORDENFLYCHT (1718-1763), appelée la *Sapho suédoise*. Fiancée pendant trois ans à un jeune prêtre à qui elle adressait des *Épîtres* en vers, elle l'épousa, et le perdit au bout de sept mois de mariage : elle prit alors le parti de se retirer au fond de la Suède, se confina dans une profonde solitude, fit tendre de noir ses appartements, et là, seule avec ses souvenirs, elle redit ses regrets, et publia, sous le titre de la *Tourterelle affligée*, un recueil d'élégies. La sensation que produisirent ces vers l'arracha à sa retraite : le monde voulut la connaître, elle reparut dans le monde. Bientôt elle devint à Stockholm présidente d'une société littéraire qu'elle avait fondée elle-même ; on y lisait des vers, on y discutait le mérite des productions nouvelles. Pour son malheur, madame de Nordenflycht oublia son premier époux ; le second la trahit, et, comme Sapho, elle se jeta dans la mer. Un de ses gens accourut assez tôt pour la sauver d'une mort immédiate ; mais elle ne survécut que trois jours à cet acte de désespoir. La forme employée par cet auteur a un peu vieilli ; sa douleur fut parfois maniérée, et sa versification tomba dans l'emphase. La critique lui reproche aussi d'avoir sacrifié à la mode de son époque, en donnant une houlette à celui qu'elle regrettait, en affublant son élégie d'un costume pastoral ; mais, à travers cette phraséologie, on démêle une pensée tendre, et le style est souvent comme la pensée.

5. On trouve vers le même temps OLAF RUDBECK (1756-1783), auteur d'une épopée héroï-comique, intitulée *Borasiade* ; JOHN WELLANDER (1735-1783), à qui la Suède doit son premier opéra, *Thétis et Pélée* (1773) ; le comte de CREUTZ (1729-85), précepteur du prince Adolphe-Frédéric (1757), ministre en Espagne (1763), ambassadeur en France (1772), président de la chancellerie (1783), qui, au milieu de ses hautes fonctions, trouva le temps d'étudier les auteurs grecs, et donna à la Suède un des plus jolis poèmes qu'elle possède, *Atys et Camille*, écrit sous l'inspiration de Théocrite et de Longus ; OLAF CELSIUS (1716-

1794)), auteur d'un poème historique national, intitulé *Gustave Wasa* ; enfin, STENHAUMAR (1759-1799), dont les poésies lyriques sont encore estimées.

6. Nous devons une mention particulière à B. LIDNER, né l'an 1759 à Gothenbourg. Malheureux par sa propre faute, dit M. Marmier, il n'amassa que des regrets au fond de son âme, et n'exhala qu'un chant de douleur. Tout jeune, Lidner devint orphelin. Il était pauvre ; un de ses parents l'envoya à l'université de Lund. Là, de mauvaises sociétés développèrent en lui ses mauvais penchants ; il se livra à la boisson, et rendit sa position à l'université si pénible qu'il se crut obligé de partir. Il alla à Rostock. Il y étudia mieux qu'il n'avait fait en Suède, et soutint assez bien sa thèse philosophique. Mais peu après il s'abandonna de nouveau à ses funestes habitudes. Dans sa détresse, il s'enrôla comme matelot, s'évada, revint à Gothenbourg, y lut des vers qui furent loués, publia quelques poésies à Stockholm, et Gustave III lui donna une place honorable, sous le comte de Creutz, à l'ambassade de Paris. Chassé pour sa mauvaise conduite, il revint à Stockholm, mit sa muse à l'enchère, vendit des odes et des sonnets, des madrigaux et des quatrains, gagna douze ou quinze francs par jour, et les but. A trente ans, il épousa la fille du général Hastfer de Finlande, et la ruina en quatre années. Ce fut le terme de son existence (1793).

Lidner était doué d'une sensibilité profonde, d'une imagination ardente. Il essaya d'écrire quelques compositions dramatiques ; mais elles n'eurent et ne méritaient aucun succès. Il était d'une nature essentiellement lyrique : il chanta pour calmer ses douleurs, il chanta pour invoquer le secours du ciel. Sa poésie est triste et touchante. Au milieu de toute cette littérature insouciant et légèrè du xviii^e siècle, ses vers retentirent comme un cri de malheur au milieu d'une fête. Outre les poésies qui lui sont personnelles par le sujet, Lidner a chanté la *Guerre d'Amérique*, les *Ballons*, etc., et l'amour maternel dans la *Comtesse Spataro*, à l'époque du tremblement de terre de la Calabre.

7. Si la douleur inspira Lidner, MICHEL BELLMANN, de Stockholm (1740-1795), trouva ses inspirations dans la gaieté. Les hommes du Nord, dit M. Marmier, ont une littérature que nous ne connaissons pas ou que nous n'apprécions guère, c'est la littérature bachique : Béranger, Désaugiers, et avant eux, Panard, Collé, l'ont, il est vrai, indiquée par quelques couplets. Mais si on l'accepte chez nous comme œuvre de distraction, on ne l'a pas encore classée comme œuvre d'art. Dans le Nord, au contraire, c'est une littérature riche et ancienne : elle remonte jusqu'au temps où les scaldes chantaient l'hospitalité des Jarl et la coupe de miod. Elle a eu ses jours de gloire et ses couronnes, sa place au foyer domestique, sa place à l'académie et dans l'histoire. Bellmann est un de ses plus illustres tenants. Il était doué d'une facilité prodigieuse, d'un rare talent d'improvisateur. La plupart de ses poésies représentent dans toutes ses phases la vie légère et insouciant ; mais il y en a quelques-unes où, sous le voile d'une philosophie épicurienne, on reconnaît un sentiment plus grave et une teinte de mélancolie. Une autre partie de ses poésies qui n'obtint pas moins de succès, c'est celle où il a tracé une peinture bouffonne du cabaret qui lui servait de refuge, de la vieille Ulla qui remplissait son verre en lui faisant quelquefois crédit, et de ces bons bourgeois qui venaient disserter sur les affaires d'Europe, autour d'une bouteille. Ses chansons à boire rappellent parfois celles d'Olivier Basselin, le poète normand, et quelques-uns de ses tableaux de cabaret ressemblent aux bonnes caricatures de Hogarth. Les principales œuvres de Bellmann ont pour titre : *Temple de Bacchus*, la *Hauteur de Sion*, les *Chants des Scaldes*, etc.

8. Dans un autre genre, nous voyons à la même époque HENRI KELLGREN, né l'an 1751 à Floby. D'abord précepteur dans la maison du général Meyerfelt (1775), il devint ensuite secrétaire de Gustave III, qui lui donna le plan de ses opéras de *Gustave Wasa* et de *Christine*, estimés comme son *Ebba-Brahé* et son *Énée*. Kellgren était d'un esprit peu inventif, et l'idée de ses meilleures poésies lyri-

ques est toute d'emprunt. Mais sa conception était vive, comme sa sensibilité. Il saisissait habilement la pensée qui s'offrait à lui, et il la colorait avec bonheur dans une versification aussi élégante qu'harmonieuse. Kellgren se distingua également comme critique, et dans le *Courrier de Stockholm* il combattit avec talent l'imitation des étrangers, surtout des Allemands et des Anglais.

9. La littérature suédoise devenait de jour en jour plus productive, et l'on sacrifia de plus en plus l'étude des sciences à la culture de la poésie : la jeunesse, au sortir des écoles, tournait les yeux vers Gustave III, et s'essayait à versifier pour obtenir sa bienveillance. Dans ce temps-là, MICHEL CHORAUS († 1806) écrivait des *Élégies* remarquables; W. LILLJESTRALE (1806), son *Fidéli-commis*; HALLMANN égayait le public par ses *Parodies*, qui ne valent pas cependant celles de Wessel; ENWALSSON imitait les opéras français; THORILD (1808) donnait à la critique plus de portée qu'elle n'en avait jamais eu, et composait le poème de *Passionerna*; EHRENSWERD s'illustrait par ses *Considérations sur l'art*; ADLERBETH (1818) traduisait *Virgile* et publiait les *Chants des Scaldes*; le comte de GYLLENBORG (1731-1808), poète épique, tragique et didactique, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, les *Saisons*, poème imité de Saint-Lambert, le *Passage du Belt*, épopée remarquable, un *Essai sur l'art poétique*, etc.; le comte GABRIEL OXENSTIERNA (1818), le descendant du fameux chancelier, outre la *Moisson*, l'*Espérance*, etc., écrivait aussi, à l'imitation de S. Lambert, un poème didactique sur les *Heures du jour*; enfin madame LENNGREN (1818), fille d'un professeur d'Upsal, mariée à un conseiller du commerce (1780), et tout entière à une vie de devoirs, redisait, dans ses heures de loisir, avec une grâce naïve, tout ce qui l'avait frappé ou émue. Il y a dans tout ce qu'elle a écrit un mélange charmant d'esprit et de tendresse, de mélancolie et de gaieté, dont l'alliance n'a rien de forcé ni de bizarre.

10. A la fin du xviii^e siècle, l'école française, qui précédemment avait eu dans Dalin un disciple dévoué, en trouva un autre dans CHARLES-GUILLAUME LÉOPOLD, né l'an 1756 à Stockholm, secrétaire du roi en 1788, anobli en 1809, secrétaire d'État en 1818, et mort en 1829. Comme Dalin, il se fit un nom par la publication d'un journal, et, comme lui, il voulut écrire des drames. Le premier qu'il donna a pour titre *Odin* ou la *Migration des Ases*. Au lieu de prendre Odin pour un dieu selon la mythologie, ou pour un héros selon l'histoire, Léopold en a

fait une espèce de diplomate civilisé qui agit peu, parle avec élégance, et s'efforce de maintenir, par son beau langage, son autorité chancelante. *Virginie*, sa seconde tragédie, n'a, comme *Odin*, que le mérite des beaux vers. Le plan en est plus sage, plus judicieux; mais elle n'a ni action ni mouvement; c'est une sorte de plaidoyer entre la passion d'Appius et la vertu de la jeune fille, plaidoyer en cinq actes, qui se termine, comme on sait, par le meurtre de Virginie.

Léopold n'était qu'une espèce de rhétoricien. Ses *Odes* sont vides et sonores; ses *Poésies érotiques* sont froides et sans couleur. Il eut aussi la vanité d'être philosophe, et, dans des *Dissertations* obscures, il développa quelques idées vagues ou communes. Ce fut le dernier représentant de l'école française.

11. Au commencement du XIX^e siècle, la révolution littéraire de l'Allemagne avait impressionné les hommes du Nord; et la poésie nouvelle naquit en Suède avec Franzen, pour prendre après lui le nom de romantisme.

MICHEL FRANZEN, natif d'Uleaborg en Finlande (1772), étudia à l'université d'Abo, où bientôt il devint professeur. Après avoir réalisé son bien, il fit un voyage en Danemark, en Allemagne, en France. De retour en Finlande, il se fit prêtre, occupa plusieurs presbytères, prit le grade de docteur en théologie, et fut nommé, en 1831, évêque de Hernösand. C'est l'évêché le plus septentrional de la Suède, où vivent des tribus nomades de Lapons, et où s'élèvent de pauvres églises, situées quelquefois à trente lieues l'une de l'autre. Malgré son grand âge, dit M. Marmier, il visite encore, quand il le faut, ses paroisses, il traverse les montagnes arides et les champs de neige, pour s'en aller fonder une école ou consacrer une chapelle. Il a été fidèle à sa vocation de prêtre comme à celle de poète; il a prié et il a chanté.

Franzen n'est pas un poète de génie; c'est un homme d'une nature tendre et rêveuse, qui porte en lui tout un monde de pensées, et les disperse, comme des fleurs, sur son chemin. Au lieu de la versification coquette et parée

du ^{xviii}^e siècle, il chercha la poésie là où elle est, dans l'âme : son recueil de *Poésies lyriques* décèle à chaque strophe un cœur candide, qui ne cherche qu'à s'épanouir. Il raconte à chaque page un rêve qui séduit, un sentiment qui émeut, un espoir qui console. Il n'ébranle pas, il repose. Souvent cette poésie n'est qu'un cri de l'âme, une prière ; souvent elle n'est qu'une rêverie fugitive, saisie avec habileté (1).

Franzen, poète essentiellement lyrique, a échoué quand il a voulu s'essayer dans des compositions d'un autre ordre. D'une anecdote arrivée au temps de Gustave III, il a fait une *Comédie* en cinq actes qui n'a jamais été jouée. Il a écrit un *Drame* sans force ni action ; un poème en vingt chants sur le *Mariage de Gustave Wasa*, et un autre poème sur la *Révolution française*, tous deux sans intérêt et sans poésie. Son poème intitulé *Un soir en Laponie*, n'est qu'une conversation philosophique entre un prêtre et une femme ; et ce n'est pas là ce qu'on pouvait attendre de ce beau sujet.

12. Cependant le romantisme, déjà enraciné en Angleterre et en Allemagne, commençait à s'introduire en Suède. Déjà, en 1803, Hammarsköeld s'était fait le chef d'une société littéraire qui avait pour but d'élargir les voies de la critique. En 1807, Atterbom fonda à Upsal la société de l'*Aurore*, qui fut pour la Suède du ^{xix}^e siècle, dit M. Marmier, ce qu'avait été pour l'Allemagne, vers le milieu du ^{xviii}^e, la société des étudiants de Gœttingue. Peu après, les disciples de Léopold publièrent leur *Journal de littérature*. Hammarsköeld et Atterbom se posèrent en face du journal classique comme les champions de la nouvelle école. L'un rédigeait le *Polyphème*, et l'autre le *Phosphoros*, d'où les romantiques s'appelèrent *Phosphoristes*. La guerre étant ainsi engagée, on la vit devenir de jour en jour plus âpre, plus acerbé. Les discussions d'homme à homme se mêlèrent souvent aux discussions générales, et les ques-

(1) Voy., pour les détails, M. Marmier, pag. 359 et suiv.

tions de théorie furent parsemées d'épigrammes. Les Phosphoristes l'emportèrent, soutenus par Thorild et Ehrenswærd, et par plusieurs jeunes poètes qui joignaient à des qualités de style remarquables une inspiration fraîche et élevée. Tel était entre autres ELGSTROEM, qui mourut à la fleur de l'âge, laissant quelques *Élégies* douces et tristes.

13. En 1811, les Phosphoristes trouvèrent un nouvel appui dans la société d'*Iduna*, fondée à Stockholm par Geyer, Tegner, Afzélius et Ling. Cette société voulait ramener l'attention sur les anciens monuments littéraires de la Suède, trop longtemps oubliés. Elle publiait un recueil où Geyer écrivait des poésies profondément empreintes du caractère scandinave; où Tegner chantait les beautés et la gloire de la Suède; où Afzélius donnait une traduction du poème de l'Edda. L'école romantique s'appuyait ainsi d'un côté sur les traditions du passé, et de l'autre sur des rêves d'avenir. En même temps elle cherchait à se fortifier par une étude plus approfondie de l'antiquité classique: elle publiait des traductions d'Homère et de Virgile, des dissertations sur la théorie poétique des anciens, etc.

14. Le rédacteur du *Journal classique*, WALMARK, n'a laissé que quelques brochures de circonstance et une *Anthologie suédoise*. Les deux principaux rédacteurs de l'*Iduna*, GEYER et TEGNER, sont aujourd'hui deux des plus grandes illustrations de la Suède. Le rédacteur du *Polyphème*, HAMMARSKOELD, a écrit deux très-beaux livres, l'un, *sur l'Étude de la philosophie*, l'autre, *sur l'Histoire de la littérature suédoise*. EHRENSWOERD et THORILD ont posé les bases de la critique moderne, et ATTERBOM, qui avait été proclamé le chef des Phosphoristes, a justifié ce titre par ses œuvres philosophiques et ses poésies.

15. Né l'an 1790 à Arbo, DANIEL-AMÉDÉE ATTERBOM fit ses études à Upsal, voyagea pendant trois années en Allemagne, en Italie, en Danemark; fut placé en 1819 auprès du prince royal en qualité de professeur de littérature allemande, et devint en 1828 professeur de la faculté de philosophie. Le génie poétique d'Atterbom, peu susceptible d'analyse, renferme, pour éléments principaux, le fantastique et l'idéal, avec une teinte de mysticité. Ses poésies

contiennent des *Odes*, des *Élégies* variées de style et de rythme ; mais, souvent inhabile à concentrer son émotion, il la laisse errer sur sa lyre ; et si ses chants ont alors de la grâce, ils manquent de force et de mouvement. Dans ses œuvres, on remarque une série de petits poèmes sur les *Fleurs*. Toutes les fleurs y sont dépeintes, dit M. Marmier, non pas avec la sécheresse minutieuse d'un botaniste, mais avec le sentiment poétique qui y rattache une tradition ou un symbole. Quelques-unes de ces compositions, comme celles qui peignent le lis, le myosotis, ont toute la fraîcheur, tout le charme d'une idylle ; d'autres, telles que la violette, sont tendres, mélancoliques ; d'autres enfin, telles que le malorten, ont un caractère dramatique : mais il y en a plusieurs qui sont maniérées, faites avec effort, et surchargées d'idées philosophiques et d'images abstraites.

Atterbom a composé des *Poésies lyriques* très-estimées, parmi lesquelles on remarque les anciennes traditions, les imitations des chants populaires, qu'il publia dans son calendrier poétique, sous le titre de *Harpe du Nord*. On lui doit encore un grand poème, l'*Ile du bonheur* : c'est l'œuvre de sa préférence. Elle renferme l'allégorie de toute la vie humaine, présentée sous les plus riches couleurs de sa brillante imagination, et avec toutes les nuances de sa poésie mélodieuse. Ce poème est divisé en cinq parties, comme les cinq actes d'un drame ; mais c'est moins un drame qu'une ode pleine de magnificence. C'est, comme l'a dit un critique suédois (NICANDER, *Dissertatio de indole poeseos hodiernæ*), un splendide panorama lyrique : *panorama splendidum lyricum*.

16. A l'école d'Atterbom se rattachent plusieurs poètes, entre autres ÉRIC STAGNÉLIUS, né l'an 1793 à Oeland. Son père était pasteur, et devint plus tard évêque. Stagnélius étudia à Lund, puis à Upsal. Nul Suédois n'a possédé à un plus haut degré les qualités du poète : idées abondantes, images riches, style harmonieux. Malheureusement il altéra lui-même les facultés brillantes dont l'avait doué le Ciel, et le flambeau de son imagination s'éteignit dans les désordres de sa vie. Atteint d'une maladie de cœur, il fit comme

Ewald, comme Lidner, il chercha dans l'ivresse l'oubli de ses souffrances ; il n'y trouva qu'une mort prématurée. Ses premières poésies, les *Lis de Saron*, avaient donné de lui de grandes espérances. Il pouvait les réaliser, s'il avait vécu ; mais il languit, s'affaissa, et mourut à l'âge de trente ans. La fécondité de Stagnélius était surprenante. Dans l'espace de onze ans, il a donné une foule de poèmes didactiques et lyriques, trois poèmes épiques, et six ouvrages dramatiques d'une grande étendue.

Dans ses études philosophiques, Stagnélius s'était passionné pour le système des gnostiques et de Svedenborg, se représentant les hommes comme des êtres d'une nature supérieure, égarés par le génie du mal, enlevés au monde des esprits, enchaînés par les liens de la matière, et aspirant à retourner dans leur patrie primitive. C'est sur cette philosophie qu'il a basé tous ses rêves. Il l'adapta à tous les caractères, à toutes les situations qu'il a essayé de reproduire. Ainsi dans un de ses poèmes épiques, *Wladimir le Grand*, le tsar païen parle de la malédiction jetée sur cette vie terrestre, et du bonheur dont on jouit dans les sphères lumineuses. Dans sa tragédie de *Sigurd Ring*, le chœur chante le repos de la tombe, le bonheur de la mort.

Stagnélius, dit M. Marmier, ne sut pas effacer sa personnalité devant celle qu'il voulait représenter ; et quand il essaya de peindre des êtres réels ou imaginaires, quand il raconta des traditions anciennes, il se peignit lui-même, il raconta ses propres pensées. *Wladimir*, *Blanda*, *Marie*, *Sigurd Ring*, *Wisbur*, sont toutes des compositions jetées dans le même moule. On y trouve de magnifiques pensées et de riches descriptions, avec toutes les qualités de son style, large, souple, varié ; mais ses tableaux ont toujours je ne sais quel caractère vague et indéterminé. Quand il a voulu donner à ses compositions une teinte plus ferme, il est tombé dans un excès opposé ; ainsi sa tragédie de *Riddartornet* (la Tour du chevalier) n'éveille dans l'âme qu'une sensation d'horreur.

Il y a deux tragédies de Stagnélius qui méritent plus d'éloges. Là, comme le sujet s'accordait avec ses idées habi-

tuelles, il l'a développé sans effort, et avec tous les charmes de la poésie. L'une est intitulée *le Sentiment après la mort*, d'après les idées de Svedenborg; l'autre a pour titre : *les Martyrs*. C'est le sujet de Polyeucte, traité par Corneille. La tragédie de Stagnélius est moins majestueuse, moins vive, moins dramatique que l'œuvre du poète français; aussi est-ce plutôt un dithyrambe qu'un drame.

Le génie de Stagnélius est lyrique, et il s'est montré tel dans les plus beaux passages de ses tragédies et de ses poèmes : le rythme de ses *Odes* est varié, le style en est flexible et la versification harmonieuse. On lui doit des *Élégies* qui rappellent quelquefois les élégies romaines de Goëthe, et des *Sonnets* où se retrouve la correction sévère de ceux de G. Schlegel. Mais le fond de son âme est triste, dit M. Marmier, et ses odes, ses élégies, ses sonnets, sont revêtus d'un voile de deuil. Il ne chante pas, il pleure ou soupire; tout ce qu'il voit n'éveille en lui qu'une pensée mélancolique.

17. Vers la même époque, ÉRIC SJÖBERG, plus connu sous le nom de VITALIS, mourait aussi prématurément, dans la trente-quatrième année de son âge (1828). Fils d'un manœuvre de Trosa, il étudia d'abord à l'école gratuite, puis à l'école latine (1807), au gymnase, et enfin à l'université d'Upsal. Afin de pouvoir subsister, il étudiait la nuit, donnait des leçons le jour; et ces leçons peu nombreuses, mal payées, n'étaient encore pour lui qu'une ressource insuffisante ou précaire. Après plusieurs années de labeur excessif et de privations continuelles qui l'épuisèrent, Vitalis se décida à venir à Stockholm, où ses poésies lui avaient déjà fait un nom; mais tous ses efforts pour arriver à une vie calme, sinon heureuse, furent inutiles. Sa maladie s'accrut avec ses peines; il languit et mourut à l'hôpital en 1828.

Vitalis a laissé un recueil de *Poésies sérieuses* et de *Poésies comiques*. Les premières portent au vif l'empreinte d'une âme énergique luttant contre la mort qui l'opprime sans cesse, et, à la suite d'un chant de maladie, entonnant un hymne de convalescence : le style en est ferme, sévère, riche d'images, mais inégal. Les secondes sont vantées en

Suède, pour l'habileté avec laquelle Vitalis savait saisir le côté plaisant d'un sujet grave ; mais il y a dans cette voix épuisée qui essaye de rire, dans cette harpe mélancolique qui s'efforce d'amuser l'oreille, je ne sais quel son trompeur qui fait mal ; et l'on revient, dit M. Marmier, à ses élégies, comme au miroir où se reflète sa véritable poésie, sa véritable image de poète.

18. ÉSAIE TEGNER, qui mérite sans contredit le premier rang parmi les poètes suédois du XIX^e siècle, naquit en 1782 à Milleswik, dans le Wermland, où son père était ministre. En 1799, il entra à l'université de Lund ; c'est là qu'il prit ses grades, et devint successivement adjoint à la bibliothèque, maître de philosophie et d'esthétique, secrétaire de la Faculté, professeur adjoint, et en 1810 professeur ordinaire. En 1812, il obtint une prébende, en vertu de cette loi universitaire qui accorde des presbytères aux professeurs de Lund et d'Upsal. Il se fit consacrer prêtre ; il reçut le diplôme de docteur en théologie, et en 1824 il fut nommé évêque à Vexiæ. Maintenant absorbé par ses devoirs de prélat, au lieu de composer des vers, il compose des homélies ; au lieu de publier ses poésies inédites, il visite les écoles de son diocèse. Il est fier et heureux de sa mission de prêtre, comme il l'était autrefois de ses lauriers académiques. M. Marmier lui demandait dernièrement si, depuis qu'il était évêque, il n'avait rien composé : *Non*, répondit-il avec un sourire de satisfaction ; *mais j'ai consacré vingt églises, et prononcé vingt discours devant des assemblées de paysans*. Parlons maintenant de ses poésies.

Tegner débuta dans la carrière poétique par le poème de *Svea* (la Suède), que couronna l'Académie suédoise. Depuis cette époque, il n'a publié que deux volumes, les *Smærre dikter* (petits poèmes) et la *Frithiofs saga*. Le premier contient des pièces lyriques, dont les principales sont : *Axel*, la *Première communion*, le *Chant du soleil*, la *Pariade* ou les *Amours des oiseaux*, l'*Ordination*, le *Héros*, etc.

Axel est un de ces romans chevaleresques et aventureux,

tels que le moyen âge en a produit beaucoup. Le fond du poème est peu de chose ; mais tous les détails en sont gracieux et intéressants. Les Suédois aiment beaucoup ce roman d'Axel : il a d'ailleurs pour eux un intérêt national, puisqu'il se rattache à l'histoire de Charles XII. Axel était un de ses gardes du corps.

La *Première communion*, dit M. Marmier (1), est une idylle d'où s'exhale un encens d'un parfum religieux, une idylle où il n'y a ni bergers, ni bergères, point de ruisseau qui murmure, point de jeux ni de passions. Le tableau d'une église champêtre, la piété d'un groupe d'enfants, les exhortations paternelles d'un vieux prêtre, voilà tout le poème, et il n'est pas moins pathétique qu'il est simple.

Le *Chant du soleil*, dithyrambe philosophique, est un des poèmes les plus sublimes qu'ait enfantés la poésie moderne. Il y a beaucoup de grâce dans la *Pariade* ; quant au *Héros*, c'est une composition épique en l'honneur de Napoléon.

Ce premier recueil renferme encore des *Poésies de circonstance*, des *Chants patriotiques* et des *Odes élégiaques*. Les poésies de circonstance sont peu intéressantes, comme toutes les pièces de ce genre. Les chants patriotiques sont écrits d'un style ferme et énergique. Les odes élégiaques retracent complètement la personnalité du poète. C'est là que son âme s'épanche avec liberté, et que toute sa vie intérieure se reflète comme dans une glace fidèle.

Le chef-d'œuvre de Tegner est sa *Frithiofs saga*. Aucun de ses poèmes n'a plus de sève dans la pensée, plus de fraîcheur dans les idées, plus de grâce dans les images ; dans aucun son style n'a plus de souplesse et plus d'harmonie. Ce poème se compose de vingt-quatre chants lyriques de diverses mesures, qui se tiennent l'un à l'autre, et forment une espèce de cycle épique. Chronique romanesque, touchante, la *Frithiofs saga* est un tableau du Nord entier, avec sa vie de pirate, ses assemblées populaires et son

(1) Littérature, etc., pag. 414.

culte païen. Tegner a écrit cet ouvrage d'après la saga islandaise (1).

Celui qui distingue Tegner, c'est un merveilleux talent d'expression : son style est pur, limpide, riche d'images et habilement coloré. Son vers est franc et correct, facile et sonore. Mais ce n'est pas là le seul élément de sa popularité ; il la doit encore à la nature de ses inspirations comme à celle de ses idées. Dans chacune de ses œuvres, dit M. Marmier, il a toujours été l'homme du Nord, l'homme de la Suède ; il a chanté avec enthousiasme les montagnes vertes, les solitudes agrestes, les lacs bleus de son pays. Quand il a essayé de faire un poème épique, il a pris son sujet dans une chronique nationale ; et quand il a dépeint ses rêveries mélancoliques, il a été comme l'organe fidèle d'une pensée générale, d'une disposition d'âme habituelle dans son pays. Chacun l'a écouté avec empressement, parce que chacun a cru retrouver dans ce qu'il disait une partie de ses propres émotions.

19. GEYER, né l'an 1783 dans le Vermland, étudia à Upsal, et devint en 1827 professeur d'histoire dans cette université. C'est l'un des chefs de l'école *gothique*. Ses poésies sont peu nombreuses, mais pour la plupart excellentes. Quelques-unes de ses *Odes* reproduisent fidèlement les traditions de ces anciens chants que les soldats scandinaves écoutaient en brandissant leur glaive, et que les rois se faisaient redire sous leur tente après un jour de bataille. Trois autres Odes peignent admirablement le *Viking* ou le jeune berger qui se fait pirate (2) ; l'*Odalbond* ou paysan libre qui ne redoute ni le guerrier farouche, ni le roi qu'il a lui-même élu ; enfin, le *Dernier scalde*, souvenir suprême d'un temps et d'un culte effacé. Geyer a lui-même composé la musique de ses vers.

Geyer a écrit aussi, avec un profond sentiment religieux, avec une simplicité de style remarquable, plusieurs

(1) Voy. d'intéressants détails dans M. Marmier, pag. 452 et suiv.

(2) Voy. dans M. Marmier, p. 437 et s., une traduction du *Viking*.

Psaumes et quelques *Élégies*, sans compter plusieurs tragédies, entre autres celle de *Macbeth*; puis il est retourné à l'histoire, où il avait puisé ses plus belles inspirations, et il a composé une admirable *Histoire du peuple suédois*.

Un autre poète nommé LING, né l'an 1776 en Smaland, maître d'armes à Lund, et aujourd'hui professeur d'escrime à Stockholm, a tenté de faire pour la poésie dramatique ce que Geyer avait fait pour la poésie lyrique. Il a composé, d'après les anciennes traditions, des *Drames* qui révèlent une longue étude, et la connaissance la plus profonde des mœurs, de la mythologie et du caractère des anciens Scandinaves; mais ils n'ont ni art dans la forme, ni elarté dans l'exposition. L'œuvre principale de Ling est un long poème qui, sous le titre mythologique de *Gylfe*, raconte l'histoire moderne de Suède. Le peuple suédois y est représenté par Gylfe; le malheur, par Lokke (Loki); les péripéties d'une longue révolution, par les combats des dieux et des héros. Ce poème a quinze chants, et quinze mille vers monotones.

20. L'*Iduna*, journal de critique et de littérature, fondé et écrit par Teyne, Gayer, Ling et d'autres, a cessé de paraître, parce que les partis ont cessé de combattre. Le caractère actuel de la littérature suédoise est complètement romantique. Parmi les écrivains qui se rattachent encore à l'époque des hostilités littéraires, nous citerons FAHLKRANTZ, né l'an 1790 en Dalécarlie, poète spirituel et caustique; DAHLGREN, né l'an 1791 à Stockholm, auteur du roman d'*Aaron*, d'*Épîtres* et autres poésies légères ou joyeuses; enfin CEDERBORGH, auteur de *Trasenberg* et autres romans.

21. Parmi les auteurs contemporains, nous nommerons BOETTIGER, poète tendre et mélancolique, dont les *Élégies* sont pleines de grâce et d'harmonie; RUNEBERG de Finlande, à qui l'on doit deux idylles finlandaises, les *Chasseurs d'élan* et *Anna*, où sont peints avec naïveté l'esprit et les mœurs de ce pays; et un recueil de *Chants élégiaques* qu'on ne saurait lire sans émotion, et où l'on remarque surtout le

Vuggvisa ou chant du berceau (1) ; DE BESKOW, né l'an 1796 à Stockholm, secrétaire et chambellan du prince royal en 1827, maréchal de la cour en 1832, que ses *Drames* (*Éric XIV*, etc.) et ses *Poésies lyriques* placent sur la limite des deux écoles ; enfin WALLIN, né l'an 1779 en Dalécarlie, chapelain de Carlberg, prêtre à Stockholm en 1821, évêque en 1824, et archevêque d'Upsal en 1836. Ses *Hymnes religieuses* se chantent dans toutes les églises de Suède, et ses *Poésies lyriques* sont de ce petit nombre d'œuvres choisies qui survivent au temps, et sont admises par toutes les écoles. Sa *Hemsjukan* (nostalgie) est regardée comme l'une des plus belles compositions poétiques de la littérature suédoise (2).

22. La prose, comme il arrive toujours dans les littératures encore jeunes, a été moins cultivée que la poésie. Le XVIII^e siècle ne nous offre, en ce genre, que quelques écrivains recommandables. Tel fut GEORGE NORBERG de Stockholm (1677-1744), aumônier du roi Charles XII ; il a laissé une remarquable *Histoire* de ce prince. Vers le même temps OLAF CELSIUS (1670-1754) racontait, avec une rare simplicité de style et une grande droiture d'esprit, la *Vie de Gustave I^{er}* et celle d'*Éric XIV* ; MOERK (1763) écrivait des romans assez estimés, *Adelreich et Gæthilde*, *Theela*, etc. C. LINNÉE (1707-1778) faisait faire d'immenses progrès à la botanique moderne, et attirait, par son *Système de la nature*, aux sciences physiques un grand nombre de disciples. Le savant LAGERBRING (1787), après de longues et consciencieuses études, publiait une *Histoire de Suède*, et DE BOTIN (1790), une *Histoire du peuple suédois* ; enfin GABRIEL SILVERSTOLPE (1762-1816), auteur du *Journal de la littérature suédoise*, se faisait remarquer par le *Panégyrique de Birger Jarl* et de *Sten-Sture le Jeune*, par son *Manuel de l'histoire suédoise*, ainsi que par des ouvrages approfondis sur la langue nationale : *Traité sur l'orthographe suédoise*, *Essai sur les principes d'une grammaire générale*, etc. On lui doit aussi quelques poésies, entre autres une *Épître à ceux qui cherchent un nom immortel*.

(1) Voy. ce chant, dans M. Marmier, pag. 445 et suiv.

(2) Voy. aussi ce chant, *ib.*, p. 447. ;

HISTOIRE

DES LITTÉRATURES

DU NORD DE L'EUROPE.

QUATRIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE DES PAYS-BAS.

DIVISION DE LA LITTÉRATURE DES PAYS-BAS.

Le NÉERLANDAIS OU BATAVE MODERNE, dit M. Balbi (1), est partagé en deux dialectes principaux, le *flamand* et le *hollandais*. Le premier est parlé, en différentes variétés, dans toutes les provinces méridionales de la monarchie néerlandaise. Ce dialecte, poli avant le hollandais, était devenu la langue écrite des dix-sept provinces qui furent soumises au duc de Bourgogne. Mais par l'influence de la langue française, et ensuite sous la domination espagnole, le flamand commença à décliner, et à céder la place au hollandais dans les provinces du Nord, et au français dans celles du Sud, de manière à être exclu des affaires et de la littérature peu avant l'époque où l'indépendance des Hollandais donna naissance à une littérature nationale néerlandaise. Ce n'est que vers la fin du xvi^e siècle que l'idiome vulgaire de la province de Hollande, poli et per-

(1) *Atlas ethnographique du globe*, section des langues européennes, table III, famille des langues germaniques, 2^e branche (saxonne ou cimbrique). Voy. aussi l'*Atlas des littératures*, de M. Jarry de Mancy, qui nous a ici servi de guide.

fectionné, devint la langue écrite, dite *hollandaise*, qui est celle des personnes instruites des sept provinces du Nord, de leurs possessions ultra-européennes, d'un grand nombre de colons hollandais dans les États-Unis d'Amérique, et qui, en 1813, fut déclarée la langue du gouvernement dans les provinces du Sud, anciens Pays-Bas espagnols et autrichiens, ou Belgique. Le *xvii^e* siècle est l'époque brillante de la littérature hollandaise.

La langue frisonne forme une littérature à part.

1^{re} SECTION. — LITTÉRATURE FLAMANDE.

§ 1^{er}. De la littérature flamande depuis son origine jusqu'au *xv^e* siècle.

1. Premières chartes et premières chroniques flamandes. — 2. Maërland ; ses divers ouvrages. — 3. Autres poètes contemporains de Maërland.

1. L'origine commune du dialecte flamand et du dialecte hollandais se perd dans la nuit des temps. Selon l'auteur du *Résumé* encore inédit de l'*Histoire littéraire des Pays-Bas* (le baron de Reiffenberg), les premiers monuments que l'on ait conservés de ces idiomes se présentent dans l'ordre chronologique suivant :

Premières chartes. Elles sont écrites en flamand, et remontent au *xiii^e* siècle. Telle est la *charte* de Henri 1^{er}, duc de Brabant (1229), telles sont les *Franchises*, accordées en 1240 aux quatre métiers de Flandre, etc.

Premières chroniques rimées. Elles sont également écrites en flamand, et remontent à la fin du *xiii^e* siècle.

2. L'écrivain à qui l'on doit le premier monument de la littérature des Pays-Bas est JACQUES VAN MAERLAND, dit le *Père des poètes flamands* et l'*Ennius hollandais*. Après avoir voyagé en Italie, Maërland devint greffier de Damme, près de Bruges, et se rendit fameux (1283-1296) par sa traduction, en vers flamands, du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (1). Ses autres ouvrages sont :

(1) Voy. *Hist. de la Litt. française*; Moyen Age, p. 251 et suiv.

Rymbibel (1270), ou *Bible rimée*, traduite de l'*Historia scholastica*, de Pierre Comestor (1);

Bestiaire ou *Fleurs de la Nature*, traduction du *Liber rerum* d'Albert le Grand;

Vie de saint François, traduite du latin de saint Bonaventure (2), général de l'ordre des Franciscains;

Fleurs ou sentences d'Aristote ou le *Mystère des Mystères*, leçons d'Aristote à Alexandre sur l'art de gouverner, etc., traduction du latin;

La *Guerre de Troie*, ou *Prophéties flamandes*, aussi traduites du latin; elles sont perdues;

Wapen Martyn, dialogue satirique remarquable, imprimé à Anvers en 1496.

3. Autour de Maërland se groupent : GUILLAUME UTHENHOVEN d'Aerdenbourg, en Flandre; CALSTAF; NOYDEKIN; CLAIS VAN BRECHTEN de Harlem, qui traduisit du français en vers flamands les *Faits de Guillaume d'Orange, l'un des généraux de Charlemagne*; MELIS STOKÉ, dit le *Pauvre Clerc*, qui mit en vers flamands l'*Histoire complète des comtes de Hollande* depuis Thierry 1^{er} jusqu'à Guillaume III (863-1305); JEAN VAN HEELU, auteur d'une relation rimée de la *Bataille de Worongue* (1228), qui fut traduite en vers latins avec additions curieuses par H. Ch. de Dongelberge (1593-1660).

§ 2. De la littérature flamande au xv^e et au xvi^e siècle.

1. La littérature flamande est toute française au xv^e siècle. — 2. Auteurs et ouvrages flamands du xvi^e siècle.

1. Au xv^e siècle, l'essor de la langue et de la littérature nationales fut arrêté par l'influence de la langue française, devenue la langue de la cour sous la dynastie française des ducs de Bourgogne, souverains des Pays-Bas (1363-1477). On trouve dans cette période quelques chroniqueurs flamands-français, tels que JEAN FROISSART (1333-1400), dont la *Chronique* fut traduite en flamand par GERRIT POTTERS-VANDER-LOO; JACQUES DE HEMRICOURT (1404), qui écrivit en dialecte liégeois le *Miroir des nobles de Hasbaye*, traduit en français par de Salbray; ENGUERRAND DE MONSTRELET (1453), auteur de *Chroniques*; GEORGE CHATELAIN (1404-1474), à qui l'on doit une *Histoire du bon chevalier Jacques de Lalain*; OLIVIER DE LA MARCHE (1427-1501), auteur du *Chevalier délibéré*, de *Mémoires* (3), etc.

(1) Voy. *Hist. de la Litt. française*, Moyen âge, p. 206.

(2) *Ibid.*, p. 211.

(3) Voy. pour ces auteurs plus de détails dans mon *Histoire de la Littérature française*, Moyen âge, p. 408 et suiv.

2. La Réforme, qui s'adressait moins aux savants qu'au peuple, emprunta le langage de ce dernier, et favorisa la culture de la langue flamande. La Bible fut traduite en flamand; les pamphlets, les vaudevilles pullulèrent en cet idiome. Parmi les poètes flamands les plus remarquables de cette époque, on nomme :

ANNE BYNS, maîtresse d'école à Anvers, dite la *Sapho flamande* : on a d'elle des *Poésies* sur des sujets de piété, dans lesquelles elle combat Luther ;

MATHYS DE CASTELEYN, auteur d'un *Art poétique*, que ses contemporains comparaient à celui d'Horace ;

CORNÉLIUS VAN GHIJSTÈLE, auteur d'un poème en deux livres, le *Sacrifice d'Iphigénie*, et traducteur de Virgile, Horace, Térence ;

EDEWEARD DE DENNE, fabuliste, et JEAN FRUITIERS qui combattit pour la Réforme en prose et en vers.

On cite encore dans ce siècle, parmi les ouvrages publiés chez les Flamands, en langue française : les *Annales de Flandre*, conduites jusqu'à la mort de Charles le Téméraire (1477), par PIERRE OUDEGHERST (1571).

§ 3. De la littérature flamande au XVII^e siècle.

1. Inculture de la langue flamande au XVII^e siècle. — 2. Fortes études créées par les jésuites. — 3. Érasme; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 4. Jansénius et Grotius; leurs ouvrages. — 5. Les Bollandistes : Bollandus, Henschenius et Papebroch. — 6. Noms des principaux Bollandistes. — 7. Philologues principaux des Pays-Bas au XVI^e et au XVII^e siècle. — 8. Poètes latins des Pays-Bas; les Everardi. — 9. Les Dousa. — 10. Autres poètes du XVII^e siècle.

1. Au XVII^e siècle, la langue flamande fut de plus en plus négligée. Un jésuite d'Osterwek, ADRIEN POIRTERS, mort en 1674, s'attacha à imiter le célèbre Hollandais Cats (p. 355), dans son *Carnaval du monde*. D'autres Flamands, GESCHIER, G. GAUDRON, J. LAMBRECHT, L. DE VOS, VLEESCHOINDERE, P. CROON, essayèrent de marcher sur ses traces; mais le dialecte de leurs provinces se corrompit chaque jour davantage, et fut abandonné aux classes inférieures. Les classes plus relevées bredouillèrent quelques mots d'espagnol, et une espèce de français ou wallon, dont le sublime se trouve dans le *Soleil éclipsé* ou *Discours sur la vie et la mort du sérénissime archiduc Albert*, par dom BERNARD DE MONTCAILLARD, en 1622, et dans lequel ont écrit, GILLES WAULDE, sa *Chronique de Lalbes*, en 1628; L'ESPINOY, ses *Antiquités de Flandre*, en 1632; et ANTOINE RUTEAU, ses *Annales de Hainaut*, en 1648.

2. Les jésuites, entrés en possession de l'instruction publique dans les Pays-Bas, y ravivèrent ou plutôt y créèrent de fortes études classiques; et l'on vit paraître une foule de latinistes distingués tant en prose qu'en vers, et qui, soit dans leur ordre, soit au dehors, illustrèrent les muses de l'antiquité.

3. Avant l'établissement des jésuites, nous voyons DIDIER ÉRASME ou GÉRARD, né l'an 1467 à Rotterdam. Fils naturel d'un bourgeois de Gouda, nommé Gérard, il fut d'abord enfant de chœur à Utrecht. On lui fit commencer ses études à Deventer; mais, devenu orphelin et ruiné par ses tuteurs, il entra comme boursier au collège de Montaigu, à Paris (1486). Précepteur d'un lord anglais, il voyagea à Londres et en Italie, retourna en Angleterre (1509), se lia avec Thomas Morus, professa à Oxford et à Cambridge, séjourna à Bâle pendant huit ans (1521-1529), à Fribourg pendant six (1529-1535), et revint mourir à Bâle en 1536. On l'a surnommé le *Voltaire latin*. C'était en effet le bel esprit et le savant universel de son temps, caressant la Réforme ou la déchirant, sceptique et presque indifférent à tout, si ce n'est peut-être à sa renommée. Ses *Œuvres*, qui comprennent de la prose et des vers sur toutes sortes de sujets, ont été publiées en dix volumes in-folio, renfermant :

I. Les Ouvrages de *Grammaire*, de *Rhétorique*, et les *Colloques*, dont la première édition fut tirée en 1512 à vingt-quatre mille exemplaires débités à Paris (1).

II. Les *Adages* (1506).

III. Les *Lettres* (rangées par ordre alphabétique).

IV. Les *Apophthegmes* et l'*Éloge de la folie* (1501).

V. Les Ouvrages de *Philosophie* et de *Piété*.

VI-VIII. Le *Nouveau Testament* (1^{re} édition en grec, à Bâle, 1516), et les *Traductions des Pères*.

IX et X. Les *Apologies* de l'auteur, les *Écrits polémiques*, etc., etc.

4. Au XVII^e siècle, en dehors de l'ordre des jésuites, nous rencontrons deux hommes célèbres à des titres différents, Jansénius et Grotius.

(1) Voy. mon *Histoire moderne*, t. I^{er}, p. 468 et suiv.

CORNEILLE JANSÉNIUS, né l'an 1585 en France, après avoir été principal du collège de Bayonne (1617), vint occuper en 1635 le siège épiscopal d'Ypres. C'est là qu'il composa son *Augustinus*, qui ne fut publié qu'en 1640, trois ans après sa mort. On sait que cet ouvrage fut l'origine du jansénisme, doctrine fausse qui troubla les dernières années du règne de Louis XIV, et qui se mêla à toutes les mauvaises passions du XVIII^e siècle.

HUGUES GROTIUS OU DE GROOT, né l'an 1583, à Delft, après avoir étudié à Leyde sous F. Junius, Scaliger, Vulcanius, Merula, etc., fut nommé à dix-huit ans historien des états de Hollande. Ses talents et sa célébrité précoce lui valurent la protection et l'amitié du grand pensionnaire Barneveldt, avec lequel il fut emprisonné en 1618. Le dévouement de sa femme le délivra de ses fers. Grotius, pensionné de Louis XIII, devint, en 1635, ambassadeur de la reine Christine en France, et mourut dix ans après, avec la réputation de poète, de philologue, d'historien, de publiciste et de théologien de premier ordre. Malgré une vie si agitée, Grotius a laissé une quantité prodigieuse d'ouvrages, dont nous ne citerons que les principaux :

1^o *OEuvres théologiques*, en quatre volumes in-folio, parmi lesquelles on remarque son traité de *Feritate religionis christianæ*, adressé à Jérôme Bignon : le premier jet était en poésie populaire hollandaise.

2^o *OEuvres de jurisprudence*, entre autres l'immortel Traité du *Droit de la guerre et de la paix*, en latin, à l'usage des gouvernants et de ceux qui les représentent dans les cours étrangères.

3^o *OEuvres historiques*, dont la plus remarquable a pour titre : *Annales et histoires belgiques* jusqu'à l'année 1609, en dix-huit livres.

4^o *OEuvres philologiques* qui ont pour objet, parmi les Grecs, Aratus, Théocrite, Stobée, l'Anthologie grecque (traduite en vers latins), etc. ; parmi les Latins, Martiauis Capella, Lucain, Sénèque le Tragique, Tacite, etc.

5^o *Poésies latines*, qui sont héroïques, élégiaques, lyriques, épigrammatiques, dramatiques, sacrées, sans compter de nombreuses traductions de poètes grecs en vers latins.

On a aussi de Grotius quelques *Poésies hollandaises*, éparses dans quelques recueils du temps.

5. Ici s'ouvre la série des écrivains appelés *Bollandistes*.

JEAN BOLLANDUS, né l'an 1596 à Tirlemont, et mort

en 1665, est à jamais célèbre pour avoir entrepris d'exécuter la collection dite les *Actes* ou *Vies des Saints*, dont le projet avait été publié par le P. Heribert Rossweide, d'Utrecht, mort en 1629. Il appartenait à l'ordre des jésuites. Le premier et le deuxième volume, contenant les *Saints du mois de janvier*, parurent l'an 1643 à Anvers; le troisième, le quatrième et le cinquième, renfermant les *Saints de février*, furent publiés en 1658. Cette collection, composée de cinquante-trois volumes in-folio (tome LIII, 1794), ne va que jusqu'aux *Saints du 14 octobre*.

Bollandus eut pour premier collaborateur GODEFROI HENSCHENIUS (1600-1681), son élève, qui, sur l'invitation du pape Alexandre VII, se rendit à Rome, et fit d'immenses recherches dans les bibliothèques d'Italie, avec DANIEL PAPEBROCH (1628-1714).

6. Les continuateurs de Bollandus ou les *Bollandistes* sont : 1^o parmi les jésuites : F. BAERT, C. JAUNING, J. PINIUS, GUILL. CUPER, N. RAYUS, J.-B. SOLLIER, P. BOSCH, J. STILTING, J. LIMPENUS, J. VELDIUS, CONST. SUYSKHEN, J. PERIER, URB. STICKER, J. CLEUS, CORN. BYE, JOS. GHESQUIÈRE, J.-B. FONSON et HUBENS; 2^o parmi les *Bénédictins* : BERTHOD; 3^o parmi les *Prémontrés* : S. DYCK, CYPR. GOOZIUS, HEYLEN et M. STALSIUS.

7. Les Pays-Bas ont produit, au xvi^e et au xvii^e siècle, une foule de philologues, dont il nous suffira de nommer les principaux :

J. DESPAUTERIUS, en flamand Van PAUTEREN (1520), auteur de *Rudiments*, d'une *Grammaire*, d'une *Syntaxe*, d'une *Prosodie* et d'un *Traité des figures et des tropes*, imprimés sous le titre de *Commentarii Grammatici*;

CLENARDUS ou CLEYNARTS (1542), auteur d'une *Grammaire hébraïque*, d'une *Grammaire grecque*, d'*Épîtres*, etc.;

P. NANNIUS ou NANNINGH (1557), auteur de *Notes* sur Cicéron, Tite-Live, Virgile, etc., de *Traductions* de Plutarque, Démosthène, Synésius, etc., de *Discours*, de *Miscellanea*, de *Dialogues*, etc.;

G. CANTER (1575), auteur des *Novæ lectiones*, d'une *Traduction latine* des discours d'Aristide, d'*Éditions* d'Euripide, de Sophocle, d'Eschyle, de *Poésies latines*, etc.;

A. JUNIUS ou DE JONGHE (1575), auteur de *Traductions latines* d'ouvrages grecs, d'*Éditions* d'ouvrages latins, d'un *Dictionnaire grec-latin*, d'un *Calendrier*, de *Poésies*, etc.;

A. VAN METKERCHE (1591), auteur d'un traité de la *Prononciation grecque*, d'une *Traduction* en vers latins de Théocrite, d'un *Calendrier perpétuel*, etc. ;

LOEVIN TORRENTIUS (1595), auteur de *Poésies sacrées*, d'une *Édition* de Suétone et d'Horace, etc. ;

JUSTE-LIPSE (1606), auteur de huit livres de *Variarum et antiquarum lectionum*, de six livres de *Politicorum*, de nombreuses *Lettres*, de *Dissertations* sur l'histoire sacrée et profane, sur les antiquités romaines, de divers *Écrits sur la philosophie morale*, d'un *Commentaire* sur Tacite, Velleius Paterculus, Sénèque le Philosophe, etc. ;

PUSTSCHIUS ou VAN PUTSCHEN (1606), mort à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir publié ses *Grammaticæ latinæ auctores antiqui*, au nombre de trente-trois ;

PAULUS MERULA (1607), auteur d'une *Cosmographie générale*, de *Tydtresor* (Histoire ecclésiastique), et de *Dissertations* sur des antiquités ;

BONAV. VULGANIUS ou SMID (1614), auteur de diverses *Éditions* (Isidore de Séville, Fulgence, etc.), de *Versions latines* (Arrien, Callimaque, Bion, Moschus, etc.) ;

J. MEURSIUS ou VAN MEURS (1639), dont les œuvres (douze volumes in-folio), contiennent des *Éditions* d'auteurs grecs, un *Glossarium græco-barbarum*, et une foule de *Dissertations* sur des points d'antiquité (1) ;

ISAAC PONTANUS (1640), auteur d'une *Grammaire latine*, d'un *Traité des figures*, d'une *Prosodie*, et de divers *Poèmes* sur sainte Geneviève, Louis VI, François 1^{er}, etc. ;

SCRIVERIUS ou SCHRYVER (1660), auteur de *Notes* sur divers ouvrages latins, des *Anciens Bataves*, de la *Batavia illustrata*, des *Antiquités bataves*, de *Poésies latines*, etc. ;

CORN. SCHREVELIUS (1664), auteur d'un *Lexique grec-latin* fort estimé, d'une foule d'*Éditions* des *Variarum*, etc.

8. Les Pays-Bas ne sont pas moins illustres par leurs poètes latins que par leurs philologues. On y remarque surtout deux familles célèbres, celle des Everardi et celle des Donsa.

NICOLAS EVERARDI ou KLAAS EVERTS (1462-1532), l'un des meilleurs jurisconsultes et des magistrats les plus distingués de son temps, est surtout célèbre pour avoir donné naissance à trois frères, les meilleurs poètes latins du XVI^e siècle.

C'est d'abord JEAN SECOND, né l'an 1511 à la Haye, qui

(1) Les Dialogues infâmes, de *Arcanis amoris*, attribués à Meursius, sont de Chorier, avocat de Grenoble.

prit le nom de *Jean Second*, en mémoire de son oncle Jean. Élève en droit à Bourges, sous Aleiat, il visita Paris et l'Espagne, accompagna Charles-Quint dans son expédition d'Afrique, et revint mourir, l'an 1536, à Tournai, avant l'âge de vingt-cinq ans. Jean Second est l'un des meilleurs poètes latins modernes; mais malheureusement l'ouvrage auquel il doit la plus grande partie de sa réputation (les *Basia*, au nombre de dix-neuf) est, à peu de chose près, lieeneieux comme les poésies de Catulle. On lui doit eneore un livre d'*Épigrammes*, un d'*Odes*, deux d'*Épîtres*, un de Pièces funèbres (*Funera*), et un de *Silves* ou *Mélanges*.

ADRIEN, dit MARIUS, en l'honneur de la Vierge (1), étudia le droit à Bourges, sous Cujas, voyagea, eomme son frère, en France et en Italie, et publia, eomme lui, des *Poésies latines*, généralement plus ehastes que eelles de Jean Second. Ce sont deux livres d'*Élégies*, un livre d'*Épigrammes*, un d'*Épîtres*, une *Satire* et un ehant funèbre (*Nænia*), en vers alexandrins, sur la mort de son frère.

NICOLAS, dit GRUDIUS, né à Louvain, pays des anciens *Grudii*, remplit, soit dans les Pays-Bas, soit en Espagne, de hautes fonctions sous Charles-Quint et Philippe II. On a de lui des poésies latines profanes, sous le titre d'*Otia*, et des poésies sacrées, sous eelui de *Negotia*. Ces poésies ne sont point inférieures à celles de ses frères.

9. JEAN DOUSA OU VAN DER DOES (1545-1604), seigneur de Nordwyk en Hollande, illustra son nom au triple titre d'historien, de philologue et de poète. Parmi ses éerits historiques, on distingue ses *Bataviæ Hollandicæ annales*. Ses ouvrages de philologie eonsistent en *Commentaires* sur Horace, Catulle, Tibulle, Pétrone, Plaute, etc. Ses poésies comprennent les *Annales des comtes de Hollande*, en dix livres; deux livres d'*Épigrammes*, un d'*Élégies*, deux de *Satires*, et un de *Silves*.

JEAN DOUSA, dit JANUS, son fils aîné, né l'an 1571,

(1) La fête de la Nativité coïncide avec celle de S. Adrien.

élève de Juste-Lipse, de Bonav. Vulcanius, etc., sous lesquels il apprit le latin, le grec et l'hébreu, devint antiquaire, astronome et poète très-remarquable, en langue latine. Après avoir voyagé en Allemagne et en Pologne, il revint mourir en Hollande, à l'âge de vingt-six ans (1596). On a de lui le premier livre d'un poème *Sur l'Astronomie*, et la continuation des *Annales de Hollande*, commencées par son père.

GEORGE DOUSA (1574-1599), frère puîné de Janus, qu'il accompagna en Pologne, poursuivit sa route jusqu'à la capitale de l'Orient, et publia une intéressante *Relation de son voyage à Constantinople*.

FRANÇOIS DOUSA (1577-16....), élève de Scaliger et de Juste-Lipse, a laissé de savantes *Remarques* sur les satires de Lucilius.

Enfin THÉODORE DOUSA (1580-1663), militaire, puis magistrat, se distingua comme philologue et comme poète. On lui doit des *Remarques* sur la chronique de George Logothète, et des *Lusus imaginis jocosæ*, qui ne sont guère qu'un recueil de bagatelles.

10. Après les Dousa, nous avons encore à citer un grand nombre de poètes et de savants distingués, dont les principaux sont :

ERYCIUS PUTEANUS ou HENRI VAN DE PUTTE (1554-1646), disciple et successeur de Juste-Lipse, dont on a un poème intitulé *l'Éloge de l'hiver*, et quatre-vingt-dix-huit ouvrages de philologie, de philosophie et d'histoire ;

SIDRONIUS HOSSCHIUS ou DE HOSSCHE (1596-1653), jésuite et poète latin de premier ordre, à qui l'on doit des *Élégies* et des *Silves*, publiées par J. Wallius, avec un petit poème sur la *Délivrance de Cambrai*, par le P. Othon Zylius ;

J.-J. BERONICUS (1677), qui de ramoneur devint poète, et composa la *Georgarchontomachia* ou la *Guerre des Paysans et des Grands*, poème latin, traduit en vers hollandais dans le XVIII^e siècle ;

GUILL. BECANUS ou BECAN (1783), jésuite, dont les *Idylles* et les *Élégies* ont été publiées avec celles d'Hosschius ;

JACOB WALLIUS ou DE WAILLE (1599-1690), jésuite, qui, non content d'éditer des œuvres poétiques de plusieurs de ses confrères, a laissé des *Odes* extrêmement remarquables.

§ 4. *De la littérature flamande au XVIII^e siècle.*

1. Académie de Bruxelles ; de Marne et Desroches. — 2. Walef et Paquot.
— 3. Piraterie littéraire de la Belgique. — 4. Philologues du XVIII^e et du XIX^e siècle.

1. Sous Marie-Thérèse (XVIII^e siècle), on vit s'introduire quelque amélioration dans les études littéraires des Pays-Bas. L'Académie de Bruxelles fut fondée en 1769, sous l'administration du comte de Cobenzl ; des hommes instruits, tels que Desroches, Mann, Van der Wynch, etc., y siégèrent dès le commencement ; mais ils s'occupaient presque exclusivement de science et d'antiquités nationales. La langue flamande, depuis longtemps méprisée, ne sortait point de son avilissement ; et les rares essais qui apparaissaient de loin en loin étaient écrits en français. Le jésuite DE MARNE (1699-1755), auteur d'une *Histoire de Namur*, est presque le seul à citer, avec DESROCHES (†1787), qui s'efforça de ranimer l'étude du flamand.

2. La ville de Liège, où le français n'a jamais cessé d'être la langue usuelle, donna le jour au baron de WALEF, dont les vers étonnaient Boileau. Le bibliographe PAQUOT (1722-1803) appartient aussi à ce pays, surnommé la *petite France*.

3. La réunion des Pays-Bas à la France y répandit de plus en plus la langue et les livres français ; mais on écrivait peu en français dans les départements de la Belgique. Depuis 1815, et surtout depuis 1830, la Belgique est devenue le centre d'une piraterie littéraire qui déshonore son industrie et sa littérature.

4. Dans le XVIII^e et le XIX^e siècle, les Pays-Bas nous offrent une série de philologues non moins remarquables que ceux du XVI^e et du XVII^e, et dont les principaux sont :

EZECH. SPANHEIM (1710), traducteur des *Césars* de Julien, et auteur de *Dissertations* sur les médailles et autres antiquités, de *Notes* sur Callimaque, Strabon, Aristophane, Josèphe, Thucydide, etc. ;

TH. JANSSEN V. ALMELOVEEN (1712), dit le *second Celse*, éditeur d'Hippocrate, de Celse, et d'une *Histoire de la médecine*, etc. ;

PERIZONIUS ou WOORBROCK (1715), auteur d'*Animadversiones historicæ*,

d'un écrit sur Quinte-Curce, d'un Traité *De doctrinæ studiis*, des *Origines babyloniennes et égyptiennes*, etc. ;

J. GRONOVIIUS ou GRONOV (1716), auteur du *Trésor des antiquités grecques*, en treize volumes in-folio, de nombreuses *Éditions* dans la collection des *Variorum*, etc. ;

GILBERT CUPER (1716), élève de Gronovius, auteur de trois livres d'*Observations*, de l'*Harpocrate*, de l'*Apothéose d'Homère*, de *Notes* sur Lactance, de l'*Histoire des trois Gordiens*, etc. ;

LAMBERT BOS (1717), auteur d'*Observations* sur le Nouveau Testament, d'un Traité de l'*Ellipse grecque*, des *Antiquités athéniennes*, des *Accents*, etc.

SALLEGRE (1723), auteur d'une *Histoire de Montmaur*, de *Mémoires de littérature*, du *Nouveau Trésor des antiquités romaines* (trois volumes in-folio), etc., etc. ;

J. CLERIUS ou LE CLERC (1736), auteur d'*Entretiens sur diverses matières théologiques*, de l'*Harmonia evangelica*, etc., de l'*Art critique*, de la *Parrhasiana*, d'une *Bibliothèque universelle et historique*, choisie, ancienne et moderne (quatre-vingt-trois volumes), etc. ;

PIERRE BURMANN I (1741), éditeur-annotateur de Phèdre, Pétrone, Velleius Patereulus, etc., Horace, Quintilien, Justin, Valérius Flaccus, Suétoue, Lucain, Virgile, Claudien, des *Poëtæ latini minores*, etc. ; auteur de diverses *Dissertations* sur les antiquités romaines, etc., etc. ;

SIGEBERT HAVERCAMP (1742), éditeur de Tertullien, Josèphe, Eutrope. Saluste, Censorinus ; auteur de *Dissertations* sur les médailles, de l'*Histoire universelle expliquée par les médailles*, d'une *Introduction à l'Histoire de Hollande*, etc. ;

ARNOLD DRAKENBORCH (1746), éditeur excellent de Silius Italicus et de Tite-Live ;

C. ANDRÉ DUKER (1762), auteur d'*Opuscules* sur les juriseonsultes anciens, de *Notes* sur divers auteurs grecs, et d'un *Commentaire* sur Thucydide ;

P. WESSELIING (1764), auteur d'*Observations diverses* sur des ouvrages latins, d'un livre *Sur les probabilités*, etc., éditeur de Diodore de Sicile, d'Hérodote, etc. ;

THIB. REMSTERHUIS (1766), éditeur des *Dialogues* de Lucien, du *Plutus* et des *Oiseaux* d'Aristophane, de nombreuses *Harangues latines*, etc. ;

J. D. VAN LENNEP (1771), éditeur des *Lettres* de Phalaris, auteur d'*Observations* sur l'analogie de la langue grecque, d'*Étymologies* grecques, etc. ;

PIERRE BURMANN II (1778), annotateur d'Aristophane, de Claudien, Propertius, de la Rhétorique à Hérénnius ; auteur d'Oraisons funèbres, de poésies latines, etc. ; éditeur des anciens épigrammatistes latins, etc. ;

L. G. WALCKENAER (1785), auteur d'un grand nombre de *Traités*, de *Dissertations*, d'éditions (Euripide, Théocrite, Bion, Moschus, etc.), de *Notes* (Callimaque, etc.), d'*Observations* (*Animadversiones*), de *Leçons* (*Lectiones andocidææ*), de *Specimina academica*, etc. ;

RUHNKENIUS ou DE RUHNKEN (1798), annotateur de Callimaque, Xénophon, Hésiode, Appien et Polybe ; éditeur d'une foule d'ouvrages anciens et modernes, et auteur de nombreux opuscules, de critique et de philologie ;

CHRIST. SAXIUS ou SAXE (1806), auteur du célèbre *Onomasticon*, ou *Dictionnaire des sources*, en huit volumes in-8°, et de quarante-six autres ouvrages ou opuscules sur divers points d'antiquités, etc. ;

J. LUZAC (1809), auteur de *Lectiones atticæ*, savante apologie de Socrate, et de plusieurs autres ouvrages philologiques ;

VAN BOSCH (1811), auteur d'*Oraisons funèbres*, d'un *Panégyrique de Bonaparte*, en vers, de poèmes latins, etc. ; éditeur de l'*Anthologie grecque* avec la version latine de Grotius ;

Enfin DANIEL WYTTENBACH (1819), auteur de nombreux ouvrages, *De sera Numinis vindicta*, de *Philosophia*, *Traité de logique*, en latin, *Bibliothèque critique*, en douze parties, *Philomatie*, *Choix des principaux historiens grecs*, *Vie de Ruhnenius*, *Animadversiones*, *Commentaire sur Eunape*, etc., etc.

II^e SECTION. — LITTÉRATURE HOLLANDAISE.

§ 1^{er}. De la littérature hollandaise au XVI^e siècle.

1. Koornhert, père de la poésie hollandaise, et Marix de Sainte-Aldgonde. — 2. Dathenus, traducteur des Psaumes. — 3. Wischer et Spieghel ; leurs divers ouvrages.

1. DIRK KOORNHERT VOLKERTZON (fils de Volkert), qui vécut de 1522 à 1590, passe pour le restaurateur ou plutôt pour le *Père de la poésie hollandaise*. Fougueux partisan de la Réforme, il est l'auteur du chant populaire de *Vilhelmus Van Nassouwen*, chant militaire et national des Pays-Bas. C'est une vie de Guillaume le Taciturne (1570-1584), où chaque couplet commence par une lettre de son nom, tel qu'il est écrit plus haut. La plupart des autres *Poésies* de Koornhert roulent sur des sujets de morale, et dans le genre allégorique, qui était alors en grande faveur. On cite souvent son petit poème intitulé *Le bon et le mauvais usage des biens temporels*.

Auteur du fameux *Compromis des nobles* ou de *Breda* (1),

(1) Voy. mon *Histoire moderne*, t. II, p. 7.

qui commença la révolution des Pays-Bas, MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE (1538-1598), outre différents *Pamphlets religieux*, traduisit en vers hollandais, sur l'original hébreu, les *Psaumes de David*. De Thou lui reproche avec raison d'avoir mis la religion en rabelaiseries; et Strada, tout en lui accordant beaucoup d'esprit, l'appelle *Vir ingeniosissima nequam*.

Koornhert et Marnix sont aussi regardés comme les fondateurs de la prose classique hollandaise.

2. PIERRE DATHENUS, qui ignorait l'hébreu, avait entrepris, presque en même temps que Marnix, la traduction des *Psaumes*. Il y montre plus de feu que Sainte-Aldegonde; mais c'est Marot et Théodore de Bèze plutôt que David qu'il a traduit; ce qui n'a pas empêché que sa version n'ait obtenu le prix proposé par les états de Hollande, et qu'elle n'ait été conservée pour le culte public jusque vers la fin du XVIII^e siècle.

3. Unis par le talent et par l'amitié, deux écrivains de cette période contribuèrent puissamment à fixer la langue hollandaise; c'étaient ROEMER VISSCHER (1547-1612) et HENRI-LAURENT SPIEGHEL (1549-1612), qui tous deux étaient, avec Koornhert, membres de la Chambre de Rhétorique d'Amsterdam.

Vischer, que l'on a surnommé le *Martial hollandais*, a été plus utile encore à la littérature de son pays, par son influence que par ses ouvrages. Ses deux aimables filles, ANNE et MARIE TESSELSCHADE (1), qui, comme leur père, restèrent fidèlement attachées à la religion catholique, embellissaient les réunions littéraires si célèbres sous le nom de *Cercle de Roemer*, et qui virent naître les premiers chefs-d'œuvre de Hooft et de Vondel. Les poésies de Vischer comprennent des *Emblèmes*, des *Saillies* ou bons mots, des *Énigmes*, des *Sonnets*, des *Élégies*, des *Mélanges*, etc., qui se distinguent par la naïveté.

(1) Ce nom, qui signifie *Perte au Texel*, vient de ce que, trois mois avant la naissance de Marie, une violente tempête qui endommagea le Texel nuisit beaucoup à la fortune de son père.

Anne Visscher est auteur de *Chansons*, d'un petit poème sur *l'Amstel*, et d'une pièce solennelle composée pour un *Jour de jeûne* et remplie d'une touchante piété. Vondel l'a surnommée mal à propos la *Sapho hollandaise*. On doit à Marie Tesselschade une charmante romance, intitulée *la Complainte de Phyllis*, et une pièce intitulée *Marie-Madeleine aux pieds de Jésus*. Ces deux sœurs, et surtout Marie, se distinguent par la finesse du badinage et la délicatesse des sentiments.

SPIEGHEL, surnommé l'*Ennius hollandais*, est le premier poète qui ait tenté d'assujettir la versification hollandaise à des règles fixes. Par lui commença l'introduction de l'alternative régulière des rimes masculines et féminines, dont l'adoption ne fut définitive dans la poésie hollandaise que par le célèbre Hooft. Le principal ouvrage de Spieghel est un écrit moral et religieux, intitulé *le Miroir du cœur* (Herspieghel), qu'on peut, sous plus d'un rapport, assimiler à l'*Essai sur l'homme*, publié par Pope un siècle plus tard. Le style en est nerveux et concis; il est riche en images et fort d'expression; mais il manque d'élégance et souvent de clarté.

§ 2. De la littérature hollandaise au XVII^e siècle.

1. Age d'or de la poésie hollandaise : Corneille Hooft; détails sur sa vie. — 2. Son théâtre. — 3. Ses autres poésies. — 4. Ses ouvrages en prose. — 5. École d'Amsterdam. — 6. Vondel; ses premières poésies. — 7. Son Étrille, et son ébauche de Constantin le Grand. — 8. Ses diverses tragédies, entre autres Gisbert d'Amstel. — 9. Lucifer et Jephthé. — 10. Autres œuvres de Vondel. — 11. Coster; son théâtre. — 12. Autres poètes dramatiques de cette époque. — 13. Sort du théâtre tragique hollandais. — 14. Théâtre comique hollandais. — 15. Jacob Cats; ses diverses poésies. — 16. Caractère de son talent. — 17. École de Dordrecht. — 18. Reael, Six de Chandelier, Broekhuysen et Vollenhove. — 19. Élégie hollandaise; Westerbaan. — 20. Antonidès; son poème de l'Y. — 21. Prosateurs : Brandt, Wagenaar, Still et autres. — 22. Mademoiselle Schürmann.

1. PIERRE-CORNEILLE HOOFT, d'Amsterdam (1581-1647), ouvrit cette brillante période appelée l'*Age d'or de la*

poésie hollandaise, qui précède les belles années de notre siècle de Louis XIV.

Après de fortes études à l'université de Leyde, où enseignait Joseph Scaliger et où il se lia d'amitié avec le célèbre Grotius, Hooft, déjà poète distingué à dix-huit ans, fit un voyage en France et en Italie. A Paris, il vit Malherbe, dont le génie exerça sans doute une grande influence sur le poète hollandais. Hooft fut pénétré pour notre Henri IV d'une admiration qui ne devait pas rester stérile. A Florence, il fréquenta les littérateurs italiens les plus fameux de ce temps, et féconda son génie par l'étude des poésies de Pétrarque, du Tasse et de l'Arioste, et des écrits tant historiques que politiques de Guiccardin et de Machiavel.

De retour, après trois ans, de ses courses savantes, Hooft retrouva sa patrie dans la situation la plus florissante. L'Espagne allait bientôt consentir à une trêve (1609), reconnaissance tacite de l'indépendance des Provinces-Unies. Nommé par le prince Maurice gouverneur de Maiden, c'est dans une petite tour du château de cette place, jouissant de la vue du Zuider-Zée et célébrée par les poètes du temps, que furent composés la plupart des ouvrages de Hooft. C'est là qu'il relisait les anciens, et surtout Tacite, qu'il parcourut, dit-on, cinquante deux fois d'un bout à l'autre. Satisfait de sa fortune et libre d'ambition, Hooft réunissait autour de lui une société choisie. Le cercle de Visscher était le sien; et les filles de ce dernier, ainsi que Françoise Duarte, que notre auteur appelait le *Rossignol français*, étaient les muses chéries de Maiden. Hooft, respecté de tous les partis, osa protéger Grotius aux jours de la persécution, et songea même à attirer Galilée en Hollande, pour le soustraire à ses ennemis. Descartes trouva aussi en lui un défenseur contre le fanatisme de Voëtius.

2. Également célèbre comme poète et comme prosateur, Hooft peut être regardé comme le *Père du théâtre hollandais*. La première salle de spectacle s'ouvrit à Amsterdam en 1617, par les soins et sous la direction de Samuel Coster. Trois ans auparavant avait paru l'*Achille et Polyxène* de

Hooft. En 1620, ce poète donna *Granida*, pastorale héroïque dans le genre de l'*Aminta* du Tasse. L'assassinat du comte Florent V, 1295, par Gérard de Velsen, fournit à Hooft le sujet de la tragédie de *Gérard de Velsen*, où l'on trouve des personnages allégoriques, tels que la Concorde, la Discorde, etc.; elle finit par un long monologue du fleuve le *Vecht*, renfermant une magnifique prédiction de la grandeur future d'Amsterdam. La tragédie de *Bato* ou le *Fondateur de la Batavie* (1628), offre des imitations du *Macbeth* de Shakspeare. Toutes ces pièces sont accompagnées de chœurs. Enfin, Hooft a mis sur la scène comique l'*Aulularia* (l'*Avare*) de Plaute, sous le titre de *Warenar met de Pot*.

3. On a encore de Hooft des *Pièces érotiques* ou *anacréontiques*, qui rivalisent avec celles de Poot, des *Cantates* qui peuvent être assimilées aux beaux chœurs de ses tragédies, un choix de *Psaumes*, des *Épigrammes* ou inscriptions, des *Sonnets*, etc.

4. Hooft ne s'est pas moins illustré comme prosateur par sa belle *Histoire de Henri le Grand* (1627), qui lui valut, de la part de Louis XIII, le cordon de S.-Michel et des lettres de noblesse. Son *Histoire de Hollande depuis Charles-Quint* est de 1641. L'exactitude et la véracité y sont unies à la pureté de la diction; le caractère du style est la concision et la rapidité. Hooft s'était formé sur Tacite, et il a mérité le surnom de *Tacite hollandais*. Les *Vicissitudes de l'élévation de la maison de Médicis* présentent un tableau non moins riche par les réflexions et les faits, que recommandable par la couleur et le style. Quant à sa *Traduction de Tacite*, elle est restée comme l'un des beaux monuments de la prose hollandaise.

Hooft mourut à la Haye en 1647. Son oraison funèbre fut prononcée par Adam Van Smerjetz, sur le théâtre où l'on venait de représenter sa tragédie de *Gérard de Velsen*.

5. Hooft est avec Vondel le fondateur de l'*École d'Amsterdam*. L'élévation, la hardiesse, mais en même temps la correction du style, la caractérisent. Parmi ses principaux

disciples on cite ROTGAUS , J. VAN BROCHKUISEN , D. BUYSERO , J. PLUYMER , ANTONIDÈS , etc.

6. Fils d'un chapelier d'Anvers de la secte des anabaptistes et réfugié à Cologne , JOOSTE VAN DON VONDEL naquit dans cette ville en 1587. Poète à treize ans , Vondel mérita déjà , à cet âge , les éloges de Hooft. Il se maria à vingt-trois ans , et ce fut sa femme qui se chargea de son commerce de bonneterie , dont lui-même s'occupait fort peu. Il s'était déjà familiarisé avec le français , et il avait traduit en vers hollandais la *Magnificence de Salomon* , par du Bartas. Sa première tragédie , *Pascha* ou la *Délivrance d'Israël* , est de 1612. Il n'étudia les langues anciennes qu'en 1612 , et dès lors les modèles qu'il adopta furent la Bible et Virgile. Le *Sac de Jérusalem* , tragédie qui parut en 1620 , atteste de notables progrès , ainsi qu'*Hécube* , d'après Sénèque , en 1621 ; mais il prit un tout autre essor en 1625 dans son *Palamède* , en cinq actes , allégorie sur le meurtre judiciaire de Barneveldt , cette ineffaçable tache dans le stathoudérat de Maurice.

7. Le synode de Dordrecht alluma le courroux patriotique de Vondel. Il se fit l'apologiste des arminiens ou remontrants qu'avait condamnés cette assemblée , et le fiel de la satire coula abondamment de sa plume. Archiloque et Juvénal n'ont rien produit de plus acerbe que sa pièce intitulée *l'Étrille* , et quelques autres du même genre. Vers 1630 , il s'occupa d'un poème épique en douze chants , dont le héros était *Constantin le Grand* ; et s'il ne l'eût abandonné , il aurait pu prendre un rang distingué dans l'épopée.

8. En 1638 , Vondel composa sa tragédie de *Messaline* , que de malicieuses applications firent interdire , et qu'il livra lui-même aux flammes. L'année suivante , sa tragédie des *Vierges* (sainte Ursule et ses onze mille compagnes) témoigna de sa propension pour la doctrine catholique , qu'il embrassa deux ans après. Sa *Marie Stuart* porte la même empreinte. Toutes ces pièces furent surpassées par *Gisbert d'Amstel* ou le *Sac de la ville d'Amsterdam* , et *l'Exil de Gisbert*. Le sujet en est pris dans l'histoire de

cette ville au ^{xiii}^e siècle ; mais les détails en sont essentiellement fictifs. La scène se passe un jour de Noël ; l'action commence dès trois heures du soir, et se termine dans la matinée du lendemain. Elle est en cinq actes, mêlée de chœurs ; et le spectacle, surtout au troisième acte, est d'une magnificence religieuse des plus imposantes. On est à la messe de minuit, dans la riche abbaye des Dames de Sainte-Claire. On ne peut citer, sur aucun théâtre, l'exemple d'un succès national aussi soutenu. Depuis près de deux siècles, *Gisbert d'Amstel* est toujours resté au théâtre, et l'on y applaudit encore avec enthousiasme, quand on le joue, selon l'usage, vers la fête de Noël.

9. Avant de quitter les tragédies de Vondel, nous devons en mentionner deux autres, *Lucifer* (1654) et *Jephté* (1659). La première, conception éminemment hardie et originale, a pour sujet la chute des mauvais anges, et le lieu de la scène est le ciel. Cette pièce, regardée par plusieurs critiques comme le chef-d'œuvre de Vondel, est d'autant plus remarquable qu'elle a précédé de plusieurs années le poème de Milton. *Jephté* était l'œuvre de prédilection de Vondel : toutes les lois de la tragédie y ont été soigneusement observées.

10. Vondel fut à la-fois grand poète tragique, lyrique et satirique. Des dix volumes in-4^o dont se composent ses œuvres, les deux premiers offrent ses *Poésies mêlées*. Vondel y célèbre les hommes, les événements, les institutions de son époque, et il est toujours au niveau de son sujet. Il a trois livres de *Poésies lyriques*, où l'on remarque une Ode sur le dévouement de l'épouse de Grotius (1). Le second volume, ainsi que le sixième, offre ses *Satires*. Ses *Poésies religieuses* lui font infiniment d'honneur, surtout ses *Contemplations sur Dieu et sur la religion*, en cinq livres, ainsi que ses *Mystères des autels* (le sacrifice de la messe), en trois livres, et sa traduction des *Psaumes*. On lui doit encore un recueil d'*Héroïdes sa-*

(1) Il traduisit aussi la tragédie latine de *Joseph*, composée par cette dame.

créées, un poëme de *Saint Jean-Baptiste*, en six livres; et en outre des *Emblèmes*, une traduction d'*Horace* en prose, une d'*Ovide* en vers, et une de *Virgile* en vers et en prose; enfin une *Manuduction à la poésie hollandaise*. Vondel mourut en 1679, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

11. Parmi les auteurs dramatiques de cette période, on cite SAMUEL COSTER, qui ouvrit le premier théâtre à Amsterdam; en 1617, sous le titre d'*Académie*. Coster fut lui-même auteur de cinq pièces dans le genre comique, et de six dans le genre tragique. La plus ancienne de ces pièces, intitulée *Divertissement rustique* ou *Dialogue entre maître Cagnard, charlatan, et Jeannot Malherbe, son valet*, est de 1615; la plus récente, sa tragédie de *Polyxène*, est de 1644. Son *Iphigénie* (1626) est celle qui fit le plus de bruit. Des pasteurs protestants, qui crurent se reconnaître dans son grand prêtre Eurypyle, invectivèrent contre Coster en chaire, et tentèrent, mais en vain, d'éloigner cette pièce du théâtre.

Coster est certainement, à la naissance de l'art, un poète très-remarquable : le langage des passions ne lui est pas étranger; ses caractères sont bien soutenus, sa versification facile; son style a souvent de l'énergie, de la noblesse : on ne lui reproche que de s'être trop livré à sa facilité.

12. Après Coster, nous trouvons REINIER ANSLO (1622-1649), qui mit sur la scène la *Saint-Barthélemi*, sous le titre de la *Noce parisienne*, et laissa un volume de *Poésies*, parmi lesquelles on remarque sa *Couronne pour S. Étienne le Martyr*; E. GERCKMANS, qui donna en 1624 sa tragédie de la *Bataille de Nieuport*; THÉODORE RODENBURG, qui composa en 1628 le drame des *Hocex et des Cabeliauns de Charles le Téméraire*; JEAN SIX (1618-1700), auteur d'une *Médée* très-remarquable; CATHERINE LESKAILLE (1649-1711), surnommée la dixième Muse, la *Sapho hollandaise*, qui traduisit avec succès plusieurs tragédies de Rotrou et de P. Corneille (*Genserik, Venceslas, Hérode et Mariamne, Hercule et Déjanire, Nicomède, Ariane, Cassandre*); enfin LUCAS ROTGAUS (1645-1710), auteur de *Scylla*, supérieur à son *Énée et Turnus*, et en outre d'un poëme épique en huit chants sur *Guillaume III*, d'un poëme descriptif en deux chants dans le genre burlesque, sous le titre de la *Kermesse* ou la *Foire villageoise*.

13. La Hollande avait un théâtre, et un théâtre national; mais il ne garda pas longtemps ce caractère. Le théâtre français y exerça bientôt une domination absolue.

14. Les Hollandais eurent au xvii^e siècle peu de succès dans la comédie. La langue hollandaise, propre à la fois au genre pompeux et au genre naïf, se prête moins facilement à la légèreté du style comique. On cite les *Farces* de BREDERO (1585-1618), telles que le *Meunier*, la *Vache*, *Simon sans douceur*, etc., et des productions pareilles de FOCQUENBROCH, auteur de l'*Amour à l'hôpital des fous*, qui se joue encore à la kermesse d'Amsterdam.

15. Le poète le plus populaire des Pays-Bas, dont l'énorme in-folio, enrichi de figures, se trouve jusque dans la chaumière du paysan, et que le peuple lui-même semble avoir adopté en l'appelant le *Père* ou le *Bon-Homme*, est JACOB CATS (1577-1660), qui a été surnommé le *La Fontaine de la Hollande*. Étudiant à Leyde, puis à Orléans, ambassadeur en Angleterre et grand pensionnaire de Hollande (1636-51), Cats est l'auteur des ouvrages réunis sous le titre de *Bible de la jeunesse*, *Bible des paysans*, et souvent placés à côté de la véritable Bible, dans la modeste bibliothèque de l'artisan et du cultivateur. On trouve dans le Recueil de Cats des *Poèmes* sur les différents âges et les différentes conditions de la vie; des *Fables*, des *Chansons*, des *Idylles*, etc.; un poème sur la *Vie champêtre*; un autre sur sa propre *Retraite rurale*; des *Emblèmes* en trois langues (hollandais, latin, français), etc. Dans un poème en six chants, formé de petits romans et de petits dialogues en vers, il retrace la *Jeune fille*, l'*Amante*, la *Fiancée*, la *Mère* et la *Veuve*. Cats a mis en vers l'anecdote connue d'*Emma et Éginhard*. Son *Anneau nuptial* a été traduit en vers latins par G. Barlaeus et par Boyus. Cats a écrit lui-même son histoire en vers, sous le titre de *Vie de quatre-vingt-deux ans*.

16. La muse de Cats se distingue par tout ce qu'ont de plus attrayant la naïveté, la simplicité, la bonhomie, et la popularité; et, sous ce rapport, on l'a bien surnommé le la Fontaine hollandais. Il s'élève quelquefois avec son sujet; mais il ne vise jamais au sublime. Nul n'a possédé,

nul n'a déployé en vers une plus profonde connaissance du cœur humain : il allie toujours le sentiment à la raison. Comme Ovide, il abuse de sa facilité ; il a, comme lui, une abondance redondante ; mais aussi sa poésie, comme celle d'Ovide, est riche d'expressions et pleine d'images. On lui reproche des chevilles, des répétitions, une coupe de vers trop monotone ; mais que d'excellentes qualités rachètent ces défauts ! pureté de diction, clarté de style, imagination fertile et riante, morale enfin qui, sans prétention, sans efforts, soumet l'esprit et le cœur.

17. Cats est le fondateur de l'*École de Dordrecht*. Parmi ses disciples, on distingue VAN BALEN, P. VAN BEAUMONT, CORNÉLIS DE BAVEN, J. VAN BAWERWICK, D. HEINSIUS, S. VAN HOOGBRATEN, etc. Cette école, moins correcte que l'école d'Amsterdam (p. 351), préférerait le naturel à l'énergie, et confondait la profusion avec l'abondance. Ces deux écoles correspondent assez bien aux classiques et aux romantiques.

18. On compte parmi les écrivains qui contribuèrent à la révolution opérée dans les lettres hollandaises, LAURENT REAEL (15...-1637), ami de J. Cats, vice-amiral, ambassadeur, gouverneur général des Indes hollandaises, et auteur d'un petit poème de *Origine basiorum*, en hollandais ; c'est une œuvre digne, sous le rapport moral, des *Basia* de Jean Second. Il faut joindre à Reael CONSTANTIN HUYGHENS, père du célèbre mathématicien de ce nom, et qui a laissé, outre des *Poésies latines* en quatorze livres (*Farrago*, *Epigrammata*, *Juvenilia*), deux volumes de *Poésies hollandaises*, parmi lesquelles on remarque son poème sur sa maison de campagne, nommée *Hofwick* (c'est-à-dire Fuite de la cour), et située au bord du canal entre la Haye et Leyde. JEAN SIX DE CHANDELIER (1610-1673), parent du poète tragique (p. 354), mérite aussi d'être mentionné comme auteur de diverses *Poésies*, parmi lesquelles on remarque sa traduction des *Psaumes* et l'*Hiver des Amsterdamois*. Enfin nommons JEAN VAN BROEKHUYZEN, appelé aussi *Janus Braukusius* (1649-1707), auteur de *Céladon*, ode sur l'amour de la patrie, et de seize livres de *Poésies latines*, etc. ; et JEAN VOLLENHOVE, à qui l'on doit un recueil de *Poésies diverses* et le *Triomphe de la croix*, poème où le talent descriptif rivalise avec le mérite du style et de l'élévation des idées.

19. L'Élégie, dans laquelle les Hollandais ont admirablement réussi, a inspiré des chants pleins de grâce et de charme à JACOB WESTERBAAN (1579-1670), ami de Cats et de Huygens. Ses *Poésies érotiques* n'ont pas moins de réputation. On lui doit encore un poème sur sa maison de campagne d'*Ockenburg*, une traduction des *Psaumes*, et celle de nombreux morceaux de Virgile, Ovide, Juvénal, Sénèque, Térence, etc.

20. JEAN ANTONIDÈS (1647-1684) est un des plus illustres poètes du XVII^e siècle. Ses premiers essais furent des imitations d'Horace, d'Ovide et de Silius Italicus. Après sa tragédie de *Trazet* ou la *Chine envahie*, Antonidès, encouragé par Vondel, qui l'appelait son fils, donna, en 1671, l'ouvrage que les Hollandais estiment le plus, et qui a pour titre : *Ystroom*, c'est-à-dire la *rivière de l'Y* à Amsterdam. La description de cette rivière, ou plutôt de ce lac, sur lequel est bâti Amsterdam, est le sujet de ce poème, divisé en quatre chants. Dans le premier, le poète décrit pompeusement tout ce qui est remarquable sur la rivière de l'Y; dans le deuxième, il commence par les éloges de la navigation, et décrit les flottes nombreuses qui couvrent l'Y comme une immense forêt, et de là vont dans chaque partie du monde pour en rapporter tout ce qui peut satisfaire les besoins, le luxe ou la vanité des hommes; dans le troisième, le poète se suppose transporté à la source de l'Y; il y voit les divinités aquatiques, qui, accompagnées de demi-dieux et de nymphes, se parent pour aller à une fête qui doit être célébrée à la cour de Neptune; enfin, dans le quatrième, Antonidès décrit l'autre rive de l'Y, où s'élèvent plusieurs villes de la Nord-Hollande; et à la fin du poème il s'adresse aux magistrats d'Amsterdam, dont la sagesse a créé la prospérité de cette ville.

21. GÉRARD BRANDT (1626-1685), qui composa, par délasement, une tragédie du *Faux Torquatus*, s'est acquis une grande renommée par son *Histoire de la Réformation hollandaise*, écrite avec une rare élégance. On a dit de cette histoire qu'à elle seule elle valait la peine qu'on apprit le hollandais pour la lire. On lui doit encore, parmi d'autres ouvrages, la *Vie du grand amiral Michet Ruyter* et l'*Histoire du procès de Barneveldt, Hoogerbeets et Grotius*.

Sous le titre d'*Histoire de la patrie*, JEAN WAGENAAR (1709-1773) a laborieusement composé, en vingt et un volumes in-8^o, les annales des anciennes Provinces-Unies jusqu'en 1751. Les Hollandais regardent cet ouvrage comme leur meilleure histoire, et comme l'un des plus

beaux ornements de leur littérature : on y peut admirer, en effet, l'étendue et la profondeur des recherches, la pureté et la clarté du style, la bonne foi de l'historien et la sagesse de ses principes. Aussi ses compatriotes lui ont-ils donné le surnom de *Grand*.

SIMON STYLL n'a pas été moins honoré que Wagenaar ; son bel ouvrage sur l'*Origine et la grandeur des Provinces-Unies* l'a fait surnommer le *Montesquieu de la Hollande*. J. W. Te Water, dans son *Histoire de la Confédération des Nobles*, a donné un livre consciencieux, qui toutefois est meilleur à consulter qu'à lire. Citons encore le *Tableau de l'Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais et français, par CERISIER ; l'*Histoire romaine*, non terminée, de l'historiographe MARTIN STUART ; le *Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains*, de GÉRARD MEERMAN, etc.

22. Nous devons une mention à mademoiselle ANNE-MARIE DE SCHURMANN (1607-1678), qui s'acquit une immense réputation par l'étendue de son savoir. Outre les langues classiques anciennes, elle possédait l'hébreu, l'éthiopien, le syriaque, etc. On a d'elle : 1^o *Opuscula hebræa, græca, latina, gallica*, en prose et en vers ; 2^o un petit poëme latin : *De vitæ humanæ terminis* ; 3^o une dissertation latine *Sur l'aptitude des femmes pour les sciences*, etc.

§ 3. De la littérature hollandaise au XVIII^e siècle.

1. Caractère de la littérature hollandaise dans la première moitié du XVIII^e siècle. — 2. Poot ; ses diverses poésies. — 3. Les trois frères Kodde, et Hoogvliet. — 4. Smits ; les poètes des rivières ou riviéristes. — 5. Bruyn ; ses poésies. — 6. Haas et autres poètes. — 7. Décadence de la poésie bucolique ; Vlaning, Hanan, Maequet, Schim et autres. — 8. Feistama ; sa traduction de la *Henriade* et du *Télémaque*. — 9. Théâtre de Feistama. — 10. Winter ; son poëme de l'Amstel et autres. — 11. Madame Winter ; ses divers ouvrages, entre autres l'épopée de Germanicus. — 12. Nomsz ; son Guillaume I^{er} et autres poésies. — 13. Guillaume van Haren ; ses *Aventures de Friso*, etc. — 14. Zwier van Haren ; son poëme des Gueux et autres ouvrages. — 15. Feith ; son influence sur la littérature hollandaise, et ses divers écrits. — 16. Alphen, Bellamy, Rau, Kleio, Neuwland et Bakker. — 17. Poètes tragiques : Boddaert, madame de Lannoy, Styl, Kastelyn, Huydecoper, Sweerts et Pater. — 18. Poètes comiques : Langendyck, Hoef, Hartsink, Styl, etc. — 19. Helmers ; son Poëme de la nation hollandaise.

1. Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, la poésie

déclina visiblement dans les Pays-Bas. Les auteurs hollandais de cette époque manquent d'originalité. Le caractère national semble être une tache qu'ils veulent éviter à tout prix. On dirait qu'il ne leur soit plus permis d'avoir de l'esprit et du talent qu'à la française. Un purisme de mots, une minutieuse recherche, remplacent la hardiesse d'invention et l'indépendance de style de l'âge précédent. On se complait dans des raffinements de théorie; on a des églogues de cinq ou six espèces différentes, suivant le lieu où le dialogue est placé. Un très-petit nombre d'hommes privilégiés par la nature sortirent de la règle commune; mais, pour trouver grâce aux yeux du public, ils n'en furent pas moins obligés de sacrifier souvent au mauvais goût qui tyrannisait alors la littérature.

2. HUBERT POOT (1689-1733), que l'on compare à l'Écossais Burns, devint poète, comme lui, en conduisant sa charrue. Il imita surtout les poésies anacréontiques de Hooft, genre dans lequel il s'est éminemment distingué. Ses œuvres ont été réunies en trois volumes in-4^o, composés de *Poésies bibliques*, de *Mélanges*, de *Poésies érotiques*, d'*Épithalames*, de *Complaintes funèbres*, d'*Idylles*, etc. On y trouve une imagination riante et féconde, une grande pureté de diction, une concision, une clarté de style surprenante. Poot a encore prêté sa plume et les charmes de sa muse à un vaste Recueil d'emblèmes et d'allégories, intitulé *Grand théâtre physique et moral*, ou *Vocabulaire d'anciens emblèmes et allégories d'Égypte, de Grèce et de Rome*, en trois volumes in-folio.

3. Vers la même époque, trois frères, habitants du village de Rhynsbourg, près de Leyde, JEAN, ADRIEN et GYLBERT VAN DER KONDE, fondateurs de la secte des *Rhyntburgers* ou *Frères associés*, étonnèrent par l'originalité et la variété de leurs talents en littérature. Après eux, la recherche et l'affectation dominant; et le célèbre ARNOLD HOOGVLIET (1687-1763) est forcé de céder au torrent dans son poème en douze chants d'*Abraham le patriarke*. Toutefois on ne saurait lui refuser une grande beauté de

versification, du mérite dans le style, et de la richesse dans les descriptions et les images. Avant l'*Abraham*, Hoogvliet avait donné une traduction estimée des *Fastes d'Ovide*; il s'occupa ensuite d'une *Messiad*, dont il ne publia que des morceaux détachés, sous le titre de *Choix de mélanges évangéliques*, insérés dans le premier volume de ses *Poésies mêlées*. Ce dernier recueil, composé de deux volumes in-4°, offre un grand nombre de pièces qui font également honneur à l'homme, au poète et au chrétien. On y remarque surtout un poème assez étendu, sous le titre de *Zydebalen*, description pittoresque d'une maison de campagne de ce nom placée près d'Utrecht.

4. On a souvent préféré au poème d'*Abraham* celui de *Belphégor ou la Volupté punie* (1) (1737), de DIDERIC SMITS, auteur d'un charmant poème descriptif (1750) sur la rivière de *Rotta* qui passe à Rotterdam, et pour lequel M. van Kampers, dans son Histoire littéraire, a créé une classe de *Poètes des rivières*, les *Riviéristes* (Stromdichters), comme on dit en Angleterre les *Poètes des lacs*, les *Lakistes*.

5. Les poèmes d'*Abraham* et de *Belphégor* ayant mis les Livres Saints à la mode, N. BRUYN (1671-1732) y chercha le sujet de ses *Poésies bibliques et morales*, et de sa *Vie de saint Paul*. On lui doit encore : 1° sept tragédies (*Origine de la liberté de Rome*, etc.) qui toutes ont eu du succès; 2° trois jolis poèmes intitulés *Arcadie de Clèves et de Sud-Hollande*, *Arcadie de Nord-Hollande*, *Voyage le long de la rivière de Vecht*; 3° des épi-grammes, des inscriptions, des dialogues, des monologues, des mélanges, etc. Toutes ses poésies ont été recueillies en onze volumes.

6. F. DE HAAS (1685-1723), à l'imitation de Bruyn, travailla également sur la Bible, où il puisa l'idée de *Judas le traître* (1714) et de *Jonas repentant* (1720). Mais toute l'habileté des versificateurs ne put donner beaucoup d'intérêt aux nombreuses productions de ce

(1) Il est encore intitulé *le Peuple d'Israël livré au culte idolâtre de Baal-phégor*.

genre, qui se succédèrent rapidement. Après le *Gédéon* de F. VAN STEENWYCK et le *Moïse* de VERSTEE, on vit encore paraître le *Jacob* (1752) de DUIM, le *Joseph* (1753) de SNAKENBURG, l'*Apôtre Pierre* de KLINKHAMER, et enfin le *David* de la célèbre madame VAN WINTER, née van Merken.

7. Le XVIII^e siècle, qui fut partout un âge de raffinement, marqua aussi en Hollande la décadence de la poésie bucolique. P. VLAMING (1686-1733), dans ses *Idylles* ou *Délassements poétiques*, au lieu de la simplicité de Théocrite, imita l'afféterie des pastorales italiennes du XVI^e siècle. Il fut plus heureux en traduisant l'*Areadie* de Sannazar. ABRAHAM DE HANX, dans ses *Églogues*, se crut naturel, et tomba dans la grossièreté, dont il ne se sauva que par l'enflure. JEAN MACQUET voulut être naïf et vrai, et il ne fut que plat. HENRI SCHIM (1695-1742) est moins près de la bassesse dans son *Bonheur de la vie champêtre*; on estime aussi ses *Poésies sacrées*, entre autres la *Gloire de J. C. et de son Église*. GUILLAUME VAN DER POT'S et PHILIPPE ZWEERTS, dans leurs *Descriptions* de jardins, sacrifièrent au mauvais goût de l'époque. C'est dans le même style que JEAN DE MARRE (1696-1763) a écrit la *Batavia*, poème en six chants, à la gloire de cette métropole du commerce hollandais dans l'Inde; la *Couronne d'honneur pour le cap de Bonne-Espérance*, des *Mélanges de poésies géorgiques*, etc. De Marre est encore auteur de deux tragédies, *Jaqueline de Bavière* et *Marcus Curtius*, qui sont restées au théâtre.

8. Voltaire avait donné à la France son poème épique de la *Henriade* (1723); le Hollandais SIBRAND FEISTAMA (1694-1758), né la même année que le poète français, entreprit de faire passer ce poème dans la langue nationale, qu'il avait déjà enrichie d'une traduction en vers du *Télémaque* (1733). La traduction de la *Henriade*, déjà conduite à la moitié en 1738, ne fut terminée qu'en 1743, et l'auteur passa encore dix ans à la revoir et à la polir (1752). GOVERT KLINKHAMER avait traduit des morceaux de ce poème vers 1742; mais Feistama l'a laissé bien loin derrière lui.

9. Feistama a beaucoup travaillé pour le théâtre; mais ses œuvres dramatiques originales se réduisent aux tragédies de *Titus* et de *Fabriceius*, et au drame allégorique intitulé *Le triomphe de la poésie et de la peinture*. Ses traductions sont en plus grand nombre : de Lamotte-Houdart, *Romulus* et les *Maehabées*; de Corneille, *Darius*, *Pertharite*, *Stilieon* et *Vespasien*; de Voltaire,

Brutus; de Crébillon, *Pyrrhus*; de Brueys, *Gabinie*; de Duché, *Jonathan*; et de de Caux, *Marius*.

10. NICOLAS - SIMON VAN WINTER, né en 1718, débuta par un petit poëme intitulé *Caïn et Abel* (1743); mais il prit un tout autre essor dans son poëme de l'*Amstel*, en six chants, qui se recommande par une imagination riante et féconde, une grande pureté de diction et de style, un rare talent pour le genre descriptif, et qui le plaça à côté de Smits, parmi les *Riviéristes*. En 1769, il donna son poëme des *Saisons*, en quatre chants, imité de Thompson, dans lequel il rivalisa honorablement avec son modèle. On doit encore à Winter deux tragédies : *Mouzongo* ou l'*Esclave royal*, dont quelques passages rappellent *Alzire*; et *Menzikoff*, qui n'est point supérieur à celui de la Harpe. Winter a publié en 1793, avec les poésies posthumes de sa femme, un Recueil de poésies mêlées, fables, etc.; et ces deux époux ont aussi pris part à l'excellente traduction des *Psaumes* de David, connue sous la rubrique de *Laus Deo, Salus populo*, et pour laquelle Bosch, Pater, Hartsen, Roullaud, Meyer et Asschenberg, furent leurs collaborateurs.

11. LUCRÈCE-WILHELMINE VAN MERKEN, née en 1722, et devenue madame WINTER à quarante-six ans, est la femme auteur la plus illustre du XVIII^e siècle. En 1745, elle donna, sous le voile de l'anonyme, sa tragédie d'*Artémire*, dont le sujet était pris dans Hérodote. En 1762, parut, avec quelques *Héroïdes*, son poëme de l'*Utilité des afflictions*, en trois chants, où elle s'est montrée le digne organe et le touchant interprète de la morale religieuse. Quatre ans après, elle publia le poëme de *David*, en douze chants, où tous les caractères sont aussi bien soutenus que dessinés, et les descriptions non moins magnifiques que les récits. En 1779, elle mit le sceau à sa gloire poétique par son *Germanicus*, en seize chants; mais ce poëme, d'ailleurs si riche d'invention et de style, n'excite pas le même intérêt de sentiment. Enfin, madame Winter a travaillé pour le théâtre : ses tragédies les plus connues sont le *Siège de Leyde*, *Jacob Simonsz de Ryk* (un des premiers

défenseurs de l'indépendance hollandaise), les *Camisards*, *Marie de Bourgogne*, *Louise d'Arlae* (la scène est dans la Floride), *Sibylle d'Anjou* (sujet tiré des Croisades), *Gélon* (sujet grec avec des chœurs), etc.

12. L'année qui dota la Hollande du *Germanicus* (1779) vit aussi paraître le *Guillaume I^{er}* de l'infortuné J. NOMSZ, qui, dans une contrée où tous les genres de mérite intéressent la générosité publique, ne méritait pas d'aller mourir à l'hôpital, à l'âge de soixante-cinq ans. Ce poëme, prétendu épique, ressemble trop souvent, comme tant d'autres, à des annales rimées; mais on remarque des morceaux saillants, de fort belles descriptions, et ce qu'Horace appelle *disjecti membra poetæ*. Les *Mélanges* de Nomsz comprennent des *Épîtres* et des *Satires* dont le style ne manque pas de mordant ni de nerf, et des *Contes* qui sont souvent frappés au bon coin. Outre douze *Héroïdes patriotiques*, une traduction en vers des *Fables de la Fontaine*, des *Contes moraux*, des *Récréations* et des *Monographies historiques* (Mahomet, Charles-Quint, Philippe II, le duc d'Albe), on lui doit encore un grand nombre de pièces, tragédies et comédies, originales ou traduites du français. Parmi ses tragédies originales, on cite : *F. Cortez*, *Zoroastre*, *Antoine Hambroek*, *Kora* ou les *Péruviens* (sujet tiré des *Incus* de Marmontel); *Barthélemy Las-Casus*, *Olden Barnevelt*, *Marie de La-laing* ou la *Prise de Tournai* en 1581; et parmi ses tragédies traduites : *Soliman II*, *Warwiek*, le *Cid*, *Bajazet*, l'*Orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zaïre*, *Athalie*, etc. Ses comédies sont le *Fougueux*, *Amour et Amitié entre la mode*, *Quelqu'un et Personne*, l'*Homme de confiance*, le *Vieil habit*, et une traduction du *Tartufe*.

13. Les deux frères GUILLAUME et ONNO ZWIER VAN HAREN fleurirent dans cette période, et donnèrent deux épopées nationales. Le premier (1713-1768) est auteur des *Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiades*. S'il n'est pas le seul véritable poëme épique des Hollandais, il est du moins le seul qui soit fait sur le type révé-
ré du

prince des poètes grecs. La fable de ce poème est appuyée sur d'anciennes traditions qui font d'un certain *Friso* le fondateur de la nation frisonne. Haren le suppose Indien de naissance, issu de sang royal et contemporain d'Alexandre le Grand. Jeune encore, Friso se vit dépossédé du trône et expulsé de ses foyers par le traître Agrame. Il était disciple de Zoroastre. Après des courses multipliées, il arriva sur les bords du *Flevus* (Vlie), où il s'arrêta, et donna son nom à l'asile qui lui fut offert par le destin. Tout cela fournit matière à de magnifiques descriptions, à des détails également remplis d'érudition et d'intérêt. La versification en est harmonieuse et riche : si le style manque parfois de correction, il a toujours la dignité du genre ; un grand nombre de beautés rachète amplement quelques longueurs ; on rencontre souvent d'heureuses imitations des anciens ; enfin la morale est partout élevée et pure.

Guillaume de Haren n'a pas moins réussi dans la poésie lyrique que dans l'épopée. On cite surtout son *Ode sur les vicissitudes de la vie humaine*.

14. ONNO ZWIER VAN HAREN (1713-1779) a célébré dans son poème des *Gueux* les fondateurs de l'indépendance espagnole (1). Ce poème, en vingt-quatre chants, tient de l'épopée et de l'ode ; le mètre est lyrique, il est en stances régulières de vingt vers. L'intention est évidemment épique ; mais la marche se rapproche trop de l'histoire. La partie du merveilleux consiste principalement dans un songe (un peu long) qui s'étend du septième chant jusqu'à la fin du douzième. L'Espérance, envoyée du trône de l'Éternel pour soutenir le courage de Guillaume, découvre au héros, dans les profondeurs de l'avenir, toute l'illustration qui attend sa famille et sa patrie. Cette fiction produit une riche galerie de tableaux, où se déploient à l'envi la verve et le patriotisme de l'auteur.

Onno Zwier van Haren s'est illustré, comme son frère, dans la poésie lyrique. Parmi ses odes, on distingue celles

(1) Voy. mon *Histoire moderne*, t. II, p. 7, 13 et suiv.

qui sont intitulées la *Liberté*, le *Commerce*, la *Venue du Messie*, les *Ombres*, l'*Agriculture*, la *Vaccine*. On lui doit encore :

1° Quelques traductions en vers, celles du premier chant de l'*Essai sur l'homme*, de Pope; d'une *Ode de Pindare à Ergotèles d'Himère*, nouvellement découverte dans les fouilles d'Herculanum, etc.; 2° deux tragédies, *Guillaume I^{er}* et *Agon, sultan de Bantam*; 3° une pièce dramatique de circonstance, la *Boîte de Pandore*; 4° quelques écrits en prose, *Oraison funèbre de Guillaume IV*, *Vie de Jean Camphius*, quinzième gouverneur général des Indes hollandaises, du Japon, etc.

15. Les deux van Haren avaient donné à la poésie hollandaise une meilleure direction. Grâce à leur influence, on revint au caractère national, et l'étude des modèles allemands balança l'autorité presque absolue des modèles français.

RHYNVIS FEITH (1753-1824), poète lyrique, didactique, tragique, prit une part active à cette révolution. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : 1° le *Bonheur de la paix* (1779), poème qui remporta le premier prix d'un concours ouvert par la Société poétique de Leyde; 2° l'*Éloge de l'amiral Ruyter*, proposé par la même société : Feith y envoya deux pièces, l'une en vers alexandrins, l'autre sous la forme d'une ode, et qui obtinrent l'une le premier prix, et l'autre le deuxième; 3° un *Poème sur la Providence*, également couronné, comme le *Poème sur l'humanité*, et le *Poème de Charles V* (Charles-Quint) *à son fils Philippe II, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas*; 4° cinq volumes d'*Odes* et de *Poésies diverses* qui lui ont mérité le titre de premier poète de la Hollande; 5° la *Vieillesse*, poème didactique en six chants; 6° le *Tombeau*, en quatre chants, poème qui a plus d'un rapport avec les *Nuits* d'Young. Si Feith y est moins pathétique, moins éloquent peut-être que le poète anglais, du moins il ne se perd jamais dans les brouillards de la métaphysique. C'est une suite de méditations philosophiques sur les vanités des plaisirs que présente cette vie passagère, sur les chagrins de toute espèce auxquels la vertu ne cesse d'être en butte, et sur

le bonheur que nous promet la certitude d'une autre vie, si nous remplissons ici-bas la tâche imposée par la Providence ; 7° quatre tragédies : *Thyrsa* ou le *Triomphe de la religion*, *Lady Jane Grey*, *Inès de Castro*, *Mutius Cordus* ou la *Délivrance de Rome* ; 8° des *Lettres* (en vers) à *Sophie*, où il s'est proposé de démontrer que la philosophie de Kant n'est pas compatible avec la doctrine de l'Évangile ; 9° des *Lettres sur différents sujets de littérature* ; 10° *Ferdinand et Constantin*, roman qui fit naître chez sa nation le goût d'un genre qu'on a nommé *genre sentimental*, mais dont on a bientôt senti le ridicule ; 11° un *Traité sur la force des preuves de la vérité et de la divinité de la doctrine évangélique, déduites des miracles opérés par Jésus-Christ et ses apôtres*, etc.

16. JÉRÔME VAN ALPHEN (1746-1803) parut avec honneur sur le Parnasse hollandais régénéré. On a de lui des *Essais de poésies édifiantes* ; des *Poèmes et méditations* ; des *Chants nationaux belges* ; des *Poésies pour les enfants*, ouvrage écrit avec une grâce et une bonhomie charmante ; des *Mélanges en prose et en vers* ; des *Essais d'hymnes et de cantiques pour le culte public* ; le *Spectateur chrétien*, des *Cantates*, genre de poésie dont il a donné l'exemple en Hollande et dans lequel il n'a pu encore être surpassé ; on cite surtout celle qui a pour titre *Starrerhemet* ou le *Firmament*.

JACQUES BELLAMY de Flessingue, mort à vingt-huit ans (1757-1795), s'est rendu célèbre pour ses *Chants patriotiques*, remplis de verve, de naturel et d'harmonie. On lui doit encore des essais érotiques qu'il intitula *Poésies de ma jeunesse*, et parmi lesquelles on distingue la romance de *Roosje*.

Deux amis de ce poète, SEBALD F. J. RAU (1755-1807), orientaliste et théologien hollandais, et J. P. KLEIN, sont connus, le premier, par la romance d'*Ewald et Elisc*, et le second, par ses *Poésies légères*. PIERRE NEUWLAND (1764-1794), mathématicien distingué, rendit, d'une manière brillante, dans une ode sur *Orion*, les phénomènes de l'astronomie.

HUYZINGA BAKKER (1715-1801), poète *riveriste*, s'est surtout distingué par ses poèmes sur l'*Inondation de 1740* et sur la *Contemplation des fleuves de la patrie*, auxquels il joignit un poème en trois chants, le *Bannissement des poètes*. A trente-deux ans, il composa contre les Anglais des *Satires*, pleines de feu et de véhémence.

17. Ce que Lamotte-Hondart avait tenté en France, P. BODDAERT (1694-1760) l'entreprit pour le théâtre hollandais ; mais ses essais de tragédies en prose n'eurent pas de succès. Ses *Poésies sacrées et édifiantes* ont peu de valeur littéraire.

Trois tragédies, *Léon le Grand* (1767), le *Siège de Harlem* (1770), et *Cléopâtre* (1776), assurent un rang distingué à la baronne DE LANNON (1738-1782), qui n'eut pas moins de succès dans l'ode, l'épître et la satire, où elle réunit la verve, l'originalité et l'élégance.

On trouve encore dans le théâtre tragique hollandais les *Milyléniens* de STYL, et plusieurs pièces traduites de l'allemand par P. J. KASTELEYN.

Le savant philologue BALTHAZARD HUYDECOPER (1695-1778), auteur d'une traduction estimée des *Salires*, des *Épîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace, a traduit l'*Œdipe* de P. Corneille de préférence à celui de Voltaire. Homère et la Calprenède lui ont fourni les sujets d'*Achille* et de la *Constance triomphante* (roman de Cléopâtre). On lui doit encore *Arsace* ou la *Trahison généreuse*, et des *Poésies mêlées*, ainsi que des *Essais philologiques et poétiques*.

PH. SWEERTS et LUCAS PATER, élève de Feistama, sont encore cités parmi les poètes tragiques de cette époque.

18. Les Hollandais comptent, parmi les poètes comiques de cette époque, P. LANGENDYCK (1662-1735), aussi malheureux que J. Nomsz et mort à l'hôpital comme lui. On l'a comparé à notre Dancourt. Son *Don Quichotte aux noces de Gamache*, qu'il composa à seize ans, est resté au théâtre. Il en a écrit plusieurs autres, et toutes originales, telles que *Krelis Louven* ou la *Noce villageoise*, les *Mathématiciens*, le *Hâbleur* ou le *Gascon*, etc. Ses épigrammes ne sont pas sans sel; mais ce sel est un peu gros. A l'imitation de Scarron, il a travesti Virgile (quatrième livre de l'Enéide) dans son *Énée endimanché*. Étant *Facteur* d'une chambre de rhétoricien, il y produisit d'office une pièce chaque année; la réunion de ces pièces a formé ses *Contes de Hollande*, espèce de poème historique.

Un chirurgien, NIC. W. OP. DER HOEF (1715-1765) a traduit ou imité le *Philosophe marié*. J. J. HARTSINK (..... 1778) a donné la comédie du *Pupille*. Enfin, on a de STYL deux comédies, l'*Amant d'après les règles de l'art* et *Crispin philosophe* (1753), qui sont bien inférieures à celles de Langendyck.

19. Le poème de la *Nation hollandaise*, par JEAN-FRÉDÉRIC HELMERS (1767-1843), caractérise honorablement le XIX^e siècle. La Hollande venait d'être amenée au grand empire: les préfets, les gendarmes, et jusqu'aux douaniers

impériaux, prodiguaient les outrages à ce peuple conquis. La muse patriotique de Helmers, qui s'était déjà fait connaître par des odes (*la Nuit*, le *Poëte*, etc.), par le poëme de *Socrate*, et la tragédie de *Dinomaque* ou la *Délivrance d'Athènes*, s'efforça de ranimer dans ses compatriotes le sentiment de l'honneur national. Les mœurs de la Hollande, l'héroïsme des Hollandais sur terre, sur mer, la navigation, les sciences, les beaux-arts, telles sont les six divisions de ce poëme, partagé en six chants. Dans le second, le poëte, déplorant l'humiliation de sa patrie, courbée sous un joug étranger, annonce un *astre réparateur*. Le poëme s'imprimait en 1812. La censure impériale exigea l'insertion d'une note où l'astre réparateur était nommé : c'était l'empereur *Napoléon*; et l'inspecteur de la librairie eut la bonhomie d'attester, par sa signature, au bas de la même page, que cette note était ajoutée par ordre de la direction générale de Paris, après la mort de l'auteur survenue pendant l'impression.

ART. II. — PROSE.

1. Les romans en Hollande; mademoiselle Deken, mesdames Post et Mœns, Loosjes, etc. — 2. Kluit et Meermann, historiens. — 3. L'éloquence en Hollande: Styl et autres, dans le profane; Kist et autres, dans le sacré. — 4. Ouvrages de critique périodique, de lexicographie, etc.

1. Les romans proprement dits ne parurent en Hollande que vers la fin du XVIII^e siècle. On s'était borné à traduire ceux qui affluaient de France et d'Angleterre. Ce fut alors que mademoiselle AGATHE DEKEN (1741-1804) s'associa avec MARIE BOSCH, puis avec madame WOLFF, née Bekker, bel esprit, plein de verve et d'originalité. Cette association déploya une activité infatigable, et elle a exercé en Hollande une grande influence sur l'esprit et le caractère national. Elle a publié en prose : 1^o *Lettres sur divers sujets*; 2^o *Entretiens instructifs et populaires sur la vie et les mœurs du chrétien*; 3^o *Sara Burgerhart*, roman national; 4^o *Histoire de Wilhem Leevend*, ouvrage du même genre, en forme de lettres; 5^o *Lettre d'Abraham Btankaert*, suite de Sara Burgerhart; en vers : 1^o *Chansons économiques ou populaires*, au nombre de cent vingt; 2^o *Fables*, au nombre de

quarante, toutes imitées ou traduites; 3^e *Promenades en Bourgogne*, en quatre chants sans liaison entre eux et sur différents mètres. — AGATHE DEKEN est seule auteur d'un *Recueil de chansons pour les gens de la campagne*, d'un autre à l'usage des enfants, et de plusieurs autres ouvrages.

On estime moins *Cornélie Wildschut* (1793) et autres romans d'ÉLISABETH POST, épouse du ministre Overdorp, et de PÉTRONILLE MOENS; mais on vante beaucoup les *Contes moraux* de LOOSJES (1804), sa *Suzanne Bronkhorst* (1806) et ses *Romans historiques*.

2. ADRIEN KLUIT (1733-1807), historien et publiciste hollandais, a laissé, dans ces deux genres, de nombreux ouvrages, tels qu'une *Histoire du comté de Hollande*, en latin, pleine de recherches nouvelles et intéressantes; un *Traité de l'économie politique de la Hollande*, statistique remplie d'érudition et de sagacité; une *Histoire de l'administration politique de la Hollande* jusqu'en 1795; la *Souveraineté des États de Hollande maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple*, en hollandais, etc.

JEAN MEERMAN (1753-1815), fils d'un savant assez distingué, s'est illustré lui-même par plusieurs ouvrages historiques, tels que l'*Histoire de Guittanne, comte de Hollande et roi des Romains*, les *Relations de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile*, les *Relations du Nord et du Nord-Est de l'Europe*, etc.

3. L'éloquence a moins brillé en Hollande que ne l'espéraient les partisans du gouvernement représentatif. Après la révolution de 1795, on voit apparaître quelques orateurs. A leur tête, on distingue S. STYL. Les discours de KANTELAAR, SCHIMMELPENNINGK, VREEDE, VALCHENNAAR, VAN DE KASTEELE, KEMPER, etc., sont cités avec éloge, et comparés par quelques critiques hollandais à ceux de Burke, Fox et Sheridan.

Dans l'éloquence de la chaire se distinguèrent les KIST, VAN DER ROEST, CLARISSE, BORGER, etc., orateurs pleins de dignité et d'une morale très-pure, mais qui n'ont jamais fait retentir la chaire des leçons pathétiques et terribles de notre Bossuet.

4. Disons un mot de quelques ouvrages de critique périodique, de quelques dictionnaires et grammaires, etc.

JOOSTE VAN EFFEN (1684-1735), le Steele et l'Addison de la Hollande, publia le *Misanthrope* (1711), à l'imitation du *Spectateur anglais*, et fonda, en 1715, avec Barre de Beaumarchais (1750), le *Journal littéraire* de la Haye. On lui doit encore le *Nouveau Spectateur français*, le *Spectateur hollandais* (1731). Parmi les autres ouvrages de ce piquant écrivain, on distingue le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1714), et plusieurs traductions de l'anglais, le *Robinson Crusoé*, de de Foë; le *conte du Tonneau*, de Swift; le *Mentor moderne* d'Addison.

LAMBERT TEN KATE est considéré comme le législateur de la langue hollandaise, dans son ouvrage remarquable intitulé *Introduction à la connais-*

sance de la langue hollandaise (1723). Il avait précédemment publié une intéressante Dissertation anonyme *Sur les rapports de la langue gothique et de la langue hollandaise* (1710).

JEAN-FRANÇOIS FOPPENS (1689-1761), chanoine de Bruxelles, publia en 1739 la *Bibliothèque belge* (en latin), où sont refondus l'*Athénée belge* de SWERTIUS, la *Bibliothèque* de VALÈRE ANDRÉ, les *Éloges* d'AUBERT LEMIRE, etc. Le nombre des auteurs mentionnés dans cet ouvrage jusqu'en 1680 s'élève à environ trois mille.

JEAN-NOËL PAQUOT (1722-1803), du pays de Liège, a laissé, en trois volumes in-folio, des *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège*, etc.; JEAN DE VRIES, un *Essai d'histoire de la poésie hollandaise* (1810); et A. YPEY, un *Abbrégé d'une Histoire de la langue hollandaise* (1812).

On doit citer encore FR. HALMA, libraire d'abord à Utrecht, puis à Leeuwarden, où il imprima un *Dictionnaire hollandais-français* qui fut longtemps le seul en usage, et les travaux sur la *Grammaire hollandaise* de JEAN VAN BELLE (1755), K. ELZEVIER (1771), K. VAN DER PALM (1769), et H. PIETERSON (1776).

III^e SECTION. — LITTÉRATURE FRISONNE.

Nous devons dire un mot de l'idiome frison, qui forme une langue et une littérature à part. Son époque brillante date du xvi^e siècle; c'est celle du poète GYSBERT JAKOBS ou JAPIEX, né en 1503. Enthousiaste de sa langue, il l'enseigna à FRANÇ. JUNIUS d'Heidelberg, bibliothécaire du comte d'Arundel, et qui ouvrit la route à l'Anglais George Hicke dans cette partie de l'archéologie. Les *Poésies* de Jakobs (imprimées en 1681 et 1821) consistent en *Pièces érotiques*, *Dialogues*, *Paraphrases des Psaumes*, etc.

Dans le même siècle, SUFFRID PETRI (1527-97) publia une *Histoire des écrivains frisons*; et de nos jours (1825), le professeur R. RUSK a donné la *Première grammaire de la langue frisonne*.

FIN DE LA LITTÉRATURE DES PAYS-BAS.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES DU NORD DE L'EUROPE.

CINQUIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

DIVISION DE L'HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Parmi les langues formées du latin, M. de Chateaubriand compte la langue anglaise, bien qu'elle ait une double origine ; et cela parce que , depuis la conquête des Normands jusque sous le règne du premier Tudor, la langue franco-romane domina , et que , dans la langue anglaise moderne , une immense quantité de mots latins et français sont demeurés acquis au nouvel idiome (1).

La langue *romane rustique* s'était divisée en deux branches, la langue d'Oc et la langue d'Oil (2). Quand les Normands se furent emparés de la province à laquelle ils ont laissé leur nom , ils apprirent la langue d'Oil : on parlait celle-ci à Rouen ; on se servait du danois à Bayeux. Guillaume le Conquérant (1066) porta les deux idiomes *français* en Angleterre , avec les aventuriers accourus des deux côtés de la Loire.

Mais dans les siècles qui précédèrent , tandis que les

(1) D'après des calculs récents (juillet 1843), l'anglais moderne comprend 6621 mots latins, 4361 mots français, 2060 anglo-saxons, 117 allemands, 111 gaulois, etc.

(2) Voy. *Histoire de la Littérature française*, Moyen Âge, p. 278 et suiv.

Gaules formaient leur langage des débris du latin, la Grande-Bretagne, d'où les Romains s'étaient depuis longtemps retirés, et où les nations du Nord, Angles, Saxons et Danois, s'étaient successivement établis, avait conservé ses idiomes primitifs.

Ainsi, l'histoire de la langue anglaise se divise en cinq époques :

1° L'époque *anglo-saxonne*, de 450 à 780. Le moine Augustin, en 570, fit connaître en Angleterre l'*Alphabet romain*.

2° L'époque *danoise-saxonne*, de 780 à l'invasion des Normands, en 1066. On a principalement de cette époque les *Manuserits dits d'Alfred* et deux *Traductions des quatre Évangélistes*.

3° L'époque *anglo-normande*, commencée en 1066. La langue normande n'était autre chose que le neustrien ou la langue d'Oc. Les Normands se servaient, pour garder la mémoire de leurs chansons, de caractères appelés *Runstabath*; ce sont les lettres runiques. On y joignit celles qu'Éthieus avait inventées auparavant, et dont saint Jérôme avait donné les signes. Dans le Domesday-Book, carte topographique et cadastre des propriétés, dressé par ordre de Guillaume le Conquérant, les noms des lieux sont écrits en latin, selon la prononciation française. Ainsi une foule de mots latins entrèrent directement dans la langue anglaise par la loi, par la religion, et indirectement par l'intermédiaire des mots normands et français. Le normand de Guillaume retenait aussi des expressions scandinaves ou germaniques que les enfants de Rollon avaient introduites dans l'idiome du pays frank par eux conquis.

4° L'époque *normande-française*. Lorsque Éléonore de Guienne eut apporté à Henri II les provinces occidentales de la France depuis la basse Loire jusqu'aux Pyrénées, et que des princesses du sang de S. Louis eurent successivement épousé des monarques anglais, les États, les propriétés, les familles, les coutumes, les mœurs se trouvèrent si mêlés, que le français devint la langue commune des nobles, des ecclésiastiques, des savants et des commerçants des deux royaumes.

5° L'époque proprement dite *anglaise*, quand l'*anglais* fut écrit et parlé tel qu'il existe aujourd'hui.

L'histoire de la littérature anglaise se divise en cinq époques :

1° *Littérature sous le règne des Anglo-Saxons et des Danois* (200 ? 300 ?-1066).

2° *Littérature sous les rois normands* (1066-1483).

3° *Littérature sous les Tudors* (1483-1603).

4° *Littérature sous les Stuarts* (1603-1714).

5° *Littérature sous la maison de Hanovre* (1714-1830).

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEPUIS L'ORIGINE DE LA POÉSIE CHEZ LES BRETONS ET LES
ANGLO - SAXONS JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE
PAR LES NORMANDS (200 ? 300 ? - 1066).

1. Difficulté d'assigner l'origine de la poésie chez les Anglais. — 2. Les bardes d'Irlande; instrument des bardes. — 3. Poésies d'Ossian. — 4. Bède le Vénérable. — 5. Alfred le Grand; ses poésies et autres ouvrages. — 6. Les scaldes danois. — 7. Cædmon et la Skallviengl. — 8. L'Ode sur la victoire du roi Ethelstan, et la Chanson du pirate. — 9. Caractère poétique de la parole usitée dans les forêts.

1. Il est plus difficile d'assigner avec quelque exactitude l'origine de la poésie chez les Anglais que chez tous les autres peuples. La nation anglaise est un composé de races diverses, et, parmi toutes ces races, on ne saurait nommer la tribu guerrière dont le génie a le plus influé sur le commencement de la poésie nationale. Quoi qu'il en soit, il existait chez les Bretons un corps très-nombreux de *Bardes*, historiens-poètes, dont le ministère consistait à enregistrer les actions mémorables, afin d'en transmettre le souvenir dans leurs chants. Ils composaient et récitaient des poésies qui portaient leur nom (1); et c'était souvent les jours de bataille qu'ils se faisaient entendre, pour enflammer le courage des guerriers par des chansons belliqueuses, qu'ils modifiaient suivant les circonstances et d'après la fortune de la journée (2).

2. Les Romains, maîtres de la Grande-Bretagne, persécutèrent les *Fils de la chanson*, et l'institution poétique et religieuse des Bardes ou Scaldes (3) fut partout proscrite et souvent même anéantie. Mais dans l'Irlande, qui, par sa position, fut préservée de la conquête romaine, les scaldes

(1) Quem *barditum* vocant (TACITE).

(2) *Terrentve, trepidantve, prout sonuit acies* (ID.).

(3) *Bardes* chez les Saxons et les Germains; *Scaldes* chez les Irlandais et les Scandinaves.

durèrent plus longtemps. Il en existait des familles qui remplissaient auprès des rois l'emploi héréditaire de chanter la valeur et la victoire. C'est là qu'on a trouvé de véritables *collèges de bardes*, dont les chefs s'appelaient *allah redan*.

Les bardes s'accompagnaient d'un instrument d'origine saxonne ou germane, que ces peuples appelaient *hearpa*, harpe.

3. Il ne nous reste rien des bardes bretons dont parle Tacite, et l'on ne connaissait aucun monument poétique de cette époque reculée, lorsque Macpherson, publiant la traduction des *Poésies d'Ossian*, dites poésies *erses*, en proclama l'authenticité et l'antiquité; grande question littéraire qui a divisé les plus habiles critiques. Cet OSSIAN (200-300?) était fils de Fingal, roi calédonien (écossais? irlandais?) de Morven, qui combattit les armées romaines de l'empereur Septime-Sévère, commandées par Caracalla?? On attribue à Ossian des *Poésies épiques et lyriques*, en langue gallique, publiées par Macpherson (1760-5). En 1780, John Smith y ajouta quatorze *Poèmes d'Ossian et autres bardes*. Quant aux bardes des Anglo-Saxons, le chant le plus ancien qu'on puisse leur attribuer est de la fin du ix^e siècle.

4. Au viii^e siècle, la littérature latine de l'Angleterre nous offre un nom célèbre, celui de BÈDE LE VÉNÉRABLE (672-735). Quatre ans avant sa mort, il publia l'*Histoire ecclésiastique*, en cinq livres et en latin, qui a fait surtout sa réputation. C'est le premier ouvrage de ce genre que possèdent les Anglais. Le style n'en est ni pur, ni élégant; mais il a de la clarté et du naturel. Outre cette histoire, Bède a écrit, sur des matières religieuses et philosophiques, près de quatre-vingts *Traités*, dont la plupart ont été recueillis en trois volumes in-folio.

5. Au ix^e siècle, nous trouvons ALFRED LE GRAND (858-900), dont l'histoire est assez connue (1). Élevé à Rome sous la tutelle du grand pape Léon IV, couronné en 871,

(1) Voy. mon *Hist. d'Angleterre*, règne d'Alfred.

il passa toute sa vie soit à combattre les Danois, soit à civiliser ses sujets; émule de Charlemagne, il bâtit des monastères, il fonda des écoles. On lui doit un *Corps de lois*, en anglo-saxon, publié par Guillaume Lombard en 1568; il traduisit, dans la même langue, l'*Histoire* de Bède et celle de Paul Orose (1), la *Consolation* de Boèce, quelques *Psaumes* de David, etc. Son *Testament* est fameux; on y lit ces paroles remarquables : « Les Anglais doivent être libres comme leurs pensées. » — Ses nombreuses *Poésies* en langue saxonne ou anglo-saxonne ne nous sont point parvenues.

6. Les Anglo-Saxons ayant succédé aux Romains, et les Danois étant venus à leur tour au partage de la Grande-Bretagne, il serait presque impossible de séparer littérairement l'époque des Anglo-Saxons de celle des Danois.

Les Danois amenèrent avec eux leurs scaldes; ceux-ci se mêlèrent aux bardes galliques. Les nations entières, dans leur âge héroïque, sont poètes : on chantait à la guerre, on chantait aux festins, on chantait à la mort. Sur le champ de bataille, les hymnes, accompagnés du choc des armes, éclataient d'une manière si terrible, que les Danois, pour empêcher leurs chevaux d'en être effrayés, les rendaient sourds.

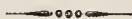
Les rois étaient poètes; Canut le Grand fut, comme Alfred, l'honneur des Walkiries. Les bardes et les scaldes s'éjouissaient à la table des princes, qui les comblaient de présents. « Si je demandais la lune à mon hôte, s'écrie un « barde, il me l'accorderait. » Les poètes ont toujours été affriandés par la lune.

7. COEDMON rêvait en vers, et composait des poèmes en dormant, poésie est songe, dit M. de Chateaubriand. « Je « sais, dit un autre barde, un chant pour émousser le fer; « je sais un chant pour tuer la tempête. » On reconnaissait ces inspirés à leur air : ils semblaient ivres; leurs regards et leurs gestes étaient désignés par un mot consacré : *Skallviengl*, folie poétique.

(1) Voy. mon *Hist. de la Litt. sacrée*, art. Orose.

8. La chronique saxonne donne en vers le récit d'une victoire remportée par les Anglo-Saxons sur les Danois, et l'histoire de Norwège conserve l'apothéose d'un pirate du Danemark, tué avec cinq autres chefs de corsaires sur les côtes d'Albion. La première pièce est connue sous le nom d'*Ode sur la victoire du roi Ethelstan* (938), petit-fils d'Alfred le Grand (1); la seconde est une espèce de *Chanson*.

9. La parole usitée dans les forêts est, dès sa naissance, une parole complète pour la poésie : sous le rapport des passions et des images, elle dégénère en se perfectionnant. Les chants nationaux des Barbares étaient accompagnés du son du fifre, du tambour et de la musette. La cithare ou la guitare était en usage dans les Gaules, et la harpe, dans l'île des Bretons. Les rythmes militaires se terminent à la chanson de Roland, dernier chant de l'Europe barbare, et à la bataille d'Hastings, qui livra l'Angleterre aux Normands.



DEUXIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS LA CONQUÊTE DES NORMANDS JUSQU'À LA NAISSANCE
DE LA POÉSIE ANGLAISE PROPREMENT DITE (1066-1328).



§ 1^{er}. *De la poésie anglaise jusqu'à Langland.*

1. Changements apportés dans la langue par la conquête des Normands. — 2. Caractère et formes de la poésie sous Guillaume le Conquérant et ses premiers successeurs. — 3. Premiers poèmes rimés de la littérature anglaise. — 4. Le Brut de Layamon. — 5. Le Poème du pays de Cokaine; progrès de la langue anglo-normande. — 6. Robert de Gloucester; sa Chronique rimée d'Angleterre. — 7. Robert de Bruce ou Brunne; son Manuel-Pêche et sa traduction du Brut. — 8. Robert Langland; sa Vision et sa Confession de Pierre Ploughmann. — 9. Les satires dans l'Angleterre normande.

1. Après la conquête des Normands, les choses changèrent de face. L'Angleterre a éprouvé dans son idiome

(1) Voy. une traduction de cette Ode, dans l'*Histoire abrégée de la littérature anglaise*, p. 35 et suiv., de M. Charles Coquerel.

des révolutions inconnues aux autres pays : le *teutonique* des Angles refoula le *gallique* des Bretons dans les vallées du pays de Galles ; le *danois*, le *scandinave* ou le *goth* renferma l'*perse* parmi les Highlanders écossais, et altéra le pur *saxon* ; le *normand*, ou le *vieux français*, relégua l'*anglo-saxon* chez les vaincus.

2. Sous Guillaume et ses premiers successeurs, on écrivit et l'on chanta en latin, en calédonien, en gallique, en anglo-saxon, en roman des trouvères, et quelquefois en roman des troubadours. Il y eut des poètes, des bardes, des jongleurs, des ménestrels, des conteurs, des fableurs, des gesteurs, des harpeurs. La poésie prit toute espèce de formes, et donna à ses œuvres toutes sortes de noms : lais, ballades, retrouenges, chansons à carole, chansons de gestes, contes, sirvançois, satires, fabliaux, jeux-partis, dicties. On comptait des romans d'amour, de chevalerie, du S. Graal, de la Table-Ronde, de Charlemagne, d'Alexandre, etc. Dans le *Songe de Cupidon*, le pont qui conduit au palais du dieu est composé de *retrouenges*, stances accompagnées de la vielle ; les planches sont faites de *dits* et de *chansons*, les solives de *sons de harpe*, et les piles des *doux lais des Bretons*.

3. Les premiers poèmes rimés de la littérature anglaise sont des poèmes normands. Lorsque les premiers troubadours du midi de la France florissaient sous la protection de Guillaume, comte de Poitiers, et de Raymond, comte de Toulouse (1070-1090), déjà les poètes romanciers de Guillaume le Conquérant parcouraient l'Angleterre avec leurs harpes et leurs chansons. Déjà avaient paru les ménestrels guerriers TAILLEFER et BERDIC, dont le premier succomba à la journée d'Hastings (1066). Sous Henri I^{er}, dit *Beau-Clere*, protecteur des lettres (1100-1135), brillent les premiers poètes normands dont les écrits soient bien connus : PHILIPPE DE THAN (auteur du poème du *Bestiaire* (1), etc.) ; SAMSON DE NANTEUIL (*Proverbes de Salo-*

(1) Voy. *Hist. de la Littérature française*, Moyen âge, p. 322-3.

mon (1); GEOFFROY GAYMAR (*Chronique des rois anglo-saxons, depuis les Argonautes*) (2). A cette époque appartiennent les célèbres *romans de Rou* et de *Brut*, par ROBERT WACE, d'après une traduction latine que Geoffroi de Monmouth avait faite d'une légende en bas-breton (3). BENOÎT DE SAINTE-MAURE écrivait vers le même temps l'*Histoire des ducs de Normandie* et la *Guerre de Troie* (4). En nommant encore GUERNES, clerc de Pont-Sainte-Maxence, auteur d'un poëme sur la *Vie de Thomas-a-Beecket*, vers 1172, on aura énuméré les poètes normands les plus célèbres du siècle qui suivit la conquête. Progressivement leur langue devint inusitée : le pur normand ou français devenait tous les jours moins intelligible pour la masse de la nation anglaise, et le mélange *saxo-normand* l'emporta sur le langage des vainqueurs. Les Normands et les Saxons furent contraints de se faire des concessions mutuelles, et du mélange naturel des deux idiomes naquit la langue *saxo-normande*, *anglo-normande*, ou *anglaise*.

4. Après la mort du roi Étienne (1154), petit-fils par les femmes de Guillaume le Conquérant, et sous le règne agité d'Henri II, parut une production littéraire d'un genre particulier. Le *Brut*, composé d'abord en breton, puis mis successivement en latin et en français, fut encore une fois traduit en *saxon* ou *anglais*, en 1185, par LAYAMON, prêtre d'Ernleye, sur la Saverne. La langue de Layamon est un mélange de saxon, de français et de latin, où le saxon domine de beaucoup.

5. Vers 1220, on trouve un autre poëme saxon, intitulé *Poëme du pays de Cokaine*. Ce poëme se compose de cent vingt-neuf vers qui sont généralement de huit syllabes. C'est une sorte d'allégorie dont la tradition fut apportée de l'Orient par les chevaliers des Croisades. L'indécence s'y mêle souvent à la satire, et l'on y voit déjà poindre le caractère irrégulier des Anglais.

En rapprochant le style de ce poëme de celui de Wace

(1) *Id.*; p. 323. — (2) *Id.*, p. 323-4. — (3) *Id.*, p. 324-8. — (4) *Id.*, p. 362-3.

et de Layamon, il paraît évident qu'alors la langue anglaise, ou plus exactement la langue *anglo-normande*, était à peu près constituée. Il est facile de voir, en lisant Wace, qu'une foule de mots normands ou français se mêlèrent au saxon; mais le fond de la langue anglaise est évidemment resté saxon, malgré l'importation de mots normands, danois, italiens et latins.

6. Sous Édouard I^{er} (1272-1307), adversaire de l'héroïque Robert Bruce, roi d'Écosse, le moine ROBERT DE GLOUCESTER composa (1280) une interminable *Chronique rimée d'Angleterre*, en vers alexandrins; c'est encore l'éternel *Brut d'Angleterre* qui, pendant deux siècles, fut comme le thème obligé de tous ces poètes. L'histoire du pays y est conduite jusqu'au xiii^e siècle: le tableau de la Croisade est surtout fort animé; seulement on ne découvre pas nettement dans sa chronique la ligne qui sépare la fiction de l'histoire.

7. Vers la fin du règne d'Édouard I^{er} parut ROBERT DE BRUCE OU BRUNNE, dont les ouvrages sont en anglais pur, malgré l'origine française de l'auteur. En 1288, il avait écrit une *Paraphrase métrique* d'un poème français, intitulé *Manuel-Pêche* (Manuel des Péchés), ou Traité sur le Décalogue et les péchés capitaux. En 1303, il donna, en vers anglais, une traduction du *Brut*, qui diffère en quelques points des précédentes.

8. Sous Édouard III, vers 1350, on vit briller ROBERT LANGLAND, né à Mortimer, dans le Shropshire. Ses poésies portent déjà l'empreinte d'un goût plus épuré et d'un talent plus grave. Sa *Vision de Pierre Ploughmann* ou *Plowmann* (le Laboureur) se divise en vingt *passus* ou chants, consacrés, chacun, à la description des visions qu'il fait apparaître devant son héros, après une course fatigante dans les forêts du Worcestershire. Ce poème, comme celui de la *Confession de P. Ploughmann*, est surtout dirigé contre les moines; et l'on n'en sera pas surpris si l'on songe que Langland, ami de Wiclif, s'inspira des idées de cet hérésiarque.

9. Les satires occupent une grande place dans les poésies

de l'Angleterre normande. Les dames, respectées des chevaliers, l'étaient fort peu des jongleurs. On les maltraite dans les *Noces des filles du diable*, dans l'*Apparition de S. Pierre*, stances contre le mariage. Le pape, les évêques, les moines, les nobles, les riches, les médecins, les divers états de la vie, ont leur lot dans le *Roman des romans*, dans le *Besant de Dieu*, dans le *Pater noster des gourmands*, dans les *Litanies des vilains*, le *Credo des Juifs*, l'*Épître et l'Évangile des femmes*, et surtout dans ces satires générales qui portaient le nom de *Bible*.

§ 2. Des Ménestrels.

1. Ce qu'étaient les ménestrels chez les Anglais. — 2. Époque où parurent les ménestrels en Angleterre. — 3. Sources des aventures qu'ils relataient dans leurs chants. — 4. Adam Davie; sa Vie d'Alexandre.

1. Jusqu'ici, dit M. Coquerel (1), nous avons vu un barde entonner un hymne guerrier sur le champ de bataille, et, dans les siècles suivants, des poètes moines charmer les loisirs de leurs cloîtres en rimant d'immenses légendes historiques, où des faits exacts se mêlent à des amas de fictions. Ces compositions sont de l'histoire. Les *romans* proprement dits, les chants des ménestrels, ont un aspect bien plus original. Il est impossible d'y méconnaître l'instant où les idées poétiques, et les traditions qu'elles embellissaient, sont sorties des couvents pour paraître chez les peuples et se frayer accès dans les âmes. Les ménestrels étaient les missionnaires de la poésie : leur harpe et leurs chants joyeux les faisaient partout accueillir avec reconnaissance; ils excitaient la gaieté naïve et grossière des paysans serfs, et on les convoquait aussi dans les châteaux pour animer les fêtes de la féodalité. Leur mémoire fut souvent le seul

(1) *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, p. 74 et suiv.

dépôt des souvenirs poétiques de la contrée. Il est probable que les chroniques rimées des poètes des cloîtres furent très-peu connues des peuples contemporains; c'est surtout dans les chants des ménestrels et des jongleurs que le génie poétique du temps réside; c'est là qu'il faut aller le découvrir; le *Minstrelsy* est la véritable histoire poétique de l'époque.

2. Les *ménestrels* proprement dits, dont le nom dérive clairement du mot de notre langue *ménétrier*, ne parurent en Angleterre qu'après la conquête des Normands; mais on a vu que les nations saxonnes avaient eu antérieurement, et même dès la plus haute antiquité, des *Scaldes* ou des *Bardes*, dont ils écoutaient avidement les chants guerriers ou religieux. Lors donc que, sous le règne des Édouard au *xiv^e* siècle, les ménestrels et troubadours normands se montrèrent spécialement après les croisades, ils furent accueillis avec d'autant plus d'empressement, qu'à ces chansons traditionnelles qu'ils portaient partout, dans les chaumières comme dans les châteaux, ils joignaient le charme tout national de rappeler les anciennes mélodies des temps d'indépendance.

Il y avait toujours un de ces ménestrels ou *ministrellus*, attaché à la cour des rois d'Angleterre, comme officier de la maison royale : sa fonction poétique était très-distincte de celle du *joculator* ou jongleur. Ainsi dans le *xii^e*, le *xiii^e* et le *xiv^e* siècle, il existait en Angleterre une classe privilégiée, qui cumulait les fonctions de musicien et de poète. Les guerres civiles des règnes suivants en diminuèrent considérablement le nombre. La découverte de l'imprimerie, suivie, un demi-siècle après, de la Réforme et des querelles religieuses, furent les deux causes principales qui dispersèrent et anéantirent les ménestrels, en ouvrant des carrières entièrement nouvelles à l'esprit humain.

3. Ce furent les ménestrels, classe de poétiques chanteurs et *harpeurs*, comme Robert de Brunne les nomme, qui répandirent dans le peuple les brillantes fictions de la chevalerie. Ces romans rimés et les poésies des ménestrels ont presque tous un air de famille; aussi les sentiments qu'ils

expriment, et surtout les aventures qu'ils relatent, peuvent-ils être rapportés à quatre sources principales :

1° La chronique historique du *Brut d'Angleterre*, depuis la prise de Troie, légende fabuleuse comprenant toutes les histoires d'Arthur et de Merlin, chronique qui fut achevée vers 1100, en Bretagne, par Walter, archidiacre d'Oxford, et traduite du bas-breton en latin, en français rimé, en saxon et en saxon-normand.

2° L'histoire également fabuleuse de *Charlemagne et ses pairs*, attribuée fausement au moine Turpin (1), et qui parut pour la première fois en 1207.

3° Une *Histoire de la guerre de Troie*, compilation de toutes les traditions des temps antiques qu'on avait conservées.

4° L'histoire d'*Alexandre le Grand*, compilation indigeste faite en 1200.

4. Sans nous arrêter à cette foule de romans anglais dont les auteurs sont inconnus, nous signalerons la *Vie d'Alexandre*, du ménestrel ADAM DAVIE, qui vécut vers l'année 1312. Ce roman est d'un style obscur, et rempli de ces figures emphatiques que les romans de chevalerie prodiguent avec tant de complaisance.

§ 3. Chroniques et littérature savante.

1. Chroniqueurs du XI^e au XIV^e siècle. — 2. Principaux littérateurs savants du XI^e au XIV^e siècle.

1. Du XI^e au XIV^e siècle, nous trouvons parmi les chroniqueurs :

GUILLAUME DE JUMIÈGES (1090), auteur d'une *Histoire des Normands*, en sept livres (2);

INGULPHE (1030-1109), secrétaire de Guillaume le Conquérant, abbé de Croyland, qui a laissé une *Histoire* intéressante de cette célèbre abbaye, entremêlée de différents faits d'histoire générale;

CADMER, élève du célèbre Anselme (3), qui, dans deux ouvrages distincts,

(1) Voy. mon *Histoire de la Littérature française*, Moyen Âge, p. 96, 345.

(2) *Id.*, p. 157.

(3) *Id.*, p. 162, 183.

de *Vita Anselmi, Historia Novorum*, etc., a donné l'histoire de la vie de son maître, de ses contestations avec les rois anglais, et des persécutions qu'il éprouva pour les principes de la justice;

FLORENCE de Worcester, dont la *Chronique* depuis le commencement du monde jusque vers le temps de sa mort (1118), quoique extraite en grande partie de Marius Scotus, est regardée comme un abrégé précieux, et écrite avec beaucoup de soin et de jugement.

GUILLAUME DE MALMESBURY (1143), auteur d'une histoire générale d'Angleterre, intitulée *de Gestis Anglorum*, en cinq livres, qui s'étendent depuis la descente des Saxons en 449 jusqu'à l'an 1126; d'une histoire moderne, *Historiæ novellæ*, en deux livres (1126-1143), et d'une histoire ecclésiastique d'Angleterre, intitulée *de Rebus gestis Pontificum Anglorum*;

GALFRID ou GEOFFROI DE MONMOUTH (1180), évêque de Saint-Asaph, de qui l'on a : 1^o *Origo et gesta regum et principum Britannicæ, sive Historia Britonum ab Aeneid et Bruto*, que quelques critiques regardent comme un tissu de faits controuvés et d'anecdotes fabuleuses; 2^o *Versio prophetiarum Ambrosii Merlin*; 3^o *Vita Merlini Caledonii*, pièce de vers adressée à Robert de Lincoln; 4^o *Commentarius in prophetias Merlini utriusque*, etc.;

GUILLAUME DE NEWBOROUGH, contemporain de Geoffroi qu'il critique sévèrement, et auteur d'une histoire d'Angleterre, intitulée *Rerum anglicarum historia*, en cinq livres, depuis la conquête jusqu'à l'année 1197.

RALPH DE DICETO, doyen de Saint-Paul, qui, sous le règne de Henri II et de ses fils, a écrit deux histoires, intitulées, l'une *Abbreviationes chronolorum* (589-1197), et l'autre *Imagines historiarum* (1149-1199);

GERVAIS de Cantorbéry, contemporain de Ralph, qui a laissé : 1^o une *Chronique de l'histoire d'Angleterre*, qui va depuis 1122 jusqu'à la fin du règne de Richard; 2^o les *Vies des archevêques de Cantorbéry*, depuis Augustin jusqu'à l'an 1205; 3^o une *Description de l'église du Christ*, dont il était moine;

ROGER DE HOVEDEN, chapelain de Henri II, à qui l'on doit des *Annales* de l'histoire d'Angleterre depuis l'an 731, où finissent celles de Bède le Vénérable, jusqu'à l'an 1202.

GIRAUD LE GALLOIS (Cambrensis, c'est-à-dire, Cambrien), auteur de nombreux ouvrages, entre autres, la *Topographie de l'Irlande*, la *Conquête de l'Irlande*, l'*Itinéraire du pays de Galles*, etc.;

MATTHIEU PARIS (1259), moine de Saint-Albans, auteur d'une chronique intitulée *Historia major Angliæ* (1066-1259), dont il donna un abrégé sous le titre d'*Historia minor*.

2. La littérature savante nous offre, du XII^e au XIV^e siècle, une foule d'hommes remarquables, dont nous ne ferons qu'indiquer les principaux.

C'est d'abord JEAN PETIT (1180), plus connu sous le nom de JEAN DE SALISBURY, sa patrie; ce fut l'homme le plus savant de son siècle.

Après avoir étudié et enseigné longtemps à Paris, il mérita par son savoir l'amitié du pape Adrien IV, auquel il consacra un article touchant dans son *Metalogicus*, et de Thomas Becket, auquel il dédia son *Polyeraticus*, sive de *nugis eurialium et vestigiis philosophorum libri octo*. On lui doit encore, outre des *Lettres*, la *Vie de saint Anselme*, la *Vie et la passion de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry et martyr*, etc.

ROGER BACON (1214-1292 ou 1294), théologien et physicien fameux, doit surtout sa réputation à son *Opus majus*, en six livres, qui renferme une foule de traités particuliers : 1° de *Impedimentis sapientie*; 2° de *Causis ignorantie humane*; 3° de *Utilitate scientiarum*; 4° de *Utilitate linguarum*; 5° de *Centris gravium, de Ponderibus, de Valore musices, de Judiciis astrologie, de Cosmographia, de Situ orbis, de Regionibus mundi, de Situ Palestine, de Locis sacris, Descriptiones locorum mundi, Prognostica ex siderum eursu*; 5° divers traités de perspective, et le traité de *Specierum multiplicatione*; 6° de *Arte experimentalis, de Radiis solaribus, de Coloribus per artem fiendis*. On voit tout ce que cette œuvre immense renferme d'érudition; Bacon y a inséré de précieuses découvertes en physique et en chimie. On lui attribue l'invention de la poudre à canon. Il passait de son temps pour magicien.

ROBERT GROSSE-TÊTE (1253), contemporain de Roger Bacon, fut comme lui accusé de magie; sa magie, c'était une science au-dessus du vulgaire. Il écrivit un traité sur la *Sphère*, un autre sur la méthode de *Computation*, et d'autres ouvrages sur des matières philosophiques. Grand admirateur de la langue française, il la préféra quelquefois à la latine et à la sienne propre, lorsque le sujet qu'il traitait était populaire et qu'il voulait fixer l'attention des grands; tel fut son *Manuel du péché* (*Manual of sin*). Dans ce qui a été appelé l'*Allégorie religieuse du château d'Amour*, où il représenta les articles fondamentaux de la foi chrétienne sous les idées de la chevalerie, il montra son goût décidé pour le mètre et la musique des ménestrels français.

DUNS SCOT (1305), plus connu sous le nom de JEAN SCOT, nous a occupé dans un ouvrage auquel nous renvoyons le lecteur (1).

JEAN WIKLEF, né l'an 1324 au village de ce nom, dans l'Yorkshire, prépara par ses hérésies la prétendue Réforme du xvi^e siècle. Il mourut en 1385, laissant de nombreux ouvrages, entre autres la première *Version* en anglais de la Bible, et un *Trialogue* en latin, où figurent la Vérité, le Mensonge et la Prudence, qui fut condamné par divers conciles.

(1) *Histoire de la Littérature française, Moyen âge*, p. 245.

TROISIÈME ÉPOQUE.

LITTÉRATURE ANGLAISE PENDANT LA GUERRE DES DEUX-ROSES ET SOUS LES TUDORS (1400-1603).

§ 1^{er}. *Naissance de la poésie anglaise proprement dite.*

1. Jean Gower ou Bower; ses ouvrages en trois langues. — 2. Geoffroy Chaucer, dit le Père de la poésie anglaise; détails sur sa vie. — 3. Ses divers ouvrages. — 4. Barber ou Barbour d'Écosse; son poème de Bruce. — 5. Wyotown; sa Chronique originelle d'Écosse. — 6. John Lygdate; ses divers poèmes. — 7. Charles d'Orléans; ses chansons, moitié anglaises, moitié françaises. — 8. Henri VI, poète. — 9. Lady Juliana; ses poésies. — 10. Poésie écossaise; Jacques 1^{er}. — 11. Campeden, Chestre, et Henri le ménestrel. — 12. Douglas et Henryson. — 13. Johnstown et Duobar. — 14. Alexandre Scott, Clapperton et David Lindsay.

1. Ce fut sous le règne de l'infortuné Richard II, fils du Prince Noir et petit-fils d'Édouard III, que parurent les poètes qui ont principalement contribué à fixer la langue poétique des Anglais. Dès les commencements de la guerre sanglante des *Deux-Roses*, JEAN GOWER ou BOWER, mort en 1402, composa d'immenses ouvrages, en trois langues (latine, française et anglaise). Le premier est le *Speculum meditantis*, dix chants en français, formant, dit-on, un traité approfondi sur le bonheur conjugal; le second, en latin, est le *Vox clamantis*, chronique rimée sur les événements du règne de Richard II; le troisième, le seul qui ait été imprimé, est le *Confessio amantis*, en anglais. Ce poème est d'environ trente mille vers. Le style en est diffus et encore obscur.

2. GEOFFROY CHAUCER de Londres (1328-1400) est regardé comme le *Père de la poésie anglaise*. De son temps, on parlait encore latin dans les tribunaux, et un peu français à la cour; la langue du peuple était encore indécise, et la belle langue anglaise, la langue qui devait être celle de Shakespeare et de Milton, de lord Byron et de Walter Scott, sortit toute façonnée des écrits de Chaucer.]

Courtisan, lancastrien, wiklefite, infidèle à ses convictions, traître à son parti, tantôt banni, tantôt voyageur, tantôt en faveur, tantôt en disgrâce, tel fut Chaucer. Il avait rencontré Pétrarque à Paris ; au lieu de remonter aux sources saxonnes, il emprunta le goût de ses chants aux troubadours provençaux, au chanfre de Laure, et le caractère de ses contes à Boccace.

3. La plupart de ses poèmes, avant les *Contes de Cantorbéry* (Tales of Cantorbery), furent calqués sur des modèles étrangers. Ainsi, il mit en vers une grande partie du *Roman de la Rose* (1), de Jean de Meung. Son poème de *Troilus et Cressida* paraît imité du *Filostrato* (2) de Boccace, et son *Palamon et Arcite* est emprunté à la *Théséide* (3) du même poète. Sa *Legend of Good women* (Légende de Notables femmes) est une amplification des *Héroïdes* d'Ovide, augmentée d'histoires de la légende romanesque qu'il y sut intercaler. La *Complainte du chevalier Noir*, le *Rêve de Chaucer*, l'*Assemblée des Fous*, la *Fleur et la Feuille*, etc., se distinguent par le talent descriptif et la pureté du goût. *Boke of love*, le *House of fame*, et l'*Astrolabe*, sont des poésies plus originales, auxquelles succède la collection des *Contes de Cantorbéry*, qui renferment plus de vingt-cinq mille vers, et qui se terminent par une complainte d'une profonde mélancolie, intitulée *The Fle from the Prese*, ou *Délivrance du milieu de la Presse*.

4. JEAN BARBER OU BARBOUR d'Écosse (1326-1396), contemporain de Chaucer, chapelain du roi David Bruce, et son ambassadeur auprès d'Édouard III, a laissé, sous le titre de *the Bruce*, un poème ou roman national écossais, divisé en vingt livres, et formant quatorze mille vers de huit syllabes. L'auteur y suit Robert Bruce dans toutes ses aventures et dans toutes ses guerres. Après la bataille de Methven, il le peint errant dans les montagnes, épuisé de

(1) Voy. *Hist. de la Littérature française*, Moyen âge, p. 399.

(2 et 3). Voy. mon *Hist. de la Littérature étrangère*, t. 1^{er}, Littérature italienne, art. Boccace.

fatigue et de faim, proscrit, sans asile, et contraint de se réfugier dans l'île désolée de Raclin ou Rat-Erin. Il le montre ensuite se relevant après la mort d'Édouard III, sortant de sa retraite pour courir aux armes, attaquant les Anglais avec des forces inférieures, s'embusquant pour les surprendre, traqué de position en position, et fuyant devant les *blood-hounds*, les lévriers de sang qu'on dressait pour le dévorer. Puis, dans le treizième et le quatorzième livre, il raconte en détail le combat de Bannock-Burn; il suit le frère de Bruce, Édouard, en Irlande, où le roi d'Écosse l'avait envoyé pour soustraire l'île au joug des Anglais. Son style est clair et sans apprêt; aussi le *Bruce* plaît-il plus par le charme de la pensée que par celui de l'expression.

5. Au commencement du x^v^e siècle (1420), un autre Écossais, ANDRÉ DE WYNTOWN, prieur de Saint-André, dans l'une des îles du Loch-Lomond, écrivit la *Chronique originelle de l'Écosse* (Originale Cronykil), qui a été publiée en 1795 par son compatriote Macpherson. C'est une légende rimée qui, selon l'usage, commence à la création du monde; mais elle est obscure, et écrite d'un style embarrassé. Sa description de la passe d'armes de Berwick a fourni à Walter Scott plusieurs traits d'Ivanhoé.

6. Sous la période des trois Henri de Lancastre, et pendant les guerres civiles qui signalèrent l'avènement de la maison d'York, brilla JOHN LYGDAT, moine d'Edmond-Bury (1380-1430). A la suite d'un voyage en France et en Italie, durant lequel il se familiarisa avec les ouvrages de Dante, de Boccace et d'Alain Chartier, il ouvrit une école d'instruction pour la jeunesse noble, dans le monastère d'Edmond-Bury.

Lygdate était le poète officiel de toutes les fêtes de la cour de Henri V. Ses poèmes les plus estimés sont : la *Vie de Notre-Dame*, l'*Histoire de la guerre de Thèbes*, les *Chutes des Princes*, et surtout son *Livre de Troie* (Troy book), en vingt-huit mille vers de huit syllabes. Cet auteur avertit naïvement, au titre de son poème, « que c'est « la seule vraie et sincère histoire des guerres entre les

« Troyens et les Grecs. » Ce sont les aventures de Jason, d'Hercule, d'Agamemnon, de Priam, le tout sous un costume chevaleresque, avec les Maures du ^{xiii}^e siècle : il place des *canons*, des *ponts-levis*, des *joutes*, des *tournois* et des *clercs* dans l'ancienne Troie. Le style en est traînant, lourd, sans harmonie, et plein de minuties descriptives.

7. CHARLES, duc d'Orléans (1391-1467), l'un des créateurs de la poésie française (1), et qui resta plus de vingt ans prisonnier en Angleterre, après la bataille d'Azincourt, figure aussi parmi les poètes anglais. Ritson a donné un *Specimen* des quatre Poésies anglaises de ce prince. Ellis a fait connaître trois *Chansons* de douze vers, avec refrains. C'est une complainte érotique ; elle est écrite en jargon moitié anglais, moitié français, et elle est presque inintelligible.

8. Au milieu des troubles qui désolèrent son règne, et qui finirent par lui coûter la vie, HENRI VI lui-même se livrait à la poésie : du moins on lui attribue douze vers où ce faible roi, dernier monarque de la branche lancastrienne, déplore, avec amertume, la vanité des grandeurs et le néant de la puissance. Cette strophe est écrite avec goût, et ne manque pas d'harmonie.

9. Sous Édouard IV, premier roi de la tige des Yorks, lady JULIANA, sœur de Richard, lord Berners, et prieure du couvent de Sopewel, composa, vers 1481, des *Poésies* nombreuses qui ne sont pas sans mérite, même pour les pensées. Cette femme singulière fit aussi des Traités du *blason*, de la *chasse* et de la *pêche*.

10. Cette époque fut plus brillante encore pour l'Écosse que pour l'Angleterre. JACQUES I^{er}, le roi le plus accompli et le plus infortuné de ces rois malheureux qui régnèrent dans ce pays, surpassa, comme poète, Barbour et Lygdate. Dix-huit ans captif en Angleterre, il composa, dans sa prison, son *King's quair* (le Livre du roi), ouvrage en six chants, divisés par strophes, chacune de sept vers ; lady Jeanne de Beaufort le lui inspira. En général, le style du

(1) Voy. mon *Histoire de la littérature française*, Moyen âge, p. 425-30.

Quair est très-pur, et la versification, pleine de rythme et d'harmonie. On doit à Jacques I^{er} le mode d'une mu-sique plaintive, inconnue avant lui.

11. Sous le règne de Jacques II, son fils, l'Écosse posséda plusieurs poètes dignes d'être cités. Cette contrée se vante d'avoir eu dix-huit poètes vers le milieu du xv^e siècle, pendant qu'en Angleterre HUGHE DE CAMPEDEN et THOMAS CHESTRE traduisaient, comme d'usage, les romans français de chevalerie. Vers 1445, l'Écosse cite avec honneur une volumineuse légende rimée sur les aventures nationales de *sir William Wallace*, par un poète inconnu, désigné sous le titre de HENRI LE MÉNESTREL ou de BLIND HARRY (Heuri l'Aveugle).

12. On trouve ensuite E. DOUGLAS (1475-1521), traducteur de l'*Énéide*; ROBERT HENRYSON, dont le beau poème, la *Promenade dans l'Abbaye* (*The Abbey Walk*), présente des sentiments graves, et des pensées exprimées avec autant de force que de concision.

13. Ces pensées graves, cette poésie religieuse et mélancolique se reproduit encore dans un chant singulier sur *Les trois têtes de mort*, par PATRICK JOHNSTOWN, et surtout dans les divers ouvrages de WILLIAM DUNBAR (1465-1530), l'un des auteurs les plus célèbres de l'Écosse. Les événements mémorables dont il fut témoin donnèrent à son talent un caractère sombre et triste. Il trouva de brillantes allégories pour célébrer dans plusieurs poèmes (le *Char-don et la Rose*, le *Bouclier d'or*) le mariage de Marguerite d'Angleterre, fille de Henri VII, avec Jacques IV, roi d'Écosse; mais ses poésies morales, écrites d'un style harmonieux, sont bien plus frappantes. Telle est, entre autres, la *Méditation composée dans l'hiver*, où le poète, fatigué d'une longue insomnie dans une nuit orageuse, passe en revue toutes ses pensées, leur demande des consolations, et finit brusquement par s'ajourner à l'époque du printemps, lorsque la terre verdoyante lui inspirera de plus riantes images (1).

(1) Voy. cette *Méditation*, dans M. Coquerel, p. 137 et suiv.

14. Parmi les poètes écossais de ce temps, on cite encore : ALEXANDER SCOTT, auteur de *Poésies sur les femmes* ; CLAPPERTON (1550), auteur de Stances remarquables, intitulées *Malheur au mariage* ; et DAVID LINDSAY (1567), qui joue un rôle dans le *Marmion* de Walter Scott, comme roi d'armes d'Ecosse. Exilé pour ses opinions malsonnantes, il revint plus tard servir la réforme violente de KNOX, par ses poèmes burlesques et ses vers satiriques contre le clergé romain. Pinkerton a rapporté en entier une des *Comédies* ou *Moralités* de Lindsay. Le plan de son *Dream Reve* est fort poétique ; le poème qui a fait surtout sa réputation a pour titre : *The complaint of the pappingo*, où, sous ce nom trivial, il donne des conseils plus ou moins bons à Jacques V.

§ 2. Des ballades en particulier.

1. Caractère des ballades et chansons populaires du xiv^e et du xv^e siècle. — 2: Les Enfants dans les bois, la Chanson du Saule, Robin Hood, et autres poésies de ce genre. — 3. Sir Cauline et Childe Waters. — 4. Ballades du xvi^e siècle.

1. Les *Ballades* et les *Chansons populaires*, tant écossaises qu'anglaises et irlandaises, du xiv^e et du xv^e siècle, sont simples sans être naïves : la naïveté est un fruit de la Gaule ; la simplicité vient du cœur ; la naïveté, de l'esprit : un homme simple est presque toujours un bonhomme ; un homme naïf peut n'être pas toujours bon ; et pourtant la naïveté ne cesse jamais d'être naturelle, tandis que la simplicité est souvent l'effet de l'art.

2. Les plus renommées des ballades anglaises et écossaises sont les *Enfants dans les bois* (the Children in the wood) et la *Chanson du saule*, altérée par Shakespeare. *Robin Hood*, voleur célèbre, est un personnage favori des ballades : il y a vingt chansons sur sa naissance, sur son prétendu combat avec le roi Richard, et sur ses exploits avec Petit-John : sa longue histoire rimée et celle d'Adam Bell ressemblaient aux complaintes latines de la Jacquerie, ou aux confessions de potence que le peuple chantait dans nos rues.

Lady Anne Bothwell est le *Dors, mon enfant* de Berquin ; le *Friar* (le Moine) est l'aventure du père Arsène,

et celle-ci vient du *Comte de Comminges*. Le *Huntingin Chevy-Chace* (la chasse dans Chevy-Chasse), très-belle ballade, décrit le combat du comte Douglas et du comte Percy, dans une forêt sur la frontière de l'Écosse.

3. Selon M. de Chateaubriand, les deux ballades qui sortent le plus des lieux communs sont : *Sir Cauline* et *Childe Waters*. Pour en sentir le rythme, on n'a pas besoin de savoir l'anglais ; la mesure tombe aussi marquée que celle d'une walse. Chaque strophe se forme de quatre vers, alternativement de huit et de six syllabes ; quelques vers redondants sont ajoutés aux strophes du *Sir Cauline*. La langue de ces ballades n'est pas tout à fait du temps où elles furent composées : le style en paraît rajeuni.

4. Le xvi^e siècle eut aussi ses ballades. On trouve dans les Annales de Strype et de Heylin celles que l'on chantait dans les rues de Londres, à l'occasion des événements de la Réforme : elles sont plus grossières que poétiques.

§ 3. De la littérature sous les Tudors.

1. La littérature sous Henri VIII ; Skelton. — 2. Le comte de Rochford. — 3. Lord Surrey ; ses sonnets et ses stances. — 4. Wyatt ; ses sonnets, ses satires et ses chants populaires. — 5. Henri VIII ; ses divers ouvrages. — 6. Sternholp, Hopkins et Hall, etc. — 7. La littérature sous le règne d'Élisabeth : Philippe Sidney et la comtesse de Pembroke. — 8. Les comtes d'Oxford et d'Essex. — 9. Élisabeth et Puttenham. — 10. Buckhurst, Davies et Joseph Hall. — 11. Southwell ; sa Vallée des larmes. — 12. Les *Poets sonneteers*. — 13. Sir Walter Raleigh. — 14. Speneer ; détails sur sa vie. — 15. Speneer, premier poète lauréat ; ses divers ouvrages, entre autres la Reine des fées.

1. Sous le règne tyrannique de Henri VIII, la politique et la philosophie envahirent la littérature de la Réformation, et cette littérature devint roide et raisonneuse. Cependant l'histoire littéraire, outre JOHN SKELTON (1529), qui composa des *Satires* contre les moines, doit signaler deux poètes entre lesquels a régné une singulière conformité de talent et de sort, Rochford et Surrey.

2. George Boleyn, vicomte de ROCHFORD, frère d'Anne

Boleyn, partagea la destinée de sa sœur. Faussement accusés du crime d'inceste par le jaloux et impitoyable Henri VIII, tous deux furent exécutés à mort en 1536. Les poésies assez nombreuses du frère n'ont rien de bien saillant; mais on y trouve quelques morceaux gracieux et tendres, tels que les vers à son *Luth*, et sa complainte de *Phyllida et Harpalus*; il y règne un esprit vraiment poétique, et un grand luxe d'imagination.

3. Henri Howard, lord SURREY, parent de la reine Catherine Howard, périt aussi sur l'échafaud (1547). Passionnément épris d'une belle personne qu'il a chantée sous le nom de *The fair Geraldine*, il se montra à Florence et à Windsor, dans les tournois, pour soutenir la beauté de sa dame contre tout chevalier qui la contesterait. Comme poète, il figure parmi les classiques anglais. Ses vers sont principalement des *Sonnets*, consacrés aux louanges de sa Géraldine et à des sujets langoureux. On cite encore de lui la traduction en vers de quelques morceaux de Virgile, et des *Stances descriptives* pleines d'une tendre mélancolie.

4. THOMAS WYAT (1503-1541), détacha, comme Surrey, son ami, la poésie anglaise des formes du moyen âge pour la jeter dans le cadre italien; avec cette différence que l'un écrivait de sentiment, et l'autre, d'imitation. Aussi les *Sonnets* de Wyatt, calqués sur ceux de Pétrarque, sont-ils froids, pédantesques, pleins de *concetti*, mais vides de passion. Son humeur caustique et badine eadrait mieux avec la satire. C'est avec une fidélité à la fois spirituelle et poétique que dans ses *Satires*, imitées d'Horace, il décrit les travers et les vices de son temps. On doit encore à Wyatt une médioere *Paraphrase des Psaumes*, en vers, et des *Chants populaires* en vieux anglais.

5. HENRI VIII (1491-1547) fut auteur en vers comme en prose: il jouait de la flûte et de l'épinette; il mit en musique des ballades pour sa cour, des messes pour sa chapelle: il reste de lui un *Motet*, une *Antienne*, et beaucoup d'échafauds. On lui attribue encore des vers satiriques sur la servilité qu'il rencontrait dans les ministres de ses passions et de ses fureurs. Comme prosateur, il débuta

par l'*Assertio septem sacramentorum* (1521) contre Martin Luther. Cet ouvrage lui valut, de la part de Léon X, le titre de *Défenseur de la foi*, qu'il démentit bientôt par son odieuse conduite, et par d'autres écrits, l'*Instruction du chrétien* et la *Science du chrétien*, qui sont la base du schisme anglican.

6. Sous le règne d'Édouard VI, STERNHOLP et HOPKINS publièrent, en anglais, le même ouvrage que Marot et Théodore de Bèze publièrent en français, une traduction des *Psaumes*.

JOHN HALL mit en vers plusieurs *Chapitres et Maximes de Salomon*, avec beaucoup de goût et de naïveté. Parmi les exemples nombreux que Pinkerton et Ellis ont donnés des poésies de ce règne, il faut distinguer une *Chanson à boire*, extraite d'une comédie qui parut en 1551 : cette chanson est pleine de verve et de chaleur. Quant à Édouard lui-même, il a laissé un *Journal* écrit de sa main et utile à l'histoire.

7. Le long règne d'Élisabeth ne nous offre pas moins de soixante-quatorze poètes. Le goût de la littérature était si général à sa cour, que la plupart des seigneurs ses favoris faisaient des vers au moins passables. Dans ce nombre, il faut d'abord distinguer sir PHILIPPE SIDNEY, poète élégant et fleuri (1554-1586). Ce fut vers 1580 qu'il composa son principal ouvrage, le roman *The Arcadia*, composé de longues et langoureuses aventures. Ses *Poésies légères* valent beaucoup mieux que ses fadaïses. On lui doit encore la *Defence of poesie*. La sœur de Sydney, comtesse de PEMBROKE (1601), outre des traductions de l'hébreu, a laissé des *Élégies*, la pastorale d'*Astrea*, *Éloge d'Élisabeth*, etc.

8. On a conservé quelques morceaux fort jolis d'Édouard Vere, comte d'OXFORD, tels que des stances élégantes sur la *Naissance du désir*. Robert Devereux, comte d'ESSEX, et favori de la reine, qui le laissa exécuter en 1601, à l'âge de trente-quatre ans, n'était pas dépourvu de talent poétique. On possède les stances qu'il écrivit *Durant ses troubles* : ce sont trois couplets de quatre vers,

sur la difficulté de plaire aux princes ou de conserver leurs bonnes grâces.

9. ÉLISABETH elle-même, qui savait les langues anciennes, et répondait en grec à la harangue d'un envoyé polonais, voulut aussi se mêler de poésie. PUTTENHAM, auteur contemporain d'un livre intitulé *the Art poesy* (1590), lui attribue une *ditty* ou complainte de seize vers, détestable sous le double rapport de la pensée et du style.

10. THOMAS Sackville, lord BUCKHURST, comte de Dorset (1530-1608), est l'auteur d'un poème fort remarquable, qui fait partie du *Miroir des magistrats*. En 1599, sir JOHN DAVIES fit paraître son poème sur l'*Immortalité de l'âme*, composition philosophique qui a servi de type à l'*Essai sur l'homme* de Pope. Les *Satires* de JOSEPH HALL appartiennent aussi à l'époque d'Élisabeth : ce sont principalement des imitations d'écrivains latins.

11. Parmi les poésies les plus distinguées de cette époque, nous citerons la magnifique description de la *Vallée des larmes*, par ROBERT SOUTHWELL, qui fleurit vers 1580. Des poètes secondaires qui se rattachent au règne d'Élisabeth, Southwell nous paraît être celui dont les idées ont le plus de gravité, et dont la manière se rapproche le plus du genre de Milton. La *Vallée des larmes* renferme plusieurs strophes qui sont dignes du *Paradis perdu*.

12. Nous devons dire quelques mots des poètes de ce temps, dont les productions principales furent des sonnets (*poets sonneteers*), et qui méritent d'être remarqués, parce que leurs vers n'ont déjà plus rien de ce clinquant et de cet apprêt qui rendent ordinairement les vers érotiques si ridicules : tels sont THOMAS WATSON, vers 1581, et surtout SAMUEL DANIELL (1562-1619), dont les *Sonnets* nous paraissent supérieurs à ceux de Shakespeare. Daniell a écrit un grand nombre d'ouvrages, entre autres les *Guerres de Lancastre et d'York*, en vers, poème pour lequel il fut pensionné ou lauréat après Spencer.

13. Sir WALTER RALEIGH (1556-1618) mérite aussi d'être nommé parmi les écrivains anglais qui contribuèrent à la naissance du bon goût. Malgré les fatigues de sa vie

aventureuse et guerrière (1), il composa plusieurs ouvrages fort importants, et quelques poésies qui ne sont pas sans mérite. Ses stances fameuses *the Soul's Errand* (la Commission donnée à l'âme) ne sont pas tout à fait authentiques ; c'est une satire de la cour et de l'Église.

14. EDMOND SPENCER de Londres (1550-1598), surnommé l'*Arioste anglais*, commence la série des poètes anglais modernes. Rebuté dans la demande d'une jeune personne qu'il nomme Rosalinde, il célébra ses infortunes dans un poème pastoral d'un genre gracieux et mélancolique, qu'il intitula, suivant le goût du temps, *the Shepherd's Calendar* (le Calendrier du Berger), et où il décrit langoureusement ses disgrâces. La dédicace qu'il fit de ce poème à sir Philippe Sidney (1579) lui valut la protection de Leicester, favori de la reine. Élisabeth lui accorda, en échange de quelques vers qu'elle avait admirés, un don de cent livres sterl. En 1580, il accompagna lord Grey de Wilton en Irlande, où il rendit quelques services à la cause d'Élisabeth et du protestantisme. La reine lui concéda, pour récompense, trois mille vingt-huit acres de terre, avec le château de Kilcolman, confisqués à la propriété du comte de Desmond. C'est là qu'assis à des foyers qui n'étaient pas les siens, et dont les héritiers erraient sans asile, il célébra la montagne de Mole et les rives de la Mulla, sans songer que des orphelins fugitifs ne voyaient plus ces champs paternels. L'insurrection d'O'Nial, comte de Tyrone, le chassa, en 1598, de ce domaine, et il mourut la même année, de douleur plutôt que de misère. La mort de Spencer fut déplorée par les poètes du temps ; et un écrivain, d'ailleurs très-obscur, NICOLAS BRETON, mort en 1624, mérite quelque souvenir, à cause des stances charmantes qu'elle lui inspira.

15. Spencer, premier poète lauréat ou pensionné de l'Angleterre, a laissé beaucoup de poésies secondaires. Ce-

(1) Voy., pour les détails, mon *Histoire d'Angleterre*, règne d'Élisabeth et de Jacques 1^{er}.

pendant on doit y distinguer quelques *Sonnets*, sa pièce des *Ruines du temps*, et un poëme gracieux, sous le titre bizarre de *Muitpotmos*, sur les aventures et la mort d'un papillon. Mais la gloire de Spencer est tout entière fondée sur sa *Fairie Quenn* ou *la Reine des fées*, divisée en douze poëmes ou *legends*. C'est une composition allégorique : il s'agit de douze Vertus morales privées, classées comme dans l'Arioste ; ces Vertus sont transformées en chevaliers, et le roi Arthur est à la tête de l'escadron. La reine des fées, Gloriana, est Élisabeth ; et Philippe Sidney, le roi Arthur. Lord Buckhurst, dans *le Miroir des magistrats*, a pu fournir la première idée de la *Reine des fées*. La forme du poëme de Spencer est calquée sur l'*Orlando* et la *Jérusalem*. Chaque chant se compose de stances de neuf vers. Les six derniers chants manquent, sauf deux fragments.

Spencer a l'imagination brillante, l'invention féconde, l'abondance rythmique ; avec tout cela, il est glacé et ennuyeux. Nos voisins trouvent sans doute dans la *Reine des fées* le charme d'un vieux style qui nous plaît tant dans notre propre langue, mais que nous ne pouvons sentir dans une langue étrangère.

On a de Spencer une espèce de Mémoire sur les mœurs et les antiquités d'Irlande, et que M. de Chateaubriand préfère à la *Fairie Quenn* ; il a pour titre : *Vue sur la situation de l'Irlande*.

§ 4. Du théâtre anglais depuis son origine jusques à et y compris Shakespeare et Ben-Johnson.

1. Le théâtre anglais depuis le XI^e siècle jusqu'au XVI^e. — 2. Ferrex et Porrex, première tragédie régulière par Buckhurst. — 3. Gascoigne. — 4. Lily, Massinger, Marloe ; leurs pièces. — 5. William Shakespeare ; détails sur sa vie. — 6. Périclès et Henri VI. — 7. Comédies de mœurs et comédies de féerie. — 8. Roméo et Juliette, et Hamlet. — 9. Le roi Jean, Richard II et Richard III. — 10. Henri II, le Marchand de Venise, et plusieurs comédies. — 11. Henri IV, Troilus et Cressida, la Loi du talion. — 12. Le Conte d'hiver, le roi Lear, Cymbeline, Coriolan, Jules César, Antoine et Cléopâtre.

— 13. Le Jour des Rois, Timon, la Tempête, et Macbeth. — 14. Diverses sources où Shakspeare a puisé. — 15. Ce qui reste à Shakspeare; jugement de M. de Chateaubriand sur ce poète. — 16. Poème de Shakspeare; l'Enlèvement de Lucrèce, ses Sonnets, Vénus et Adonis. — 17. Style de Shakspeare. — 18. Ben-Johnson. — 19. Ses poésies détachées. — 20. Ses pièces dramatiques et autres ouvrages.

1. Les premiers essais du théâtre anglais se perdent dans l'obscurité des temps : il paraît seulement positif que, cent années après la conquête des Normands, sous Henri II, vers 1160, on représentait déjà en Angleterre des espèces de comédies d'un genre populaire, dont le sujet était principalement puisé dans les légendes des Saints. Dès le ^xⁱ^e siècle même, les moines de l'abbaye de Dunstaple jouèrent eux-mêmes le mystère de la *Mort de sainte Catherine*. Aux mystères succédèrent les *Moralités*, et à celles-ci des pièces d'un genre plus léger et plus spirituel, qu'un poète sarcastique et badin, JEAN HEYWOOD, introduisit à la cour de Henri VIII. Il écrivit une foule d'*Interludes* et d'*Intermèdes* qui furent joués au milieu des fêtes si nombreuses de ce prince prodigue. Heywood, qui mourut vers 1565, avait un talent qui le portait toujours à la raillerie, et il est regardé comme le *Père de l'épigramme* en Angleterre (1). On lui doit encore un poème, inintelligible aujourd'hui, intitulé *l'Araignée et la Puce*. Dans le même temps qu'Heywood, un inconnu donna la farce de *Gammer Gurton's Needle* (l'Aiguille de la mère Gurton), l'un des premiers monuments de la comédie en Angleterre.

2. La première tragédie un peu régulière qui parut sur le théâtre anglais, ce fut la fameuse pièce de *Ferrex et Porrex*, ou *Gordobue*, par lord BUCKHURST, qui fut jouée devant la reine Elisabeth, par les gentilshommes de l'*Inner Temple*, le 18 janvier 1561, près de trente ans avant Shakspeare. Cette pièce est en vers héroïques, et elle n'a guère d'autre mérite que le style.

3. Après Buckhurst, vint GEORGE GASCOIGNE, qui mourut

(1) M. Coquerel, *Hist. abrégée*, etc., p. 180 et s.

vers 1578, et qui fit jouer, en 1566, sa tragédie de *Jocaste*. Il l'emporta sur tous ses contemporains par la pureté de sa diction, comme on peut s'en convaincre en lisant *the Dole of despair* (le Chant du désespoir), romance plaintive, extraite de sa pièce, *the Supposes*, empruntée aux *I Suppositi* de l'Arioste (1).

4. JEAN LILY, MASSINGER, ROBERT GREEN, DECKER, ROWLEY, PEAL, et surtout CHRISTOPHE MARLOE (1593), méritent aussi d'être cités. De tous ces poètes, Marloe est celui qui a montré le plus d'énergie dans ses compositions dramatiques et d'éloquence dans le style (*Faust*, *Édouard II*, *Didon*, etc.). Son ouvrage le plus important est l'*Histoire du docteur Faust*, dont il a fait un poème dramatique trois siècles environ avant Goëthe (2).

5. WILLIAM SHAKESPEARE, issu d'une famille ancienne, mais pauvre, dont le nom se trouve dans le Domesday book (3), naquit le 13 avril 1564, dans le village de Stratford-sur-l'Avon, où son père était marchand de laine et boucher. William, fils aîné d'une famille de dix enfants, exerça le métier paternel. A dix-huit ans, il épousa la fille d'un cultivateur, Anna Hatway, plus âgée que lui de sept années. Père de trois enfants, il se déranger au point de s'associer à une bande de braconniers; appréhendé au corps dans le parc de sir Thomas Lucy, il comparut devant l'offensé, et se vengea de lui en placardant à sa porte une ballade satirique, en huit stances de dix syllabes. C'étaient ses premiers vers. La rancune de Shakespeare dura; car de sir Thomas Lucy il fit le bailli Shallow, dans la *seconde partie de Henri VI*, et l'accabla des bouffonneries de Falstaff. La colère de sir Thomas ayant obligé Shakespeare de quitter Stratford, il alla chercher fortune ailleurs.

La misère l'y suivit. Réduit à garder les chevaux des gentlemen à la porte des théâtres, il disciplina une troupe d'intelligents serviteurs, qui prirent le nom de *garçons de*

(1) Voy. mon *Hist. de la Littérature du Midi*, art. Arioste.

(2) Voy. plus haut, *Littérat. allemande*, art. Goëthe.

(3) V. mon *Hist. d'Angleterre*, règne de Guillaume le Conquérant.

Shakespeare. De la porte des théâtres se glissant dans la coulisse, il y remplit la fonction de *call boy* (garçon appeleur). Green, son parent, acteur à Black-Friars, le poussa de la coulisse sur la scène, et d'acteur il devint auteur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets, auxquels il ne répondit pas un mot. Il remplissait le rôle de *frère Laurent* dans *Roméo et Juliette*, et jouait celui du *Spectre*, dans *Hamlet*, d'une manière effrayante. Il jouait d'esprit avec Ben-Johnson, au club de la Sirène, fondé par sir Walter Raleigh. Le reste de sa carrière théâtrale est ignoré ; ses pas ne sont plus marqués dans cette carrière que par deux ou trois pièces annuelles, dont il ne prenait aucun souci. Il n'y attachait pas même son nom ; il ne s'est donné la peine ni de recueillir ni d'imprimer ses drames, et c'est dans les vieux répertoires qu'on a été les chercher (première édition, 1623).

Shakespeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie. Il avait eu pour protecteur et pour ami lord Southampton ; mais l'on ne voit pas que ce seigneur ait rien fait de considérable pour lui. Elisabeth et Jacques I^{er} protégèrent l'acteur, et apparemment le méprisèrent. De retour à ses foyers, il planta le premier mûrier qu'on ait vu dans le canton de Stratford. Il mourut à Newplace, sa maison des champs, en 1616, le jour anniversaire de sa naissance. Ce n'est que plus d'un siècle après sa mort (1738) qu'on lui éleva un monument à Westminster, à l'aide des fonds qui provenaient d'une représentation extraordinaire de *Jules César*.

6. On trouve d'abord dans les OŒuvres de Shakespeare, sans parler de la pièce apocryphe de *Périclès*, les trois parties de *Henri VI*, vaste drame historique, qui s'étend depuis l'époque où Charles VII et Jeanne d'Arc ehassèrent les Anglais de France, jusqu'à l'assassinat de Henri VI, dans la Tour de Londres. La première partie offre quelques caractères bien tracés, mais aucune de ces expressions si poétiques qui le font à l'instant reconnaître. La deuxième partie est beaucoup plus animée ; le dialogue y prend sou-

vent ce ton vif et pressé que Shakespeare donne à ses personnages. Malgré les défauts et la complication de ces pièces, où Shakespeare a voulu peindre la guerre des Deux-Roses, on ne peut contester que, dans la troisième partie, le caractère de Gloucester ne présente déjà ces traits énergiques et terribles que le poète a développés d'une manière si dramatique dans sa tragédie de Richard III.

7. Après Henri VI viennent cinq *comédies de mœurs* et une *comédie féerie*. Cette dernière, le *Rêve d'une nuit d'été*, est une des pièces où Shakspeare s'est plu à déployer toutes les richesses de son inépuisable imagination. La comédie des *Erreurs*, dont le plan est imité des *Ménechmes* de Plaute, et celle de l'*École des mégères*, sont toutes deux comiques, mais inférieures pour la poésie au *Rêve d'une nuit d'été*.

8. Après la pièce *Love's labour's Lost* (1594), dont le plan est obscur, et les *Deux gentilshommes de Vérone*, on arrive toujours, en suivant l'ordre chronologique, à deux drames célèbres, *Roméo et Juliette* (1595), et *Hamlet* (1596). La première produit beaucoup d'effet à la scène. Le fond des aventures de la tragédie d'Hamlet se trouve dans un roman de Belleforest, auteur français, qui l'avait puisé dans l'histoire de Saxo Grammaticus. Du reste, tous les caractères de cet ouvrage, le prince triste, religieux et spirituel; la tendre Ophélie; la reine animée à la fois d'ambition et de tendresse; la conception du spectre, toute la conduite et toutes les pensées de l'action, qui est plutôt un poème qu'une tragédie, tout cela appartient à Shakespeare.

9. Trois importantes compositions historiques se suivent après Hamlet: ce sont les rois *Jean* (1596), *Richard II* et *Richard III* (1597). Le *Roi Jean* est écrit avec une grande énergie; mais il n'est pas fidèle à l'histoire. *Richard II* est une tragédie que Shakespeare n'a fait que revoir, et qui ne porte pas son cachet. Il n'en est pas de même de *Richard III*, l'une de ses plus fortes conceptions dramatiques.

10. On trouve ensuite les deux tragédies, *Henri II*,

première partie (1597) et deuxième partie (1598), où Shakespeare a déployé toute la variété et toute la puissance de son imagination, surtout dans le rôle de sir John Falstaff. Le *Marchand de Venise* (1598) se distingue surtout par le caractère de ce Juif dur, avide et cruel. Les comédies, *Ce qui finit bien est bien* (1598), *Beaucoup de bruit pour rien* (1600); *Comme il vous plaira* (1600), et les *Joyeuses commères de Windsor*, offrent des caractères heureux, avec beaucoup de poésie et d'imagination.

11. La tragédie de *Henri V* (1599), bien qu'elle soit écrite souvent d'un style très-pompeux, offre des scènes d'un comique dégoûtant. On conteste beaucoup l'authenticité de *Troilus et Cressida*; mais on reconnaît, à coup sûr, Shakespeare dans sa comédie de *Measure for Measure*, Mesure pour Mesure, ou la Loi du talion.

12. Après le *Conte d'hiver* (1604), nous arrivons au *Roi Lear* (1605), qui paraît, du moins dans les deux premiers actes, sa pièce la plus dramatique; mais l'action, vers la fin, se complique au delà de toutes les bornes. Il y a beaucoup de poésie dans *Cymbeline* (1605); mais l'absurdité de quelques scènes et l'incohérence du plan en rendent la lecture fatigante. *Coriolan* (1610), et surtout *Jules César* (1607), respirent, en plusieurs scènes, un caractère de grandeur antique qu'on ne saurait méconnaître. Dans *Antoine et Cléopâtre*, il y a beaucoup de poésie, mais trop de clinquant de style.

13. Le *Jour des Rois* (1614) est une comédie d'un ordre inférieur, de même que *Timon d'Athènes* (1609). Enfin, Shakespeare a signalé la fin de sa carrière dramatique par la *Tempête* (1612) et *Macbeth* (1606). La première offre des traits séduisants de poésie, des images riantes ou énergiques; dans la deuxième, la pitié, la terreur, l'ambition, la vengeance, l'amour paternel le plus touchant, viennent se joindre à l'intervention mystérieuse d'êtres surnaturels, et le trivial se trouve à côté du sublime, comme dans presque toutes les œuvres dramatiques de Shakespeare.

14. Shakespeare doit à une foule d'auteurs l'idée première de presque toutes ses pièces. F. de Belleforest, hi-

storiographe de France sous Henri III, lui a fourni, soit par ses ouvrages, soit par ses traductions, le canevas d'un assez grand nombre de ses ouvrages, tels que *Mesure pour Mesure*, et *Hamlet*. Un autre romancier français, Pierre Boistean, lui fournit assez exactement le sujet de *Roméo et Juliette*, qu'il avait lui-même emprunté à Luigi da Porto. Les emprunts les plus considérables qu'il fit aux auteurs étrangers vinrent d'Italie : ainsi, *Il Pecorano* de Giovanni Fiorentino, les *Contes* de Bandello et de Cinthio Gherardi, le *Decamerone* de Boccace, et par suite les *Contes* ou *Nouvelles* de Chaucer, lui donnèrent, dans leurs ouvrages ou dans les traductions anglaises qu'on en fit, l'esquisse du plan des *Joyeuses commères de Windsor*, de *Beaucoup de bruit pour rien*, du *Marehand de Venise*, de *Tout ce qui finit bien est bien*, de *Troilus et Cressida*, de *Cymbeline*, et enfin d'*Othello*. Le récit d'un naufrage de sir George Somers, en 1609, aux îles Bermudes, alors réputées désertes et inhabitables, donna à Shakespeare l'idée de la *Tempête*. Les incidents et la marche des *Deux gentilshommes de Vérone*, existent dans le roman espagnol de la *Diana* de Montemayor. Le plan de *Comme il vous plaira* se trouve dans le roman de *Rosalinde*, par Pogge, et le modèle de l'*École des mégères*, dans un conte des *Mille et une Nuits*. Une traduction de Plutarque, par sir Thomas North, donne le sujet des trois tragédies romaines : *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*. L'énorme livre sur les *Martyrs*, par Fox, et les *Annales* de Strype, ont aidé Shakespeare à écrire *Henri VIII*; enfin, il faut faire honneur à Holingshed d'avoir recueilli, dans sa *Chronique*, l'histoire de Macbeth (1).

15. Que reste-t-il à Shakespeare? de belles scènes, une belle poésie, et la gloire d'avoir corrompu le goût. Shakespeare joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte : il ne peint pas une classe particulière d'individus, il mêle le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur,

(1) M. Ch. Coquerel, p. 216 et suiv.

l'homme illustre et l'homme ignoré ; il ne distingue pas les genres , il ne sépare pas le noble de l'ignoble , le sérieux du bouffon , le triste du gai , le rire des larmes , la joie de la douleur , le bien du mal . Il met en mouvement la société entière , de même qu'il déroule en entier la vie d'un homme . Mais cette universalité de Shakespeare a , par l'autorité de l'exemple , servi à corrompre l'art : elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est établie la nouvelle école dramatique . Si , pour atteindre la hauteur dramatique , il suffit d'entasser des scènes disparates sans suite et sans liaison , de brasser ensemble le burlesque et le pathétique , de placer le porteur d'eau auprès du monarque , la marchande d'herbes auprès de la reine , qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres ? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidents d'une de ses journées , ses conversations avec des hommes de rangs divers , les objets variés qui ont passé sous ses yeux , le bal et le convoi , le festin du riche et la détresse du pauvre ; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal , aura fait un drame à la manière de Shakespeare .

Persuadons-nous , dit M. de Chateaubriand , qu'écrire est un art ; que cet art a des genres , et que chaque genre a des règles . Les genres et les règles ne sont point arbitraires ; ils sont nés de la nature même : l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu ; il a choisi les plus beaux traits , sans s'écarter de la ressemblance du modèle . La perfection ne détruit point la vérité : Racine , dans toute l'excellence de son *art* , est plus *naturel* que Shakspeare , comme l'*Apollon* , dans toute sa divinité , a plus les formes *humaines* qu'un colosse égyptien .

La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter , poursuit l'illustre auteur , le fracas de la scène , la multitude des personnages , imposent , mais ont au fond peu de valeur : ce sont liberté et jeux d'enfants . Cet amour du libre et du laid qui nous a saisis ; cette horreur de l'idéal , cette passion pour les bancroches , les culs-de-jatte , les borgnes , les moricauds , les édentés ; cette tendresse pour les ver-rues , les rides , les escarres , les formes triviales , sales , com-

munes, sont une dépravation de l'esprit ; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté.... Arrière donc cette école *animalisée et matérialisée* qui nous amènerait, dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une machine, à notre ressemblance produite par le pinceau de Raphaël.

16. Le Théâtre de Shakespeare a fait presque oublier ses poèmes, qui, toutefois, sont loin d'être sans mérite. Ils laissent voir les éclairs d'un talent animé et vrai, obscurcis par le goût affecté de l'époque. *L'Enlèvement de Lucrèce* parut en 1594. C'est une paraphrase rimée de la *Légende de Luerèce*, dont le sujet avait souvent été traité par les poètes contemporains. Ses *Sonnets*, au nombre de cent cinquante-quatre, sont remarquables par leurs images, et quelquefois par la grâce du style ; mais tous traitent le même sujet érotique, et les mêmes idées s'y reproduisent sans cesse. Le poème de *Vénus et Adonis*, déjà connu et estimé en 1598, a rajeuni ce vieux sujet mythologique.

17. Le style de Shakespeare, tant en prose dans le dialogue familier de ses comédies qu'en vers dans les discours sérieux de ses drames ou de ses pièces historiques, possède toujours à la fois les deux qualités d'avoir du tact et de faire image ; mais quelquefois ses images dégénèrent en clinquant, et son style, trop coloré, ressemble à de l'afféterie ; même dans sa peinture des passions, quelquefois il exagère. En un mot, il y a, dans cette grande nature de poète, excès continuel d'expression comme de conception.

18. A côté de Shakespeare il s'éleva, dans le xvi^e siècle, un poète très-remarquable, d'un genre de talent satirique, mais rempli de grâce : c'était Benjamin Johnson, plus connu sous le nom de BEN-JOHNSON, qui naquit en 1574, d'un pauvre clerc de Westminster, se lia avec Shakespeare, joua la comédie avec lui, et mourut en 1637.

19. Sa vaste collection poétique, qu'il nomma lui-même *Underwood*, c'est-à-dire Broussailles ou Forêt, renferme

une foule demorceaux très-distingués. Une pièce fort courte, qui forme une *Chanson* insérée dans une de ses meilleures comédies, la *Femme silencieuse*, est un chef-d'œuvre d'élégance. Sa courte *Épître à Camden*, son professeur au collège de Westminster, est sentencieuse, mais pleine de pensées et de force. Ses deux *Romances à Célia* sont versifiées avec une grande pureté. Son chant lugubre des *Sorciers* est conçu d'une manière énergique qui rappelle le pinceau de Shakespeare, et qui égale le chant des *Infernales sœurs* dans Macbeth. Son *Hue and cry after cupid* est aussi une pièce charmante dans son genre.

20. On peut reprocher à Ben-Johnson de s'être plu, dans la plupart de ses comédies, à retracer les mœurs populaires dans toute leur rudesse. Parmi les pièces d'un genre plus relevé, on distingue *Volpone* (le Renard), *Chaque homme dans son caractère*, *Chaque femme hors de son caractère*, le *Mauvais poète* (Poëtaster), pièce dirigée principalement contre Dekker ; la *Foire de la Saint-Barthélemi*, contre l'architecte décorateur Inigo Jones ; la *Femme silencieuse*, le *Fou* et l'*Alchimiste*. De ses tragédies on cite *Séjan* et *Catilina*, où il y a des situations fortes. Ben-Johnson publia encore une *Grammaire anglaise*, une traduction de l'*Art poétique*, des *Découvertes* ou *Observations* sur les hommes et sur les choses, etc. En 1619, il avait obtenu le titre de poète lauréat, vacant par la mort de Samuel Daniell, et il avait fait augmenter la pension attachée à ce nom (1).

§ 5. Littérature prosaïque pendant la troisième époque.

1. Thomas More ; ses divers ouvrages. — 2. Robert Green ; ses divers écrits. — 3. Chroniqueurs du x^v^e et du xvi^e siècle, entre autres Buchanan et Knox.

1. Le chancelier THOMAS MORE en latin MORUS (1480-

(1) Les appointements de cette place étaient de cent mares, qu'il fit changer en autant de livres sterl., sur une pétition en vers qu'il adressa à Charles I^{er}. Ce prince y fit ajouter, en outre, une petite pièce de vin d'Espagne. C'est encore aujourd'hui le traitement du poète lauréat de la cour d'Angleterre.

1535), fut, comme son bon roi Henri VIII, qui le fit décapiter, poète et prosateur. Ses ouvrages ont été recueillis en deux volumes in-folio, l'un en anglais et l'autre en latin. La plus connue de toutes ces pièces est son Utopie : *De optimo reipublice statu, deque nova insula Utopia*. C'est un ouvrage allégorique, dans le goût de la République de Platon : on y trouve de bonnes vues et un grand zèle pour le bonheur public ; mais où un gouvernement parfait se trouve-t-il ? en *Utopie*, *nulle part*, comme le nom le signifie (1). Parmi les autres écrits de More, on distingue les *Vies de Richard III*, d'Édouard V et de *Pic de la Mirandole*, des *Lettres*, des *Poésies anglaises et latines*, etc.

2. Après More, nous citerons :

Robert GREEN, dont la vie s'éteignit en 1592, à l'âge de trente-deux ans, dans la débauche et la crapule. C'était un écrivain d'une imagination riche et brillante ; son style est facile, et ses ouvrages décèlent une connaissance parfaite des mœurs contemporaines ; mais la grossièreté de sa vie se reflète dans ses nombreux écrits, dont les principaux sont :

Le *Miroir de la modestie* ; — la *Planetomachia* ; — les *Quatre sous d'esprit de Green achetés par un million de repentirs* ; — *Ciceronis amor* ; — *L'Honorable histoire de frère Bacon et de frère Bungay* ; — *L'Histoire de Roland le Furieux*, comédie ; — *L'Histoire d'Alphonse, roi d'Aragon*, comédie ; — *L'Histoire écossaise de Jacques VI, tué à Flodden*, *entremêlée d'une piquante comédie* ; — la *Toile de Pénélope* ; — *Adieu de Green à la folie*, etc.

3. Les principaux chroniqueurs du xv^e et du xvi^e siècle sont :

CANTON (1491), introducteur de l'imprimerie en Angleterre, et dont *L'Histoire générale* va jusqu'en 1483 ; HOLINGSHED (1580), dont les *Chroniques* furent souvent consultées par Shakespeare ;

BUCHANAN (1582), précepteur de Jacques I^{er} et persécuteur de sa fille, qui a laissé, outre des tragédies latines (*Baptiste* et *Jephthé*), le poème de la *Sphère* et des poésies dans presque tous les genres ; une *Histoire d'Écosse*, *Re-rum Scotticarum historia*, d'une partialité révoltante ; et un traité, *de Jure regni apud Scotos*, où il développe

(1) Οὐ (non), τόπος (lieu).

les principes du régicide, comme Knox, son digne émule;

Enfin JEAN KNOX (1505-1572), prêtre écossais, apostat, qui fit pleurer l'infortunée Marie Stuart par son menaçant fanatisme, qui publia le *Premier son de la trompette contre le gouvernement des femmes*, qui établit le dogme de la souveraineté des peuples en matière politique et religieuse, et composa une *Histoire de la réformation de la religion en Écosse*, où respire le plus odieux fanatisme.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LITTÉRATURE ANGLAISE SOUS LES STUARTS, OU LITTÉRATURE DU XVII^e SIÈCLE.

§ 1^{er}. De quelques poètes antérieurs à Milton.

1. Flechter; ses églogues et autres poésies. — 2. Overbury; son poème de la Femme. — 3. Jean Donne; ses satires et autres ouvrages. — 4. Drayton; fécondité de ce poète. — 5. Edouard Fairfax; son Godefroi de Bouillon et ses églogues. — 6. Chapman, traducteur d'Homère et de Musée; ses autres poésies. — 7. Corbet; ses Adieux aux sœurs. — 8. Robert Burton; son Anatomie de la mélancolie. — 9. Carew; son *Cælum Britannicum* et ses *Persuasions*. — 10. Henri Wolton; ses Poésies érotiques. — 11. Suckling; la Session du poète et autres poésies. — 12. Browne; ses églogues pastorales; Crashaw; ses Degrés vers le temple, le Délivré des Muses, ses Poésies sacrées, etc. — 13. Drummond; le Pétrarque écossais.

1. PHINEAS FLECHTER (1582-1650), fils de Gilles Flechter, à qui l'on doit un ouvrage très-curieux sur la *Russie* (1590), donna de bonne heure des *Mélanges* et des *Églogues de pêcheurs*. Sa tragédie de *Sicelides* parut en 1631; mais son principal ouvrage est un poème intitulé *L'Île pourpre*, description allégorique de l'homme, dont il avait pris l'idée dans Spencer, et qui est écrite dans le mauvais goût du temps.

2. SIR THOMAS OVERBURY (1581-1613), que Robert Carr, favori de Jacques I^{er}, fit empoisonner à la Tour de Londres, parce qu'il s'était opposé à son mariage avec lady Essex, mérite une mention pour ses écrits, tels que la *Femme*, poème, et les *Caractères ou Descriptions des qualités de diverses personnes*.

3. JEAN DONNE (1573-1631), qui descendait, par sa mère, du chancelier Thomas Morus, composa, avant de

se faire théologien, des Poésies dont le succès fit régner quelque temps, en Angleterre, un goût d'esprit alambiqué qu'on retrouve en France dans quelques écrivains de la même époque. Tel est le défaut de ses sept Satires sur les *Vices et folies du temps*. Donne fut le premier et Cowley le dernier de ces poètes que Johnson appelle poètes métaphysiques, dont il regarde les ouvrages comme une mine où une prodigieuse quantité d'esprit se trouve ensevelie sous un amas de faux brillants. Comme prosateur, on doit à Donne le *Pseudo-martyr*, des *Dévotions pour les occasions importantes*, des *Paradoxes, problèmes, essais et caractères*, trois volumes de *Sermons*, et plusieurs autres ouvrages de dévotion.

4. MICHEL DRAYTON (1563-1631) fut un poète extrêmement fécond, à qui l'on doit des *Pastorales*, des Poèmes historiques tels que la *Guerre des Barons*, des *Épîtres héroïques sur l'Angleterre*, dans le genre des *Héroïdes* d'Ovide; la *Chute de Robert de Normandie, de MATHILDE et de GAVESTON*; la *Bataille d'AZINEOURT*, les *Infortunes de la reine Marguerite*, le poème grotesque de *Nymphidia ou la Cour des Fées*, des *Élégies* dans un volume intitulé *L'Étysée des Muses*, et où se trouvent trois poèmes religieux, *Moïse, David et Goliath*, une suite de *Sonnets* érotiques et métaphysiques sous le titre singulier d'*Ideas* (Idées), et un ouvrage beaucoup plus original encore, intitulé *Soty-Atbion*, sur la description topographique et historique de l'Angleterre, en vers alexandrins.

5. ÉDOUARD FAIRFAX, qui mourut de 1624 à 1632, se fit un nom parmi les poètes anglais par son *Godefroi de Bouillon*, traduction de la Jérusalem délivrée, où il s'attacha à rendre l'original vers pour vers, avec une exactitude, une facilité rare. C'était l'œuvre favorite de Jacques 1^{er}, et la lecture privilégiée de Charles 1^{er} dans sa prison. On doit encore à Fairfax des *Églogues* ingénieuses, une *Histoire du prince Noir*, en vers, un livre intitulé *la Démonologie*, où il parle de la sorcellerie, telle qu'elle était en usage dans sa famille, etc.

6. GEORGE CHAPMAN (1557-1634), est le premier poète anglais qui traduisit tous les poèmes d'Homère. Après avoir publié l'an 1595 un poème sous ce titre bizarre : *Ovid's Banquet of sauee*, il donna successivement l'*Iliade*, l'*Odyssée*, la *Batraehomyomachie* et les *Hymnes*. Il traduisit aussi l'*Héro et Léandre* de Musée. Ces traductions offrent de la verve, mais une extrême négligence, due en partie à la précipitation avec laquelle l'auteur travaillait. Chapman est un des premiers écrivains qui aient naturalisé, dans la langue anglaise, ces épithètes composées si familières au poète grec.

Chapman s'exerça aussi dans le genre dramatique. Ses pièces de théâtre sont au nombre de dix-sept; plusieurs ont été écrites avec

Ben-Johnson , entre autres l'*Eastward Hoc* , d'où Hogarth a pris l'idée d'une suite d'estampes appelées l'*Apprenti diligent et le paresseux*.

7. RICHARD CORBET , qui mourut en 1635, évêque de Norwich , s'était adonné dans sa jeunesse à la poésie légère. On a de lui un assez grand nombre de petites pièces de vers sur différents sujets , entre autres ses *Adieux aux sorcières*. La versification en est facile, mais généralement prosaïque ; on y trouve de l'esprit , de la douceur et de la gaieté, en peu plus même qu'il ne convient à un évêque protestant.

8. ROBERT BURTON (1576-1639), surnommé le *Démocrite moderne*, doit ce surnom au poème qu'il publia sous le titre d'*Anatomie de la Mélancolie*, par Démocrite le jeune. Il est rempli de savoir et de raison ; mais l'esprit s'y montre avec moins d'avantage que l'érudition. On y trouve , comme dans le caractère de l'auteur, un mélange singulier de tristesse et de gaieté. Les beaux esprits du règne de la reine Anne, Swift entre autres, ont beaucoup puisé dans cet ouvrage , et Sterne en a emprunté plusieurs idées heureuses.

WILLIAM BURTON (1576-1645) fut un savant antiquaire, connu surtout par sa *Description du comté de Leicester, de ses antiquités, de son armorial*, etc.

9. THOMAS CAREW, chancelier de Charles I^{er}, composa, avec l'aide d'Inigo Jones et du symphoniste Henri Laws, l'intermède *Cælum Britannicum*, où figura le roi, le soir du mardi gras de 1633, dans le palais de Whitehall. Carew mourut jeune encore, en 1639, laissant un assez grand nombre de poésies fades et langoureuses, portant pour titre : *Persuasions to love, Persuasions to enjoy*, remplies de lieux communs d'une morale lubrique. Du reste, ces poésies sont écrites avec beaucoup de pureté.

10. HENRI WOLTON, né en 1568, l'ami du comte d'Essex, le conseiller de Jacques I^{er}, et qui mourut sous Charles I^{er} en 1639, a écrit, comme Carew, sur des sujets érotiques, avec une grande pureté de diction, et une vérité de sentiment qu'on ne trouve pas dans son contemporain. Il fit une longue résidence en Italie, à Florence et à Venise ; et ce fut peut-être dans ces beaux climats qu'il prit l'habitude de n'employer que des images simples et de bon goût.

11. SIR JOHN SUCKLING (1609-1641), homme de cour du temps de Jacques I^{er}, et soldat de fortune sous Gustave-Adolphe, a laissé des poésies pleines de rudesse et d'ineorrection, mais remarquables par l'expression vive et originale des sentiments passionnés. On cite surtout de lui la *Session des poètes*, qui a été imitée avec succès par Goldsmith; les *Vers à un Rival*, l'*Amant honnête*, la *Ballade sur une Noce*, des *Lettres*, etc. Il y règne malheureusement une licence indigne d'un honnête homme. Suckling écrivit aussi trois ouvrages dramatiques, *Ant-laure*, *Brennoralt* et les *Gobelins*, qui depuis longtemps ont disparu du théâtre.

12. WILLIAM BROWN, mort en 1645, se fit connaître par ses *Églogues* ou *Pastorales*, qu'il décora du nom de *Britannia*; et RICHARD CRASHAW, mort vers 1650, par un recueil de poésies, divisé en trois parties : les *Degrés vers le temple*, les *Délices des Muses* et les *Poésies sacrées*. Crashaw s'était formé sur Pétrarque, et plus encore sur Marini. Il a traduit de ce dernier le poème sur le *Massacre des Innocents*, où, au milieu de plusieurs beautés réelles, on trouve des jeux de mots jusque dans les situations les plus pathétiques.

13. WILLIAM DRUMMOND, que les Écossais regardent comme le plus pur de leurs anciens poètes, naquit en 1587 : il remplit plusieurs places à la cour, se rangea contre les adhérents au *Covenant* ou alliance puritaine, et mourut en 1649, après avoir vu périr Charles I^{er}, dont il défendit constamment la cause. Le caractère et le genre de son talent lui ont fait donner le surnom de *Pétrarque écossais*. On trouve dans ses *Poésies* de belles images, de la simplicité, de la grâce, de la délicatesse, surtout dans ses sonnets érotiques; mais beaucoup trop de cette affectation italienne, alors de mode en Angleterre comme partout, et généralement un fonds d'idées trop peu riche pour fournir beaucoup d'intérêt à de longues pièces. Son grand mérite est dans la douceur et l'élégance de ses vers, mérite très-rare à cette époque. On a aussi de lui une *Histoire de cinq Jacques, rois d'Écosse*, en prose, sans compter plusieurs écrits en faveur du parti royaliste.

§ 2. *Milton.*

1. Milton; détails sur les premières années de sa vie. — 2. Ouvrages de Milton de 1624 à 1638; les *Arcades*, *Comus* ou le *Masque*, *Lycidas*, l'*Allegro* et le *Penseroso*. — 3. Voyage de Milton; ses premiers ouvrages de polémique. — 4. Mariage de Milton; son Traité du divorce. — 5. Son *Areopagetica*, sa Responsabilité des rois et des magistrats. — 6. Milton, secrétaire de Cromwell; son *Iconoclaste* et sa première Défense du peuple anglais. — 7. Sa seconde Défense du peuple anglais et sa Défense de l'auteur. — 8. Milton; ses ouvrages depuis la mort de Cromwell jusqu'à la restauration des Stuarts. — 9. Composition du *Paradis perdu*. — 10. La tragédie de *Samson*, le *Paradis reconquis*, la *Logique nouvelle*, et le Traité sur la vraie religion. — 11. Appréciation du *Paradis perdu* sous divers rapports. — 12. Style de ce poëme.

1. JEAN MILTON naquit le 9 décembre 1608, dans la Cité de Londres, à l'enseigne de l'*Aigle*, augure et symbole. Son père était notaire (serivener); il aimait les arts, et même il avait composé un *in Nomine* à quarante parties. Le jeune Milton reçut, sous ses yeux, une éducation lettrée, et acheva ses humanités à l'école de Saint-Paul, sous le docteur Alexandre Gill; il eut pour tuteur le puritain Young. Son application à l'étude lui donna de bonne heure des douleurs de tête et une grande faiblesse de vue. A dix-sept ans, il passa au collège du Christ, à Cambridge, en qualité de pensionnaire *minor*, et sous la surveillance du savant William Chappel, depuis évêque de Cork et Ross en Irlande. Il y donna des marques de ses dispositions poétiques, en composant des pièces latines et des Paraphrases des Psaumes en vers anglais. L'hymne sur la *Nativité* est admirable de rythme et d'un effet inattendu. Reçu bachelier en 1628, maître en 1632, Milton, par son esprit d'indépendance, quitta Cambridge, refusa d'entrer dans le clergé, et revint chez son père, à la campagne d'Horton dans le Buckingham-Shire, où, pendant cinq années d'études sérieuses, il accrut ce trésor d'érudition dont, par la suite, il a laissé tant de traces dans ses grands poëmes.

2. De 1624 à 1638, Milton composa les *Arcades*; *Comus* ou le *Masque*, production dramatique admirable de style, de pensée et d'harmonie; *Lycidas*, sorte de poëme élé-

giague sur la mort de sir John King, seerétaire d'État pour l'Irlande, et dans lequel il semble prophétiser la fin tragique de l'évêque Laud; l'*Allegro* et le *Penseroso* (l'homme gai et l'homme pensif), deux pièces où se dément quelquefois le contraste que promet l'opposition des titres; des *Élégies latines* et des *Sylves*.

3. Bientôt après commencèrent les voyages de Milton. Il partit pour la France, visita Paris, Florence, où il salua Galilée; Sienne, Rome, où il fut admis chez le cardinal Barberini; Naples, où il connut Manso, marquis de Villa, qui avait connu le Tasse. Il visita Lucques, Venise et Milan, où la représentation du drame italien d'Andreini sur la *Chute du premier homme* inspira, dit-on, à Milton l'idée du Paradis perdu. Il avait formé le projet de parcourir la Sicile et la Grèce; mais les troubles de sa patrie le rappelèrent: il revint à Londres.

Toutefois Milton ne prit aucune part active aux premiers mouvements de la révolution. Pendant trois ans il donna des soins à l'éducation de ses deux neveux (Édouard et Jean Philips), et à quelques jeunes garçons de leur âge. Il se fortifia dans les langues anciennes en les enseignant; il apprit l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. En 1640, à l'époque de la convocation du *long parlement*, il débuta dans la polémique par un ouvrage en deux livres, intitulé *De la réformation touchant la discipline en Angleterre*, etc. Il publia ensuite trois traités: l'*Épiscopat anglais*, la *Raison du gouvernement de l'Église*, et l'*Apologie pour Smectymnus*; ce nom était composé de la réunion de six lettres prises des noms de six théologiens auteurs du *Traité de Smectymnus*.

4. En 1646, Milton se maria; mais cette union ne fut pas heureuse; car, environ un mois après le mariage, sa femme, en haine de ses opinions politiques, retourna chez ses parents. Sommée de revenir, elle persista dans son absence; alors Milton voulut la répudier, et, à l'appui, il publia son *Traité du divorce*, rempli de l'érudition la plus variée et la plus fatigante. Mais on parvint à rapprocher les deux époux; Milton devint père de trois filles, et

deux de ces Antigones, dit M. de Chateaubriand, rouvrirent les pages de l'antiquité à leur père aveugle.

5. Les Presbytériens ayant attaqué l'écrit sur le Divorce, l'auteur irascible se détacha de leur secte et devint leur ennemi, en se jetant dans celle des Indépendants. Bientôt la défaite de la cause royale et la captivité de Charles I^{er} amenèrent le grand crime qui a souillé la liberté anglaise. Le *long parlement* venait d'être violemment épuré par les soldats de Cromwell, et quelques hommes furieux ou avilis allaient juger leur roi sous les yeux d'un despote qui se faisait un marchepied de son échafaud; Milton ne fut point mêlé à cette scène d'horreur. Ami passionné de l'indépendance, il avait publié, sous le nom d'*Areopagetica*, un écrit plein de force en faveur de la liberté de la presse, que déjà Cromwell opprimait, parce que cette liberté s'élevait en faveur du roi. Charles I^{er} n'eut pas plus tôt été exécuté que les Presbytériens crièrent au meurtre, à l'inviolabilité de la personne royale. Pour répondre à leur clameur, Milton écrivit son *Tenure of kings and magistrats*, Responsabilité des rois et des magistrats, où respirent toutes les fureurs du fanatisme.

6. Les écrits politiques de Milton le recommandèrent enfin à l'attention des chefs du gouvernement; il fut appelé aux affaires, et nommé secrétaire latin du conseil d'État de la république. Quand celle-ci se changea en protectorat, Milton se trouva tout naturellement secrétaire du protecteur pour la même langue latine. A peine entré dans ses nouvelles fonctions, il reçut l'ordre de répondre à l'*Eikôn basiliké* (Portrait royal), publié à Londres après la mort de Charles I^{er}. Milton intitula sa réponse, l'*Iconoelaste*; il y prodigue l'ironie et l'outrage à cette tête coupée. Ces attaques contre un roi qui n'était plus, ces poursuites au delà du jugement, ces insultes au delà de l'échafaud, avaient quelque chose d'abject et de féroce que l'éblouissement du faux zèle cachait à l'âme enthousiaste de Milton. Saumaise publia, pour défendre la mémoire de Charles I^{er}, un livre peu digne d'une cause si belle et d'une si grande infortune. La réponse de Milton, *De-*

fensio pro populo anglicano, est hérissée d'une sauvage érudition. C'est le génie pédantesque du xvi^e siècle enflammé d'un implacable fanatisme de liberté, et mêlant les noms de Brutus, de Samuel et de Judith pour justifier le crime de Cromwell et de Bradshaw. Milton était presque aveugle lorsqu'il commença cet ouvrage, et il se glorifiait de perdre la vue en achevant cette œuvre odieuse, qu'il croyait patriotique.

7. Aigri par les haines qu'il avait méritées, Milton, en réponse à la brochure de Pierre du Moulin, chanoine de Cantorbéry : *Cri du sang royal vers le ciel contre les régicides anglais*, publia la *Defensio secunda populi anglicani*. Dans ce second traité, passant de la défense des principes à celle des hommes, il y fait l'apologie des tyrans de l'Angleterre. Enfin, il mit au jour sa propre défense, *Defensio autoris*; et l'on doit avouer que, s'il s'était emporté, dans ses attaques, à des violences odieuses, il se défend avec calme et dignité. C'est sur ces ouvrages, aujourd'hui complètement oubliés, que reposa la réputation du grand écrivain pendant sa vie; triste réputation qui empoisonna ses jours, dont l'amertume ne put être adoucie par la gloire posthume de son grand poëme.

8. A la mort du Protecteur, l'âme de Milton, qui n'était guérie d'aucune illusion, s'enflamma de l'espérance de voir enfin la république. Il se hâta de publier un écrit intitulé *Moyen prompt et facile d'établir une société libre*. Quelques mois auparavant, il avait donné deux autres ouvrages : le premier sur l'*Autorité civile en matière ecclésiastique*, et le second sur les *Meilleurs moyens de chasser les mercenaires hors de l'Église*. Mais déjà le jeune Richard, vaine ombre de Cromwell, avait disparu; et les parodies républicaines, essayées dans Westminster sous la protection de l'armée, tombaient devant le retour désiré de Charles II. A la rentrée de ce prince, Milton, à ce qu'il paraît, fut oublié dans la réaction royaliste, ou plutôt il trouva un protecteur chez le poëte Davenant, dont il avait sauvé la vie.

Vers la fin du protectorat, Milton avait commencé sé-

rieusement à écrire le *Paradis perdu* : il menait de front , avec ce travail des Muses , des travaux d'histoire , de logique et de grammaire. Il a rassemblé , en trois volumes in-folio , les matériaux d'un nouveau *Thesaurus linguæ latinæ*. On a de lui une *Grammaire latine* pour les enfants , un *Traité d'éducation*, une *Moscovie*, abrégé amusant de petits détails de la nature des voyages , et une *Histoire d'Angleterre* , en six livres , qui ne va pas au delà de la bataille d'Hastings.

9. Ce fut à partir de 1655 , et principalement dans les premières années qui suivirent la restauration , que Milton réalisa son projet de poëme épique. Il voulait d'abord en faire une tragédie , et l'on en a de sa main un plan , où la plupart des personnages surnaturels du *Paradis perdu* sont remplacés par des personnages allégoriques. Il se décida heureusement pour l'épopée. Retiré dans sa petite maison de Bunhill-Row , au bord d'une espèce de chemin , il méditait , jour et nuit , sur le sujet depuis si longtemps déposé dans son âme , et qu'avaient mûri , pour ainsi dire , tous les événements et toutes les passions de sa vie fanatique. A tant de sources d'originalité il faut joindre cette féconde imitation de la poésie antique , qui nourrissait la verve de Milton. Homère , après la Bible , avait été sa première lecture ; il le savait presque par cœur , et l'étudiait sans cesse. L'une de ses filles , Deborah , lui lisait Isaïe en hébreu , Homère en grec , Ovide en latin , sans entendre aucune de ces langues. Chaque jour Milton , en se levant , se faisait lire un chapitre de la Bible hébraïque , puis il travaillait à son poëme , dont il dictait des vers à sa femme , à ses filles , ou quelquefois à un ami , à un étranger qui le visitait. Ainsi s'acheva le *Paradis perdu* ; il en avait montré , en 1665 , le manuscrit , alors divisé en dix livres (1) , à Ellwood , jeune quaker qui a laissé à la littérature anglaise l'*Histoire sacrée* et la *Davidéide*. Enfin , l'ouvrage parut en 1667 , et ce poëme , devenu l'orgueil de l'Angleterre , n'obtint d'abord aucun succès. Le nom de l'auteur lui était défavo-

(1) Il l'a été depuis en douze , dans la deuxième édition (1674).

nable. Le sujet qu'il avait choisi attirait peu l'attention. Les amis du trône et des lois repoussaient le fanatique défenseur du régicide; la cour légère de Charles II ne pouvait éprouver que du dédain pour un poème si grave et si triste; et si Dryden s'en déclara l'admirateur, il n'en est pas moins vrai que le génie de Milton fut méconnu par le public, et que le *Paradis perdu* resta sans lecteurs.

10. Milton poursuivit ses travaux, et publia la tragédie de *Samson* (Samson Agonista, l'Agonie de [Samson]), mêlée de chœurs, à l'imitation de l'antiquité. On sent dans cette pièce que le poète aveugle et malheureux se met involontairement à la place de son héros, et qu'il souffre de toutes les douleurs qu'il exprime. Milton avait eu la pensée de mettre en tragédie un grand nombre de traits de l'Histoire sainte. La tragédie de *Samson* fait peu regretter qu'il n'ait pas suivi ce dessein; elle manque à la fois de régularité et de mouvement dramatique. C'est une longue déclamation, où brillent quelques éclairs de génie. Ce génie ne reparait plus dans le *Paradis reconquis*, poème en quatre chants que Milton composa comme une suite à son grand ouvrage, et qui tomba d'abord dans l'oubli profond où il est resté. Milton revint alors à ses travaux d'érudition et à sa passion pour la controverse. L'année qui précéda sa mort, il publia une *Logique nouvelle*, d'après la méthode de Rantius, et un *Traité sur la vraie religion*. Enfin, dans la dernière année de sa vie, il réunit et publia quelques poèmes de sa jeunesse, et quelques lettres écrites en latin. Il mourut le 10 novembre 1674, à l'âge de soixante-cinq ans. On lui a élevé, à Westminster, un monument sans inscription, parce qu'il avait été l'apologiste du régicide (l'homme sans nom).

11. Ce qui constitue le *Paradis perdu*, c'est le défaut de ressemblance avec tout modèle connu. Tandis que les autres poèmes sont fondés sur le mélange du merveilleux et de l'historique, le poème de Milton ne sort pas un moment des vastes limites du merveilleux chrétien. Soit que le poète habite les ténèbres ou la lumière de ce monde mystérieux, il faut que tout ce qu'il raconte soit créé par l'imagi-

nation et soutenu par elle. Le travail de son esprit, dans ce sujet tout idéal, ressemble à ce qu'il a lui-même admirablement décrit, au vol fantastique de Satan à travers les espaces du vide. Un essor si périlleux n'est pas à la vérité sans chute et sans écarts. Les défauts du *Paradis perdu* sont grands en effet, et nombreux. Ce n'est pas que Milton présente souvent des traits de ce naturel bas et effréné qui heurte dans Shakespeare : sa muse savante et mystique toucherait plutôt à l'autre extrémité du mauvais goût. Shakespeare, dans les élans de son génie, tire parti de son ignorance : il invente hors des règles et des faits qu'il ne sait pas, et il paraît d'autant plus neuf qu'il est plus ineulte. C'est au contraire d'un amour de science et de souvenir que Milton tire son originalité. Il est d'autant plus neuf que son imagination chargée de connaissances a fermenté par l'étude, et qu'elle invente au delà de toutes les pensées humaines qui lui sont présentes. Mais l'abus est à côté de cette richesse : des suppositions bizarres et superflues, de fastidieux détails de géographie, de mythologie, des subtilités de controverses ; çà et là d'insipides plaisanteries, quelquefois une foule d'expressions techniques et un défaut absolu de poésie : voilà ce qui obscurcit le génie de Milton, et diminue le ravissement qu'inspire d'abord son magnifique ouvrage.

Quoi qu'en dise l'ingénieux Addison, l'idée de rapter les démons pour les faire siéger à l'aise dans une espèce de parlement infernal, est une ridicule fiction ; et l'épouvantable fiction du Péché et de la Mort renferme plus d'horreur que de génie. La Mort, qui lève la tête *pour respirer l'odeur des cadavres futurs*, est une atrocité anglaise, surchargée de mauvais goût italien. Les anges révoltés tirant du canon dans le ciel, Dieu prenant un compas pour circonscrire l'univers, les diables changés en serpents pour siffler leurs chefs, sont des inventions plus capricieuses que grandes. On ne peut nier non plus que Milton ne soit médiocrement inspiré dans le langage qu'il prête à Dieu, et qu'il ne le fasse souvent dogmatiser en théologien.

Quelques critiques regardent le onzième et le douzième livre comme une déclamation fatigante, mêlée de traits admirables. Nous ne saurions être de leur avis. Lorsqu'au dixième livre tous les personnages du poème ont reparu pour subir leur sort, aux deux livres suivants Adam voit la suite de sa faute, et tout ce qui arrivera jusqu'à l'Incarnation du Christ : le FILS doit, en s'immolant, racheter l'homme. Le FILS est un des personnages du poème : au moyen d'une vision, il reste seul et le dernier sur la scène, afin d'accomplir dans le monologue de la Croix l'action définitive : *consummatum est*. Cette observation, touchant la dernière apparition du FILS, montre que Milton aurait eu tort de retrancher les deux derniers livres. Ces livres, que l'on juge les plus faibles du poème, nous paraissent tout aussi beaux que les autres : ils ont même un intérêt humain qui manque aux premiers ; car, du plus grand poète qu'il était, l'auteur devient le plus grand historien sans cesser d'être poète.

On a souvent admiré qu'un poète d'un génie si fier et si sombre ait excellé dans les peintures gracieuses : cette alliance des images douces et terribles n'est pas cependant particulière à Milton. C'est le caractère même de l'inspiration poétique ; c'est la source de l'intérêt et de la variété. Depuis Homère jusqu'au Dante, depuis le Tasse jusqu'à Racine, l'âme du vrai poète a toujours mêlé ces tons divers. Mais comme jamais les contrastes ne furent plus marqués, jamais l'art du poète n'étonna davantage. Toutefois, ce n'est pas dans la description même de l'Éden que Milton se montre le plus admirable. Ses images ne semblent pas saisies d'original sur le modèle vivant de la nature, pour être ensuite élevées par l'imagination jusqu'à l'idéal : il décrit d'après les livres. Cette fois, la mémoire le gêne au lieu de l'enrichir. Le délicieux *Éden* est pour lui la vallée d'*Enna*, témoin des larmes de Proserpine ; et les fleurs de la poésie antique en font toute la parure. Mais Adam et Ève, leur nature fragile et presque divine, leur amour qui fait une partie de leur innocence, l'inexprimable nouveauté de leurs sentiments et de leur

langage, cette création est toute au poète anglais; la muse épique n'avait rien inventé de semblable. Malgré le génie de Virgile, Didon mourante n'égale pas ce tableau chaste et passionné; et l'amour conjugal, retracé par Homère, n'atteint pas à cette pureté sublime.

Dans l'invention des personnages surnaturels, Milton a montré une grande profondeur de génie; il prête surtout à leurs discours une admirable éloquence, et une vérité relative, telle que l'imagination peut la concevoir. Satan est un des chefs-d'œuvre de l'invention poétique: ce réveil de l'orgueil foudroyé, ce désespoir incapable de remords, cet amour du mal accepté pour consolation et pour vengeance; enfin, l'hypocrisie, dernier trait d'une âme infernale, forment un tableau sublime d'horreur et de génie. Quel que soit le peu d'intérêt qui s'attache à tant d'autres êtres fantastiques, dont Milton crayonne des portraits arbitraires, la plupart de ces portraits, comme types d'une passion ou d'un vice, sont d'admirables allégories; et, malgré les deux vers de Boileau, qui s'appliquent si bien à Milton :

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux?

il faut avouer que dans ses discours infernaux l'expression poétique est portée à un degré de force et d'énergie qu'aucune langue n'a peut-être égalé.

12. Comme le style ne se sépare point du génie de l'écrivain, on conçoit sans peine les différents caractères qui distinguent celui de Milton : il est hardi, nouveau, majestueux, excessivement poétique, quelquefois d'une extrême simplicité, et quelquefois bizarre, pénible et prosaïque. La recherche des termes vieilliss, l'imitation des tours hébreux et helléniques, lui donnent quelque chose d'antique et de solennel, qui convient à l'inspiration du barde sacré. Les règles vulgaires du langage y sont parfois violées. *Notre langue*, dit Addison, *fléchissait sous son génie*; et Johnson va jusqu'à dire que, du mélange de tous les idiotismes étrangers qu'il emprunte, Milton s'est formé une espèce de dialecte babylonien : mais ce dialecte est celui d'un homme

de génie ; il abonde en expressions d'une inimitable énergie, et, quoique modifié sur le modèle des langues étrangères, il tient aux racines de la langue anglaise, qui nulle part ne paraît plus pompeuse et plus forte. Cette influence des langues anciennes se fait sentir aussi dans la versification de Milton, non-seulement par les suppressions de la rime, liberté que la mesure et l'accent des vers anglais favorisent, mais surtout par les coupes suspendues, les mots rejetés, les longues périodes, et une marche généralement conforme au vers grec et latin.

§ 3. Des poètes postérieurs à Milton.

1. Cowley ; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 2. Ses poésies ; leur caractère. — 3. Ses Odes anaécroniques et pindariques, etc. — 4. Denham ; la Colline de Cooper et autres poésies. — 5. Le comte de Rochester ; ses Chansons et ses Satires. — 6. Le comte de Roscommon ; ses divers ouvrages. — 7. Cotton ; ses Scarronides. — 8. Mistress Behn et les deux Philips. — 9. Buttler. — 10. Appréciation de son Hudibras. — 11. Dryden ; détails sur sa vie, son théâtre. — 12. Son *Annus mirabilis*. — 13. Son Essai sur la satire, et son Absalon et Achitopel. — 14. Sa Fête d'Alexandre, ou la Puissance de la musique. — 15. Ses Nouvelles ou Histoires chevaleresques. — 16. Sa profession d'un laïque. — 17. Sa traduction de l'Histoire du calvinisme. — 18. Sa *Britannia rediviva*, ses Fables, ses satires, et ses traductions de Juvénal, de Perse et de Virgile. — 19. Edmond Waller ; détails sur sa vie et ses ouvrages ; appréciation de cet écrivain. — 20. Pomfret, le comte de Dorset, John Philips, Walsh, Chudleigh, Duke, Garth, lady Winchelsea, le duc de Buckingham, Pattison, Blackmore et Fenton.

1. ABRAHAM COWLEY, né l'an 1618, forma son goût poétique sur le modèle de la *Reine des fées* : non qu'il ait essayé de composer un ouvrage analogue ; mais les trésors de la riche imagination que Spencer a prodiguée dans son épopée chevaleresque développèrent celle du jeune Cowley. A l'âge de quinze ans (1633), il publia, sous le nom de *Fleurs poétiques*, un recueil de poésies détachées, entre autres *Pyrame et Thisbé*, *Constance et Philetus*. Cinq ans après, il donna le drame pastoral de *Love's riddle* et la comédie latine du *Naufragium joculare* (le joyeux

Naufrage). Avant l'âge de vingt-cinq ans, il avait terminé sa *Davidéide*, poème en quatre livres, sur les malheurs du roi David. Il est vrai que Cowley retoucha ce poème en 1656 ; mais la première édition laisse voir déjà la trace d'un esprit supérieur et d'un talent précoce. Royaliste d'opinion, il fut, en 1643, exclu de l'université de Cambridge par l'influence des rebelles parlementaires. Il se réfugia à Oxford, dans le collège de Saint-Jean, d'où il publia une satire intitulée *le Puritain et le Papiste*. Protégé par le vertueux lord Falkland, et devenu le secrétaire du comte de Saint-Alban, il suivit la reine Henriette en France, où il rendit de grands services au roi exilé, et il composa probablement la majeure partie de ses poèmes. Cowley revint, l'an 1656, en Angleterre, et reçut à Oxford les honneurs du doctorat en médecine pour son poème latin des *Plantes*, en six chants. A la restauration des Stuarts, il ne reçut pas de Charles II le prix de son zèle et de son dévouement. Pour surcroît, sa pièce favorite, le *Tuteur* (*the Guardian*), qu'il fit jouer sous le titre de *Cutter of Coleman street* (le Plaisant de la rue Coleman), n'obtint aucun succès. Cowley, profondément dégoûté de la vie publique, et tourmenté de chagrins qu'il célébra dans une pièce profondément mélancolique, *the Complaint*, se retira à la campagne, où il mourut en 1667. Il fut déposé à Westminster, tout près de Spencer, l'objet principal de son admiration.

2. Les poésies de Cowley comprennent des *Mélanges* ; la *Maîtresse*, recueil de plusieurs pièces sur des sujets érotiques ; les *Odes* et la *Davidéide*. Cowley abonde en traits d'esprit ; sa versification manque, dit-on, d'harmonie ; son style, souvent recherché, est cependant plus naturel et plus correct que celui de ses prédécesseurs. Ses Odes lui méritent peut-être le titre du premier lyrique anglais dans l'ordre chronologique. Néanmoins, son *Ode on Wit*, qu'on regarde comme la meilleure, est réellement peu lyrique. Elle manque de poésie, et de cette verve qui distingue Pindare. Ce sont de bons conseils sur le bel esprit, présentés avec beaucoup de sens et de justesse ;

mais on y recherche vainement les caractères de l'inspiration lyrique. Les *Odes sur la Vie et la Renommée*, à la *Liberté*, et surtout *sur la Solitude*, sont les meilleures, et contiennent une foule d'idées élevées; cependant elles manquent toujours d'enthousiasme. Un des morceaux les plus gracieux de Cowley, c'est une épître plaintive sur la mort de son ami *William Hervey*.

3. Cowley s'est distingué dans un genre de poésie plus original, et où il se montre plus supérieur : ce sont ses *Anaereontics* ou Imitations d'Anacréon, au nombre de onze. Les deux dernières, la *Sentinelle* et l'*Hirondelle*, sont la perfection de ce genre frivole. On doit en dire autant de son *Élégie sur Anacréon*. La *Complainte* de Cowley est une assez bonne production. On remarque encore ses vers à l'*Espérance* et *Contre l'Espérance*, et ses Imitations de classiques latins, Catulle et Claudien. Ses *Odes pindariques* lui ont valu une célébrité méritée : cependant elles sont d'un style souvent boursoufflé; elles contiennent des allusions aux événements contemporains, et Cowley n'avait pas un goût assez pur pour s'en tenir à la simplicité antique. Son Ode à la *Lumière* est son chef-d'œuvre; elle se compose de vingt-huit strophes, toutes étincelantes de poésie et d'imagination.

4. Sir JOHN DENHAM, né l'an 1615, royaliste de cœur et de position, devint agent à Londres de la correspondance de Charles 1^{er} avec la reine, comme Cowley l'était à Paris; et c'est ainsi, dit M. de Chateaubriand, que les Muses servaient la tendresse conjugale et le malheur. En 1648, Denham fut employé à faire passer en France le petit Jacques, duc d'York, plus tard Jacques II. Il eut le bonheur de voir la restauration des Stuarts, et mourut un an après Cowley, dont il avait pleuré la mort dans un admirable poème. En 1641, Denham s'était fait connaître par une tragédie nommée *le Sophi*; deux ans après, il publia, à Oxford, où il avait rejoint le roi, son poème de *Cooper's Hill* (la Colline de Cooper), le premier poème descriptif qu'ait eu l'Angleterre, et qui a fait surtout la réputation de Denham. Il a écrit en outre des *Traductions de Virgile*, des *Ballades*,

des *Poésies légères*, etc. On trouve dans ses premières poésies tous les défauts de ses contemporains : de continuel enjambement, des rimes entièrement défectueuses, d'autres insuffisantes ou plates, des constructions sans grâce. Ce fut là ce qu'il corrigea, ce qu'on ne retrouve plus ensuite ni chez lui ni ailleurs. Denham introduisit de plus dans la poésie anglaise cette précision d'expression, cette plénitude de sens qui faisait le caractère particulier de son talent ; en sorte que, s'il a peu écrit, il a beaucoup servi à la littérature de son pays.

5. Jean Wilmot, comte de ROCHESTER (1648-1680), que la cour dissolue de Charles II rendit libertin et matérialiste, n'est pas moins connu par les désordres de sa vie que par le mérite de ses ouvrages. Il n'a guère laissé que des pièces courtes, telles que pouvait les produire une première inspiration. Ses *Chansons* n'ont aucun caractère particulier : elles ressemblent beaucoup à d'autres qui offrent, dans un langage aisé et gracieux, tous les lieux communs d'une galanterie artificielle ; mais elles ont peu de naturel et de sentiment. Son *Imitation de la satire d'Horace sur Lucilius* est assez heureuse, et ne manque pas d'élégance. La versification en est parfois négligée ; mais quelquefois aussi on y remarque une touche vigoureuse. Le chef-d'œuvre de sa muse est, sans contredit, son poème sur *Rien*. Il a beaucoup emprunté à Boileau pour sa *Satire contre l'homme*. Rochester avait le génie de la satire à la manière de Juvénal ; mais s'il est obscène comme lui, il n'a pas, comme le poète romain, une vertueuse indignation contre le vice.

6. Dillon Wentworth, comte de ROSCOMMON (1633-1684), vécut dans la débauche et le jeu, comme Rochester, sans salir ses ouvrages d'odieuses impuretés. Ses poèmes, qui ne sont pas nombreux, le placent à l'un des premiers rangs dans le genre didactique. On cite surtout son *Essai sur la traduction en vers*, où il reconnut, le premier, le mérite du *Paradis perdu*, et sa *Traduction de l'Art poétique d'Horace*. Roscommon, dit le critique Johnson, est élégant sans avoir d'élévation : il n'a point de beautés accom-

plies, mais il commet peu de fautes grossières. Sa versification est agréable, mais rarement vigoureuse, et son rythme est d'une exactitude remarquable. Il contribua à épurer le goût, et l'on doit le compter au nombre de ceux auxquels la littérature anglaise est le plus redevable.

7. CHARLES COTTON (1630-1687) s'est surtout fait un nom dans le genre burlesque et licencieux. Ses poèmes, au nombre de trois, sont : les *Scarronides* (ou *Virgile travesti* (premier et quatrième livre), le *Burlesque sur burlesque* ou le *Railleur raillé*, et le *Voyage en Irlande*. Les *Scarronides* ne ressemblent que par le titre à l'ouvrage de Scarron, et ce sont, suivant quelques critiques anglais, après l'*Hudibras* de Buttler, la meilleure production de ce genre qui existe dans aucune langue. Rapprocher les *Scarronides* d'*Hudibras*, c'est comparer une caricature à une peinture qui, bien qu'un peu chargée, a le mérite d'un grand fond de vérité. Un ouvrage plus estimable de Cotton est la traduction des *Essais de Montaigne*, traduction digne de l'original, au rapport de quelques bons juges. On lui doit encore une traduction en vers des *Horæes* de Corneille.

8. Aphara Johnson, mistress BEHN, morte en 1689, a laissé des romans et des poésies en assez grand nombre, mais qui n'ont guère de mérite qu'une certaine facilité abondante, et l'énergie passionnée de quelques peintures. La connaissance qu'elle fit à Surinam du prince africain Oronoko lui a fourni le sujet d'une espèce de roman historique très-intéressant, sous le titre d'*Oronoko* ou le *Royal esclave*. Mistress Behn a laissé dix-sept pièces de théâtre, qui sont en général de la plus grossière indécence.

ÉDOUARD et JEAN PHILLIPS, neveux de Milton, ont tous deux écrit en vers et en prose. Le premier est connu surtout par un *Poème sur le couronnement de Jacques II* et par divers ouvrages latins : *Theatrum poetarum*, *Speculum linguæ latinæ*, etc. ; le second, par son *Maronides* ou *Virgile travesti* (v^e et vi^e livre) et par des *Satires*.

9. SAMUEL BUTTLER, le célèbre auteur d'*Hudibras*, naquit en 1612. Un tel ouvrage, dont l'objet est de tourner en ridicule le fanatisme et l'extravagance féroce des *têtes-rondes*, assassins de Charles I^{er}, ne pouvait paraître qu'à la restauration, et il fut publié en 1663-64.

10. *Hudibras* est un magistrat presbytérien qui voyage

à la recherche des abus, se croyant la vocation de les réparer, accompagné de son greffier, espèce de Sancho fanatique, entêté, bavard et imbécile, qui contredit sans cesse les plans réformateurs de son maître. Le poème d'*Hudibras* se divise en trois parties, composées chacune de trois chants, plus deux *Épîtres érotiques*; le tout forme un ensemble de onze mille trois cent seize vers. L'ouvrage est resté incomplet, et il n'est pas facile de saisir le plan général du livre, ni souvent les allusions de l'auteur. Rien n'est amusant comme les observations de ce Ralph, qui trouve toujours le moyen de contredire le juge en étant de son avis. Du reste, il est clair que Buttler a beaucoup chargé ses tableaux, comme Cervantes, comme Molière. Mais si les aventures et les mœurs de l'*Hudibras* ont vieilli, le style et les plaisanteries excellentes dont il abonde en soutiennent encore la lecture : le premier chant est supérieur à tous les autres ; les défauts de ce livre, c'est assez souvent la grossièreté du sel que l'auteur y a semé et l'invraisemblance des situations ; mais Buttler abonde en traits spirituels, en observations de mœurs, et, ce qui est peut-être le plus étonnant, en comparaisons poétiques qui répandent de vives couleurs sur le ton burlesque de sa composition (1).

11. Peu après le rétablissement des Stuarts (1660), JOHN OU JEAN DRYDEN, né l'an 1631, ne tarda pas à s'annoncer pour un de ces écrivains

Prêts à vendre leur muse à qui veut la payer.

Son premier ouvrage avait été des *Stances héroïques* à la louange de Cromwell, qui venait de mourir (1658). En 1660, il chanta, dans l'*Astræa redux*, la restauration, dont il devint le véritable poète. La nécessité le porta à composer des pièces de théâtre : sa première pièce, *the wild Gallant* (le Galant bizarre), fut jouée en 1660 ou 63, et il en composa vingt-huit autres, précédées d'un *Essai sur la poésie dramatique* (1668). Peu de ses pièces lui ont

(1) M. Coquerel, p. 318 et suiv.

survécu : elles sont froides, guindées, et souvent écrites en grands vers rimés, genre qui fut rapporté de France par Charles II, mais que l'on a abandonné pour le vers de Shakespeare.

12. En 1667, Dryden fit paraître un poëme fort étendu, auquel il donna beaucoup de soins et le titre d'*Annus mirabilis* ou *the Year of Wonders* (l'Année des Merveilles). On sait que, dans l'année 1666, les Anglais se mesurèrent dans l'embouchure de la Tamise contre les Hollandais commandés par Tromp et Ruyter, et que, deux mois après, un incendie consuma presque toute la ville de Londres. C'est à cette année que Dryden consacra son *Annus mirabilis*, de cent soixante et un quatrains en vers héroïques. Ce poëme est regardé comme l'un des meilleurs de l'auteur. Dryden fut nommé, l'année suivante, poëte lauréat de la cour, avec un traitement de 100 livres sterl.

13. Le duc de Buckingham avait critiqué l'emphase de Dryden dans son drame célèbre *the Rehearsal* (la Répétition), où le poëte lauréat fut livré à la risée publique, sous le masque de *Bayes* (1671). Le poëte s'en vengea, toutefois un peu tard, par l'*Essai sur la Satire* (1679) et par le poëme satirique d'*Absalon et Achitopel* (1681), où il attaqua les courtisans de Charles II, entre autres Buckingham, sous le nom de *Zimri*. Ce morceau, composé à l'occasion de la révolte du duc de Monmouth, est rempli d'allusions qui ont aujourd'hui perdu tout leur intérêt.

14. L'ode intitulée *la Fête d'Alexandre* ou *Puissance de la musique*, pour le jour de Sainte-Cécile, est regardée généralement comme la plus belle ode de la langue anglaise. Dryden n'a rien écrit où il ait mis plus de feu et plus de verve. Il composa deux Odes sur le jour de Sainte-Cécile, et c'est la seconde qui excita tant d'admiration ; mais, comme si ce sujet dût toujours inspirer sa lyre avec un bonheur égal, la première ode n'est pas dépourvue de beautés d'un ordre supérieur (1).

15. Dryden a encore réuni dans plusieurs poëmes, avec

(1) Voy. quelques détails sur ces Odes, dans M. Coquerel, p. 194 et s.

son élégance de versification, quelques histoires chevaleresques empruntées à Boccace et à Chaucer. Parmi les poèmes de ce genre, nous citerons : *Palamon et Arcite*, *Théodore et Honoria*, imitation de Boccace; *la Fleur et la Feuille*, *le Coq et le Renard*, *Cymon et Iphigénie*, *Éléonore*, *la Biche et la Panthère*, ouvrage bizarre où une biche et une panthère disputent sur la prééminence de l'Église romaine et de l'Église anglicane.

16. Après une *Épître à sir Geoffroy Kneller*, peintre de la cour de Charles II, Dryden publia un poème intitulé *Profession d'un laïque* (Religio laïci). Le poète y compare la lumière de la raison, invoquée par les déistes, à celle de la lune et des étoiles, qui guident à peine le voyageur sans éclairer la terre; et la révélation, à l'éclat du soleil qui éclaire tout, et éclipse la pâle lueur des clartés de notre intelligence. Écrite de conscience, cette production est l'effusion d'une âme honnête qui cherche la vérité de bonne foi. Elle offre d'ailleurs le modèle d'un genre difficile et rare, la controverse et la théologie en vers.

17. Peu après l'avènement de Jacques II (1685), Dryden embrassa la religion catholique, pour laquelle il avait montré un penchant décidé. Ses ennemis se récrièrent contre cet acte si honorable; mais il méprisa leurs clameurs, et parmi les ouvrages qu'il écrivit pour défendre l'opinion catholique, on distingue sa traduction de l'*Histoire du calvinisme*, par le P. Maimbourg.

18. En 1688, Dryden célébra la naissance d'un fils de Jacques II dans un chant, *Britannia rediviva*, où il prophétisait une série de longues années de gloire à la dynastie régnante et à la foi romaine en Angleterre. Cette prédiction ne fut pas heureuse, car cinq mois après (décembre 1688), Jacques II abandonnait l'Angleterre et son trône à l'usurpateur Guillaume, son gendre. Dryden fut victime de cette révolution. Privé de la place de poète lauréat, qui fut donnée à Shadwell, cet homme distingué, sans amis ni pension, tomba presque dans la misère. Il fut obligé de se remettre à écrire pour le théâtre, à l'âge de près de soixante ans, et publia successive-

ment des *Pièces*, des *Fables*, des *Satires* (entre autres *Mae Flecknoë*, contre Shadwell), et surtout sa *Traduction* des classiques latins, où brillent au plus haut degré son talent poétique et son habileté à manier la langue anglaise. Ses traductions de *Juvénal* et de *Perse*, mais surtout celle de *Virgile*, sont peut-être ses plus importantes productions. La traduction de Virgile, qui lui coûta trois années (1694-97), est restée classique en Angleterre et à juste titre. Elle se distingue dans toutes ses parties, dit M. Coquerel, par l'empreinte du talent le plus flexible, quant à ce qui concerne la facture des vers et la conduite de la phrase poétique. Il allonge quelquefois Virgile, mais il dit tout; aucune image du poète latin n'est oubliée. Il dissèque Virgile, il est vrai, mais il donne tout Virgile; rien ne lui échappe. Sa traduction est infiniment plus fidèle et plus rapprochée du texte que celle de Delille; mais elle n'a pas plus que celle-ci un caractère antique, et n'a rien de la concision gracieuse du poète de Mantoue. Dryden mourut quatre ans après, en 1701, et son corps fut placé à Westminster.

19. Contemporain de Milton et de Dryden, EDMOND WALLER (1605-1687) contribua beaucoup à polir la langue de son pays. Veuf pour la seconde fois à l'âge de vingt-cinq ans, il adressa ses vœux à lady Dorothée Sidney, fille aînée du comte de Leicester, et il la chanta dans ses vers sous le nom de *Sucharissa*. L'inutilité de ses hommages ne découragea point le jeune auteur, qui s'adressa, mais toujours vainement, à plusieurs autres dames, sous les noms, alors nouveaux et poétiques, de *Cloris*, *Emilia*, *Sylvia*, *Amoret*, *Philis*, *Celia*, etc. Ses vers paraissent souvent fades; mais ils sont d'une légèreté, d'une grâce qu'on a rarement surpassée, même depuis.

Exilé en France après la mort de Charles I^{er} (1649), Waller revint en 1654 dans son pays, et se fit le courtisan de Cromwell, auquel il adressa le célèbre *Panégyrique du lord protecteur, sur sa grandeur présente, et sur les intérêts inséparables de son altesse et de la nation*, en quarante-sept stances de grands vers. Malgré ce panégyrique,

Waller fut reçu en grâce par Charles II, qu'il chanta comme Cromwell, dans sa *Félicitation*, et mourut dans des sentiments de piété, après avoir fait des *Poésies sacrées* et s'être repenti d'avoir consumé sa vie en brillantes frivolités.

20. Parmi les autres poètes qui ont signalé la fin du XVII^e siècle, nous citerons :

JOHN POMFRET (1667-1703), auteur d'un petit poème célèbre intitulé *le Choix*, et de plusieurs autres compositions ;

CH. Sackville, comte de Dorset (1706), protecteur des gens de lettres, à qui l'on doit des *Poésies* estimées ;

STEPNEY (1663-1707), de qui l'on a des Essais de traductions d'*Horace*, *Juvénal*, *Lucain*, etc. ;

JOHN PHILLIPS (1676-1708), auteur du *Splendid Schilling*, poème où il prête le langage des dieux à un pauvre diable que la misère a confiné dans un grenier ; d'un poème sur la bataille de *Blenheim* (1705), éclipsé par celui d'Addison, son concurrent ; let d'un autre poème intitulé *Pomone* ou le *Cidre*, en quatre chants, composé sur le modèle des *Géorgiques* de Virgile, et qui offre, en vers harmonieux, autant d'exactitude scientifique qu'on pourrait en exiger d'un traité en prose ;

GUILLAUME WALSH (1663-1709), critique estimable et protecteur de Pope, qui a laissé, outre quelques écrits en prose (*Dissertation sur les pastorales de Virgile*, etc.), des *Poèmes érotiques et galants*, où l'on trouve des passages agréables et spirituels, des stances bien tournées, des vers heureux, plus d'élégance que de force, et plus de délicatesse que de vigueur ;

MARIE LEE CHUDLEIGH (1656-1710), auteur d'un volume de *Poésies* où l'on remarque un poème intitulé la *Défense des femmes* ; d'un autre volume d'*Essais sur divers sujets* en prose et en vers, écrits d'un style élégant et naturel ; des *Tragédies* et des *Comédies* qui sont restées manuscrites ;

RICHARD DUKE (1711), ami d'Otway, dont les *Poésies* se composent en grande partie de pièces fugitives et de traductions de Théocrite, Virgile, Horace, Ovide et Juvénal ;

WILLIAM KING (1663-1712), auteur de *Dialogues des morts*, remplis d'une raillerie piquante et acérée ; d'un *Voyage fait à Londres* en 1698, écrit dans le même ton de plaisanterie ; d'une traduction du *De arte amandi* d'Ovide, où il a su éviter la licence de son original, et d'un poème didactique extrêmement original, *The Art of cookery* (l'Art de la cuisine), dédié à l'honorable club du *Beef-steak*. On doit encore à King : un *Dialogue enseignant les moyens de parvenir aujourd'hui* (1690), espèce de satire en prose ; un *Précis historique des dieux et des héros du paganisme*, ouvrage fort

en usage dans les écoles anglaises; *Rufin* ou le *Favori*, poème contre le duc de Marlborough et ses adhérents, etc.;

L'ÉCOSSAIS TATE (1652-1715), poète lauréat, qui arrangea le *Roi Lear* et composa plusieurs *Tragédies* et *Comédies* originales;

SIR SAMUEL GARTH (1718), poète et médecin, qui a laissé, outre beaucoup de petits poèmes, le *Dispensaire*, poème burlesque en six chants : il est écrit avec facilité, mais on y trouve peu de poésie ; et s'il n'est jamais au-dessous, il s'élève rarement au-dessus de la médiocrité;

ANNE KINSMILL, devenue lady WINCHELSEA (1720), qui se fit connaître par son *Ode au spleen*, ses *Fables* et autres poésies;

J. SCHEFFIELD, duc de BUCKINGHAM (1649-1721), qui joua un rôle important sous le règne d'Anne, et se fit un certain nom comme poète et comme prosateur. Dans ses poésies (*Essai sur la satire*, *Essai sur la poésie*, la *Vision*, etc.), il est quelquefois brillant; mais il manque de verve et d'éclat réel : le travail s'y fait trop sentir. Ses ouvrages en prose ont plus de vrai mérite, tels que ses *Mémoires sur la révolution*, qui sont écrits d'un style vif et agréable, avec élégance et perspicacité;

WILLIAM PATTISON (1706-1727), dit le *Malfilâtre anglais*, et qui eut avec le poète français une certaine conformité de talent et de destinées. Fils d'un pauvre fermier, au lieu d'embrasser la profession de son père, il se livra à la poésie, où il ne trouva que la misère et une mort prématurée. On remarque, parmi ses productions, la *Contemplation* ou *Promenade du matin*, la *Vie de collège*, des *Héroïdes*, le *Sablier* (Hour-Glass), des *Traductions* de Strada, de Claudien et de Virgile, un poème latin intitulé *Festum lustrale*, etc.;

RICHARD BLACKMORE (1653-1729), médecin-poète de Guillaume III et de la reine Anne, auteur d'un grand nombre de poèmes qui furent d'abord favorablement accueillis du public; mais n'ayant pas craint d'attaquer, dans ses écrits (*Satires sur l'esprit*), des talents supérieurs aux siens, il fut, dès ce moment, le but commun de beaucoup de traits satiriques. Son nom devint, comme celui de Chapelain en France, le synonyme de mauvais poète, et la postérité ne l'a point relevé de cette condamnation. Toutefois, on ne saurait sans injustice lui refuser un mérite peu ordinaire, non pas dans le *Prince Arthur* et le *Roi Arthur*, poèmes héroïques, l'un en dix, l'autre en douze chants, ni dans *Elisa*, ni dans *Alfred*, mais dans sa *Paraphrase en vers du livre de Job*, et surtout dans la *Création*, poème en sept chants, dont Addison parle avec admiration dans le n° 339 du *Spectateur*. Blackmore était profondément religieux; *inde iræ* des Steele, des Garth, des Sedley, des Pope, etc.;

ÉLISA FENTON (1688-1730) qui a laissé, entre autres ouvrages : 1° un volume de *Poésies*; 2° la tragédie de *Mariamme*, représentée avec succès en 1723; 3° la *Traduction* du premier, du quatrième, du dix-neuvième et du vingtième livre de l'Odyssée, insérée par Pope dans sa traduction de ce poème; 4° une *Vie de Milton*; 5° les *Vers d'Ox-*

ford et de Cambridge. Ses ouvrages poétiques montrent un vrai talent, doué de grâce et d'élégance. Son *Ode à lord Gower* passe pour la meilleure ode anglaise après celle de Dryden sur la *Fête d'Alexandre*.

§ 4. *Du théâtre anglais au XVII^e siècle.*

1. Fletcher et Beaumont; leur théâtre. — 2. Catherine Philips et Shirley. — 3. Davenant; ses vingt-cinq ouvrages dramatiques et son poème de Gondibert. — 4. Otway; ses ouvrages dramatiques, entre autres *Alcibiade*, don Carlos et *Venise sauvée*. — 5. Le duc de Buckingham; sa comédie de la *Répétition*. — 6. Shadwell; son théâtre. — 7. Lee; ses tragédies traduites et originales. — 8. Wicherley; caractère licencieux de ses ouvrages. — 9. Rowe, Hughes, Susanne Cent-Livre et Suttle; leur théâtre. — 10. Congreve; son théâtre; caractère de ses ouvrages. — 11. Farquhar; son *Love and a Bottle*, et la *Ruse du petit-maitre*.

1. JEAN FLETCHER (1576-1625), fils de ce farouche Richard Fletcher qui conduisit Marie Stuart à l'échafaud, se lia, au collège d'Inner Temple, avec FRANÇOIS BEAUMONT (1585-1615), et composa avec lui un grand nombre de pièces de théâtre, tant tragédies que comédies. Ces deux auteurs ont surpassé de beaucoup Shakespeare dans la vérité de leurs peintures sociales. Shakespeare n'a souvent cherché que dans son imagination les formes particulières dont il a revêtu la nature; Fletcher et Beaumont l'ont rendue d'une manière aussi fidèle que piquante. Aucun poète anglais n'a peint, comme eux, les mœurs et le ton de la jeune noblesse de leur temps, cet esprit de gaieté et cette débauche originale et bizarre, cette conversation toute brillante, cette promptitude et cette vivacité de réparties, si naturelles à des gens que le plaisir emporte, et que rien n'arrête, ni dans leurs idées, ni dans leurs actions, ni dans leurs paroles. On cite surtout parmi leurs comédies *le Fat* (*the Coxcomb*), *le Capitaine*, *the Lover's progress*, *Monsieur Thomas*, *la Fille au moulin*, *Quatre pièces en une*, les *Hasards* et *Valentinien*, corrigées, l'une par le duc de Buckingham, et l'autre par le comte de Rochester. Après la mort de Beaumont, qui avait composé seul la *Mascarade des gentilshommes de Gray's*

Inn, Fletcher donna la *Bergère fidèle*, l'*Ennemi des femmes* et les *Deux illustres parents*, où il fut aidé par Shakespeare. Quant à leurs tragédies, elles se distinguent par des situations pathétiques et les plus vives peintures de la passion ; mais elles pèchent, comme presque toutes les tragédies anglaises du xvi^e et du xvii^e siècle, par les défauts du plan et des caractères, par les invraisemblances et les inconvenances dont elles sont remplies.

2. CATHERINE PHILIPS (1631-1664), au lieu de marcher sur les traces des dramaturges anglais, traduisit avec bonheur deux tragédies de Corneille, *Pompée* et les *Horaces*. D'autres traductions du français et des Poésies originales lui valurent le surnom d'*incomparable*, et de *Sapho*.

JAMES SHIRLEY (1594-1666), après avoir reçu les ordres sacrés suivant le rit anglican, embrassa la religion catholique, enseigna la langue latine, composa des pièces de théâtre qui lui méritèrent la faveur de la reine Marie ; et lorsque éclata la guerre civile, il quitta la plume pour l'épée, et combattit sous le duc de Newcastle pour la cause royale. Outre ses *Comédies*, il a laissé plusieurs *Poèmes* et deux ouvrages de grammaire latine, *Via ad linguam latinam complanata* et *Manuductio*, qui sont encore estimés.

3. SIR WILLIAM DAVENANT, né l'an 1605 à Oxford, s'attacha comme Shirley à la cause royale, passa en France lorsqu'il la vit perdue, s'y fit catholique, et devint agent de la reine en Angleterre. Surpris par les parlementaires et mis en prison à l'île de Wight, il fut sauvé par Milton, à qui plus tard il rendit le même service. Davenant mourut en 1668. A vingt-trois ans, il s'était fait connaître par des poésies diverses et surtout par des pièces de théâtre. Il fut chargé de composer des *Masques* ou mascarades, où toute la cour prenait part. En 1637, il succéda à Ben-Johnson, dans le titre de poète lauréat. Sous Cromwell, les tragédies et les comédies étant défendues comme choses profanes et impies, il se mit à composer sur le modèle des Opéras italiens, en y adaptant des caractères tirés en partie des tragédies de Corneille, des pièces qui se jouaient sous le nom d'*Intertainments* (Divertissements), et qui sont

les premiers opéras représentés en Angleterre. Ce fut Davenant qui fit bâtir le théâtre de Drury-Lane. Outre ses vingt-cinq ouvrages dramatiques, Davenant a laissé le poème de *Gondibert* en six chants. Commencé à Paris dans le palais du Louvre, continué dans la prison de l'île de Wight, et resté incomplet, ce poème, où le mauvais goût et l'exagération se font trop souvent sentir, plut beaucoup à la cour par un récit embelli des couleurs chevaleresques, et présentées sous une forme originale et neuve.

4. THOMAS OTWAY (1651-1685), d'abord acteur, débuta, comme auteur dramatique, en 1675, par la tragédie d'*Alcibiade*, qui fut immédiatement suivie de son *Don Carlos*. La cour de Charles II était toute française de manières et de littérature; Racine, Molière, Boileau et Saint-Réal y étaient surtout en vogue. Otway fit un emprunt aux deux premiers, et donna le même jour au théâtre (1677), *Bérénice* réduite en trois actes, et les *Fourberies de Scapin*. L'année suivante, il établit sur la scène l'*Amitié à la mode*, pièce complètement immorale. Deux autres comédies d'Otway, le *Soldat* (1681) et l'*Athée* (1684), n'offrent rien de remarquable que cette même peinture de mauvaises mœurs. *Caïus Marius*, joué en 1680, est une imitation de Roméo et Juliette; l'*Orphelin*, drame qui parut la même année, est plein de situations intéressantes. *Venise sauvée*, dont le sujet est pris dans Saint-Réal, est le chef-d'œuvre d'Otway, et la Fosse n'a guère fait, dans son *Mantius*, que traduire la pièce du poète anglais. Otway possédait surtout les secrets du pathétique; mais on peut lui reprocher ce mélange des genres, que le père de la tragédie anglaise a poussé si loin. Ses imitations sont quelquefois voisines du plagiat, et son style, dépourvu d'élégance et d'harmonie, souvent négligé à l'excès, tombe par intervalles dans le ton ampoulé, que le poète a pris pour de la force. Il n'y a donc aucune justesse dans le surnom de *Racine anglais* que lui ont décerné quelques écrivains, entraînés par cette ridicule manie des rapprochements.

5. George Villiers, duc de BUCKINGHAM (1627-1688), fils du fameux favori de ce nom (mort en 1628), devint,

sous Charles II, chef de la *Cabal* (1). Malgré ses fonctions politiques, il composa divers ouvrages, entre autres la *Ré-pétition* (1671), comédie où il tourna en ridicule le goût des poètes dramatiques contemporains, et produisit sur le théâtre une heureuse révolution. Outre ses *Preuves de la Divinité* et plusieurs autres écrits en prose, il a laissé des *Poèmes*, des *Lettres*, des *Discours* et des *Satires*, parmi lesquelles on distingue *Timon* et le *Rump-Parliament* (le Croupion).

6. THOMAS SHADWELL (1640-1692), qui fut, en 1688, nommé poète lauréat, à la place de Dryden, destitué pour opinions politiques, occupa, de son temps, une place assez distinguée parmi les poètes dramatiques. Ses principales pièces de théâtre sont : les *Amants chagrins*, faible imitation des *Fâcheux* de Molière ; les *Capricieux*, comédie ; la *Bergère royale*, tragi-comédie ; la *Psyché* et le *Liber-tin* (sujet du Festin de Pierre), tragédies ; les *Eaux d'Epsom*, *Timon le Misanthrope*, *The Moiser* (imitation de l'*Avare* de Molière), les *Sorciers de Lancastre*, le *Gentilhomme d'Alsace*, etc., comédies. Elles sont remplies de caractères originaux dessinés quelquefois avec force, et les mœurs y sont peintes avec assez de vérité. Shadwell est encore auteur de plusieurs morceaux de poésie, dont les plus remarquables sont des *Poèmes de félicitation* adressés l'un au prince d'Orange, et l'autre à la reine Marie, à leur arrivée en Angleterre.

7. NATHANIEL LEE (1657-1693), d'abord comédien, puis auteur dramatique, donna au théâtre onze tragédies, sans compter deux autres (*OEdipe* et le *Duc de Guise*) qu'il composa en société avec Dryden. Ses tragédies originales sont : les *Reines rivales*, *Théodose*, la *Princesse de Clèves*, le *Massacre de Paris*, *Néron*, *Sophonisbe*, *Gloriana*, *Mithridate*, *César Borgia*, *Luctus Junius Brutus*, et *Constantin le Grand*. Lee triomphe surtout dans l'art de remuer le cœur et de peindre les sentiments

(1) Voy. mon *Hist. d'Angleterre*, règne de Charles II.

passionnés ; mais son ardeur naturelle et son impétuosité désordonnée le transportent souvent hors des bornes de la vraisemblance.

8. WILLIAM WICHERLEY (1640-1715), admis à la cour de Charles II, y prit cet esprit libre et cynique dont les Rochester, les Roscommon, les Buckingham, donnèrent l'exemple, et porta dans ses ouvrages dramatiques la licence de ses pensées et de sa conduite. Le *Père de Saint-James*, sa première pièce, dut son succès plus encore à la vivacité des situations qu'au feu d'esprit dont le dialogue étincelle. Sa seconde pièce, le *Gentilhomme maître à danser*, ne réussit pas moins. L'*Homme au franc procédé* est une imitation du *Misanthrope*, imitation vive et libre, animée par une autre intrigue un peu romanesque et souvent très-indécente. Dans cette pièce, écrite en prose, quelques scènes, surtout les premières, sont une traduction presque littérale de Molière ; mais tout le reste est dans les habitudes et les mœurs anglaises. En 1683, Wicherley transporta sur le théâtre anglais le personnage d'Agnès dans sa *Femme de province* ; mais il renforça les touches de l'original, et mit en action ce que Molière n'avait mis qu'en hypothèse. Cependant il avait encouru la disgrâce de Charles II et les rigueurs de ses créanciers. Jacques II le pensionna de 200 liv. sterl. A la révolution de 1688, il perdit sa pension, et ses embarras augmentèrent en même temps que sa réputation déclinait sous les règnes plus sévères de Guillaume et d'Anne. En 1704, il fit imprimer un recueil de ses poésies qui trouva peu de lecteurs. Son poème de la *Stupidité* ne le releva point, et il mourut en 1715, après avoir survécu plus de vingt-cinq ans à la triste gloire de dramaturge immoral.

9. NICHOL ROWE (1673-1718), poète lauréat et dramaturge célèbre de son temps, traduisit *Lucain*, et donna de nombreuses pièces, *Tamerlan*, *Jane Shore*, etc., composées sur le modèle de Shakespeare.

JOHN HUGHES (1677-1720), outre plusieurs *Poèmes patriotiques* qui lui procurèrent l'amitié d'Addison, de Pope, de Congreve, etc., a laissé, entre autres tragédies, le

Siège de Damas, l'une des plus populaires du théâtre anglais. Parmi ses écrits en prose, on cite les *Avis du Parnasse*, les *Dialogues des morts*, etc., traduits de Fontenelle, plusieurs numéros du *Spectateur*, du *Tatler* et du *Guardian*, la plus grande partie du *Lay-Monk*, ouvrage périodique, faisant suite au *Spectateur*, etc.

SUSANNE CENT-LIVRE (1667-1723), dont la vie toute romanesque lui fit faire trois mariages et le métier d'actrice, a composé, outre des *Mélanges*, plusieurs comédies, l'*Affairé*, un *Coup hardi pour une femme*, la *Merveille*, une *femme qui garde un secret*, etc., qui ne se distinguent ni par l'élégance du style, ni par la vérité des caractères; mais on y trouve du naturel, de la gaieté, de l'invention dans l'intrigue, et ce qui plaisait surtout, plus d'indécence que dans aucune autre pièce du temps.

ELKANAH SETTLE (1648-1724), chargé par la populace de Londres de brûler le pape (1680) et nommé *Poète lauréat de la ville*, a laissé des *Tragédies* dignes de ces fonctions.

10. WILLIAM CONGRÈVE (1671-1720) donna de bonne heure une preuve du penchant qui l'entraînait vers le théâtre, dans un roman intitulé *Ineognita* ou l'*Amour réconcilié avec le devoir*, composé à l'âge de dix-sept ans, et où il s'est donné à combattre la plupart des difficultés d'un ouvrage dramatique, en s'imposant une sorte d'unité de temps et de lieu. Sa première comédie, le *Vieux garçon*, date de 1693; elle fut suivie du *Fourbe* (the double Dealer), première comédie régulière qu'on ait vue en Angleterre. Ces pièces, comme toutes celles de Congrève, sont très-intriguées; le dialogue en est extrêmement spirituel, mais d'un esprit souvent recherché et sophistique. Congrève ne connaît pas cet art de Molière d'opposer la simplicité du gros bon sens au langage apprêté qu'il veut tourner en ridicule. Ses personnages les plus raisonnables ont toujours quelque chose du ton de ceux dont il se moque. Rarement d'ailleurs montre-t-il un personnage tout à fait raisonnable, et encore moins un personnage honnête. *Love for Love*, la meilleure de ses pièces, offre cependant l'exemple d'une passion décente,

et Congrève a peint aussi le sentiment d'une manière fort touchante dans sa tragédie de *l'Épousée en deuil* (the mourning Bride), où l'on trouve beaucoup de pathétique, de la noblesse, et ce genre d'intérêt qui résulte d'une intrigue extrêmement romanesque. Sa dernière pièce (1700) fut le *Train du monde*. Congrève, riche de 12,000 liv. sterl. de revenu, quitta le théâtre à vingt-cinq ans, se contentant désormais d'écrire des *Épîtres*, des *Vers de circonstance*, des *Chansons* pleines d'esprit et de grâce, des *Traductions* de Juvénal, d'Ovide, d'Horace, etc., pour entretenir sa réputation sans la compromettre. Comme poète comique, on ne peut lui refuser le mérite d'un écrivain élégant, très-spirituel, et plus sage dans ses compositions que tous les autres poètes anglais; mais il manque de cette originalité d'observation, de cette naïveté de ton, de cette vigueur de pinceau qui distinguent le génie. On l'a appelé le *Molière des Anglais*; mais il est bien loin de mériter ce titre.

11. GEORGE FARQUHAR de Londonderry (1678-1707), d'abord comédien, puis auteur dramatique, a laissé huit comédies remarquables, entre autres *Love and a Bottle* et la *Ruse du petit-maître*, son chef-d'œuvre. Ses intrigues sont d'une amusante vivacité, et conduites assez naturellement, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques; son dialogue est gai, avec moins d'esprit, mais peut-être moins de recherche que celui de Congrève. Quant à la vérité des caractères, Farquhar ne paraît pas y avoir songé: il n'imagine pas de les peindre par ces traits d'où sort le comique; il lui suffit qu'annoncés une fois ils puissent servir à l'intrigue et au mouvement de sa pièce.

§ 5. *Littérature prosaïque du XVII^e siècle.*ART. 1^{er}. — POLITIQUE ET PHILOSOPHIE.

1. Jacques I^{er} et Charles I^{er}; leurs écrits. — 2. Titus; son *Killing no murder*. — 3. Harrington; son *Océana*. — 4. Sidney; ses discours sur le gouvernement. — 5. François Bacon; ses ouvrages philosophiques en anglais et en latin. — 6. Stanley; ses divers ouvrages, entre autres son Histoire de la philosophie. — 7. Hobbes; son *de Cive*, son Traité de la nature humaine, son *Léviathan*, ses *Éléments de philosophie*, etc.; caractère de ses écrits. — 8. Locke; ses divers écrits, entre autres son *Essai sur l'entendement humain*, sur le gouvernement civil, etc. — 9. Le comte de Shaftesbury; ses *Recherches sur la vertu* et autres écrits. — 10. Hutcheson; ses *Recherches sur les idées de beauté et de vertu*.

1. Le premier des quatre Stuarts qui montèrent sur le trône d'Angleterre, JACQUES I^{er} (1566-1625), a laissé des ouvrages plus estimés que sa mémoire : le *Basilicon Doron* (don royal) et la *Vraie loi des monarchies libres*, en anglais, et un *Commentaire sur l'Apocalypse*, en latin, où il tombe dans le même acte de démence que Napies et Newton. La première partie du *Basilicon Doron*, dédiée à son fils aîné Henri, renferme des choses bonnes, mais communes; elle a pour titre : *Devoirs d'un roi chrétien envers Dieu*. La seconde partie : *Devoirs d'un roi en sa charge*, offre des passages très-remarquables. La troisième : *Des déportements d'un roi ès choses communes et indifférentes*, amuse par sa naïveté.

Nous ne séparerons point de Jacques I^{er} son infortuné fils CHARLES I^{er} (1600-1649), à qui l'on attribua longtemps le fameux *Eikón basiliké* (Portrait royal). Il s'en fit cinquante éditions en un an. Cet ouvrage est du docteur GAUDEN; mais il aura vraisemblablement travaillé sur les notes laissées par le monarque. Il s'y trouve des pensées et des sentiments qui ne pouvaient venir que de Charles I^{er}.

2. Le pamphlet le plus célèbre de cette époque fut le *Killing no murder*, « Tuer n'est pas assassiner. » L'an-

teur, le colonel républicain Titus, invite, dans une dédicace ironique, son *altesse Olivier Cromwell*, à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglais. Depuis la publication de cet écrit, on ne vit plus le Protecteur sourire; il se sentait abandonné de l'esprit de la révolution d'où lui était venue sa grandeur. Cette révolution, qui l'avait pris pour guide, ne le voulait pas pour maître. On lit dans Gui Patin un fait curieux : le docteur affirme que le *Killing no murder* fut d'abord écrit en français par un gentilhomme bourguignon.

3. JAMES HARRINGTON (1611-1677) a laissé dans l'*Oceana*, nom par lequel il désigne l'Angleterre, une répétition de l'*Utopie* de Thomas More. C'est une espèce de roman politique, où l'auteur trace le plan d'un gouvernement républicain, et ne ménage ni Cromwell ni ses partisans. Montesquieu a dit de l'*Oceana* : « Harrington a examiné « quel était le plus haut point de liberté où la constitution « d'un État peut être portée. Mais on peut dire de lui « qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir mécon-
« nue, et qu'il a bâti Chalcédoine ayant le rivage de Byzance devant les yeux. » (*Esprit des lois*, liv. XI, ch. 6.)

4. ALGERNON SIDNEY, né en 1617, qui trempa dans le complot du duc de Monmouth contre Charles II, et qui mourut sur l'échafaud en 1683, a laissé des *Discours sur le gouvernement*, qui depuis ont été le code favori des républicains exaltés de tous les temps et de tous les pays. Sidney, ce type si vanté du républicanisme désintéressé, recevait de l'argent de Louis XIV; il voulait vivre à l'aise pour le despotisme et mourir noblement pour la liberté.

5. FRANÇOIS BACON (1561-1626), baron de Verulam (1619), grand chancelier, homme d'État méprisable (1), mais l'un des plus grands génies des temps modernes, fit une révolution par sa méthode philosophique. On l'a appelé le *Père de la philosophie expérimentale*; et il est en effet le premier qui ait bien senti et qui ait parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il

(1) Voy. mon *Hist. d'Angleterre*, règne d'Elisabeth.

n'y a qu'un moyen de parvenir à quelque vérité : c'est celui d'observer la nature, non-seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut découvrir par la voie de l'expérience. Or, s'il est un art pour observer la nature, il y en a un autre plus difficile encore pour l'interroger. C'est pour parvenir à ce double but qu'il créa des méthodes dont il fit des applications sans nombre à toutes les branches des sciences. C'est là l'objet du vaste plan qu'il appelait la *Grande instauration des sciences*, plan qui resta inachevé, mais dont on peut prendre une idée dans les deux ouvrages qui en faisaient la base : l'un, *De dignitate et augmentis scientiarum*; l'autre, *Novum organum scientiarum*. Outre ces écrits, on a de Bacon :

1^o *L'Histoire naturelle en dix centuries*; 2^o des *Fragments de physiologie*; 3^o un *Fragment sur les apparences du bien et du mal*; 4^o des *Essais ou Maximes civiles et morales*; 5^o un *Recueil d'apophthegmes anciens et modernes*; 6^o des *Ouvrages politiques* composés d'*Écrits sur le procès du comte d'Essex*, de *Discours au parlement* et d'autres Opuscules; 7^o des *Ouvrages historiques*, tels que *L'Histoire du règne de Henri VII*, *L'Histoire de Henri VIII*, le commencement d'une *Histoire de la Grande-Bretagne*; 8^o des *Ouvrages religieux*, comprenant des *Prières*, la traduction en vers de quelques *Psaumes*, etc.; 9^o des *Mélanges*, renfermant des *Lettres*, des *Discours*, etc.

Parmi les ouvrages latins de Bacon on distingue :

1^o *L'Instauratio magna*; 2^o *Historia vitæ et mortis*; 3^o *Cogitatione de naturâ rerum*; 4^o *Cogitata et visa de interpretatione naturæ*; 5^o *Descriptio globi intellectualis*; 6^o *Impetus philosophici*; 7^o *Sermones fideles, sive interiora rerum*; 8^o *de Sapientia rerum*; 9^o *Dialogus de bello sacro*; 10^o *Meditationes sacræ*, etc.

6. THOMAS STANLEY (1620 ou 30-1678) débuta par la traduction anglaise de plusieurs *Idylles* de Moschus et de Bion, des *Odes* d'Anacréon, etc., qui fut suivie d'un autre Recueil de poésies, la plupart érotiques. De 1649 à 1651, il dédia à la mémoire de Charles I^{er} le *Psalterium Carolinum*, où il inséra des *Méditations pieuses*, versifiées. Vers la même époque, il traduisit quelques ouvrages français, espagnols et italiens, tels que les *Poésies* de Théophile et de Tristan, *L'Aurore* de Montalvan, et le

livre de Pic de la Mirandole *Sur l'amour platonique*. Mais ce n'était là, pour Stanley, que de simples délasséments. Son œuvre capitale est une *Histoire de la philosophie*, en trois volumes in-folio. On y trouve presque tout le matériel des annales philosophiques : mais ses analyses sont insuffisantes, ses jugements hasardés ; son style n'a pas toute la précision désirable, et l'on ne doit pas accepter sans examen les résultats qu'il établit. On doit encore à Stanley une excellente édition d'*Eschyle* avec une version latine, des Scholies grecques et des Fragments.

7. THOMAS HOBBS (1588-1679), célèbre philosophe, a laissé quarante-deux ouvrages, dont les plus importants sont : la Traduction latine de *Thucydide* (1628), le Traité du citoyen (*De cive*, 1642), le Traité *Sur la nature humaine et le corps politique* (1657), le *Léviathan* (pouvoir populaire), les *Éléments de philosophie* (*De corpore, de homine, de civitate*), le *Décameron philosophique* et l'*Histoire des guerres civiles d'Angleterre*. Hobbes, royaliste par haine des doctrines populaires, se jeta dans une extrémité opposée : il dérivait tout de la force et de la nécessité, réduisant la justice à une des fonctions de la puissance, et ne la faisant pas sortir du sens moral. Il ne s'aperçut pas que la *Démocratie* avait autant de droit que l'*Unité* à partir de ce même principe. La société, qui allait, selon sa pente naturelle, vers l'établissement populaire, ne rétrograda point avec le système de Hobbes, malgré les excès de la révolution anglaise ; elle ne fut arrêtée dans sa marche que par Louis XIV, qui lui barra le chemin avec sa gloire. Hobbes enseignait le scepticisme, ainsi que nos philosophes du XVIII^e siècle, d'un ton impérieux et de toute la hauteur dogmatique. Il voulait, comme eux, qu'on crût ferme à ce qu'il ne croyait pas, et il prêchait le doute en inquisiteur. Son style a de l'énergie, et son *Thucydide* est trop décrié. Cet esprit fort était le plus faible des hommes : il tremblait à la pensée de la tombe ; la nature le conduisit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, pour le livrer évanoui à la mort, comme un patient tombé en défaillance est porté sous le fer fatal.

8. JOHN LOCKE, natif de Wrington dans le Bristolshire (1632), qui passe pour l'un des premiers métaphysiciens anglais au xvii^e siècle, s'occupa d'abord de médecine, et ce fut son savoir en cette partie qui l'introduisit auprès de lord Ashley, dont il éleva le petit-fils, lord Shaftesbury, l'auteur des *Caractères*. Comme écrivain, il se fit d'abord connaître par une *Constitution* rédigée pour la Caroline, et qui fut pour cette colonie la source de cinquante années de discordes. Une lettre *Sur la tolérance* dissimula mal l'intolérance de tout philosophe. Enfin en 1690 parut son fameux *Essai sur l'entendement humain*, funeste ouvrage d'où sont sorties, par des conséquences plus ou moins éloignées, toutes les doctrines matérialistes du xviii^e siècle. La même année, Locke publia son *Essai sur le gouvernement civil*, composé pour justifier la révolution anglaise de 1688, et dont les principes, transportés par J.-J. Rousseau dans le *Contrat social*, amenèrent la révolution française de 1789. Ses *Lettres sur l'éducation*, qui parurent en 1693, donnèrent naissance à l'*Émile* du sophiste français. Deux ans après, son *Christianisme raisonnable*, dont Toland s'appuya dans son *Christianisme sans mystères*, le fit accuser justement de socinianisme. Plusieurs autres ouvrages moins importants l'occupèrent dans les dernières années de sa vie, qui se termina en 1704. Ce simple exposé de ses écrits suffit pour montrer tout ce qu'ils ont préparé de mal à la société européenne.

9. Nous ne séparerons point d'un tel maître son digne élève, le comte de SHAFTESBURY (1671-1713), que Voltaire (et il s'y connaissait) appelle *l'un des plus hardis philosophes de l'Angleterre*. Ami de Bayle, il fut, comme lui, sceptique et railleur. Ses *Recherches sur la vertu* réduisent en système l'optimisme, qui n'est au fond, dit Voltaire lui-même, qu'une fatalité désespérante. C'est assez caractériser cet ouvrage en ajoutant que Diderot l'a fondu dans ses *Principes de philosophie morale* (lisez *immorale*). Sa *Lettre sur l'enthousiasme*, composée en faveur des fanatiques réfugiés des Cévennes, que les auteurs anglais nommaient les *Prophètes français*, les *Moralistes*;

le *Sens commun*, le *Soliloque* ou *Avis à un auteur*, les *Réflexions mêlées*, et tous ces écrits que leur auteur avait réunis sous le titre de *Caractères* ou *Caractéristiques*, sont autant de monuments d'irrégion et d'impunité. Quant à son style, il a beaucoup de pompe et d'élégance; mais il est défiguré par l'affectation et le ton guindé qui y règnent.

10. FRANCIS HUTCHESON d'Irlande (1694-1747), dans ses *Recherches sur les idées de beauté et de vertu*, son premier ouvrage (1725), se rapprocha beaucoup des doctrines de Shaftesbury, quoiqu'il fit entrer l'intérêt personnel pour bien moins dans les motifs qui nous portent à la vertu. Son *Traité sur les passions*, publié en 1728, réhabilita le sens moral, presque effacé par les philosophes précédents; enfin son *Système de philosophie morale*, écrit posthume, le sépara plus encore des partisans de l'égoïsme philosophique. Tels sont, avec des écrits insérés dans les *Lettres d'Hiberniens* et des *Lettres de controverse*, les productions de ce philosophe. Ses leçons de Glasgow (1729) contribuèrent beaucoup à propager en Écosse cet esprit de discussion analytique qui a rendu, depuis, l'école écossaise célèbre dans toute l'Europe.

ART. II. — HISTOIRE, ÉRUDITION, CRITIQUE.

1. Cambden et Abbot; leurs divers ouvrages. — 2. Spotswood, les deux Babiogton, Herbert de Cherbury, Clareodon, Whitelocke, Chalmers, les Blount et Temple. — 3. Napier et Vright. — 4. Jean et Joseph Hall.

1. GUILLAUME CAMBDEN (1550-1623), célèbre antiquaire, publia en 1586 sa *Description de la Grande-Bretagne*, qui le fit surnommer le *Varron*, le *Strabon* et le *Pausanias anglais*. Ses *Annates du règne d'Élisabeth* n'eurent pas un moindre succès : on y trouve une fidélité généralement scrupuleuse, de curieuses recherches, beaucoup d'ordre et de clarté, un style simple et convenable; enfin tout ce qui rend la science véritablement utile. On doit encore à Cambden une collection des anciens historiens anglais, écossais, irlandais et normands, sous le titre d'*Anglica, Normanica, Cambrica à veteribus scripta*, etc., puis les *Elogia Anglorum*, le traité de *Ratione et methodo legendi historias*, etc.

GEORGE ABBOT (1562-1633), archevêque de Cantorbéry, s'est fait un nom célèbre dans un temps où les controverses religieuses, mêlées partout aux querelles politiques, commençaient à remuer vivement l'Angleterre. Mais de ses nombreux ouvrages on ne peut guère citer aujourd'hui que sa *Traduction du Nouveau Testament* et son *Histoire des massacres de la Valteline*.

2. Nous nommerons ensuite :

JEAN SPOTSWOOD (1639), archevêque de Glaseow, auteur d'une *Histoire de l'Église d'Écosse* ;

WILLIAM BABINGTON (1605-1645), catholique, élève des jésuites de Saiot-Omer et de Paris, à qui l'on doit une *Histoire d'Édouard IV*, des *Observations sur l'Histoire* et des *Poésies* ;

THOMAS BABINGTON (1560-1647), père de William, l'un des conspirateurs des Poudres, et qui laissa des MSS. pour l'*Histoire du comté de Worcester* ;

LORD HERBERT DE CHERBURY (1581-1648), célèbre homme d'État et historien remarquable, qui eut le malheur de professer le déisme (*de Veritate*, etc., Religion naturelle; *de Religione gentilium*, Paganisme), et qui a laissé, entre autres ouvrages historiques, l'*Histoire de Henri VIII*, des *Mémoires sur sa vie*, etc. ;

Édouard Hyde, comte de CLARENDON (1608-1674), dont le nom réveille le double souvenir d'une ingratitude royale et populaire (1). Son *Histoire de la rébellion* de 1640 à 1660 est un ouvrage où les traces du talent disparaissent sous l'empreinte de la vertu. Quelques portraits sont vivement colorés ; mais le genre des portraits est facile ; les esprits les plus communs y réussissent. Clarendon lui-même se refléchit dans ses tableaux, et l'on ne se lasse pas de retrouver son image. On lui doit encore des *Contemplations et Réflexions sur les Psaumes* et le *Tableau abrégé des erreurs contenues dans le Léviathan de M. Hobbes* ;

BULSTRODE WHITELOCKE (1605-1676), à qui l'on doit un *Précis historique du règne de Charles I^{er}* ; on y trouve des renseignements précieux sur les opérations militaires et sur les négociations secrètes. Il a laissé aussi des *Mémoires sur l'histoire d'Angleterre jusqu'à la fin du règne de Jacques I^{er}* ;

GUILLAUME CHALMERS (1678), auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Écosse*, écrite pour faire pendant à l'*Histoire civile* du même pays, par DAVID CHALMERS, son frère.²

THOMAS BLOUNT (1619-1679), à qui l'on doit, outre l'*Académie de l'éloquence ou Rhétorique anglaise*, plusieurs ouvrages historiques et autres : *Boscobel*, ou *Histoire de l'évasion de Charles II*, après

(1) Voy. mon *Hist. d'Angleterre*, règne de Charles I^{er}.

la bataille de Worcester, une *Chronique d'Angleterre*, ou *Histoire de la province de Hereford*, la *Lampe de la foi et la lumière de l'Évangile*, etc.;

SIR HENRI BLOUNT (1602-1682), auteur d'un *Voyage dans le Levant* (Turquie, Égypte, etc.), de six *Comédies de cour*, d'une satire intitulée *la Promenade et la Bourse* et d'une *Épître à la louange du tabac et du café*;

SIR THOMAS POPE BLOUNT (1649-97), fils du précédent, à qui l'on doit une compilation des *Hommes célèbres* et des *Essais*, au nombre de sept, que l'on a comparés aux fameux *Essais* de Montaigne, sous le rapport du jugement et de la liberté des pensées ;

CHARLES BLOUNT (1654-1693), son frère, poussa plus loin que lui cette liberté dont les Anglais ont tant abusé. Déiste acharné, il attaqua le christianisme dans plusieurs ouvrages : *Anima mundi*, *Religio laici*, *Oracles de la raison*, *Vie d'Apollonius de Tyane*, etc. Un tel écrivain devait finir mal ; la passion qu'il conçut pour sa belle-sœur lui fit perdre la raison, et il se suicida ;

Le chevalier WILLIAM TEMPLE (1628-99), homme d'État et écrivain distingué, qui a laissé des *Mémoires* remarquables, des *Mélanges*, des *Observations sur les Provinces-Unies des Pays-Bas*, une *Introduction à l'histoire d'Angleterre*, et des *Lettres au roi Charles II, au prince d'Orange, aux principaux ministres*, etc.

3. JEAN NAPIER (1550-1616), baron écossais, célèbre inventeur des logarithmes, a laissé, outre des ouvrages mathématiques, un *Commentaire sur l'Apocalypse*, écrit sous l'influence protestante, et par conséquent aussi partial qu'erroné. Il y désigne le pape comme l'antéchrist.

ÉDOUARD WRIGHT (1560-1620), mathématicien non moins célèbre, qui devint précepteur du prince Henri, fils aîné de Jacques I^{er}, est l'un des premiers écrivains de voyages, *Relation d'une expédition maritime faite par le comte de Cumberland*. On lui doit encore le traité si connu de la *Correction des erreurs qui se commettent dans la navigation*. Il avait composé, pour l'instruction de son royal élève, une sphère magnifique où l'on voyait non-seulement le mouvement qui emporte les étoiles avec le ciel tout entier d'occident en orient, mais encore le mouvement de rotation du soleil lui-même, le cours de la lune et des planètes, et jusqu'à la possibilité des éclipses pendant une période de 17,000 ans.

4. JEAN HALL (1627-1656), que l'amour des plaisirs conduisit prématurément au tombeau, mourut après avoir donné seulement la mesure de son talent par quelques ouvrages, entre autres, les *Essais* (*Vacivæ horæ*), des *Poésies*, la traduction d'*Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore* et la *Hauteur de l'éloquence*, première traduction anglaise qui ait paru du *Traité du sublime* de Longin.

JOSEPH HALL (1574-1636), évêque de Norwich, se distingua comme prosateur et comme poète. On cite parmi ses ouvrages :

1^o *Virgidemiarum libri* (Récolte de verges), satires en six livres : les

satires qui composent les trois premiers livres y sont désignées comme des *satires sans dents* ; les autres, comme des *satires mordantes* ; 2^o des *Lettres mêlées*, dédiées au prince Henri : la mode d'écrire un livre dans une série de lettres était alors une nouveauté en Angleterre, quoique commune ailleurs ; 3^o *Mundus alterat idem*, fiction satirique savante et ingénieuse, où l'auteur passe en revue les vices des différentes nations ; 4^o *Quò vadis*, ou Censure des voyages habituels que font les Anglais sur le continent ; 5^o le *Sénèque chrétien*, etc.

ART. III. — THÉOLOGIE, PRÉDICATION.

1. Shillingworth, Taylor et George Fox. — 2. Tillotson, le Sermonaire classique de l'Angleterre.

1. WILLIAM SHILLINGWORTH (1602-1644), prédicateur célèbre, a laissé des *Sermons* qui sont encore estimés en Angleterre.

JÉRÉMIE TAYLOR (1667) a écrit des ouvrages de controverse qui l'ont fait surnommer le *Shakespeare des théologiens*. Doué de l'imagination la plus brillante, riche des connaissances les plus variées, Taylor joignait à une ardente piété la morale la plus pure et une douce candeur. Considéré comme écrivain, Taylor a mérité d'être appelé *Fénelon au bon goût près* ; ses défauts furent ceux d'un siècle où, en France comme en Angleterre, on prodiguait dans la chaire apostolique les ornements les plus faux, les citations les plus extravagantes et les jeux de mots les plus burlesques. L'*Euphoïsme* avait survécu au siècle d'Élisabeth. A l'enflure, à l'affectation des prédicateurs orthodoxes, les puritains opposaient d'emphatiques allusions bibliques, et quelquefois aussi une éloquence incolte, mais puissante, dont l'énergique argumentation s'emparait des esprits. Taylor et Barrow, son rival, soutinrent tous deux le culte de l'Église protestante : Taylor, en relevant des plus vives couleurs ses pensées poétiques, séduisait par l'éclat de son imagination variée, ou surprenait par un enthousiasme de ferveur et presque de mysticité les affections douces du cœur ; Barrow, plus précis, plus rapide, plus serré dans sa chaleur, parlait davantage au jugement.

GEORGE FOX (1624-1690), fondateur des Quakers, a laissé trois volumes in-folio, dont le premier contient son *Journal*; le second, sa *Correspondance*, et le troisième, ses *Ouvrages dogmatiques*, ses *Sermons*, etc.

2. JOHN TILLOTSON (1630-1694), archevêque de Cantorbéry, le moins fleuri et le moins varié des prédicateurs anglicans, est encore considéré comme le seul modèle du *Sermonaire classique*, parce qu'il est le plus élégant et le plus raisonnable. Ses œuvres, où l'on distingue ses *Sermons* et la *Règle de la foi*, contre les athées, ont été réunies en douze volumes in-8°. Burnet, Dryden, Addison, ont exalté tour à tour la prédication de Tillotson; le cardinal Maury, et nous sommes de son avis, n'y trouve point de traits sublimes : les détails en sont arides, subtils, et souvent ils manquent de noblesse; ce sont des divisions et des subdivisions sans fin; à chaque page, on aperçoit le fanatisme d'un protestant qui veut plaire à la populace. Le mauvais goût du siècle, l'imperfection de la langue, ne justifient pas les défauts d'un écrivain : s'il n'a pas su triompher de ces obstacles, il ne saurait être proposé pour modèle.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

LITTÉRATURE ANGLAISE SOUS LA MAISON DE HANOVRE, OU
LITTÉRATURE DU XVIII^e ET DU XIX^e SIÈCLE.

I^{re} SECTION. — POÉSIE.

§ 1^{er}. De quelques poètes avant Pope : Parnell, Prior, Eusden, Dennys et Yalden.

1. Thomas Parnell. — 2. Ses divers poèmes, entre autres l'*Ermite*, la *Naissance de la femme*, l'*Épître sur le ver rongeur des livres*, etc. — 3. Matthieu Prior; détails sur ses ouvrages. — 4. Ses poèmes et contes. — 5. Son Histoire de l'âme. — 6. Son Salomon ou la Vanité du monde. — 7. Eusden; ses poésies. — 8. Dennys; ses divers poèmes. — 9. Lord Landsdown; ses Progrès de la poésie et autres ouvrages. — 10. Yalden; ses odes.

1. THOMAS PARNELL, né l'an 1679 à Dublin, et mort en

1717 en Angleterre, a écrit un assez grand nombre de poésies qui se distinguent par l'harmonie des vers et par le goût des images. Il ne s'élève jamais beaucoup, mais son style est clair et mélodieux ; les sujets qu'il traite sont agréables, et il déploie beaucoup de grâce dans les images.

2. Le poëme de l'*Ermite* est écrit d'un bout à l'autre avec une élégance soutenue. Il y a plus d'imagination dans son poëme intitulé *Hésiode ou la Naissance de la femme*. Sa méditation nocturne sur la mort (*Night piece upon death*), qu'il composa à l'occasion de la mort de sa femme, est un chef-d'œuvre ; peu de poésies avant Young respirent un ton si profondément mélancolique. On estime, pour le poli du style, ses allégories (le *Conte des Fées*, etc.), ses églogues (l'*Églogue sur la santé*, etc.), ses ballades, ses hymnes, et surtout l'*Hymne au Contentement*. L'une des compositions les plus originales de Parnell, c'est son *Épître sur le ver rongeur des livres*. On lui doit encore cinq *Visions* en prose, insérées dans le *Spectateur* et le *Tuteur* ; la *Vie de Zoïle* et les *Remarques* de ce critique sur la *Batrachomyomachie* d'Homère.

3. MATTHEW PRIOR l'emporte sur Parnell par la variété et l'originalité des conceptions. Prior est le premier écrivain anglais qui ait manié le langage avec cette facilité, avec cette pureté exquise qui caractérise la poésie de la fin du xviii^e siècle, si fécond en écrivains élégants.

A l'âge de dix-huit ans (1688), Prior composa une ode assez belle, la *Divinité*, formant la paraphrase du passage sublime de l'Exode, *Je suis celui qui est*. La même année il publia la *Biche et la Panthère métamorphosées en rat de ville et en rat des champs*, pour tourner en ridicule la *Biche et la Panthère* de Dryden ; une *Satire anonyme* contre ce grand écrivain et une autre *Satire sur les poètes modernes*. Devenu courtisan de Guillaume III, il le loua au delà de toutes les bornes, tout en se moquant beaucoup des louanges de Boileau (*Carmen Seculare*, *Épître à Boileau sur la victoire de Blenheim*, 1704).

4. Les petits poëmes et les épîtres de Prior sont agréables, quelquefois plaisants, mais souvent grossiers, tels que les

contes de *Paulo purganti* et de *Laddle*. Son poëme d'*Henri et Emma*, imité de la *Fille aux cheveux châtons* (Nut-brownmaid), ancienne ballade de Chaucer, est écrit d'un style gracieux, mais souvent fade.

5. En 1710 Prior écrivit l'*Histoire de l'âme*, sous le titre d'*Alma*, poëme en trois chants. Il y plaisante avec esprit, dit M. Coquerel, sur les questions les plus hautes de la métaphysique, y indique avec netteté les difficultés de la science, et y montre avec bonhomie et naïveté les diverses théories des philosophes. Prior s'y met en scène sous le nom de *Matthieu*, causant familièrement avec *Skelton* et son libraire *Jacob Thomson*.

6. Un ouvrage supérieur à l'*Alma* est le *Salomon* ou la *Vanité du monde*. C'est un poëme en deux mille sept cents vers rimés, formant trois chants (*Science, Plaisir et Puissance*) sur la recherche de la sagesse et l'impossibilité de tout connaître.

7. LAURENT EUSDEN (1730), ecclésiastique, fut nommé *poëte lauréat* pour un *Épithalame* au duc de Newcastle, grand chambellan, sur son mariage avec Henriette Godolphin (1718). Malheureusement il succédait à Rowe, dont le talent supérieur faisait ressortir davantage la faiblesse du sien; et cette circonstance fut le prétexte que prirent les poètes les plus distingués de cette époque, opposés d'ailleurs au gouvernement par leurs principes politiques, pour faire pleuvoir les épi-grammes et les satires sur le protecteur et le protégé. Eusden n'était pas cependant un mauvais versificateur. Ses meilleures pièces de poésie se trouvent dans le recueil de Nichols.

8. JEAN DENNYS (1657-1733), fils d'un riche sellier, qui voulut vivre en *gentleman* et en littérateur, débuta en 1690 par des pamphlets satiriques en vers et en prose, où il attaquait sans mesure et souvent sans raison des hommes en place et des écrivains distingués; de là, pour lui, beaucoup d'ennemis et de fâcheuses représailles. Pope le tança vertement dans sa *Dunciade*. Parmi les ouvrages de Dennys, on cite son *Tribunal de la mort*, le poëme des *Monuments*, des *Odes* sur les victoires de Guillaume III et de Marlborough, plusieurs tragédies et comédies, entre autres le *Triomphe de la liberté* et *Une intrigue sans intrigue*, un *Essai sur la critique*, et quelques autres écrits en prose, où tout prouve de l'esprit, des vues judicieuses et du talent de style.

9. George Granville, lord LANDSDOWN (1667-1735), ministre de la reine Anne, protecteur de Pope et poëte lui-même, a laissé, outre l'opéra des *Enchanteurs bretons*, un poëme sur les *Progrès de la poésie*, des *Pièces fugitives* imitées de Waller, le *Juif de Venise*, co-

médie imitée de Shakespeare, et l'*Amour héroïque* (1696), tragédie dont le sujet, tiré de l'Iliade, est conduit conformément aux règles d'Aristote.

10. THOMAS YALDEN (1671-1736), docteur en théologie, célébra tout à tour dans ses *Odes* le roi Guillaume, le duc de Gloucester, la reine Anne, etc.; ce sont de médiocres productions. On estime plus son *Ode à l'obscurité*, contre-partie de l'*Ode à la lumière* de Cowley. On y trouve de l'imagination, de la vigueur dans l'expression, et une rare propriété dans les termes.

§ 2. Pope, Gay, Arbuthnot, Swift et Young.

1. Pope; ses *Églogues*. — 2. La Forêt de Windsor et l'Essai sur la critique. — 3. Conduite de Pope entre les partis politiques; le *Messiah*. — 4. La Bouele de cheveux enlevée. — 5. L'Épître d'Héloïse à Abailard et la traduction de l'Iliade. — 6. Traduction de l'Odyssée. — 7. La Dunciade et l'Épître à son ami. — 8. L'Essai sur l'homme. — 9. Les Épîtres morales, etc. — 10. Fin de la vie de Pope. — 11. Gay; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 12. Appréciation de ses diverses poésies, entre autres ses Fables. — 13. Arbuthnot; ses divers ouvrages. — 14. Swift; ses premiers écrits : le Conte du Tonneau. — 15. Le poème de *Cadenus and Vanessa*; les Lettres du Drapier et le Voyage de Gulliver; fin de la vie de Swift. — 16. Appréciation des ouvrages de Swift, entre autres le conte du Tonneau et le Voyage de Gulliver. — 17. Caractère des autres écrits de Swift. — 18. Poèmes de Swift. — 19. Young; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 20. Appréciation de ses Nuits.

1. ALEXANDRE POPE naquit à Londres en 1688, d'une famille catholique fort zélée pour la cause des Stuarts. Son père quitta cette ville après la révolution qui détrôna la dynastie légitime, et se retira loin des affaires à Benfield, agréable retraite dans la forêt de Windsor. Avant douze ans, Pope adressa à Dryden une *Ode sur la solitude* (1700). Vers l'âge de seize ans il composa ses *Églogues*, qui ne parurent cependant qu'en 1709.

2. La *Forêt de Windsor* parut en 1703 : c'est un chef-d'œuvre d'élégante description. Six ans après, Pope publia un poème fort distingué, l'*Essai sur la critique*. Ce poème ne vaut pas l'*Art poétique* de Boileau ; mais c'est une production étonnante par la force de sagacité, la justesse et le goût qu'elle suppose dans un poète de vingt ans. Là aussi se montrait cette amertume de satire, de haines person-

nelles et violentes contre les mauvais auteurs, dont Pope fut toujours animé, et qui firent l'agitation et le chagrin de sa vie.

3. Né avec une constitution faible et malade, plongé dès l'enfance dans les livres et l'étude, n'ayant guère connu que les émotions de la vanité littéraire, Pope avait contracté de bonne heure une sorte d'irritabilité inquiète et jalouse, qu'il répandit dans ses ouvrages et qui lui suscita de nombreux ennemis. C'était l'époque où de grands talents s'élevaient à la fois, assez également distribués entre les deux partis rivaux des whigs et des torys. Swift, publiciste profond et ingénieux, et quelquefois poète comme Horace, Swift faisait la gloire et la force du parti des torys, qu'il défendait avec une véhémence toute républicaine. L'élégant, le correct Addison combattait dans les rangs des whigs, avec une amertume ingénieusement tempérée et une ironie d'homme de cour. Des écrivains diversement célèbres, Arbuthnot, Steele, Congrève, Gay, Walsh, et beaucoup d'autres, se réunissaient autour de ces chefs. Pope, qui par sa religion était, pour ainsi dire, *tory* de naissance, resta cependant assez impartial entre les deux opinions qui se disputaient le bonheur de l'Angleterre et le plaisir de la gouverner. La passion exclusive de la poésie favorisait en lui cette neutralité, qui ne semblait pas convenir à son humeur altière et vive. Probablement il inclinait pour les whigs ou pour les torys, suivant qu'il était plus ou moins blessé par les critiques littéraires de l'un ou de l'autre parti. Le *Spectateur*, écrit dans l'intérêt des whigs alors au pouvoir, célébra les premiers ouvrages de Pope, et même publia, dans ses feuilles, l'éplogue sacrée du *Messiah*, imitée du *Pollio* de Virgile; c'est une composition de l'ordre lyrique le plus élevé, et sur le ton des chœurs de l'*Athalie* de Racine.

4. La même année, Pope fit paraître son poème du *Rape of the lock* (la Boucle de cheveux enlevée), en cinq chants, qui forme, avec *Hudibras* et le *Dispensaire*, les seuls poèmes héroï-comiques anglais qu'on puisse placer à côté du *Lutrin*, mais au-dessous. Le *Lutrin* nous semble avoir

plus de feu, de naturel et de poésie que la *Boucle*; les gnomes, assez péniblement amenés dans la fiction du poète anglais, ne valent pas la charmante et malicieuse allégorie de la *Mollesse*; et Pope met en scène de jolies femmes avec moins de grâce et d'enjouement que Boileau n'y met des chanoines. Dans toute cette poésie de Pope, il pleut d'ailleurs des calembourgs sans nombre; et l'auteur s'y permet trop souvent des jeux de mots affectés, du clinquant, de la recherche et du mauvais goût.

5. Après avoir écrit l'épître célèbre d'*Héloïse à Abailard*, poème le plus passionné que possède la littérature anglaise, et composé un prologue pour le *Caton* d'Addison (1713), Pope, déjà consommé dans tous les secrets de son art, mais averti peut-être que la gloire de la composition originale lui était refusée, Pope forma le projet d'une traduction de l'*Iliade*. De 1713 à 1718, cette grande entreprise fut terminée; et avec le vaste profit qui lui en revint, Pope acheta cette maison de campagne de Twickenham, illustrée comme le Tibur d'Horace, mais due tout entière à l'argent du public. Malgré ses défauts, l'*Iliade* de Pope est restée la meilleure traduction moderne que l'on possède d'Homère.

6. Après l'*Iliade*, Pope entreprit de traduire l'*Odyssée* (1725); mais la patience et le courage lui manquèrent dans ce travail, et il en abandonna la seconde moitié à deux poètes subalternes, Fenton et Broome, qui versifièrent à sa place. Il est superflu de dire que cette version est fort inférieure à la première; on ne retrouve pas deux fois l'enthousiasme en traduisant.

7. Las de ce travail, qui fut moins bien accueilli, Pope, ayant toujours à se plaindre des critiques et des auteurs, et cette fois étant aussi fort mécontent des libraires, réunit toutes ses animosités dans un poème célèbre, la *Dunciade* (1729), monument de verve satirique, de mauvaise humeur, et souvent de mauvais goût, dans lequel figuraient et le journaliste Denny, et le libraire Lintot, et lord Harvey, et tant d'autres personnages bizarrement assemblés. Si on l'oppose aux satires de Boileau, la

Dunciade est une inspiration de malice et de gaieté, beaucoup moins heureuse, et parce qu'elle est plus longue, et parce qu'elle offre moins de force, de finesse et de variété. La satire *A mon esprit* vaut mieux, à elle seule, que toute la *Dunciade*. Du reste, l'esprit railleur de Pope s'y montre plus vivement à découvert que dans la célèbre *Épître à son ami* et son médecin, le docteur Arbuthnot.

8. Pope fit paraître, en 1733, son *Essai sur l'homme*, dont la philosophie, empruntée à Bolingbroke, nous semble irréligieuse, au moins dans les conséquences, malgré l'autorité du savant Warburton, qui se constitua le champion de Pope. A part cette philosophie fautive, on y trouve des tableaux, un style, une versification d'une énergie et d'une concision peut-être sans exemple dans toute la littérature anglaise.

9. De 1733 à 1740, Pope fit paraître des *Épîtres morales*, qui, s'il eût pu mener à fin son entreprise, devaient embrasser dans leur série toutes les hautes questions de la métaphysique et de la morale. La première a pour titre, les *Caractères des hommes*; la deuxième, les *Caractères des femmes*; la troisième et la quatrième ont pour sujet l'*Usage des richesses*; la cinquième, et peut-être la meilleure, a été écrite à l'occasion du *Traité sur les médailles*, par Addison. Toutes renferment de fort beaux vers; mais elles sont remarquables surtout par un tableau énergique des mœurs du temps. Pope a excellé aussi dans le style lapidaire, et il écrivait en prose avec beaucoup de pureté et de verve satirique. Le *Traité de l'art de ramper en poésie*, et le *Martinus Scriblerus*, ont la malicieuse énergie de Swift.

10. Pope mourut en 1744, après avoir reçu les consolations de la religion catholique, à laquelle il était resté toujours fidèle; il prononça en expirant ces paroles: « Il n'y a de méritoire que la vertu et l'amitié; et, en vérité, l'amitié est elle-même une partie de la vertu. »

11. JEAN GAY, né l'an 1688, appartient essentiellement à l'école descriptive. Comme il était sans fortune, il servit à Londres, en qualité d'apprenti, chez un marchand de

soie. La duchesse de Monmouth le tira du comptoir, le prit pour secrétaire, et Gay se signala tout à coup par un poëme en deux chants sur les plaisirs champêtres, *Rural sports*, qu'il dédia à Pope (1713). En 1726, il publia ses *Fables* et son cynique opéra des *Gueux* (the Beggar). Gay mourut en 1732, à l'âge de quarante-quatre ans. On lui a élevé un monument à Westminster.

12. La réputation de Gay, qui ne laisse pas d'être considérable, nous paraît en partie usurpée. Il y a peu de poésie et peu d'idées dans ses *Rural sports*. *Polly*, suite des *Gueux*, ne put être représentée pour cause d'extrême licence. Sa tragédie burlesque, *Comment l'appellez-vous?* les *Captifs*, tragédie sérieuse; l'opéra d'*Achille*, les comédies de la *Femme dans l'embarras*, de la *Répétition à Gotham*, de la *Femme de Bath*, de *Trois heures après le mariage*, la tragédie pastorale de *Diane*, valent peu la peine d'être nommées. L'*Éventail* est un poëme médiocre, fondé sur des fictions mythologiques usées; le *Trivia* ou l'*Art de se promener dans les rues de Londres*, n'offre réellement que des pensées communes et des images souvent dégoûtantes. Gay publia, en 1714, le *Shepherd's week* (Semaine du berger), en six chants pastoraux, avec une dédicace à lord Bolingbroke. C'est sans contredit l'une des compositions les plus stupides qu'on ait jamais écrites. Les images, le style et les aventures, tout y est d'une révoltante grossièreté.

Gay a encore eu l'idée profane de faire la parodie de la magnifique églogue de Virgile, *Pollio*; il n'a produit qu'une caricature ignoble. Enfin, que dire de ses *Fables*, sinon qu'elles sont lourdes, sans esprit, sans mordant et sans poésie, mais d'un style facile et naturel? Cependant il a laissé un poëme qui a encore un succès populaire, c'est la romance *Twes when the seas were roaring*, et, de plus, sa *Méditation sur la nuit*.

13. JEAN ARBUTHNOT (1670-1735), médecin et mathématicien célèbre, contracta vers 1710, avec Swift, Pope et Gay, une liaison très-étroite qui dura jusqu'à sa mort. En 1714, il conçut avec les deux premiers le plan d'un *Don*

Quichotte littéraire, satire sur les abus de l'érudition, présentée, sous une forme ironique, comme le récit des aventures d'un personnage supposé. La seule partie qui en ait paru dans les œuvres de Pope, sous le titre de *Mémoires de Martinus Scriblerus*, est regardée presque entièrement comme l'ouvrage du docteur Arbuthnot. On lui doit encore, outre plusieurs écrits scientifiques (*Essai sur les aliments*, *Tables des monnaies*, *des poids et des mesures des anciens*, *Essai sur l'utilité de l'étude des mathématiques*, etc.), *l'Art de mentir en politique*, et le *Procès sans fin ou Histoire de John Bull*, roman allégorique, publié sous le nom de Swift, et où le peuple anglais est désigné sous celui de John Bull, dénomination dérisoire qui a été depuis adoptée par l'usage.

14. JONATHAN SWIFT naquit l'an 1667 à Cashel, en Irlande. A l'âge de vingt et un ans, Swift, se trouvant sans ressources, alla chercher en Angleterre la protection de sir William Temple, parent de sa mère.

Après un écrit politique publié contre les whigs en 1701, Swift débuta par le *Conte du Tonneau*, livre plein de cynisme. De 1704 à 1710, il publia de nombreuses brochures politiques religieuses, dans le sens des torys, dont le parti, renversé à la mort de la reine Anne, réussit néanmoins à le faire nommer, en 1713, *doyen de S.-Patrick*, à Dublin, titre sous lequel il est souvent désigné par les écrivains anglais.

15. A partir de cette époque, Swift publia le poème de *Cadenus* (anagramme de *Decanus*, doyen) *and Vanessa* (van Esther), jeune personne romantique qui voulait l'épouser (1); puis, en 1724, son plus bel ouvrage politique, les *Draper's letters* (Lettres du Drapier), ouvrage fulminant contre un nouveau système monétaire que les ministres voulaient imposer à l'Irlande. Ce livre ruina le système projeté. Le *Voyage de Gulliver* parut en 1727

(1) Swift était marié avec miss Johnson, plus connue sous le nom poétique de *Stella*.

avec un immense succès. La mort de Stella lui fit perdre sa gaieté et la vie, en 1745, à l'âge de soixante et dix-huit ans.

16. Les œuvres de Swift ne forment pas moins de dix-huit à vingt volumes. On y distingue d'abord le *Conte du Tonneau* (Tale of a Tub), satire allégorique où, sous le nom de *Pierre*, de *Martin* et de *Jean*, il attaque tour à tour le pape, Luther et Calvin. Quelques plaisanteries assez fines ne peuvent faire trouver grâce à ce ramas de déclamations souvent impies, et presque toujours prolixes et fatigantes. Le livre est dédié *A son altesse royale prince Postérité*, et la postérité l'a jugé indigne d'un honnête homme.

Vers la même époque (1704), on trouve le *Récit complet et véritable de la bataille livrée vendredi dernier par les livres de la bibliothèque de Saint-James*. C'est l'*Essai* de sir William Temple sur la fameuse question *Des anciens et des modernes*, mis en action de la manière la plus plaisante. Rien n'est plus amusant, par exemple, que la rencontre de Virgile et de Dryden, son traducteur.

Le *Voyage de Gulliver* (Gulliver's travels) est un livre cheri des enfants; ils y trouvent des contes qui peuvent les amuser. Mais les esprits judicieux et graves ne démêlent que trop facilement, à travers toutes ces folies, l'intention préméditée de jeter du ridicule sur toutes les institutions qui servent de base à la société humaine. Si ce livre, plus bizarre qu'amusant, eut beaucoup de vogue en Angleterre, c'est qu'il contenait une foule d'allusions et de portraits, aussi piquants pour les nationaux qu'insipides pour les étrangers. Walter Scott en donne la clef; mais les originaux n'existant plus, les copies ont perdu tout intérêt. Ce fut Voltaire qui le premier vanta en France les *Voyages de Gulliver*; cela devait être. Voltaire en surnomma l'auteur le *Rabelais de l'Angleterre*.

17. Swift ne fut pas toujours irrégulier dans ses écrits, témoin son ouvrage intitulé : *Des avantages qu'il y aurait à abolir la religion en Angleterre*, petit écrit ingé-

nieux, où il tourne en ridicule les discours des incrédules et des petits-maîtres anglais. Mais il se montre presque toujours enclin à un cynisme grossier, comme le prouve le *Grand mystère* ou l'*Art de méditer sur la garde-robe*. Il faut toutefois ajouter que Swift, dans ses ouvrages, peint toujours la vertu sous une image agréable, en lui opposant un tableau hideux du vice. La prose de Swift égale en élégance, en exactitude, celle des meilleurs écrivains, et il la surpasse presque toujours en variété et en verve.

18. Quant aux poèmes de Swift, ils sont profondément empreints de ce cachet original que le Doyen imprima à toutes ses productions; *Cadenus et Vanessa* est un poème charmant de près de neuf cents vers. Swift a été également bien heureusement inspiré par Stella dans les nombreuses *Épîtres* qu'il lui a adressées. Son *Journal d'une dame moderne*, sa *Rapsody* sur la poésie, son épître de *Philémon et Baucis* surtout est un tableau parfait de comique et de style; enfin son épître *Sur la mort du docteur Swift* est une des meilleures et des plus célèbres de ses compositions. Son style, et la supériorité avec laquelle il varie la versification, n'ont point été surpassés dans la littérature anglaise. Heureux s'il eût toujours fait un bon usage de ce rare et original génie!

19. ÉDOUARD YOUNG, né l'an 1681 à Upham, a fait école dans un genre tout opposé à celui de Swift. Le goût de la poésie le préoccupait sans lui inspirer quelque grand ouvrage. Il était poète de circonstance et poète de cour; début assez singulier pour le chanteur mélancolique des *Nuits*. Son premier essai, qui date de 1712, fut une *Épître à lord Lansdown*, pour justifier la promotion de douze pairs faite par la reine Anne. L'année suivante, il publia le *Jugement dernier*, poème qui offre des traits de pathétique et de grandeur, une poésie forte malgré la monotonie et la diffusion des images; mais, fidèle à son caractère adulateur, il y fait, avec une emphase ridicule, l'apothéose de la reine, qui vivait encore. A la mort de cette princesse, le poète fit paraître un pompeux *Panégyrique*

de George I^{er}, son successeur, et pendant vingt ans il ne se laissa point d'adresser des dédicaces et des louanges en vers aux rois, aux ministres, aux grands seigneurs (George II, les ducs de Newcastle et de Wharton, Walpole, etc.).

Toutefois, en 1719, l'esprit sérieux et grave d'Young commença de percer dans un poëme assez médiocre, intitulé *Paraphrase d'une partie du livre de Job*, où il déploie un grand talent de description et d'images avec beaucoup d'enflure et de redondance. Il travaillait en même temps pour le théâtre, où il donna la tragédie de *Busiris* (1719), et une autre pièce, la *Vengeance*, en 1721. De 1725 à 1728, il publia ses *Satires*, au nombre de sept, sous le titre de *l'Amour de la renommée, passion universelle*; ce sont peut-être les meilleures satires de la langue anglaise, sans en excepter celles de Pope; on y trouve infiniment d'esprit, et des tableaux de mœurs fortement dessinés.

Vers 1728, Young, devenu l'un des chapelains du roi, fut nommé au riche vicariat de Wellwyn. Ce fut après avoir longtemps occupé cette place qu'il éprouva des chagrins violents, dont il a déposé l'expression si plaintive dans les *Nuits*. Il avait épousé lady Élisabeth Lee, veuve d'un colonel, et mère d'une fille qui épousa M. Temple, fils de lord Palmerston. Ces jeunes époux moururent tous deux de la poitrine dans le midi de la France, de 1736 à 1740, et bientôt Young eut aussi à pleurer sa femme, qui expira en 1741. C'est alors qu'il se mit à écrire ses *Nuits* (*Night's Thoughts*), qui l'occupèrent jusqu'en 1744. Depuis cette époque il ne publia plus rien de très-élevé, hormis un *Poëme sur la situation du royaume*, à l'époque des entreprises du Prétendant (1746), une *Lettre à Richardson sur la composition originale*, et un poëme *sur la résignation*. Il mourut dans son presbytère de Wellwyn, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (1765).

20. La réputation d'Young est tout entière dans ses *Méditations de la nuit*, qui n'ont pas moins de dix mille vers. Ce n'est pas la grande poésie de Milton, ni sa sublime simplicité; le faux goût et la manière de Dryden se

font sentir dans les vers mélancoliques d'Young. On aperçoit, lors même qu'il est ému, l'homme dont le talent fut longtemps artificiel. La rêverie vaporeuse, l'emphase doctrinale nuisent aux accents de sa douleur. Il prêche plus qu'il ne parle; il fatigue l'imagination plus qu'il ne l'attendrit; il vous fait éprouver une sorte de satiété dans la sympathie pour la douleur. De puissants effets sont cependant attachés à quelques-unes de ses paroles. Il fait retentir avec une force inexprimable ces mots de mort, de néant, d'éternité. Il excelle à peindre la destruction, à la suivre jusqu'à la dernière parcelle de notre être matériel. Il ne craint aucune image, il n'épargne aucun détail ou révoltant ou bas. Des splendeurs du ciel, entrevues par l'espérance chrétienne, il nous jette, par des allégories familières, dans tout ce que les misères de la vie ont de plus tristement grotesque. Il mène la mort au bal, il bouffonne sur les tombeaux, comme Shakespeare. Tout cela fait un bizarre mélange, mais qui surprend et attache l'âme. Comme tous les hommes qui ont encore plus de génie que de défauts, Young a fait école. On l'a beaucoup imité en Angleterre, en Allemagne, en France. Mais Young n'est pas un bon modèle; il a lui-même trop d'artifice. On n'atteint pas à cette énergie pathétique et populaire; et en voulant enchérir sur lui, on est tombé dans une monotonie sépulcrale, qui est le spleen de la littérature, et qui, en desséchant l'imagination et le goût, se termine aussi par une espèce de suicide.

§ 3. *Poésie descriptive : Thomson, Akenside et Beattie.*

1. Thomson; détails sur sa vie et la composition de ses *Saisons*; la *Liberty*. — 2. Ses tragédies et le Château d'Indolence. — 3. Appréciation des *Saisons*. — 4. Autres ouvrages de Thomson. — 5. Akenside; détails sur sa vie et ses ouvrages: l'hymne aux Naiades et les Plaisirs de l'imagination. — 6. Beattie; détails sur sa vie et ses ouvrages, entre autres la ballade de l'Ermite. — 7. Le Ménestrel ou le Progrès du génie.

1. JAMES THOMSON, né en 1700, fils d'un ministre écossais, étudia d'abord pour la chaire sacrée; mais une *Paraphrase* d'un psaume qu'il avait composée ayant été censurée amèrement sous le rapport théologique, il renonça à la carrière pour laquelle il avait étudié. Thomson vint à Londres n'ayant pas de souliers, et ne possédant pour toute fortune que le quatrième chant de ses *Saisons*, l'*Hiver*, dont le succès fut prodigieux; il publia successivement l'*Été* (1727), le *Printemps* (1728) et l'*Automne* (1730). Un voyage qu'il fit en Italie avec le fils du chancelier Talbot, lui inspira un poème sous le titre de *Liberty*, en cinq chants; le premier est intitulé *l'Italie ancienne et moderne comparées*. Ce poème est fort inférieur aux *Saisons* pour le mérite et l'intérêt. La froideur de la forme allégorique, le retour fréquent des mêmes images, l'accumulation d'exemples analogues, tels sont les défauts qui le rendent fatigant et ennuyeux.

2. A la mort du chancelier et de son fils, Thomson, muni d'une pension et d'une place, ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il composa des tragédies en assez grand nombre (*Sophonisbe*, *Agamemnon*, *Edouard* et *Leonora*, *Coriolan*, *Tancrède* et *Sigismond*), dont la dernière eut et méritait un grand succès. Enfin, il termina son ouvrage le plus original, le *Château de l'Indolence* (1745), et mourut trois ans après, dans la force de l'âge et du talent.

3. Les *Saisons* sont, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre. Il n'a été composé dans aucun temps, dit M. Coquerel, un ouvrage où le genre descriptif soit moins monotone et plus attrayant, où la nature ait été peinte avec

plus de grandiose et de fidélité. Ce qui surtout est fort remarquable dans cette composition, c'est le choix plein de goût que le poète a fait parmi les images des tableaux naturels. Il a évité avec soin l'enflure, sans tomber dans le trivial. Ensuite, il est question de toute autre chose que de saisons et de prairies dans l'ouvrage de Thomson. Le tableau d'un amour vertueux (ch. 1), les épisodes d'*Amélia* et de *Damon*, le magnifique éloge de la philosophie (ch. II), l'hymne sublime de la fin du poème, tous ces passages et beaucoup d'autres viennent interposer des réflexions morales, souvent admirables, parmi les images naturelles.

4. Outre les *Saisons* et les autres ouvrages que nous avons cités, on a de Thomson des *Odes* du ton le plus varié, un *Hymne sur la solitude*, d'une poésie riche et harmonieuse, des *Chansons*, et quelques *Poésies fugitives* qui sont des modèles de goût et de délicatesse.

5. MARC AKENSIDE naquit, en 1721, d'un riche boucher de Newcastle. Après avoir étudié la médecine à Édimbourg, Akenside alla visiter la Hollande, où il fut reçu docteur en la faculté de Leyde (1741). C'est là qu'il composa son poème célèbre sur les *Plaisirs de l'imagination*. Il fit paraître successivement un poème politique, intitulé *Epistle to Curio*, où il attaque vivement lord Pulteney, et quelques *Odes*, dont aucune n'est très-remarquable, sauf l'ode à lord *Huntingdon*. L'*Hymne aux Naiades* d'Akenside (1746), écrit en vers blancs, abonde en images gracieuses et vives. Les *Plaisirs de l'imagination*, poème en trois chants et en vers non rimés, roule sur le pouvoir et les effets de cette faculté. Le style est digne du sujet; le ton en est élevé, la couleur brillante et la diction très-figurée. Akenside mourut en 1770.

6. JAMES BEATTIE, né en 1735 d'un pauvre fermier écossais, reçut cependant une éducation classique au collège d'Aberdeen. Après avoir donné des leçons dans une école de village, il obtint une place dans une pension de la ville, et en cette qualité publia, vers 1760, divers poèmes, tels que la traduction des *Églogues* de Virgile, et un *Recueil d'Élégies, d'Odes et de Stances*, parmi les-

quelles on doit distinguer une ballade charmante, intitulée *l'Ermite*. Nommé professeur de philosophie morale au collège d'Aberdeen, Beattie combattit Hume, attaqua la doctrine de Locke, et commenta Reid dans plusieurs ouvrages philosophiques remarquables (*Recueil de scepticismes*, *Éléments de la science morale*, *Théorie du langage*, *Traité sur l'évidence du christianisme*, etc.). Il mourut en 1803.

7. Outre les productions que nous avons citées, on doit à Beattie des *Essais sur la poésie et la musique*, *sur le rire et les ouvrages de plaisanterie*, *sur la mémoire et l'imagination*, *sur les songes*, et un poème célèbre qui parut en 1771 sous le titre du *Ménestrel*, ou les *Progrès du génie*. C'est un poème en deux chants, le premier de cinquante strophes et le deuxième de soixante-trois, suivant le rythme et la coupe de Spencer. C'était une hardie entreprise que de suivre dans un poème le développement du génie poétique, et d'indiquer la source mystérieuse d'où jaillit l'inspiration. Le style en est constamment pur et harmonieux, sans aucune trace de mauvais goût; en un mot, c'est une des plus belles compositions poétiques qui signalèrent la fin du xviii^e siècle.

§ 4. *Poésie didactique* : Somerville, Armstrong, Langhorne, Paul Whitehead, Blacklock, William Whitehead, William Cowper, Jean Brown, Savage, Chatterton et Darwin.

1. Somerville; ses divers poèmes, entre autres celui de la Chasse. — 2. Armstrong; son Art de conserver la santé, et autres ouvrages. — 3. Langhorne et Paul Whitehead. — 4. Blacklock et William Whitehead. — 5. William Cowper; détails sur ses ouvrages, entre autres le *Task*. — 6. Jean Brown; détails sur sa vie et ses divers écrits. — 7. Richard Savage; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 8. Chatterton; détails sur sa vie et ses différentes productions. — 9. Darwin; ses poèmes didactiques.

1. GUILLAUME SOMERVILLE (1692-1742), issu d'une très-ancienne famille qui conservait encore le nom de ses an-

cêtres normands, a laissé divers ouvrages, l'*Ode* obligée pour les poètes du temps sur la bataille de Blenheim, quelques *Fables*, quelques *Contes*, les *Amusements champêtres*, le *Précieux shelling* et le poème de la *Chasse*, en quatre chants et en vers non rimés. C'est un excellent modèle des beaux vers blancs, et Somerville manie cette langue poétique presque aussi bien que Thomson. On y est frappé de la beauté de ses périodes, de la richesse de ses images et de l'élévation de plusieurs de ses tableaux. On sent partout que l'auteur a écrit de verve et d'inspiration.

2. JEAN ARMSTRONG (1709-1779) cultiva une foule de genres tout à fait différents. On lui doit des ouvrages de médecine encore estimés aujourd'hui, un récit de voyages, des imitations de Shakespeare et de Spencer, de nombreuses épîtres et une tragédie. Ce fut en 1744 qu'après l'*Économie de l'amour*, poème licencieux, il mit au jour son meilleur ouvrage, l'*Art de conserver la santé*, en quatre chants (l'*Air*, la *Nourriture*, l'*Exercice* et les *Passions*). C'est une œuvre d'hygiène sous une forme poétique; mais la difficulté vaincue en est le moindre mérite. Il se distingue surtout par la majesté soutenue du style et par une exquise harmonie.

3. JOHN LANGHORNE (1779), auteur d'*Odes* et d'*Élégies*, a laissé en outre des *Épîtres didactiques* qui jouissent encore de quelque estime.

PAUL WHITEHEAD (1709-1774) était le fils d'un tailleur de Londres. Son premier poème : *The State dunces* (les sots d'État ou les sots politiques) n'offensait que certains personnages (1733); le second, *Manners* (Manières ou Mœurs) contenait des attaques formelles contre le gouvernement établi et la constitution (1739). Mandé à la barre de la chambre des pairs, il se cacha, et publia en 1744 la *Gymnasiade*, satire louable des boxeurs. Dans toutes ses productions, Whitehead se proposa toujours d'imiter la manière de Pope, et il fut le plus heureux imitateur de ce grand poète; mais trop souvent il souilla sa plume par la calomnie et l'impicité.

4. THOMAS BLACKLOCK (1721-91), fils d'un maçon écossais, aveugle à six mois, se fit une réputation comme poète et comme prédicateur. En 1745, il donna un recueil de *Poésies*; ses vers sont élégants, faciles, harmonieux,

animés, pleins de sensibilité, mais souvent incorrects. Il publia ensuite plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on distingue les *Paraclesis* ou *Consolations tirées de la religion*, le *Panégyrique de la Grande-Bretagne*, pièce satirique; *Graham*, ballade héroïque en quatre chants, qui a servi sans doute à Walter Scott, etc.

WILLIAM WHITEHEAD (1715-84), fils d'un boulanger, cultiva les muses de bonne heure. En 1736, on le trouve au nombre des poètes qui célébrèrent le mariage du prince de Galles et la naissance de son fils (depuis George III); mais bientôt après il publia d'autres poésies qui firent plus d'honneur à son talent, entre autres une *Épître sur le danger d'écrire des vers*, le conte d'*Atys et Adraste*, imité par Lebrun le lyrique, et un *Essai sur le ridicule* (1743), modèle de satire permise. Il débuta ensuite sur la scène par le *Bal d'Édimbourg*, qui fut suivi du *Père romain* (1750), imitation de l'*Horace* de Corneille, et de *Créuse*, autre tragédie représentée en 1754. Un voyage en Italie lui inspira plusieurs beaux morceaux de poésie, parmi lesquels on cite surtout son *Ode au Tibre* et six *Épîtres élégiaques* ou *Héroïdes*. Devenu poète lauréat après Cibber (1757), il en remplit les devoirs avec une exactitude sans exemple. C'est une tâche difficile que de composer deux fois chaque année, sur les mêmes sujets, le nouvel an et la naissance du souverain, un poème lyrique qui ne reproduise pas les idées rebattues. Whitehead s'en tira avec honneur, et soutint son titre par divers ouvrages encore estimés : l'*École des amants*, le *Mandement aux poètes*, l'*Excursion en Écosse*, la *Variété*, la *Barbe de bouc*, satire morale et légitime des mœurs dégénérées, etc.

5. WILLIAM COWPER naquit l'an 1731. Après son poème célèbre, intitulé *Tirocinium*, ou *Revue des écoles*, dirigé contre l'éducation publique, Cowper fit paraître, en 1782, un volume d'*Épîtres* sur divers sujets moraux et religieux, en vers rimés, sous les titres de *Table Talk* (Causeries de table, *Retirement* (la Retraite), et *Conversations*, qui sont plutôt des essais de morale philosophique, des tableaux de mœurs que des poèmes; puis, en 1785, *the Task*, ou le

Sopha, poëme en six chants, formant plus de cinq mille vers, souvent prosaïques; et enfin, un poëme-ballade du plus grand comique, *John Gilpin*, historiette dont lady Austen avait souvent amusé la tristesse du poëte, atteint depuis 1763 d'une maladie mentale qui dégénéra par la suite en folie. On lui doit encore une traduction d'*Homère* en vers blancs. Il mourut en 1800.

On trouve dans les ouvrages de Cowper une teinte de sensibilité particulière, dont l'originalité a sans doute pris sa source dans la triste affection dont il fut presque toujours la proie. Il se plaisait à soigner les animaux, dont il a pris la défense, dans un de ses poëmes, contre la cruauté des hommes.

6. JEAN BROWN (1715-1766), vicaire de Newcastle, poëte et prosateur distingué, débuta dans la carrière littéraire par un poëme sur l'*Homme*, imité de la deuxième satire de Boileau, et qui fut suivi, en 1750, d'un *Essai sur la satire*, en trois chants. Un sermon qu'il prononça à Bath contre les excès du jeu, fit, dit-on, supprimer les maisons de jeu dans cette ville de plaisir. Les *Essais sur les caractères de Shaftesbury* (1751), furent encore plus favorablement accueillis du public. En 1755 et 1756, il donna deux tragédies, *Barberousse* et *Athelstan*, qui eurent du succès; mais l'ouvrage qui le rendit particulièrement célèbre en Angleterre et dans toute l'Europe, c'est son *Appréciation des mœurs et des principes du temps* (1757), écrit à l'occasion de l'esprit de découragement qui s'était alors emparé de la nation anglaise, et qui fut suivi d'un réveil funeste à ses voisins. En 1760, il publia un *Dialogue des morts entre Périelès et Aristide*, pour faire pendant au *Dialogue entre Périelès et Cosme de Médicis*, par le lord Lyttleton. A tous ces écrits il faut joindre une ode sacrée, intitulée *la Guérison de Saül*, l'*Histoire de l'origine et des progrès de la poésie*, des *Pensées sur la liberté civile, la licence et les factions*, un poëme sur la *Liberté*, et un volume de *Sermons* (1764), dont trois, relatifs à l'éducation, avaient pour but d'attaquer l'*Émile* de J.-J. Rousseau et ses idées sur l'enseignement religieux. Le

succès de ces discours engagea Brown à composer une espèce de *Code d'éducation* qui le fit appeler, par Catherine II, à la tête de l'instruction publique dans l'empire russe. Brown était sur le point de se rendre à cette honorable invitation, lorsque de violentes attaques de goutte et de rhumatisme altérèrent sa raison au point qu'il se coupa la gorge avec un rasoir (1766). Les vers de Brown ont en général du nerf et de la pureté, et dans ses ouvrages en prose on trouve une grande connaissance du cœur humain, et une saine morale revêtue d'un style élégant et correct.

7. RICHARD SAVAGE, fils adultérin de la comtesse Anne de Macclesfield et de lord Rivers (1698), fut toute sa vie en butte à la haine implacable de cette femme odieuse. Plongé dans la misère, Savage fit des pièces de théâtre, telles que *la Femme est une énigme*, *Love in a veil*, la tragédie de *Sir Thomas Overbury* (1723), etc., en mendiant permission, dans les boutiques de Londres, de tracer quelques lignes sur du papier. La mort de George I^{er} excita sa verve, et le morceau qu'il composa sur cet événement lui valut quelques protecteurs. Peu après, Savage, que le comte de Tyrconnel, parent de sa mère, avait recueilli chez lui avec une pension de 200 livres sterl., fit paraître un ouvrage très-curieux, intitulé *l'Auteur à louer*; il écrivit aussi un poème moral, intitulé *the Wanderer* (l'Homme errant). C'est une composition rimée, en cinq chants, d'une poésie admirable, remplie d'énergie et de force, analogue en tout à l'âme de Savage. Le *Triomphe de la santé et de la joie*, qu'il composa pour la convalescence de lord Tyrconnel, à la suite d'une maladie dangereuse, est remarquable par des idées riantes, par l'harmonie des vers, et par l'ingénieuse fiction qui en fait le fond.

Cependant la conduite licencieuse de Savage dans la maison de lord Tyrconnel lui fit perdre sa protection et l'asile qu'il en recevait. C'est alors que, réduit à la plus profonde misère, et sans un seul ami dont il pût implorer l'assistance, il publia le *Bâtard*, poème dédié très-res-

pectueusement à madame Brett (1), auparavant comtesse *Macclesfield*, par *Richard Savage*, fils du comte *Rivers*, avec une épigraphe d'Ovide : *Decet hæc dare dona novercam*. Ce poëme est admirablement écrit ; il se distingue surtout par la vigueur et l'originalité des pensées, et par un style singulier qui ne ressemble à aucun autre. Tout le monde lut cet ouvrage dans le temps de sa publication, et ce fut la punition de son odieuse mère, qui mourut fort âgée en 1753. *Savage* l'avait précédée de dix ans, dans une prison de *Bristol*, où il avait été mis pour dettes, et où il venait de terminer la satire intitulée *Tableau de Londres et de Bristol*. Outre les ouvrages que nous avons cités, il avait composé le *Lauréat volontaire*, petit poëme adressé à la femme de *George II* ; l'*Avancement d'un prêtre*, poëme dirigé contre l'évêque de *Londres*, et un écrit en prose intitulé *De l'esprit public par rapport aux ouvrages qui concernent les matières publiques*.

8. Parmi les poètes de cette époque, il y en a un, *T. CHATTERTON*, qui se rendit célèbre par la singularité de son talent et de sa destinée. *Chatterton* naquit à *Bristol*, en 1752, d'une famille pauvre et obscure. Son éducation fut toutefois assez soignée. Il étudia au collège, publia quelques *Satires*, et bientôt, en 1769 et 1770, on vit paraître, dans un journal mensuel, des vers écrits en très-vieux style, que le rédacteur du *Magazine* annonçait avoir été copiés de *Rowley*, moine du *xiv^e* siècle. On ne fit pas d'abord grande attention à cette singularité. Dégouté de son séjour à *Bristol*, et de l'avarice des libraires de province, *Chatterton* essaya la fortune à *Londres* ; mais de plus grands malheurs l'y attendaient. Il ne put réussir à se procurer une existence suffisante en écrivant dans les journaux, et il tomba dans la plus affreuse misère. Dévoré d'orgueil et de chagrin, trop fier pour mendier et trop

(1) *Lady Macclesfield* avait épousé le colonel *Brett* après la mort de lord *Rivers*.

peu religieux pour supporter la vie, le malheureux jeune homme, âgé de dix-sept ans et neuf mois, se donna la mort avec une forte dose d'arsenic (1770).

Sept années après sa mort, on publia les poésies, regardées comme l'ouvrage de Rowley, mais qui sont incontestablement l'ouvrage de Chatterton. De vifs débats s'engagèrent sur leur authenticité. Elle fut défendue par Bryant et par Milles, et contestée non moins fortement par Warton et par Tirwhit. La question est aujourd'hui résolue dans le sens de ces derniers, et l'on voit en effet sans peine que l'air ancien et étrange de ces poésies vient beaucoup plus de la vieille orthographe des mots, comme celui des poésies de Clotilde (1), que des expressions mêmes et des tournures. Il a fallu toutefois un grand talent chez un jeune homme de seize à dix-sept ans pour rendre la question douteuse, et sous ce rapport il a fait preuve d'une étonnante habileté. Son poème de la *Tragédie de Bristowe* (Bristowe tragedie, or, the detle of sir Charles Bawdin) est rempli de détails touchants, écrits en style d'une délicate naïveté (2).

9. ÉRASMUS DARWIN (1731-1802), physiologiste, médecin, botaniste et poète, a laissé, outre plusieurs ouvrages scientifiques (*Zoonomia* ou *Lois de la botanique*, etc.), trois ou quatre poèmes didactiques, tels que le *Jardin botanique*, la *Phytologie*, le *Temple de la nature*, etc., qui se distinguent par un style élégant, par une imagination brillante, féconde et variée, par des tableaux attachants, et quelquefois énergiques. Darwin y a employé le merveilleux des sylphes et des gnomes; mais, malgré cette ressource, ses compositions sont un peu froides, et s'il est souvent poète, plus souvent encore il n'a fait que mettre en vers les vérités et les hypothèses des sciences naturelles.

(1) *Hist. de la Litt. française*, moyen âge, art. Clotilde.

(2) M. Ch. Coquerel, p. 490 et suiv.

§ 5. *Poésie lyrique : Collins , Gray , Penrose , Mason , Smollett , les Warton , Woolcott .*

1. De la poésie lyrique anglaise. — 2. Milton, Dryden, Cowley, Thomson, Paroell, mentionnés comme poètes lyriques. — 3. Wyatt, Wotton, Corbet et Young : Collins; détails sur ses ouvrages : appréciation de ses odes. — 4. Thomas Gray; détails sur sa vie et ses écrits. — 5. Ses Odes. — 6. Son Cimetière de campagne. — 7. Penrose; caractère de son talent lyrique. — 8. Mason; ses divers poèmes, entre autres ses Odes. — 9. Tobias Smollett; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 10. Appréciation de Smollett comme historien et comme poète lyrique. — 11. Joseph et Thomas Warton; leurs divers ouvrages. — 12. Woolcott; caractère de ses poésies.

1. La littérature anglaise, dit M. Coquerel, n'est pas moins riche dans le genre de l'ode que dans celui de l'épître, de la satire ou du poème allégorique. Collins, Gray, Mason, Tobias Smollett, et les Warton, sont incontestablement les premiers lyriques anglais. Ne trouvant pas dans les circonstances du temps des sujets propres à la lyre, on les voit, tantôt se jeter dans le passé et y choisir des tableaux fortement passionnés, ou des scènes sauvages et romanesques, tantôt s'adresser aux émotions de l'âme, et revêtir les sentiments du cœur des plus brillantes couleurs de leurs pinceaux. Leur poésie, en général, se distingue par une teinte d'originalité qui n'emprunte rien à la mythologie grecque. Un autre trait distinctif, c'est qu'ils ont modifié le rythme suivant le besoin de leur poésie; et lorsqu'ils prennent pour leur sujet des tableaux gracieux ou terribles, leur vers soutient l'idée poétique, et tâche à représenter, par sa mesure, les situations où il fut inspiré.

2. Sans parler de Milton, dont l'*Hymne sur le jour de Noël* est une ode majestueuse, ni de Dryden, dont les célèbres compositions sur *Sainte Cécile* sont éminemment lyriques, c'est à Cowley que l'on doit rapporter les premières odes régulières de l'époque où la littérature anglaise se constitua définitivement. Thomson a écrit une Ode charmante *sur la Solitude*, et Parnell *sur le Conten-*

tement ; mais Cowley eut plus de feu et d'éclat de style. Cependant, excepté l'Ode sur la *Lumière*, aucune pièce de Cowley ne brille par le mouvement et par la verve. Ce sont des dissertations poétiques sur un sentiment de l'âme, et on y trouve peu de cette inspiration hardie et désordonnée qui distingue le génie lyrique.

3. On ne peut guère rapporter au genre de l'ode quelques poésies de WYAT, de WOTTON et de CORBET, auteurs du *xviii^e* siècle. Le beau poème d'Young, *Imperium pelagi*, offre un caractère plus lyrique. Il faut que l'histoire littéraire descende jusqu'à l'an 1720 pour trouver la naissance d'un véritable poète lyrique, WILLIAM COLLINS.

Collins se rendit à Londres vers 1744, pour y publier un volume de compositions lyriques (*Odes allégoriques et descriptives*) qui n'eut aucun succès. Plus tard, il réussit mieux. Plein de force et de passion, il excelle à prendre le ton solennel et enthousiaste qui doit distinguer l'ode. Ses compositions, en général, sont assez courtes, hormis toutefois l'Ode sur les *Superstitions écossaises*, qui a plus de deux cents vers. Ce qui entraîne dans la lecture de ses ouvrages, c'est quelque chose de désordonné et d'étrange, et une foule d'expressions sortant d'une âme qui sent avec la plus grande énergie. L'Ode aux *Passions*, l'Ode à la *Terreur*, l'Ode à la *Liberté*, sont incontestablement des œuvres où éclate un puissant génie lyrique. L'Ode à la *Pitié* et l'Ode au *Soir* appartiennent au genre gracieux. Dans l'Ode sur les *Superstitions écossaises*, dédiée à John Hume, l'auteur de *Douglas*, Collins a prodigué toutes les ressources et toute la turbulence de sa verve poétique. Le tableau des bardes rhuniques, celui du magicien de l'île de Skye, et surtout la description effrayante de l'*Esprit des eaux*, sont écrits de manière à pénétrer le lecteur d'effroi. Collins a chanté la terreur, et, dans ce morceau, elle l'a inspiré de la manière la plus puissante. On doit encore à Collins des *Églogues persanes* ou *orientales*, où les images sont toujours agréables et brillantes, mais n'ont pas toujours la couleur du sujet. Il mourut en 1756, presque fou, à Chichester.

4. De tous les lyriques anglais, celui dont le nom est le plus populaire, c'est THOMAS GRAY, né l'an 1716 à Londres. Il fit, avec Horace Walpole, un voyage en Italie. En 1742, il eut le malheur de perdre son ami Richard West, qu'il avait connu au collège d'Éton; et le chagrin qu'il en ressentit lui donna la première idée de son *Cimetière de campagne*, publié seulement en 1749. En 1708, il fut nommé professeur d'histoire moderne à Cambridge; mais il remplit bien peu sa chaire, et mourut en 1771, laissant la réputation bien établie d'un poète supérieur.

5. Les ouvrages poétiques de Gray se bornent à dix *Odes* ou *Épîtres* et à son *Élégie*. Malgré la défaveur et le mépris que Johnson a essayé de jeter sur ce poète, Gray n'en reste pas moins à la tête des poètes lyriques de son pays. L'Ode à l'*Adversité*, au *Printemps* et à la *Musique*, l'Ode sur les *Progrès de la poésie*, sont de la plus grande beauté. L'Ode sur une *Vue lointaine du collège d'Éton* nous paraît encore supérieure; on peut en dire autant de la magnifique conception de l'Ode intitulée *the Bard* (le Barde), où le dernier des bardes, seul débris de ces poètes qu'Édouard I^{er} fit égorger, parle au monarque du haut d'un rocher qui domine les vagues, lui annonce toutes les destinées de sa race, et finit par se précipiter dans les flots.

6. Toutefois le chef-d'œuvre de Gray, c'est son *Cimetière de campagne*. Il n'existe peut-être en aucune langue une pièce de vers qui surpasse celle-ci par la beauté et la plénitude des pensées, l'énergique précision et l'harmonie imitative du style, la solennité du sujet, la teinte sombre, religieuse et touchante des sentiments et des images. Cette élégie, dont le *Jour des morts* de M. de Fontanes est une heureuse imitation, a fait surnommer Gray le *Poète de la mélancolie*: et, en effet, c'est à lui que commence cette école de poètes mélancoliques qui s'est transformée, de nos jours, dans l'école des poètes désespérés.

7. Le talent lyrique de THOMAS PENROSE (1743-79) eut quelque rapport avec celui de Collins, et surtout de Gray. Parmi ses œuvres, on distingue l'*Adresse au génie de la Grande-Bretagne*, où il prophétise l'indépendance de l'A-

mérique anglaise, et les *Élans de l'imagination*, composés de trois petits poèmes : les *Casques*, en vers blancs ; le *Carrousel d'Odin*, modelé sur les Odes de Gray, et la *Manie* (Madness), qui passe pour son chef-d'œuvre.

8. WILLIAM MASON (1726-97) fut destiné dès sa jeunesse au service des autels. Dans ses poèmes de *Caraetaeus* et d'*Elfrida*, il essaya sans succès de renouveler le chœur du théâtre grec. Il écrivit aussi le poème d'*Isis* contre les jacobites, un poème didactique en quatre chants, le *Jardin anglais*, et l'imitation en très-bons vers de l'*Art de peindre* de Dufresnoy ; mais ses *Odes* sont le titre le plus durable de sa réputation. Elles ont pour titre : la *Mémoire*, l'*Indépendance*, la *Mélancolie*, le *Sort de la tyrannie*, les *Officiers de la marine britannique*, la *Palinodie*, la *Vérité*, le *Jubilé national*, etc. L'Ode à la *Vérité*, dit M. Coquerel, nous paraît une des plus belles compositions lyriques de la langue anglaise, et digne de supporter la comparaison avec ce que Gray a écrit de plus imposant. Cette ode est une véritable vision des cieux : le poète ouvre les éternelles régions, et assiste à la création de la Vérité, fille de DIEU.

Mason, dans ses Odes, a voulu prouver, comme Gray, que Pope avait eu tort de mettre une versification élégante au-dessus d'une brillante imagination. La poésie descriptive a été enrichie par Mason de tableaux d'une grande fraîcheur ; mais on peut lui reprocher la profusion des détails, et particulièrement des épithètes.

9. TOBIAS SMOLLETT d'Écosse (1720-1771), à la fois poète, médecin, critique, historien et romancier, débuta par la tragédie du *Régicide* ou *Mort de Charles I^{er}*, qu'on ne voulut ni jouer ni lire. Aigri de cet insuccès, il composa deux satires, l'*Avis* et le *Reproche*, où il ne ménagea aucun de ceux qui lui portaient ombrage. En 1748, parurent les *Aventures de Roderick Random*, le plus connu de ses romans, et trois ans après, les *Aventures de Peregrine Pickle*, où, visant au succès le plus honteux, il n'a pas dédaigné de flatter le goût d'une certaine classe de lecteurs pour les obscénités ; on y lit, sous le titre de *Mé-*

moires d'une femme de qualité, l'histoire déshonorante de lady Vane, qui paya l'auteur pour avoir divulgué complaisamment les scandales de sa vie. Après avoir publié les *Aventures de Ferdinand, comte de Fathom* (1753), Smollett, de 1755 à 1763, dirigea la rédaction de la *Critical Review*, journal de haine et de partialité. Dans cet intervalle, il produisit les *Représailles* ou les *Marins de la vieille Angleterre*, comédie dont le but était d'animer la nation contre la France à l'approche d'une nouvelle guerre; et dans l'espace de quatorze mois (1758), une *Histoire complète d'Angleterre depuis le débarquement de Jules César jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, en 1748 (quatre volumes in-4°). Cette histoire fut suivie des *Aventures de sir Lancelot Greaves* (1760). En 1763, Smollett fit un voyage de santé en France et en Italie, dont il publia la *Relation* à son retour. Les *Aventures d'un atome*, qui parurent en 1769, sont une espèce de roman politique où l'auteur passe en revue, sous des noms prétendus japonais, les hommes d'État qui, depuis 1754, avaient dirigé ou contrarié la marche du gouvernement anglais. Sa santé lui fit entreprendre un nouveau voyage d'Italie, pendant lequel il composa son dernier roman, l'*Expédition d'Humphrey Clinker*; il mourut à Livourne en 1771.

10. Smollett fut un mauvais médecin et un critique haineux. Comme historien, son style, facile et animé, manque d'élévation; mais il a de l'ordre, de la clarté, de la simplicité, de l'exactitude dans l'exposé des faits. Comme romancier, il a déployé une imagination fertile; mais un talent supérieur à celui qu'il a montré ne pourrait lui faire pardonner d'avoir outragé, dans ses écrits, la morale et la décence, ainsi que le bon goût. Il peint, en général, le monde avec vérité; il réussit à tracer des caractères enjoués; mais il descend parfois jusqu'à la caricature; ses plaisanteries sont souvent ignobles et dégoûtantes; il semble s'arrêter avec complaisance sur des vices qu'on ose à peine nommer. Comme poète lyrique, Smollett mérite une place distinguée. On cite surtout *the Tears of*

Scotland (les Larmes de l'Écosse), écrites après la bataille de Culloden (1746), et une *Ode à l'indépendance*.

11. Les frères WARTON, JOSEPH, né en 1722, et THOMAS, en 1728, ont tous deux laissé quelques productions qui leur assurent une place parmi les lyriques anglais.

Joseph Warton, ministre de l'Église anglicane, se fit d'abord connaître par les poèmes de l'*Enthousiaste*, de l'*Indien mourant*, etc., et par la satire en prose du *Ranelagh-house*. Bientôt, avec son frère, qui partageait ses goûts, il publia les poésies de son père, et dès lors ils présentèrent l'exemple d'un accord parfait de doctrines et de jugements littéraires. Ces doctrines, à la hauteur desquelles ils ne purent élever les productions de leur talent, avaient un caractère de hardiesse et d'originalité très-remarquable, principalement dans leur manière d'envisager la poésie, manière qui est tout à fait dans le sens des romantiques de nos jours. Leur école a reçu le nom d'*école wartonienne*. Faisant consister la poésie tout entière dans l'inspiration, ils s'efforcèrent d'en rapporter la source à deux facultés principales, l'*invention* et l'*imagination*; ils oublièrent le troisième élément constitutif de la poésie, la *raison* (1), sans laquelle il n'y a ni règle ni morale dans les beaux-arts. Ce fut dans la préface d'un volume de ses *Odes*, publié en 1746, que J. Warton émit pour la première fois sur ce sujet ses idées, évidemment incomplètes. On distingua surtout dans ce volume son *Ode à l'Imagination*. Il donna ensuite tous ses soins à une édition de Virgile, où l'*Énéide* est traduite par Chr. Pitt, et les *Bucoliques* ainsi que les *Géorgiques* par Warton lui-même. En 1753, il prit une part active à la rédaction de l'*Advertiser* (l'Aventurier), journal de critique littéraire; mais ce qui lui valut la plus solide renommée, ce fut son *Essai sur le génie et les écrits de Pope*, en deux volumes in-8°, ouvrage qui obtint beaucoup de succès, bien qu'il contrariât un peu le préjugé national en faveur de la supériorité

(1) Voy. mon *Traité de littérature*, Poétique.

attribuée au génie poétique de Pope. Joseph Warton mourut en 1800. Comme poète, on lui trouve plus de pureté, plus d'élégance que de force; son principal mérite est d'avoir été un critique éclairé, savant et judicieux.

Thomas Warton a plus écrit que son frère. Il a publié des *Poèmes*, des *Éditions* classiques, des *Épîtres*, et surtout son *Histoire de la poésie anglaise* du ^{xii^e} au ^{xviii^e} siècle, dont il n'a paru que trois volumes complets (1774-78-81). Il mourut subitement en 1790. Ses *Odes* méritent d'être lues autant que ses ouvrages de critique et d'histoire littéraire. Ses *Plaisirs de la Méléanolie*, de 1745, sont poétiquement écrits, mais pâles à côté de *Il Penseroso* de Milton. Ses *Odes au Premier jour d'avril* et *au Soir*, l'épître *the Hamlet*, la *Chaumière*, sont extrêmement gracieuses. Mais le morceau de T. Warton qui nous paraît le plus poétique, c'est son ode *the Crusade*. C'est le chant des ménestrels anglais, lorsque la flotte du roi Richard découvre les rivages de la Palestine. Thomas Warton fut poète lauréat après Whitehead. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit le *Triomphe d'Isis*, contre-partie de l'*Isis* de Mason, et quelques morceaux dans le recueil du docteur Johnson, intitulé *le Fainéant* (*the Idler*).

12. JOHN WOOLCOTT, surnommé *Peter Pindar*, donna la forme de l'ode à ses satires. Nous disons ses satires; cependant nous sommes portés à considérer Woolcott comme parodiste, et nous pensons qu'il doit prendre rang dans la classe des caricaturistes poétiques. Rien de plus rebutant que les continuelles palinodies de l'auteur, que cette moquerie des hommes et des choses les plus respectables. Ce doute, cette dérision qui éteignent l'enthousiasme et la foi, cet esprit vaudevilliste qui a rapetissé tout ce qu'il y a de grand en France, vertus, religion, génie, gloire, beaux-arts, poésie et musique, exerce aussi son empire en Angleterre, depuis Hume et Woolcott. Celui-ci ne ménage rien; il attaque tour à tour les femmes, le docteur Johnson, Joseph Banks, président de la Société royale, qu'il représente soutenant cette thèse : que les mouches appar-

tiennent à la famille des homards. Il est surtout inexorable envers les peintres, et particulièrement envers Benjamin West, l'Américain. Enfin, il parodie le langage du roi George III, et lui fait jouer un rôle principal dans une épopée dont le héros est un pou. L'action, il faut le dire, en est intéressante; elle ne languit jamais, et provoque un rire inextinguible. La *Pousiade* (tel est le nom du poème) mérite une place distinguée après la *Batrachomyomachie*, la *Secchia rapita* et le *Lutrin*. Un autre poème de ce genre, plus comique peut-être, est sorti de la plume féconde de Woolcott, c'est la *Visite de George III à la brasserie de bière de Withbread*. Woolcott est le poète de la démocratie et le Cobbet de la poésie. Il est mort vers 1819.

§ 6. Poésie mêlée.

1. Hammond, les deux West, Harvey et Bramston. — 2. Robert Blair, Broome, mistriss Leapor, Pitt, Watts et Boyse. — 3. Ambroise Philips, Duck, lady Luxborough, More ou Moore et Mendez. — 4. Brook et Sancho. — 5. Shenstone et Churchill. — 6. Lloyd et Shaw. — 7. Smart, Stillingfleet et Jago. — 8. Dyer et Gilbert Cooper. — 9. Harte, miss Pennington et Browne. — 10. Lyttleton. — 11. Glover. — 12. Wilkie et Mickle. — 13. Green et mistriss Rowe. — 14. Tickell.

1. JAMES HAMMOND (1710-1742), surnommé le *Tibulle anglais*, a laissé des *Élégies érotiques* qui ont perdu beaucoup de leur réputation. Johnson n'y trouve ni naturel ni passion, mais seulement une froide pédanterie. Il n'est pas vrai qu'Hammond soit mort d'amour et de démence, comme on l'a dit (Jarry de Marey), puisqu'il fut en 1741 nommé membre du parlement pour le canton de Truron, dans le comté de Cornouailles.

RICHARD WEST, mort à 26 ans (1742), signala sa courte carrière par quelques morceaux brillants, où l'on distingue surtout une élégie *sur la mort de la reine Caroline*.

GILBERT WEST (1706-1756), homme aimable et religieux, a donné plusieurs ouvrages où sont empreintes ces deux qualités : l'*Institution de l'ordre de la Jarretière*, espèce de poème dramatique avec chœurs, qui se distingue par une morale pure et élevée; des *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de J.-C.*, traduites en français par l'abbé Guénée; la traduction estimée, quoique un peu diffuse, des *Odes de Pindare*, avec diverses autres pièces en prose et en vers; l'*Abus des voyages* et l'*Éducation*, deux poèmes

écrits dans le style de Spencer. Ce sont deux imitations assez heureuses relativement au rythme, au langage et à la fiction.

LORD HARVEY (1696-1743), ami de lady W. Montague, a laissé des *Héroïdes* qui ne sont pas sans mérite.

BRANSTON (1744) est digne d'être mentionné comme l'auteur d'un *Art potitique*, parodie pleine de verve de l'Art poétique d'Horace, et d'une Épître intitulée *L'Homme de goût*.

2. ROBERT BLAIR, poète écossais, qui mourut en 1744, mérite d'être distingué comme auteur d'un très-beau poème, le *Tombeau* (the Grave), composition lugubre qui a servi de type aux Nuits d'Young.

WILLIAM BROOME (1745), collaborateur de Pope dans la traduction de l'*Odyssée*, dont il fit huit chants et toutes les notes, a laissé en outre un *Recueil de poésies* et la traduction en vers des *Odes d'Anacréon*.

On doit à mi-triss LEAPOR, fille d'un jardinier, morte à vingt-quatre ans (1746), deux volumes de *Poésies* qui jouissent encore de quelque estime.

PITT (1699-1768), recteur de Pimperm, a laissé diverses poésies, entré autres une traduction de l'*Art poétique* de Vida.

ISAAC WATTS (1674-1748), théologien et poète, travailla pour l'instruction des différents âges, depuis ceux qui bégayaient leurs premières leçons jusqu'aux lecteurs éclairés de Malebranche (*Logique*, *Perfectionnement de l'entendement*, *Discours sur l'éducation*, la *Connaissance des cieux et de la terre rendue facile*, *Essais philosophiques sur divers sujets*, etc.). Comme poète, Watts se distingue par la chaleur de l'imagination et du sentiment; mais cette imagination est trop peu réglée par le jugement et le goût. Les plus populaires de ses productions sont une *Version des Psaumes* (en vers), des *Hymnes* et des *Chansons spirituelles*.

SAMUEL BOYSE (1708-1749), que son inconduite jeta dans la misère, mais qui, sur la fin de sa vie, changea de mœurs, est surtout connu par un poème sur la *Divinité*, et par la traduction du traité de Fénelon sur *l'existence de Dieu*.

3. AMÉROISE PHILIPS (1671-1749) débuta par des *Pastorales* qui furent mises quelque temps en parallèle avec celles de Pope. Parmi ses autres ouvrages, on distingue l'*Hiver* de 1709, morceau descriptif que le poète de Twickenham, son ennemi, a lui-même loué; les tragédies de la *Mère éplorée* (traduction d'*Andromaque*), de l'*Anglais*, d'*Humphrey*, duc de Gloucester, etc. En général, on trouve dans sa poésie plus d'élégance et d'harmonie que de force et d'élévation.

ÉTIENNE DUCK (1705-1756), d'abord garçon de ferme, puis poète et prédicateur, a laissé des poésies, *Fables et pièces fugitives*, qui jouirent longtemps d'une certaine réputation; mais on ne le cite plus guère aujourd'hui, surtout depuis que Robert Burns, enlevé comme lui au travail de la charrue par le goût des lettres, a déployé un talent si supérieur.

LADY LUXBOROUGH (1756), sœur de Bolingbroke, mérite d'être mentionnée comme auteur de *Chansons* et autres poésies fort agréables.

ÉDOUARD MORE ou MOORE (1720-57), commis chez un marchand de

toiles, publia, avec sa femme, née Hamilton, divers ouvrages, entre autres des *Fables pour les dames*, dont le sens est énergique et la versification agréable; deux comédies, *l'Enfant trouvé* et *Gilbert*; une tragédie, le *Joueur*; le *Jugement du Persan Sélim* et les célèbres feuilles périodiques intitulées *le Monde*, dont on a fait, après sa mort, un recueil en quatre volumes.

JOSÉ MENDEZ (1758), Juif millionnaire, a laissé en anglais *l'Écuyer des dames*, et des *Poésies diverses* qui ne sont pas sans mérite.

4. HENRI BROOKE (1706-1783), poète irlandais, après s'être fait connaître par un poème sur *la beauté universelle*, donna la tragédie de *Gustave Wasa*, pièce remarquable surtout par les sentiments de liberté dont elle est remplie. On lui doit encore les tragédies du *Comte de Westmoreland* et du *Comte d'Essex*; quelques petits poèmes, parmi lesquels on distingue *The femals seducers*, et plusieurs romans, entre autres le *Fou de qualilé* et *Juliette Grenville*.

IGNACE SANCHE, né l'an 1729, à bord d'un vaisseau négrier, et nègre lui-même, élevé en Angleterre par les soins du duc de Montagu, commença à se faire connaître par une *Épître* adressée à Sterne, et empreinte d'une douce sensibilité. L'auteur de *Tristram Shandy* devint son ami. Les autres productions de Sancho sont des *Poésies*, deux *Pièces de théâtre*, une *Théorie de la musique*, et des *Lettres* écrites à différents personnages, et où l'on trouve à la fois beaucoup d'esprit et de naturel, de la sensibilité et une morale excellente, avec un caractère de philanthropie assez remarquable.

5. WILLIAM SHENSTONE (1714-1763) montra dans son talent quelque chose de l'élévation de Pope et de l'esprit de Swift. Parmi ses poèmes, on distingue le *Jugement d'Hercule*, des *Élégies* (*Ballade pastorale*, etc.), et surtout la *Maîtresse d'école*, écrite dans le mètre de Spencer. On ne peut rien imaginer de plus gracieux et de plus naïf que les strophes où Shenstone raconte les impressions de son enfance et ses souvenirs d'école. On a encore de Shenstone des *Essais sur les hommes et les mœurs*, et des *Lettres à ses amis*, qui offrent des réflexions justes, naturelles, quelquefois neuves et piquantes, au milieu de plusieurs idées fausses et paradoxales.

CHARLES CHURCHILL (1731-1764), curé à Westminster, se lia avec Thornton, Colman et Lloyd, qui formaient, vers le milieu du XVIII^e siècle, une sorte de triumvirat littéraire. Bientôt il se fit connaître par son poème de la *Rosciad*, satire des acteurs qui occupaient alors la scène anglaise. Son goût satirique se porta ensuite sur des objets

politiques ou personnels : l'*Apologie*, la *Nuit*, la *Prophétie de famine*, dirigée contre les Écossais, l'*Épître à W. Hogarth*, la *Conférence*, le *Duelliste*, l'*Auteur*, l'une de ses plus agréables productions, *Gotham*, le *Candidat*, l'*Adieu*, le *Temps*, l'*Indépendance*, etc. On lui doit en outre le poème du *Revenant*, en quatre chants. Churchill, mauvais époux et mauvais citoyen, était l'ami du fameux démagogue Wilkes (1). Les Anglais le regardent comme un homme de génie ; mais, poète très-inégal, souvent obligé d'écrire pour vivre, il se laissait aller à sa facilité naturelle, soignait peu ses ouvrages, et ne songeait guère à la postérité. Des allusions fréquentes aux discussions politiques qui occupaient alors les esprits, les rendent aujourd'hui insipides ou obscurs.

6. ROBERT LLOYD (1764), ami de Churchill, dont la mort causa la sienne, partagea toutes les erreurs de sa conduite. On a de lui plusieurs poèmes, les *Progrès de l'envie*, l'*Acteur*, le *Babil* (Chit-Chat), et cinq pièces médiocres de théâtre, entre autres la *Nouvelle école des femmes* et la *Mort d'Adam*. Lloyd est regardé comme un versificateur harmonieux, dont le talent était de donner à de vieilles idées une tournure neuve et élégante.

CUTHBERT SHAW (1738-1771), comédien ambulant, journaliste et poète que la misère, suite de ses débauches, conduisit prématurément au tombeau, a laissé des poésies diverses, entre autres un poème sur la *Liberté*, des *Odes sur les quatre saisons*, les *Quatre chandelles d'un sou*, satire dirigée contre Lloyd, Churchill, Colman et Shirley ; une autre satire intitulée *la Lice* (the Ron), où sont caractérisés plus ou moins sévèrement les poètes de l'époque ; deux touchantes élégies, l'une *sur sa femme*, l'autre *sur son fils* ; enfin une satire de la *Corruption*, où il a peint sa propre situation sous l'inspiration du désespoir.

7. CHRISTOPHE SMART (1722-1771), poète à douze ans, soutint les espérances précoces qu'il avait données. Les productions de sa première jeunesse comprennent le poème du *Tripes*, la traduction en vers latins de l'*Essai sur l'homme*, le *Soliloque de la princesse de Perswinkle*, et un *Tour à Cambridge*, comédie assez gaie. A vingt-cinq ans il concourut pour le prix de poésie qu'on appelle *Seatonian prize*, et le remporta cinq fois par des poèmes *sur l'Éternité*, *sur l'Immensité*, *sur l'Être suprême*, etc. La critique peu mesurée que le docteur Hill fit de ses productions, en 1753, jeta Smart dans la sa-

(1) Voy. mon *Histoire d'Angleterre*, règne de George III.

tire : il publia l'*Hilliad*, morceau plein d'esprit, mais trop âcre et fait pour déshonorer l'auteur, si Hill n'avait été lui-même le plus vil des folliculaires. Smart revint bientôt à des compositions plus dignes de lui, et il donna successivement des *Odes*, des *Chansons* et des *Fables* ; ces dernières sont remarquables par leur gaieté franche et par la facilité de la versification. Vers le milieu de sa vie, Smart fut atteint d'une aliénation mentale, et l'on ne retrouve plus que de rares éclairs de talent dans son *Ode à David*, dans sa *Traduction des Psaumes*, dans ses *Paraboles du Seigneur*, etc.

BENJAMIN STILLINGFLEET (1702-1771), naturaliste distingué, a laissé deux poèmes : l'*Essai sur la conversation*, et les *Tremblements de terre*, qui lui donnent un rang honorable parmi les poètes didactiques du second ordre.

RICHARD JAGO (1711 ou 15-1781), ecclésiastique, publia vers 1750 trois *Élégies* assez touchantes, intitulées les *Chardonnerets*, les *Hirondelles* et les *Merles*. Il donna ensuite les *Boueurs*, burlesque églogue de ville ; *Imprimer ou ne pas imprimer*, parodie très-bien faite du fameux monologue de Hamlet : *To be or not to be* (Être ou ne pas être) ; *Edgehill*, poème descriptif en vers blancs ; le *Travail et le Génie* (Genius), fable adressée à son ami Shenstone, etc., productions qui le placent parmi les poètes du troisième ordre.

8. JOHN DYER (1700-58), peintre et poète, débuta, dans la poésie, par la *Colline de Grongar* (1727), morceau délicieux où il dépeint les sites du pays de Galles, sa patrie : le style n'en est pas très-correct ; mais il y a un charme infini dans ses tableaux, dans ses images et dans ses réflexions. Un voyage qu'il fit en Italie lui inspira son poème des *Ruines de Rome*, en vers blancs, plus varié et plus animé que la *Colline*, et où l'on trouve plusieurs morceaux de la plus belle poésie. De retour en Angleterre, il se fit ministre, et publia vers la fin de sa vie la *Toison* (1757), poème didactique en quatre chants, sur les troupeaux.

JEAN-GILBERT COOPER (1723-1767) se fit d'abord connaître par le *Pouvoir de l'harmonie*, poème en deux chants, qui n'est guère qu'une faible imitation des *Plaisirs de l'imagination*, poème d'Akenside, son ami. On lui dut ensuite une excellente traduction de *Ver-vert*, un morceau lyrique de la plus grande beauté, la *Tombe de Shakespeare*, des *Épîtres d'Aristippe dans la retraite à ses amis de la ville*, où il a imité heureusement la manière de Gresset, des *Lettres sur le goût*, ouvrage plus agréable que solide, et la *Vie de Socrate*, où il a montré un talent supérieur.

9. WALTER-HARTE (1700-1774), auteur d'une *Histoire de Gustave Adolphe* (1749), est plus connu ou du moins plus estimé comme poète. En 1727, il avait publié avec succès un volume de *Poésies* ; il le fit suivre d'un *Essai sur la satire*, d'un *Essai sur la raison*, poème d'un ton religieux auquel Pope travailla lui-même, et d'un *Essai sur la peinture*, où l'on trouve, comme dans ses autres productions, plus de goût que de génie poétique. Son dernier poème est de 1767 ; il a pour titre l'*Amarante*.

Miss PENNINGTON, morte à vingt-cinq ans (1759), mérite d'être citée pour son *Liard de cuivre*, ingénieuse parodie du *Brillant Shilling* de J. Philipps ; et l'ambassadeur sir Williams, CH. HAMBURY (1759), pour son *Progrès du mécontentement*, poème assez original.

HAWKINS BROWNE (1706-1760), outre un poème anglais sur le *Dessin et la Beauté*, et un poème latin sur l'*Immortalité de l'âme*, en a laissé un autre intitulé *la Pipe de tabac*, divisé en six chants, dont chacun offre l'imitation heureuse et piquante du style d'un poète contemporain. Les six poètes imités sont Cibber, Ambrose Philipps, Thomson, Young, Pope et Swift.

10. Au nombre des poètes qui se sont distingués par une certaine élégance de style et une grande sensibilité, on doit ranger lord GEORGE LYTTLETON. Né vers l'an 1709 d'une famille noble, il fit ses premières études à l'école d'Eton, où il composa ses *Pastorales* et quelques autres poésies légères. A l'université d'Oxford, il publia un poème sur *Blenheim* et les *Progress of Love*. Faisant ensuite le *tour d'Europe*, qui est un article de l'éducation anglaise, il adressa à son gouverneur d'Oxford, le docteur Ayscough, une *Épître* descriptive qu'il fit suivre de *Lettres persanes* (1735), composées sur le modèle de celles de Montesquieu. Lyttleton joua un rôle fort important dans la politique de son époque. Homme probe, il fut l'antagoniste le plus animé de Walpole le corrupteur, qu'il finit par renverser. Il fut l'ami de Pope, et, par ses soins, le prince de Galles donna une pension de 100 liv. sterl. à Thomson. En 1741, Lyttleton avait épousé la fille de Fortescue, qu'il perdit après cinq ans de l'union la plus heureuse. Ce fut le motif de sa célèbre *Monody*, poème où il déplore son malheur en termes extrêmement touchants. Dix ans avant sa mort (1773), Lyttleton, retiré loin des affaires dans sa charmante terre d'Hagley, y composa son *Histoire de Henri II*, l'un de ses meilleurs ouvrages. On lui doit encore vingt-cinq *Dialogues des morts* (1), remarquables par la pureté et l'élégance du style, un *Voyage au pays de Galles*, et d'excellentes *Observations sur la conversion et l'apostolat de S. Paul*, où il a déployé une grande force de raisonnement.

11. RICHARD GLOVER (1712-1785), poète, négociant et homme d'État, débuta, à seize ans, par un *Poème à la mémoire de Newton*. En 1737, il fit paraître son *Léonidas*, poème héroïque en sept chants, et, deux ans après, *Londres ou les Progrès du commerce*, et la ballade célèbre de l'*Ombre de l'amiral Hosier* (Hosier's ghost). Il

(1) Lyttleton eut pour collaboratrice mistress MONTAGUE (Elisabeth Robinson, 1720-1800), auteur du *Génie de Shakespeare* et d'une *Correspondance* intéressante publiée après sa mort.

donna aussi au théâtre deux tragédies, *Boadicée* et *Médée*, et mourut à l'âge de soixante-treize ans, laissant imparfait un poème en trente chants, intitulé *l'Athénaïde*, que publia sa fille, mistriss Halsay. La réputation de Glover est due tout entière au *Léonidas*. Le plan du poème est bien tracé; les caractères en sont fortement dessinés, et l'intérêt est soutenu jusqu'à la fin. On y admire des comparaisons neuves et brillantes; et les épisodes, qui sont assez multipliés, ne paraissent jamais étrangers à l'ensemble. Mais l'auteur, en rejetant de sa composition tout emploi du merveilleux, s'est privé d'un puissant moyen de séduction. La construction brusque et laconique de ses périodes est loin aussi d'être favorable à l'harmonie. Il y a en général, dans toutes ses productions en vers, plus de poésie de pensées et d'images que de poésie d'expression. Quant à *l'Athénaïde*, qui fait suite au *Léonidas*, c'est une composition faible, où l'intérêt divisé, en se portant sur une race de héros, ne se fixe fortement sur aucun d'eux.

12. A côté de Glover, nous devons mentionner WILLIAM WILKIE (1721-1772), poète écossais, auteur de *l'Épigonade*, poème héroïque dont le sujet est pris dans l'histoire de Thèbes. On y trouve des descriptions brillantes, une couleur antique et une versification harmonieuse. On doit encore à Wilkie le petit poème du *Songe* et des *Fables* estimées.

GUILLAUME-JULES MICKLE (1734-1788), poète écossais, est surtout connu par sa traduction en vers des *Lusiades* de Camoëns. Ses vers ont de la force et de l'harmonie; et quoiqu'on y trouve des incorrections, sa traduction passe pour la plus belle de ce genre, après *l'Iliade* de Pope. On doit encore à Mickle le poème moral intitulé *la Providence*, celui de *Sir Martyn*, *Voltaire parmi les Ombres*, une *Élégie sur Marie, reine d'Écosse*, la *Prophétie de la reine Emma*, ballade, etc.

13. MATTHIEU GREEN (1696-1737), ami du poète Glover et poète lui-même, est surtout connu par le poème du *Spleen*, pétillant d'esprit, riche de poésie, et non moins original dans les pensées que dans le style. Le caractère particulier de son talent est de rapprocher des idées

éloignées, de manière à produire des effets nouveaux et frappants. Sa diction est exempte de manière; mais elle est souvent négligée, prosaïque et incorrecte.

Elisabeth Singer, mistriss ROWE (1674-1737), épouse du philologue de ce nom, à qui l'on doit la continuation des *Hommes illustres* de Plutarque (1), publia à vingt-deux ans, sous le nom poétique de *Philomèle*, un recueil de vers intitulé *Poems on several occasions*, qui lui mérita les éloges des critiques anglais. Devenue veuve en 1715, elle publia successivement : l'*Amitié après la mort*, en vingt lettres des morts aux vivants; des *Lettres morales*; l'*Histoire de Joseph*, poème en dix chants; des *Œuvres mêlées* en prose et en vers, etc.

14. THOMAS TICKELL (1686-1740), ami constant d'Addison, dont il avait, pour son début, loué la *Rosamonde* et le *Caton*, dut à l'auteur du *Spectateur* la place et la considération littéraire dont il a joui. Il se fit connaître ensuite par un poème intitulé *Perspective de la paix* (the Prospect of peace), qu'il publia justement à l'époque où les ministres de la reine Anne négociaient les traités de 1714, à la suite des guerres sanglantes de la succession d'Espagne. Addison, par son suffrage dans le *Spectateur* (n^o 523), fit ou accrut la fortune de cette production. Tickell salua l'arrivée de George I^{er} par un nouveau poème, le *Voyage royal*, et publia contre le parti jacobite deux satires : une *Imitation de la prophétie de Nérée*, et l'*Épître d'une lady, en Angleterre, à un gentleman, à Avignon*. Tickell composa encore, entre autres productions, le *Jardin de Kensington*, la ballade de *Colin et Lucy*, et l'*Épître à une dame avant le mariage*. Il osa publier le premier livre de la traduction de l'*Illiade*, en concurrence avec Pope; mais une autre production de Tickell a sauvé sa mémoire des atteintes du temps : c'est son admirable *Élégie* sur la mort de son ami et de son protecteur Addison. Nul autre poète anglais n'a composé un morceau funéraire qui en approche; jamais la douleur n'a parlé un langage plus vrai; jamais l'amitié n'a inspiré des regrets plus touchants.

(1) Énée, Tullus Hostilius, Aristomène, Tarquin l'Ancien, Luc. Junius Brutus, Gélon, Cyrus et Jason.

§ 7. De quelques poètes écossais remarquables.

1. Allan Ramsay; son *Gentil berger* et ses *Anciennes poésies écossaises*. — 2. Mallet ou Malloch et Michel Bruce. — 3. Granger ou Grainger et Falconer. — 4. Burns; détails sur sa vie et ses ouvrages; caractère de ses poésies. — 5. Fergusson.

1. ALLAN RAMSAY, natif d'Édimbourg (1696-1758), s'éleva de la modeste profession de barbier, à un très-haut degré de gloire littéraire; mais il vécut pauvre et malheureux. Sa composition dramatique, *the Gentle Shepherd* (le *Gentil* ou plutôt le *Noble Berger*), quoiqu'elle ne soit pas sans mérite, n'est point l'ouvrage qui a fondé sa réputation; il la doit surtout à ses *Anciennes poésies écossaises*, parmi lesquelles il glissa quelques-unes de ses productions, qui ne sont pas les moins estimées. Élegance et grâce naïve, sentiments naturels et vrais, tels sont les caractères de la poésie de Ramsay. C'est le *Théocrite de l'Écosse*.

2. DAVID MALLET OU MALLOCH (1700-1765), descendant des Mac-Gregors, débuta, à vingt-quatre ans, par la célèbre ballade de *Guillaume et Marguerite*, qu'il fit suivre d'*Edwin et Emma*, et autres productions de ce genre. En 1728, il donna le poème intitulé *l'Excursion*, où il imita assez heureusement le style de Thomson. On lui doit encore, outre cinq pièces de théâtre (*Eurydice*, *Mustapha*, *Alfred* avec Thomson, *Britannia* et *Elvire*), le poème de *l'Ermite* (*Amyntor* et *Theodora*), en deux chants; un autre, *On verbal criticism* (sur la critique littéraire), et une *Vie de Bacon*.

MICHEL BRUCE (1746-1767) s'annonça dans sa courte carrière comme un poète descriptif assez distingué; on estime surtout son poème de *Lochleven*, publié après sa mort.

3. JACQUES GRANGER OU GRAINGER (1723-1767), médecin et poète écossais, se fit d'abord connaître comme littérateur par une ode *A la Solitude*, qu'on admire encore. Il traduisit ensuite, en vers, avec assez de bonheur, les *Élégies* de Tibulle. Conduit par sa profession à l'île de Saint-

Christophe, où il épousa la fille du gouverneur, il y composa son poème de la *Canne à sucre*, en quatre chants et en vers blancs. Ce poème offre quelques épisodes intéressants, ainsi que des peintures admirables de l'ouragan et des tremblements de terre; mais, dans ce sujet si neuf pour la poésie, le talent du poète n'a pu déguiser la bassesse des détails dans la description des procédés de l'art.

GUILLAUME FALCONER (1735-1770), poète écossais que l'indigence força de s'enrôler dans la marine, après avoir failli périr dans la traversée d'Alexandrie à Venise, publia un poème en trois chants, intitulé *le Naufrage*, et écrit avec une chaleur digne du sujet. On lui doit encore un *Dictionnaire de marine*, un poème *Sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, une *Ode au duc d'York*, des *Chansons*, et le *Démagogue*, satire politique dirigée contre Wilkes et Churchill.

4. ROBERT BURNS, fils d'un simple jardinier, naquit en 1759 dans le comté d'Ayr. En 1786, il fit paraître un volume de poésies champêtres qui obtint un grand succès. Obligé de vendre une ferme qu'il avait récemment achetée, et de prendre une place obscure et pénible dans l'exercice, c'est dans l'exercice de cet emploi qu'il composa une foule de *Ballades* et de *Chansons* dont il ne recueillit pas le fruit. Il mourut en 1796, à l'âge de trente-sept ans.

Burns, pour la naïveté, pour l'inspiration, pour l'élégance, quelquefois même pour le sublime, mérite un rang distingué parmi les poètes contemporains. Ses poèmes sont en dialecte écossais. Nous citerons surtout ses délicieuses stances sur le *Samedi soir dans la chaumière*, modèle d'un naïf sublime, et son épître à la *Marguerite de la montagne* (avril 1790), tendre fleur dont la charrue avait brisé la tige.

5. A côté de Burns, plaçons ROBERT FERGUSSON (1750-1774), jeune poète écossais que l'intempérance tua à l'âge de vingt-quatre ans, et dont les ouvrages, tels qu'une *Églogue* et deux *Élégies* (le *Déclin de l'amitié* et la *Résignation à la mauvaise fortune*), contribuèrent à former le talent du poète laboureur.

§ 8. *Poésie dramatique.*

1. Les trois Cibber, leur théâtre. — 2. Les Hoadly, Dodsley et Cunningham. — 3. Southern; son théâtre. — 4. Lillo; caractère moral et religieux de son théâtre. — 5. Hill; ses divers ouvrages. — 6. Foote, surnommé le moderne Aristophane. — 7. Garrick, acteur célèbre; son théâtre. — 8. George Colman. — 9. George Junior Colman; caractère immoral de ses pièces. — 10. Murphy. — 11. Holcroft. — 12. Cumberland. — 13. Shéridan; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 14. Mérite de Shéridan, comme orateur et comme poète dramatique. — 15. Maturin, ses divers ouvrages. — 16. Genre satanique de ses écrits.

1. Vers le milieu du XVIII^e siècle, le théâtre anglais nous présente d'abord les trois Cibber, Colley, Théophile, et la femme de ce dernier.

COLLEY CIBBER (1671-1757), fils d'un sculpteur allemand, d'abord acteur, débuta, comme auteur dramatique, par le *Dernier expédient de l'amour*, qui eut un grand succès (1695). *L'Esprit d'une femme* (1697) ne réussit pas. Après la tragédie malheureuse de *Xerxès*, il donna successivement le *Loves makes a man*; le *Mari insouciant* (1704), pièce écrite avec élégance, et présentant un tableau de mœurs vrai; le *Non jureur* (1717), faible imitation de *Tartufe*, et dix autres pièces qui furent toutes représentées avec plus ou moins de réussite. Cibber avait été nommé *poète lauréat* à la place d'Eusden.

THÉOPHILE CIBBER (1703-1757), fils de Colley, fut comme lui acteur-auteur. Il arrangea pour le théâtre trois pièces qui ne sont point de lui : *Henri VI*, *Roméo et Juliette* de Shakespeare; *Pattic et Peggy*, pastorale tirée du *Gentil berger* de Ramsay. Ses productions originales sont : *l'Amant*, les *Progrès du libertinage*, pantomime, et la *Criée*, farce. SUSANNE-MARIE CIBBER (1716-66), sa femme, actrice distinguée, a traduit *l'Oracle* de Sainte-Foix, petite comédie qui fut jouée à son bénéfice.

2. BENJAMIN HOADLY (1706-1757), médecin de la cour, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques remarquables (*Organes de la respiration*, *Expériences électriques*, etc.), a laissé la comédie du *Mari soupçonneux*, l'une des plus agréables du théâtre anglais. JOHN HOADLY (1711-76), son frère, donna plusieurs pièces médiocres : le *Contraste*, comédie; la *Vengeance* et *Phébé*, pastorales; *Jephthé* et la *Force de la vérité*, oratorios, et quelques autres productions de ce genre.

ROBERT DODSLEY (1703-1764), qui, de laquais, devint poète et fameux libraire, publia d'abord par souscription un recueil de ses poésies sous le titre modeste, mais piquant, de la *Muse en livrée*. Après la représentation de la *Boutique de bijoux*, pièce qui lui valut une espèce

de fortune (1785), il ouvrit à Londres une boutique de librairie qui devint bientôt le rendez-vous des littérateurs les plus distingués. Il donna successivement le *Roi et le Meunier de Mansfield*, farce dramatique, entremêlée de Chansons populaires, et fondée sur une ancienne ballade historique; *Sir John Cockle*, qui en est la suite; le *Triomphe de la paix*, pièce patriotique à l'occasion du traité d'Aix-la-Chapelle en 1748; *l'Économie de la vie humaine*.

JEAN CUNNINGHAM de Dublin (1729-1773)¹, comédien ambulant, auteur de *Fables*, d'*Églogues* et autres poésies légères, a laissé une pièce, *l'Amour dans un brouillard*, où Garrick a pris le sujet de sa petite comédie du *Valet menteur*.

3. THOMAS SOUTHERN, de Dublin (1659-1736), débuta, dans la carrière dramatique, par le *Prince persan* ou le *Frère loyal* (1682), pièce de circonstance, pour célébrer le triomphe des torys. Elle fut suivie de la *Mère à la mode* (1684), la *Dame errante*, la *Femme Spartiate*, *l'Excuse des femmes* (1692), la *Dernière prière d'une jeune fille* (1693), le *Destin de Capoue*, *l'Oronoko* ou *l'Esclave royal*, et le *Fatal mariage*. *L'Oronoko* est tiré d'une Nouvelle de mistriss Behn. Les passions y sont bien développées, les sentiments en sont nobles, le style brillant; elle ne le cède à aucune pièce anglaise pour le mouvement de l'action, la force des pensées et la beauté de la poésie. Dans le *Fatal mariage*, on trouve des scènes fort belles et du pathétique le plus tendre, surtout celle où la malheureuse Isabella, venant de se marier en secondes noces, voit arriver son premier mari qu'elle croyait mort depuis plusieurs années.

4. GEORGE LILLO (1693-1739) est une des honorables et trop rares exceptions que présente l'histoire du théâtre anglais. En effet, ses ouvrages, remarquables par l'art d'émouvoir et d'intéresser au sort de simples particuliers, autant qu'au destin des rois et des héros, ont tous un but moral et religieux. Ses sujets, toujours pris dans les malheurs domestiques et les maux qui résultent du désordre des mœurs, sont bien choisis; ses plans sont bien combinés, son style est énergique et touchant, mais quelquefois trop élevé relativement au rang de ses personnages. Ses drames ou tragédies qui ont eu le plus de succès sont: le *Négociant de Londres* ou *l'Histoire de George Barn-*

well, imitée en français par Saurin, et dont le sujet est tiré d'une ancienne ballade, célèbre en Angleterre; la *Curiosité fatale* et *Arden de Feversham*. Les autres pièces de Lillo sont : *Sylvie* ou les *Funérailles de campagne*, le *Héros chrétien*, *Marina*, *Elmerik* ou la *Justice triomphante*.

5. AARON HILL (1685-1750), après avoir écrit l'*Histoire de l'empire ottoman* et le poème de *Camille* en l'honneur du général comte de Péterborough, composa pour le théâtre de Drury-Lane, en huit jours, la tragédie d'*Elfride* ou la *Belle inconstante*. Nommé directeur de l'opéra dans Hay-Market, il écrivit *Rinaldo* (1710), et donna successivement au public douze tragédies, entre autres *Zaïre*, *Alzire* et *Mérope*, imitées ou traduites de Voltaire, et plusieurs poèmes, l'*Étoile du Nord* sur les exploits de Pierre le Grand, le *Progrès de l'esprit* contre l'auteur de la *Dunciade*, l'*Art du comédien*, etc. Dans tous ces ouvrages on trouve du talent, mais plus encore d'affectation dans la pensée et dans l'expression.

6. SAMUEL FOOTE (1716-1777), comédien célèbre et poète dramatique qu'on a surnommé le *moderne Aristophane*, ouvrit en 1747, pour son propre compte, le théâtre de Hay-Market, où il fut tout à la fois (ce qui était alors nouveau) directeur, auteur et acteur, et pour lequel il composa, sous la dénomination générale de *Divertissements du matin*, un grand nombre de comédies satiriques, où il présentait, sous les couleurs les plus ridicules, des hommes connus, des magistrats, des médecins en vogue, même des dames de qualité. Il exploita ainsi le scandale, et gagna beaucoup d'argent; mais le jeu et les plaisirs le dissipèrent promptement. De ses vingt-deux pièces, toutes pleines de vivacité et de gaieté, les meilleures sont le *Mineur*, le *Chevalier* et le *Diable boiteux*.

7. DAVID GARRICK (1716-1779), l'un des plus célèbres acteurs de l'Angleterre, disciple et ami de Johnson, dut à ce religieux écrivain l'idée d'épurer la littérature dramatique anglaise, en bannissant du répertoire les pièces essentiellement licencieuses, et purgeant les autres des obscénités qui pouvaient les déparer. Comme écrivain, on ne peut le placer qu'au deuxième rang. Ses ouvrages divers prouvent beaucoup d'esprit, de la fécondité dans l'inven-

tion du sujet, la connaissance du monde, du talent pour une satire fine et piquante, et le secret d'aiguiser l'épigramme. Sa versification est facile et eorreete. Ses productions dramatiques sont pour la plupart de petites comédies ou pièces à ariettes, telles que le *Valet menteur*, le *Léthé* ou *Ésope parmi les ombres*, les *Fées*, *Lilliput*, l'*Homme coquet*, le *Tuteur*, le *Bouton dans l'antichambre*, l'*Enchanteur*, le *Mariage clandestin*, etc. Garrick a composé, en outre, un très-grand nombre de ces prologues et de ces épilogues qu'un acteur récite sur le théâtre anglais, avant et après la pièce. Il a fait aussi subir des changements considérables et heureux en général à des pièces de Shakespeare, de Ben-Johnson, de Southern, etc.

8. GEORGE COLMAN (1733-1794), traducteur de l'*Art poétique* d'Horace et des *Comédies* de Térence, a laissé vingt-six pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue *Polly Honeycomb*, la *Femme jalouse*, et le *Mariage clandestin*, qu'il fit en société avec Garrick.

9. GEORGE JUNIOR COLMAN, fils de l'auteur dramatique de ce nom, auquel il succéda dans la direction du théâtre de Hay-Market, a écrit un grand nombre de pièces, dont voici les principales :

Deux contre un, *Turc et non Turc*, opéras-comiques, et *Inkle et Yarico*, opéra ;

Foies et moyens, le *Pauvre vieux Hay-Market*, le *Pauvre gentilhomme*, *John Bull* ou le *Coin du feu d'un Anglais*, *Qui a besoin d'une guinée*, l'*Héritier en procès*, etc., comédies ;

Nouveau foin au vieux marché ou *Sylvester Dahgervood*, *Barbe-Bleue*, les *Temps féodaux*, drames, et la *Bataille d'Exhan*, mélodrame ;

Les *Montagnards*, le *Coffre de fer*, la *Capitulation de Calais* et les *Africains*, plays : on appelle ainsi les pièces qui n'appartiennent à aucun genre ;

Nous volons la nuit, les *Diabes bleus*, la *Revue*, le *Joyeux trompeur*, etc., farces.

Les productions dramatiques de Colman sont remplies de situations licencieuses et de pensées équivoques, qui révoltent tout lecteur honnête. On lui doit encore *Ma robe de chambre et ma pantoufle*, et la *Grande grimace*, conte en vers ; les *Caprices poétiques* et l'*Apotogie des caprices poétiques*, écrits qui ne le cèdent point en licence à ses pièces de théâtre.

10. ARTHUR MURPHY, né l'an 1729, dans le comté de Roscommon, élevé au collège de Saint-Omer, fut tour à tour comédien, jurisconsulte, auteur dramatique et jour-

naliste. Ses principales pièces sont : 1^o l'*Apprenti* (1756) ; 2^o le *Tapissier* (1758), dans lequel on applaudit surtout le rôle d'un barbier poète, et qui avait pour but de ridiculiser de grotesques politiques, dont Addison avait déjà tracé un portrait si plaisant dans le *Spectateur* ; 3^o l'*Orphelin de la Chine*, imité en partie de la pièce de Voltaire et en partie du drame chinois dont le P. du Halde avait donné la traduction ; 4^o *Zénobie* et *Alzuma*, tragédies ; 5^o la *Fille grecque* ; 6^o *Connaissez votre propre cœur* ; 7^o le *Moyen de fixer*, imité en français par Riccoboni ; 8^o *Arminius* (1798), publié à l'effet de rendre plus frappante la nécessité de la guerre contre la France ; 9^o l'*École des lecteurs*, *Tout le monde a tort*, le *Choix*, l'*Ennemi de lui-même*, le *Bourgeois*, la *Vicille Fille*, l'*Ile déserte*, le *Mariage secret*, etc.

On doit encore à Murphy la traduction de *Bélisaire*, de *Tacite* et de *Salluste*, les *Vies de Fiedling*, de *Johnson* et de *Garrick*, une *Imitation de la treizième satire de Juvénal* et du quatorzième livre du *Prædium rusticum* de Vanière, sous le titre de *Poème des abeilles*, en quatre chants. Murphy mourut en 1805.

11. THOMAS HOLCROFT (1744-1809), d'abord acteur, puis auteur dramatique, débuta sur le théâtre, en 1781, par sa bonne comédie de la *Duplicité*. Depuis cette époque, il fit paraître une foule de pièces, de poésies et de romans qui ont en général été goûtés du public. L'*École de l'arrogance*, imitation du *Glorieux*, de Destouches, est la meilleure de ses comédies. Parmi ses poèmes, on distingue le *Bonheur de l'homme*, et parmi ses romans, *Hugh Trevor* et *Anna S. Yves*, où l'on trouve beaucoup d'intérêt, et des tableaux fidèles de mœurs qui rappellent parfois Gil Blas.

12. RICHARD CUMBERLAND (1732-1811) a laissé des ouvrages théologiques, des poèmes, des tragédies, des comédies et des romans ; mais c'est particulièrement comme auteur dramatique qu'il s'est acquis quelque considération. Ses principaux ouvrages sont : 1^o l'*Américain* (West Indian), le *Juif* et la *Roue de fortune*, comédies ; 2^o la *Bataille d'Hastings* ; 3^o *Henri*, la *Carmélite*, *Jean de*

Lancastre, romans; 4^o *Preuves en faveur de la religion chrétienne*, le *Calvaire* ou la *Mort du Christ*.

13. RICHARD BRINSLEY SHÉRIDAN, troisième fils de Thomas Shéridan, naquit en 1751 à Dublin. Son père était auteur, et sa mère avait composé divers ouvrages estimés (*Sidney Bidulph*, roman, *Nourjahad*, conte, etc.). Sans fortune, le jeune Shéridan venu à Londres, y chercha des ressources dans le théâtre, et donna d'abord ses comédies des *Rivaux*, du *Jour de saint Patrice* et de la *Duègne*, qui lui rapportèrent des sommes considérables. Après l'*Excursion à Scarborough*, il fit jouer en 1777 son *School for scandal* (l'École du scandale ou de la médisance), puis le *Critique* ou la *Tragédie en répétition*, et deux ans après, une charmante *Monodie* sur la mort de Garrick. Proclamé le premier auteur comique vivant de l'Angleterre, Shéridan, porté au parlement, s'y rangea sous la bannière de Fox, qu'il n'abandonna jamais, et se mit de prime abord au rang des plus illustres orateurs. Malgré ses occupations parlementaires et la vie dissipée qu'il menait habituellement, il ne négligea point la scène, et l'an 1799 il fit représenter, avec un succès prodigieux, une imitation du *Pizarro* de Kotzebue. Il mourut en 1816.

14. Le mérite de Shéridan, sous le double rapport d'orateur et de poète dramatique, est universellement reconnu. Il improvisait avec une grande facilité, même sur les matières les plus ardues, telles que les finances. Toutefois il se donnait beaucoup de peine pour préparer des mots piquants et des réflexions profondes, qu'il tenait en réserve et savait placer lorsque l'occasion opportune s'en présentait. Comme auteur comique, il est incontestablement le premier écrivain anglais de notre époque, et parmi ses productions, l'*École de la médisance* est son chef-d'œuvre. Cet ouvrage offre un tableau fidèle et piquant des mœurs anglaises, et un dialogue plein de naturel et d'esprit. Le seul défaut de cette pièce, comme de la plupart des pièces anglaises, c'est une double intrigue qui nuit à la marche de l'ouvrage, et fait languir l'audi-

toire pendant plusieurs scènes pleines, il est vrai, de détails charmants, mais qui ne tiennent pas au fond de l'intrigue. On a fait de cette comédie une pâle imitation en français, sous le titre de *Tartufe de mœurs*, titre qui ne lui convient sous aucun rapport.

15. CHARLES-ROBERT MATURIN (1781-1824), né à Dublin d'une famille de réfugiés français, maître de pension et bientôt réduit aux seules ressources de sa plume, s'est fait, comme romancier et comme auteur dramatique, une réputation tout anglaise d'écrivain *terroriste*. Après avoir successivement publié la *Famille Montorio* ou la *Fatale vengeance*, le *Jeune Irlandais* et les *Milésiens*, il fit jouer sur le théâtre de Drury-Lane, et par la protection de lord Byron, la tragédie de *Bertram* ou le *Château de Saint-Aldobrand* (1816), qui fut suivie de deux autres, *Manuel* et *Frédolpho*, représentées avec peu de succès. Le roman de *Pour et contre* ou les *Femmes*, celui de *Melmoth le Vagabond*, et enfin celui des *Albigeois*, ont prouvé que, malgré le succès de *Bertram*, un peu oublié aujourd'hui, et malgré le poème de l'*Univers* (1821), Maturin, riche de pensées graves et souvent sublimes, était plutôt destiné à être le rival de Godwin et d'Anne Radcliffe que poète et écrivain dramatique. Ses *Sermons* n'ont même réussi qu'à la faveur du bruit qu'avaient fait *Melmoth* et le *Pour et contre*. On y trouve cependant des élans d'une éloquence remarquable, et la morale la plus sévère, exprimée dans le style le plus noble et le plus élégant, lorsque l'auteur consent à s'affranchir de ses *irlandismes*.

16. Maturin, dans ses tragédies comme dans ses romans, a sacrifié à un goût effréné pour les horreurs surnaturelles. L'épithète de *satanique* que Southey a donnée à l'école de lord Byron, conviendrait encore mieux aux romans du genre de *Melmoth* et des *Albigeois*, productions auxquelles un critique français a justement appliqué le titre équivalent d'*école frénétique*. Rien de plus horrible que la conception de *Melmoth*, qu'on peut regarder comme le type de ce genre. L'auteur ne s'est pas donné la peine de

lier ensemble les diverses parties de cette histoire ; il passe d'un épisode à un autre avec aussi peu de cérémonie que le poète de Roland, ce qui l'a fait appeler, par une femme d'esprit, l'*Arioste du crime*. On voit dans *Melmoth* un damné plus effrayant que Satan lui-même, puis une héroïne que marie un ermite mort, avec le fantôme d'un domestique assassiné pour témoin ; on vit parmi des sibylles et des monstres d'avarice, des maniaques, des juifs apostats, des amants frappés du tonnerre, ou se dévorant dans des caveaux plus affreux que la tour d'Ugolin, etc. ; et, au milieu de toutes ces horreurs, des traits de la plus grande énergie et de la plus pathétique réalité.

§ 9. *Poètes contemporains, entre autres les Lakistes, Wordsworth, Coleridge, Southey, etc., Bloomfield, Bowle, Bowring, Clare, Crabbe, Elton, Keats, Kirke-White, Lamb, Millmann, Rogers, Sotheby, Grahame, Campbell, Hogg, Croly, Hayley, Byron, Thomas Moore.*

1. Wordsworth, fondateur de l'école des Lakistes ; ses principales productions. — 2. Coleridge ; caractère de son talent ; ses divers ouvrages. — 3. Southey ; idée de ses cinq épopées. — 4. Autres ouvrages de Southey. — 5. Bloomfield ; ses diverses poésies. — 6. Bowle et Bowring. — 7. Clare, poète de la nature comme Burns et Bloomfield. — 8. Crabbe ; caractère de son talent. — 9. Elton et Keats. — 10. Kirke-White ; caractère de ses poésies. — 11. Lamb. — 12. Millmann. — 13. Samuel Rogers ; ses diverses poésies. — 14. Sotheby ; ses divers poèmes. — 15. Grahame ; caractère de sa poésie. — 16. Campbell ; ses Plaisirs de l'espérance, etc. — 17. Hogg ; ses diverses poésies. — 18. Croly ; son Ange du monde, etc. — 19. Hayley ; ses divers écrits. — 20. Lord Byron ; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 21. Appréciation de son génie. — 22. Défauts des ouvrages de Byron. — 23. Mazeppa est le symbole de Byron. — 24. Ce qu'il faut penser de Don Juan. — 25. Byron considéré comme prosateur. — 26. Thomas Moore ; ses divers ouvrages. — 27. Leigh-Hunt, disciple principal de l'école satanique ; ses divers écrits. — 28. Shelley, rival de Leigh-Hunt ; ses nombreuses productions.

1. WILLIAM WORDSWORTH, natif de Cambridge, reçut une éducation singulière. Son père était porté à la rêverie et appliqué aux abstractions métaphysiques ; le fils ne tarda pas à revêtir en quelque sorte ces formes vaporeuses qui ont eu une si grande influence sur son génie. Ses voyages

dans les Alpes, et sa résidence continue dans les comtés de Cumberland et de Westmoreland, où il occupa une place d'inspecteur du timbre, n'ont pas peu contribué à donner à son esprit le tour particulier qui le caractérise. Wordsworth est le chef de la célèbre école des *Lacs* ou des *Lakistes*, qui compte parmi ses membres Walter Scott, Southey, Coleridge, Lovel, etc. Ce nom lui vient de ce que tous les poètes qui s'y rattachent résident ou ont résidé aux environs des lacs de Cumberland et de Westmoreland. Wordsworth est considéré par Walter Scott, Southey et Coleridge, comme le plus grand génie de la poésie moderne; cependant il ne jouit pas d'une réputation populaire. Il n'a ni l'énergie de Byron, ni la riante imagination de Moore, Walter Scott le surpasse par la beauté de ses descriptions, et néanmoins le chef des Lakistes marche au rang de ces grands poètes. Ses principales productions sont : 1° *An evening walk*; 2° *Descriptive sketches in verse*; 3° *Lyrical ballads and other poems*; 4° *the Excursion, a portion of the recluse, poem* (1814). Quant au caractère de cet auteur, on peut le considérer comme l'inventeur d'une espèce de platonisme chrétien, fondé sur l'harmonie de l'univers; et son mysticisme offre beaucoup d'analogie avec le panthéisme de Pythagore. La tournure habituelle de son esprit est la contemplation, la sérénité et l'élévation.

2. S. T. COLERIDGE, de Bristol, est un ardent enthousiaste de la philosophie et du mysticisme germanique, dont les nuages enveloppent la plupart de ses écrits, et trop souvent obscurcissent les beautés dont ils brillent. Cette obscurité se fait particulièrement remarquer dans sa prose. On assure qu'il est le seul qui entende parfaitement la philosophie de Kant et de Fichte; il est fâcheux qu'un si grand avantage ne rende pas ses propres ouvrages plus intelligibles. — Un des caractères les plus remarquables de ses poésies, c'est leur ton simple et naïf, qui se trouve uni à une étonnante richesse d'expression, à une harmonie et une élégance qui ne se démentent jamais. On dirait même que les fautes de mesure de ses vers sont calculées; c'est

de la musique dans laquelle les règles de la composition sont violées, mais qui néanmoins rend parfaitement le sentiment qu'on veut exprimer; son rythme est fantastique, toutes les fois qu'il va chercher ses sujets dans la fantasmagorie de ses rêveries. Ses fragments philosophiques n'ont point le ton emphatique et monotone de Wordsworth, ils offrent l'énergie de Milton et la grâce de Shakespeare. Il décrit les rêveries de sentiment avec une mélancolie et une simplicité tout à fait attrayantes; peu d'écrivains ont compris aussi bien que lui la délicatesse de la passion. Coleridge a publié : 1° *la chute de Robespierre*, drame historique (1794); 2° *Conciones ad populum* ou *Adresses au peuple*; 3° *Protestation contre certains bills* ou le *Complot découvert*; 4° *Poèmes* sur divers sujets; 5° le *Watchman*, mélanges hebdomadaires; 6° *Tableau de la paix*; 7° *Ode à l'année dernière* (1797); 8° *Fragments de la solitude* (1798); 9° *Wallenstein*, traduit de Schiller; 10° *l'Ami*, collection d'essais (1812); 11° le *Remords*, tragédie, etc.

3. ROBERT SOUTHEY, né l'an 1774 à Bristol, d'abord zélé républicain comme on l'est souvent dans le jeune âge, revint, par la suite, à des sentiments monarchiques, et mérita le titre de poète lauréat, après la mort de Pye. De tous les poètes modernes de la Grande-Bretagne, Southey est celui qui a publié le plus d'ouvrages : outre ses productions poétiques, il s'est distingué par une foule d'écrits en prose sur toutes les branches de la littérature. Toutefois, après avoir parcouru les nombreux volumes sortis de sa plume, on reconnaît bientôt que l'auteur possède plus d'érudition que de génie, et qu'il a plus de goût que d'originalité. Comme poète, il est resté au second rang; c'est plutôt un habile compilateur des richesses poétiques étrangères qu'un véritable poète épique, et cependant il a publié cinq prétendues épopées dans des genres différents. Ce sont :

1° *Jeanne d'Arc*, composée à dix-neuf ans, où Southey a pris pour modèle la versification de Milton.

2° *Thalaba le destructeur*, poème qui renferme de charmantes descriptions, d'intéressants épisodes, tels que celui de Lulla, et quel-

ques morceaux que l'auteur de *Lalla Rookh* n'eût point désavoués, entre autres la Description du paradis d'Aladin.

3° *Madoc*, dont la scène, d'abord placée en Angleterre, l'est ensuite en Amérique. Ce poème, de même que celui de *Thalaba*, offre un assez grand nombre de morceaux où l'on remarque une simplicité affectée, un enthousiasme factice, un style maniéré, des longueurs, et une profusion de noms qui blessent les oreilles. Mais grâce aux imitations nombreuses d'Ossian, de Milton et d'Ercilla, le poème de *Madoc* ne manque pas d'intérêt. Il est fondé sur une tradition qui attribue la découverte de l'Amérique, au xii^e siècle, à un prince gallois, qui, fuyant sa patrie pour échapper à la guerre civile et à la haine d'un frère, aurait émigré en Amérique.

4° La *Malédiction de Kehama*, composition entièrement calquée sur les épopées brahminiques. On y trouve des descriptions très-poétiques de la nature dans l'Inde, des cérémonies religieuses, des mœurs de ses habitants, ainsi que la reproduction exacte des tableaux imaginaires de la mythologie hindoue.

5° *Roderic, le dernier des Goths*. Southey a puisé largement dans les anciens poètes espagnols, et il s'est tellement identifié avec l'époque, que son poème pourrait fort bien passer pour la traduction de l'ouvrage de quelque moine inspiré. Il y a de la vigueur et de la noblesse dans ce poème : l'auteur s'élève souvent au sublime, mais il est toujours, solennel et il règne une grande monotonie dans ses vers. Le caractère de Rodrigue et ceux de Julien et de sa fille sont bien tracés ; celui d'Ada Sinda, qui est la Judith du poème, est très-beau, et celui du bon Sévérien est plein d'intérêt.

4. Après ces cinq épopées, nous citerons de Southey :

1° Un *Recueil de poésies* ; 2° *Lettres écrites pendant une courte résidence en Espagne et en Portugal* (1797) ; ces lettres sont entremêlées de traductions en vers, de morceaux choisis dans les plus célèbres poètes espagnols et portugais ; 3° *Anthologie annuelle ou Collection de poésies diverses* ; 4° *Amadis des Gaules*, traduit de l'espagnol ; 5° *Œuvres de Chatterton* ; 6° *Contes en vers et autres poèmes* ; 7° *Choix d'extraits tirés de poètes récents anglais* ; 8° *Palmerin d'Angleterre*, traduit du portugais ; 9° *Lettres écrites d'Angleterre* ; 10° les *Restes de Henri Kirke-White, avec sa vie* ; 11° la *Chronologie du Cid Rodrigo Diaz de Bivar*, traduite de l'espagnol ; 12° l'*Histoire du Brésil* ; 13° *Omniana* ; 14° *Vie de l'amiral Nelson* ; 15° *Carmen triumpnale* ; 16° *Ode au prince régent d'Angleterre, à l'empereur de Russie et au roi de Prusse* ; 17° l'*Angleterre et les Anglais, ou Petit portrait d'une grande famille* ; 18° *Wat Tyler*, poème républicain, composé dans la jeunesse de l'auteur ; 19° *Histoire de la guerre en Espagne et en Portugal* (1813) ; 20° le *Pèlerinage à Waterloo*, le *Comte du Paraguay*, etc.

5. ROBERT BLOOMFIELD est l'un de ces génies naturels que l'on voit de temps en temps surgir des dernières classes de

la société. Fils d'un pauvre tailleur, tour à tour domestique d'un fermier, et cordonnier, il débuta par la *Fête du village* et le *Retour du matelot*, pièces qui toutes deux eurent du succès. Après 1790, il publia le *Garçon de ferme*, nouvelles géorgiques dans lesquelles il a vaincu une difficulté rarement vaincue par des poètes estimés, celle de rendre d'une manière fidèle et tout à la fois poétique les travaux les plus ordinaires de la ferme, pendant l'année. Tout en continuant son état de cordonnier, il composa les *Harpes éoliennes*, qui furent suivies en 1802 d'un recueil de *Contes de village*, *Ballades et Chansons*, et en 1804, de petits poèmes sous le titre de *Bonnes nouvelles* ou *Nouvelles de la ferme*. Après les *Fleurs sauvages*, son génie sembla s'éteindre; mais en 1811 ce feu caché brilla encore dans une nouvelle production, les *Rives de la Wye*, le meilleur de ses ouvrages, celui où l'on trouve le plus de véritable poésie. Après une nouvelle interruption de onze années, il donna au public le *Pre-mier mai des Muses* et un petit drame villageois : le *Manoir de Hazelwood* qui termina sa carrière littéraire et sa vie en 1823.

6. WILLIAM-LISLE BOWLE, poète dont les Anglais estiment principalement les sonnets, possède à un haut degré la faculté d'émouvoir ses lecteurs. Il a publié successivement : 14 *Sonnets élégiaques et descriptifs* (1789); *Vers adressés à John Howard sur son état des prisons et des lazarets*; le *Tombeau d'Howard*, poème; *Vers sur l'institution de la Société philanthropique*; *Monodie* (lamentation) écrite à Matlock; *Stances élégiaques écrites pendant une maladie à Bath*; *l'Espérance* ou *Esquisse allégorique sur une lente convalescence*; *Coombe Ellen*, poème; le *Mont Saint-Michel*, poème; *Poèmes* en quatre volumes in-8°; la *Bataille du Nit*, poème (1799); les *Regrets de la Suisse*; le *Tableau*, vers inspirés par un magnifique paysage de Rubens; la *Recluse* et la *Découverte*, poèmes.

JOHN BOWRING, commentateur de Jérémie Bentham, a traduit du russe en anglais plusieurs Poèmes publiés en 1821 sous le titre de *the russian Anthologia*, traductions qui décèlent dans leur auteur un beau talent poétique. Le *Monthly magazine* renferme également un grand nombre de ses morceaux poétiques.

7. JOHN CLARE, comme Burns et Bloomfield, doit tout à la nature, et c'est en luttant contre les infirmités et la

misère, que son génie poétique parvint à se développer. Fils d'un batteur de blé et batteur lui-même, réduit à un état déplorable de pauvreté et de faiblesse, il composa *Qu'est-ce que la vie ?* morceau dans lequel il relève ce sujet si rebattu par une chaleur d'expression et une originalité très-remarquables : quelques vers de cette pièce rappellent la vigueur et l'élégance de Drummond et de Cowley. En 1818, il fit paraître par souscription des poésies sous le titre de *Poems descriptive of the rural life* (Poésies descriptives de la vie des champs). Clare a plus de sensibilité que d'imagination ; il voit avec les yeux du poète et écrit avec l'exactitude des naturalistes.

8. GEORGE CRABBE, d'abord chirurgien-apothicaire, puis ecclésiastique et poète, débuta par un *Poème sur l'Espérance*, qui remporta le prix proposé par le *Magazin des dames*. Depuis il a successivement publié : la *Bibliothèque*, le *Village*, la *Nacelle*, les *Gazettes*, le *Bourg*, etc., poèmes ; des *Contes en vers*, les *Contes de la Salle*, etc. Crabbe est considéré par ses compatriotes comme l'un des poètes les plus originaux de l'époque actuelle. Doué d'une imagination fertile, il voue au mépris tous les ouvrages d'imagination, désenchante son lecteur, en lui offrant, au lieu de tableaux animés par d'ingénieuses et riantes fictions, une désespérante réalité de mœurs grossières, de vices et de crimes : la peinture qu'il en fait rend souvent son style prosaïque ; en visant à l'énergie, il tombe dans la trivialité, et ses images trop nues inspirent souvent de la répugnance. C'est lui que Walter Scott désigne quelque part comme le *Juvénal anglais*.

9. CHARLES-ABRAHAM ELTON, né l'an 1778, capitaine d'infanterie, servait encore lorsqu'il débuta dans la carrière des lettres, en 1804, par un volume de *Poèmes*. Il donna ensuite la *Traduction en vers anglais des œuvres d'Hésiode* (1809), traduction fidèle, élégante, et qui surpasse de beaucoup la seule version qui existait jusque-là en Angleterre, celle de Cooke. On lui doit encore des *Contes de roman* et les *Frères*, monodie, où il pleure la mort de ses deux fils aînés, qui s'étaient noyés dans le canal de Bristol.

JOHN KEATS, né en 1797 et mort en 1821 avant Shelley, son ami, qui l'a chanté dans son *Adonais*, publia, dès l'âge de dix-huit ans, un

volume de *Poésies* où de grandes beautés se trouvent souvent mêlées à des images trop hardies et à d'interminables écarts, Keats cherchait à imiter les vieux écrivains anglais, et particulièrement les plus anciens dramaturges. On a de lui *Endymion*, *Ève de S.-Agnès*, *Lamia*, et autres poèmes.

10. HENRI KIRKE-WHITE, fils d'un boucher (1785), d'abord apprenti boucher, puis apprenti tisserand, enfin clerc de procureur, mourut à vingt et un ans, victime d'études excessives. M. Pichot l'appelle l'*André Chénier de l'Angleterre*; mais nous ne pouvons nous ranger à son avis. Quelle que soit notre estime pour le poète français, il diffère totalement à nos yeux du poète anglais. Ce qui fait surtout le charme des poésies de Kirke-White, c'est une mélancolie réelle et profonde, une vivacité d'imagination surprenante, et surtout un accent de vérité, une naïveté d'effusion et d'épanchement qui jette presque le trouble dans l'âme du lecteur. Ses derniers ouvrages portent l'empreinte d'une douleur résignée, d'un mélancolique abandon à sa triste destinée; c'est le legs d'une âme pieuse et souffrante à des amis inconnus. Plusieurs des plus remarquables ouvrages de Kirke-White ont été écrits dans un âge très-tendre. Son poème de l'*Enfance*, si plein du charme des souvenirs, fut composé à l'âge de quatorze ans. Nous citerons encore parmi ses poésies : la *Christiade*, *Gondoline*, ballade, la *Solitude*, le *Génie*, les *Chagrins du génie*, ses admirables *Vers en face de la mort*, etc.

11. CHARLES LAMB, né en 1775, s'est distingué comme poète et comme journaliste. Son génie ne se perd pas dans la nue; mais chaque objet qu'il peint se revêt sous ses pinceaux d'un coloris vif et brillant, et vit, pour ainsi dire, sous toutes les formes; en général, sa poésie offre un mélange rare d'originalité, d'esprit, de délicatesse, de sentiment et de tendresse de cœur. Sa poésie est fort belle, quoiqu'elle se ressente parfois d'un peu d'affectation, à cause de ses fréquentes imitations des anciens auteurs, dont il se montre par trop idolâtre; mais la plupart du temps elle est assez simple, gracieuse et concise, grande recommandation à une époque où l'on sacrifie la grâce, l'élégance, la simpli-

cité au faux éclat et à l'ambitieuse magnificence du style. Voici les principaux ouvrages publiés par Lamb :

1° *Vers blancs*, par Charles Lloyd et Charles Lamb; *Histoire de Rosamond Gray et du vieil aveugle Margaret*; *John Woodville*, tragédie; *Extraits de Shakespeare*; les *Aventures d'Ulysse*; et des *Specimens des poètes dramatiques anglais, avec des notes*.

12. HENRI MILLMANN débuta, en 1814, par un poème intitulé *Judicium regale*, où il fait comparaitre, à la barre des rois, Napoléon accusé par les peuples. Cet ouvrage fut bientôt suivi d'une tragédie intitulée *Fazio*, où l'auteur essayait de faire revivre l'ancienne poésie dramatique anglaise. *Samo*, ou la *Défaite des Saxons*, poème national en six chants, n'eut qu'un médiocre succès; la *Chute de Jérusalem*, poème dramatique qui parut ensuite, passe pour son chef-d'œuvre. On y reconnaît, en effet, la poésie la plus élevée, et une pompe analogue au sujet. On doit encore à Millmann le *Festin de Balthazar* et le *Martyr d'Antioche*, tragédies; *Anne Boleyn*, l'*Apollon du Belvédère*, et autres poèmes. Le caractère général de son talent est un luxe et un éclat de poésie qui convient parfaitement au genre qu'il a choisi.

13. SAMUEL ROGERS, né en 1760 d'un riche banquier de Londres, publia, jeune encore, quelques *Poèmes* dans lesquels on remarque un style gracieux, un heureux choix d'expressions, et le don si rare de parler avec vérité et sans affectation le langage du sentiment. Sans chercher à imiter Goldsmith, Rogers appartient évidemment à son école : comme ce grand écrivain, il connaît le chemin du cœur, et sait exciter les sentiments les plus profonds par la peinture des biens et des maux de la vie humaine. On a de lui :

1° *Ode à la superstition*, avec d'autres poèmes; 2° les *Plaisirs de la mémoire*; 3° *Épître à un ami*; 4° le *Voyage de Columbus*; 5° *Jacqueline*, conte; 6° la *Vie humaine*; 7° l'*Italie*; 8° *Essai sur la conversation*; 9° *Vers sur Loch Long*, et autres poèmes.

14. GUILLAUME SOTHEY, né en 1768 d'une famille immensément riche, publia, à l'âge de vingt-deux ans, un poème intitulé *Voyage au pays de Galles*, qui renferme

des beautés du premier ordre. En 1798 parut son poème d'*Obéron*, ou *Huon de Bordeaux*, imité de Wieland, et que les Anglais mettent au-dessus de l'original; en 1799, la *Bataille du Nil* (ou plutôt d'Aboukir), et l'année suivante la traduction des *Géorgiques* de Virgile en vers anglais, la meilleure traduction anglaise de ce chef-d'œuvre. Dans la même année, Sotheby publia quelques tragédies, entre autres le *Siège de Cuzco*, *Oreste*, *Julien* ou les *Moines du grand Saint-Bernard*. En 1807, il donna son poème de *Saül*, ouvrage d'une originalité remarquable. On lui doit encore *Constance de Castille* et le *Triomphe de la paix*, poème; l'*Iliade* d'Homère, où le nouveau traducteur a su se tenir à une égale distance des licences de Pope et de la sécheresse de Cooper, et beaucoup d'autres poésies imprimées ou manuscrites.

15. JAMES GRAHAME de Glasgow (1765-1811), poète et prédicateur remarquable, débuta, dans la carrière poétique, par le *Calendrier rural*, série de tableaux naturels. En 1800, il écrivit la tragédie de *Marie Stuart*, production estimable, et successivement le *Dimanche*, les *Oiseaux d'Écosse*, les *Promenades du dimanche*, les *Géorgiques écossaises*, l'*Élégie à un rouge-gorge*, le *Canard sauvage et sa couvée*, les *Tableaux bibliques*, etc., etc. Graves, religieuses, mais pleines de tendresse, les poésies de Grahame décèlent une délicatesse extrême de l'âme. Le *Dimanche* est la plus distinguée de ses productions : il y règne une mélancolie rêveuse et profonde, une réalité d'impression, une vivacité de souvenirs qui, pour ainsi dire, identifient le lecteur avec le poète; c'est la révélation d'une âme solitaire nourrie de ses propres pensées, et qui se complait dans ses sensations.

16. THOMAS CAMPBELL de Glasgow (1777), que les Anglais regardent comme un de leurs premiers poètes modernes, doit surtout cette réputation aux *Plaisirs de l'espérance*, poème de début, remarquable par la grâce et la suavité des tableaux. On lui doit encore : 1^o les *Annales de la Bretagne depuis l'avènement de George III jusqu'à la paix d'Amiens*; 2^o *Gertrude Wyoming*, histoire

pensylvanique, à la suite de laquelle on trouve la *Bataille de la Baltique*, *Lochiel* et la *Chanson des matelots*; 3^o le poème de *Théodorie* (1825).

17. JAMES HOGG, né vers 1772 en Écosse, où il passa une partie de sa jeunesse à faire paître des troupeaux dans la solitude romantique d'Ettrick, était complètement inconnu lorsqu'il publia, en 1805, un volume de *Ballades*, dont on trouva la versification prosaïque et quelquefois triviale, mais auxquelles on ne pouvait refuser une vivacité d'imagination peu commune. Après avoir travaillé à l'*Espion* et au *Blackwood's Magazine*, Hogg fit paraître sa *Veillée de la reine*, qui se compose d'une suite d'admirables contes de fées, renfermés dans un cadre ingénieux.

On lui doit encore : 1^o la *Madone*, poème en cinq chants; 2^o les *Périls de l'homme* et les *Périls de la femme*; 3^o *Forest Minstrel*; 4^o *Shepherd's guide*; 5^o *Pilgrims of the sun*; 6^o *Brawnie of Bodsbeck* et autres contes; 7^o *Jacobite relics of Scotland*; 8^o *Winter evening tales*; 9^o *Mountain bard*; 10^o *Queen Hynde*; 11^o *Royal Jubilee*; 12^o *Poetical Works*, etc.

18. GEORGE CROLY, ecclésiastique irlandais, s'acquit une certaine renommée par la publication d'un poème intitulé *l'Ange du monde*, imitation d'une des fictions les plus gracieuses du Koran. On y remarque en effet une imagination aussi riche en invention que féconde en détails; mais d'autres ouvrages, le Poème de *Paris* en 1816, la Tragédie de *Catilina* et la Nouvelle de *Sébastien*, n'ont pas rempli les espérances qu'avait données le premier.

19. WILLIAM HAYLEY (1745-1820) s'est essayé dans un grand nombre de genres; mais il n'est parvenu à obtenir qu'un rang secondaire dans la république des lettres. On lui doit des Épîtres, des Élégies, des Odes, des Ballades, des Comédies, des Poèmes, des Biographies, des Romans, des Essais, etc. En voici quelques titres :

Épître en vers à un peintre célèbre (Romey); — *Épître à l'amiral Keppel*; — *Épître à un ami sur la mort de Jean Thornton*; — *Essai sur l'histoire*, en trois épîtres, adressées à Gibbon;

Élégies dans le genre grec antique; — *Élégie sur la mort de William Jones*;

Ode à John Howard; — *Stances de circonstance* pour l'anniversaire de la révolution de 1688;

Ballades fondées sur des anecdotes curieuses et originales, relatives à l'instinct et à la sagacité des animaux.

Les *Triumphes du caractère*; c'est la production la plus connue d'Hayley; elle eut un succès qu'on pourrait appeler populaire, quoiqu'on n'y trouve ni élégance, ni philosophie, et qu'une foule de métaphores et d'épithètes oiseuses en rendent la lecture fatigante;

Essai sur la poésie épique; — Essai poétique sur la sculpture; — Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles, par un de leurs amis;

La Jeune veuve ou Histoire de Cornelia Seldley;

Vices de Chesterfield et de Johnson, de Milton et de W. Cooper.

20. GEORGE-NOEL GORDON, lord BYRON, né le 22 janvier 1788, eut une destinée aventureuse, qui exerça une grande influence sur son génie. Ses œuvres se lient étroitement à son histoire, et réfléchissent toutes ses impressions de joie ou de douleur; il sentait, il vivait, il agissait en poète. Son père, John Byron, capitaine des gardes, connu par son aventure scandaleuse avec la marquise Carmathen, avait épousé en secondes noces Catherine Gordon, de la race des Stuarts, qu'il abandonna, après avoir dissipé sa fortune, pour fuir ses créanciers à Valenciennes, où il mourut en 1791. Le jeune Byron habitait alors Aberdeen; il était boiteux, et d'un tempérament délicat. Il annonça de bonne heure un caractère impétueux et des passions violentes, auxquelles l'indulgence sans bornes de sa mère laissait un libre essor. A la mort de son grand-oncle, William lord Byron, il hérita du titre et succéda à la pairie; il avait dix ans. Son tuteur, lord Carlisle, le fit entrer à l'école de Harrow: en 1805, il passa au collège de la Trinité, à Cambridge, où il fut nommé maître ès-arts. En 1807, il publia un recueil de poésies détachées, sous le titre d'*Heures d'oisiveté*. Il y avait, dans ce début, des pensées fortes, exprimées en vers faibles, des sentiments pleins de générosité, et une soif dévorante de gloire. La *Revue d'Édimbourg*, alors l'oracle de l'Angleterre, critiqua avec dédain et l'auteur et l'ouvrage. Peut-être ce désappointement influa-t-il beaucoup sur la vie du jeune lord, ou du moins sur la direction de son talent. Blessé dans son amour-propre, il répondit à l'article de la *Revue* par l'amère satire des *Bardes anglais et des critiques écossais* (1808): personne n'y fut épargné, ni grands, ni

petits : il les nivela tous sous son fouet vengeur. A dix-neuf ans, il prit possession de Newstead-Abbey, terre seigneuriale, dans le Nottinghamshire; il y revit miss Marie Chaworth, objet d'une passion romanesque, qu'il avait conçue pour elle lorsqu'il n'était encore qu'un enfant. On croit qu'il la demanda en mariage, et que ce fut par suite de ce refus qu'il vint à Londres, et se précipita dans tous les excès d'une vie licenciense, passant d'une profonde retraite aux plaisirs les plus bruyants. En 1809, époque de sa majorité, il quitta l'Angleterre avec M. Hobhouse, visita l'Espagne, le Portugal, la Grèce, et séjourna dans l'Épire, où il fut bien reçu par Ali-Pacha. Il traversa l'Helléspont à la nage, en mémoire de Léandre, et célébra cet exploit, qui lui valut un accès de fièvre, dans une pièce de vers assez gaie. Il perdit sa mère pendant son absence, et revint en Angleterre vers la fin de 1811. Il prit place à la chambre des pairs, où il parla en faveur de l'émancipation des catholiques, et sur le bill qui avait pour objet de punir les révoltes d'ouvriers. En 1812, il fit paraître les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*, où il se peignait mécontent de lui-même et des hommes, tourmenté par son imagination inquiète, errant sur la surface du globe, las du vice et sans force pour la vertu. Ce poème eut un succès immense : il fut suivi du *Giaour*, de la *Fiancée d'Abydos*, du *Corsaire* (1813), de *Lara* (1814), du *Siège de Corinthe* et de *Parisina*, qui furent publiés à de courts intervalles, et dont les scènes se passaient dans l'Orient. Lord Byron avait alors acquis le plus haut degré de popularité : on critiquait avec raison l'espèce de culte qu'il rendait aux passions; on disait justement que ses écrits exaltaient les âmes, et les poussaient à tous les genres d'excès, en entourant de grands coupables d'un prestige de force et de puissance irrésistible; mais on n'en dévorait pas moins ses ouvrages, dont on ne pouvait contester le prodigieux génie. Il était l'écrivain le plus à la mode de l'Angleterre, lorsqu'il épousa, en 1815, miss Milbank, fille unique de sir Ralph-Noël Milbank, baronnet, qui imposa à son gendre la condition de porter le nom de Noël.

Peu de temps après, il publia ses *Mélodies hébraïques* et quelques pièces de vers, entre autres l'*Adieu à Napoléon*, l'*Ode sur la Légion d'honneur*, l'*Ode sur Waterloo* et l'*Ode sur la France*. Après la naissance de sa fille Ada, et à la suite d'une scène sur laquelle il existe plusieurs versions, lady Byron quitta la maison de son mari pour retourner chez son père. Une séparation légale fut prononcée; et lord Byron, abreuvé de justes reproches, adressa à sa femme son célèbre *Adieu*, et quitta pour jamais l'Angleterre. Il traversa rapidement la France, se rendit à Bruxelles, et visita la plaine de Waterloo, un an après la bataille. Il alla ensuite à Coblenz, remonta le Rhin jusqu'à Bâle, et s'arrêta sur les bords du lac de Genève, où il passa l'été dans la campagne *Diodati*. Il y écrivit le troisième chant de *Childe-Harold*, dont les premières et les dernières stances sont adressées à sa fille, *Manfred*, le *Prisonnier de Chillon* et le *Rêve*, où il retrace tout le passé de sa vie, sa première passion, ses voyages dans les contrées lointaines, son mariage et son isolement. A la fin de 1816, il alla à Venise, où il composa le quatrième chant de *Childe-Harold*, les *Lamentations du Tasse*, le conte vénitien de *Beppo*, *Mazeppa*, les tragédies de *Marino Faliero* et des *Deux Foscari*, et les premiers chants de *Don Juan*, l'une de ses plus célèbres productions. En 1819, il alla s'établir à Ravenne, où il écrivit la *Prophétie du Dante*, le mystère de *Cain*, *Sardanapale*, plusieurs chants de *Don Juan*, et sa *Controverse* sur Pope, avec Bowles. A la fin de 1821, il se fixa à Pise, et y fonda une société littéraire, et un journal intitulé *le Libéral*, dans lequel il fit insérer *le Ciel et la Terre*, puis la *Vision du jugement dernier*, parodie burlesque de la pièce édifiante publiée par Southey, poète lauréat, après la mort de George III. Le *Siècle de bronze*, éritique virulente de notre époque, pleine de grandes hardiesses et de grandes beautés, parut à part, ainsi que l'*Ile*, poème en trois chants, et *Werner*, tragédie : le *Bossu métamorphosé* et les derniers chants de *Don Juan* ne furent imprimés qu'après sa mort. Lassé de la vie efféminée qu'il menait en Italie, lord Byron se ren-

dit, au mois d'août 1823, en Grèce, dont il avait prédit et dont il favorisa le soulèvement. Il s'y donna beaucoup de mal, et mourut en 1824 à Missolonghi, d'une inflammation de poitrine, occasionnée par les fatigues et les soucis. Il n'avait que trente-sept ans.

21. Les préventions qu'avaient excitées la conduite et les écrits de lord Byron lui ont survécu; et ce ne fut pas seulement, comme on l'a dit, une rancune du grand monde et de l'aristocratie, mais la réaction d'un sentiment moral que le poète a trop souvent blessé. Pour les âmes religieuses, pour les âmes simplement honnêtes, Byron est un mauvais génie, et le chef de cette école satanique qui, commencée par J.-J. Rousseau, est allée grandissant chaque jour, à travers les générations successives d'écrivains. L'imagination de cette école est rêveuse, égoïste, malade. Dans Byron, elle est inépuisable à le peindre lui-même, à découvrir toutes les plaies de son âme, toutes les inquiétudes de son esprit, à les approfondir, à les exagérer. Hors de lui, Byron invente peu. Parmi tant d'acteurs de ses poèmes, il n'a jamais conçu fortement qu'un seul type d'homme et un seul type de femme : l'un sombre, altier, dévoré de chagrin ou insatiable de plaisir, qu'il s'appelle Harold, Conrad, Lara, Manfred et Caïn; l'autre, tendre, dévouée, soumise, mais capable de tout par amour, qu'elle soit Julia, Haïdée, Juléika, Gulnare ou Médora. Cet homme, c'est lui-même; cette femme, celle que voudrait son orgueil. Il y a, dans ces créations uniformes, moins de puissance que de stérilité; et ce qui pis est, par un faux système ou par une déplorable prétention, dans ce personnage dont il est le modèle, le poète affecte toujours d'unir le vice et la supériorité. Il semble dire, comme le Satan de Milton : *Mal, sois mon bien*; et, à cet égard, le goût n'est pas moins blessé que la morale dans les écrits de Byron.

22. Le plus grand charme et la vraie richesse du génie, la variété, lui manque. C'est un trait de ressemblance qu'il offre avec Alfieri, dont il a, dans son théâtre, imité la régularité sévère. Byron, en effet, hardi sceptique en mo-

rale et en religion, n'est pas novateur dans les questions d'art et de goût. Son innovation est toute dans l'originalité de ses impressions et de sa physionomie, et non dans une théorie littéraire. Par principe et par étude, il tient au goût ancien, et aux plus purs modèles du siècle de la reine Anne, dont il possédait admirablement la langue expressive et savante. La pureté nerveuse du style, l'élégance, l'harmonie de l'expression, sont en effet essentielles au talent de Byron. Il n'aime pas l'affectation subtile et le germanisme mystique de quelques-uns de ses contemporains; il ne prétend pas renouveler de fond en comble la langue poétique. Tandis que le brillant et pompeux Moore, appelé la *Bouquetière d'Orient*, le hardi et métaphysique Shelley, le jeune et prétentieux Keats, déprisaient Pope, comme un génie timidement classique, Byron le reconnaissait pour un désespérant modèle, et se moquait des nouveaux créateurs de hardiesses poétiques. Dans son zèle pour la pureté du goût, il va même jusqu'à juger sévèrement Shakespeare, Milton et les vieux dramatises anglais, dont il trouve la langue admirable, mais les ouvrages absurdes. Il repousse également la naïve barbarie, l'énergique rudesse du *xvi^e* siècle, et la barbarie savante, la subtilité laborieuse de son temps, qui lui paraît tout *Claudien*, dit-il, et dont il n'est pas lui-même exempt. Et, de fait, les plus vantées de ses ouvrages portent l'empreinte d'une décadence qu'il voyait partout autour de lui. Son style nerveux et brillant a beaucoup de rapport avec la concision affectée, la roideur, la déclamation de Lucain. Comme lui, il exagère, et il a cette emphase que l'imagination trop jeune prend pour de la force. Mais il peint des choses neuves, à commencer par lui-même, dont il décrit sans fin la fantasque et sombre nature. Par là, il cesse d'être rhéteur, en devenant original. Sa poésie, née d'une veine féconde et d'un art savant, n'est presque jamais que descriptive ou sentimentale. Peu variée dans les conceptions, elle est infinie dans la forme, et parcourt rapidement toute l'échelle des tons harmoniques, depuis les plus gracieux jusqu'aux plus sévères.

23. Épris de la mode et docile au goût de la foule, Byron rechercha les formes bizarres et rapides, pour réveiller la curiosité, et ménager l'impatience d'un siècle sceptique et politique. Il n'entreprend point de longs poèmes, pour un temps où Milton lui-même n'était plus là, dit-il; il ne compose pas avec art. De brillantes ébauches, ou même des fragments, lui suffisent. Rien de plus heureux, quand le poète a bien choisi. Qu'est-ce en effet que son *Mazeppa*? un poème, un trait d'histoire, un conte? n'importe. Jamais plus vive peinture, jamais plus intime alliance de la description, de la passion, de l'harmonie, n'ont animé des vers. *Mazeppa*, œuvre sublime de poésie, finissant par une plaisanterie, c'est le chef-d'œuvre et le symbole de Byron. Ailleurs, que son imagination soit frappée de la mort et des obsèques militaires d'un général anglais, John Moore, tué en Espagne, il s'élève au ton de la plus austère simplicité, et il est lyrique comme Tyrtée.

24. Que dirons-nous de *Don Juan*, de ce poème incomplet, moitié sérieux, moitié bouffon, où il a jeté pêle-mêle toutes ses fantaisies, toutes ses passions? C'est un poème sans règle et sans frein, comme le héros. Au fond, ce héros est encore une variante de Byron lui-même; c'est du moins l'idéal qu'il se proposait pour se distraire des mélancoliques dégoûts de Childe-Harold. Cet ouvrage est le fruit du séjour de Byron en Italie, et marque en lui le triomphe de la vie molle et sensuelle sur les fortes passions et la tristesse amère. On ne peut le comparer qu'à l'épopée licencieuse de Voltaire, dont il a presque tout le cynisme. Quant à la satire des mœurs anglaises, qui occupe tant de place dans *Don Juan*, elle ne nous semble pas aussi ingénieuse qu'offensante. Le poète tombe souvent dans le mauvais goût et les redites ennuyeuses; mais il se relève par l'esprit. Nul poète n'en eut davantage et du plus vif, du plus hardi, depuis Pope et Voltaire. Malheureusement cet esprit a souvent l'impitoyable ironie du mauvais cœur, et il diffame également la gloire, la vertu, l'infortune.

25. Avec beaucoup d'esprit, de connaissances et d'idées, Byron ne bornait pas aux vers son talent d'écrire. Sa

prose est vive, étincelante, légère, comme l'est rarement la prose anglaise. Elle abonde en saillies d'amusante humeur et en expressions heureuses. A cet égard, on ne peut que regretter la perte de ses *Mémoires*, qu'il avait donnés à Thomas Moore, et que le légataire a supprimés par scrupule, en y substituant une compilation de lettres originales, d'analyses et de lieux communs. Mais la renommée morale de lord Byron y a peut-être gagné, si toutefois elle avait encore quelque chose à perdre.

26. THOMAS MOORE, né l'an 1780 à Dublin, suivait à Londres la profession d'avocat, lorsqu'il fit paraître, en vers anglais, les *Odes d'Anacréon*, où l'on retrouve en partie la grâce et le charme de l'original. En 1801, il publia, sous le nom de *Little* (Petit), des *Poésies légères*, imitées de Catulle. Les *Mélodies irlandaises*, recueil de poésies adaptées à des airs irlandais, achevèrent d'établir sa réputation. Après un voyage aux îles Bermudes, il donna, en 1806, un recueil d'*Odes* et d'*Épîtres*, précédé d'une *Préface* très-élégante en prose, qui contenait des Observations sur l'Amérique. Il visita la France dans l'été de 1807, et y composa, pendant son séjour, un petit Poème satirique, dirigé contre ceux de ses compatriotes qui voyagent en vrais gobe-mouches, intitulé : *la Famille Fudge à Paris*. Après l'*Adresse de Tom Cabb*, fameux boxeur, et le poème de *Lalla-Roukh*, ou la *Princesse du Mogol*, histoire orientale, Th. Moore mit au jour, en 1823, les *Amours des Anges*, sujet que Byron traitait en même temps sous le titre de *le Ciel et la Terre*, et qu'ils ont puisé tous deux dans le second verset du chapitre vi de la Genèse. Mais chacune de ces compositions porte le cachet du génie tout à fait différent qui caractérise l'un et l'autre poète. Shéridan parle ainsi de son compatriote : « Jamais homme ne mit autant
« de son cœur dans son imagination que Th. Moore ; son
« âme semble un rayon de feu détaché du soleil, et tend
« sans cesse à se réunir à cette source de chaleur et de lumière. » On doit encore à Th. Moore :

1° Les *Lettres interceptées* ou le *Sac de la petite poste*, sous le nom de THOMAS BROWNE jeune ; 2° le *Prophète voilé*, le *Paradis* et

la *Péri*; 3° les *Mémoires du capitaine Rock*, célèbre chef irlandais; 4° des *Stances sur la mort de lord Byron*; 5° l'*Épicurien* ou la *Vierge de Memphis*, etc. Thomas Moore est surnommé l'*Anacréon*, le *Catulle* et le *Parry anglais*.

27. JACQUES-HENRI LEIGH-HUNT, né en 1784, fondateur de la feuille *the Examiner* (l'Examineur), fut, avec Shelley, le principal disciple de l'école *satanique* que défendait la prose du sophiste Hazlitt. Mais il a fondé lui-même une autre école, tournée en ridicule dans le *Blackwood's magazine*, sous le nom de *Cockney School* (École des badauds). Le style de Leigh-Hunt a tout le luxe des images qui brillent dans celui de Moore; il est doué en outre d'une harmonie que les règles et les chaînes du langage n'interrompent jamais. En un mot, Hunt versifie comme un bel esprit d'une naissance élevée, et pense comme un démagogue, comme un sceptique. Son enthousiasme pour la nature se sent plus de l'affectation que des émotions d'un cœur fortement ébranlé; ses descriptions, où l'art se montre trop, n'ont rien de pastoral. Hazlitt a porté aux nues son *Histoire de Rimini*, qui ne vaut ni l'épisode du Dante, ni même la *Parisina* de Byron. Outre ce poème, Hunt a publié des *Juvenilia*, ou *Poèmes écrits entre la douzième et seizième année*, la *Fête des poètes*, et beaucoup d'autres pièces plus ou moins importantes.

28. PERCY BISSCHE SHELLEY, fils d'un riche baronnet anglais (1793), n'avait pas encore quinze ans accomplis, lorsqu'il publia ses deux premiers romans intitulés *Instrozzi* et les *Roses-Croix*, que les journaux littéraires signalèrent comme contenant des doctrines et des tableaux d'une immoralité révoltante. Bientôt après, il osa mettre au jour la *Nécessité de l'athéisme*, qu'il adressa aux évêques sans dissimuler son nom. Chassé de l'université d'Oxford, rejeté par sa famille, il contracta un mariage peu honorable à Édimbourg, et revint, vers 1812, à Londres, où il publia le poème de *Queen Mab* (la Reine Mab). Il y exposait sans détour ses opinions, qui, sous le rapport philosophique, se rapprochent de celles d'Épicure, de Spinoza, de d'Holbach et de Hume, et, sous le rapport politique, de

l'école républicaine des États-Unis. Après un second mariage (1818), Shelley quitta l'Angleterre, se lia à Genève avec lord Byron, et donna successivement, soit en Suisse, soit en Italie, une foule de poèmes : *Arastor ou l'Esprit de la solitude*, *l'Ode aux monts Euganéens*, *la Révolte d'Islam*, *Rosalinde et Hélène*, *Laon et Cytra*, *Prométhée délivré*, *Hellas ou le Triomphe de la Grèce*, *Adonaïs*, etc. Shelley, qui désirait mourir jeune, périt en effet dans les flots, près de Livourne, à l'âge de trente-neuf ans. Ses Œuvres posthumes renferment, entre autres poèmes, *Julien et Maddolo*, *la Sorcière de l'Atlas* ou *le Songe de Mariamne*, *le Triomphe de la vie*, *le Mont-Blanc*, *Genève*, etc.

§ 10. École des dames auteurs d'Angleterre.

Nous emprunterons à M. Coquerel un aperçu rapide sur l'école des dames auteurs d'Angleterre.

« Dans les dernières années du XVIII^e siècle, et aussi pendant tout le cours de notre révolution, il apparut en Angleterre, pour ainsi dire, toute une école de femmes auteurs, dont les écrits purs et gracieux ne montrent aucune trace d'enflure, ni de ce genre sombre qui caractérise la littérature moderne de leur pays. Il faut citer en première ligne madame ANNA LETITIA BARBAULD, qui a écrit beaucoup de *Poésies* et des *Hymnes* admirables pour le jeune âge. Il y a de grandes beautés dans son *Épître à Wilberforce* sur le sujet de sa motion pour l'abolition de la traite des noirs (1781). Madame HANNAH MORE a écrit plusieurs ouvrages de *fiction religieuse*, et surtout deux poèmes charmants : *Florio* (1786) et *the Bas-bleu of conversation*. Le *Bas-bleu* est un nom de parodie que l'on donna à une coterie féminine, où plusieurs dames tentèrent d'ouvrir un bureau d'esprit, sous la direction de mesdames ROBINSON et PROZZI, coterie assez innocente, contre laquelle M. Gifford, directeur de la *Quarterly review*, fulmina plusieurs satires remplies de mauvais goût, d'allusions inconvenantes, et écrites du ton le plus pédant. Parmi les dames anglaises auteurs

de romans modernes, il faut citer surtout miss EDGEWORTH, madame INCHBALD et lady MORGAN. Plusieurs autres, sans écrire des ouvrages bien importants, ont cependant laissé des poésies gracieuses ; de ce nombre, c'est justice de distinguer madame OPIE. Enfin, pour achever ce rapide catalogue, remarquons qu'il a paru de nos jours en Angleterre plusieurs dames d'un genre littéraire, poétique, et en même temps philosophique. Lady Morgan elle-même a mêlé fort habilement dans ses écrits le roman et l'histoire ; mais parmi les dames qui ont inscrit leur gloire sur des monuments plus durables que des écrits romanesques, il faut distinguer surtout mesdames JOHANNAH BAILLIE, AIKIN, BENDER et HELENA-MARIA WILLIAMS. Miss Baillie, sœur du célèbre médecin de ce nom, est une femme du plus grand talent. Ce ne sont point de jolis riens ni des fadaises brillantes qui occupent son génie : au contraire, elle a tenté, dans une série de pièces dramatiques, de dépeindre toutes les passions les plus énergiques du cœur humain ; et ses pièces, écrites du ton le plus élevé et le plus *shakespearien*, seront toujours regardées comme l'ouvrage d'un esprit supérieur. Miss Aikin a écrit des poésies charmantes, plus gracieuses que celles de mesdames LANDON et MITFORD. Le *Mouse's petition*, de miss Aikin, est un chef-d'œuvre. Miss Bender a publié des ouvrages historiques d'un grand intérêt, qui se placent sur la même ligne que ceux de miss Aikin. Enfin, Helena Williams, cette muse à moitié anglaise et française, a fait paraître des poèmes, des sonnets et autres pièces de vers, et beaucoup d'ouvrages politiques et historiques. Ses vers sont des modèles de grâce et d'imagination ; les rares qualités de son cœur se montrent dans ses poésies, et leur donnent ce cachet de vertu et de bonté d'âme qui attache une si pure couronne à la lyre de l'inspiration. »

II^e SECTION. — PROSE.§ 1^{er}. *Économie politique, science politique, jurisprudence.*

1. Adam Smith, fondateur de l'économie politique; ses divers ouvrages. — 2. Fletcher et Penn. — 3. Les deux Walpole, Robert et Horace 1^{er}. — 4. Francis. — 5. Blackstone et Home. — 6. Bentham, Chalmers, Malthus et Mac-Culloch. — 7. Edmond Burke. — 8. William Pitt. — 9. Charles Fox. — 10. Horace II Walpole.

1. ADAM SMITH, que ses partisans appellent le *Fondateur de l'économie politique*, naquit l'an 1723 en Écosse. En 1751, nommé professeur de logique à l'université de Glasgow, il y fit un cours célèbre, d'où par la suite il tira ses principaux ouvrages, et d'abord sa *Théorie des sentiments moraux*, dont le système est incomplet et faux, puisqu'il tend à construire une morale libre sur la base même de la fatalité. Dans un voyage qu'il fit, l'an 1763, en France, Smith se lia avec les hommes les plus célèbres de la secte *philosophique*, et plus particulièrement avec les *Économistes*, tels que Turgot et Quesnay; mais ce ne fut qu'en 1776 qu'il publia son grand ouvrage, source de sa réputation européenne; il a pour titre : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, en 2 vol. in-4°. L'appréciation de cet ouvrage n'entrant pas dans le plan d'une histoire littéraire, nous renvoyons aux écrits de MM. Ferrier, Mollien et autres sur cette matière. Smith mourut en 1790.

2. ANDRÉ FLETCHER de Saltoun, ainsi nommé du lieu de sa naissance, bourg d'Écosse (1653-1716), élève de Burnet et républicain exalté qui conspira contre Charles II et Jacques II, a laissé des *OEuvres politiques*, comprenant six *Discours* relatifs aux affaires publiques de son temps, et le *Récit d'une conversation sur les principes qui doivent régler les gouvernements pour le bien commun des hommes*. Ces opuscules sont des œuvres de fanatisme.

GUILLAUME PENN de Londres (1644-1718), quaker célèbre et législateur de la Pensylvanie, que Montesquieu a nommé le *Lycurgue moderne*, a laissé un grand nombre d'opuscules qu'on a réunis sous le titre d'*OEuvres choisies*. Penn y traite du quakerisme, des lois, de la religion, d'objets politiques et autres. Il était vain et bavard, et son style est traînant et ennuyeux.

3. Les deux Walpole, l'un, sir ROBERT WALPOLE (1676-1745), comte d'Oxford, célèbre ministre sous George 1^{er} et George II; l'autre, lord HORACE 1^{er} WALPOLE (1678-1757), son frère, ambassadeur, méritent une mention comme auteurs d'*Écrits politiques* très-bien raisonnés, mais d'un assez mauvais style. On cite encore les *Souvenirs* (Réminiscences) du premier, et les *Discours* du deuxième.

4. PHILIPPE FRANCIS (1773), fils d'un ecclésiastique irlandais, traducteur des *OEuvres d'Horace* et de *Démosthène*, auteur de deux tragédies, *Eugénie* et *Constantin*, passe pour avoir composé avec son fils les célèbres

Lettres de Junius (1); mais cette supposition d'un critique anglais paraît absurde, quand on compare le style énergique et éloquent de ces lettres avec la prose faible et sans couleur de Francis.

5. GUILLAUME BLACKSTONE (1723-1787), l'un des plus célèbres jurisconsultes anglais, a rendu son nom immortel par ses *Commentaires sur les lois d'Angleterre*. L'auteur n'y est pas seulement jurisconsulte : il remonte aux principes de la législation, il entre dans l'esprit des lois, il en discute les effets; et dans cette grande entreprise, il traite la jurisprudence en philosophie, relève les connaissances positives par des vues générales, et joint à la solidité du fond le mérite d'un style correct sans sécheresse, et élégant sans affectation.

HENRI HOME, lord Kames, né en Écosse (1696-1782), a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs rivalisent avec ceux de Blackstone, tels que les *Essais sur divers sujets de jurisprudence* et d'autres qui le rangent au nombre des écrivains irréligieux, tels que les *Essais sur les principes de morale et de religion naturelle* et les *Esquisses sur l'histoire de l'homme*. On doit en retour quelque estime à ses *Éléments de critique* et à ses *Idées sur l'éducation, concernant principalement la culture du cœur*.

6. La jurisprudence et l'économie politique nous offrent encore quelques noms distingués :

JÉRÉMIE BENTHAM, jurisconsulte philosophe, auteur d'écrits très-estimés, entre autres : la *Théorie des peines et des récompenses*, la *Taetique des assemblées populaires*, la *Taetique des assemblées législatives*, le *Traité des sophismes religieux*, le *Traité de la législation civile et criminelle*, le *Traité des preuves judiciaires*, l'*Essai sur la situation de l'Espagne*, etc.;

THOMAS CHALMERS, ministre écossais de qui l'on a plusieurs ouvrages remarquables sur l'économie politique : *Recherches sur l'étendue des ressources nationales*, *Économie chrétienne et civile des grandes villes*, etc.;

F. R. MALTHUS, économiste bizarre, auteur d'un *Essai sur la population*, de *Principes d'économie politique*, etc.;

J. R. MAC-CULLOCH, partisan des principales idées de Malthus, qu'il a développées avec talent dans son *Discours* et dans ses *Principes d'économie politique*.

7. EDMOND BURKE, l'un des plus célèbres publicistes anglais, naquit à Dublin en 1730. Élève des illustres jésuites de Saint-Omer, il débuta par plusieurs ouvrages de polémique, et publia en 1751 son *Essai sur le beau et le sublime*, qui lui donna un rang honorable parmi les bons écrivains. Ses *Maux de la civilisation*, qui parurent en 1756, annoncèrent le profond et prophétique auteur des *Réflexions sur la révolution française*, dont il se déclara le plus noble antagoniste. Il ne s'éleva pas avec moins de force contre Hastings, le Verrès de l'Inde, et, comme orateur, il a laissé une réputation européenne.

(1) Voy. mon *Hist. d'Angleterre*, règne de George III.

Burke mourut en 1797. Il avait été le collaborateur des *Lettres de Junius* et le fondateur de l'*Annual register*.

8. WILLIAM PITT (1759-1806), second fils de lord Chatham et ministre célèbre dont l'histoire est assez connue, a laissé, comme orateur, une réputation qui rivalise avec celle de Fox et de Shéridan. Comme ses deux rivaux et comme beaucoup d'autres membres du parlement, Pitt parlait souvent sous l'influence du vin et de l'ivresse. Quelques succès qu'il ait obtenus par la parole, il était loin de réunir toutes les qualités qui constituent la grande puissance oratoire d'un Berryer. Improvisateur facile et abondant, ses *Discours*, à moins qu'il ne fût animé par la colère, seule muse qui pût donner quelque chose de chaleureux et de poétique à ses inspirations, ses discours étaient plus remarquables par une grande netteté d'analyse et vigueur de dialectique, que par cet éclat, inséparable de l'idée que l'on se fait en général de l'éloquence.

9. CHARLES JAMES FOX (1748-1806), fils de lord Holland et constant antagoniste de Pitt, était comparé à Démosthène, tandis que son rival l'était à Cicéron. Avec moins d'élégance que Pitt, il avait plus de feu; il joignait à une vigueur soutenue et quelquefois immodérée, beaucoup d'instruction, des idées justes, une dialectique irrésistible, et les ressources d'une ironie dont l'habitude lui était naturelle. Il s'attachait moins à la grâce du discours qu'à la force et à la clarté des moyens de conviction. Il remuait fortement les esprits; son art consistait à saisir le point essentiel dans les questions les plus compliquées, ou à détruire avec justesse et promptitude les raisonnements qu'on lui opposait.

10. HORACE II WALPOLE (1717 ou 1718-97), comte d'Oxford, troisième fils du célèbre ministre Robert Walpole, a laissé un grand nombre d'ouvrages en différents genres, histoire, poésie, théâtre, roman, polémique, etc., dont il commença lui-même une édition dans son imprimerie particulière de Strawberry-Hill. On y remarque : 1^o *Ædes Walpoliana*, description du château de son père; 2^o *Lettre de Xao Ho, philosophe chinois à Londres, à son ami Lieu-Chi, à Pékin*, lettre qui a trait aux affaires politiques du temps; 3^o *Anecdotes de la peinture en Angleterre*; 4^o le *Château d'Otrante*, roman dans le genre d'Anne Radcliffe; 5^o l'*Histoire des géants dernièrement découverts* (les Patagons); 6^o la *Mère mystérieuse*, tragédie; 7^o sa *Correspondance* et des *Mémoires*.

§ 2. Religion, philosophie.

1. Le comte de Bolingbroke; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 2. Jugements portés sur cet écrivain. — 3. Berkeley; ses divers ouvrages. — 4. Conybeare et Melmoth, défenseurs de la religion. — 5. Warburton; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 6. Priestley; ses nombreux et détestables écrits. — 7. Ferguson; ses œuvres philosophiques. — 8. Dugald Stewart; ses nombreux ouvrages de philosophie. — 9. James Harris; ses divers ouvrages, entre autres l'Hermès. — 10. Burnett ou Munboddo; ses divers écrits.

1. HENRI S.-JEAN, vicomte de BOLINGBROKE (1672-1751), qui joua un

grand rôle dans les affaires politiques de son temps, sur lesquelles il publia de nombreuses brochures (*Lettres du Craftsman*, *Dissertations sur les partis*, etc.), vint se fixer en 1735 dans la terre de Chanteloup en Touraine. Il y composa d'abord ses *Lettres sur l'étude de l'histoire*, adressées au petit-fils de l'illustre Clarendon, et où, parmi d'excellentes choses, se trouvent de fréquentes attaques contre la Révélation. Cet écrit fut suivi d'une *Lettre à lord Bathurst sur la retraite et l'étude*. En 1738, il revint en Angleterre, et y écrivit son *Idée d'un roi patriote*, sous les yeux et presque sous la dictée du jeune héritier de la couronne. Il vécut encore treize ans, et la mort le surprit en 1751, écrivant encore des *Réflexions sur l'état présent de la nation*.

2. Bolingbroke a été l'objet d'une foule de jugements contradictoires. Comme homme d'esprit et homme d'État, comme orateur et écrivain, peu l'ont égalé, et personne ne l'a surpassé. Comme philosophe, il faut faire une distinction. Sa philosophie pratique et sentimentale, celle que respire son *Traité de l'exil*, est empreinte du charme répandu sur ses meilleures productions : sa philosophie spéculative, sa *Théologie naturelle*, comme il l'appelait, ses discussions mi-parties contre l'athéisme et contre la Révélation, en attestant des lectures immenses, offre des raisonnements étroits, des contradictions frappantes, des sarcasmes donnés pour arguments, des jeux de mots dans les discussions les plus graves. Au malheur de l'incrédulité, Bolingbroke joignait le tort du prosélytisme. Il inspira à Pope son *Essai sur l'homme*; il légna tous ses manuscrits au poète écossais David Mallet, qui, dès l'année 1753, se hâta de faire imprimer la collection funeste des *Œuvres complètes de Henri S.-Jean, vicomte de Bolingbroke*.

3. GEORGE BERKELEY d'Irlande (1684-1752), évêque de Cloyne, débuta en 1708 par la *Théorie de la vision*, le premier ouvrage où l'on ait entrepris de distinguer les opérations immédiates des sens, des inductions que nous tirons habituellement de nos sensations. En 1710, parurent ses *Principes des connaissances humaines*, ouvrage fameux dans le système des idéalistes, mais qui a le malheur de conduire au scepticisme. Après avoir publié ses *Dialogues d'Hylas et de Philonous*, Berkeley parvint en France, où il vit Malebranche, l'Italie, toute la Sicile; s'embarqua ensuite pour l'Amérique, à l'effet d'y convertir les sauvages au christianisme; et, mal secondé par le gouvernement, il revint en Europe, où il publia, en deux volumes in-8°, *Alciphron* ou le *Petit philosophe*, écrit en forme de dialogues, sur le modèle de ceux de Platon, son auteur favori. Cet ouvrage, dont l'objet est de réfuter les divers systèmes de l'athéisme, du fatalisme et du scepticisme, lui valut l'évêché de Cloyne en Irlande. D'autres écrits philosophiques signalèrent les dernières années de Berkeley, tels que l'*Analyste*, la *Défense de l'esprit fort en mathématiques*, des *Traites divers*, etc. Plusieurs écrivains ont regardé ses ouvrages comme tendant à corrompre la simplicité de la religion par le mélange d'une métaphysique obscure; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître dans tous ses écrits un esprit plein de finesse et de sagacité, et dans ses paradoxes mêmes, des intentions toujours pures.

4. La religion, attaquée de toutes parts, trouva de nombreux défenseurs dans quelques philosophes et dans les théologiens. Après Berkeley, nous citerons J. CONYBEARE (1754), évêque de Bristol, qui, par sa *Défense de la religion révélée* et autres ouvrages analogues, a mérité et mérite encore l'estime des honnêtes gens et des littérateurs; et WILLIAM MELMOTH (1666-1748), auteur d'un ouvrage très-estimé sous le titre de : *Grande importance d'une vie religieuse*.

5. GUILLAUME WARBURTON (1698-1779), évêque de Gloucester, s'est fait un nom célèbre comme théologien et comme littérateur, comme ami de Pope et comme antagoniste de Voltaire. Prêtre en 1727, et d'abord écrivain obscur, il fixa tout à coup l'attention publique par un traité de l'*Alliance entre l'Église et l'État*, ou la *Nécessité d'une religion établie*. Les principes contenus dans cet ouvrage jetèrent l'alarme dans les deux camps, le haut clergé anglican et les *libres penseurs*; mais le déchaînement fut plus grand encore contre la *Divine légation de Moïse*. Voltaire se mit au nombre des adversaires de Warburton, et l'ennemi de toute espèce de religion l'attaqua comme prêchant le matérialisme. Mais, à part les paradoxes de l'auteur anglais qui pouvaient conduire à cette doctrine, ce qui remuait la bile voltérienne, c'était que Warburton avait établi, dans son ouvrage, la divinité du christianisme, par une suite de raisonnements, appuyés de preuves aussi solides que victorieusement déduites de principes incontestables. De cette lutte, Warburton passa à celle où il défendit, par un *Commentaire*, le fameux *Essai sur l'homme* de Pope; puis, revenant à l'idée fondamentale de sa *Légation*, il l'appliqua à des objets qui ne s'y rattachaient en aucune manière, tel que le sixième livre de l'Énéide de Virgile, sur lequel il fit une *Dissertation* célèbre. Bientôt il attaqua (1750) et réfuta avec succès les *Recherches sur les miracles* de Middleton, dans sa dissertation non moins célèbre de *Julien*, où il prouve très-bien l'action immédiate de la Providence contre ce prince, et le miracle du tremblement de terre et de l'éruption ignée, pour maintenir la vérité des prophéties, contre les attaques réunies des juifs et des païens. Ces graves pensées ne détournaient pas entièrement le théologien de ses études littéraires : une

Édition des œuvres de Pope et de Shakespeare, avec Notes et Commentaires, une Préface pour la *Clarisse* de Richardson, un *Aperçu de la philosophie de Bolingbroke*, et beaucoup d'autres ouvrages, remplirent dignement sa longue et honorable carrière. Il mourut dans sa quatre-vingt-unième année. Ses œuvres ont été recueillies en sept volumes in-4°.

6. JOSEPH PRIESTLEY (1733-1804), physicien, chimiste et controversiste célèbre, débuta dans la littérature par une *Grammaire anglaise*, par des *Essais sur le gouvernement et sur l'éducation*, par des *Fastes biographiques*, ouvrage qui a servi de modèle à tous les *Atlas historiques*. Après sept années de professorat à Warrington, il fut mis à Leeds à la tête d'une congrégation d'*Unitaires* dont il soutint les principes et les erreurs dans une foule d'écrits. Nous citerons, entre autres, les *Institutions de la religion naturelle et révélée*, des *Recherches sur la matière et l'esprit*, la *Défense de l'unitarisme ou de la simple humanité du Christ*, l'*Histoire des corruptions du christianisme*, l'*Histoire des premières opinions concernant J. C.*, des *Lettres familières aux habitants de Birmingham*, l'*Histoire ecclésiastique*, *Jésus et Soerate comparés*, la *Comparaison des différents systèmes des philosophes grecs avec le Christianisme*, etc., dont la collection forme soixante-dix volumes in-8°. C'est un ramas de sophismes et d'impiétés dignes d'un théiste ou plutôt d'un athée.

7. ADAM FERGUSON d'Écosse (1723-1816) débuta en 1767 par un *Essai sur la société civile*, qui le fit admettre, comme professeur de philosophie morale, à l'université d'Édimbourg. Deux ans après, il publia, pour sa classe, les *Institutions de philosophie morale*, ouvrage digne d'estime; mais bientôt quittant la philosophie pour l'histoire, il mit au jour, après de longs travaux, son *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, en trois volumes in-4°. Il y développe avec le plus grand talent ce que le génie de Montesquieu n'a fait qu'ébaucher. Son style est tel qu'il convient à la gravité du sujet, toujours noble et élégant; s'il paraît quelquefois diffus aux étrangers, c'est que, plus jaloux d'instruire que de plaire, il entre souvent dans des détails qui lui ont paru indispensables pour bien faire apprécier les hommes et les choses.

8. DUGALD STEWART (1753-1828), élève et successeur de Ferguson à la chaire de philosophie morale, fut l'un des principaux tenants de l'école écossaise. Il a laissé de nombreux ouvrages, dont les plus remarquables sont : 1° *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*; 2° *Éléments de philosophie morale à l'usage des étudiants*; 3° des *Essais philosophiques*. On y trouve des considérations judicieuses; le style en est clair dans toutes les parties où l'auteur ne traite que de choses qu'il comprend bien, et qui ne sortent point des limites de notre intelligence; mais quand il s'élance dans l'obscurité métaphysique, il devient inintelligible et verbeux.

9. JAMES HARRIS (1709-1780), neveu de Shaftesbury, homme d'État et grammairien-philosophe, a laissé plusieurs ouvrages extrêmement remarquables : 1° l'*Hermès* ou *Recherches philosophiques sur la grammaire universelle* (1751), que l'évêque Lowth, dans la préface de sa *Grammaire anglaise*, regarde comme le plus beau et le plus parfait exemple d'analyse qui ait paru depuis Aristote ; 2° les *Philosophical arrangements* (1775) ; 3° trois *Traité*s ou *Dialogues*, le premier, sur l'art en général ; le deuxième, sur la musique, la peinture et la poésie ; le troisième, sur le bonheur de l'art de se conduire avec sagesse dans les événements de la vie ; 4° des *Recherches philologiques* sur l'origine et les principes de la critique, sur les plus célèbres écrivains en ce genre tant anciens que modernes, avec un *Essai sur le goût et la littérature du moyen âge*.

10. JAMES BURNETT, lord MONBODDO, d'Écosse (1717-99), après avoir flotté longtemps entre plusieurs objets de ses recherches, se fixa à l'étude philosophique des langues, et publia de 1773 à 1792 un ouvrage en six volumes in-8°, intitulé *De l'origine et des progrès du langage*. On y trouve une foule de vérités neuves, d'aperçus ingénieux et profonds, mêlés à des paradoxes, à des assertions gratuites ; le style en est entortillé, et il manque en général de clarté, de concision et d'élégance. Cet ouvrage fut suivi d'un autre plus volumineux, qui a pour titre : *Métaphysique des anciens* ou la *Science des universaux*, en six volumes in-4°. L'auteur y combat vigoureusement Newton et Locke, qui, par les propriétés et les attributions qu'ils accordent à la matière, détruisent ou tendent à détruire l'idée de la Divinité. Monboddoo mourut en 1799.

§ 3. Histoire, voyages, lettres historiques, etc.

1. Sprat ; son Histoire de la Société royale de Londres. — 2. Gilbert Burnet ; son Histoire de la Réformation d'Angleterre. — 3. Isaac Newton ; sa *Chronologie des anciens royaumes*, etc. — 4. Echard ; ses diverses histoires. — 5. Middleton ; son Histoire de Cicéron. — 6. York, Philipp et autres, auteurs des *Lettres athéniennes*. — 7. Hawkesworth ; ses *Voyages* du capitaine Cook. — 8. David Hume ; ses divers ouvrages philosophiques et son Histoire d'Angleterre. — 9. Robertson ; son Histoire d'Écosse, son Histoire de Charles-Quint et son Histoire d'Amérique. — 10. Gibbon ; ses divers ouvrages, entre autres son Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain. — 11. Robert et Jean Watson. — 12. Jean Blair et Sanders. — 13. Gilbert Stuart et Logan. — 14. Robert Henri, Dalrymple ou lord Hayles et Tytler. — 15. Olivier Goldsmith ; son *Vicaire de Wakefield*. — 16. Poèmes de Goldsmith, entre autres le *Village abandonné*. — 17. Ses divers ouvrages historiques. — 18. Autres écrits de Goldsmith. — 19. Autres historiens, etc., de cette époque, entre autres Lingard.

1. THOMAS SPRAT (1636-1713), membre de la Société royale de Londres fondée par Wilkins, en écrivit l'histoire (1667) avec une élégance, une pureté que n'ont surpassées ni Birch, ni Thomson. Il donna ensuite une *Vie*, ou

plutôt un *Panegyrique du poète Cowley*, et, parmi plusieurs autres ouvrages, un volume de *Sermons* qui sont encore estimés.

2. GILBERT BURNET d'Édimbourg (1643-1715), homme d'État méprisable qui devint évêque de Salisbury, s'est fait connaître surtout par l'*Histoire de son temps*, ouvrage d'un whig acharné, où Charles II, son bienfaiteur, est indignement traité de *scélérat*, de *tyran*, de *roi exécrable*, d'*impie*, etc., et par l'*Histoire de la réformation d'Angleterre*, où il se montre, dit Bossuet, historien plus adroit que fidèle; dont les extraits, faits dans le corps de l'ouvrage, ne sont pas toujours d'accord avec les pièces rapportées dans ses pièces justificatives; dont les efforts pour rendre l'Église catholique odieuse et faire l'apologie de la réformation, vont jusqu'à généraliser les torts ou les bonnes qualités des individus, suivant une affection de parti; dont la passion le porte à déguiser les faits les plus constants, à les dénaturer, et même à défigurer les dogmes qui séparent les deux communions.

3. ISAAC NEWTON de Woolstrop (1642-1727), le plus grand génie de l'Angleterre en mathématiques, en astronomie et en physique, maître de la monnaie (1699), président de la Société royale de Londres (1703), et créé chevalier par la reine Anne, a laissé, outre ses ouvrages scientifiques qui ont rendu son nom immortel, deux écrits relatifs à l'histoire, et intitulés, l'un : *Chronologie des anciens royaumes*, et l'autre : *Observations sur les prophéties de l'Écriture sainte, particulièrement sur les prophéties de Daniel et sur l'Apocalypse de saint Jean*.

4. LAWRENCE ECHARD (1671-1730) débuta dans la carrière historique par une remarquable *Histoire romaine* (1699), en cinq volumes in-8°; mais lorsqu'il voulut traiter l'*Histoire générale ecclésiastique*, et l'*Histoire d'Angleterre*, il se laissa aller à toutes les erreurs ordinaires aux écrivains protestants, qui dénaturent les faits pour justifier leurs croyances. On lui doit encore une *Histoire de la révolution de 1688*, et des *Traductions* en assez mauvais style de quelques comédies de Plaute et de Térence.

5. CONYERS MIDDLETON (1683-1750), après avoir eu le malheur d'être pamphlétaire contre la cour de Rome (*Lettre sur Rome*, 1729, etc.), fit paraître la célèbre *Histoire de Cicéron et de son époque* (1741), pour retomber bientôt au rang d'écrivain impie et irréligieux dans ses *Libres recherches sur le don des miracles*, et autres écrits de déisme ou plutôt d'athéisme.

6. Vers le milieu du XVIII^e siècle, YORK, PHILIPP et autres étudiants de Cambridge rédigèrent, sous le titre de *Lettres athéniennes*, une Histoire de la guerre du Péloponnèse, digne d'attention, surtout si l'on considère l'âge et la qualité des auteurs.

7. JEAN HAWKESWORTH (1715-73) fut employé, dès l'an 1744, après le docteur Johnson, à rédiger les débats parlementaires dans le *Gentleman's Magazine*. Quelques années plus tard, il entreprit l'*Adventurer*, qui parut de 1752 à 1754, et lui valut une juste célébrité. Vers 1761, il donna sur le théâtre de Drury-Lane, avec le plus grand succès, *Edgar et Emmeline*, pièce à féerie, qui fut suivie d'*Almorán et Hamet*, conte oriental très-remarquable. En 1768, il fit paraître son excellente traduction de *Télémaque*, et,

quatre ans après, les *Voyages du capitaine Cook*, qui empoisonnèrent ses derniers jours. Hawkesworth mérita ce sort. Les simples récits de Cook et de Sidney Parkenson sur les mœurs déréglées des sauvages, étaient devenus sous sa plume élégante des descriptions voluptueuses aussi contraires à la vérité qu'à la décence. Alors d'innombrables adversaires l'attaquèrent de toutes parts; on lui reprocha plusieurs bêtises scientifiques, et à des critiques sérieuses, approfondies, se joignirent les épigrammes, les chansons, les satires. Hawkesworth en mourut de chagrin en 1773.

8. DAVID HUME, né l'an 1711 à Édimbourg, fit de 1734 à 1736 un premier voyage et séjour en France, d'abord à Reims, puis à la Flèche. C'est dans cette dernière ville que, dévoré d'une soif coupable de célébrité, il composa le *Traité de la Nature humaine* (reproduit plus tard sous le titre de *Recherches sur l'entendement humain*), ouvrage où, comptant sur le scandale pour obtenir du succès, il cherchait à ébranler les fondements de toutes les croyances et à saper les bases de toutes les religions. Déchu de ce triste espoir, il se montra plus modéré dans ses *Essais moraux, politiques et littéraires*, où il posa les principes de l'économie politique (1742-1751). En 1752, il publia ses *Recherches sur les principes de la morale*; et si l'on ajoute à ces ouvrages l'*Histoire naturelle de la religion*, ses *Dialogues sur la religion*, et son *Essai sur le suicide et sur l'immortalité de l'âme*, on complètera la liste des productions philosophiques de Hume, eode d'irrégion et même d'athéisme. Nommé, malgré ses écrits funestes, bibliothécaire de la Faculté d'Édimbourg, il y entreprit son *Histoire d'Angleterre depuis Jules-César jusqu'à la révolution de 1688* (1754-61), ouvrage où règne, avec beaucoup de qualités historiques recommandables, une constante hostilité contre la religion chrétienne. Deux ans après la publication de cet ouvrage, il fit un second voyage en France, où le parti philosophique l'accueillit, comme de raison, avec transport. Il en ramena J.-J. Rousseau, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller. Leur querelle fit beaucoup de bruit, et donna naissance à une foule de brochures. Rousseau partit enfin, laissant Hume jouir de sa triste gloire, et de vingt-quatre mille francs de revenus qu'il avait acquis par ses places ou par ses écrits. Hume mourut

de dyssenterie en 1776. On a dit, pour justifier Hume, que sa vie fut irréprochable ; mais nous ne saurions ne pas mettre au nombre des actions coupables la publication d'ouvrages d'une tendance funeste à l'existence des sociétés et au bonheur de l'homme.

9. WILLIAMS ROBERTSON, né l'an 1721 à Borthwiek, en Écosse, entra dans les ordres presbytériens à l'âge de vingt-deux ans, et se fit d'abord connaître par ses nombreux discours : on n'en a conservé qu'un seul, prononcé dans la *Société pour la propagation de l'instruction chrétienne* ; c'est un chef-d'œuvre où l'auteur a retraqué la situation du monde à l'avènement de Jésus-Christ, et le tableau de tous les avantages dont le genre humain est redevable au christianisme. Quelque temps après, il fonda, avec John Blair et Adam Smith, la *Revue d'Édimbourg*, qui devint par la suite si célèbre. En 1759, il donna son *Histoire d'Écosse*, où, tout en accusant Elisabeth et plaignant sa victime, il répétait les calomnies de Buchanan contre Marie Stuart, qu'il regarde comme auteur du meurtre de Darnley et des Lettres à Bothwell, supposées par l'infâme calomniateur. Dix ans après, il fit paraître son *Histoire de Charles-Quint*, dont l'*Introduction*, tant vantée, renferme des erreurs ou des partialités telles que la cour de Rome l'a mise à l'*Index*. Son *Histoire d'Amérique*, qui parut en 1777, accrut encore la réputation historique de Robertson. Son langage est toujours naturel, et son style exempt d'affectation. Le ton de ses compositions historiques se ressent de la sagesse de son caractère et de la simplicité de ses mœurs ; mais ces qualités de l'homme et de l'écrivain n'en seraient que mieux senties, s'il s'élevait plus souvent à ces nobles mouvements de l'âme, à cette éloquence solide et vraie qui doit animer les grandes scènes de l'histoire. Robertson mourut en 1793, peu de temps après avoir publié des *Recherches historiques sur la connaissance que les anciens avaient de l'Inde*.

10. ÉDOUARD GIBBON (1738-94) forme avec Hume et Robertson ce qu'on appelle le triumvirat des grands historiens anglais. Après la lecture de l'*Histoire des variations*

des Églises protestantes, par Bossuet, le jeune Gibbon abjura, l'an 1753, entre les mains d'un prêtre catholique ; mais il ne persista qu'un an dans sa nouvelle croyance, et il finit par n'en avoir aucune. C'est à Lausanne, où l'avait envoyé son père, que Gibbon fit sa rétractation ; il y manqua d'épouser mademoiselle Curehod, depuis madame Necker. De retour en Angleterre, il publia son *Essai sur l'étude de la littérature* (1761), moins remarquable par les idées que par la pureté avec laquelle il est écrit en français. Deux ans après, il fit un voyage à Paris, où il fut reçu avec bienveillance, et de là il se rendit à Rome, où il conçut la première idée de son grand ouvrage. De retour en Angleterre, après divers travaux peu remarquables, tels que l'*Histoire de la liberté de la Suisse*, il donna, en 1776, son premier volume de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Le chapitre xv^e et le xvi^e étaient une attaque évidente, bien que fort adroitement tournée, contre le christianisme. Comme tous les incrédules, il s'enfonça de plus en plus dans son inérodulité ; il écrivit pour la défendre, et les volumes suivants de son histoire ne furent qu'un triste monument de ces pensées antichrétiennes qui dessèchent l'âme et voilent la raison. Sans élévation dans les sentiments, après s'être efforcé de rabaisser le courage héroïque des martyrs chrétiens, il prend plaisir à célébrer les féroces exploits de Tamerlan et des Tartares. Sans principes fixes ni en morale, ni en politique, ni en rien, il n'avait d'arrêté que sa haine contre le christianisme. Disons-nous après cela que son érudition est vaste, solide, variée ; que l'intérêt de sa narration est, sinon toujours égal, du moins toujours assez soutenu pour ne laisser jamais de place à la langueur ; que ses vues sont quelquefois profondes, ses réflexions souvent piquantes, etc. ? Mais que sont les accessoires, quand manque la base de toute œuvre grande et durable ? On a encore de Gibbon des *Mémoires*, sa *Correspondance*, des *Mélanges*, et plusieurs autres écrits moins importants.

II. ROBERT WATSON (1730-80), compatriote et ami de Hume, est principalement connu par une *Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*,

ouvrage qui, outre plusieurs défauts littéraires, a le tort bien plus grave d'être hostile, comme celui de Hume, à la religion chrétienne et aux princes religieux. Watson avait commencé, d'après le même système, une *Histoire du règne de Philippe III*, qui fut achevée par Will. Thomson.

JEAN WATSON (1724-83), né en Angleterre, a laissé, outre quelques *Sermons* et des ouvrages archéologiques, une *Histoire d'Halifax* assez remarquable.

12. JEAN BLAIR (1782), savant chronologiste écossais et précepteur du duc d'York, s'est fait un nom par ses cinquante-six *Tables chronologiques*, qui sont très-estimées, quoique généralement peu exactes. On lui doit encore des *Leçons sur les canons de l'Ancien Testament*.

ROBERT SANDERS (1727-83), historien écossais, publia d'abord sous le nom de Speneer, le *Complet voyageur anglais*, comprenant des notices biographiques sur les hommes les plus distingués de chaque province qu'il avait parcourue. Il fit paraître ensuite deux *Histoires d'Angleterre*, l'une in-folio, l'autre in-4°; une *Histoire Romaine*, en une suite de lettres d'un seigneur à son fils; l'*Almanach de Newgate*, ou Mémoires de ces malfaiteurs qui terminent leur vie à Tyburn, etc.

13. GILBERT STUART d'Édimbourg (1742-86), rédacteur de l'*Édimburgh Magazine and Review*, et l'antagoniste de Robertson, a laissé plusieurs ouvrages historiques qui méritent d'être mentionnés, tels que le *Tableau du moyen âge*, des *Observations concernant le droit public et l'histoire constitutionnelle d'Écosse*, l'*Histoire d'Écosse depuis l'établissement de la réformation jusqu'à la mort de la reine Marie*, où il justifie Marie Stuart contre les calomnies de Buchanan, répétées par Robertson, etc.

JOHN LOGAN (1748-88), autre Écossais, est surtout connu par ses *Éléments de la philosophie de l'histoire*, substance des leçons éloquentes qu'il fit à Édimbourg. On lui doit encore une tragédie de *Runnamédé*, et d'autres poésies dans le genre lyrique et élégiaque, où l'on trouve de la force, de l'élégance et de la simplicité.

14. ROBERT HENRI (1723-90) est l'un des nombreux Écossais qui ont écrit l'*Histoire d'Angleterre*. La sienne, qui parut en 1771, jouit généralement d'une estime méritée.

DAVID DALRYMPLE, plus connu sous le nom de lord HAYLES (1726-92), a laissé sur les antiquités et l'histoire de l'Écosse, sa patrie, une foule d'ouvrages dont le mérite et le succès le plaçant au rang des plus profonds érudits du XVIII^e siècle. Les principaux sont : *Mémoires et lettres relatifs à l'histoire de la Grande-Bretagne sous le règne de Jacques I^{er} et sous celui de Charles I^{er}*; *Récit de l'évasion de Charles II, après la bataille de Worcester, fait par lui-même*; *Anciens poèmes écossais*, etc.; *Annales d'Écosse depuis Malcom III jusqu'à Robert I^{er}*; *Restes d'antiquités chrétiennes en Écosse*, etc., etc.

WILLIAM TYTLER d'Édimbourg (1711-92) a publié, entre autres écrits, d'intéressantes *Recherches sur la reine Marie*, dans lesquelles il partage l'opinion de Robert Stuart, et met au jour les *Poésies de Jacques I^{er}*, son fils.

15. OLIVIER GOLDSMITH naquit en Irlande l'an 1728.

Après avoir publié son *Essai sur l'état de la littérature en Europe* (1759), il composa son *Vicaire de Wakefield*, qui le place, comme romancier, à côté de Fielding et de Richardson ; on ne peut en effet présenter un tableau plus vrai, plus attachant, d'un véritable philosophe, que celui du bon vicaire ; et les caractères de ceux qui l'entourent ne sont pas moins originaux ni moins heureusement tracés.

16. Les pièces de théâtre et les autres écrits de Goldsmith accrurent sa réputation. L'*Homme bon* (1768) eut assez de succès ; son poëme du *Village abandonné* réussit plus encore (1769) ; c'est un ouvrage délicieux par son exquise élégance, par la mélodie soutenue et par la grâce des tableaux. Le *Traveller* ou le *Voyageur* ne le cède en rien au *Village abandonné*.

17. La prospérité de Goldsmith était toujours très-passagère, par suite de son imprévoyante libéralité, dont abusaient une foule d'écrivains parasites, en quelque sorte à la piste des auteurs heureux. Lorsque le besoin d'argent le forçait à quelque travail extraordinaire, il allait se loger dans une ferme voisine de Londres, et s'occupait pendant des semaines, sans presque bouger de sa chaise, à des compilations qu'il rédigeait avec une facilité surprenante. C'est ainsi qu'il composa des *Lettres sur l'histoire d'Angleterre*, une *Histoire grecque*, une *Histoire romaine*, une *Histoire d'Angleterre*, une *Histoire naturelle de la terre et de la nature animée*, etc. Un an avant sa mort, il obtint au théâtre un succès de vogue par ses *Méprises d'une nuit*, etc. Il mourut en 1774, à l'âge de quarante-cinq ans.

18. Outre les écrits dont nous avons parlé, on a de Goldsmith, des *Contes moraux*, des *Essais* (critique et mélanges), l'*Ermite*, ballade (ou romance) charmante tirée du ministre de Wakefield, une *Vie de Parnell*, une *Vie de lord Bolingbroke*, et le poëme intitulé *la Représaille* ou *la Revanche*, chef-d'œuvre de satire et d'esprit.

19. Parmi les historiens, voyageurs, géographes, etc., contemporains, nous citerons :

JOHN BARROW, auteur de *Mémoires sur la vie de lord Macartney*, am-

bassadeur en Chine, de *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique méridionale*, de *Voyages à la Chine et à la Cochinchine*, etc.

JONAH BARRINGTON, auteur d'*Anecdotes historiques et mémoires secrets sur l'union législative entre la Grande-Bretagne et l'Irlande*.

EDWARD BLACQUIÈRE, de qui l'on a des *Lettres de la Méditerranée*, une *Histoire de la révolution grecque*, un *Examen historique de la révolution espagnole*, etc.

WILLIAM COBBET, célèbre démagogue, fondateur des journaux *le Porc-épic* et *le Registre politique*, auteur du *Jardinier américain*, du *Maître anglais* et de divers ouvrages historiques : l'*Histoire parlementaire d'Angleterre*, l'*Histoire de la réforme protestante*, etc.

WILLIAM COXE, ecclésiastique, à qui l'on doit de nombreux ouvrages, tels qu'une *Esquisse sur l'état naturel, civil et politique de la Suisse*, un *Précis des découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique*, des *Mémoires sur la vie et l'administration de sir Robert Walpole*, une *Histoire de la maison d'Autriche*, des *Mémoires sur les rois d'Espagne de la maison de Bourbon*, la *Vie de John Churchill, duc de Marlborough*, etc.

WILLIAM-HENRI CURRAN, auteur d'une *Vie de John Philpot Curran*, son père, orateur irlandais, brillant et pathétique, qui défendit avec éclat ses compatriotes catholiques contre leurs oppresseurs protestants.

HALLAM, auteur de divers ouvrages historiques remarquables, entre autres *l'Europe au moyen âge* et la *Littérature de l'Europe au moyen âge*.

JOHN CAM HOEHOUSE, orateur radical, ami de lord Byron et auteur d'une *Relation d'un voyage en Albanie*, etc., de *Lettres sur les Cent jours*, d'un *Essai sur l'État de la littérature en Italie*, etc.

LORD HOLLAND, neveu de Fox et ministre d'État, auteur d'une *Notice sur la vie et les écrits de Lope de Vega* et d'une *Histoire des premières années de Jacques II*.

JOHN LINGARD, prêtre et historien catholique, à qui l'on doit, outre quelques écrits de controverse (*Royauté catholique vengée*, etc.), une excellente *Histoire d'Angleterre*, remarquable par d'immenses recherches, par une sagacité rare et un talent très-remarquable de style.

SIR JAMES MACKINTOSH d'Écosse, partisan de la révolution française, qu'il défendit contre Burke dans ses *Indiciæ gallicæ*, auteur de divers ouvrages de législation (*Discours sur l'étude du droit, de la nature et des gens, Discours sur les lois anglaises*, etc.), et d'une *Histoire d'Angleterre*, écrite dans un mauvais esprit.

FRANCIS PLOWDEN, avocat irlandais, élevé au séminaire anglais de Saint-Omer, et auteur de plusieurs ouvrages très-estimables, tels qu'une *Histoire abrégée de l'empire britannique*, l'*Église et l'État*, une *Revue historique de l'état de l'Irlande, depuis l'invasion de ce pays par Henri II jusqu'à son union avec la Grande-Bretagne*, etc.

WILLIAM ROSEOE, avocat, poète et historien, à qui l'on doit divers écrits en faveur des esclaves (les *Malheurs injustes de l'Afrique*, etc.), des poésies

estimées (*Mount pleasant*, les *Collines couvertes de vignes*, la *Nourrice*, *Ode sur l'éducation*, *Élégie sur la pitié*, etc.), et plusieurs productions historiques qui ont fait surtout sa réputation : *Vie de Laurent de Médicis*, *Vie et pontificat de Léon X*, etc.

§ 4. Critique, Philologie, Érudition, Littérature mêlée.

1. Addison; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 2. Son Ode sur l'Italie et ses autres poèmes. — 3. Son Caton. — 4. Le Spectateur. — 5. Steele; ses divers écrits. — 6. Samuel Johnson; détails sur sa vie et ses ouvrages. — 7. Le Rôdeur. — 8. Ses autres écrits, entre autres *Rasselas*. — 9. Fin de la vie de Johnson. — 10. Lady Montague et ses Lettres; Edouard Montague. — 11. Le comte de Chesterfield; les Lettres à son fils. — 12. Hicks. — 13. Jean Harris et Chambers. — 14. Guillaume Lowth. — 15. Maittaire et Blackwell. — 16. Robert Lowth; ses Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux. — 17. Thomas Shéridan. — 18. Les deux Ritson. — 19. Autres critiques, entre autres Macpherson. — 20. Hugues Blair; sa Rhétorique, etc. — 21. Érudits et philologues contemporains.

1. JOSEPH ADDISON, né l'an 1672 à Miston, dans le Wiltshire, où son père (1) était euré (recteur), a laissé, dit M. Coquerel, la mémoire d'un auteur maître parfait de l'art du style, plus remarquable par la politesse des formes que par la hardiesse des conceptions. Addison se montra de bonne heure si heureusement inspiré par les muses latines, qu'ayant présenté en 1699 ses poèmes latins à Boileau, l'écrivain français dit que s'il avait pu lire cette poésie latine d'un moderne, il n'aurait pas si violemment attaqué Perreault. Ce n'est là sans doute qu'un compliment. Quoi qu'il en soit, Addison fut protégé dès sa jeunesse par sir John Somers, garde des sceaux, et par son influence il obtint une pension pour voyager en Italie aux frais de l'État. La vue de cette belle contrée lui inspira ses plus beaux vers, et à son retour Addison publia ses *Voyages*. Ce fut alors qu'il se lia en Irlande avec sir Richard Steele, qui fit pa-

(1) Auteur de plusieurs ouvrages estimables : *Révolution de Fez et Maroc*, *État présent des Juifs*, *Modeste apologie pour le clergé*, etc.

raître en 1709 *the Tatler* (le Babillard), premier essai de ce genre heureux de lettres philosophiques morales et critiques, qui a fourni en Angleterre et ailleurs tant de bons ouvrages, et qui, en prenant bientôt le nom de *Spectateur*, a rendu le nom d'Addison immortel.

Sur ces entrefaites, un protecteur d'Addison, lord Halifax, songea à lui faire chanter la victoire de Blenheim (1704), et Addison fit paraître *the Campaign*, épître politique à la louange du duc de Marlborough. Ces vers eurent les suites les plus heureuses pour leur auteur. Il occupa diverses places éminentes et lucratives, sans que sa position ministérielle l'ait empêché de cultiver les lettres, et de publier des brochures politiques sur les événements du jour. En 1713, Addison fit paraître la tragédie célèbre de *Caton*. Trois ans après, il se maria avec une dame de haut rang, qui ne cessa de traiter son époux comme un parvenu; et cette liaison malheureuse du poète avec la comtesse douairière de Warwick paraît lui avoir donné l'idée de la verve dédaigneuse qui désespère sir Roger de Coverley dans le *Spectateur*. Si Addison ne trouva pas le bonheur dans son mariage, il y gagna du crédit; car, en 1716, George I^{er} le nomma secrétaire d'État. Addison n'était point fait pour une place brillante, qui exige au moins autant de savoir-faire que de savoir. Il manquait totalement d'éloquence; et sans doute son âme douce, autant que naïve et généreuse, ne comprenait pas toutes ces petites et honteuses menées au moyen desquelles on gouverne les hommes par la corruption dans un État constitutionnel.

A partir de ce moment, Addison s'occupa uniquement de littérature et même de philosophie religieuse. Ce fut dans ces dernières années de sa vie qu'il composa un petit traité, où en quelques pages il donne un abrégé substantiel des *Évidences du christianisme*, excellent ouvrage où la démonstration de la révélation chrétienne est appuyée sur des raisons solides, présentées avec cette manière gracieuse et facile qui caractérise Addison. Cet écrivain distingué, cet homme excellent, mourut en 1719 d'une longue maladie. Voulant encore que ses derniers moments profi-

tassent à quelqu'un , il fit appeler au chevet de son lit un fils de sa femme , le comte de Warwick, jeune homme incrédule et libertin , et lui dit : *J'ai désiré que vous assistassiez à mes derniers moments, afin que vous vissiez avec quel calme meurt un chrétien.* Addison n'avait que quarante-huit ans.

2. Addison eut la plus grande part à la fixation définitive du style classique anglais ; et cette grande influence, il la dut plus encore à sa prose qu'à ses poèmes. Son *Ode à sainte Cécile* est faible , et bien loin de celles de Dryden et de Pope. De ses autres poèmes, les plus estimés sont *the Campaign* et la *Lettre sur l'Italie*. La première de ces compositions, de quatre cents vers environ , est un panégyrique rimé de la bataille de Blenheim ; ce n'est guère qu'une bonne description en vers d'une bataille moderne à coups de canon. La *Lettre sur l'Italie* est très-supérieure (1701) ; elle est écrite avec une grande harmonie de style.

3. Nous passons sous silence l'opéra de *Rosamonde* et la comédie du *Tambour*, pour dire quelques mots du *Caton* d'Addison. Cette pièce eut un succès extraordinaire. C'était la première fois qu'on voyait, sur le théâtre anglais, une action tragique conduite avec régularité sans événements bizarres, des scènes intéressantes sans les mouvements exagérés des passions, un style constamment noble et élégant, sans enflure et sans disparate.

4. Quel que soit le mérite de ces poèmes, ils sont presque oubliés, si on les rapproche d'un ouvrage immortel d'Addison : le *Spectateur*, livre unique et qui est un modèle pour les écrivains de toutes les nations, a été fondé et rédigé en très-grande partie par Addison. Son moindre mérite est d'avoir suggéré l'idée du *Guardian* (le Tuteur ou le Mentor), auquel Addison travailla, et plus tard de l'*Adventurer*, du *Rambler*, de l'*Idler*, du *Mirror* et du *Critizen of the world*. On s'accorde à trouver dans le *Spectateur* esprit continuel, comique naturel sans grossièreté, piquantes observations de mœurs, bonhomie et amour de l'humanité, parfaite élégance de style, caractères fortement tracés ; et avec tout cela, les plus hautes vérités de philoso-

phie se glissant sous cet ingénieux habit, les leçons les plus impressives de morale et de conduite présentées sans rigorisme : tels sont les traits divers qui assurent à cette admirable série de lettres la plus longue renommée et l'admiration de tous les âges. Écrit depuis plus d'un siècle, on lit le *Spectateur* comme s'il était d'hier. Beaucoup de ses allusions sont perdues, une foule de ses anecdotes ne sont plus de notre temps ; malgré cela, le *Spectateur* est de tous les temps, et durera autant que la langue dans laquelle il a été écrit.

5. RICHARD STEELE, de Dublin (1671 ou 1675-1729), collaborateur d'Addison, se fit connaître en 1695 par la *Marche funèbre* (Funeral procession), petit poème composé sur la mort de la reine Marie. Le *Héros chrétien*, qu'il publia en 1701 comme pour s'arracher lui-même à sa vie dissolue, ne produisit pas l'effet qu'il en attendait : il continua de vivre dans la dissipation, et donna au théâtre les *Funérailles* ou le *Chagrin à la mode*, le *Mari tendre*, dont Addison composa le prologue, et le *Lying Lover*, dont l'insuccès le dégoûta de la scène pour dix-huit ans. En 1709, il commença le *Babillard*, qu'il dédia épigrammatiquement aux dames. Après avoir coopéré au *Spectateur* et au *Guardian*, Steele, penchant pour les principes des whigs que l'*Examiner* avait attaqués avec violence, publia en 1713, pour les défendre, un nouveau journal sous le titre de l'*Anglais* (the Englishman), et plusieurs pamphlets sous le nom de *Pasquin*. Dans les années suivantes, il fonda d'autres journaux, l'*Amant*, le *Town-Talk* (caquetage de ville), la *Table à thé*, le *Chit-chat*, le *Plébéien*, le *Théâtre*, qui n'eurent tous qu'un petit nombre de numéros. En 1722, il fit représenter les *Conscious Lovers*, l'une des meilleures comédies du théâtre anglais ; il mourut en 1729, laissant en manuscrit deux autres comédies, le *Gentleman* et l'*École d'action*. Le style de cet écrivain, clair et cependant incorrect, se fait remarquer par l'aisance et la vivacité. Quoiqu'il connût les anciens, on doit plutôt le considérer comme bon moraliste et observateur exact des scènes de la vie, que comme savant et critique. Il réussissait

surtout dans les portraits dont ses écrits sont semés, et il avait tout ce qu'il faut pour réussir dans la comédie. Son plus grand mérite est d'avoir entrepris le premier, depuis le règne licencieux de Charles II, de régénérer le théâtre en y faisant respecter la vertu et mépriser le vice.

6. SAMUEL JOHNSON, né l'an 1709 à Lichtfield, est justement célèbre comme biographe, comme critique, comme philologue, comme moraliste et comme poète. Élevé par un père royaliste et par une mère pieuse, Johnson fut constamment le zélé défenseur du trône et de l'autel. Longtemps pauvre et obscur, il ne cessa jamais d'écrire pour le soutien du pouvoir et la distinction des rangs; et à l'époque d'un relâchement universel, lorsque les écrits des Hume, des Bolingbroke, des Voltaire, des Rousseau, des Diderot, faisaient le plus de sensation et de mal, il fut un chrétien fervent, n'entreprenant rien d'important sans adresser à Dieu une prière spéciale, qu'il avait soin d'écrire sur un album uniquement destiné à ce pieux usage. Au sortir du collège, Johnson traduisit du français, pour un libraire, les *Voyages de Jérôme Lobo en Abyssinie*. Cet ouvrage, qui lui fut payé 5 guinées, marqua d'une manière insignifiante le commencement d'une carrière littéraire qui devait être si longue et si brillante. De 1740 à 1743, il fut chargé de rendre compte dans le *Gentleman's Magazine*, des discours prononcés au parlement. Il en retira peu d'argent, et la gloire ne lui vint que longtemps après. Cependant, dès 1738, il avait publié sa satire intitulée *London*, imitée de Juvénal; elle eut beaucoup de succès, et valut à son auteur l'amitié de Pope. Ami de Savage, Johnson publia sa *Vie* en 1744; mais tout cela le laissait indigent et négligé. Enfin, en 1747, plusieurs libraires associés lui proposèrent, au prix de 40,000 fr., l'exécution d'un *Dictionnaire de la langue anglaise*. Johnson s'établit avec six copistes (1) dans une maison qu'il

(1) Au nombre de ces copistes étaient PEYTON, connu par une bonne *Grammaire anglaise et française*, et BEAN, auteur d'un *Traité de géographie ancienne*.

avait louée exprès, et travailla pendant sept ans à ce grand ouvrage. Il distribuait à ses copistes les mots écrits de sa propre main, avec leurs étymologies et leurs diverses acceptions, et il leur faisait transcrire les exemples relatifs à ces mots, dans les auteurs mêmes où il les avait soulignés au crayon. Ce dictionnaire, le meilleur peut-être qui existe en aucune langue, parut en 1755.

7. Au milieu de cette œuvre de patience, Johnson avait mis le sceau à sa réputation par la publication du *Rambler* (le Rôdeur). C'était un journal destiné à améliorer la morale publique. Il parut de 1750 à 1752. C'est dans cet ouvrage que Johnson a surtout fait voir toutes les beautés et les défauts de son style, et c'est par lui qu'il a produit une sorte de révolution dans la littérature de l'Angleterre. On ne peut disconvenir que, par l'harmonie des périodes savamment cadencées, par l'habile emploi des images et le choix heureux des épithètes, Johnson n'ait donné à la prose anglaise une dignité et une énergie inconnues jusqu'à lui. Mais son style, toujours nerveux, est souvent tendu : il manque de grâce et de variété ; son élégance trop étudiée produit la fatigue ; il abuse des expressions métaphoriques, et surprend désagréablement ses lecteurs par des mots inusités, forgés des langues anciennes ; ou bien il exprime des choses simples en termes trop pompeux, qui donnent souvent à ses phrases un caractère pédantesque.

8. Vers 1749, Johnson publia encore la *Vanité des souhaits humains*, poème imité de la dixième satire de Juvénal. Enfin, Garrick, son disciple à l'école d'Édial et depuis son ami, fit représenter, la même année, la tragédie d'*Irène*, composée depuis longtemps, qui eut peu de succès au théâtre, mais qui, à la lecture, ne compromit point la réputation du poète. Peu avant la publication du dictionnaire, il avait reçu le titre de docteur en l'université d'Oxford, et peu après cette publication il composa, en huit jours de temps, le roman oriental, intitulé *Rasselas* ou le *Prince d'Abyssinie* (1759). A la même époque, Voltaire fit paraître son roman de *Candide*, qui, comme celui de *Rasselas*, tend à montrer les inconvénients

et les malheurs attachés à toutes les situations de la vie. Mais quelle différence ! le philosophe prend plaisir à faire rire des maux de l'humanité, et s'en fait une arme contre la Providence ; le chrétien, en fixant l'attention de ses lecteurs sur la vanité des projets de l'homme et les inconvénients attachés à ses destinées, dirige toutes ses pensées vers un meilleur avenir, les excite à des méditations salutaires, et fait naître dans l'âme une mélancolie douce et religieuse.

9. Depuis 1758, Johnson rédigeait le nouveau journal de l'*Idler* (le Fainéant). Il le cessa lorsqu'à l'avènement de George III (1760) tant et de tels travaux reçurent leur juste récompense, une pension de 300 liv. sterl. Dès ce moment, le docteur Johnson vécut dans l'aisance, qu'il avait attendue vingt ans avec une résignation chrétienne. En 1762, il fit paraître son édition de Shakespeare, dont la *préface* est si célèbre chez les Anglais. Plus tard, à l'âge de soixante et dix ans, il écrivit pour une collection poétique ses *Vies des poètes anglais*, son dernier et peut-être son meilleur ouvrage. Il mourut en 1784, laissant une réputation méritée de grand critique, de bon poète et d'homme de bien.

10. Lady MARIA WORTLEY MONTAGUE, née Pierrepont, à qui son père fit apprendre le grec, le latin, le français, l'italien et l'allemand, suivit son époux à l'ambassade de Constantinople, où elle connut bientôt la langue turque. Le sultan Achmet lui permit de visiter le sérail. De retour à Londres, elle se lia et se brouilla avec la société littéraire de Twickenham, alla passer vingt-deux ans avec son mari en Italie ; et lorsque celui-ci fut mort (1760), elle revint elle-même mourir dans sa patrie, en 1762. Les œuvres de lady Montague, réunies en cinq volumes, comprennent des *Lettres*, quelques *Fragments* et quelques *Poésies*. Les *Fragments* et les *Poésies* contiennent des pensées fines, agréables, et souvent une causticité pleine de sel. Quant aux *Lettres*, les critiques anglais les ont comparées à celles de madame de Sévigné ; mais rien n'est plus différent que leur tour d'esprit et leur style. En lisant lady Montague, on est frappé de je ne sais quelle force de réflexion, qui décèle des études classiques et une tête formée à l'école des anciens. Ses jugements ont une hardiesse et sont exprimés avec une âpreté satirique qui souvent annonce une liberté de penser que rien n'arrêtait, de son temps, en Angleterre. Ajoutons qu'on reconnaît dans sa manière un peu de cet apprêt et de ce travail qui laissent voir qu'elle destinait ces lettres à l'impression.

ÉDOUARD MONTAGUE, son fils, homme bizarre, dont la vie aventureuse se termina par une mort musulmane (1776), a laissé des *Réflexions sur les progrès et la chute des anciennes républiques*, ainsi que le *Récit de ses voyages du Caire au mont Sinaï*.

11. Philippe Dormer Stanhope, comte de CHESTERFIELD (1694-1773), homme d'État et orateur célèbre, s'est fait encore un nom comme écrivain. Outre ses *Discours* et quelques *Essais* de morale, de critique et de plaisanterie, insérés dans les recueils périodiques du temps, on lui doit des *Lettres à son fils*, qui, lors de leur apparition, firent tant de bruit en Europe. On y trouve de la solidité jointe aux agréments de l'esprit, une connaissance profonde des mœurs, des usages et de l'état politique de l'Europe, une instruction variée et intéressante qui s'y présente toujours sous une forme agréable et facile, une élégance noble et naturelle, et surtout un art de style qui honorerait l'écrivain le plus exercé. Mais toutes ces qualités s'évanouissent devant ce jugement du docteur Johnson : « L'auteur y enseigne, dit-il, « une morale de prostituée et des manières de maître à danser. »

12. GEORGE HICKES (1642-1715) fut l'un des plus savants philologues et des plus habiles antiquaires anglais du XVII^e siècle. Parmi ses ouvrages, on cite avec distinction ses *Institutions de la grammaire anglo-saxonne et mæso-gothique*, et deux livres sur l'*Ancienne littérature du Nord*, en deux volumes in-folio.

13. JEAN HARRIS (1667-1719) est le premier qui eut l'idée d'une encyclopédie en langue vulgaire. Il publia ce livre en anglais, sous le titre de *Lexicon technicum*, ou *Dictionnaire universel des sciences et des arts*, en deux volumes in-folio. On lui doit encore un *Recueil de voyages par terre et par mer*, l'*Histoire de Kent*, un *Traité de la théorie de la terre*, des *Dialogues sur l'astronomie*, et beaucoup de *Sermons*.

EPHRAÏM CHAMBERS, mort en 1740, développa l'idée d'Harris en publiant son fameux *Dictionnaire des arts et des sciences* (1728), ouvrage étonnant pour être sorti de la main d'un seul homme. Il a aussi travaillé au *Magasin littéraire*, commencé en 1735, et à la traduction du *Recueil de l'Académie des sciences de Paris*, publiée par Martyn en 1742.

14. GUILLAUME LOWTH (1661-1732), chanoine de Winchester, père de Robert Lowth, dont nous parlerons plus loin, fut un des plus savants critiques de son temps. Il débuta par une *Défense de la divine autorité et de l'inspiration des livres saints* (1792), contre les assertions hardies du fameux Jean Leclerc. Il publia depuis des *Sermons* et des *Commentaires* estimés sur les prophètes, et des *Notes* sur divers écrits anciens, relatifs à l'histoire ecclésiastique.

15. MICHEL MAITTAIRE (1668-1747) fut l'un des plus savants et des plus célèbres bibliographes du XVIII^e siècle. On lui doit un grand nombre d'*Éditions* des auteurs classiques, grecs et latins, très-remarquables par leur correction et par des *index*, d'un usage si commode, qu'il suffit de se rappeler un mot pour retrouver le passage dont on a besoin. On lui doit en outre : *Græcæ linguæ dialecti*; *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum*, en deux volumes in-folio, etc.

THOMAS BLACKWELL (1701-57), érudit écossais, a laissé des *Recherches sur la vie et les écrits d'Homère*, des *Lettres concernant la mythologie*, et des *Mémoires de la cour d'Auguste*. On trouve, dans ces divers écrits, beaucoup d'esprit, d'originalité et d'érudition, mais si peu de suite et de méthode que la lecture en est fatigante.

16. ROBERT LOWTH (1710-87), évêque de Londres en 1787, s'est placé aux premiers rangs des littérateurs érudits par la *Généalogie de Jésus-Christ*, et surtout par ses *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, ainsi que par une traduction d'*Isaïe*, dont il a reproduit, autant que possible, l'incomparable sublimité.

17. THOMAS SHÉRIDAN, filleul de Swift, naquit l'an 1721 en Irlande. D'abord acteur, puis directeur de théâtre à Dublin (1746-54), il a laissé, comme littérateur, un volume sur l'*Éducation* britannique (1755), un autre sur l'*Éducation de la jeune noblesse*, un *Dictionnaire de la langue anglaise*, et la *Vie* de son parrain. — Sa femme est auteur de *Sydney Bidulph*, l'un des meilleurs romans anglais; de *Nourjihad*, autre roman plein d'imagination et d'une excellente moralité, d'où madame de Genlis a tiré son *Règne d'un jour*; enfin, de deux comédies, la *Découverte* et la *Dupe*, jouées en 1763.

18. ISAAC RITSON (1761-89), maître d'école, médecin et journaliste, composait alternativement des vers, des articles pour le *Monthly review*, et d'autres écrits. On lui doit un *Hymne à Vénus*, la *Préface* de la *Description des lacs*, par Clarke, une traduction en vers de la *Theogonie* d'Hésiode, etc.

JOSEPH RITSON (1752-1803), mort à l'hôpital des fous, est plus célèbre comme critique que son homonyme. Il s'occupa surtout des antiquités littéraires de son pays. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : les *Anciennes poésies anglaises et écossaises*, un recueil de poèmes sur *Robin Hood*, la *Biographie poétique*, etc.

19. Parmi les critiques du XVIII^e siècle, nous citerons encore :

ALEXANDRE GERARD (1795), à qui l'on doit, entre autres ouvrages, un *Essai sur le goût* et un *Essai sur le génie*;

GEORGE CAMPBELL (1796), auteur de divers écrits critiques et théologiques, tels que *Philosophie et rhétorique*, *Dissertation sur les miracles*, etc.

JACQUES MACPHERSON (1738-96), natif d'Écosse, après avoir composé sous le titre de *the Highlander* (le Montagnard) un très-médiocre poème en six chants, étonna le monde savant par la publication de ses *Fragments de poésies anciennes recueillies dans les montagnes d'Écosse, et traduits en anglais de la langue erse ou gal-*

lique (1760). En 1762 et 1763, il mit au jour *Fingal*, et *Temora*, poèmes épiques, l'un en six chants, l'autre en huit, ainsi que plusieurs autres poèmes composés par Ossian, fils de Fingal, et dont l'authenticité, sauf quelques interpolations, paraît aujourd'hui démontrée. On lui doit encore une traduction de l'*Iliade*, une *Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, et une *Histoire de la Grande-Bretagne depuis la restauration jusqu'à l'avènement de la maison de Hanovre*.

20. HUGUES BLAIR d'Édimbourg (1718-1800) est regardé comme le réformateur de la chaire évangélique de l'Angleterre. Cet art sublime y était alors en arrière de deux siècles, si on le compare à l'état où il se trouvait en France à la même époque. Les prédicateurs écossais faisaient de la chaire chrétienne une tribune de scandale : ils employaient l'exagération, les menaces, pour effrayer le peuple, plutôt que pour l'instruire ou le toucher. Blair remplaça le style trivial et bizarre de ses prédécesseurs par un style pur, facile, doux et onctueux. Bientôt son nom fut cité parmi les écrivains les plus célèbres des trois royaumes, et ses *Sermons*, imprimés vers 1777, furent accueillis avec transport. Ces discours, quoique très-bons et composés avec beaucoup d'art, tirent leur mérite autant peut-être de leur supériorité relative que de leur propre perfection. Ce n'est ni la logique pressante de Bourdaloue, ni la noble et riche abondance de Massillon, ni l'impétuosité de Bossuet, mais la douceur et l'onction de Cheminai. Devenu professeur à l'université de Saint-André, Blair y entreprit un *Cours de littérature ou Rhétorique*, dont le mérite est assez connu. On lui doit encore une *Dissertation estimée sur les poésies d'Ossian*.

21. Parmi les érudits et les philologues contemporains, nous citerons :

FÉLIX CAREY, orientaliste, à qui l'on doit une *Grammaire de la langue burmane*, une *Traduction en bengali des Pilgrims progress* et de l'*Histoire d'Angleterre* de Goldsmith, un *Dictionnaire burman*, une *Grammaire pali*, etc.;

HENRI-THOMAS COLEBROOKE, autre orientaliste, auteur d'une *Grammaire sanscrite*, d'un *Dictionnaire de la langue sanscrite*, etc.;

WILLIAM MARSDEN, auteur d'une *Histoire de Sumatra*, d'un *Dictionnaire* et d'une *Grammaire de la langue malaise*, etc.

§ 5. *Romans.*

1. FRANÇOISE BROOKE; ses romans et autres ouvrages. — 2. Sterne; détails sur sa vie et ses ouvrages, entre autres le *Voyage sentimental* et *Tristram Shandy*. — 3. Appréciation de cet auteur par Walter Scott. — 4. De Foë; son *Robinson Crusô* et autres écrits. — 5. Fielding; ses nombreux romans. — 6. Richardson; ses romans de *Paméla*, de *Clarisse Harlowe*, de *Grandisson*. — 7. Anne Radcliffe; caractère sombre de ses romans. — 8. Walter Scott; détails sur sa vie et ses ouvrages poétiques. — 9. Les romans de Walter Scott. — 10. Ses ouvrages historiques. — 11. Son recueil de *Sermons*, etc. — 12. Son *Histoire générale de l'art dramatique*. — 13. Fin de la vie de Walter Scott. — 14. Liste des ouvrages publiés par Walter Scott.

1. FRANÇOISE BROOKE († 1789) se fit d'abord connaître par une espèce de journal intitulé *la Vieille fille* (1755-6). Elle publia ensuite plusieurs autres productions, entre autres, l'*Histoire de Julie Mandeville*, dans le genre des romans de Richardson. Un voyage qu'elle fit avec son mari au Canada, lui donna l'idée des scènes pittoresques qu'elle a décrites dans son *Histoire d'Émilie Montague*. On lui doit encore les tragédies du *Siège de Sinope* et de *Virginie*, des *Odes*, des *Pastorales*, les *Mémoires du marquis de S.-Fortlaix*, l'*Excursion* ou l'*Escalade*, roman satirique dirigé contre Garrick; enfin *Rosine*, drame en musique, et son ouvrage le plus célèbre en Angleterre.

2. LAWRENCE STERNE (1713-68), compatriote de Swift, lui disputa la palme de l'originalité. Il était d'une famille noble qui portait pour cimier, dans ses armes, ce sansonnet immortalisé dans le *Voyage sentimental*. A l'âge de vingt-huit ans, Sterne entra dans les ordres. En 1760, il n'avait encore publié que deux sermons, lorsqu'il mit au jour les deux premiers volumes de *Tristram Shandy*. L'originalité de cette production, sa tournure énigmatique, sa gaieté folle et souvent licencieuse, des pages d'un pathétique vrai, d'une philosophie profonde, la singularité des caractères, le ridicule versé à pleines mains sur les fonctions les plus graves, tout concourut pour valoir à ce livre un succès extraordinaire, et la censure non moins vive des critiques honnêtes. Comme s'il se jouait de la morale et de ses lecteurs, Sterne publia ensuite deux volumes de

Sermons (1761), puis six volumes de *Tristram Shandy*, puis encore quatre volumes de *Sermons*, puis enfin le neuvième et dernier volume de son roman (1767), entremêlant ainsi le sacré et le profane, le sérieux et le bouffon, avec un cynisme tout anglais. Un voyage qu'il fit en 1767 en France et en Italie, pour réparer sa santé ruinée par l'abus des plaisirs, lui fournit l'idée et les matériaux de son *Voyage sentimental*, le meilleur de ses ouvrages. On lui doit encore trois volumes de *Lettres* et des *Mélanges*.

3. Sterne, dit Walter Scott, a mis à contribution Rabelais, le *Baron de Fœneste* (1), le *Moyen de parvenir* (2), et le célèbre ouvrage du docteur Burton *Sur la Mélancolie*; mais il choisit les matériaux de sa mosaïque avec beaucoup d'art, et leur donna une forme nouvelle avec un talent exquis.... Les plus chauds partisans de Sterne doivent avouer que son style est plein d'affectation, et à un degré que tout ce qu'il a de pathétique n'a pu le rendre supportable. Le style de Rabelais, qu'il a pris pour modèle, est essentiellement vague, décousu, et quelquefois fort absurde. Sterne ne suivit la méthode de son maître que pour attirer l'attention et étonner le public. Aussi ses extravagances, semblables à celles d'un homme qui contrefait le fon, sont froides et forcées, même au milieu de ses plus grands écarts. »

4. DANIEL DE FOÉ (1663-1731), fils d'un boucher de Londres, bonnetier, pamphlétaire hardi, original, que la chambre des communes condamna au pilori (1702), journaliste distingué qui fonda la *Revue*, et la rédigea depuis 1704 jusqu'en 1713, se retira en 1714 de l'arène politique, pour s'occuper exclusivement de littérature. Parmi les ouvrages qu'il publia depuis cette époque, on cite l'*Instituteur de famille* (1715), dont la forme dramatique paraît avoir servi de modèle à Richardson; la *Vie et les Aventures surprenantes de Robinson Crusoe* (1719); la *Vie et*

(1) De d'Aubigné. Voy. mon *Hist. de la Littér. française*, t. II, art. d'Aubigné.

(2) De Béroald de Verville; *ibid.*, art. Béroald de Verville.

les *Pirateries du capitaine Singleton*, roman analogue, mais très-inférieur au précédent; l'*Histoire de Duncan Campbell*; *Religious Courtship*, traité de morale religieuse; le *Journal de la peste de Londres en 1665*, supposé écrit par un témoin oculaire, etc. Ses romans de *Molly Flanders* et du *Colonel Jack* sont des peintures du vice dans toute sa laideur; la *Vision du monde angélique* et le *Philosophe surnaturel* sont désavoués par la raison et le bon goût. De Foé paraissait revenu à des idées plus saines, lorsqu'il publia l'*Histoire politique du diable*, en 1726, et le *Système complet de magie*, en 1727; mais il revint à ses superstitions ridicules dans son *Essai sur l'histoire et la réalité des apparitions*. De tous ces ouvrages, le seul qui mérite aujourd'hui quelque attention, c'est *Robinson Crusoé*, livre original, où l'on trouve de l'intérêt dans le plan, de l'invention dans les incidents, de la variété dans les détails, et un grand naturel dans les sentiments et dans le récit. Sauf quelques maximes dangereuses, il plaît aux bons esprits; il instruit et amuse les enfants; c'est le livre de tous les pays et de tous les âges; aussi a-t-il réussi chez toutes les nations. On croit que l'original du *Robinson* est un certain matelot écossais, Alexandre Selkirk, qui fut ramené en Angleterre par le capitaine Woodes-Rogers, de l'île de Juan Fernandez, où il avait vécu seul pendant quatre ans et quatre mois.

5. Un romancier plus célèbre que de Foé, c'est HENRI FIELDING (1707-1754), issu des comtes de Denbig. De l'école d'Éton, où il eut pour condisciples et pour amis lord Lyttleton, Fox (lord Holland), Pitt (lord Chatham), etc., il alla à Leyde (1725) pour s'y livrer à l'étude du droit. De retour à Londres en 1727, il se fit connaître par une comédie intitulée *l'Amour sous différents masques*, qui eut beaucoup de succès; et dans le cours de sa vie il en donna vingt-cinq autres, plus remarquables par l'esprit et l'originalité que par le plan, souvent irrégulier : quelques-unes sont imitées de Molière, telles que *the Miser* (l'Avaré) et *the Mook Doctor* (le Médecin malgré lui); d'autres, de Destouches, telle que la *Femme de chambre intrigante*

(le Dissipateur). Mais c'est à ses pamphlets politiques, à son *Essai sur la conversation*, à son *Essai sur la connaissance et les caractères des hommes*, et surtout à ses romans, que Fielding est redevable de sa réputation. Parmi ses romans, on distingue le *Voyage de ce monde-ci à l'autre*, l'*Histoire de Jonathan Wild le Grand*, les *Aventures de Joseph Andrews et de son ami M. Abraham Adams*, *Tom Jones* et *Amélie*. « Les romans de Fielding, » dit Blair dans sa Rhétorique, se distinguent généralement par une gaieté pleine de sel (*humour*) : si cette « gaieté n'est pas toujours du genre le plus délicat, elle est « du moins originale et particulière à l'auteur. Ses caractères sont animés, naturels et hardiment dessinés. Les « aventures qu'il raconte tendent généralement à mettre « en honneur l'humanité et la bonté du cœur ; » mais il est fâcheux que Fielding, pour faire valoir ces qualités, ait eu recours à des aventures que réprouvent souvent la décence et les bonnes mœurs. Fielding mourut à Lisbonne, où il était allé rétablir sa santé, épuisée par le travail et les plaisirs.

6. A un degré bien supérieur se place SAMUEL RICHARDSON (1689-1761). Fils d'un menuisier, dès l'âge de treize ans il annonça de singulières dispositions pour le genre qu'il ne devait toutefois cultiver que si tard avec tant de succès : il servait de secrétaire aux jeunes gens des deux sexes qui se correspondaient. On le plaça chez un imprimeur, où il resta sept ans apprenti ; après quoi il devint correcteur d'épreuves et finalement imprimeur, d'abord pour les autres, puis pour son propre compte. En 1741, âgé de cinquante-trois ans, il mit au jour sa *Paméla*, qui eut une vogue extraordinaire. Attaqué par Fielding dans son *Joseph Andrews*, Richardson publia pour se défendre sa *Pamela in high life*, que les Français appellent *Paméla mariée* ; mais on trouva cette production froide, diffuse, et sans aucun intérêt. Après huit ans d'un profond silence, on vit paraître les deux premiers volumes de sa *Clarisse Harlowe*. Ce roman fit fureur, et les volumes suivants ne furent pas moins bien accueillis. A deux romans

dont les principaux personnages sont des femmes, Richardson voulut en faire succéder un dont le héros fût un homme parfait, et il donna son *Sir Charles Grandisson*, en 1753. Il mourut huit ans après. Johnson a dit de lui : « Richardson a développé la connaissance du cœur humain, et a appris aux passions à se mouvoir aux commandements de la vertu. » Ces paroles sont vraies ; mais il n'est pas moins vrai que la lecture des meilleurs romans a ses dangers. Du reste, Richardson est si prolixe qu'il n'a presque plus de lecteurs en France, ni même en Angleterre.

7. ANNE RADCLIFFE (1764-1823) débuta dans la carrière du roman par les *Châteaux d'Athlin et de Dunbayne*, qui furent suivis du *Sicilien* ou les *Souterrains du château de Manzini*. Après ces deux productions, qui n'annonçaient point encore la célébrité que l'auteur devait obtenir, elle publia successivement les *Mystères d'Udolphé*, la *Forêt* ou l'*Abbaye de Saint-Clair*, l'*Italien* ou le *Confessionnal des pénitents noirs*, *Gaston de Blondville* ou la *Cour de Henri III à Ardenne*, etc. On y trouve au plus haut degré une imagination sombre, des scènes terribles, des passions violentes, et une complication de mystères dénués de toute vérité, et seulement propres à jeter la terreur dans l'âme des lecteurs. On doit encore à Anne Radcliffe l'*Abbaye de Saint-Alban*, conte en vers, et quelques autres *Poésies fugitives*.

8. Sir WALTER SCOTT, né l'an 1771, à Édimbourg, d'une ancienne famille connue par son attachement à la cause des Stuarts, annonça de bonne heure son goût pour la poésie et les antiquités écossaises. Destiné au barreau, il quitta cette profession à la mort de son père, et publia un volume de chants populaires, sous le titre de *Minstrelsy of the Scottish Border*. En même temps il envoyait de nombreux articles aux *Revue d'Édimbourg* et de *Londres*. Nommé greffier de la cour des sessions, il profita des loisirs que lui laissait cette place lucrative, pour composer et publier en 1804, sous le titre de *Sir Tristrem*, une imitation en vers d'un roman du ^{xiii}e siècle de Thomas d'Erceldoun, dit le Rimeur, et, en 1805, son premier

ouvrage original, le *Lai du dernier ménestrel*, sous l'inspiration de la jeune comtesse de Dalkeith, depuis duchesse Buccleugh, qu'il célébra plus tard en vers si touchants dans son poème du *Lord des îles*. Ses autres poèmes parurent successivement, *Marmion*, la *Dame du lac*, *Rokeby*, le *Lord des îles*, *Harold*, etc., et le placèrent au premier rang parmi les poètes de la Grande-Bretagne. Il ne domine, il est vrai, avec une supériorité marquée, dans aucune région distincte; il n'a ni la majesté de Milton, ni l'élégance de Campbell, ni le fini de Pope, ni la verve étincelante de Southey; mais il semble qu'il ait quelque chose de tous ces poètes; leurs diverses qualités se réunissent en lui dans une heureuse proportion, et donnent à l'ensemble de ses poèmes une variété piquante et une séduisante harmonie. Pour augmenter l'effet et l'illusion de ses chants, Walter Scott imagina de les composer dans le rythme même de l'ancienne ballade, rythme qui ne manque pas de grâce, mais qui expose souvent à énerver l'expression, à délayer la pensée. On trouve toutefois chez lui une peinture vive, frappante, animée des temps féodaux : on est charmé des tableaux neufs et brillants que présentent ces mœurs guerrières, cette grandeur farouche, ces contrastes hardiment présentés. La poésie de Walter Scott est variée et facile; elle groupe ses personnages avec une aisance admirable; elle prend en un instant mille formes, et c'est le mouvement qu'elle excelle à peindre.

9. Ce ne fut qu'en 1814 que Walter Scott commença cette série de romans historiques, genre qu'il a créé et qui fait encore nos délices. L'intérêt des sujets, la simplicité du récit, la peinture exacte des mœurs, l'analyse des passions, cette bienveillance universelle, cet amour de l'humanité qui jaillit de chaque page, telles sont les qualités générales de ces immortelles productions. Qui ne connaît cet *Ivanhoé*, ces *Puritains d'Écosse*, ce *Quentin Durward*, où les caractères des personnages sont si merveilleusement tracés? La *Prison d'Édimbourg*, le *Château de Kenilworth*, *Guy Mannering*, *Woodstock*, montrèrent

que l'auteur de *Waverley* pouvait, en augmentant ses titres littéraires, conserver toute son originalité, et rester au niveau de sa gloire. Pourtant quelques critiques lui reprochèrent de reproduire souvent les mêmes personnages : la prophétesse Norma du *Pirate* rappelait l'Elspeth de l'*Antiquaire*, Madeleine Groemes dans l'*Abbé*, et la pauvre folle Madge Wildfire, dans la *Prison d'Édimbourg*. Les *Eaux de Saint-Ronan* parurent aussi très-inférieures aux autres ouvrages de Walter Scott ; on y trouve, en effet, réunis les deux défauts de sa manière, l'abus du comique et celui du merveilleux, le romanesque et la caricature : on n'aime véritablement que Josian Cargil, absorbé par ses recherches sur le *Siège de Ptolémaïs*, et dont Walter Scott promettait d'être l'éditeur, comme il a été celui de Jedediah Cleisbotham et du capitaine Clutterbuck. La *Jolie fille de Perth* obtint plus de succès : ce roman abonde en scènes vives et variées, et le combat en champ clos des soixante montagnards la termine dignement, par un récit d'une grande énergie et de l'intérêt le plus habilement prolongé. Mais, en général, les derniers romans de Walter Scott ne répondirent pas à ses premiers chefs-d'œuvre.

10. Walter Scott voulut aussi se faire historien ; mais les *Lettres de Paul à sa famille* sont écrites dans un esprit de partialité qu'on ne saurait approuver. Son *Histoire de Napoléon* n'est qu'un roman dont les personnages seuls sont historiques. Il ne fut guère plus heureux dans son *Essai sur l'histoire d'Écosse*, qui n'a pu faire oublier Robertson.

11. Parmi les autres productions de Walter Scott, nous mentionnerons, avec intérêt, un recueil de *Sermons* composés en 1828, pour servir de modèle à un jeune homme qu'il affectionnait, et qui montrait quelque défiance de lui-même en entrant dans le ministère sacré. L'un est intitulé *la Loi chrétienne et la loi juive comparées*, un autre, *le Bonheur des justes*. On y trouve, à défaut d'une éloquence passionnée, un bon sens ingénieux qui distingue particulièrement l'illustre écrivain.

12. On doit encore à Walter Scott une *Histoire générale de l'art dramatique* suivie d'un essai littéraire sur Molière, qui renferme une exposition rapide et un peu superficielle, mais claire et précise, des diverses époques de la scène. Son enthousiasme pour Molière, qu'il place à la tête des comiques de tous les pays et de tous les temps, est un fait assez remarquable. Il témoigna d'ailleurs constamment beaucoup de prédilection pour notre littérature. Disciple de Froissart, admirateur de Montaigne, il avait déjà prouvé, dans une *Notice sur le Sage*, qu'il était juste appréciateur du talent de nos écrivains.

13. Walter Scott avait publié ses romans sous le voile de l'anonyme : les fausses spéculations de son libraire Constable, qui était aussi son banquier, l'ayant compromis pour près de deux millions, les syndics de la faillite trouvèrent les manuscrits de ses différents ouvrages écrits de la même main que les poèmes de Walter Scott, et le secret fut trahi. Walter Scott résista courageusement à sa mauvaise fortune, et parvint en dix ans à acquitter toutes ses dettes. On a calculé que, de 1804 à 1830, ses ouvrages lui rapportèrent plus de six millions.

Dans les premiers mois de 1832, sa santé commençant à s'affaiblir, un voyage en Italie lui fut conseillé : il partit, et l'accueil qu'il reçut à Naples, à Rome, à Florence, fut pour lui un véritable triomphe. Mais une attaque d'apoplexie l'obligea de hâter son retour à Londres : il éprouva pendant quelques jours un mieux sensible, et il en profita pour revoir sa chère Écosse. Arrivé à Édimbourg, il se fit transporter à son château favori d'Abbotsford, et y mourut peu après, à l'âge de soixante et un ans, laissant, outre trois autres enfants, une fille mariée à M. Lockhart, directeur de la *Quarterly Review*, et auteur de romans estimés et d'écrits de tout genre.

14. Nous ne pouvons terminer cet article sans donner la liste des ouvrages publiés par Walter Scott :

1° *Gatz de Berlichingen*, 1799 ; 2° les *Ménestrels du rivage écossais*, 1802 ; 3° *Sir Tristrem*, 1804 ; 4° le *Lai du dernier ménestrel*, 1805 ; 5° *Recueil de ballades et de poésies lyriques*, 1806 ;

6° *Marmion ou la Bataille de Flodden Field*, 1808; 7° *Édition des œuvres complètes de Dryden*, 1808; 8° *Éclaircissements et notes sur le poëme du Dernier Ménestrel*, 1808; 9° *la Dame du Lac*, 1810; 10° *la Vision de don Rodrigue*, 1811; 11° *Mathilde de Rokby*, 1812; 12° *le Lord des îles*, 1813; 13° *Waverley*, l'*Antiquaire* et *Édition des œuvres de Swift*, 1814; 14° *Lettres de Paul à sa famille*, le *Champ de bataille de Waterloo* et *Guy Mannering*, 1815; 15° les *Contes de mon hôte*, contenant les *Puritains d'Écosse* (old mortality) et le *Nain*, 1816; la *Prison d'Édimbourg*, 1818; la *Fiancée de Lammermoor*, la *Légende de Montrose* et *Rob-Roy*, 1819; *Ivanhoé*, le *Monastère* et l'*Abbé*, 1820; le *Château de Kenilworth*, 1821; le *Pirate*, les *Aventures de Nigel* et *Halidon Hill*, 1822; *Quentin Durward* et *Peverit du Pic*, 1823; les *Eaux de S. Ronan* et *Redgauntlet*, 1824; 16° *Contes du temps des Croisades*, contenant le *Talisman*, le *Connétable de Chester* et *Richard en Palestine*, 1825; 17° *Woodstock* ou le *Cavatier*, le *Miroir de ma tante Marguerite*, la *Chambre tapissée*, *Harold l'Indomptable*, les *Noëes de Triermain*, *Chants populaires des frontières méridionales de l'Écosse*, *Essais historiques*, *Vie de John Dryden* et *Biographie des romanciers*, 1826; 18° *Histoire de Napoléon*, et *Mémoires politiques et littéraires sur la vie de plusieurs personages*, 1827; 19° *Sermons* et *Histoire générale de l'art dramatique*, 1828; 20° les *Chroniques de la Canongate*, contenant la *Veuve des montagnards*, les *Deux Bouviers*, la *Fille du chirurgien* et la *Jolie fille de Perth*; 21° les *Contes d'un grand-père*, contenant l'*Histoire d'Écosse* et l'*Histoire de France*, 1829; 22° *Charles le Téméraire*, 1829; 23° la *Démonologie*, 1831; 24° *Robert de Paris* et le *Château périlleux*, 1822. — Le *Château de Pontefraet* a été, mais à tort, attribué à Walter Scott.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

PREMIERE PARTIE.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Pages.

Division de l'histoire de la littérature allemande..... 1

PREMIÈRE PÉRIODE.

LITTÉRATURE ALLEMANDE AU MOYEN AGE (360 ? -1508 ?).

1^o Époque antérieure aux poètes souabes (360 ? -1150 ?). — Coup d'œil général sur l'époque antérieure aux poètes souabes..... 3

I^{re} SECTION. — D'ULPHILAS A CHARLEMAGNE (360-768).

§ 1^{er}. — Origine des Allemands et de leur littérature... 4

§ 2. — Monuments de la littérature allemande du IV^e au VIII^e siècle..... 6

II^e SECTION. — DE CHARLEMAGNE AUX MINNESÄNGER (768-1150).

§ 1^{er}. — État général de la littérature allemande du VIII^e au XII^e siècle..... 8

§ 2. — Prose allemande et latine du VIII^e au XII^e siècle.. 10

§ 3. — Poésie allemande du VIII^e au XII^e siècle..... 11

2^o Époque des poètes souabes, Minnesäenger ou chanteurs d'amour (1150 ? -1300 ?)..... 13

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE DES POETES SOUABES
MINNESÄNGER.

§ 1^{er}. — Caractère général de la poésie allemande du XII^e au XIV^e siècle..... 14

§ 2. — Directions diverses de la poésie épique. 17

ART. 1^{er}. — Poésie héroïque appartenant au peuple allemand..... 18

ART. II. — Poésie héroïque appartenant à diverses traditions..... 20

§ 3. — Erudition.	22
3° Époque des maîtres-chanteurs ou Meistersænger, jusqu'à la fondation des premières universités allemandes (1300?-1500).	23

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE NAISSANTE DES MAÎTRES-CHANTEURS OU MEISTERSÆNGER.

§ 1 ^{er} . — Poésie lyrique et didactique.	<i>ib.</i>
§ 2. — Prose.	28
4° Époque des Meistersænger depuis la fondation des premières universités allemandes jusqu'à la réforme (1350-1500).	<i>ib.</i>

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE FINALE DES MEISTERSÆNGER.

§ 1 ^{er} . — État général de la littérature allemande, de 1350 à 1500.	29
§ 2. — Poésie.	33
ART. I ^{er} . — Poésie épique.	<i>ib.</i>
ART. II. — Poésie lyrique.	34
ART. III. — Poésie dramatique et didactique.	35
§ 3. — Prose.	36

DEUXIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LUTHER JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE (1500-1700).

I ^{re} époque. — Depuis la réforme de Luther jusqu'à Opitz, ou les commencements de la guerre de Trente Ans (1500-1618).	38
---	----

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉPOQUE DE LUTHER A OPITZ.

§ 1 ^{er} . — État général de la littérature allemande au XVI ^e siècle.	39
§ 2. — Poésie.	41
ART. I ^{er} . — Poésie épique.	<i>ib.</i>
ART. II. — Poésie lyrique.	43
ART. III. — Poésie dramatique.	44
ART. IV. — Poésie didactique.	45
§ 3. — Prose.	46
II ^e époque. — Le siècle d'Opitz depuis la guerre de Trente Ans jusqu'au XVIII ^e siècle (1618-1700).	49

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LE SIÈCLE D'OPITZ.

§ 1 ^{er} . — État général de la littérature allemande au XVII ^e siècle.	50
	35.

	Pages.
§ 2. — École devancière ou indépendante de l'école d'Opitz.....	53
§ 3. — École d'Opitz ou première école silésienne.....	54
§ 4. — Des différents genres de poésie dans la première moitié du xvii ^e siècle.....	56
ART. I ^{er} . — Épopée.....	<i>ib.</i>
ART. II. — Poésie lyrique.....	57
ART. III. — Poésie dramatique.....	59
ART. IV. — Poésie didactique et pastorale.....	61
§ 5. — École d'Hoffmann et de Lohenstein, ou seconde école silésienne.....	62
§ 6. — Des divers genres de poésie dans la seconde moitié du xvii ^e siècle.....	65
ART. I ^{er} . — Épopée.....	<i>ib.</i>
ART. II. — Poésie lyrique.....	66
ART. III. — Poésie dramatique.....	68
ART. IV. — Poésie didactique.....	70
§ 7. — De la prose allemande au xvii ^e siècle.....	<i>ib.</i>

TROISIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LE XVIII^e SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS.

I ^{re} époque. — Écoles de Leipzig et de Zurich jusqu'à la <i>Messiad</i> e (1700-1748).....	75
---	----

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR CETTE ÉPOQUE.

I^{re} SUBDIVISION. — VERS.

§ 1 ^{er} . — État général de la littérature poétique dans la première moitié du xviii ^e siècle.....	76
§ 2. — Premières tentatives faites pour relever la littérature allemande de sa décadence.....	78
§ 3. Écoles de Leipzig et de Zurich.....	80

II^e SUBDIVISION. — PROSE.

De la philosophie dans la première moitié du xviii ^e siècle.....	89
II ^e époque. — Depuis la <i>Messiad</i> e jusqu'aux débuts de Goëthe. — Age de Klopstock, de Lessing et de Wieland (1748-1774).....	92

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR CETTE ÉPOQUE.

I^{re} SUBDIVISION. — VERS.

§ 1 ^{er} . — État général de la littérature allemande dans la deuxième moitié du xviii ^e siècle.....	93
§ 2. — Klopstock, Wieland et Lessing.....	95
§ 3. — Gellert, Lichtwer, Busch et Kleist.....	120
§ 4. — Goetz, Uz, Ramler, Blum et Willamot.....	124

§ 5. — Zacharie et Rabener.....	128
§ 6. — Salomon Gessner, Denis et Weichmann.....	130
§ 7. — Des auteurs dramatiques : Gebler, Brawe, Cron- negk, Gerstenberg, Brandes et Weisse.....	133

II^e SUBDIVISION. — PROSE.

§ 1 ^{er} . — Sulzer et Winkelmann.....	136
§ 2. — Zimmermann, les Möser et Mendelssohn.....	138
§ 3. — Philosophes, moralistes, théologiens, etc.....	141
§ 4. — Lavater et Musæus.....	142
§ 5. — De quelques savants du XVIII ^e siècle.....	144
III ^e époque. — Depuis les débuts de Goëthe jusqu'à nos jours.....	145

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR CETTE ÉPOQUE.

§ 1 ^{er} . — Formation de la société de Goettingue. — Bür- ger.....	146
§ 2. — Goëthe.....	150
§ 3. — Schiller.....	166
§ 4. — Voss, les Stolberg et Hœlty.....	173
§ 5. — Herder, Hardenberg ou Novalis et Schulze.....	176
§ 6. — Gleim et Körner.....	179
§ 7. — Poètes dramatiques.....	182
ART. I ^{er} . — Auteurs tragiques : Leisewitz, Klinger, Collin, Werner, Mullner, Grillparzer, Hou- wald, etc.....	<i>ib.</i>
ART. II. — Auteurs comiques : Iffland, Engel, Kotze- bue, Sprickmann, Kind, Tieck, etc.....	187
§ 8. — Autres poètes du XVIII ^e et du XIX ^e siècle.....	191

II^e SUBDIVISION. — PROSE.

§ 1 ^{er} . — Romanciers, conteurs, nouvellistes, etc.....	193
§ 2. — Historiens, annalistes, mémorialistes, biogra- phes, etc.....	200
§ 3. — Écrivains humoristiques : Richter ou Jean-Paul et Hippel.....	207
§ 4. — Philosophes, moralistes, théologiens, etc.....	209
§ 5. — Savants, érudits, critiques, littérateurs, etc...	213

DEUXIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE DES LANGUES SLAVES.

Division des langues slaves.....	217
I ^{re} SECTION. — Littérature slavonne proprement dite...	218
II ^e SECTION. — Littérature bohème.....	<i>ib.</i>
III ^e SECTION. — Littérature hongroise et finlandaise.....	219
IV ^e SECTION. — Littérature russe.....	220
Division de la littérature russe.....	<i>ib.</i>

PREMIÈRE PÉRIODE.

Depuis l'origine de l'empire russe jusqu'à l'invasion des Tatars-Mongols (862-1224).....	221
---	-----

DEUXIÈME PÉRIODE.

Depuis l'invasion et la domination des Tatars-Mongols en Russie jusqu'à l'avènement de la maison de Ro- manoff (1224-1613).....	223
---	-----

TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis l'avènement de la maison de Romanoff jus- qu'à l'avènement de Catherine II (1613-1762)... ..	225
--	-----

QUATRIÈME PÉRIODE.

Depuis l'avènement de Catherine II jusqu'à nos jours (1762-1840).....	231
§ 1 ^{er} . — De la littérature russe sous le règne de Cathe- rine II.	231
§ 2. — Décadence de la littérature russe.	237
§ 3. — De la littérature russe sous Alexandre I ^{er} et Ni- colas I ^{er}	239

V^e SECTION. — LITTÉRATURE POLONAISE.

Division de la littérature polonaise.	247
I ^{re} PÉRIODE (962-1333).	<i>ib.</i>
II ^e PÉRIODE (1333-1506).	248
III ^e PÉRIODE (1506-1622).	249
IV ^e PÉRIODE (1622-1760).	252
V ^e PÉRIODE (1760-1830).	255

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE SCANDINAVE.

I^{re} SECTION. — LITTÉRATURE ISLANDAISE.

§ 1 ^{er} . — De la Scandinavie et de la mythologie scandi- nave.	263
§ 2. — Monuments de la littérature islandaise.	268

II^e SECTION. — LITTÉRATURE DANOISE.

§ 1 ^{er} . — De la littérature danoise depuis son origine jus- qu'au xvi ^e siècle.	273
§ 2. — De la littérature danoise, du xvi ^e au xviii ^e siècle.	279
§ 3. — De la littérature danoise pendant le xviii ^e siècle et jusqu'à nos jours.	284

III^e SECTION. — LITTÉRATURE SUÉDOISE.

§ 1 ^{er} . — Coup d'œil sur les premiers développements de la littérature suédoise.....	307
§ 2. — De la littérature suédoise, du xv ^e au xviii ^e siècle.....	309
§ 3. — De la littérature suédoise au xviii ^e siècle, et jusqu'à nos jours.....	316

QUATRIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE DES PAYS-BAS.

Division de la littérature des Pays-Bas.....	335
--	-----

I^{re} SECTION. — LITTÉRATURE FLAMANDE.

§ 1 ^{er} . — De la littérature flamande depuis son origine jusqu'au xv ^e siècle.....	336
§ 2. — De la littérature flamande au xv ^e et au xvi ^e siècle.....	337
§ 3. — De la littérature flamande au xvii ^e siècle.....	338
§ 4. — De la littérature flamande au xviii ^e siècle.....	345

II^e SECTION. — LITTÉRATURE HOLLANDAISE.

§ 1 ^{er} . — De la littérature hollandaise au xvi ^e siècle.....	347
§ 2. — De la littérature hollandaise au xvii ^e siècle.....	349
§ 3. — De la littérature hollandaise au xviii ^e siècle.....	358
ART. I ^{er} . — Poésie.....	
ART. II. — Prose.....	368

III^e SECTION — LITTÉRATURE FRISONNE..... 370

CINQUIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Division de l'histoire de la langue et de la littérature anglaise.....	371
I ^{re} époque. — Depuis l'origine de la poésie chez les Bretons et les Anglo-Saxons jusqu'à la conquête de l'Angleterre par les Normands (200 ? 300 ?-1066).	373
II ^e époque. — Depuis la conquête des Normands jusqu'à la naissance de la poésie anglaise proprement dite (1066-1328).	376
§ 1 ^{er} . — De la poésie anglaise jusqu'à Langland.....	<i>ib.</i>
§ 2. — Des ménestrels.....	380
§ 3. — Chroniques et littérature savante.....	382
III ^e époque. — Littérature anglaise pendant la guerre des Deux-Roses et sous les Tudors (1400-1603)..	385
§ 1 ^{er} . — Naissance de la poésie anglaise proprement dite.....	<i>ib.</i>
§ 2. — Des ballades en particulier.....	390
§ 3. — De la littérature sous les Tudors.....	391

	Pages.
§ 4. — Du théâtre anglais depuis son origine jusques à et y compris Shakspeare et Ben-Johnson.	396
§ 5. — Littérature prosaïque pendant la troisième époque.	405
IV^e époque. — Littérature anglaise sous les Stuarts , ou littérature du XVII^e siècle.	407
§ 1 ^{er} . — De quelques poètes antérieurs à Milton.	<i>ib.</i>
§ 2. — Milton.	411
§ 3. — Des poètes postérieurs à Milton.	420
§ 4. — Du théâtre anglais au XVII ^e siècle.	431
§ 5. — Littérature prosaïque du XVII ^e siècle.	438
ART. I ^{er} . — Politique et philosophie.	<i>ib.</i>
ART. II. — Histoire, érudition, critique.	443
ART. III. — Théologie, prédication.	446
V^e époque. — Littérature anglaise sous la maison de Hanovre, ou littérature du XVIII^e et du XIX^e siècle.	447

I^{re} SECTION. — POÉSIE.

§ 1 ^{er} . — De quelques poètes avant Pope: Parnell, Prior, Eusden, Dennys et Yalden.	<i>ib.</i>
§ 2. — Pope, Gay, Arbuthnot, Swift et Young.	450
§ 3. — Poésie descriptive : Thomson, Akenside et Beattie.	460
§ 4. — Poésie didactique : Somerville, Armstrong, Langhorne, Paul Whitehead, Blacklock, William Whitehead, William Cowper, Jean Brown, Savage, Chatterton et Darwin.	462
§ 5. — Poésie lyrique : Collins, Gray, Penrose, Mason, Smollett, les Warton, Woolcott.	469
§ 6. — Poésie mêlée.	476
§ 7. — De quelques poètes écossais remarquables.	484
§ 8. — Poésie dramatique.	486
§ 9. — Poètes contemporains, entre autres les Lakistes, Wordsworth, Coleridge, Southey, etc., Bloomfield, Bowle, Bowring, Clare; Crabbe, Elton, Keats, Kirke-White, Lamb, Millmann, Rogers, Sotheby, Grahame, Campbell, Hogg, Croly, Hayley, Byron, Thomas Moore.	493
§ 10. — École des dames auteurs d'Angleterre.	511

II^e SECTION. — PROSE.

§ 1 ^{er} . — Économie politique, science politique, jurisprudence.	513
§ 2. — Religion, philosophie.	515
§ 3. — Histoire, voyages, lettres historiques, etc.	519
§ 4. — Critique, philologie, érudition, littérature mêlée.	527
§ 5. — Romans.	537

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

CITÉS DANS CE VOLUME.

A		Pag.		B	
	Pag.		Pag.		Pag.
Abbot.	444	Alzinger.	191	Babington.	442
Abbt.	202	<i>Amadis.</i>	46	Babo.	197
Ablessimoff.	236	Ammenhausen.	36	Backhurst.	397
Abschatz (d'), v.		<i>Amusements</i> (les).	86	Bacon (François).	439
Assmann.		<i>Amusements de la</i>		Bacon (Roger).	384
Accrus Sulmiri-		<i>raison et de l'es-</i>		Baczko.	207
censis, v. Klo-		<i>prit.</i>	214	Baden.	299
nowicz.		Anastasewicz.	238	Baert.	341
Adalbert.	219	Andrææ.	311	Baggesen.	304
Addison.	527	Andrea.	53	Baillie.	512
Adelbold.	11	Andreas.	37	Bakker.	366
Adelung.	213	Angeson.	276	Balassa.	220
Adlerbeth.	322	Anonyme (l').	248, 279	Balen.	356
Afanassii-Nikitin.	224	Anse.	21	<i>Ballades.</i>	34, 57
Agathon.	224	Anslo.	354	Bandtkie.	262
Agricola.	48	Antonidès.	352, 357	Baratinsky.	246
Ahlwardt.	214	Apatzai.	219	Barber ou Bar-	
Aikin.	512	Aranka.	220	bour.	386
Akenside.	461	Arbuthnot.	454	<i>Bardes.</i>	373
Albert.	57	Archenholz.	206	Bardzinski.	253
Albert d'Eybe.	37	Aretin (d').	207	Barrauld.	511
Albert de Halber-		Armstrong.	463	Barrington.	526
stadt.	21	Arnd.	48	Barrow.	525, 446
Albert le Grand.	22	Arnold.	73	Bartha.	220
Albertinus.	48	Arreboe.	280	Bartholin.	283
Alberus.	46	Assmann.	70	Bascdow.	141
Alexandre.	27	Assmann d'Abs-		Bas-Saxons (poë-	
<i>Alexandre et Aris-</i>		chatz.	67, 70	tes).	64
<i>tote.</i>	22	Assmus, v. Clau-		Batachhoff.	246
Alfred le Grand.	374	dus.		<i>Bataille des Cor-</i>	
<i>Alliteration.</i>	5	<i>Assurance.</i>	5	<i>beaux.</i>	29
<i>Allitérés</i> (chants).	5	Ast.	214	Bath.	219
Almcloseen.	345	Atterbom.	325	Bathori.	220
Alphen.	366	Auffenberg.	187	Batizi.	220
Althamer.	48	Ayrenhoff.	192	Batsaun.	220
		Ayrer.	45		

	Pag.		Pag.		Pag.
Batuehloff.	242	Bloomfield.	496	Broekhuysen.	356
Baugmarteu.	141	Blount.	444, 445	Brodzinski.	259
Bauman.	42	Blum.	129	Bronikowski.	262
Baveren.	356	Blumauer.	191	Bronner.	192
Baverwick.	356	Bnin (Jean de), v. Opalinski.	248	Brooke.	478
Baysero.	352	Bobroff.	238	Brooke (François- se).	537
Beattie.	461	Bobrowski.	262	Broome.	477
Beaumont.	356	Bocholz.	71	Broski ou Bros- cius.	254
Behel.	48	Boddaert.	366	Brown.	410, 465
Beck.	207, 214	Bodmer.	83	Browne.	481
Becker.	207	Boehm.	48	Bruce (Michel).	484
Bède le Vénéra- ble.	374	Böttiger.	214, 332	Bruce ou Brunne (Robert de).	379
Bedriaca.	247	Bogdanovitch.	234	Brudzewki.	249
Behaim.	35	Bogufal.	248	Brunn.	296
Behn.	424	Boguslawski.	262	Bruno.	11
Bekker.	214	Bohomolec.	257	Brunsmér.	45
Bellamy.	366	Bohse. 67, 70, 71,	75	Brunswick, v. Ul- rich.	
Belle.	370	Bohusz.	262	Brunswick (Ulric de).	71
Belle Maguelone (la).	46	Boiane.	223	Bruyn.	360
Belmann.	321	Bolingbroke.	515	Buan ou Buanus.	344
Benger.	512	Bollandus.	340	Buchanan.	406
Benitzky.	220	Boltin.	236	Buchner.	74
Ben-Johnson.	404	Bouer.	27	Bucholz.	71
Bentham.	514	Boppo.	27	Buchsbaum.	35
Bentkowski.	262	Bording.	281	Buckhurst.	394
Berdie.	377	Borger.	369	Buckingham.	433
Berge.	66	Bornemisza.	220	Budai.	220
Berkley.	516	Bos (Lambert).	346	Budny-Bieniacz.	251
Bernatowicz.	262	Bosch. 341, 347,	368	Büheler.	34
Beruhardi.	199	Botho.	37	Bulgarin.	246
Beronicus.	344	Botin.	333	Bunau (de).	73
Berthod.	341	Bounin.	247	Buonacorsi.	249
Berthold.	28	Bouterwek.	215	Bureus.	313
Besser.	67	Boutourlin.	246	Bürger.	147
Beyer.	191	Bower, v. Gower.		Burger (Elisa).	193
Bialopiotrowicz.	262	Bowle.	497	Burkart de Hoheu- fels.	26
Bielski.	251	Boyse.	477	Burke.	514
Bicern.	315	Brackmann.	192	Burmann I.	346
Biographie de Gætz de Berlichingen.	47	Bramston.	477	Burmaun II.	346
Birken.	73, 74	Brandes.	134	Burnet.	520
Birkner.	299	Brandt.	46, 357	Burnett.	519
Bitersolf.	19, 26	Brawe.	134	Burns.	485
Blacklock.	463	Brechtén.	337	Burton (les 2).	409
Blackmore.	430	Bredero.	355	Busch.	142
Blackstone.	514	Bredow.	206	Bussche.	48
Blacquiére.	526	Breitingér.	85	Buttler.	424
Blair (Hughes).	536	Breimgarten.	37		
Blair (Jean).	524	Bremi.	214		
Blair (Robert).	477	Brentano.	199		
Blind (Henri).	389	Breyer.	207		
		Broekes. 66, 67,	70		
		Broekhuisen.	352		

DES AUTEURS.

555

	Pag.		Pag.		Pag.
Buttmann.	214	<i>Chanson de Louis.</i>	12	Chndleigh.	429
Bye.	341	<i>Chansons du noble</i>		Churchill.	478
Byns.	338	<i>Moringe.</i>	34	Ciampi.	262
Byron.	503	— <i>de l'écuyer</i>		Cibber (les 2).	486
		<i>Henck.</i>	ib.	Ciolek, v. Vitellio.	
C		— <i>de madame</i>		Clai.	60
		<i>de Weissen-</i>		Clapperton.	396
		<i>bourg.</i>	ib.	Clare.	497
Cadmer.	382	— <i>de Sturzebe-</i>		Clarendon.	444
<i>Calendrier gothi-</i>		<i>cher.</i>	ib.	Clarisse.	369
<i>que.</i>	7	<i>Chanson d'Otton I^{er}</i>		Claudius.	191
Calfstaf.	337	<i>et du duc Henri.</i>	12	Clausen.	283
Cambden.	443	<i>Chanson de la Sa-</i>		Clenardus ou Cley-	
Camerarius.	48	<i>maritaine.</i>	13	<i>narts.</i>	341
Campbell.	501, 535	<i>Chant de Rig.</i>	270	Clerius.	346
Campeden.	389	— <i>du soleil.</i>	ib.	Cless.	207
Campo.	213	<i>Chanteurs d'a-</i>		Cleus.	341
Canitz.	67, 70	<i>mour.</i>	24	Cobbet.	526
Canitz (Louis de).	64	<i>Chants d'église.</i>	35	<i>Codex argenteus.</i>	6
Canter.	341	<i>Chants de péniten-</i>		Coedmon.	375
Canton.	406	<i>ce.</i>	35	Colebrooke.	536
Carew.	409	Chapman.	408	Coleridge.	494
Carey.	536	Charles I ^{er} .	440	Collin.	184
Casteleyn.	338	Charles d'Orléans.	388	Collins.	470
Cats.	355	Chatelain.	347	Colman (les 2).	489
Cederborgh.	332	Chatterton.	467	<i>Combats de Die-</i>	
Celadon de Do-		Chaucer.	385	<i>trich.</i>	19
<i>nau.</i>	56	Chelchowski.	253	<i>Concours de la</i>	
Cellarius.	75	Chemnitz.	72	<i>Wartburg.</i>	27
Celsius.	319, 333	Chemnitz (Phi-		Congrève.	436
Celtes.	48	<i>lippe de).</i>	72	Conrad de Quen-	
Cent-Livre.	436	Cherbury (Her-		<i>furt.</i>	35
Cerisier.	358	<i>bert de).</i>	444	Constantin.	221
<i>Chaise roulante de</i>		Chestre.	389	<i>Contes.</i>	57
<i>honte et sévérité.</i>	47	Chezy.	199	<i>Contribution de</i>	
Chakhofsky.	225, 245	Chikmatoff.	242	<i>Brême.</i>	86, 214
Chalikoff.	246	Chisehkoff.	240,	Conybeare.	517
Chalmers (les 2).	444		244,	Conz.	193
Chalmers.	514	Chodzko.	259	Cooper.	480
Chambers.	534	Choiseul-Gouffier.	262	Copernie.	252
Chandelier (Six		Cholewa.	248	Corbet.	409, 470
<i>de).</i>	356	Choraus.	322	<i>Corps des cadets.</i>	227
<i>Chansons d'adieu.</i>	35	<i>Chriemhilden.</i>	20	Coster.	354
— <i>d'amour.</i>	ib.	Christian de Ha-		Cotton.	424
— <i>à boire.</i>	ib.	<i>meln.</i>	26	<i>Cour d'Etzel (la).</i>	19
— <i>de chasse.</i>	ib.	Christine.	313	Coxe.	526
— <i>des montagnes.</i>	ib.	<i>Chronique de l'em-</i>		Cowley.	420, 469
— <i>de guerre et de</i>		<i>pereur.</i>	22	Cowper.	464
<i>victoire.</i>	ib.	<i>Chronique de Da-</i>		Crabbe.	498
<i>Chansons du dia-</i>		<i>lemil.</i>	219	Cramcr.	212
<i>ble.</i>	12	<i>Chronique de Lim-</i>		Creutz.	199, 319
<i>Chansons d'Hilde-</i>		<i>bourg.</i>	35	<i>Critiques raison-</i>	
<i>brand.</i>	8, 12	Chroscinski.	253	<i>nables.</i>	214

	Pag.		Pag.	E	Pag.
Croly.	502	Deuham.	422	Eberhard.	213
Cronander.	312	Denis.	132	Eberhard de Sar.	26
Cronegk.	134	Denné.	338	Ebert.	191
Croon.	338	Dennys.	449	Echard.	520
Cruzer.	214	Derjavine.	232	Eckehart 1 ^{er} .	12
Csokonai.	220	Despauterius.	341	Écoles.	9 et suiv.
Cumberland.	490	Diceto.	383	École d'Amster-	
Cunningham.	487	Dierleib.	19	dam.	351
Cuper.	341, 346	Dietrich de Wer-	56	École de Dor-	
Curé de Kolem-		ber.		drecht.	356
berg (le).	47	Discours sur l'ar-	223	École des lacs.	494
Curran.	526	mée d'Igor.		École saxonne.	86
Cynerski.	253	Discours des pein-	214	— suisse.	83
Cyrille.	221	tres.		Écrivain (le ver-	
Czacki.	261	Ditmar.	11	tneux).	27
Czartoryska.	262	Dlugosz.	249	Edda (l').	268-9,
Czartoryski.	262	Dmitrief.	238	270 et suiv.	
Czaykowski.	251	Dmochowski.	259	Effen.	369
Czeczot.	251	Dmusczewski.	262	Efimieff.	236
	9	Dæbrantei.	220	Eginhard.	11
D		Doeme.	220	Ehrensverd.	322
Dach.	57, 59, 61	Does, v. Douza.		Ehrenswoerd.	325
Dænhert.	207	Dolgorouki.	238	Eichhorn.	207
Dæriug.	214	Donne.	407	Eichstædt.	214
Dahlgren.	332	Doodsley.	486	Eilhart de Hober-	
Daika.	220	Dorhostayski.	251	gen.	21, 36
Dajka.	220	Dorm.	206	Eipe de Repgow.	28
Dalberg.	213	Dorset (comte de).	429	Ekkart.	37
Daliu.	318	Douglas.	389	Elgstræm.	325
Dalrymple.	524	Dousa (les).	343	Elisabeth.	394
Danaïsius.	53	Drakenborch.	346	Elton.	498
Daniell.	394	Drayton.	408	Elzevier.	370
Danilowicz.	262	Dreseh.	207	Empereur Octa-	
Darwin.	468	Droits de la ville		vien (l').	46
Dathenus.	348	et de la campa-		Ems.	21, 22
Daveuant.	432	gne.	28	Eudrædi.	220
Davidoff.	246	Drollinger.	79	Eucukel.	22
Davie.	382	Drozdowski.	258	Engel.	188
Decius.	43	Drummond.	410	Engellhard.	199
Decker.	398	Druzbaeka.	256	Euyedi.	220
Déclaration de		Dryden.	425	Érasme.	43, 339
guerre (la).	34	Duck.	477	Ernest de Bavière.	21
Découverte des		Dugonitz.	220	Ertsci.	220
trois rois (la).	21	Duim.	361	Eschenbach.	19, 21
Dedekiud.	69	Duke.	429	Espiouy (l').	338
Dedeking.	69	Duker.	346	Essex (comte d').	393
Deken.	368	Dunbar.	389	Essliugen (le maî-	
Delvig.	246	Durer (Albrecht).	48	tre d').	27
Dembowski.	258	Dusch.	122	Eterlin.	37
Demme.	199	Dyck.	341	Eugène.	246
Démétrins.	227	Dyer.	480	Eusden.	449
De nativitate Do-		Dzialynski.	262		
mini.	7	Dzierzwa.	249		

	Pag.		Pag.		Pag.
Everardi.	342	Footé.	488	Gatterer.	201
Everardi (Adrien).	343	Foppens.	370	Gaudron.	338
Everardi (Nicolas).	<i>ib.</i>	<i>Fortunatus</i> (Histoire de).	36	Gay.	453
Everts, v. Everardi.		Fox (Charles).	515	Gaymar.	378
Eysymout.	258	Fox (George).	447	Gawinski.	253
Ewald.	191, 294	Francis.	513	<i>Géant</i> <i>Sigenot</i>	
F		François de Koln.	15	(le).	19
Fabricius.	220	Frauk.	47	Gebler.	133
Fabricius (Albert).	145	Frauke.	67	Geiler.	48
— (André).	<i>ib.</i>	Frankenstein.	26, 37, 145	Gelei.	220
Fairfax.	408	Franz.	199	Gellert.	121
Falconer.	485	Franzen.	323	Gemeiuer.	207
Falk.	192	Frauenlobe.	27	Gemmingen.	191
Falkrantz.	332	Frédéric II.	15	Gendre.	245
Falsen.	296	Frédéric I ^{er} Barberousse.	14, 15	Genslein.	37
Falster.	283	Frédéric de Logan.	61	Gérard.	535
Farquhar.	437	Frédéric de Luxembourg.	27	Gérard, v. Érasme.	
Faushaw.	470	Frédéric de Spie.	53	Gerckmans.	354
<i>Faust</i> .	46	Fredro.	254	Gerhardt.	59
Fazekas.	220	Freinsheim ou Freinshemius.	56	Gerlach.	35
Feder.	213	Frey.	47	Gernhard.	214
Feier.	220	Freydank.	27	Gerstenberg.	134
Feind.	70	<i>Friedebrand</i> .	27	Gervais.	383
Feistama.	361	Frisch.	145	Geschier.	338
Feith.	365	Frisius.	73	Gesner.	48
Fekete.	220	Frodi (Sturle-Hinn).	269	Gesner (Mathias).	144
Felinski.	259	Froissart.	337	— (Samuel).	<i>ib.</i>
Fenton.	430	<i>Fructueuse</i> (société).	51	Gessner (Salomon).	130
Ferguson.	518	Fucho.	42	Geyer.	325, 331
Fergusson.	485	<i>Fuite de Dietrich</i> .	19	Ghesquière.	341
Fessler.	199	Furbner.	36	Ghistèle.	338
Fichte.	210	Furterer (Ulrich).	33	Gibbon.	522
Fielding.	539	G		Gieseke.	88
<i>Fille de Sion</i> (la).	27	<i>Gaillardes</i> (chansons).	43	Giengyæsi.	220
<i>Fils de l'éternelle sagesse</i> (les).	31	Galitziu.	247	Giraud, v. Gallois.	
<i>Fils de la chanson</i> .	373	Gallus.	248	Gleim.	179
Fischart.	47	Gallisch.	191	Glinka.	238, 246
Fischart (Jean).	42	Gallois (Giraud le).	383	Glogweczyk.	249
Flechter.	407	Garrick.	488	<i>Gloses</i> .	11
Flemming.	57, 59, 61	Garth.	430	Gloucester (Robert de).	379
Fletcher.	431, 513	Gascoigne.	307	Glover.	481
Florence.	383	Gaspard de Rohan.	33	Gluck.	218
<i>Flores et Blantzeflor</i> .	278			Gnediteh.	243, 245
Foé.	538			Godebski.	261
<i>Folk - Visor</i> (le Svenska).	309			Gøking.	193
Folz (Hans).	35			Göransson.	315
Fonson.	341			Gereutz.	214
				Gærtner.	38
				Goetz.	207
				Goëthe.	150-166

	Pag.		Pag.		Pag.
Goetz.	124	Guldberg.	299	Harwicz.	261
Goldsmith.	524	Gunther. 65, 67,	70	Haug.	193
Golembiowski.	262	Gurlitt.	214	<i>Haupt-und-Staat-</i>	
Golovkin (com-		Gustave III.	317	<i>factionen</i> (les).	68
tesse).	247	Gustave-Adolphe.	312	Hava-Mal (le).	270
Goluchowski.	262	Gyllenborg.	322	Havereamp.	346
Goozius.	341			Hawkesworth.	520
Gorezyezewski.	259	II		Hayley.	502
Gorecki.	259			Hebel.	193
Gorniki.	251	Haas.	360	Heelu.	337
Gosarvari.	220	Hadlaub (Jean).	26	Heeren.	207
Goslicki.	251	Hagedorn. 65, 67,	70, 78	Hegel.	211
Gotter.	191	Hagen.	37	Hegelund.	280
Gotteschalk.	11	Haimon.	11	Hegewisch.	206
Gottfried de Stras-		Hall.	393	Heiberg (les 2).	299
bourg.	21, 26	Hall (les 2).	445	Heidenrich.	191
Gottfried de Neifen.	26	Hallam.	526	Heilmann.	202
Gottsched.	80	Haller.	78	Heinrich.	207, 214
Gower.	385	Halma.	370	Heinse.	199
Græter.	193	Hallmann.	69, 322	Heinsius.	356
Grafenberg.	21	Halsen.	269	Helmers.	367
Grahame.	501	Halt.	282	Heltai.	220
Granger ou Grain-		Hamann.	141	Hemricourt.	337
ger.	484	Hammarskœld.	325	Hemsterhuis.	346
Gray.	471	Hammond.	476	Hennig.	207
Green. 398, 406,	482	Hamnicki.	259	Henri.	524
Greff.	45	Hane.	207	Henri VI.	15, 388
Greifensohn.	71	Hanu.	361	Henri VIII.	392
Grckoff.	224	Hansen.	278	Henri de Breslau.	26
Gretsch.	247	Hans Sachs.	42	Henri de Frey-	
Griboïédoff. 226,	245	Happel.	71	berg.	21
Grillparzer.	186	Hardegger.	26	Heuri de Morun-	
Grimm (les).	216	Hardenberg.	179	gen.	26
Grochowski.	253	Haren (les 2 van).	363-4	Heuri de Munich.	22
Groddeck.	214	<i>Harmonies de l'É-</i>		Henri de Mun-	
Gronov ou Gro-		<i>vangile.</i>	13	chen ou de Mu-	
novius.	346	Harold.	63	nich.	37
Grosse-Tête.	384	Harpestreng.	276	Henri de Nordlin-	
Grossmann.	191	<i>Harpeurs</i> (les).	381	gen.	37
Grotius ou Groot.	340	Harrington.	439	Henri d'Ofterdin-	
Groutzintzoff.	244	Harris.	519	gen.	20
Gryphius.	57	Harris (Jean).	534	Henri de Rispaeh.	27
Gryphius (Chré-		Harsdœrfer.	58,	Henri de Veldeke.	26
tien).	67		61, 74	Henri le Ménes-	
Gryphius(André).		Harte.	480	trel.	389
60,	61	Hartmann.	22, 191	Henrici.	69
<i>Gudrun</i> ou <i>Gudru-</i>		Hartmann de la		Henryson.	389
<i>na.</i>	19	Plaine.	21	Henschenius.	341
Gærnes.	378	Hartmann von der		Herder.	176
<i>Guillaume d'Or-</i>		Aue.	26	Hermann.	44,
<i>léans.</i>	21	Hartsink.	367	59, 27,	214
Guillaume de Ju-		Harvey.	477	<i>Hernen Siegfried.</i>	19
miéges.	382			Hersfort.	37

	Pag.		Pag.		Pag.
Herz.	297	Hutchesou.	443	Jean de Rothe.	57
Heylen.	341	Huydecoper.	367	Jean Secoud.	342
Heyne.	192, 214	Huyghens.	356	Jérusalem.	141
Heywood.	397	<i>Hymne en l'honneur de S. Han-</i>		<i>Joculator ou Jongleur.</i>	381
Hiekes.	534	<i>no.</i>	13	Johnson.	531
Hill.	488	<i>Hymne en l'honneur de la</i>		Johnstown.	389
Hiltbolt de Schwanegau.	26	<i>Vierge.</i>	<i>ib.</i>	Jonas.	43
Hingunna.	269			Jonghe (de), <i>v.</i>	
Hippel.	208			Junius.	
Hirzel.	213			Jonnssou.	269
Hjort.	296			Jonsen.	283
Hoadly.	486	Iachowicz.	259	Joukofsky.	241, 246
Hobbes.	441	lakubowski.	250	Jove.	224
Hoef.	367	Ianicki.	251	Juliana.	388
Hoelty.	175	Ianuszowski.	<i>ib.</i>	Jumiéges (Guill. de).	382
Hoffmann.	195	leorghii.	224	Junius.	341, 370
Hoffmann d'Hoffmanuswaldau.	62	lezowski.	262	Jung.	199
Hogg.	502	Iffland.	187	Junger.	191, 193
Hohenberg.	56	Ikelsamer.	48	Juste-Lipse.	342
Holberg.	285-292	Ilgau.	214		
Holland.	526	Ilin.	245		
Hollcroft.	490	Illosvai.	220		
Holzmann.	46	Illyefalvi.	220		
Holzwarth.	45	Inehbald.	512	Kadlubek.	248
Hombourg.	57	Ingemanu.	300	Kakonyi.	220
Home.	514	Ingride.	309	Kalaidovitch.	246
<i>Homélie gothique.</i>	7	Ingulphe.	382	Kaminski.	262
Hooft.	349	Irwing.	212	Kant.	209
Hoogstraten.	356	Iselin.	141	Kantelaar.	369
Hoogvliet.	359	Isleif.	264	Kantemir.	228
Hopkins.	393	Ismailoff.	246	Kanty.	249
Horn.	192	Iso.	11	Kantzow.	47
Horvat.	220			Kanzler.	27
Hoschius ou Hossche.	344			Kapniste.	233
Houwald.	187	Jablonowski.	253, 260	Karamsin.	238
Hoveden, <i>v.</i> Roger.		Jablonski (Théodore).	144	Karpiuski.	259
Hubens.	341	— Ernest).	<i>ib.</i>	Kasteele.	369
Huber.	191	Jacobi.	191	Kasteleyn.	367
Hug.	214	Jacobs (Fr.).	214	Katchenofsky.	246,
Hughes.	435	Jacobs ou Japiex.	370	Kate.	247
Hugo de Langenstein.	21	Jacques I ^{er} .	388, 438	Katenin.	242, 245
Huitfeld.	283	Jago.	480	Kazinezy.	220
Humboldt (les).	215	Jansénius.	340	Keats.	498
Hume.	521	<i>Jardin de Roses</i>		Kellgren.	321
Hunold.	67, 70, 71, 75	(<i>grand</i>).	19	Kempa, <i>v.</i> Opalinski.	
Hunt (Leigh).	510	(<i>petit</i>).	<i>ib.</i>	Kemper.	369
Huschke.	214	Jaroslaf.	223	<i>Kempo-Visor</i> (le).	273
		Jauning.	341	Khemnitzer.	236
		Jeau.	248	Kheraskoff.	234, 235
		Jean-Paul, <i>v.</i> Richter.		Khilkoff.	227

	Pag.		Pag.		Pag.
Khmelnitzky.	245	Korsak.	258	Lannoy (baronne de).	367
Khodani.	259	Korwin.	251	Laroeche.	199
Khvastoff.	246	Korzeniowska.	262	Laun.	199
Kind.	199	Koschkiu.	245	Lauremb.	61
King.	429	Kosegarten.	192	Laurenberg.	57
Kingo.	282	Kotzebue.	188	Lauxmin.	253
Kinkelbach (Quad de).	73	Koubassoff.	225	Lavater.	142
Kirchuer.	207	Konrbsky.	224	Layamon.	378
Kis.	220	Kovatz.	219, 220	Leapor.	477
Kisfaludi.	ib.	Kowaleski.	259	Leclere, v. Clerius.	434
Kist.	369	Kowalski.	259	Lec.	10
Klein.	366	Kozloff.	246	<i>Légende du x^e s.</i>	10
Kleist.	123, 191	Kozmian.	259	<i>Légende de S. George.</i>	13
Kley.	58, 60, 61	Kozminczyk.	250	Lehmann.	72
Klinger.	183	Kracheninnikoff.	228	Leibnitz.	89
Klinkhamer.	361	Kraft.	284	Leisewitz.	182
Klæber.	207	Krasieki.	257	Lelewel.	262
Klonowicz.	251	Krause.	145	Lennep.	346
Klopstock.	95-101	Kretschmann.	191	Lennjan.	322
Klose.	207	Krioukofsky.	238, 244	Lenz.	191
Klouchine.	236	Kromer.	251	Leopold.	322
Kluit.	369	Kropinski.	259	Lepidanns.	11
Kmita.	251	Krosnianin.	251	Leskaille.	354
Knajnin.	235-6	Kruger.	143, 191	Lessing.	115-120
Kniaznin.	257	Krummacher.	193	Lesziński (les 2).	253
Knigge.	194	Kruszynski.	259	Libar.	37
Kochanowski (les 4).	250	Kryloff.	245	Lichtenberg.	141
Kodde (les 3).	359	Kuhlmann.	68	Lichtenstein.	22
Kœnig.	67, 214	Kurz.	207	Lichtwer.	122
Kœnig, v. Ulrich.		Kwiatkowski.	262	Lidner.	320
Kœnig (Ulrich de).	70			Lillo.	487
Kæppen.	207			Lily.	397
Kærner.	181			Limpenus.	341
Kæstner.	212			Lindau.	199
Koeszeghi, v. Gieseke.				Linde.	262
Kohary.	220			Lindsay.	390
Kollontay.	261			Ling.	332
Konarski.	255, 259			Lingard.	526
Konrad.	21, 26			Linnée.	333
Konrad de Flecker.	21			Lipinski.	259
Kourad de Kirchberg.	26			Lipse, v. Juste-Lipse.	
Konrad de Wurzburg.	21, 22, 26			Liscov.	80, 86
Kontrym.	262			Lissth.	220
Koornhert, v. Volkertzon.				<i>Littérature allemande.</i>	1
Kopczynski.	261			— anglaise.	371
Korobeinikoff.	224			— bohème.	218
				— danoise.	273
				— finlandaise.	220
				— flamande.	336

	Pag.		Pag.		Pag.
<i>Litt. frisonne.</i>	370	Maerland.	336	<i>Meistersanger.</i>	16, 23
— <i>hollandaise.</i>	347	Maggenberg.	37	Melanchthon.	48
— <i>hongroise.</i>	219	<i>Magie noire</i> (la).	47	Melissus.	46, 53
— <i>islandaise.</i>	263	Magnitsky.	247	Melmoth.	517
— <i>illyrienne.</i>	218	Maikoff.	234	Mendelssohn.	139
— <i>des Pays-Bas.</i>	335	Maimou.	261	Mendez.	478
— <i>polonaise.</i>	247	<i>Maîtres-chanteurs.</i>	23	<i>Menestrels.</i>	380
— <i>russe.</i>	220	Maittaire.	534	Merken (M ^{me}),	
— <i>serbe.</i>	218	Makari.	224	— <i>v. Winter.</i>	
— <i>slavonne.</i>	ib.	<i>Malagis.</i>	33	Merula.	342
— <i>suédoise.</i>	307	Malezeski.	259	Merzliakoff.	244, 247
<i>Livres allemands.</i>	12	Maleeka.	262	Messeuius.	312
— <i>de la sagesse</i>		Malieki.	253	Methodius.	221
— <i>de Jean de</i>		Malinofsky.	246	Metkerche.	342
— <i>Capoue.</i>	37	Mallet ou Mal-		Meursius ou	
— <i>des héros</i> (le).	40	loch.	484	Meurs.	342
— <i>de sept mai-</i>		Malmesbury (Guill.		Meusel.	206
— <i>tres -- sages</i>		de).	383	Miaskowski.	251
(les).	34	Malthe-Brunn ou		Miehaëlisi.	145, 191
Lloyd.	479	Malte-Brun.	296	Miekiewicz.	259
Lobanoff.	245	Malthus.	514	Mickle.	482
Locher.	48	Maltitz.	187	Middleton.	520
Locke.	442	Mannert.	207	Mikkel.	278
Loeben.	199	Manso.	214	Miller.	195
Logan.	524	Marloe.	398	Millitz.	199
<i>Lohengrin.</i>	21	Marne (de).	345	Milmann.	500
Lohenstein.	62, 69, 71	Marner.	27	Milonoff.	245
Lolle.	277	Marre (de).	361	Milton.	411-420, 469
Lomonossoff.	228	Marsden.	537	Minasowicz.	257
<i>Louis de Thuringe.</i>	21	Marthon.	220	<i>Minne-Lieder</i> (les).	25
Louth (Guill.).	534	Martyni-Lagano.	214	<i>Minnesanger.</i>	13, 24
Lowth (Robert).	535	Maseov.	73	<i>Minstrelsy</i> (le).	381
Loyko.	261	Mason.	472	<i>Miroir des hiboux</i>	
Lubelezyk.	250	Mastallier.	191	(le).	37
Lubienska.	258	Mastingier.	397	— <i>de la Saxe.</i>	28
Lubomirski.	254	Mathie.	214	— <i>de la Souabe.</i>	ib.
Luden.	207	Matthesius.	44, 48	<i>Miroirs de la Saxe</i>	
Lundt.	57	Matthieu de Be-		<i>et de la Souabe.</i>	22
Luther.	43, 46, 48	haim.	37	Mitscherlick.	214
Lüvern.	214	Matthisson.	193	Modrzewski.	251
Luxborough.	477	Maturin.	492	Moens.	369
Luzac.	347	Matuszewic ou Ma-		Mooser (Justin).	202
Lygdate.	387	touchewitz.	259	— (J.-J.).	139
Lyttleton.	48	Matyasi.	220	— (Charles).	ib.
		<i>Maugis.</i>	33	— (Godefroi).	ib.
		Maximilien I ^{er} .	34, 47	Moine de Salz-	
		<i>Médecin</i> (le).	214	bourg (le).	35
		Meerman.	369	Molnari.	220
		Megyesi.	220	Monbodo, v.	
Mac-Culloch.	514	Meincke.	214	Burnett.	
Mackintosh.	526	Meissen (Henri).	26	Montgaillard.	338
Macpherson.	535	Meissner.	27, 197	Monmouth (Geof.	
Macquet.	361	Meister.	207	frei de).	383
Mark.	333				

	Page.		Page.
Passow,	214	Piotrkowczyko-	
Pastorius,	254	wa,	254
Pater,	367	Piotrkowczyk,	254
Pattison,	430	Piozzi,	511
Paul de Sprette,	43	Piramowicz,	261
Pauli,	47, 207	Pirkainer,	48
Paulsen,	80	Pitti,	477
Pauteren (van), v.		Pitt (William),	515
Despauterius,		Plaintes (les),	19
Pays de Cokaine		Plater,	262
(poëme du),	378	Platner,	213
Peal,	398	Platon,	237
Pembroke (com-		Plowden,	526
tesse de),	393	Pluymen,	352
Penn,	513	Pochali,	207
Pennington,	481	Podehivaloff,	246
Penrose,	471	Pœlitz,	207
Perier,	341	Poirters,	338
Peringskiöld,	315	Polevoi,	246
Perizonius,	345	Poltaratsky,	246
Pestalozzi,	213	Polyphème (le),	324
Petersen,	68	Pomfret,	429
Petit (Jean),	383	Pontanus,	342
Petri,	370	Pontoppidan (É-	
Petri (les 2),	311	rie),	281, 283
Petroff,	232	— (Louis),	282
Petrycy,	254	Poot,	359
Petsi,	220	Pope,	450
Peutinger,	48	Popielek, v. Cy-	
Pfeffel,	191	nerski,	
Pfinzing,	41	Popofsky,	229
Pfinzing (Mel-		Posselt,	205
chior),	34	Post,	369
Pfister,	207	Postel,	63, 66, 70
Philandre de Sit-		Posthø,	220
tewald,	71	Potocki (les 3),	261
Philandre de Sit-		Pot's (Van-der),	361
tewald, v. Mos-		Potters-Van-der-	
cheroch,		Loo,	337
Philipp,	26, 520	Pouehkin,	242
Philips (Ambroi-		Poutchoff,	247
se),	477	Poznaczyk,	249
Philips (Catheri-		Pram,	296
ne),	432	Prazmowski,	262
Philips (John),	429	Prümeln (les),	36
Philips (les 2),	424	Prietley,	518
Phosphuros (le),	324	Prior,	448
Piehler,	199	Psaumes,	10
Pierre 1 ^{er} ,	227	Pszonka,	250
Pierre de Dresde,	35	Pulter,	202
Pierre Leu,	47	Pustschius ou Puts-	
Picterson,	370	chen,	342
Pinius,	341		
		Puteanus,	344
		Putte (van de), v.	
		Pyra,	85
		Q	
		Quad de Kinkel-	
		bach,	73
		Quadrivium,	7
		Quatre fils Ay-	
		mon (les),	46
		R	
		Raban Maur,	11
		Rabener,	129
		Raczynski,	262
		Radeliffe (Anne),	541
		Radziwill,	256
		Ragy,	220
		Rahbek,	298
		Rajnis,	220
		Rakowiecki,	262
		Raleigh,	394
		Ramler,	125
		Ramm,	218
		Ramsay,	484
		Ranzau,	283
		Rassmann,	193
		Rau,	366
		Rauch,	280
		Raumeland,	26, 27
		Rayus,	341
		Reael,	356
		Recaberg,	283
		Regenbogen,	27
		Règle de S. Be-	
		noît,	7
		Reimarus,	141
		Reinhand,	213
		Reinhard de Wes-	
		terbourg,	35
		Reinmar le Jeune,	
			26, 27
		Reinmar le Vieux,	26
		Reinmann de Bren-	
		nenberg,	26
		Reitemeier,	207
		Rempler de Lo-	
		wenhalt,	51, 57
		Renaud de Mont-	
		tauban,	33, 36

	Pag.		Pag.		Pag.
<i>Renonciation au</i>		Rndbeck.	315	Savage.	466
<i>diable.</i>	10	Rudbeck (Olaf).	319	Saxe ou Saxins.	347
<i>République de Ba-</i>		Rudloff.	207	Saxo Grammati-	
<i>bin.</i>	250	Rnhnken ou Ruhn-		cus ou Saxon le	
Reuchlin.	48	kenius.	346	Grammairien.	276
Rcy.	249	Ruiz.	251	<i>Scaldes</i> (les).	273
Rheinbote de Dorn.	21	Runeberg.	332	Schæffer.	204
Richardson.	540	<i>Runes.</i>	4	Schatz.	191
Richenthaler.	34	<i>Runots</i> (les).	220	Scherbatoff.	236
Richter.	207	Rupert.	214	Schède.	46, 53
Riedesel.	37	<i>Ruse des femmes</i>		Scheidt.	46
Rimai.	220	(la).	22	Scheffer.	67
<i>Rime.</i>	5	Rusk.	370	Scheffer (Jean).	67
Riugolfinge.	36	Ruteau.	338	Schelling.	211
Ringwald.	44, 46	<i>Ruus</i> (hist. de).	278	Schenck.	26
Rispach.	27	Rybinski.	251	Scheuck de Lan-	
Rist.	58, 59	Rylo.	224	deck.	26
Ritson (les 2).	535	Rzewuski.	257	Schenck de Su-	
Robertlin.	57	Rzewuska.	262	mane.	35
Robertson.	522			Schernberg.	36
Robinson.	511			Scheded.	282
<i>Robinson Crusoe.</i>	72			Schieder.	191
Rochester.	423			Schilling.	37, 199
Rochford.	391	Sachs.	45, 46	Schiller.	166-173
Rochlitz.	199	Sachs (Hans).	42	Schim.	361
Rodenburg.	354	Sachsenheim.	34	Schimmelpen-	
Rodolphe de Ems.	21	Sacro.	191	ninck.	369
Roest.	369	<i>Sagas</i> (les).	269, 271	Schirmer.	58
Roger.	500	Sainte Aldegonde.	348	Schlegel (les).	215
Roger de Hove-		— Marie (Be-		— (Elias).	86
den.	383	noit de).	378	— (Jean-Henri).	88
<i>Roi Tyrol d'É-</i>		Salis.	193	— (Jean-Adol-	
<i>cosse</i> (le).	27	Salisbury (Jean de),		phe).	ib.
Rollenhagen.	42	v. Petit.		Schleiermacher.	214
Romanns.	191	Sallengre.	346	Schlichtegroll.	206
Romer.	283	Salomon II.	11	Schloezer.	201
Rommel.	207	<i>Salomon, Morkolf</i>		Schlosser.	142
Rorchel.	61	et Morolf.	22	Schmid.	191
Roscoe.	526	Samborczysk.	250	Schmidt.	191, 207
Roscommon.	423	Samsoe.	296	Schmidt (Ignace).	200
Rosenblut.	34, 36	Sancho.	478	Schmieder.	214
Rosenhanc.	314	Sancta-Clara (A-		Schmolke.	67
Rositius.	249	braham de).	73	Schneerdorf.	284
Rost.	71, 86	Sander.	296	Schneider (Kunz).	35
Roswitha.	11	Sanders.	524	Schneider.	207
Rotgans.	352, 354	Sandrp.	42	Schoch.	60
Rothe.	299	Sanguszko.	260	Schell.	207
Rothe (Jean).	33	Santa-Clara (de).	73	Schœning.	298
Rottek.	207	Sarbiewski.	254	Schœttel.	57, 75
Rowe.	435	Sarowiecki.	262	Schoppenhaner.	199
Rowe (mistriss).	483	Sarpe.	214	Schreiber.	ib.
Rowley.	398	Sartorius.	207	Schrevelius.	342
Rubin.	26	Sarvari.	220	Schroder.	191

Pag.	Pag.	Pag.	Pag.
Schræckh. 203	Six. 354	Stalsius. 341	
Schreøtter. 207	Skalld (Olav-Swi- 269	Stamheim. 26	
Schultes. 207	tas). 269	Stauley. 440	
Schulz. 199	Skarbak. 262	Starke. 199	
Schulze, 57, 179, 199	Skarga Pawenski. 251	Starowolski. 254	
Schummel. 199	Skaritzai. 220	Starzynski. 259	
Schuppe. 71	Skrzetuski. 261	Staszic. 262	
Schurmann. 358	Slaviuitsky. 226	Staufenberg. 34	
Schwahe. 86	Slotwinski. 262	Steenwyck. 361	
Schwartz (Sybille). 57	Slowaeki. 258	Stein. 36	
Schwieger. 58	Smart. 479	Steinhævel. 37	
Scot (Duns). 384	Smid, v. Vulca- 479	Steinmar. 26	
Scott (Alexander). 390	nus. 479	Stelnckzer. 44	
Scott (Walter). 541-5	Smith. 513	Stenhaumar. 320	
Seriverius ou 342	Smits. 360	Stengel. 42	
Schryver. 342	Smogulecki. 254	Stepney. 429	
Seultetus. 57	Smollett. 472	Sternau. 199	
Seidelin. 299	Snakenburg. 361	Sterne. 537	
Semi-Szarzenski. 250	Snorri-Sturleson. 268	Sternholp. 393	
Senkowski. 262	Sobieski. 254	Stettler. 73	
Serment de Char- 11	Société allemande. 51, 52	Stewart (Dugald). 81, 518	
les et Louis. 11	— poétique. 81	Stieker. 341	
Settle. 436	— des arts libé- 81	Stilling. 199	
Seume. 191	raux. ib.	Stillingfleet. 480	
Shadwell. 434	— de Goettingue. 146-7	Stilting. 341	
Shaftesbury. 442	— d'Iduna. 325	Stjernhielm. 314	
Shakespeare. 398-404	Sokoloff. 246	Stobniea. 249	
Shaw. 479	Solikowski. 251	Stoienski. 252	
Shelley. 510	Sollier. 341	Stoke. 337	
Sheustouc. 478	Soltykowicz. 262	Stollberg (les 2). 175	
Shéridan. 491	Somerville. 462	Storm. 296	
Shéridan (Tho- 535	Sorterup. 283	Streckfuss. 192, 199	
mas). 535	Sotheby. 500	Stricker. 21, 22, 27	
Shillingworth. 446	Soumarokoff, 229, 239	Stritzer. 46	
Shirley. 432	Southern. 487	Stroeff. 246	
Siarczynski. 262	Southey. 495	Stroynowski. 261	
Sidney (Ph.). 393	Southwell. 394	Strus ou Strut. 250	
Siebelis. 214	Spalding. 213	Strykowski. 251	
Sienkiewicz. 259	Spanheim. 345	Strzembki. 248	
Sigefroi. 19	Spegel. 315	Stuart. 358	
Sigfusson. 269	Spencer. 395	Stuart (Gilbert). 524	
Sigismond de Wir- 58, 61	Spener. 67	Sturz. 214	
ken. 58, 61	Spengler. 43	Styl. 367	
Sigismond de Bir- 73	Spervogel. 27	Styl (S.). 369	
ken. 73	Spiegel. 348-9	Styll. 358	
Silverstope. 333	Spieß. 199	Suchenwirt. 36	
Siméon. 228	Spittler. 206, 207	Sucheuwirt (Pier- 34	
Simonides, v. 246	Spotswood. 444	re.) 34	
Szymonowicz. 246	Sprat. 516	Suckling. 419	
Simouoff. 246	Sprickmann. 190	Suhm. 299	
Sintenis. 199	Stagnelius. 326	Sulzer. 136	
Sieberg. 328		Surrey. 392	
Sisnyai. 220			

Suter (Hall).	Pag. 35	Thomson.	Pag. 460		
Suyskhen.	341	Thorild.	322, 325		
Svignin.	246, 247	Thummel.	191	Uhlund.	Pag. 187
Swercerts (Ph.).	367	Tickell.	483	Ujfalvi.	220
Swiencki.	262	Tiedge.	192	Ulphilas.	6
Swift.	455	<i>Till Eulenspiegel.</i>	37	Ulric de Brunswick.	71
Swinka.	248	Tillmann.	<i>ib.</i>	Ulrich d'Eschen-	
Szabo.	220	Tillotson.	447	bach.	21
Szaniawski.	262	Tinodi.	220	— de Hutten.	48
Szegedi.	220	Tirkelare.	27	— de Kœnig.	65, 67
Szekely.	<i>ib.</i>	Tirkler.	<i>ib.</i>	— de Bruns-	
Szemere.	<i>ib.</i>	<i>Titurel.</i>	21	wick.	<i>ib.</i>
Szœllœsi.	<i>ib.</i>	Titus.	439	— de Lichtens-	
Szsaray.	<i>ib.</i>	Tode.	296	tein.	26
Szydlowski.	259	Tomaszewski.	259	— de Turheim.	21
Szymanowski.	258	Torfesen.	283	— de Turlein.	<i>ib.</i>
Szymonowicz.	252	Torrentius.	342	— de Winters-	
Szyrma.	262	Tot.	220	tetten.	26
		Touchkin.	245	Unger.	199
		<i>Traduction des</i>		Unzer.	214
		<i>Psaumes.</i>	13	Uthenhoven.	337
		<i>Traité philosophi-</i>		Uz.	125
		<i>que de la raison</i>			
		<i>réelle et possi-</i>			
		<i>ble.</i>	37		
Taillefer.	377	Trediakofsky.	230		
Taitsson.	269	Treizsauerwein.	47		
Takats.	220	Trembecki.	258		
Tangu (Norrœna).	276	Treschow.	299		
— (Danska).	<i>ib.</i>	Treter.	251		
Tanska.	262	Treuer.	74		
Tanski.	258	<i>Trivium.</i>	7		
Tate.	430	Trœmlitz.	199		
Tatian.	10	Troiel.	296		
Tatischeff.	228	Trymberg.	27		
Tanler.	35	Trzecieski.	250		
Tauler (Jean).	37	Tsaktornyi.	220		
Taylor.	446	Tsanadi.	<i>ib.</i>		
Techner.	36	Tscherning.	57, 59, 74		
Tegner.	325, 329	Tschudi.	47		
Teleki.	220	Tscrenyi.	220		
Temesvari.	<i>ib.</i>	Tullin.	293		
Temple.	445	Turheim.	21		
Tesselschade (les		Turinger.	37		
2).	348	Turnmayr.	47		
Tetens.	213	Twardowski.	253		
Teufelslieder.	12	Tycho-Brahé.	283		
Thaarup.	296	Tymieniccki.	259		
Tha n (de).	377	Tymowski.	259		
<i>Théâtre du monde</i>		<i>Tyrtee de l'Helvé-</i>			
(le).	73	<i>tie (le).</i>	35		
Théobald.	72	Tytler.	524		
Théophanes.	228	Tyzenhauz.	260		
Thomasius.	91				
Thomaüs.	279				

U

Pag.

187

220

6

71

21

48

65, 67

26

21

26

21

26

199

214

337

125

	Pag.		Pag.		Pag.
Vogelweide.	27	Weekherlin.	54	Wiskovotoff.	244
Volkertzon.	347	Weichmann.	133	Witichind.	11
Volkoff.	229, 247	Weise. 67, 69, 71,	75	Witwicki.	259
Volkonsky (princesse).	247	— (Chr.). 67, 69, 71,	75	Wlodek.	260
<i>Folksbücher</i> (les).	71	Weisse.	135, 207	Wægelin.	207
Vollenhove.	356	Weisser.	192	Wolf.	207
<i>Voluspa</i> (la).	269	Welcker.	214	— (Aug.).	214
Volz (Hans).	35	Wellander.	319	— (Chr.).	91
Vondel.	352	Wenceslas.	26	Wolff (M ^{me}).	368
Vos (de).	338	Wengierski.	257	Wolfram d'Escheubach.	21, 26
Voss.	173	Wenzyk.	259	Wolkenstein.	35
Voss (Jul. de).	199	Werner. 21, 27,	184	Wolski (les 2).	258
<i>Voyages de S. Brandon.</i>	21	Werner de Homberg.	26	Wolmann.	206
<i>Voyage sur mer du Finnois</i> (le).	22	Wernike. 63, 66,	70	Wolton.	409, 470
Vreede.	369	Wessel.	293	Wolz.	36
Vulcanius.	342	Wesseling.	346	Wooleott.	75
Vulpius.	199	West (les 2).	478	Woorbrock.	345
		Westenrieder.	207	Wordworth.	493
		Westerbaan.	356	Worm.	283
		Westphal.	213	Woroniez.	259
		Weyer.	296	Wright.	445
		White.	499	Wurtemberg (princesse de).	262
Wace.	378	Whitehead (les 2).	463-4	Wyat.	392, 470
Wächter.	198	Whitelocke.	444	Wybieki.	262
Wagenaar.	357	Wicherley.	435	Wyntown.	387
Wagner.	199, 214	Wiekram.	47	Wytttenbach.	347
Walafrid Strabus.	11	Widninska.	262		
Waldis.	42, 46	Wieland.	101-115		
Waldram.	11	— (Sébastien).	56		
Walef.	345	<i>Wigamus ou Wigamur.</i>	21		
Walkenaer.	346	Wiklef.	384		
Wall.	192	Wildungen.	192		
Waller.	428	Wilhelm.	11		
Wallin.	333	Wilkie.	482		
Wallins ou Waille.	344	Willamot.	127		
Walmark.	325	William.	512		
Walpole.	515	Williram.	10		
Walpole (les 2).	513	Winchelsea.	430		
Walsb.	429	Windek.	37		
Walsson.	322	Windler.	36		
Walther de Vogelweide.	26	Winkelmann.	137		
— de Wetz.	ib.	<i>Winsbeke</i> (le).	27		
Warburton.	517	<i>Winsbekin</i> (la).	ib.		
Warszewicki.	251	Winter.	362		
Warton (les 2).	474	— (M ^{me}).	361-2		
Water.	358	Winthe.	300		
Watson.	394	Wirnt de Grafenberg.	36		
— (les 2).	523, 4	Wirwicz.	260		
Watts.	477				
Waulde.	338				
Weber (Wilhelm).	46				

	Pag.		Pag.		Pag.
Zetzighofen.	21	Zimorowicz (Bar-		Zrinyi.	220
Ziegler.	66	thélemi).	253	Zschokke.	199, 207
Zimmermann.	138	Zinkgraf.	57, 72	Zweerts.	361
Zimorowicz (Si-		Zolkowski.	259	Zweter.	27
mon).	252	Zorn (Kunz).	35	Zwingle.	46

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.



Date Due

[illegible]

PRINTED IN	U. S. A.
------------	----------



NO. 23233

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0387986 3

PN542 .I4 v.2

Lefranc, ^Lmile

Histoire élémentaire et critique
de la littérature...

DATE

ISSUED TO

005243

